



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

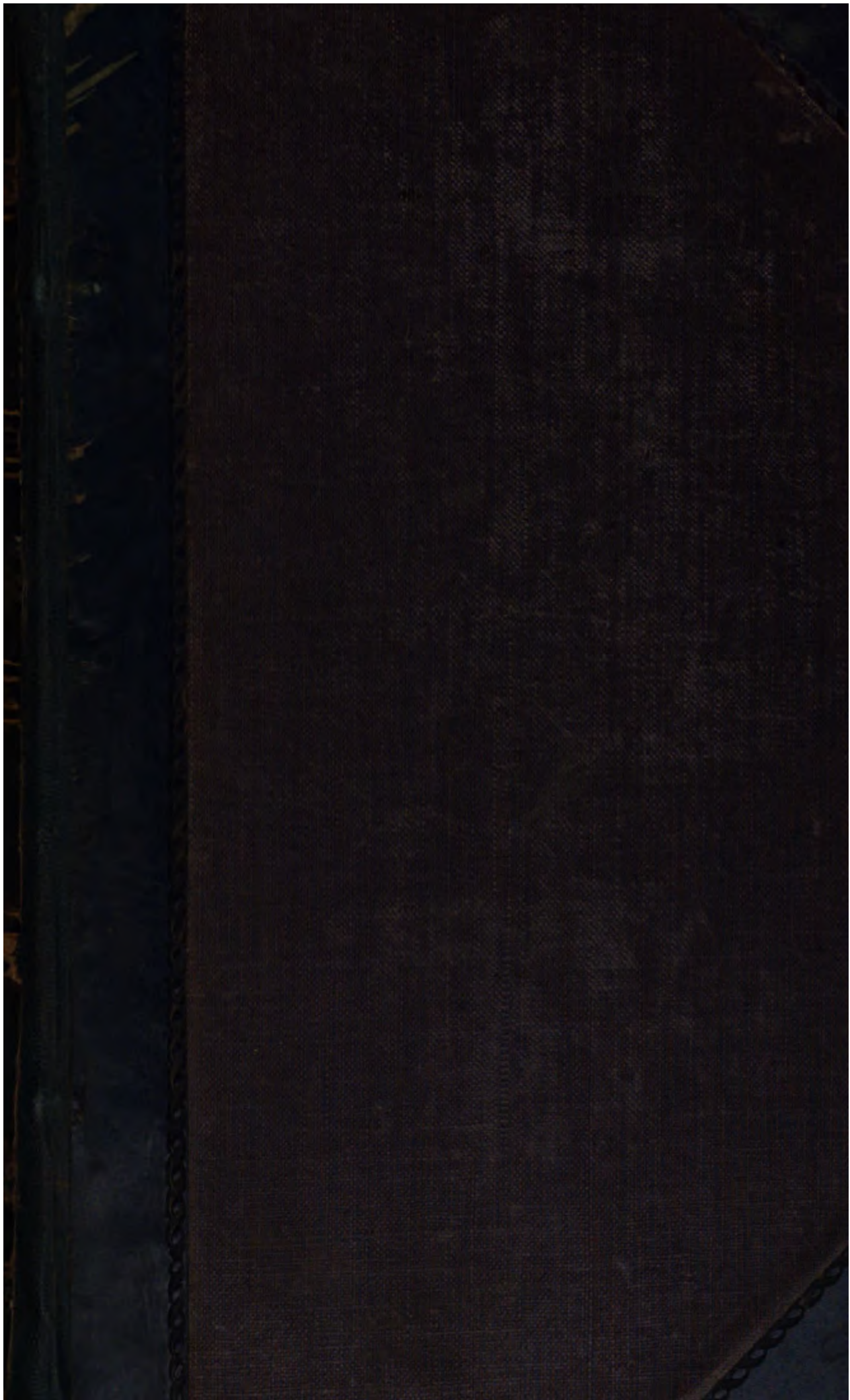
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





600092652U



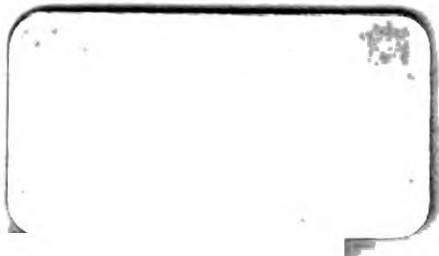


600092652U

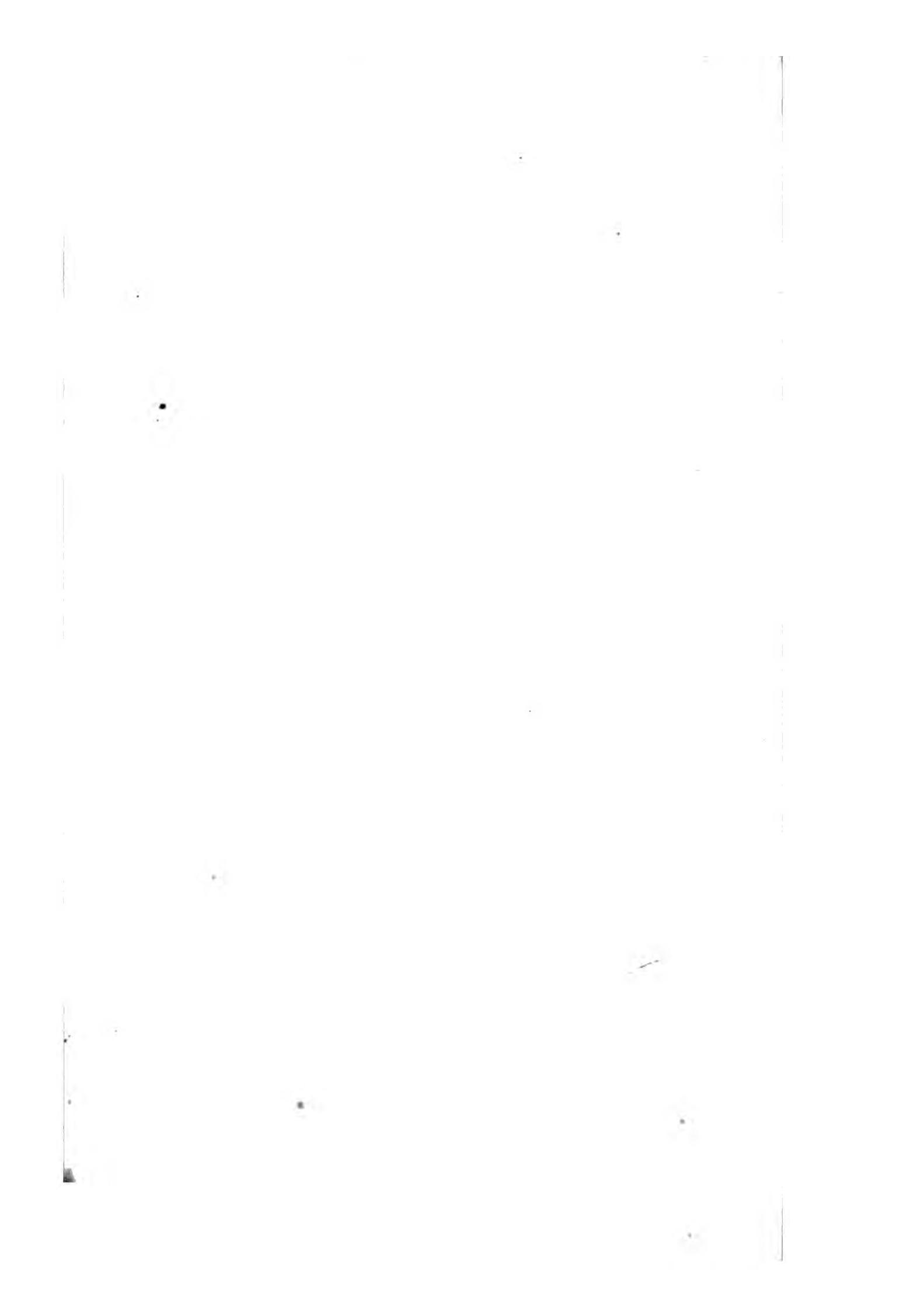




600092652U







LA

PLÉIADE FRANÇOISE

Cette collection a été tirée à 250 exemplaires numérotés
et paraphés par l'éditeur :

230 exemplaires sur papier de Hollande,
18 — sur papier de Chine,
2 — sur vélin.

N^o

31. 22





ŒUVRES FRANÇOISES
DE
IOACHIM DV BELLAY

GENTIL-HOMME ANGEVIN

Avec une Notice biographique et des Notes

PAR

CH. MARTY-LAVEAUX

TOME PREMIER



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

M. D. CCC. LXVI

285. n. 12.





AVERTISSEMENT



ORSQUE *M. Sainte-Beuve* fit paraître, à la suite de son excellent Tableau de la Poésie française au XVI^e siècle, un choix des œuvres de Ronsard, il n'eut pas trop de tout son talent pour se faire pardonner une tentative alors si hardie. Cependant, le premier étonnement passé, on se livra de toutes parts à l'étude des poètes de cette époque, et les amateurs de livres recherchèrent avec ardeur les recueils dédaignés pendant plus de deux siècles, et qui, à cause de ce dédain même, étaient devenus tellement rares qu'on ne peut plus les réunir qu'à force de temps, de peine, et surtout d'argent.

Nous avons voulu épargner aux curieux une peine souvent infructueuse et de plus les mettre à même de se rendre un compte complet et personnel de l'influence exercée par l'école de Ronsard sur notre langue et sur notre littérature poétique.

La Pléiade n'ayant jamais été constituée officiellement, les noms de ceux qui la composent ont souvent varié. Nous avons choisi la liste contemporaine qui a été adoptée le plus généralement, celle qui se trouve au mot Pléiade dans le Dictionnaire de Trévoux et dans celui de l'Académie française, et où figurent : Ronsard, du Bellay, Belleau, Jodelle, Baïf, Dorat, Pontus de Tyard.

Préoccupé avant tout de constituer des textes assez exacts dans leurs moindres détails pour offrir une base certaine aux études philologiques, nous avons eu soin de remonter aux éditions données par les auteurs eux-mêmes et d'en reproduire fidèlement l'orthographe et l'accentuation, alors si sobrement indiquée; quant à la ponctuation, tout le monde sait qu'elle est, à cette époque, tellement capricieuse et obscure, qu'il est impossible de la conserver sans nuire

beaucoup à la clarté; nous avons pris soin toutefois de ne la modifier qu'autant qu'il était indispensable de le faire, et nous n'avons pas songé un instant à nous astreindre aux règles actuelles, dont la rigueur aurait fait disparate avec les autres libertés du texte.

Notre travail sur chaque poète se compose d'une Notice biographique placée en tête de ses œuvres et de Notes que nous rejetons à la fin de chaque volume afin qu'elles ne détournent pas l'attention du lecteur et ne nuisent en rien au bon aspect typographique de notre édition.

Ces notes contiennent, pour chaque ouvrage : la description bibliographique de l'édition que nous avons suivie et la liste des autres éditions originales; les variantes sérieusement utiles au point de vue philologique ou littéraire; les éclaircissements indispensables à l'intelligence du texte; un extrait des critiques contemporaines et des commentaires des amis de nos poètes, où, laissant de côté les discussions polémiques et les fadeurs laudatives, nous avons recueilli uniquement ce qui a trait à l'histoire littéraire, ou ce qui peut être utile pour l'étude approfondie de la langue du seizième siècle.

Ce qui sera volontairement omis dans nos notes se trouvera dans un volume à part embrassant tout l'ensemble de la collection. Il contiendra :

1° *Une Étude sur la Pléiade française indiquant son origine, son but, ses espérances, et la part légitime qui lui appartient dans la constitution de notre langue et dans le développement de notre littérature ;*

2° *Un Glossaire renfermant : l'explication de tous les termes contenus dans notre collection qui ne figurent pas dans les dictionnaires actuels ou qui ne s'y trouvent que dans des acceptions différentes de celles dans lesquelles nos poètes les ont employés ; les mots bizarres, forgés par la Pléiade, et qui n'ont eu qu'une existence éphémère ; enfin, autant que nous le pourrons, car c'est là une partie fort délicate de notre tâche, les mots, nouveaux alors, qui ont été si vite et si généralement adoptés, et qui se sont si complètement incorporés à notre langue, qu'on serait tenté de croire qu'ils remontent à son origine ;*

3° *Un Index des noms propres historiques et géographiques. Très-complet pour les temps*

modernes, cet index contiendra une courte notice sur les personnages contemporains nommés par nos poètes et l'indication de tous les endroits où ils sont mentionnés. Nous ne signalerons pas de même, on le comprendra facilement, tous les vers où il est question de Vénus, d'Hercule, ou même de Virgile et d'Homère, et nous nous contenterons de noter les noms antiques lorsqu'ils se présenteront dans nos auteurs sous une forme particulière, ou que les passages où ils se trouvent auront une importance réelle.

Nous commençons par les Œuvres françoises de Joachim du Bellay : son traité de La Défense et Illustration de la langue francoyse est à nos yeux la plus naturelle introduction à l'étude des poètes de la Pléiade. Nous croyons tellement, du reste, qu'il est impossible de les soumettre à un classement quelque peu rigoureux, que les volumes de notre collection ne porteront pas de tomainson générale, mais seulement un chiffre au bas du faux titre, d'après leur ordre de publication.

Le classement relatif des diverses œuvres de Du Bellay entre elles n'était pas non plus sans

difficulté. Le mieux serait assurément de suivre le plan préféré par l'auteur ; mais, bien qu'il parle dans une épître à Jean de Morel de son intention de disposer ses œuvres sous les titres de Lyre chrestienne et de Lyre prophane (a), comme il ne donne aucun détail sur ce projet, il est absolument impossible d'y donner suite.

En l'absence de renseignements fournis par Du Bellay, nous devons nous attacher surtout au recueil formé par Aubert avec le concours des amis du poëte et particulièrement de son cher Morel (b) ; nous en avons suivi le plan, tout en le contrôlant et le rectifiant lorsque les éditions originales nous en ont fourni le moyen, et nous y avons ajouté plusieurs pièces importantes qui avaient été ou ignorées ou rejetées mal à propos.

Le lecteur, rencontrant ainsi successivement, dans leur ordre vrai, les diverses publications de Du Bellay, assistera aux événements de sa vie et sera vivement frappé du progrès continu de son talent.

(a) Voyez ci-après, p. 338.

(b) Voyez ci-après, à la suite de la *Notice biographique*, l'Extrait de l'épître au Roy placée en tête de l'édition d'Aubert.

La Défiance et Illustration de la langue françoise, par laquelle commence le présent volume, abonde en allusions à des ouvrages grecs ou latins. Souvent l'auteur n'en est point nommé; quelquefois, ce qui est plus grave, il est mal à propos confondu avec un autre (a). Ackermann, dans l'édition d'ailleurs fort estimable qu'il a donnée de cet ouvrage, s'est borné à signaler au lecteur les passages classiques qui s'offraient pour ainsi dire d'eux-mêmes à tout esprit cultivé. Il reconnaissait qu'une grande partie de sa tâche restait encore à remplir. J'espère que ce travail, qui du reste, sans les précieux renseignements qui m'ont été fournis par M. Egger et surtout par M. Adolphe Regnier, présenterait encore plusieurs lacunes, est aujourd'hui à peu près complet.

Puisque j'ai commencé à acquitter mes dettes de reconnaissance, je dois remercier vivement un laborieux amateur, M. Royer, qui a bien voulu se charger de lire deux épreuves de tout le travail, et dont l'expérience et la sagacité m'ont été fort utiles.

(a, Voyez ci-après, p. 477, note 3.)

J'espère que le lecteur ne cherchera point, dans notre publication, une appréciation complète des œuvres de Du Bellay, car il serait trompé dans son attente. Dans la Notice biographique consacrée à ce poète, nous avons dû, il est vrai, nous prononcer plus d'une fois sur ses ouvrages, et nous aurons nécessairement occasion d'y revenir dans l'Étude sur la Pléiade, mais nous n'en ferons nulle part un examen détaillé. Dans ces explorations littéraires, l'éditeur doit remplir le rôle d'un guide attentif et consciencieux qui aide le voyageur à s'orienter et lui prépare patiemment la route, et non celui d'un cicerone obséquieux et bavard qui substitue ses jugements tout faits aux impressions personnelles de chacun.

CH. MARTY-LAVEAUX.





NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

JOACHIM DU BELLAY

Ménage n'hésite pas à rattacher la famille Du Bellay à Ermenon, comte de Poitiers et d'Angoulême, mort en 866¹. Si elle ne remonte pas aussi haut, il est certain du moins qu'elle est fort ancienne.

Joachim Du Bellay naquit vers 1525, à Lyré, sur la rive gauche de la Loire, à douze lieues au-dessus d'Angers. Il eut pour père Jean Du Bellay, sieur de Gonnor, capitaine de quarante lances fournies, c'est-à-dire de quarante hommes d'armes suivis d'un certain nombre d'archers, de valets et de chevaux, et gouverneur de Brest, qui avait épousé Renée Chabot, dame de Lyré, sa cousine. Besly a cru Joachim bâtard², mais Ménage a repoussé cette assertion, dénuée de tout fondement³. La terre de Gonnor passa à René Du Bellay, frère aîné

1. *Histoire de Sablé.*

2. *Histoire des comtes de Poitou*, p. 82.

3. *Ménagiana*, t. III, p. 82.

de Joachim ; celui-ci n'en fut jamais seigneur¹ ; il eut pour domaine son lieu natal, ce « petit Lyré » qu'il regrettait si fort pendant son voyage à Rome et qu'il préférait de bonne foi au « mont Palatin »².

Nous manquons de documents sur Du Bellay, et nous ne savons guère de lui que ce qu'il nous en a dit lui-même ; par bonheur, ses poésies latines et françaises nous font connaître ses doctrines, ses passions et parfois jusqu'aux moindres événements de sa vie. Un des premiers en France, sans parti pris, sans propos délibéré, et, au contraire, comme à regret, il s'est adonné instinctivement à ce qu'on a nommé de nos jours la poésie *intime*, et il serait encore à cet égard un excellent modèle, si ce genre, purement individuel, comportait l'imitation.

Il a adressé, dans les derniers temps de sa vie, à Jean Morel, d'Embrun, son Pylade, une longue élégie latine qui a été fort utile à ses deux plus consciencieux biographes, Colletet³ et M. Sainte-Beuve⁴, et dont nous allons, à notre tour, traduire librement les passages principaux⁵ :

« Privé, encore tout enfant, de mes parents, je suis, pour mon malheur, abandonné à la merci d'un frère. Sous sa tutelle, ma première jeunesse, qu'il eût fallu occuper par la culture des lettres, est perdue pour moi. Elle fut perdue comme en un vert jardin la fleur que nulle onde n'arrose, que nulle main ne cultive. A la mort de ce frère, lorsque j'étais parvenu à l'âge d'homme,

1. Goujet, *Bibliothèque françoise*, t. XII, p. 117.

2. Voyez t. II, page 182, la fin du sonnet XXXI.

3. *Vies des poètes françois*. Manuscrit de la bibliothèque du Louvre. F. 2398, fol. 157-179.

4. *Notice sur Joachim Du Bellay*, publiée d'abord en tête de ses *Œuvres choisies*, Angers, V. Pavie, 1841, réimprimée à la suite du *Tableau de la poésie française au XVI^e siècle*, p. 333-386 de l'édition de 1843.

5. Nous donnons le texte latin de toute la portion biographique de cette élégie dans l'*Appendice* qui suit notre Notice, n^o I.

de nouveaux soins m'assaillirent. Je dus me charger d'un pupille, de mon neveu, que mon frère avait laissé à ma garde. Je prends donc à regret le fardeau de l'enfant et de la maison embarrassée de procès »

Le voilà bien loin déjà de ses premiers projets, de ses premiers rêves; dans sa verte jeunesse, vigoureux et adroit aux armes, il admirait, il honorait comme des dieux M. de Langey, ce héros également supérieur par son courage et son intelligence des affaires, et l'illustre cardinal Du Bellay. Leurs exemples auraient pu être pour lui les trophées de Miltiade, si à tant d'obstacles n'étaient venus se joindre ceux, plus invincibles encore, qui naissent d'une santé débile :

« Tout à coup surviennent des maladies et de cruelles souffrances qui me mettent aux portes du trépas. Ce mal m'enleva ma force accoutumée, me tourmenta deux ans et me cloua sur un lit de douleur. La muse me consola de ce triste accident et fut seule le remède à mes maux. Alors pour la première fois je lus les poètes latins et grecs, alors je commençai à me faire connaître dans le chœur aonien. Qu'aurais-je fait, n'ayant aucun repos, aucun plaisir, n'ayant pas la libre disposition de moi-même ?... »

Cette tardive instruction nous a valu un poète français hardi et original, un défenseur convaincu de notre langue en un temps où elle était encore inculte et méprisée. Si Du Bellay avait reçu dès son jeune âge l'instruction qui lui a manqué à cette époque, sa vive intelligence se serait développée dans une direction toute différente de celle qu'il lui a donnée; habile à manier les langues de l'antiquité, il eût, comme la plupart des érudits de son temps, dédaigné celle de son pays. Il n'est devenu si moderne et si national que par l'heureuse impuissance de faire autrement. Ce n'est pas là une supposition de notre part, mais un aveu de Du Bel-

lay dont nous prenons acte. « Si ie vouloy', dit-il, gagner quelque nom entre les Grecz & Latins, il y faudroit employer le reste de ma vie, & (peult estre) en vain, etant ia coulé de mon aage le temps le plus apte à l'estude : & me trouuant chargé d'affaires domestiques, dont le soing est assez suffisant pour dégouter vn homme beaucoup plus studieux que moy ¹. »

Après s'être appliqué ainsi à la poésie française, d'abord par pur hasard, pour se distraire et « n'ayant ou passer le temps », sans songer un instant à renoncer à la profession des armes à laquelle il semblait destiné, et tout en se promettant encore de « manier & l'epée & la plume ² », il se convainquit bien vite que le lot qui lui était échu en partage était meilleur qu'il ne l'avait d'abord pensé : « Le croy, dit-il, qu'à vn chacun sa Langue puyffe competemment communiquer toute doctrine ³. » Vérité banale aujourd'hui, pensée hardie, dangereuse peut-être, à l'époque où il l'exprimait. Ailleurs, après avoir cité un passage où Cicéron déclare la langue latine plus riche que la langue grecque : « Je ne veux pas, dit-il, donner si hault loz à notre Langue, pour ce qu'elle n'a point encores ses Cicerons & Virgiles : mais i'ose bien asseurer que si les scauans Hommes de notre Nation la daignoient autant estimer que les Romains faifoient la leur, elle pouroit quelquesfoys, & bien tost, se mettre au ranc des plus fameuses ⁴. » Enfin, dans un autre endroit ⁵, il lui prédit les hautes destinées auxquelles elle ne devait parvenir que dans le siècle suivant. Du Bellay s'était adonné avec tant d'ardeur à cette étude et était si pénétré de son importance, qu'après s'être mis à travailler à la *Deffence & illustration de la*

1. Tome I, p. 71.

2. Tome I, p. 71.

3. Tome I, p. 22.

4. Tome I, p. 30.

5. Tome I, p. 10.

langue Françoise, « ne pensant... au commencement faire plus grand œuvre qu'une épître, & petit aduertissement au lecteur ¹ », non-seulement il écrivit tout un traité, mais il s'excusa en le terminant de n'y point donner plus de développement, ne présentant son ouvrage que « comme vn Dessaign & Protraict de quelque grand & laborieux Edifice ² », qu'il n'a par malheur jamais élevé.

Sa rencontre avec Ronsard, l'accusation de plagiat ou plutôt de vol qu'on prétend que ce poète dirigea contre lui, l'examen de la part que Du Bellay prit à l'introduction du sonnet en France, appartiennent à l'histoire de la Pléiade tout entière et trouveront place dans notre *Étude générale*³; nous nous contenterons de remarquer ici que, le 20 mars 1548, un privilège commun est accordé au libraire Arnoul l'Angelier pour la *Deffence* et pour *l'Oliue*; le 15 février 1549, Du Bellay adresse au Cardinal « les premiers fruitz, ou pour myeux dire, les premières fleurs » de son printemps⁴. Le volume, qui commence par cette dédicace, ne renferme que la *Deffence*, mais il est ordinairement suivi de *l'Oliue*, qui semble avoir paru en même temps⁵.

Ce titre assez bizarre d'*Oliue* désigne par anagramme une demoiselle Viole dont Du Bellay était amoureux, ou que du moins il avait choisie officiellement pour maîtresse poétique, afin de se conformer à une coutume générale à cette époque.

Personne n'a varié sur ce nom de Viole donné à la maîtresse de Du Bellay; Ménage disait le tenir de l'abbé Guyet et alléguait un passage, d'ailleurs assez obscur, de l'ode pour le tombeau de Du Bellay adressée à Charles

1. Tome I, p. 73.

2. Tome I, p. 64.

3. Voir le dernier volume.

4. Tome II, p. 2.

5. Tome I, p. 488, note 75.

Utenhove par Jacques Grevin¹; Colletet, le plus compétent alors en ces questions d'histoire littéraire, dit savoir de bonne source qu'elle était Parisienne et de la noble famille des Viole, et Goujet la fait naître en Anjou, sans donner ses preuves, mais probablement d'après ces vers où Du Bellay s'adresse en ces termes au soleil² :

*Et toy, qui fais du monde le grand tour,
 Bien que tu n'ay's au taureau fait retour,
 En mille fleurs, & mil' & mil' encore,
 Peins mes ennuiç, & qu'on y puisse lire
 Le nom qu'Aniou doit sur tout autre elire
 Pour decorer celle qui le decore.*

et plutôt encore d'après le xxix^e sonnet de Guillaume des Autelz :

*Doux du Bellay, du Bellay gracieux,
 Voy que Pallas produyt sa palle Oliue
 En ta faueur sus l'Angeuine riue,
 Pour l'honorer comme l'Attique, & mieux.*

Comme s'il n'avait pas suffi des cinquante sonnets publiés en 1649 à la louange d'Olive, Du Bellay en porta le

1. Voici le passage :

| | |
|---------------------------------------|------------------------------------|
| <i>Le basti dans ce plat-fond</i> | <i>En vn Cygne qui s'esgaye</i> |
| <i>Les deux crouppes du haut mont</i> | <i>Voyant sa celeste voye,</i> |
| <i>Dont il print iadis sa force :</i> | <i>Et qui ia semble imiter</i> |
| <i>Puis ie fay à demi-boffe</i> | <i>Celuy-là que Iuppiter</i> |
| <i>Vn corps qui se conuertit</i> | <i>Mit dans la plaine estoilee</i> |
| <i>Defia petit-à-petit</i> | <i>Tefmoing d'une violee.</i> |

« Cette Violée, qui dans le sens du Poëte est Leda, dont Jupiter sous la forme d'un cygne trouva moyen de jouir, désigne en même temps cette Demoiselle Viole, dont étoit amoureux un autre cygne, savoir Joachim Du Bellay, cygne du Parnasse. »

(*Ménagiana*, tome IV, p. 4 et 5.)

2. Tome I, p. 118, sonnet LXXV.

nombre à cent quinze dans l'édition de 1650; mais il ne tarda guère à sentir le vide d'une pareille poésie, d'une semblable passion, et changeant complètement de style, dans une jolie pièce du recueil de 1553, adressée à *une dame* qu'il aimait moins purement certes, mais peut-être un peu plus vivement que son Olive, il se vante en vers malins et naturels d'avoir « oublié l'art de pétrarquifer », et, se rappelant Horace, il s'écrie avec un accent retrouvé et rajeuni plus tard par Béranger :

*Et qu'ainfi soit, quand les hyuers nuisans,
Auront seiché la fleur de voꝝ beaux ans.....
Qui pensez vous, qui vous aille chercher,
Qui vous adore, ou qui daigne toucher
Ce corps diuin, que vous tenez tant cher?...
N'attendez donq' que la grand'faux du Temps
Moissonne ainfi la fleur de voꝝ printemps¹.*

Déjà la seconde édition de *l'Oliue*, publiée en 1550, est suivie de quelques pièces excellentes qui ont passé inaperçues, et parmi lesquelles nous citerons surtout les vers à *Salmon Macrin sur la mort de sa Gelonis*, dont certaines strophes sont d'une grâce et d'une mélancolie exquises. Toutefois, à cette époque, à part de rares moments d'inspiration vraie, Du Bellay n'est guère remarquable que par cette merveilleuse facilité que ses contemporains admiraient, dont il se vantait volontiers et que plus tard on lui a reprochée bien injustement².

1. Voyez tome II, p. 337 et p. 555, note 65.

2. *Ainfi Pasteurs cueillez & recueillez encor'
Le reste de l'orage & le riche thresor
De ses vers doux-coulants, qui viuront d'âge en âge.
(Chant pastoral sur la mort de Joachim Du Bellay,
par R. Belleau.)*

Du Bellay a dit de lui-même :

Et peult estre que tel se pense bien habile,

Malgré un vif instinct d'indépendance et même de passagères vellétés de révolte, il restait trop soumis au chef suprême de l'école à laquelle il appartenait, à Ronsard, dont le tempérament poétique s'éloignait considérablement du sien.

A son début, Du Bellay s'était montré franchement original dans sa *Deffence de la langue francoyse*, et, tout en y résumant avec éclat les principales doctrines de la Pléiade, il avait su y développer des principes plus généraux, et des vérités durables qui encore aujourd'hui ont leur utilité et trouvent leur application. Ses vers laissaient plus à désirer à beaucoup d'égards. Il exécutait, non sans éclat, des variations agréables sur le thème du maître; mais il n'avait pas encore trouvé dans ce vaste domaine de la poésie française, où il venait de faire invasion, l'humble coin de terre qui devait lui demeurer, le fonds personnel du vrai poète.

Un voyage en Italie, qu'il a déploré comme le plus grand malheur de sa vie, le mit en pleine possession de son talent et fit définitivement ressortir son originalité poétique.

Il semble que cet admirateur délicat mais un peu exclusif des anciens aurait dû se passionner outre mesure pour cette Rome pleine de souvenirs; et qui n'aurait rien lu des poésies écrites par Du Bellay durant ce voyage s'attendrait à voir les réminiscences classiques se presser dans ses vers plus nombreuses que jamais.

Il n'en fut rien; Du Bellay, du reste, partit à Rome,

*Qui trouuant de mes vers la ryme si facile,
En vain trauaillera, me voulant imiter.*

(Tome II, p. 168, sonnet II.)

Voyez aussi t. II, p. 400. — Regnier, dans sa Satire IX, adressée à Rapin et dirigée contre Malherbe et son école, blâme ces rêveurs d'après lesquels

Des Portes n'est pas net, Du Bellay trop facile.

non comme poète, mais en qualité d'administrateur et d'homme d'affaires. Le cardinal, son parent, à qui il avait dédié son premier livre, la *Deffence de la langue francoyse*, recherchait fort les personnes qui à une grande capacité joignaient beaucoup d'indépendance, des idées hardies et un haut mérite littéraire. Envoyé à Rome au mois de janvier 1534, au sortir de son ambassade en Angleterre, il y avait emmené, comme médecin, Rabelais, qui ne demeura près de lui que six mois; près de vingt ans après, vers 1552, il s'attacha Joachim Du Bellay, qu'il garda quatre ans et demi en Italie¹.

A en croire le poète, il commença ce funeste voyage sous les plus tristes auspices :

. . . *Sur le seuil de l'huis, d'un finistre presage,
Le me bleffay le pied sortant de ma maison,*

nous dit-il dans ses *Regrets*². Une pièce de vers intitulée : *D'un songe qu'il fait passant à S. Saphorin*³, entre Roanne et Lyon, nous le montre ne pouvant dormir, se retournant « sur l'hosteliere plume » et voyant apparaître Guillaume Du Bellay, seigneur de Langey, frère du cardinal, qui, parti du Piémont en litière et fort malade, pour donner d'importants avis au Roi, avait expiré dans ce bourg le 9 janvier 1543. Il ne faudrait pas prendre trop au sérieux le détail de ces récits où percent encore les imitations classiques, mais nous voyons du moins, à n'en point douter, que Du Bellay fut assez sérieusement malade pendant ce voyage, qu'il fut pris de fièvre, de délire, et ne fut guéri que

1. Voyez tome II, p. 250, sonnet CLXVI, et ci-après le n° I de l'*Appendice*.

2. Tome II, p. 179, sonnet XXV.

3. Tome I, p. 328.

par la saignée, en l'honneur de qui il composa un sonnet tout rempli de reconnaissance ¹.

A Lyon, il trouva un de ses amis, Guillaume des Autelz, qui écrivit deux pièces de vers sur cette rencontre ², et se plaint ainsi dans l'une d'elles de n'avoir fait, pour ainsi dire, que l'apercevoir :

*Ah, que bien tôt cette clarté me lache!
Iaia, derrier les mons chenuz se cache,
Retrogradant, ce soleil Angeuin.*

Une fois qu'il est arrivé à Rome on n'a plus à rechercher péniblement dans ses vers l'exactitude des faits sous la forme poétique, car, ainsi qu'il le déclare dans le premier sonnet des *Regrets*, ses écrits ne méritent plus d'autres noms

*Que de papiers iournaux, ou bien de commentaires*³.

S'il chante, c'est uniquement pour charmer ses ennuis, comme « le marinier en tirant à la rame ⁴ ». Mais sans s'en douter, il touche le but au moment même où il cesse d'y tendre ; l'isolement dont il se plaint, la tristesse qui l'envahit, le regret de la France, l'indignation que lui causent les mœurs de Rome, tout concourt à faire de l'élégant versificateur un véritable poète ; séparé de ses amis, de ses rivaux, il rentre en lui-même, exprime avec simplicité ses propres sentiments au lieu de traduire ceux d'autrui, et les *Regrets*, ce recueil de

1. Tome I, p. 329-332.

2. *A. I. Du Bellay rencontré à Lyon en son chemin de Romme, epigramme. — A Ioachim Du Bellay trouué à Lyon lorsqu'il alloit à Romme.*

3. Tome II, p. 167, I.

4. Tome II, p. 173, XII.

sonnets sans lien apparent, forment, par un art mystérieux, une sorte de poëme continu qui n'a ni sujet ni intrigue, et se recommande pourtant par une très-réelle unité.

Les occupations et les ennuis de Du Bellay ¹, le regret qu'il éprouve d'avoir quitté son cher Anjou et surtout son petit Lyré ², les passe-temps de Rome ³, le carnaval ⁴, les combats de taureaux ⁵, l'effronterie des courtisanes alors fameuses : la Chassaigne, la Marthe, la Victoire ⁶, qui seules se promènent par les rues où les honnêtes femmes n'osent pas se montrer ⁷; les possédées à qui l'on voit un moine « tafter hault & bas le ventre & le tetin ⁸ »; les intrigues du conclave,

Et pour moins d'un escu dix cardinaux en vente ⁹,

ne sont que les principaux traits de ce tableau si étendu et si varié. Enfin, dans chacune de ces pièces, le poëte, au lieu de se répandre en plaintes générales, adresse la parole à quelqu'un, ce qui répand dans tout l'ouvrage une grande vivacité. Le Roi, Marguerite de France, le cardinal Du Bellay, tous les protecteurs de Joachim, ses amis, ses ennemis, ceux qu'il regrette de ne plus voir, ceux qu'il voit tous les jours, passent sous nos yeux dans ses vers; il n'oublie ni les gens du cardinal : Le Breton, le secrétaire ¹⁰; Maraud, qui apprête la sa-

1. Tome II, p. 174, XV, et p. 209, LXXXV.

2. Tome II, p. 176, XIX. p. 182, XXX et XXXI, et p. 186, XXXVIII.

3. Tome II, p. 209, LXXXIV.

4. Tome II, p. 223, CXII.

5. Tome II, p. 223, CXIII.

6. Tome II, p. 213, XCII, et p. 209, LXXXVIII.

7. Tome II, p. 216, XCIX.

8. Tome II, p. 215, XCVII.

9. Tome II, p. 207, LXXXI.

10. Tome II, p. 196, LVIII.

lade ¹; ni Pierre, le barbier, qui conte « des nouvelles du Pape, & du bruit de la ville ² ».

La différence des tons et des styles n'est pas moins frappante que celle des sujets et des personnages; bientôt Du Bellay s'aperçoit que le titre mélancolique de son livre ne convient pas à tout ce qu'il renferme, et il cherche ainsi à s'en excuser :

. . . . *Tu diras que mal ie nomme ces Regretz,
Veu que le plus souuent i'vse de mots pour rire.
. . . . Ie ry, comme on dit, d'vn riꝝ Sardonien ³.*

Ce recueil se forma peu à peu, au jour le jour, sans intention de publicité; c'est à peine si Du Bellay le laissait voir à ceux de la maison du cardinal qui lui étaient le plus familiers ⁴; les peintures trop vives de la cour de Rome qui s'y trouvaient en si grand nombre ne permettaient guère de le communiquer aux Italiens, qui d'ailleurs ne prenaient qu'un faible intérêt à la poésie française, dont peu d'entre eux appréciaient bien toutes les finesses.

Fallait-il donc que Du Bellay renonçât au rôle de poète à la mode apprécié et goûté à la cour? Cela lui eût paru impossible. Écrire en italien lui était interdit: avant son voyage il déclare n'avoir entendu des poètes de ce pays que ce que lui en a pu apprendre la communication familière de ses amis ⁵. S'il faut lui attribuer quelques vers en cette langue, comme cela semble assez vraisemblable ⁶, ces essais mêmes prouvent qu'il ne pouvait songer à prétendre au titre de poète italien.

1. Tome II, p. 194, LIV.
2. Tome II, p. 196, LIX.
3. Tome II, p. 205, LXXVII.
4. Voyez tome II, p. 532.
5. Voyez tome I, p. 72.
6. Voyez tome II, p. 554, note 53.

Que fit donc l'auteur de « l'Exhortation aux Francoys d'écrire en leur langue ¹ ? » Il écrivit en latin, non toutefois sans s'en être excusé dans un joli sonnet à Ronsard, en s'autorisant avec une grâce touchante de l'exemple d'un poète ancien avec lequel il avait plus d'un rapport.

*Et quoy (Ronsard) & quoy, si au bord estrange
Ouide osa sa langue en barbare changer
Afin d'estre entendu, qui me pourra reprendre
D'un change plus heureux? Nul, puis que le François,
Quoy qu'au Grec & Romain égalé tu te fois,
Au riuage Latin ne se peult faire entendre ².*

Ce fut la poésie latine que Du Bellay chargea de chanter une passion bien différente de celle que lui avait inspirée son *Olive* angevine, adorée durant tant d'années avec un si patient respect.

Longtemps Du Bellay était demeuré insensible aux charmes des beautés romaines.

Je ne fais pas l'amour, ny autre tel ouirage,

dit-il dans ses *Regrets* ³. Il demeura plus de quatre ans dans les mêmes dispositions, mais la vue de Faustine triompha de cette indifférence ⁴. Cette Faustine était d'une telle beauté qu'elle mit aux prises les plus saints prélats revêtus de la pourpre ⁵.

1. Tome I, p. 57 et suivantes.

2. Tome II, p. 172, X.

3. Tome II, p. 176 XVIII.

4. Voyez ci-après l'Appendice, n° II.

5. *Non Sophiae studium doctos, non purpura Patres,
Nec clypeus textit fortia corda Ducum.*

(*Faustinae velut quoddam inesse Amoris numen.
Poemata, f° 37 v°.*)

Inter se potuit sanctos committere Patres

Ses yeux et ses cheveux noirs, la blancheur de neige de son beau front, ses joues vermeilles, ses lèvres de roses ¹, charmèrent Du Bellay, envers qui, suivant toute apparence, elle se montra peu cruelle, puisque nous ne trouvons point dans ses œuvres une seule pièce où il déplore son martyre. Il donna bientôt à Faustine dans ses vers latins le nom de *Columba* ², qu'il traduisit dans ses vers français par le charmant diminutif *Columbelle* ³, et il prit soin de ne nous laisser aucun doute sur l'origine de ce nom expressif ⁴. Toutefois son bonheur dura peu. Il avait si bien oublié que Faustine fût mariée qu'il n'avait pas même songé à nous le dire; mais tout à coup, quoiqu'un peu tard, survient un vilain époux, glacé par l'âge; le cruel enlève Faustine du sein de sa mère, sans qu'elle ait rien mérité de tel, dit naïvement Du Bellay, qui se repent de ne pas s'être trouvé là pour voler au trépas, comme Corœbus quand Ajax entraîne Cassandre ⁵, et déplore que ce maudit mari n'ait pas usé envers sa Faustine et lui du stratagème employé par Vulcain à l'égard de Mars et de Vénus ⁶. Privé d'une telle consolation, il erre, dévoré de jalousie, devant la porte de la maison où Faustine est enfermée avec son vieil

Faustina, usque adeo forma superba fuit.

(*Quanta fit vis amoris in Faustina. Poemata,*
f° 38 r°.)

1. *Sive nigrantes oculos, comasque,
Frontis aut latæ niueum nitorem,
Seu genas spectes roseas, rosifque
Picta labella.*

(*Ad Polydorum de Faustina. Poemata,*
fol. 39 v°.)

2. *Cognomen Faustinae. Poemata,* fol. 37 v°.
3. Tome II, p. 345.
4. ... *Columbatim basia longa dabas.* (*Poemata,* fol. 37 v°.)
5. Voyez ci-après le n° III de l'Appendice.
6. *De Vulcano & marito Faustinae.* (*Poemata,* fol. 35 v°.)

époux¹ ; et pendant dix jours il se traîne , brûlant de fièvre , épuisé par la toux , et , il faut bien le dire , par un rhume de cerveau , et buvant au lieu de vin des tisanes adoucissantes². Bientôt le mari de Faustine , ne la trouvant pas sans doute encore en sûreté , la met dans un cloître où Du Bellay voudrait bien se voir enfermé³ ; puis tout à coup , sans qu'on sache comment , elle lui est rendue , et il en remercie avec effusion Vénus à qui il avait voué des fleurs , des roses , des violettes et deux colombes⁴.

Quand on a fait largement la part du langage poétique et des expressions convenues , on trouve dans tout ce récit un fond de vérité incontestable ; on s'aperçoit que Faustine est un personnage réel , et , malgré la liberté de mœurs de l'époque , on ne peut s'empêcher d'être surpris de telles confidences publiées avec nom d'auteur et privilège du roi , par un homme occupant la position de Du Bellay. Moins explicite dans ses *Regrets* , il ne fait qu'une allusion fort discrète à son aventure , et seulement lorsqu'elle est terminée ; il convient alors du charme secret qui l'a retenu à Rome , se compare à Ulysse , à Roger , parle de « la vergongne » qui le ronge , et proteste de son changement de vie⁵.

Plus de quatre ans s'étaient écoulés depuis le séjour de Du Bellay à Rome⁶ , le lien par lequel il s'était

1. *Ad ianuam Faustinae*. (*Poemata* , fol. 35 r°.)

2. *Me fluens humor cerebro malignus,
Febris atque ardens, & anhela tuffis
Iam decem totis retinet diebus
Membra trahentem.
Non mihi dulcis latices Lyæi,
Sed fitim sedant medicata nostram
Pocula...*

(*Poemata*, fol. 39 r°.)

3. *Optat se inclusum cum Faustina*. (*Poemata*, fol. 36 r°.)

4. *Votum ad Venerem. — Voti solutio*. (*Poemata*, fol. 40 et 41.)

5. Tome II, p. 210, 211, LXXXVII-LXXXIX.

6. Voyez ci-dessus, p. xvij, note 1.

trouvé un instant retenu était rompu, il soupirait après sa patrie ; son protecteur, qui avait à Paris d'importants intérêts à surveiller, l'en chargea et le renvoya en France.

Ses *Regrets* nous indiquent son itinéraire. Il revient par Venise, à qui il a consacré un sonnet des plus mordants, où il nous peint les doges qui « vont espoufer la mer »

Dont ilz font les maris, & le Turc l'adultere ¹.

Il passe ensuite les Grisons, ce qui lui paraît un supplice digne d'être réservé aux plus grands criminels ², arrive parmi les Gênois

Que le bon Rabelais a surnommez Saulciffes ³,

et dont Du Bellay fait à son tour un portrait peu flatté qui lui a valu une vive réclamation poétique, à laquelle il a répondu par quatre sonnets ⁴; enfin, dit-il :

*. . . . Je me trouuay, comme le filz d'Anchise,
Entrant dans l'Elysee, & sortant des enfers,
Quand apres tant de monts de neige tous couuers
Je vey ce beau Lyon, Lyon que tant ie prise* ⁵.

A peine rentré dans cette France si regrettée, Du Bellay déplore son retour dans une assez longue pièce de vers latins adressée à Jean Dorat ⁶, et ramenée dans les *Regrets* aux proportions d'un simple sonnet. Revenu comme Ulysse d'un long et périlleux voyage, il

1. Tome II, p. 229, CXXV.
2. Tome II, p. 230, CXXVI.
3. Tome II, p. 230, CXXVII.
4. Tome II, p. 259-262.
5. Tome II, p. 231, CXXIX.
6. *Ad Ianum Auratum*. (*Poemata*, fol. 31 v^o.)

n'a pas comme lui trouvé dans son logis un vieux chien pour le reconnaître, et, dévoré de chagrins, il est déjà prêt à regretter Rome :

*Mille fouciꝝ mordans ie trouue en ma maison,
Qui me rongent le cœur sans espoir d'allegeance.
Adieu donques (Dorat) ie suis encor' Romain,
Si l'arc que les neuf sœurs te meirent en la main
Tu ne me preste icy, pour faire ma vengeance ¹.*

Si Du Bellay n'est pas devenu un poète officiel, un écrivain en faveur, ce n'est pas faute d'avoir bien connu les conditions qu'avait alors à s'imposer celui qui aspirait à une situation de ce genre.

*Tu dois veoir l'Italie, & les Alpes passer ²...
Il fera bon aussi de te faire aduoüer
De quelque Cardinal ³.....*

C'est dans une traduction d'une épître latine de Turnèbe « *sur un nouveau moyen de faire son proufit de l'estude des lettres* », que Du Bellay s'exprime ainsi; et dans son *Poète courtisan*, il complète le programme en indiquant les sujets que doit traiter l'écrivain qui a eu le soin de ne point négliger ces indispensables préliminaires.

*.... Si les grands seigneurs tu veux gratifier,
Argumens à propos il te fault espier :
Comme quelque victoire, ou quelque ville prise,
Quelque nopce, ou festin, ou bien quelque entreprise
De masque, ou de tournoy ⁴...*

1. Tome II, p. 228, CXXII.

2. Tome I, p. 469.

3. Tome I, p. 470.

4. Tome II, p. 68.

Notre poète a en réalité accompli avec beaucoup d'exactitude tout ce qu'il conseille ironiquement à ses confrères. Il a eu un cardinal pour protecteur, il a fait son voyage d'Italie, il a écrit en mainte occasion des vers de circonstance, il a même pris soin dans un *Discours au Roy sur la poesie*¹ d'exposer en détail quelle est l'utilité du poète pour la renommée d'un prince, et il a résumé en ces termes son opinion à ce sujet :

... Pour vne gloire entiere
*Bastir à vostre nom, dire i'oseray bien,
 Que le poète il fault ioindre à l'historien.*

Mais, quoique doué d'une grande partie des qualités du poète de cour, il manquait cependant de certaines de celles qui sont indispensables à cet emploi.

*Je veux qu'aux grands seigneurs tu donnes des deuises,
 Je veux que tes chansons en musique soyent mises,
 Et à fin que les grands parlent souuent de toy,
 Je veux que lon les chante en la chambre du Roy²,*

dit-il dans son *Poète courtisan*. Il suivait pour son compte, mais assez mollement, ces utiles préceptes; il n'était point du caractère de M. Jourdain: il ne suffisait pas, pour le rendre parfaitement heureux, qu'on eût parlé de lui dans la chambre du Roi; et s'il songeait à son avancement, il se préoccupait encore plus de ses succès littéraires et poétiques. Il savait très-bien que ce qui attendait les poètes de son caractère, c'était

... la paureté, des Muses l'heritage,
Laquelle est à ceux-là referuee en partage,

1. Tome I, p. 213 et suivantes.
 2. Tome II, p. 68 et 69.

*Qui dedaignant la court, facheux & malplaisans,
Pour allonger leur gloire, accourcissent leurs ans¹.*

Et s'il supportait impatiemment cette douloureuse situation, il n'en était du moins surpris en aucune manière.

Du reste, le hasard, qui joue un si grand rôle à la cour, ne lui fut point favorable. Il se vit enlever successivement ses plus puissants protecteurs : de bonne heure il perdit la reine de Navarre; Henri II mourut dans le brillant tournoi dont Du Bellay avait écrit les *Inscriptions*; enfin Marguerite de France, qui plus que personne s'était intéressée à lui et à qui il avait voué une reconnaissance profonde, partit bientôt après en Savoie avec le duc Emmanuel-Philibert qu'elle venait d'épouser, et notre poète, retenu depuis un mois à la chambre par une importune surdité, n'eut pas même la consolation de pouvoir lui faire ses adieux².

Cette infirmité datait de loin; dans la *Complainte du desespéré*, publiée pour la première fois en 1552, Du Bellay en parle avec le plus profond chagrin³; plus tard elle diminua sensiblement, et le poète écrivit alors en son honneur une pièce remplie d'enjouement, adressée à Ronsard, atteint de la même incommodité⁴; enfin, après quelques alternatives d'amélioration et d'empirement⁵, il se trouva, dans les derniers temps de sa vie, presque entièrement séparé du monde par cette cruelle affection.

Eustache Du Bellay, archevêque de Paris, qui était loin, il est vrai, de se montrer favorable à son malheureux parent, le représente même dans une lettre qu'il

1. Tome II, p. 70 et 71.

2. Tome II, p. 474.

3. Tome II, p. 8-10 et p. 545, note 1.

4. Tome II, p. 399-406.

5. Voyez ci-après l'*Appendice* n° IV, p. xxxvii.

écrit au cardinal, comme fort peu propre à s'occuper des affaires dont il était chargé :

« Fault, Monseigneur, que ie vous die que deuant mon partement de Paris il estoit du tout fourd... & quasi sans aucune esperance de guarifon. *Scripto est agendum & loquendum cum eo*. Et au temps qui court il est befoing auoir gens clairuoians & oyants mesmement pour le fait de la Religion¹. »

Dans un beau et touchant sonnet, adressé à Jacques Grévin, et qu'Aubert a négligé de recueillir², le pauvre Du Bellay, faisant sur lui-même un triste retour, se déclare prochain de sa vieillesse ; et en effet, dans l'état de santé où il se trouvait alors, ses trente-cinq ans étaient déjà lourds à porter ; mais ce qui lui pesait encore plus, c'étoit le tracas des affaires et surtout l'animosité de sa famille, qu'on a pu voir percer dans le court fragment que nous venons de rapporter, et dont nous avons aujourd'hui des preuves nombreuses dans les lettres de Du Bellay au Cardinal, découvertes à Montpellier par M. Revillout et jointes pour la première fois, dans notre édition, aux œuvres du poëte.

On y découvre à nu, dans leur douloureuse simplicité, les causes de ce vif chagrin, de ce découragement profond, amer, qui éclate à chaque instant dans ses derniers vers français et dans l'élégie à Morel³, mais dont les motifs étaient restés en partie ignorés ; une fois instruit de ces circonstances, on comprend mieux comment l'irritable poëte, accablé de souffrance et d'affaires, aigri par la dureté et l'injustice de ses parents, succomba, encore si jeune, le soir du 1^{er} janvier 1560, en rentrant

1. *Quelques mois de la vie de Ioachim Du Bellay*, par M. Revillout. Voyez la note 190 de notre tome II.

2. Tome II, p. 530.

3. Voyez ci-après l'*Appendice* n° I, p. xxxv.

chez lui après souper, à une apoplexie dont sa surdité toujours croissante n'avait été que le triste symptôme¹.

Suivant Goujet², il fut enterré à Notre-Dame de Paris, en la chapelle de S. Crépin et S. Crépinien, au côté droit du chœur, près de Louis Du Bellay, mais par malheur son épitaphe ne nous est point parvenue. Pigniol de la Force nous donne dans sa *Description de Paris*³, pour nous en tenir lieu, celle qu'il se fit à lui-même et que nous avons placée à la suite de cette notice⁴. J'ai consulté vainement MM. de Gaulle et Mabilie, qui préparent en ce moment la publication de l'*Épitaphier de Paris*; ils m'ont communiqué très-obligeamment l'épitaphe de René Du Bellay, évêque du Mans, et celle de Louis Du Bellay, archidiacre de Notre-Dame et conseiller au parlement de Paris, dont le tombeau était bien, comme le dit Goujet, au milieu de la chapelle de Saint-Crépin, mais ils n'ont rien trouvé de relatif à Joachim du Bellay, qui, du reste, n'ayant été chanoine de Notre-Dame que du 19 juin 1555 au 12 juin 1556⁵, n'a probablement pas, quoi qu'en dise Goujet, été enterré dans cette église.

L'épitaphe de Du Bellay, qu'il ne faut point désespérer de découvrir quelque jour, fixerait divers points encore incertains de sa vie. Ces lacunes, du reste,

1. « Ceux qui sont fuyets à l'ébullition de sang, avec inflammation du cerueau, sont en danger d'être suffoqués, en la pleine lune, par la force des esprits qui le dilatent jusques à creuer, comme il arriva à Joachim Du Bellay, poète de mon temps, lorsqu'il s'en retournoit en sa maison, venant de souper. » (*Théâtre universel de Jehan Bodin*, traduit par François de Fougerolles, p. 885-886, passage cité par M. Ed. Fournier dans ses *Variétés historiques et littéraires*, tome X, p. 134.

2. *Bibliothèque française*, tome XII, p. 117.

3. Edition de 1742, tome I, p. 448 et suivantes.

4. Voyez ci-après l'*Appendice* n° V, p. xxxviiij.

5. Voyez aux Archives de l'Empire, section historique LL 189, le registre intitulé *Nomenclatura*, fol. 109 recto.

sont peu regrettables; ce qu'on cherche avant tout dans la biographie d'un poète, c'est l'histoire de ses travaux, de son influence, du souvenir qu'il a laissé.

Mort le premier parmi les poètes de la Pléiade, Joachim Du Bellay reçut un abondant tribut d'hommages poétiques. Les pièces françaises ont pour auteurs : Morel, Jacques Maniquet, Jacques Grévin, la damoiselle Deloines, Aubert de Poitiers et R. Belleau. Nous n'avons pas à les joindre à notre édition, mais nous aurons soin de donner celle de R. Belleau dans ses œuvres.

Les plus chers amis de Du Bellay, et en particulier Morel et Aubert, s'occupèrent de réunir ses œuvres françaises en un seul recueil, dont la dédicace est datée du 20 novembre 1568¹. C'est cette édition, souvent réimprimée, que nous avons prise pour base de notre travail, en ayant soin toutefois d'en vérifier le texte sur les impressions originales et de le compléter par de nombreuses additions.

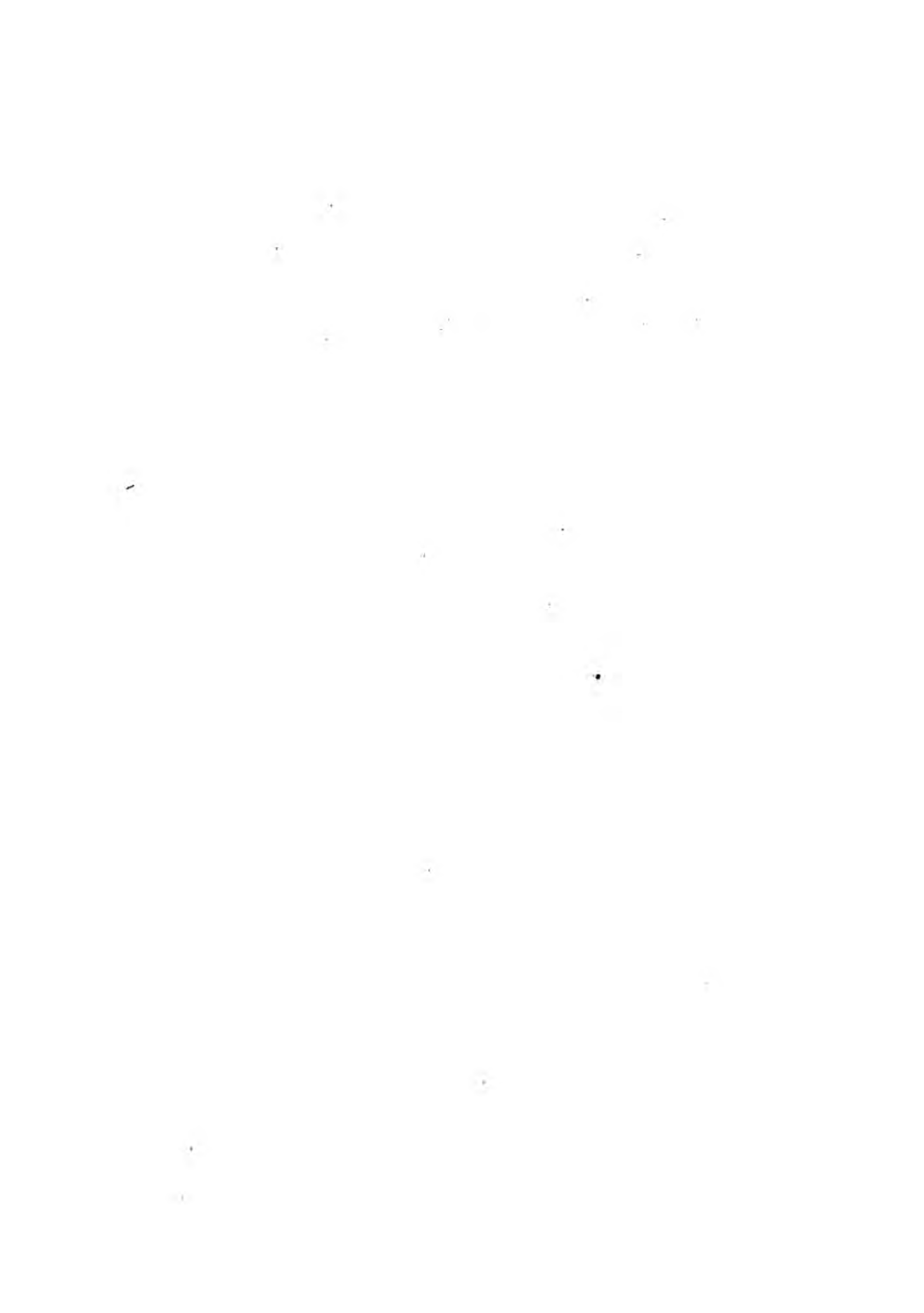
Nous n'avons voulu dans cette courte biographie qu'indiquer comment on peut trouver l'histoire de la vie, des opinions et des sentiments de Du Bellay dans ses œuvres, et donner au lecteur l'envie de l'y chercher; notre *Étude sur la Pléiade* lui fera connaître le rôle et la part d'influence de ce poète sur la littérature de son temps. S'il lui plaît de suivre Du Bellay, devenu homme d'affaires, dans le détail un peu technique de ses occupations et de ses mécomptes, il fera bien de lire le curieux mémoire de M. Révillout; enfin, s'il désire, pour bien connaître l'écrivain, s'aider de l'appréciation délicate et sûre d'un juge souverain en ces matières, il aura recours à la notice placée par M. Sainte-Beuve, en 1841, en tête d'une édition des *Œuvres*

1. Voyez un extrait de cette dédicace, ci-après n° VI de l'*Appendice*, p. xxxviii-xl.

choisies de Du Bellay, et surtout aux trois excellents articles qu'il vient de publier dans le *Journal des Savants* et dont notre édition a eu le mérite, à défaut d'autre, de fournir l'occasion¹.

1. Pour la notice de M. Sainte-Beuve, voyez ci-dessus, p. x, note 4. Quant aux articles du *Journal des Savants*, ils se trouvent dans les nos d'avril, de juin et d'août de l'année 1867. Si nous pouvons les citer ici, en tête de l'ouvrage qui y a donné lieu, c'est parce que la présente notice n'a paru qu'à la fin de notre travail, un peu après la publication du dernier volume.







APPENDICE

I

IOACHIMI BELLAII

ELEGIA AD IANVM MORELLVM EBRED. PYLADEM SVVM¹.

.....
*Sum furdus : non furda tamen sunt pectora nobis,
Nostra suas etiam mens habet auriculas.....
Notus eram Henrico Regi, Regisque Sorori,
Nec modò notus eram, sed quoque charus eram.
Francisco ignotus, sed non ignotus & hospes
Seu Catharina tibi, seu Lotarene tibi....
Et mihi robur erat, nec prorsus inutilis armis
Dextera, dum viridis nostra iuuenta fuit.
Namque animos facerent, exempla domestica nobis
(Vt reliquos taceam) Langius ipse dabat ;
Langius ille tuus, similem cui Gallia nullum
Ingenio, dextra, consilioque tulit ;
Quem conferre soles prisca heroicus vnum
Quemque vnum hæc ætas vidit & obstupuit.
Ille etiam mentem stimulis vrgebat honestis
Pierii lanus gloria prima chori :*

1. Cette élégie se trouve à la fin d'un mince volume in-4° intitulé : *Ioachimi Bellaii Andini poetæ clarissimi xenia seu illustrium quorundam nominum allusiones...* Parisiis, apud F. Morellum, 1562.

*Purpurei Ianus princepsque decusque Senatus,
 Quem Ianum ut geminum maxima Roma colit.
 Hos ego præcipue, gentis duo lumina nostræ,
 Suspexi fratres, utque Deos colui.
 Hæc mihi Miltiadis poterant velut esse trophæa,
 Hi stimuli, hæc animo maxima cura meo.
 Sed magnis inimica mihi fors obstitit ausis,
 Ne mea me virtus tollere possit humo.
 Vix puero mihi namque parens ereptus uterque
 Fraternali miserum deserit arbitrio.
 Sub quo prima perit nobis inculta iuuenta.
 Quam decuit studiis excoluisse bonis,
 Illa mihi periit viridi ceu flosculus horto,
 Quem nulla vnda rigat, nec manus vlla colit.
 Fraternali interitu, nobis cum firmior ætas
 iam foret, accessit tum nova cura mihi.
 Pupilli nova cura fuit subeunda nepotis,
 Quem fidei frater liquerat ipse meæ.
 Ergo onus inuitus subeo puerique domusque
 Accisæ, & variis litibus implicitæ.....
 Continuo excipiunt morbi, sævique dolores,
 Quos prope Lethæas vidimus, umbra, domos.
 Hoc solitum eripuit robur, binosque per annos
 Vexavit misero detinuitque toro.
 Hic mihi musa fuit casus solamen acerbi,
 Sola fuit nostris musa medela malis.
 Tum primum Latios legi, Gratosque Poetas,
 Tum cæpi Aonio cognitus esse choro.
 Quid facerem cui nulla quies, cui nulla voluptas,
 Qui non ipse mihi pene relictus eram?
 Mittitur interea Romam Bellaius ille,
 Quo duce Laurentis vidimus arua soli.
 Nec dum totus erat depulsus corpore languor,
 Alpibus & duris ille sequendus erat.
 Sed mihi per Scythicas rupes, & inhospita saxa,
 Illum dum sequerer, molle fuisset iter!
 Illic assiduus domini dum iussa capeffo,
 Quarta redit messis, quarta recurrit hyems.
 Tum demum in patriam (sic res tunc poscere visa est)
 Dimissos Roma nos remeare iubet,
 Et sua committit curanda negocia nobis,
 Expertus nostram scilicet ante fidem.
 Hic quot pertulerim noctesque diesque labores,
 Munere dum fungor sedulus ipse meo,
 Testis, qui obsequium nostrum mentemque probavit,*

Paupertas testis noſtraque ſemper erit :
Nam tali officio fungi pulchre, atque beate
Cum poſſem, & rerum tradita ſumma foret,
Vltro depoſui lætusque libensque volensque,
Nec propria motus commoditate fui.
Succeſſore alio dum res ageretur herilis,
Quod cura effectum quis neget eſſe mea?
Quam bene apud memores noſtri ſtet gratia facti
Nec memorare libet, nec meminiffe iuuat :
Teſtetur potius miſſis qui ſæpe tabellis
Hoc probat, iratus ſit licet ille mihi.
Iraſum inſonti noſtræ fecere camæna
Iratum malim qui vel habere louem.
Hei mihi Peligni crudelia fata Poëtæ,
Hic etiam fatiſ ſunt renouata meis :
Eheu ſola mihi nocuit male grata camæna,
Artifici nocet hic ars quoque ſola ſuo.
Sed non ſola nocet : grauius nocet inuida lingua,
Quæ noſtri caput eſt, fons, & origo mali.

Hæc mecum aſſiduis ſolitus iactare querelis,
Optabam vitæ rumpere fila meæ.
Iane (fatebor enim) talem tunc mente dolorem
Concepi, vt mirer non potuiſſe mori.
Certè cum medicis luclatus tempore longo,
Viribus amiſſis, qui prope victus eram,
Sæuior hinc iterum morbus grauiorque recurrit,
Iamque ferox renuit ferre medentis opem.
At luclum & lacrymas mœſta de mente fugauit,
Hunc fruclum capiens ex pietate mea

Hi nihil in noſtram poſſent cum inquirere vitam,
Inicere ſeras in mea ſcripta manus ;
Atque ſacrum nobis, ac inuiolabile nomen
Dixerunt libris me laceraiſſe meis.
Tartara ſed nobis opto prius ima dehiſcant,
Quam tantum poſſim mente agitare nefas,
Vt mihi qui pater eſt, qui ſancti numinis inſtar,
Impius hunc ſcriptis heu violaiſſe velim.

II

FAVSTINAM PRIMAM FVISSE

QVAM ROMÆ ADAMAVERIT¹

*Ipse tuas nuper temnebam, Roma, puellas :
 Nullaque erat tanto de grege bella mihi.
 Et iam quarta Ceres capiti noua ferta parabat,
 Nec dederam sæuo colla superba iugo.
 Risit cæcus Amor. Tu vero hanc, inquit, amato :
 Faustina nobis indicat ille simul.
 Indicat, & volucrem neruo stridente sagittam
 Infixit nobis corda sub ima puer.
 Nec satis hoc ; tradit formosam in vincla puellam,
 Et sacræ cogit claustra subire domus.
 Haud prius illa tamen nobis erepta fuit, quam
 Venit in amplexus terque quaterque meos.
 Scilicet hoc Cypris nos acrius vrit, & ipse
 Altius in nostro pectore regnat Amor.*

III

QVOMODO RAPTA FVERIT FAVSTINA².

*Cum te crudelis nuper nil tale merentem
 Materno coniux velleret e gremio,
 Tendentemque manus traheret, passisque capillis,
 Quid tibi tunc sensus, quid tibi mentis erat?*

1. Ioachimi Bellaii Andini poematum libri quatuor. Parisiis, apud Federicum Morellum, 1558, in-4°, fol. 34 v°.

2. Poematum libri quatuor, fol. 38 r°.

*Fama est flebilibus mœstam te vlulasse querelis,
 Sæpius & nomen congeminasse meum ;
 Et nunc crudelem demissa voce maritum,
 Nunc matrem lacrymis sollicitasse piis.
 Stat ferus ille tamen, spernit que precantia verba,
 Verba vel immanes apta mouere feras.
 Hei mihi, cur mœstis cum impleres questibus urbem,
 Non potui infœlix obuius esse tibi !
 Haud secus atque olim furiata mente Corœbus,
 Cassandram cum Ajax impius extraheret,
 Tunc me iniecisset medium moriturus in agmen,
 Nullaque mors toto notior orbe foret.*

IV

IOACH. BELLAIVS C. VTENH. SVO S'.

Iam tandem saxum & truncus esse defii, mi Carole; factus sum enim ex surdo surdaster: speroque breui, Deo iuuante, melius me habiturum. Interea, si lubet, & vacat, vellem te paucis. Iamdudum vt fcis parturio illas meas, vel potius tuas allusiones: sed vide vt quod cœpisti perficias: nam nisi hic mihi obstetricem præstes, vel Lucinam potius, citius Elephanti parient. Pluribus per otium tecum agam. Interim vale, & nos, vt facis, redama.

Vale. Cal. Martis. Anno M.D.LIX.

1. Cette lettre de Du Bellay à Charles Utenhove se trouve dans un volume in-4° intitulé: *Epitaphium in mortem Herrici Gallorum regis... per Carolum Vtenhouium... & alios, duodecim linguis*. Paris, Rob. Estienne. M.D.LX.

V

T V M V L V S

S VI I P S I V S ¹.

*Clara progenie, & domo vetusta
 (Quod nomen tibi sat meum indicarit)
 Natus, contegor hac (viator) vrna.
 Sum Bellaius, & poëta : iam me
 Sat nosti, puto. Num bonus poëta,
 Hoc versus tibi sat mei indicarint.
 Hoc solum tibi sed queam (viator)
 De me dicere : me pium fuisse,
 Nec læsiffe pios : pius si & ipse es,
 Manes lædere tu meos caueto.*

VI

EPISTRE AV ROY².

... A fin que ie ne perde le temps à parler des anciens Poëtes, ie diray de ceux de nostre âge, dont i'ay cognu les plus excellents avec familiarité, qu'il n'y auoit celuy d'eulx qui ne fust propre & capable du maniement des haults affaires, s'ils y eussent esté employez, aussi bien comme la gayeté de leur ieunesse les auoit attiréz & entretenus aux douceurs de la Poësie. Mais entre tous, Sire, ie puis asseurer du defunct Sieur du Bellay, que ceux qui l'ont cognu, l'ont trouué prompt & aigu en inuentions, discret & modeste en paroles, subtil en ses discours, doux en sa conuerfation, preuoyant és choses soub

1. *Poematum libri quatuor*, fol. 60^{1o}.

2. Cette épitre a paru en tête du Recueil d'Aubert.

fonneufes, ouuert en celles qui estoient affeurees, iuste & entier en ses promesses, & au surplus tousiours garny d'un si bon nombre de considerations, qu'il estoit autant difficile aux mauuais de le tromper, comme aux bons chose facile de s'en ayder. Avec toutes lesquelles parties, Sire, ioinct la cognoissance des langues & sa bonne erudition, qui sont assez tesmoignees en ses Oeuures, il pouuoit vn iour vous faire seruice agreable & profitable, si vne mort inopinée n'eust mis fin à sa vie, lors qu'il estoit en la fleur de son âge, & en la force de sa bonne volonté. Or apres son decez, le Sieur de Morel amateur de toutes vertus, ayant le commandement du defunct Roy de bonne memoire, vostre frere que Dieu absolue, fait soigneusement recueillir non seulement ce que le Sieur du Bellay auoit fait imprimer durant sa vie, mais aussi ce qui n'auoit encores esté publié : & apres en auoir communiqué avecques les plus affectionnez amis de l'Auteur, ils aduiferent ensemblément, que pour ne frustrer vostre Royaume ny voz subiects, Sire, du profit & du plaisir qu'ils en receuroient, ce seroit chose digne de leur bonne affection enuers le public, & de leur ancienne amitié enuers le feu Sieur du Bellay, de faire mettre toutes ses œuures en lumiere, de façon qu'à l'aduenir rien ne s'en peust facilement esgarer. Mais par ce que selon la coustume, il estoit tresbien feant de leur choisir vn protecteur qui les sceust defendre de l'enuie des mesdifans (au moins s'il s'en trouuoit de si malings, qui eussent encores gardé quelque reste de fiel, pour fouiller la renommee du feu Sieur du Bellay, iusques a present) nous auons tous esté d'aduis qu'à vostre Maiesté seule, Sire, appartenoit de plein droit la protection de ses œuures, à fin que celui qui estoit entierement vostre durant sa vie, demeurast encores plus que iamais vostre apres sa mort. A laquelle faueur, Sire, vostre Maiesté sera d'autant plus facile, par ce que le feu Sieur du Bellay auoit receu cest honneur du feu Roy Henry vostre Pere, Prince tresmagnanime & tres-iuste, d'estre couché sur son estat au rang de ses affectionnez & agreables seruiteurs : & qui plus est, Sire, le seul nom Du Bellay rend entierement vostre, tout ce qui en est denommé, ou apparenté, ou allié. Car s'estant trouué de ceste famille tant de notables peronnages au seruice des Roys voz predecesseurs, mesmes les deux freres & vn nepueu de nostre Auteur, dont les deux en leur ieunesse estoient Capitaines de cheuaux legers, & l'autre estoit employé en Allemagne pour y entretenir les intelligences encommencees par feu messire Guillaume Du-Bellay Sieur de Langey, qui depuis fut Lieutenant general du defunct grand Roy François vostre ayeul, dela les monts : Et encores au iourd'huy, Sire, ayant à vostre seruice le Sieur de la Mauuoysiniere Cheualier de vostre ordre, Capitaine d'hommes d'armes de voz ordonnances, beaufrere du feu Sieur Du-Bellay, & le Sieur de Liré son fils (lequel pour le bon deuoir qu'il feit à la dernière bataille deuant S. Denys, fut iugé par toute la compagnie digne de la Lieutenance de son pere, encores qu'il n'eust atteint l'age de vingt ans) avec bon nombre d'au-

tres Seigneurs & Gentils-hommes yffus ou alliez de la meſme maifon Du-Bellay, qui ont toujours eu leurs perſonnes & leurs vies preſtes à reſpandre pour vous faire fidele ſeruice : Il ne ſe pourra faire, Sire, que ceſte Poëſie, qui eſt grandement recommandable d'elle meſmes, ne vous ſoit encores plus agreable, pour eſtre yffue d'une famille du tout deuouee & confacree à la grandeur de voſtre Maieſté... De Paris ce 20. de Nouembre, 1568.





LA

DEFFENCE ET ILLVSTRATION

DE LA LANGVE FRANCOYSE¹

A MONSEIGNEVR

LE REVERENDISSIME

CARDINAL DV BELLAY S.

VEU le Personnage que tu ioues au Spectacle de toute l'Europe, uoyre de tout le Monde, en ce grand Theatre Romain, ueu tant d'affaires, & telz, que seul quasi tu soustiens : ó l'Honneur du sacré College! pecheroy¹-ie pas (comme dit le Pindare Latin²) contre le bien publicq', si par longues paroles i'empeschoy¹ le tens que tu donnes au seruice de ton Prince, au profit de la Patrie³, & à l'accroissement de ton immortelle renommée? Epiant donques quelque heure de ce peu de relaiç que tu prens pour respirer soubz le pesant faiç des affaires Francoyses

Du Bellay. — 1.

1

(charge urayement digne de si robustes epaules, non moins que le Ciel de celles du grand Hercule) ma Muse a pris la hardiesse d'entrer au sacré Cabinet de tes saintes & studieuses occupations : & la, entre tant de riches & excellens uœuz de iour en iour dediez à l'Image de ta grandeur, pendre le sien humble & petit, mais toutesfois bien heureux s'il rencontre quelque faueur deuant les yeux de ta bonté, semblable à celle des Dieux immortelz, qui n'ont moins agreables les pauures presentz d'un bien riche uouloir que ces superbes & ambicieuses offrandes. C'est en effect la Deffence & Illustration de nostre langue Francoyse. A l'entreprise de laquelle rien ne m'a induyt que l'affection naturelle enuers ma Patrie, & à te la dedier, que la grandeur de ton nom : afin qu'elle se cache (comme soubz le Bouclier d'Aiæx) contre les traitz enuenimez de ceste antique Ennemye de uertu, soubz l'ombre de tes esles. De toy dy-ie, dont l'incomparable Sçauoir, Vertu & conduyte, toutes les plus grandes choses, de si long tens de tout le Monde sont experimentées, que ie ne les sçauroy' plus au uif exprimer que les couurant (suyuant la ruse de ce noble peintre Tymante⁴) soubz le uoyle de silence. Pour ce que d'une si grande chose il uault trop myeux (comme de Carthage disoit T. Liue⁵) se taire du tout que d'en dire peu. Recoy donques auecques ceste accoustumée Bonté, qui ne te rend moins aymable entre les plus petiz que ta Vertu & Auðorité venerable entre les plus grands, les premiers fruiðz, ou pour myeulx dire, les premieres fleurs du Printens de celuy qui en toute Reuerence & Humilité bayse les mains de ta R. S. Priant le Ciel te departir autant de heureuse & longue uie, & à tes haul-

*tes entreprises estre autant fauorable, comme enuers toy
il a été liberal, uoyre prodigue, de ses Graces. A Dieu.
De Paris ce. 15. de Feurier. 1549.*

¶ L'auteur pryé les Lecteurs differer leur iugement
iufques à la fin du Liure, & ne le condamner fans auoir
premierement bien veu & examiné ses raifons.



THE
MUSEUM OF
THE
CITY OF
NEW YORK
AND
THE
HUNTER ROSS
WELLS



LA

DEFFENCE ET ILLVSTRATION

DE LA LANGVE FRANCOISE.

LIVRE PREMIER.

L'Origine des Langues.

CHAP. I.

SI la Nature (dont quelque Personnage de grand' renommée non fans rayson a douté, si on la deuoit appeller Mere, ou Maratre⁶) eust donné aux Hommes vn commun vouloir & consentement, outre les innumerables commoditez qui en feussent procedées, l'Inconstance humaine n'eust eu besoing de se forger tant de manieres de parler. Laquéle diuersité & confusion se peut à bon droict appeller la Tour de Babel. Donques les Langues ne font nées d'elles mesmes en façon d'Herbes, Racines & Arbres : les vnes infirmes & debiles en leurs espèces, les autres saines & robustes, & plus aptes à porter le faiz des conceptions humaines : mais toute leur vertu

est née au monde du vouloir & arbitre des mortelz. Cela (ce me femble) est vne grande rayson pourquoy on ne doit ainſi louer vne Langue & blamer l'autre : veu qu'elles viennent toutes d'une meſme ſource & origine : c'eſt la fantaſie des hommes; & ont été formées d'un meſme iugement, à vne meſme fin : c'eſt pour ſignifier entre nous les conceptions & intelligences de l'eſprit. Il eſt vray que par ſucceſſion de tens les vnes, pour auoir été plus curieufement reiglees, font deuenues plus riches que les autres : mais cela ne ſe doit attribuer à la felicité deſdites Langues, ains au feul artifice & industrie des hommes. Ainſi donques toutes les choſes que la Nature a créées (a), tous les Ars & Sciences, en toutes les quatre parties du monde, font chacune endroit ſoy vne meſme choſe : mais pour ce que les hommes font de diuers vouloir, ilz en parlent & eſcriuent diuerſement. A ce propos, ie ne puis aſſez blamer la ſotte arrogance & temerité d'aucuns de notre nation, qui n'etans riens moins que Grecz, ou Latins, depriſent & reietent d'un ſourcil plus que Stoïque toutes choſes ecrites en Francois : & ne me puyſ aſſez emerueiller de l'etrange opinion d'aucuns ſcauans qui penſent que noſtre vulgaire ſoit incapable de toutes bonnes lettres & erudition, comme ſi vne inuention pour le Languaige ſeulement deuoit eſtre iugée bonne ou mauuaife. A ceux la ie n'ay entrepris de fatiſfaire. A ceux cy ie veux bien (ſ'il m'eſt poſſible) faire changer d'opinion, par quelques raiſons que breſuelement (b) i'eſpere deduyre : non que ie me ſente plus cler voyant en cela, ou autres choſes, qu'ilz ne font, mais pour ce que l'affection qu'ilz portent aux langues eſtrangieres ne permet qu'ilz veillent faire ſain & entier iugement de leur vulgaire.

(a) Ainſi dans l'édition de 1561; *créés* ou *crees*, dans les premières.

(b) Ainſi dans les premières éditions; *breſuelement* dans celle de 1561.

Que la Langue Francoise ne doit estre nommée Barbare.

CHAP. II.

Pour commencer donques à entrer en matiere, quand à la signification de ce mot *Barbare* : Barbares anciennement estoit nommez ceux qui ineptement parloient Grec. Car comme les estrangers venans à Athenes s'efforcoient de parler Grec, ilz tumboient souuent en ceste voix absurde βάρβαρος (a). Depuis les Grecz transportarent ce nom aux meurs brutaux & cruelz, appellant toutes nations, hors la Grece, Barbares. Ce qui ne doit en rien diminuer l'excellence de notre Langue, veu que ceste arrogance Greque, admiratrice seulement de ses inuentions, n'auoit loy ny priuilege de legitimer ainsi sa Nation, & abatardir les autres, comme Anacharsis disoit, que les Scythes estoit Barbares entre les Atheniens, mais les Atheniens aussi entre les Scythes¹. Et quand la barbarie des meurs de notz Ancestres eust deu les mouuoir à nous apeller Barbares, si est ce que ie ne voy point pourquoy on nous doieue maintenant estimer telz, veu qu'en ciuilité de meurs, equité de loix, magnanimité de couraiges, bref en toutes formes & manieres de viure non moins louables que profitables, nous ne sommes rien moins qu'eux : mais bien plus, veu qu'ilz sont telz maintenant que nous les pouons iustement apeller par le nom qu'ilz ont donné aux autres. Encores moins doit auoir lieu, de ce que les Romains nous ont appellez Barbares, veu leur ambition & insatiable faim de gloire, qui tachoint non seulement à subiuguer, mais à rendre toutes autres nations viles & abiectes aupres d'eux, principalement les Gauloys, dont ilz ont receu plus de honte & dommage que des au-

(a) Ainsi dans les premières éditions ; *Barbaras* en italique dans celle d'Aubert.

tres. A ce propos, songeant beaucoup de foys d'ou vient que les gestes du peuple Romain font tant celebrés de tout le Monde, voyre de si long interuale preferés à ceux de toutes les autres Nations ensemble, ie ne treuve point plus grande raison que ceste cy : c'est que les Romains ont eu si grande multitude d'Ecrivains, que la plus part de leur gestes (pour ne dire pis) par l'Espace de tant d'années, ardeur de batailles, vastité d'Italie, incursions d'estrangers, s'est conseruée entiere iusques à nostre tens. Au contraire les faiz des autres nations, singulierement des Gauloys, auant qu'ilz tumbassent en la puyssance des Francoys, & les faiz des Francoys mesmes depuis qu'ilz ont donné leur nom aux Gaules, ont été si mal recueilliz, que nous en auons quasi perdu non seulement la gloire, mais la memoire. A quoy a bien aydé l'enuie des Romains, qui comme par vne certaine coniuration conspirant contre nous, ont extenué en tout ce qu'ilz ont peu notz louanges belliques, dont ilz ne pouuoient endurer la clarté : & non seulement nous ont fait tort en cela, mais pour nous rendre encor' plus odieux & contemptibles, nous ont appellez brutaux, cruelz & Barbares. Quelqu'un dira : pourquoy ont-ilz exempté les Grecz de ce nom? pource qu'ilz se feussent fait plus grand tort qu'aux Grecz mesmes dont ilz auoint emprunté tout ce qu'ilz auoint de bon, au moins quand aux Sciences & illustration de leur Langue. Ces raysons me semblent suffisantes de faire entendre à tout equitable Estimateur des choses, que nostre Langue (pour auoir été nommés Barbares ou de noz ennemys ou de ceux qui n'auoint Loy de nous bailler ce Nom) ne doit pourtant estre desprisée, mesmes de ceux aux quelz elle est propre & naturelle, & qui en rien ne font moindres que les Grecz ou Romains.

*Pourquoy la Langue Francoyse n'est si riche
que la Greque & Latine.*

CHAP. III.

Et si nostre Langue n'est si copieuse & riche que la Greque ou Latine, cela ne doit estre imputé au default d'icelle, comme si d'elle mesme elle ne pouuoit iamais estre si non pauvre & sterile : mais bien on le doit attribuer à l'ignorance de notz maieurs, qui ayans (comme dict quelqu'un, parlant des anciens Romains⁸) en plus grande recommandation le bien faire que le bien dire, & mieux ayans laisser à leur posterité les exemples de vertu que les preceptes, se font priuez de la gloire de leurs bien faitz, & nous du fruit de l'immitation d'iceux : & par mesme moyen nous ont laissé nostre Langue si pauvre & nue, qu'elle a besoing des ornementz, & (s'il faut ainsi parler) des plumes d'autrui. Mais qui voudroit dire que la Greque & Romaine eussent tousiours esté en l'excellence qu'on les a vues du tens d'Homere & de Demosthene, de Virgile & de Ciceron? Et si ces aucteurs eussent iugé que iamais pour quelque diligence & culture qu'on y eust peu faire, elles n'eussent sceu produire plus grand fruit, se feussent ilz tant eforcez de les mettre au point ou nous les voyons maintenant? Ainsi puy-je dire de nostre Langue, qui commence encores à fleurir sans fructifier, ou plus tost, comme vne Plante & Vergette, n'a point encores fleury, tant se fault qu'elle ait apporté tout le fruit qu'elle pouroit bien produire. Cela certainement non pour le default de la Nature d'elle, aussi apte à engendrer que les autres : mais pour la coulpe de ceux qui l'ont eue en garde, & ne l'ont cultiuée à suffisance, ains comme vne plante sauuaige, en celuy mesmes Desert, ou elle auoit commencé à naitre, sans

iamais l'arrouser, la tailler, ny defendre des Ronces & Epines qui luy faisoient vmbre, l'ont laissée enuieillir & quasi mourir. Que si les anciens Romains eussent été aussi negligens à la culture de leur Langue, quand premierement elle commença à pululer, pour certain en si peu de tens elle ne feust deuenue si grande. Mais eux, en guise de bons Agriculteurs, l'ont premierement transmüée d'un lieu sauuaige en un domestique : puis affin que plus tost & mieux elle peust fructifier, coupant à l'entour les inutiles rameaux, l'ont pour echange d'iceux restaurée de Rameaux francz & domestiques, magistralement tirez de la Langue Greque, les quelz soudainement se font si bien entez & faiz semblables à leur tronc, que deormais n'apparoissent plus adóptifz, mais naturelz. De la font nées en la Langue Latine ces fleurs & ces fruiçtz colorez de cete grande eloquence, avecques ces nombres, & cete lyaison si artificielle : toutes les quelles choses non tant de sa propre nature que par artifice, toute Langue a coutume de produyre. Donques si les Grecz & Romains plus diligens à la culture de leurs Langues que nous à celle de la nostre, n'ont peu trouuer en icelles, sinon avecques grand labeur & industrie, ny grace, ny Nombre, ny finalement aucune eloquence, nous deuons nous emerueiller si nostre vulgaire n'est si riche comme il pourra bien estre, & de la prendre occasion de le mepriser comme chose vile, & de petit prix? Le tens viendra (peut estre) & je l'espere moyennant la bonne destinée Francoyse, que ce noble & puyssant Royaume obtiendra à son tour les resnes de la monarchie, & que nostre Langue (si avecques Francoys n'est du tout enseuelie la Langue Francoyse) qui commence encor' à ieter ses racines, fortira de terre, & s'eleuera en telle hauteur & grosseur qu'elle se pourra egaler aux mesmes Grecz & Romains, produysant comme eux des Homeres, Demosthenes, Virgiles & Cicerons, aussi bien que la France a quelquesfois produit des Pericles, Nicies, Alcibiades, Themistocles, Cefars & Scipions.

Que la langue Francoyse n'est si pauvre que beaucoup l'estiment.

CHAP. IIII.

Le n'estime pourtant nostre vulgaire, tel qu'il est maintenant, estre si vil & abiect, comme le font ces ambitieux admirateurs des Langues Greque & Latine, qui ne penseroient, & feussent ilz la mesme Pythô, Déesse de persuasion, pouuoir rien dire de bon, si n'estoit en Langaige estrange & non entendu du vulgaire. Et qui voudra de bien pres y regarder, trouuera que nostre Langue Francoyse n'est si pauvre qu'elle ne puyffe rendre fidelement ce qu'elle emprunte des autres : si infertile, qu'elle ne puyffe produyre de foy quelque fruit de bonne inuention, au moyen de l'industrie & diligence des cultiueurs d'icelle, si quelques vns se treuent tant amys de leur paiz, & d'eux mesmes, qu'ilz s'y veillent employer. Mais à qui, apres Dieu, rendrons nous graces d'un tel benefice, si non à nostre feu bon Roy & Pere, Francoys premier de ce nom & de toutes vertuz? Le dy premier, d'autant qu'il a en son noble Royaume premierement restitué tous les bons Arts & Sciences en leur ancienne dignité : & si a nostre Langaige, au parauant scabreux & mal poly, rendu elegant : & si non tant copieux qu'il pourra bien estre, pour le moins fidele Interprete de tous les autres. Et qu'ainfi soit, Philosophes, Historiens, Mediciens, Poëtes, Orateurs Grecz & Latins ont appris à parler Francois. Que diray-ie des Hebreux? Les Saintes lettres donnent ample temoingnage de ce que ie dy. Je laisseray en cest endroit les superstitieuses raisons de ceux, qui soutiennent que les mysteres de la Theologie ne doiuent estre decouuers, & quasi comme prophanez en langaige vulgaire, & ce que vont allegant ceux qui sont d'opinion contraire. Car ceste Disputation n'est propre à ce que i'ay entrepris, qui est seulement de montrer que nostre

Langue n'ha point eu à sa naissance les Dieux et les Astres si ennemis qu'elle ne puisse vn iour paruenir au point d'excellence & de perfection, aussi bien que les autres, entendu que toutes Sciences se peuvent fidelement & copieusement traicter en icelle, comme on peut voir en si grand nombre de Liures Grecz & Latins, voyre bien Italiens, Espaignolz & autres, traduiçtz en Francoys par maintes excellentes plumes de nostre tens.

Que les Traductions ne sont suffisantes pour donner perfection à la Langue Francoyse.

CHAP. V.

Toutesfois ce tant louable labour de traduyre, ne me semble moyen vniue & suffisant, pour eleuer nostre vulgaire à l'egal & Parangon des autres plus fameuses Langues. Ce que ie pretens prouuer si clerelement que nul n'y voudra (ce croy ie) contredire, s'il n'est manifeste calumniateur de la verité. Et premier, c'est vne chose accordée entre tous les meilleurs Auteurs de Rethorique, qu'il y a cinq parties de bien dire, l'Inuention, l'Eloquution, la Disposition, la Memoire & la Pronuntiation. Or pour autant que ces deux dernieres ne se aprennent tant par le benefice des Langues, comme elles sont données à chacun selon la felicité de de sa Nature, augmentées & entretenues par studieux exercice & continuelle diligence : pour autant aussi que la Disposition gist plus en la discretion & bon iugement de l'Orateur, qu'en certaines reigles & preceptes, veu que les euenementz du Tens, la circumstance des Lieux, la condition des personnes & la diuersité des Occasions sont innumerables, ie me contenteray de parler des deux premieres, scauoir de l'Inuention & de l'Eloquution. L'Office donques de l'Orateur est, de chacune chose proposée elegamment & copieusement parler. Or ceste faculté de parler ainsi de toutes choses, ne se

peut acquerir que par l'Intelligence parfaite des Sciences, les queles ont été premierement traitées par les Grecz, & puis par les Romains Imitateurs d'iceux. Il fault donques necessairement que ces deux Langues soient entendues de celuy qui veut acquerir cete copie & richesse d'Inuention, premiere & principale Piece du Harnoys de l'Orateur. Et quand à ce poinct, les fideles Traducteurs peuuent grandement seruir & soulager ceux qui n'ont le moien Vnique de vacquer aux Langues estrangeres : Mais quand à l'Eloquution, partie certes la plus difficile, & sans la quelle toutes autres choses restent comme Inutiles & semblables à vn Glayue encores couuert de sa Gayne, Eloquution (dy ie) par la quelle principalement vn Orateur est iugé plus excellent, & vn Genre de dire meilleur que l'autre : comme celle dont est appellée la mesme Eloquence, & dont la vertu gift aux motz propres, vsitez, & non aliénes du commun vsage de parler⁹ : aux Metaphores, Alegories, Comparaisons, Similitudes, Energies, & tant d'autres figures & ornemens, sans les quelz tout (a) oraison & Poëme font nudz, manques & debiles : le ne croyray iamais qu'on puisse bien apprendre tout cela des Traducteurs, pour ce qu'il est impossible de le rendre avecques la mesme grace, dont l'Auteur en a vsé : d'autant que chacune Langue a ie ne sçay quoy propre seulement à elle, dont si vous efforcez exprimer le Naif en vne autre Langue, obseruant la Loy de traduyre, qui est n'espacier point hors des Limites de l'Auteur, vostre Diction sera contrainte, froide, & de mauuaise grace. Et qu'ainsi soit, qu'on me lyse vn Demosthene & Homere Latins, vn Ciceron & Vergile Francoys ; pour voir s'ilz vous engendreront telles Affections, voyre ainsi qu'un Prothée vous transformeront en diuerses sortes, comme vous sentez, lysant ces Auteurs en leurs Langues : Il vous semblera passer de l'ardente Montaigne d'Æthne sur le froid Sommet de

(a) Ainsi dans les premières éditions ; toute dans celle de 1561.

Caucafe. Et ce que ie dy des Langues Latine & Greque, se doit reciproquement dire de tous les vulgaires, dont i'allegueray seulement vn Petrarque, du quel i'ose bien dire, que si Homere & Virgile renaiffans auoint entrepris de le traduyre, ilz ne le pouroient rendre avecques la mesme grace & nayfueté, qu'il est en son vulgaire Toscan : toutesfois quelques vns de notre Tens ont entrepris de le faire parler Francoys. Voyla en bref les Raifons qui m'ont fait penser que l'office & diligence des Traducteurs, autrement fort vtile pour instruyre les ignorans des Langues estrangeres en la congnoissance des choses, n'est suffisante pour donner à la nostre ceste perfection, &, comme font les Peintres à leurs Tableaux, ceste derniere main que nous desirons. Et si les raifons que i'ay alleguées, ne semblent assez fortes, ie produiray pour mes garans & defenseurs les anciens Aucteurs Romains, Poètes principalement & Orateurs, les quelz (combien que Ciceron ait traduyt quelques Liures de Xenophon & d'Arate, & qu'Horace baille les preceptes de bien traduyre¹⁰) ont vacqué à ceste partie plus pour leur etude & profit particulier, que pour le publier à l'amplification de leur Langue, à leur gloire, & commodité d'autrui. Si aucuns ont veu quelques Œuvres de ce tens la, soubz tiltre de traduction, i'entens de Ciceron, de Virgile, & de ce bienheureux Siecle d'Auguste, ilz me pourront (a) dementir de ce que ie dy.

Des mauvais Traducteurs, & de ne traduyre les Poètes.

CHAP. VI.

Mais que diray-je d'aucuns, vrayement mieux dignes d'estre appellés Traditeurs que Traducteurs¹¹ ? veu

(a) Nous suivons ici l'édition de 1561 ; dans les précédentes il y a *pourroient* ou *pourroient*.

qu'ilz trahissent ceux qu'ilz entreprennent exposer, les frustrant de leur gloire, & par mesme moyen seduyfent les Lecteurs ignorans, leur montrant le blanc pour le noyr : qui pour acquerir le Nom de Scauans, traduyfent à credit les Langues dont iamais ilz n'ont entendu les premiers Elementz, comme l'Hebraïque & la Grecque : & encor' pour myeux se faire valoir, se prennent aux Poëtes, genre d'aucteurs certes, auquel si ie sçauoy', ou vouloy' traduyre, ie m'adroisseroy' aussi peu, à cause de ceste Diuinité d'Inuention qu'ilz ont plus que les autres, de ceste grandeur de style, magnificence de motz, grauité de sentences, audace & varieté de figures, & mil' autres lumieres de Poësie : bref ceste Energie, & ne sçay quel Esprit, qui est en leurs Ecriz, que les Latins appelleroient *Genius*. Toutes les quelles choses se peuuent autant exprimer en traduisant, comme vn Peintre peut représenter l'Ame avecques le Cors de celuy qu'il entreprend tyrer apres le Naturel. Ce que ie dy ne s'adroisse pas à ceux qui par le commandement des Princes & grands Seigneurs traduyfent les plus fameux Poëtes¹² Grecz & Latins : pource que l'obeïssance qu'on doit à telz Personnaiges, ne reçoit aucune Excuse en cet endroit : mais bien i'entens parler à ceux qui de gayeté de cœur (comme on dict) entreprennent telles choses legerement, & s'en acquittent de mesmes. O Apolon ! O Muses ! prophaner ainsi les sacrées Reliques de l'Antiquité ! Mais ie n'en diray autre chose. Celuy donques qui voudra faire œuvre digne de prix en son vulgaire, laisse ce Labeur de traduyre, principalement les Poëtes, à ceux qui de chose laborieuse & peu profitable, i'ose dire encor' inutile, voyre pernicieuse à l'Acroissement de leur Langue, emportent à bon droit plus de molestie, que de gloire.

Comment les Romains ont enrichy leur Langue.

CHAP. VII.

Si les Romains (dira quelqu'un) n'ont vaqué à ce Labeur de Traduction, par quelz moyens donques ont ilz peu ainsi enrichir leur Langue, voyre iufques à l'egaller quasi à la Greque? Immitant les meilleurs Aucteurs Grecz, se tranformant en eux, les deuorant, & apres les auoir bien digerez, les conuertiffant en fang et nourriture : se propofant, chacun felon fon Naturel, & l'Argument qu'il vouloit elire, le meilleur Aucteur, dont ilz obseruoient diligemment toutes les plus rares & exquises vertuz, & icelles comme Grephes, ainsi que i'ay dict deuant, entoint & apliquoint à leur Langue. Cela faifant (dy-ie) les Romains ont baty tous ces beaux Ecriz, que nous louons & admirons fi fort : egalant ores quelqu'un d'iceux, ores le preferant aux Grecz. Et de ce que ie dy font bonne preuue Ciceron et Virgile, que volontiers & par Honneur ie nomme tousiours en la Langue Latine, des quelz comme l'un se feut entierement adonné à l'Immitation des Grecz, contrefist & exprima si au vif la copie de Platon, la vehemence de Demosthene, & la ioyeuse douceur d'Ifocrate, que Molon Rhodien l'oyant quelquefois declamer, s'ecria qu'il emportoit l'eloquence Grecque à Rome¹³. L'autre imita si bien Homere, Hesiodé & Théocrit, que depuis on a dict de luy, que de ces troys il a surmonté l'un, égalé l'autre, & aproché si pres de l'autre, que si la felicité des Arguments qu'ilz ont traitez, eust esté pareille, la Palme seroit bien douteuse¹⁴. Ie vous demande donq', vous autres, qui ne vous employez qu'aux Translations, si ces tant fameux Aucteurs se fussent amusez à traduyre, eussent ilz eleué leur Langue à l'excellence & hauteur où

nous la voyons maintenant? ne pensez donques quelque diligence & industrie que vous puissiez mettre en cest endroit, faire tant que nostre Langue encores rampante à terre, puisse hausser la teste, & s'eleuer sur piedz.

*D'amplifier la Langue Francoise par l'immitation
des anciens Aucteurs Grecz & Romains.*

CHAP. VIII.

Se compose donq' celuy qui voudra enrichir la Langue, à l'immitation des meilleurs Aucteurs Grecz & Latins ¹⁵, & à toutes leurs plus grandes vertuz, comme à vn certain but, dirrige la pointe de son Style : car il n'y a point de doute, que la plus grand' part de l'Artifice ne soit contenue en l'immitation : & tout ainsi que ce feut le plus louable aux Anciens de bien inuenter, aussi est-ce le plus vtile de bien immiter, mesmes à ceux dont la Langue n'est encor' bien copieuse & riche. Mais entende celuy qui voudra immiter, que ce n'est chose facile de bien suyure les vertuz d'un bon Aucteur, & quasi comme se transformer en luy, veu que la Nature mesmes aux choses qui paroissent tressemblables, n'a sceu tant faire, que par quelque notte & difference elles ne puissent estre discernées. Le dy cecy, pour ce qu'il y en a beaucoup en toutes Langues, qui sans penetrer aux plus cachées & interieures parties de l'Aucteur qu'ilz se sont proposé, s'adaptent seulement au premier Regard, & s'amusant à la beauté des Motz, perdent la force des choses. Et certes, comme ce n'est point chose vicieuse, mais grandement louable, emprunter d'une Langue estrangere les Sentences & les motz, & les approprier à la sienne : aussi est-ce chose grandement à reprendre, voyre odieuse à tout Lecteur de liberale Nature, voir en vne mesme Langue vne telle

Imitation, comme celle d'aucuns Scauans mesmes, qui s'estiment estre des meilleurs quand plus ilz ressemblent vn Heroet, ou vn Marot. Je t'amoneste donques (ô toy, qui desires l'Accroissement de ta Langue, & veux exceller en icelle) de non imiter à pié leué, comme n'agueres a dict quelqu'un, les plus fameux Aucteurs d'icelle, ainsi que font ordinairement la plus part de notz Poëtes Francoys, chose certes autant vicieuse, comme de nul profit à nostre vulgaire : veu que ce n'est autre chose (ô grande Liberalité !) si non luy donner ce qui estoit à luy. Je voudroy' bien que nostre Langue feust si riche d'Exemples domestiques, que n'eussions befoing d'auoir recours aux Etrangers. Mais si Virgile & Ciceron se feussent contentez d'imiter ceux de leur Langue, qu'auroient (a) les Latins outre Ennie, ou Lucrece, outre Crasse, ou Antoyne ?

Response à quelques obiections.

CHAP. IX.

Après auoir le plus succinctement qu'il m'a esté possible, ouuert le chemin à ceux qui desirent l'Amplification de notre Langue, il me semble bon & necessaire de repondre à ceux qui l'estiment barbare & irreguliere, incapable de cete elegance & copie, qui est en la Greque & Romaine : d'autant (disent ilz) qu'elle n'a ses Declinations, ses piez & ses Nombres, comme ces deux autres Langues. Je ne veux alleguer en cet endroict (bien que ie le peusse faire sans honte) la Simplicité de notz Maieurs, qui se sont contentez d'exprimer leurs Conceptions auecques paroles nues, sans Art et Ornement :

(a) Ainsi dans la réimpression d'Aubert ; les premières éditions portent à tort *auront*, et dans la même ligne, *Enuie* au lieu d'*Ennie*.

non Immitans la Curieuse diligence des Grecz, aux quelz la Muse auoit donné la Bouche ronde (comme dict quelqu'un ¹⁶) c'est à dire, parfaite en toute elegance & Venusté de paroles : comme depuis aux Romains Immitateurs des Grecz. Mais ie diray bien que nostre Langue n'est tant irreguliere qu'on voudroit bien dire : veu qu'elle se decline, si non par les Noms, Pronoms & Participes ¹⁷, pour le moins par les Verbes, en tous leurs Tens, Modes & Personnes. Et si elle n'est si curieusement reiglée, ou plus tost liée & (a) gehinnée en ses autres parties, aussi n'ha elle point tant d'Hetheroclités & Anomaux ¹⁸, monstres estranges de la Grecque & de la Latine. Quand aux piedz & aux nombres, ie diray au second Liure (b) en quoy nous les recompensons. Et certes (comme dict vn grand Aucteur de Rethorique, parlant de la felicité qu'ont les Grecz en la composition de leurs motz) ie ne pense que telles choses se facent par la nature desdites Langues, mais nous fauorisons tousiours les Estrangers ¹⁹. Qui eust gardé notz Ancestres de varier toutes les parties declinables, d'allonger vne syllabe & accourrir l'autre, & en faire des piedz ou des Mains? Et qui gardera notz successeurs d'observer telles choses, si quelques Scauans & non moins ingenieux de cest aage entreprennent de les reduyre en Art? comme Ciceron promettoit de faire au droit Ciuil : chose qui à quelques vns a semblé impossible, aux autres non. Il ne fault point icy alleguer l'excellence de l'antiquité : & comme Homere se plaignoit que de son tens les cors estoient trop petiz ²⁰, dire que les Espris modernes ne sont à comparer aux anciens. L'architecture, l'art du Nauigaige, & autres Inventions antiques certainement sont admirables : non toutesfois, si on regarde à la necessité mere des Ars, du tout si grandes, qu'on doye estimer les Cieux & la Nature y auoir dependu toute leur vertu, vigueur, & in-

a) Est au lieu de *et* dans les premières éditions.

b) Voyez le chapitre VII de ce second livre.

dustrie. Je ne produiray pour temoings de ce que ie dy l'Imprimerie, Seur des Muses, & dixieme d'elles, & ceste non moins admirable que pernicieuse foudre d'Artillerie, auecques tant d'autres non antiques inuentions, qui montrent veritablement que par le long cours des Siecles les Espris des hommes ne sont point si abatardiz qu'on voudroit bien dire : ie dy seulement qu'il n'est pas impossible que nostre Langue puisse receuoir quelquefois cest ornement & artifice aussi curieux qu'il est aux Grecz & (a) Romains. Quand au son & ie ne sçay quelle naturelle douceur (comme ilz difent) qui est en leurs Langues, ie ne voy point que nous l'ayons moindre, au iugement des plus delicates Oreilles. Il est bien vray que nous vfons du prescript de Nature qui pour parler nous a seulement donné la Langue. Nous ne vomissons pas notz paroles de l'Estommac comme les yuroingnes : nous ne les estranglons pas de la Gorge, comme les Grenoilles : nous ne les decoupons pas dedans le Palat (b), comme les Oyzeaux : nous ne les siflons pas des leures, comme les Serpens. Si en telles manieres de parler gift la douceur des Langues, ie confesse que la nostre est rude & mal sonnante. Mais aussi auons nous cest auantaige de ne tordre point la Bouche en cent mille fortes, comme les Singes, voyre comme beaucoup mal se fouuenans de Minerue, qui iouant quelquefois de la fluste & voyant en vn myroir la deformité de ses Leures, la ieta bien loing, malheureuse Rencontre au Presumptueux Marfye, qui depuis en feut ecorché. Quoy donques (dira quelqu'un) veux tu à l'exemple de ce Marfye, qui osa comparer sa Fluste rustique à la douce Lyre d'Apolon, egaler ta Langue à la Grecque & Latine? Je confesse, que les Auçteurs d'icelles nous ont surmontez en Scauoir & facunde : és queles choses leur a esté bien facile de vaincre ceux qui

(a) Il y a encore ici *est* au lieu de *et* dans les premières éditions.

(b) *Dedans le palais* dans l'édition de 1561.

ne repugnoit point. Mais que par longue & diligente Immitation de ceux qui ont occupé les premiers ce que Nature n'ha pourtant denié aux autres, nous ne puiffions leur succeder auffi bien en cela que nous auons deia fait en la plus grand' part de leurs Ars Mecaniques, & quelquefois en leur Monarchie, ie ne le diray pas : car telle Iniure ne s'estendrait seulement contre les Efpris des Hommes, mais contre Dieu, qui a donné pour Loy inuiolable à toute chose créée (a), de ne durer perpetuellement, mais passer sans fin d'un Etat en l'autre : etant la fin & Corruption de l'un, le commencement & generation de l'autre. Quelque Opiniatre repliquera encores : Ta Langue tarde trop à receuoir ceste perfection. Et ie dy que ce Retardement ne prouue point qu'elle ne puisse la receuoir : aincoys ie dy qu'elle se pourra tenir certaine de la garder longuement, l'ayant acquise avecques si longue Peine, fuyuant la Loy de Nature, qui a voulu que tout Arbre qui naist, florist & fructifie bien tost, bien tost aussi enuieillisse & meure : & au contraire, celuy durer par longues Années, qui a longuement trauaillé à ieter ses Racines.

Que la Langue Francoyse n'est incapable de la Philosophie, & pourquoy les Anciens estoient plus Scauans que les Hommes de notre Aage.

CHAP. X.

Tout ce que i'ay dict pour la defence & Illustration de notre Langue, appartient principalement à ceux qui font profession de bien dire, comme les Poëtes & les

(a) Voyez ci-dessus, p. 6, note a.

Orateurs. Quand aux autres parties de Literature, & ce Rond de Sciences, que les Grecz ont nommé Encyclopedie, i'en ay touché au commencement vne partie de ce que m'en semble : c'est que l'Industrie des fideles Traducteurs est en cest endroiçt fort vtile & necessaire : & ne les doit retarder s'ilz rencontrent quelquefois des motz qui ne peuuent estre receuz en la famille Francoyse, veu que les Latins ne se sont point eforcez de traduyre tous les vocables Grecz, comme *Rhetorique*, *Musique*, *Arithmetique*, *Géometrie*, *Phylosofphie*, & quasi tous les noms des Sciences, les noms des figures, des Herbes, des Maladies, la Sphere & ses parties, & generallement la plus grand' part des termes vitez aux sciences naturelles & Mathematiques. Ces motz la donques feront en notre Langue comme estrangers en vne Cité : aux quelz toutesfois les Periphrazes feruiront de Truchementz. Encores seroy' ie bien d'opinion que le scauant Translateur fist plus tost l'office de Paraphraste que de Traducteur, s'efforceant donner à toutes les Sciences qu'il voudra traiter l'ornement & lumiere de sa Langue, comme Ciceron se vante d'auoir fait en la Phylosofphie, & à l'exemple des Italiens qui l'ont quasi toute conuertie en leur vulgaire, principalement la Platonique. Et si on veut dire que la Phylosofphie est vn faiz d'autres Epauls que de celles de notre Langue, i'ay dict au commencement de cet œuure, & le dy encores, que toutes Langues sont d'vne mesme valeur & des mortelz à vne mesme fin d'vn mesme iugement formées. Parquoy ainsi comme sans muer de coutumes ou de nation, le Francoys & l'Allement, non seulement le Grec, ou Romain, se peut donner à Phylosofpher, aussi ie croy qu'à vn chacun sa Langue puyssé competemment communiquer toute doctrine. Donques si la Phylosofphie semée par Aristote & Platon au fertile champ Atique estoit replantée en nostre Pleine Francoyse, ce ne seroit la ieter entre les Ronfes & Epines, ou elle deuint sterile : mais ce seroit la faire de loingtaine prochaine, & d'Etrangere Citadine de notre Republique. Et parauan-

ture ainſi que les Epiſseries & autres Richesses Orientales que l'Inde nous enuoye, ſont mieulx congnues & traitées de nous, & en plus grand prix, qu'en l'endroit de ceux qui les ſement ou recueillent : ſemblablement les Speculations Phyloſophiques deuiendroient plus familiares qu'elles ne ſont ores, & plus facilement ſeroient entendues de nous, ſi quelque ſçauant Homme les auoit tranſportées (a) de Grec & Latin en notre Vulgaire, que de ceux qui les vont (ſ'il fault ainſi parler) cueillir aux lieux ou elles croiſſent. Et ſi on veut dire que diuerſes Langues ſont aptes à ſignifier diuerſes conceptions : aucunes les conceptions des Doctes, autres celles des Indoctes : & que la Grecque principalement conuient ſi bien avecques les Doctrines, que pour les exprimer il ſemble qu'elle ait été formée de la meſme Nature, non de l'humaine Prouidence. Le dy, qu'icelle Nature, qui en tout Aage, en toute Prouince, en toute Habitude eſt touſiours vne meſme choſe, ainſi comme volontiers elle ſ'exerce ſon Art par tout le Monde, non moins en la Terre qu'au Ciel, & pour eſtre ententiuë à la production des Creatures raiſonnables, n'oublie pourtant les iraiſonnables : mais avecques vn egal Artifice engendre cetes cy & celles la : auffi eſt elle digne d'eſtre congneue & louée de toutes perſonnes, & en toutes Langues. Les Oyzeaux, les Poiſſons & les Beſtes terreſtres de quelquonque maniere, ores avecques vn ſon, ores avecques l'autre, ſans diſtinction de paroles ſignifient leurs Affections. Beaucoup plus toſt nous Hommes deurions faire le ſemblable, chacun avecques ſa Langue, ſans auoir recours aux autres. Les Ecritures & Langaiges ont été trouuez, non pour la conſeruation de la Nature, la quelle (comme diuine qu'elle eſt) n'a meſtier de noſtre ayde : mais ſeulement à noſtre bien & vtilité, afin que preſens, abſens, vyfz, & mors, manifeſtans l'vn à l'autre le ſecret de notz cœurs, plus facilement paruenions à notre propre felicité, qui giſt en

(a) *Transportés* dans les premières éditions.

l'intelligence des Sciences, non point au fon des Paroles : & par consequent celles Langues & celles Escritures deuroint plus estre en usage les queles on apprendroit plus facilement. Las & combien feroit meilleur qu'il y eust au Monde vn feul Langaige Naturel que d'employer tant d'Années pour apprendre des Motz ! & ce iusques à l'Age bien souuent, que n'auons plus ny le moyen, ny le loysir de vaquer à plus grandes choses. Et certes songeant beaucoup de foys, d'ou prouient que les Hommes de ce Siecle generalement font moins Scauans en toutes Sciences, & de moindre prix que les Anciens, entre beaucoup de raysons ie treuve cete cy, que i'oseroy' dire la principale, c'est l'Etude des Langues Greque & Latine. Car si le Tens que nous consumons à apprendre les dites Langues estoit employé à l'etude des Sciences, la Nature certes n'est point deuenue si Brehaigne, qu'elle n'enfentaft de nostre Tens des Platons & des Aristotes. Mais nous, qui ordinairement affectons plus d'estre veuz Scauans que de l'estre, ne consumons pas seulement nostre ieunesse en ce vain Exercice : mais comme nous repentans d'auoir laiffé le Berseau, & d'estre deuenuz Hommes, retournons encor' en Enfance, & par l'Espace de xx ou xxx Ans ne faisons autre chose qu'apprendre à parler, qui Grec, qui Latin, qui Hebreu. Les quelz Ans finiz, & finie auecques eux (a) ceste vigueur & promptitude qui naturellement regne en l'Esprit des ieunes Hommes, alors nous procurons estre faictz Philosophes, quand pour les Maladies, troubles d'Afaires domestiques, & autres empeschementz qu'ameine le Tens, nous ne sommes plus aptes à la Speculation des choses. Et bien souuent etonnez de la difficulté, & longueur d'apprendre des motz seulement, nous laiffons tout par defespoir, & hayons les Lettres premier que les ayons goutees, ou commencé à les aymer. Fault il donques laiffier l'etude des Langues ? Non, d'autant que les Ars et Sciences sont pour le present entre les mains des

(a) Auecqu'eux dans l'édition de 1561.

Grecz & Latins. Mais il se deuroit faire à l'auenir qu'on peult parler de toute chose, par tout le monde, & en toute Langue. l'entens bien que les Proffesseurs des Langues ne feront pas de mon opinion : encores moins ces venerables Druydes qui pour l'ambicieux desir qu'ilz ont d'estre entre nous ce qu'estoit le Philosophe Anacharfis entre les Scythes, ne craignent rien tant que le Secret de leurs mysteres, qu'il faut apprendre d'eux, non autrement que iadis les Iours des Chaldées, soit decouuert au Vulgaire : & qu'on ne creue (comme dict Ciceron) les yeulx des Corneilles ²¹. A ce propos il me souuient auoir ouy dire maintesfois à quelques vns de leur Academie que le Roi Francoys, (le dy celuy Francoys, à qui la France ne doit moins qu'à Auguste Romme) auoit deshonoré les Sciences, & laissé les Doctes en mespris. O Tens! ô Meurs! o crasse Ignorance! n'entendre point que tout ainsi qu'un mal, quand il s'estent plus loing, est d'autant plus pernicieux, aussi est un bien plus profitable, quand plus il est commun. Et s'ilz veulent dire (comme aussi disent ilz) que d'autant est un tel bien moins excellent, & admirable entre les Hommes : ie repondray, qu'un si grand appetit de Gloire, & vne telle Enuie ne deuroit regner aux Coulomnes de la Republique Chrestienne : mais bien en ce Roy ambicieux qui se plaignoit à son Maitre, pour ce qu'il auoit diuulgué les Sciences Acroamatiques ²², c'est à dire qui ne se peuuent apprendre que par l'Audition du Precepteur. Mais quoy? Ces Geans Ennemis du Ciel, veulent ilz limiter la puissance des Dieux, & ce qu'ilz ont par un singulier benefice donné aux Hommes, restreindre & enfermer en la Main de ceux qui n'en sçauoient faire bonne garde? Il me souuient de ces Reliques qu'on voit seulement par vne petite Vitre, & qu'il n'est permis toucher avecques la Main. Ainsi veulent ilz faire de toutes les Disciplines qu'ilz tiennent enfermées dedans les Liures Grecz & Latins, ne permettant qu'on les puisse voir autrement, ou les transporter de ces Paroles mortes en celles qui sont viues, & volent ordinairement par les

Bouches des Hommes. J'ay (ce me semble) deu assez contenter ceux qui difent que nostre Vulgaire est trop vil & barbare pour traiter si hautes Matieres que la Philosophie. Et s'ilz n'en font encores bien satisfaiz, ie leur demanderay : Pourquoi donques ont voyaigé les Anciens Grecz par tant de paiz & dangers, les vns aux Indes, pour voir les Gymnosophistes, les autres en Egypte, pour emprunter de ces vieux Prestres & Prophetes, ces grandes Richesses, dont la Grece est maintenant si superbe? Et toutefois ces Nations, ou la Philosophie a si volontiers habité, produyfoint (ce croy-ie) des Personnes aussi Barbares & inhumaines que nous sommes, & des paroles aussi estranges que les nostres. Bien peu me foucyroy'-ie de l'elegance d'Oraison qui est en Platon & en Aristote, si leurs Liures sans rayson etoint ecriz. La Philosophie vrayement les a adoptez pour ses filz, non pour estre nez en Grece : mais pour auoir d'un hault Sens bien parlé & bien escrit d'elle. La verité si bien par eux cherchée, la disposition & l'ordre des choses, la sentencieuse breueté (a) de l'un & la diuine copie de l'autre est propre à eux, & non à autres : mais la Nature, dont ilz ont si bien parlé, est Mere de tous les autres, & ne dedaigne point se faire congnoitre à ceux qui procurent avecques toute industrie entendre ses secrez non pour deuenir Grecz, mais pour estre faitz Philosophes. Vray est que pour auoir les Ars & Sciences tousiours été en la puissance des Grecz & Romains plus studieux de ce qui peut rendre les Hommes immortelz que les autres, nous croyons que par eux seulement elles puyssent & doyvent estre traitées. Mais le Tens viendra parauanture (& ie suplye au Dieu tresbon & tresgrand que ce soit de nostre Aage) que quelque bonne Personne, non moins hardie qu'ingenieuse & scauante : non ambicieuse, non craignant l'enuie ou hayne d'aucun, nous otera cete faulse persuasion, donnant à notre Langue la fleur & le fruit des bonnes Lettres :

(a) *Briefueté*, dans l'édition de 1561.

autrement si l'Affection que nous portons aux Langues etrangeres (quelque excellence qui soit en elles) empeschoit cete nostre si grande felicité, elles feroient dignes veritablement non d'enuie, mais de hayne : non de fatigue, mais de facherie : elles feroient dignes finablement d'estre non apprises, mais reprises de ceux qui ont plus de besoing du vif intellect de l'Esprit que du son des paroles mortes. Voyla quand aux Disciplines. Ie reuiens aux Poëtes & Orateurs, Principal obiect de la matiere que ie traite, qui est l'ornement & illustration de notre Langue.

*Qu'il est impossible d'egaler les Anciens
en leurs Langues.*

CHAP. XI.

Tovtes personnes de bon Esprit entendront assez que cela que i'ay dict pour la deffence de notre Langue, n'est pour decouraiger aucun de la Greque & Latine : car tant s'en fault que ie soye de cete Opinion, que ie confesse & soutiens celuy ne pouuoir faire œuure excellent en son vulgaire qui soit ignorant de ces deux Langues, ou qui n'entende la Latine pour le moins. Mais ie seroy' bien d'avis qu'apres les auoir apprises, on ne deprisast la sienne : & que celuy qui par vne Inclination naturelle (ce qu'on peut iuger par les oeuvres Latines & Thoscanes de Petrarque & Boccace, voire d'aucuns scauans Hommes de nostre Tens) se sentiroit plus propre à ecrire en sa Langue qu'en Grec ou en Latin, s'estudiait plus tost à se rendre immortel entre les siens, ecriuant bien en son vulgaire, que mal ecriuant en ces deux autres Langues, estre vil aux doctes pareillement & aux indoctes. Mais s'il s'en trouuoit encores quelques vns de ceux qui de simples paroles font tout leur Art & Science : en sorte que nommer la Langue Greque &

Latine, leur semble parler d'une Langue diuine, & parler de la vulgaire, nommer vne Langue inhumaine, incapable de toute erudition, s'il s'en trouuoit de telz (dy-ie) qui voulussent faire des braues, & depriser toutes choses ecrites en Francoys; ie leur demanderoys volontiers en ceste forte : Que pensent doncq' faire ces Reblanchisseurs de murailles, qui iour & nuyt se rompent la Teste à imiter : que dy ie imiter? mais transcrire vn Virgile & vn Ciceron? batissant leurs Poëmes des Hemystiches de l'un, & iurant en leur Profes aux motz & Sentences de l'autre, songeant (comme a dict quelqu'un) des Peres conscriptz, des Consulz, des Tribuns, des Comices, & toute l'antique Rome, non autrement qu'Homere, qui en sa *Batracomyomachie* adapte aux Raz & Grenouilles les magnifiques Tiltres des Dieux & Déesses. Ceux la certes meritent bien la punition de celuy qui rauy au Tribunal du grand Iuge, repondit qu'il estoit Ciceronien²³. Pensent ilz donques, ie ne dy egaler, mais approcher seulement de ces Aucteurs, en leurs Langues, recueillant de cet Orateur & de ce Poëte ores vn Nom, ores vn Verbe, ores vn Vers, & ores vne Sentence? comme si en la façon qu'on rebatist vn vieil Edifice, ils s'attendoient rendre par ces pierres ramassées à la ruynée Fabrique de ces Langues sa premiere grandeur & excellence. Mais vous ne ferez ia si bons Massons (vous qui estes si grands Zelateurs des Langues Greque & Latine) que leur puissiez rendre celle forme que leur donnarent premierement ces bons & excellens Architectes : & si vous esperez (comme fist Esculape des Membres d'Hippolyte) que par ces fragmentz recueilliz, elles puyssent estre resuscitées, vous vous abusez, ne pensant point qu'à la cheute de si superbes Edifices coniointe à la ruyne fatale de ces deux puissantes Monarchies, vne partie deuint poudre, & l'autre doit estre en beaucoup de pieces, les queles vouloir reduire en vn seroit chose impossible : outre que beaucoup d'autres parties sont demeurées aux fondementz des vieilles Murailles, ou egarées par le long cours des

Siecles, ne se peuuent trouuer d'aucun. Parquoy venant à redifier cete Fabrique, vous ferez bien loing de luy restituer sa premiere grandeur, quand ou fouloit estre la Sale, vous ferez parauanture les Chambres, les Etables, ou la Cuysine, confondant les Portes & les Fenestres, bref (a) changeant toute la forme de l'Edifice. Finablement i'estimeroy' l'Art pouuoir exprimer la viue Energie de la Nature, si vous pouuiez rendre cete Fabrique renouvelée semblable à l'antique, etant manque l'Idée de la quele faudroit tyrer l'exemple pour la redifier. Et ce (afin d'exposer plus clerement ce que i'ay dict) d'autant que les Anciens vfoint des Langues, qu'ilz auoint succées auecques le Laiçt de la Nourice, & aussi bien parloint les Indoctes comme les Doctes, si non que ceux cy aprenoint les Disciplines & l'Art de bien dire, se rendant par ce moyen plus eloquens que les autres. Voyla pourqoy leurs bienheureux Siecles etoint si fertiles de bons Poètes & Orateurs. Voyla pourquoy les femmes mesmes aspiroint à ceste gloire d'Eloquence & Erudition : comme Sapho, Corynne, Cornelia & vn milier d'autres, dont les Noms sont conioings auecques la memoire des Grecz & Romains. Ne pensez donques immitateurs, Troupeau feruil, paruenir au point de leur excellence, veu qu'à grand' peine auez-vous appris leurs motz, & voyla le meilleur de votre aage passé. Vous deprimez nostre vulgaire, parauanture non pour autre raison, sinon que des enfance & sans etude nous l'apprenons, les autres auecques grand peine & industrie. Que s'il etoit comme la Greque & Latine, pery & mis en Reliquaire de Liures, ie ne doute point qu'il ne feust (ou peu s'en faudroit) aussi difficile à apprendre comme elles font. J'ay bien voulu dire ce mot, pour ce que la curiosité humaine admire trop plus les choses rares & difficiles à trouuer, bien qu'elles ne soient si commodes pour l'vfaige de la vie, comme les odeurs & les Gemmes, que les

(a) *Brief* dans l'édition de 1561.

communes & necessaires, comme le Pain & le Vin. Je ne voy pourtant qu'on doyue estimer vne Langue plus excellente que l'autre, seulement pour estre plus difficile, si on ne vouloit dire que Lycophon feust plus excellent qu'Homere, pour estre plus obscur, & Lucrece que Virgile, pour ceste mesme raison.

Deffence de l'Auteur.

CHAP. XII.

Ceux qui penseront que ie soye trop grand Admirateur de ma Langue, aillent voir le premier Liure *Des fins des Biens et des Maulx*, fait par ce Pere d'eloquence Latine Ciceron, qui au commencement dudit Liure, entre autres choses, repond à ceux qui depressoient les choses ecrites en Latin, & les ayment myeux lire en Grec. La conclusion du propos est, qu'il estime la Langue Latine, non seulement n'estre pauvre, comme les Romains estimoyent lors, mais encor' estre plus riche que la Greque. Quel ornement (dit-il) d'Orayson copieuse ou elegante a defaillie ie diray à nous, ou aux bons Orateurs, ou aux Poëtes, depuis qu'ilz ont eu quelqu'un, qu'ilz peussent imiter? Je ne veux pas donner si hault loz à notre Langue, pour ce qu'elle n'a point encores ses Cicerons & Virgiles : mais i'ose bien asseurer que si les sçauans Hommes de notre Nation la daignent autant estimer que les Romains faisoient la leur, elle pouroit quelquesfoys, & bien tost, se mettre au ranc des plus fameuses. Il est tens de clore ce pas, afin de toucher particulièrement les principaux poinctz de l'amplification & ornement de notre Langue. En quoy (Lecteur) ne t'ebahis, si ie ne parle de l'Orateur comme du Poëte. Car outre que les vertuz de l'un sont pour la plus grand' part communes à l'autre, ie n'ignore point qu'Etienne Dolet, Homme de bon iugement en

notre vulgaire, a formé *l'Orateur francoys*²⁴, que
quelqu'un (peut estre) amy de la memoire de l'Auteur
& de la France, mettra de bref & fidelement en lu-
miere.

*Fin du premier Liure de la deffence & illustration
de la Langue Francoyse.*



LE SECOND LIVRE
DE LA
DEFFENCE ET ILLVSTRATION
DE LA LANGVE FRANCOYSE.

L'Intention de l'Auſteur (a).

CHAP. I.

POUR ce que le Poëte & l'Orateur ſont comme les deux Piliers qui ſoutiennent l'Edifice de chacune Langue, laiſſant celuy que i'entens auoit été baty par les autres, i'ay bien voulu pour le deuoir en quoy ie fus obligé à la Patrie, tellement quellement ebaucher celuy qui reſtoit : eſperant que par moy, ou par vne plus docte Main, il pourra recevoir ſa perfection. Or ne veux ie en ce faiſant, feindre comme vne certaine Figure de Poëte, qu'on ne puyſſe ny des yeux, ny des oreilles, ny d'aucuns ſens apercevoir, mais comprendre ſeulement de la cogitation & de la Penſée : comme ces Idées que Platon conſtituoit en toutes choſes, aux quelles ainſi qu'à vne certaine Eſpece imaginatiue, ſe refere tout ce qu'on peut voir²⁵. Cela certainement eſt de trop plus grand ſçauoir & loyſir que le mien : & penſeray auoir beaucoup mérité des miens, ſi ie leur montre ſeulement auecques

(a) Ainſi dans la première édition ; dans les ſuivantes le titre de ce chapitre eſt *De l'intention de l'Aucteur*.

le doy le chemin qu'ilz doyent fuyure pour attaindre à l'excellence des Anciens : ou quelque autre (peut estre) incité par nostre petit Labeur les conduyra avecques la Main. Mettons donques, pour le commencement ce que nous auons (ce me semble) assez prouué au 1. Liure : c'est que sans l'immitation des Grecz & Romains, nous ne pouons donner à notre Langue l'excellence & lumiere des autres plus fameuses. Je scay que beaucoup me reprendront, qui ay osé le premier des Francoys introduyre quasi comme vne nouvelle Poésie, ou ne se tiendront plainement satisfaietz, tant pour la breueté (a), dont i'ay voulu vsfer, que pour la diuersité des Espris, dont les vns treuent bon ce que les autres treuent mauuais. Marot me plaist (dit quelque vn), pour ce qu'il est facile, & ne s'eloingne point de la commune maniere de parler : Heroët (dit quelque autre), pour ce que tous ses vers sont doctes, graues & elabourez : les autres d'un autre se delectent. Quand à moy, telle superstition ne m'a point retiré de mon Entreprinse : pour ce que i'ay tousiours estimé notre Poésie Francoyse estre capable de quelque plus hault & meilleur Style, que celuy dont nous sommes si longuement contentez. Difons donques breuement ce que nous semble de notz Poëtes Francoys.

Des Poëtes Francoys.

CHAP. II.

De tous les anciens Poëtes Francoys, quasi vn seul, Guillaume du Lauris, & Ian de Meun, sont dignes d'estre leuz, non tant pour ce qu'il y ait en eux beaucoup de choses, qui se doyent immiter des Modernes, comme pour y voir quasi comme vne premiere Imaige de la langue Francoyse, venerable pour son antiquité. Je ne

(a) Dans l'édition de 1561, on lit ici *Briefueté*, et *briefuement* à la fin du présent chapitre.

doute point que tous les Peres cryroint, la honte estre perdue, si i'ofoy' reprendre ou emender quelque chose en ceux que leunes ilz ont appris, ce que ie ne veux faire aussi : mais bien soustiens-ie que celui est trop grand Admirateur de l'Ancienneté, qui veut defrauder les leunes de leur gloire meritée, n'estimant rien, comme dict Horace, sinon ce que la mort a sacré²⁶ : comme si le Tens, ainsi que les vins, rendoit les Poësies meilleures. Les plus recens, mesmes ceux qui ont esté nommez par Clement Marot en vn certain Epygramme à Salel²⁷, sont assez congneuz par leurs Œuures. I'y renuoye les Lecteurs pour en faire iugement. Bien diray-je que lan le Maire de Belges, me semble auoir premier illustré & les Gaules, & la Langue Françoise, luy donnant beaucoup de motz & manieres de parler poëtiques, qui ont bien feruy mesmes aux plus excellens de notre Tens. Quand aux Modernes, ilz feront quelquesfoys assez nommez, & si i'en vouloy' parler, ce seroit feulement pour faire changer d'opinion à quelques vns ou trop iniques ou trop feueres Estimateurs des choses, qui tous les iours treuuent à reprendre en troys ou quatre des meilleurs, disant qu'en l'vn default ce qui est le commencement de bien ecrire, c'est le Scauoir, & auroit augmenté sa gloire de la moitié, si de la moitié il eust diminué son Liure. L'autre, outre sa Ryme, qui n'est par tout bien riche, est tant denué de tous ces delices & ornementz poëtiques, qu'il merite plus le nom de Phylosophe que de Poëte. Vn autre pour n'auoir encores rien mis en lumiere soubz son nom, ne merite qu'on luy donne le premier lieu : & semble (disent aucuns) que par les Ecriz de ceux de son Tens, il veille eternizer son nom, non autrement que Demade est ennobly par la contention de Demosthene, & Hortense de Ciceron. Que si on en vouloit faire iugement au seul rapport de la Renommée, on rendroit les vices d'iceluy egaulx, voyre plus grands que ses vertuz, d'autant que tous les iours se lysent nouveaux Ecriz soubz son Nom, à mon auis aussi eloignez d'aucunes choses qu'on m'a quelquesfois asseuré estre

de luy, comme en eux n'y a ny grace, ny erudition. Quelque autre voulant trop s'eloingner du vulgaire, est tumbé en obscurité aussi difficile à eclerfir en ses Ecriz aux plus Scauans, comme aux plus Ignares. Voyla vne partie de ce que i'oy dire en beaucoup de lieux des meilleurs de notre Langue. Que pleust à Dieu le Naturel d'vn chacun estre aussi candide à louer les vertuz, comme diligent à obseruer les vices d'autruy. La Tourbe de ceux (hors mis cinq ou six) qui suyvent les principaux, comme Port'enfeignes, est si mal instruicte de toutes choses, que par leur moyen nostre vulgaire n'a garde d'etendre gueres loing les Bornes de son Empire. Et si i'etoy' du nombre de ces anciens Critiques Iuges des Poëmes, comme vn Aristarque, & Aristophane, ou (s'il fault ainsi parler) vn Sergent de Bande en notre Langue Francoyse, i'en mettroy' beaucoup hors de la Bataille, si mal armez, que se fiant en eux, nous ferions trop eloingnez de la victoire, ou nous deuons aspirer. Je ne doute point que beaucoup, principalement de ceux qui sont accommodez à l'opinion vulgaire, & dont les tendres Oreilles ne peuuent rien souffrir au defauantaige de ceux qu'ilz ont desia receuz comme Oracles, trouuerront mauvais de ce que i'ose si librement parler, & quasi comme Iuge souuerain prononcer de notz Poëtes Francoys : mais si i'ay dict bien ou mal, ie m'en rapporte à ceux qui sont plus amis de la Verité que de Platon ou Socrate, & ne sont imitateurs des Pythagoriques, qui pour toutes raisons n'alleguoint sinon : Cetuy la l'a dit. Quand à moy, si i'etoy' enquis de ce que (a) me semble de notz meilleurs Poëtes Francoys, ie diroy, à l'exemple des Stoïques, qui interroguez si Zenon, si Cléante, si Chryssippe font Saiges, repondent ceulx la certainement auoir été grands & venerables, n'auoir eu toutefois ce qui est le plus excellent en la Nature de l'Homme : ie respondroy' (dy-ie) qu'ilz ont bien escrit, qu'ilz ont illustré notre Langue, que la France leur est

(a) *Ce qu'il dans l'édition d'Aubert.*

obligée : mais auffi diroy-ie bien qu'on pourroit trouuer en notre Langue (si quelque fcauant Homme y vouloit mettre la main) vne forme de Poësie beaucoup plus exquise, laquelle il faudroit chercher en ces vieux Grecz & Latins, non point és Aucteurs Francoys : pour ce qu'en ceux cy on ne scauroit prendre que bien peu, comme la peau & la couleur : en ceux la on peut prendre la chair, les oz, les nerfz, & le fang. Et si quelqu'un mal ayfé à contenter ne vouloit prendre ces raisons en payement, ie diray (afin de n'estre veu examiner les choses si rigoureusement, fans caufe) qu'aux autres Ars & Sciences la mediocrité peut meriter quelque louange : mais aux Poëtes ny les Dieux, ny les Hommes, ny les Coulonnes n'ont point concedé estre mediocres, fuyuant l'opinion d'Horace, que ie ne puis assez fouuent nommer ²⁸ : pour ce qu'és choses que ie traicte, il me semble auoir le Cerueau myeux purgé, & le Nez meilleur que les autres. Au fort, comme Demosthene repondit quelquesfois à Eschines, qui l'auoit repris de ce qu'il vsoit de motz apres & rudes, de telles choses ne dependre les fortunes de Grece ²⁹ : auffi diray-ie, si quelqu'un se fache de quoy ie parle si librement, que de la ne dependent les Victoires du Roy Henry, à qui Dieu veille donner la felicité d'Auguste, & la bonté de Traian. I'ay bien voulu (Lecteur studieux de la Langue Françoysse) demeurer longuement en cete partie, qui te semblera (peut estre) contraire à ce que i'ay promis : veu que ie ne prise assez haultement ceux qui tiennent le premier lieu en nostre vulgaire, qui auoy' entrepris de le louer & deffendre. Toutesfoys ie croy que tu ne le trouueras point estrange, si tu consideres que ie ne le puis mieux defendre, qu'atribuant la Paureté d'iceluy, non à son propre & naturel, mais à la negligence de ceux qui en ont pris le gouvernement : & ne te puis mieux persuader d'y ecrire, qu'en te montrant le moyen de l'enrichir & illustrer, qui est l'Imitation des Grecz & Romains.

*Que le Naturel n'est suffisant à celui qui en Poësie
ueult faire œuvre digne de l'Immortalité.*

CHAP. III.

Mais pource qu'en toutes Langues y en a de bons & de mauuais, ie ne veux pas (Lecteur) que fans election & iugement tu te prennes au premier venu. Il vaudroit beaucoup mieux ecrire fans Immitation, que ressembler vn mauuais Aucteur : veu mesmes que c'est chose accordée entre les plus Scauans, le Naturel faire plus fans la Doctrine, que la Doctrine fans le Naturel. Toutesfois d'autant que l'Amplification de nostre Langue (qui est ce que ie traite) ne se peut faire sans Doctrine & sans Erudition, ie veux bien auertir ceux qui aspirent à ceste gloire, d'immiter les bons Aucteurs Grecz & Romains, voyre bien Italiens, Hespagnolz & autres : ou du tout n'ecrire point, si non à foy (comme on dit) & à ses Muses. Qu'on ne m'allegue point icy quelques vns des nostres, qui fans doctrine, à tout le moins non autre que mediocre, ont acquis grand bruyt en nostre vulgaire. Ceux qui admirent volontiers les petites choses, & deprisent ce qui excede leur iugement, en feront tel cas qu'ilz voudront : mais ie sçay bien que les scauans ne les mettront en autre Ranc, que de ceux qui parlent bien Francoys, & qui ont (comme disoit Ciceron des anciens Aucteurs Romains) bon Esprit, mais bien peu d'Artifice³⁰. Qu'on ne m'allegue point aussi que les Poëtes naissent, car cela s'entend de ceste ardeur, & allegresse d'Esprit, qui naturellement excite les Poëtes, & fans la quele toute Doctrine leur seroit manque & inutile. Certainement ce seroit chose trop facile, & pourtant contemptible, se faire eternal par Renommée, si la felicité de nature donnée mesmes aux plus Indoctes, estoit suffisante pour faire chose digne de l'Immortalité. Qui veut voler par les Mains & Bouches des Hommes, doit lon-

guement demeurer en sa chambre : & qui desire viure en la memoire de la Posterité, doit, comme mort en soy-mesmes, fuser, & trembler maintesfois : & autant que notz Poëtes Courtizans boyuent, mangent, & dorment à leur oyse (a), endurer de faim, de soif, & de longues vigiles. Ce sont les Esles dont les Ecriz des Hommes volent au Ciel. Mais afin que ie retourne au commencement de ce propos, regarde nostre immitateur premierement ceux qu'il voudra immiter, & ce qu'en eux il pourra, & qui se doit immiter, pour ne faire comme ceux qui voulans aparoitre semblables à quelque grand Seigneur, immiteront plus tost vn petit geste & façon de faire vicieuse de luy, que ses vertuz & bonnes graces. Auant toutes choses, fault qu'il ait ce iugement de cognoitre ses forces, & tenter combien ses Epaules peuuent porter³¹, qu'il fonde diligemment son Naturel, & se compose à l'immitation de celuy, dont il se sentira approcher de plus pres. Autrement son immitation ressembleroit celle du Singe.

Quelz genres de Poëmes doit elire le Poëte Francoys.

CHAP. IIII.

Ly donques, & rely premierement, (ô Poëte futur), feuillet de Main nocturne & iournelle, les Exemplaires Grecz & Latins³², puis me laisse toutes ces vieilles Poësies Francoyses aux leuz Floraux de Toulouze, & au puy de Rouan³³ : comme Rondeaux, Ballades, Vyrelaiz, Chantz Royaulx, Chanfons, & autres telles epifferies, qui corrompent le gouft de nostre Langue, & ne seruent si non à porter temoingnaige de notre ignorance. Iéte toy à ces plaifans Epigrammes, non point comme font au iourd'huy vn tas de faiseurs de comtes nouueaux,

(a) Aise dans l'édition de 1561.

qui en vn dizain font contens n'auoir rien dict qui vaille aux ix. premiers vers, pourueu qu'au dixiesme il y ait le petit mot pour rire : mais à l'immitation d'vn Martial, ou de quelque autre bien approuué, si la lasciuité ne te plaît, mesle le profitable avecques le doulz. Distile avecques vn style coulant & non scabreux, ces pitoyables Elegies, à l'exemple d'vn Ouide, d'vn Tibule, & d'vn Properce, y entremeslant quelquesfois de ces Fables anciennes, non petit ornement de Poésie. Chante moy ces Odes, incongnues encor' de la Muse Francoise³⁴ d'vn Luc bien accordé au son de la Lyre Greque & Romaine, & qu'il n'y ait vers, ou n'aparoisse quelque vestige de rare & antique erudition. Et quand à ce, te fourniront de matiere les louanges des Dieux & des Hommes vertueux, le discours fatal des choses mondaines, la folicitude des ieunes hommes, comme l'amour, les vins libres, & toute bonne chere³⁵. Sur toutes choses, prens garde que ce genre de Poëme soit éloigné du vulgaire, enrichy & illustré de motz propres & Epithetes non oyseuz, orné de graues sentences, & varié de toutes manieres de couleurs, & ornementz Poëtiques : non comme vn, *Laissez la verde couleur*³⁶, *Amour avecq' Pfyches, O combien est heureuse* : & autres telz Ourrages, mieux dignes d'estre nommez Chanfons vulgaires³⁷, qu'Odes, ou vers Lyriques. Quand aux Epistres, ce n'est un Poëme qui puisse grandement enrichir nostre vulgaire, pour ce qu'elles sont volontiers de choses familiares & domestiques, si tu ne les voulois faire à l'immitation d'Elegies, comme Ouide : ou sentencieuses & graues, comme Horace. Autant te dy-ie des Satyres, que les Francois, ie ne sçay comment ont appellées *Coqs à l'Asne*³⁸, es quelz ie te conseille aussi peu t'exercer, comme ie te veux estre aliene de mal dire : si tu ne voulois, à l'exemple des Anciens, en vers Heroiques (c'est à dire de x à xj & non seulement de viij à ix) soubz le nom de Satyre, & non de cete inepte appellation de Coq à l'Asne, taxer modestement les vices de ton Tens, & pardonner aux noms des personnes vi-

cieufes ³⁹. Tu has pour cecy Horace, qui felon Quintilian, tient le premier lieu entre les Satyriques ⁴⁰. Sonne moy ces beaux Sonnetz, non moins docte que plaifante Inuention Italienne, conforme de Nom à l'Ode, & differente d'elle feulement, pource que le Sonnet a certains Vers reiglez & limitez : & l'Ode peut courir par toutes manieres de Vers librement, voyre en inuenter à plaifir à l'exemple d'Horace, qui a chanté en XIX. sortes de Vers, comme difent les Grammairiens ⁴¹ (a). Pour le Sonnet donques tu as Petrarque, & quelques modernes Italiens. Chante moy d'une Mufette bien refonnante ⁴², & d'une Flufte bien iointe ces plaifantes Ecclouges Ruffiques à l'exemple de Thëocrit & de Virgile : Marines, à l'exemple de Sennazar Gentilhomme Néapolitain. Que pleuft aux Mufes, qu'en toutes les Efpeces de Poëfies que i'ay nommées nous euffions beaucoup de telles immitations, qu'est cete Ecclouge fur la naiffance du filz de Monfeigneur le Dauphin ⁴³, à mon gré vn des meilleurs petiz Ouuraiges que fist onques Marot. Adopte moy auffi en la famille Françoife ces coulans & mignars Hendecasyllabes ⁴⁴ à l'exemple d'un Catulle, d'un Pontan, & d'un Second, ce que tu pourras faire, fi non en quantité, pour le moins en nombre de Syllabes. Quand aux Comedies & Tragedies ⁴⁵, fi les Roys & les Republicques les vouloint reftituer en leur ancienne dignité, qu'ont vfurpée les Farces & Moralitez, ie seroy' bien d'opinion que tu t'y employaffes, & fi tu le veux faire pour l'ornement de ta Langue, tu fcais ou tu en doibs trouuer les Archetypes.

(a) Ainsi encore dans l'édition de 1561; *Grammairiens* dans celle d'Aubert.

Du long Poëme Francoys.

CHAP. V.

Donques, ô toy qui doué d'une excellentè felicité de Nature, instruiçt de tous bons Ars & Sciences, principalement Naturelles & Mathematiques, versé en tous genres de bons Auçteurs Grecz & Latins, non ignorant des parties & offices de la vie humaine, non de trop haulte condition, ou appellé au regime publiq', non auffi abieçt & pauvre, non troublé d'affaires domestiques : mais en repoz & tranquillité d'esprit, acquise premiere-ment par la magnanimité de ton couraige, puis entretenue par ta prudence & faige gouuernement : ô toy (dy-ie) orné de tant de graces & perfections, si tu as quelquefois pitié de ton pauvre Langaige, si tu daignes l'enrichir de tes Thesors (a), ce fera toy veritablement qui luy feras hausser la Teste, & d'un braue Sourcil s'egalier aux superbes Langues Greque & Latine, comme a faicçt de nostre Tens en son vulgaire vn Arioste Italien, que i'oseroy' (n'estoit la sainçteté des vieulx Poëmes) comparer à vn Homere & Virgile. Comme luy donq', qui a bien voulu emprunter de nostre Langue les Noms & l'Hyftoire de son Poëme, choyfi moy quelqu'un de ces beaux vieulx Romans Francoys, comme vn Lancelot, vn Tristan, ou autres : & en fay renaitre au monde vn (b) admirable Iliade, & laborieuse Eneide. Je veux bien en passant dire vn mot à ceulx qui ne s'employent qu'à orner & amplifier notz Romans, & en font des Liures certainement en beau & fluide Langaige, mais beaucoup plus propre à bien entretenir Damoizelles, qu'à doctement ecrire : ie voudroy' bien (dy-ie) les auertir d'employer cete grande Eloquence à recueillir ces fragmentz

(a) *Thesors* dans l'édition de 1561.(b) *Une* dans l'édition d'Aubert.

de vieilles Chroniques Francoyses, & comme a fait Tite Liue des Annales & autres anciennes Chroniques Romaines, en batir le Cors entier d'une belle Histoire y entremeslant à propos ces belles Concions & Harangues à l'immitation de celuy que ie viens de nommer, de Thucidide, Saluste, ou quelque autre bien approuué, felon le genre d'ecrire ou ilz se sentiroint propres. Tel Œuure certainement feroit à leur immortelle gloire, honneur de la France, & grande illustration de nostre Langue. Pour reprendre le propos que i'auoy' laissé : Quelqu'un (peut estre) trouuerra estrange que ie requiere vne si exacte perfection en celuy qui voudra faire vn long Poëme, veu aussi, qu'à peine se trouueront, encores qu'ils feussent instruits de toutes ces choses, qui voulussent entreprendre vn Œuure de si laborieuse longueur, & quasi de la vie d'un Homme. Il semblera à quelque autre, que voulant bailler les moyens d'enrichir nostre Langue, ie face le contraire : d'autant que ie retarde plus tost, & refroidis l'estude de ceux qui etoient bien affectionnez à leur vulgaire, que ie ne les incite, pource que debilitiez par desespoir, ne voudront point essayer ce à quoy ne s'attendent de pouuoir paruenir. Mais c'est chose conuenable, que toutes choses soient experimentées de tous ceux qui desirent atteindre à quelque hault point d'excellence, & gloire non vulgaire. Que si quelqu'un n'a du tout cete grande vigueur d'Esprit, cete parfaite intelligence des Disciplines, & toutes ces autres commoditez que i'ay nommées, tienne pourtant le cours tel qu'il pourra. Car c'est chose honneste à celuy qui aspire au premier Ranc, demeurer au second, voire au troisieme. Non Homere seul entre les Grecz, non Virgile entre les Latins, ont aquis loz & reputation. Mais telle a été la louange de beaucoup d'autres, chacun en son genre, que pour admirer les choses haultes, on ne laissoit pourtant de louer les inferieures⁴⁶. Certainement si nous auions des Mecenes & des Augustes, les Cieux & la Nature ne sont point si Ennemis de nostre Siecle, que n'eussions encores des Virgi-

les ⁴⁷. L'honneur nourist les Ars, nous sommes tous par la gloire enflammez à l'étude des Sciences, & ne s'eleuent iamais les choses qu'on voit estre deprisées de tous. Les Roys & les Princes deuroint (ce me semble) auoir memoire de ce grand Empereur, qui vouloit plus tost la venerable puissance des Loix estre rompue, que les Œuvres de Virgile, condamnées au feu par le Testament de l'Aucteur, feussent brulées ⁴⁸. Que diray-ie de cet autre grand Monarque qui desiroit plus le renaître d'Homere, que le gaing d'une grosse bataille ⁴⁹? & quelquefois etant pres du Tumbeau d'Achile, s'ecria haultement : O bienheureux Adolescent, qui as trouué vn tel Buccinateur de tes louanges ! Et à la verité, sans la diuine Muse d'Homere, le mesme Tumbeau qui couuroit le corps d'Achille eust aussi accablé son Renom. Ce qu'auient (a) à tous ceux qui mettent l'assurance de leur immortalité au Marbre, au Cuyure, aux Collofles, aux Pyramides, aux laborieux Edifices, & autres choses non moins subiectes aux iniures du Ciel & du Tens, de la flamme & du fer, que de fraiz excessifz, & perpetuelle follicitude. Les Allechementz de Venus, la gueule, & les ocieuses plumes ont chassé d'entre les Hommes tout desir de l'immortalité : mais encores est ce chose plus indigne que ceux, qui d'ignorance & toutes especes de vices font leur plus grande gloire, se moquent de ceux qui en ce tant louable labour Poétique employent les heures que les autres consument aux Ieuz, aux Baings, aux Banquez, & autres telz menuz plaisirs. Or neantmoins quelque infelicité de siecle, ou nous foyons, toy à qui les Dieux & les Muses auront été si fauorables, comme i'ay dit, bien que tu foyes depourueu de la faueur des hommes, ne laisse pourtant à entreprendre vn œuvre digne de toy, mais non deu à ceux, qui tout ainsi qu'ilz ne font choses louables, aussi ne font ilz cas d'estre louez : espere le fruit de ton labour de l'incorruptible, & non enuieuse Posterité : c'est la Gloire, seule echelle

(a) Ce qui aduient dans l'édition d'Aubert.

par les degrez de laquelle les mortelz d'un pié leger montent au Ciel, & se font compaignons des Dieux.

D'inuenter des Motz, & quelques autres choses, que doit observer le Poëte Francoys.

CHAP. VI.

Mais de peur que le vent d'Affectiion ne pousse mon Nauire⁸⁰ si auant en cete Mer, que ie foye en danger du naufrage, reprennant la Route que i'auoy' laissée, ie veux bien auertir celuy qui entreprendra vn grand œuure, qu'il ne craigne point d'inuenter, adopter, & composer à l'immitation des Grecz, quelques Motz Francoys, comme Ciceron se vante d'auoir fait en sa Langue. Mais si les Grecz & Latins eussent esté superfsticieux en cet endroit, qu'auoient-ils ores, de quoy magnifier si haultement cete Copie, qui est en leurs Langues? Et si Horace permet qu'on puyffe en vn long Poëme dormir quelquesfois⁸¹, est-il deffendu en ce mesme endroiçt vsfer de quelques motz nouueaux, mesmes quand la necessité nous y contraint? Nul s'il n'est vrayment du tout ignare, voire priué de Sens commun, ne doute point que les choses n'ayent premierement esté: puis apres, les motz auoir esté inuentez pour les signifier: & par consequent aux nouuelles choses estre necessaire imposer nouueaux motz, principalement és Ars, dont l'vfaige n'est point encores commun & vulgaire, ce qui peut arriuer souuent à nostre Poëte, au quel fera necessaire emprunter beaucoup de choses non encor' traitées en nostre Langue. Les Ourriers (afin que ie ne parle des Sciences liberales) iusques aux Laboueurs mesmes & toutes sortes de gens mecaniques, ne pouroient conseruer leurs metiers, s'ilz n'vfoient de motz à eux vsitez & à nous incongneuz. Je suis bien d'Opinion que les Procureurs & Auocatv vsent des termes propres à leur profession, sans rien innouer: mais vouloir oter la liberté à vn scauant

Homme, qui voudra enrichir sa Langue, d'vsurper quelquefois des Vocables non vulgaires, ce seroit retraindre notre Langaige, non encor' assez riche soubz vne trop plus rigoureuse Loy, que celle que les Grecz & Romains se sont donnée. Les quelz combien qu'ilz feussent sans comparaison, plus que nous copieux & riches, neantmoins ont concedé aux Doctes Hommes vsfer souuent de motz non acoutumés és choses non acoutumées. Ne crains donques, Poëte futur, d'innouer quelques termes en vn long Poëme principalement, avecques modestie toutesfois, Analogie, & Iugement de l'Oreille, & ne te foucie qui le treuve bon ou mauuais : esperant que la Posterité l'approuuera, comme celle qui donne foy aux choses douteuses, lumiere aux obscures, nouveauté aux antiques, vsaige aux non accoutumées, & douceur aux apres & rudes. Entre autres choses, se garde bien nostre Poëte d'vsfer de Noms propres Latins ou Grecz, chose vrayment aussi absurde, que si tu appliquois vne Piece de Velours verd à vne Robe de Velours rouge. Mais seroit-ce pas vne chose bien plaifante, vsfer en vn ouuraige Latin, d'vn Nom propre d'Homme, ou d'autre chose, en Francoys? comme, *Ian currit, Loyre fluit*, & autres semblables. Accommode donques telz Noms propres de quelque Langue que ce soit, à l'vsage de ton vulgaire⁵² : suyuant les Latins, qui pour *Ηρακλῆς*, ont dict Hercules, pour *Θησεύς*, Theseus : & dy Hercule, Thesée, Achile, Vlyse, Virgile, Ciceron, Horace. Tu doibz pourtant vsfer en cela de iugement & discretion : car il y a beaucoup de telz noms qui ne se peuuent approprier en Francoys, les vns Monosyllabes, commè Mars : les autres dissyllabes, comme Venus : aucuns de plusieurs syllabes, comme Iupiter, si tu ne voulois dire Ioue : & autres infinitz, dont ie ne te sçauroy' bailler certaine reigle. Parquoy ie renuoye tout au iugement de ton oreille. Quand au reste, vsfer de motz purement Francoys⁵³, non toutesfois trop communs, non point aussi trop inusitez, si tu ne voulois quelquefois vsurper, & quasi comme enchasser ainsi qu'une Pierre precieuse & rare, quelques motz

antiques en ton Poëme, à l'exemple de Virgile, qui a vſé de ce mot *Olli* pour *Illi*, *Aulai* pour *Aulæ*, & autres. Pour ce faire te faudroit voir tous ces vieux Romans & Poëtes Francoys, ou tu trouuerras vn *Aiourner*, pour *faire Jour* (que les Praticiens se font fait propre) : *Anuyter*, pour *faire Nuyt* : *Affener*, pour *frapper ou on viſoit*, & proprement d'vn coup de Main : *Isnel* pour *Leger* : & mil' autres bons motz, que nous auons perduz par notre negligence. Ne doute point que le moderé vſaige de telz vocables ne donne grande maieſté tant au Vers, comme à la Proſe : ainſi que font les Reliques des Sainctz aux Croix, & autres ſacrez loyaux dediez aux Temples.

De la Rythme, & des Vers ſans Rythme.

CHAP. VII.

Quand à la Rythme, ie ſuy' bien d'opinion qu'elle ſoit riche, pour ce qu'elle nous eſt ce qu'eſt la quantité aux Grecz et Latins. Et bien que n'ayons cet vſaige de Piez comme eux, ſi eſt-ce que nous auons vn certain nombre de Syllabes en chacun Genre de Poëme, par les quelles, comme par Chefons, le vers Francoys lié & enchainé, eſt contraint de ſe rendre en cete étroite priſon de Rythme, ſoubz la garde le plus ſouuent d'vne coupe feminine, facheux & rude Géolier & incongnu des autres vulgaires. Quand ie dy que la Rythme doit eſtre riche, ie n'entens qu'elle ſoit contrainte, & ſemblable à celle d'aucuns, qui penſent auoir fait vn grand chef d'œuure en Francoys, quand ilz ont rymé vn *Imminent* & vn *Eminent*, vn *Mifericordieusement* & vn *Melodieusement*, & autres de ſemblable farine, encores qu'il n'y ait ſens ou raiſon qui vaille. Mais la Rythme de notre Poëte ſera volontaire, non forcée : receüe, non appellée : propre, non aliene : naturelle, non adoptiue : bref, elle ſera telle,

que le vers tumbant en icelle, ne contentera moins l'oreille, qu'une bien harmonieuse Musique tumbante en un bon & parfait accord. Ces Equivoques donq' & ces simples, Rymez avecques leurs compofez, comme un *Baiffer* & *Abaisser*, s'ilz ne changent ou augmentent grandement la fignification de leurs fimples, me foint chaffe bien loing : autrement qui ne voudroit reigler fa Rythme comme i'ay dit, il vaudroit beaucoup mieux ne rymer point : mais faire des vers libres, comme a fait Petrarque en quelque endroit : & de notre tens le Seigneur Loys Aleman, en fa non moins docte que plaifante *Agriculture*⁵⁴. Mais tout ainfi que les Peintres & Statuaires mettent plus grand' industrie à faire beaux & bien proportionnez les corps qui font nuds, que les autres : auffi faudroit-il bien que ces Vers non rymez, feuffent bien charnuz & nerueuz : afin de compenfer par ce moyen le default de la Rythme. Je n'ignore point que quelques vns ont fait une Diuifion de Rythme, l'une en Son, & l'autre en Ecriture, à caufe de ces dyphthongues *Ai, Ei, Oi*, faifant confcience de rymer *Maitre* & *Preftre, Fontaines* & *Athenes, Connoitre* & *Naitre*. Mais ie ne veulx que notre Poëte regarde fi fuperfticieufement à ces petites chofes, & luy doit fuffire que les deux dernieres fylلابes foint vnifones, ce qui arriueroit en la plus grand' part, tant en voix qu'en Ecriture, fi l'orthographe Francoife n'euff point été deprauee par les Praticiens⁵⁵. Et pour ce que Loys Mégrét, non moins amplement que doctement a traité cete partie, Lecteur, ie te renuoye à fon Liure⁵⁶ : feray fin à ce propos, t'ayant fans plus auerti de ce mot en paffant, c'eft que tu te gardes de rythmer les motz manifeftement longs avecques les brefz auffi manifeftement brefz, comme un *paſſe* & *trace*, un *maitre* & *mettre*, un *chevelure* & *hure*, un *baſt* & *bat*, & ainfi des autres (a).

(a) Dans la première édition l'a de *paſſe*, celui de *maitre* et l'u de *chevelure* font ſurmontés d'une ſorte d'accent aigu qui indique que la ſyllabe eſt longue.

De ce mot Rythme, de l'invention des Vers rymez, & de quelques autres Antiquitez vſitées en notre Langue.

CHAP. VIII.

Tout ce qui tombe ſoubz quelque meſure & iugement de l'Oreille (dit Ciceron) en Latin ſ'appelle *Numerus*, en Grec *ῥυθμός*, non point ſeulement au Vers, mais à l'Oraiſon⁵¹. Parquoy improprement notz Anciens ont aſtrainct le nom du Genre ſoubz l'Eſpece, appellant Rythme cete conſonance de ſyllabes à la fin des vers, qui ſe deuroit plus toſt nommer *ὁμοιοτέλευτον*, c'eſt à dire, finiſſant de meſmes, l'une des Eſpeces du Rythme. Ainſi les Vers, encores qu'ilz ne finiſſent point en vn meſme ſon, generalement ſe peuvent apeller Rythme : d'autant que la ſignification de ce mot *ῥυθμός* eſt fort ample, & emporte beaucoup d'autres termes, comme *κανών, μέτρον, μέλος ἔμφωνον, ἀκολουθία, τάξις, σύγκρισις, Reigle, Meſure, Melodieuſe conſonance de voix, Conſequition, ordre, & comparaiſon*. Or quand à l'Antiquité de ces Vers que nous appellons rymez, & que les autres vulgaires ont empruntez de nous, ſi on adioute foy à Ian le Maire de Belges, diligent rechercheur de l'Antiquité, Bardus V Roy des Gaules en feut inuenteur : & introduyſit vne ſecte de Poètes nommez Bardes, les quelz chantoient melodieuſement leurs rymes avecques instrumentz, louant les vns, & blamant les autres, & etoint (comme te-moingne Dyodore Sicilien en ſon vi. Liure) de ſi grand' eſtime entre les Gaullois, que ſi deux Armées ennemies etoint preſtes à combattre, & les ditz Poètes ſe miſſent entre deux, la Bataille ceſſoit, & moderait chacun ſon Ire. Je pourroy' alleguer aſſez d'autres Antiquitez, dont notre Langue aujourd'huy eſt ennoblie, & qui montrent les Histoires n'eſtre faulſes, qui ont dit les Gaulles anciennement auoir eté floriffantes, non ſeulement en

Armes, mais en toutes fortes de sciences & bonnes Lettres. Mais cela requiert bien vn œuvre entier : & ne feroit apres tant d'excellentes Plumes qui en ont escrit mesmes de notre Tens, que retixtre (comme on dit) la Toile de Penelope. Seulement i'ay bien voulu, & ne me semble mal à propos, montrer l'Antiquité de deux choses fort vulgaires en notre Langue, & non moins anciennes entre les Grecz. L'une est cete inuersion de Lettres en vn propre Nom qui porte quelque Deuise conuenable à la personne, comme en FRANCOYS DE VALOYS, *De facon suys royal* : HENRY DE VALOYS, *Roy es de nul hay*. L'autre est en vn Epigramme, ou quelque autre œuvre Poëtique, vne certaine election des Lettres capitales, disposées en forte, qu'elles portent ou le nom de l'Auteur, ou quelque Sentence. Quand à l'inuersion de Lettres que les Grecz appellent ἀναγραμματισμός, l'interprete de Lycophon dit en sa vie : En ce tens la floriffoit Lycophon, non tant pour la Poësie, que pour ce qu'il faisoit des Anagrammatismes. Exemple du nom du Roy Ptolomé, Πτολεμαῖος, ἀπὸ μέλιτος : c'est à dire, Emmiellé, ou de Miel. De la Royne Arsinoë, qui feut la femme dudit Ptolomé, Ἀρσινόη, Ἴηρας ἴον, c'est à dire la Violette de Iuno. Artemidore aussi le Stoique a laissé en son Liure des Songes vn chapitre de l'Anagrammatisme, ou il montre, que par l'inuersion des Lettres on peut exposer les Songes. Quand à la disposition des Lettres Capitales, Eusebe au liure de la preparation Euangelique dit que la Sybille Erythrée auoit prophetizé de IESVCHRIST, preposant à chacun de ses Vers certaines Lettres, qui declaroient le dernier Aduenement de Christ. Les dites Lettres portoint ces motz : IESVS. CHRISTVS. SERVATOR. CRVX. Les Vers feurent translatez par S. Augustin (& c'est ce qu'on nomme les xv Signes du Iugement) les quelz se chantent encor' en quelques Lieux. Les Grecz appellent cete preposition de Lettres, au commencement des vers, ἀκροστιχίς. Ciceron en parle au liure de *Diuination*, voulant prouuer par cete curieuse diligence, que les vers des Sybilles etoint faictz

par Artifice, & non par inspiration diuine. Cete mefme Antiquité fe peut voir en tous les Argumens de Plaute, dont chacun en fes Lettres capitales porte le Nom de la Comedie.

*Obferuation de quelques manieres de parler
Francoyfes.*

CHAP. IX.

J'ay declaré en peu de Paroles ce qui n'auoit encor' esté (que ie faiche) touché de notz Rhetoriqueurs Francoys. Quand aux coupes feminines, Apostrophes, Accens, l'é masculin, & l'e feminin, & autres telles choses vulgaires, notre Poëte les apprendra de ceux qui en ont écrit. Quand aux Efpeces de vers qu'ilz veulent limiter, elles font auffi diuerfes que la fantaſie des Hommes, & que la mefme Nature. Quand aux vertuz & vices du Poëme ſi diligemment traités par les Anciens, comme Ariſtote, Horace, & apres eux Hieronyme Vide : quand aux figures des ſentences & des motz, & toutes les autres parties de l'Eloquution, les Lieux de commiferation, de loye, de Trifteſſe, d'Ire, d'Admiration, & toutes autres commotions de l'Ame : ie n'en parle point, apres ſi grand nombre d'excellens Phyloſophes & Orateurs, qui en ont traité, que ie veux auoir esté bien leuz & releuz de noſtre Poëte, premier qu'il entreprenne quelque hault & excellent ouraige. Et tout ainſi qu'entre les Auçteurs Latins, les meilleurs ſont eſtimez ceux qui de plus pres ont immité les Grecz ; ie veux auffi que tu t'eſforces de rendre, au plus pres du naturel que tu pouras, la Phraſe & maniere de parler Latine, en tant que la proprieté de l'vne & l'autre Langue le voudra permettre. Autant te dy ie de la Greque, dont les façons de parler ſont fort approchantes de notre vulgaire, ce que meſmes on peut congnoitre par les

Articles incongneuz de la Langue Latine. Vſes donques hardiment de l'Infinitif pour le nom, comme *l'Aller, le Chanter, le Viure, le Mourir*. De l'Adiectif ſubſtantiué, comme *le liquide des Eaux, le vuide de l'Air, le fraiz des Vmbres, l'epes des Forestz, l'enroué des Cimballes*, pourueu que telle maniere de parler adioute quelque grace & vehemence, & non pas : *le Chault du feu, le froid de la Glace, le dur du Fer*, & leurs ſemblables. Des Verbes & Participes, qui de leur nature n'ont point d'infinitifz apres eux, avecques des infinitifz, comme *tremblant de mourir, & volant d'y aller, pour craignant de mourir, & ſe hatant d'y aller*. Des Noms pour les Aduerbes, comme *ilz combattent obſtinez, pour obſtinément : il vole leger, pour legerement* : & mil' autres manieres de parler, que tu pouras mieux obſeruer par frequente & curieufe Lecture, que ie ne te les ſçauroy' dire. Entre autres choſes ie t'aduerty' vſer ſouuent de la figure ANTONOMASIE, auſſi frequente aux anciens Poëtes, comme peu vſitée, voire incongneue des Francoys. La grace d'elle eſt quand on deſigne le Nom de quelque choſe par ce qui luy eſt propre, comme *le Pere foudroyant, pour Iupiter : le Dieu deux fois né, pour Bacchus : la vierge Chaffereſſe, pour Dyane*. Cete figure a beaucoup d'autres eſpeces, que tu trouuerras chés les Rhetoriciens, & a fort bonne grace principalement aux deſcriptions, comme : *Depuis ceux qui voyent premiers rougir l'Aurore, iuſques la ou Thetis recoit en ſes Vndes le filz d'Hyperion ; pour, depuis l'Orient iuſques à l'Occident*. Tu en as auſſi d'autres exemples és Grecz & Latins, meſmes en ces diuines experiences de Virgile, comme du fleuve Glacé, des douze Signes du Zodiaque, d'Iris, des XII Labeurs d'Hercule & autres⁸⁸. Quand aux Epithetes qui ſont en notz Poëtes Francoys, la plus grand' part ou froids, ou ocieux, ou mal à propos, ie veux que tu en vſes de forte, que ſans eux ce que tu dirois (a) ſeroit beaucoup moindre, comme

(a) Ainſi dans l'édition de 1561 ; *diras* dans les précédentes.

la flamme deuorante, les Souciꝝ mordans, la gehin-nante follicitude : & regarde bien qu'ilz foint conuenables, non feulement à leurs substantifz, mais auffi à ce que tu decriras, a fin que tu ne dies l'*Eau vndoyante*, quand tu la veux decrire impetueufe : ou *la flamme ardente*, quand tu la veux monſtrer languiffante. Tu as Horace entre les Latins fort heureux en cecy, comme en toutes chofes. Garde toy auffi de tumber en vn vice commun, meſmes aux plus excellens de noſtre Langue, c'eſt l'omiffion des Articles. Tu as exemple de ce vice en infiniz endroiçtz de ces petites Poëſies Francoyses. I'ay quaſi oublié vn autre default bien vſité & de tres mauuaife grace. C'eſt quand en la Quadrature des Vers Heroïques la ſentence eſt trop abruptement couppee, comme : *Sinon que tu en monſtres vn plus ſeur*. Voyla ce que ie te vouloy' dire breuement de ce que tu doiçtz obferuer tant au Vers, comme à certaines manieres de parler, peu ou point encor' vſitées des Francoys. Il y en a qui fort ſuperſtieuſement entremeflent les vers Masculins avecques les Feminins, comme on peut voir aux Pfalmes traduiçtz par Marot : ce qu'il a obferué (comme ie croy') afin que plus facilement on les peuſt chanter fans varier la Muſique, pour la diuerſité des meſures, qui ſe trouuerroint à la fin des Vers. Ie treuve cete diligence fort bonne, pourueu que tu n'en faces point de religion, iuſques à contreindre ta diction pour obferuer telles chofes. Regarde principalement qu'en ton Vers n'y ait rien dur, hyulque, ou redundant. Que les Periodes foint bien ioinçtz⁵⁹, nombreux, bien rempliffans l'Oreille : & telz, qu'ilz n'excedent point ce terme & but, que naturellement nous ſentons, ſoit en liſant ou ecoutant.

De bien prononcer les Vers.

CHAP. X.

Ce lieu ne me ſemble mal à propos dire vn mot de la prononciation, que les Grecz appellent *ὑπόκρισις*. Afin

que s'il t'auient de reciter quelquesfois tes Vers, tu les pronunces d'vn son distinct, non confuz : viril, non effeminé : avecques vne voix accommodée à toutes les Affections que tu voudras exprimer en tes vers. Et certes comme icelle pronunciation & Geste approprié à la matiere que lon traite, voyre par le iugement de Demosthene, est le principal de l'Orateur⁶⁰, aussi n'est-ce peu de chose que de prononcer ses Vers de bonne grace. Veu que la Poésie (comme dit Ciceron) a été inuentée par obseruation de Prudence, & mesure des Oreilles⁶¹, dont le iugement est tressuperbe, comme de celles qui repudient toutes choses apres & rudes, non seulement en composition & structure de Motz, mais aussi en Modulation de voix. Nous lifons cete grace de prononcer auoir été fort excellente en Virgile, & telle qu'vn Poëte de son Tens disoit que les vers de luy, par luy pronuncez, estoit sonoreux & graues : par autres, flacques & effeminez⁶².

De quelques obseruations oultre l'Artifice, avecques vne Inuectiue contre les mauuais Poëtes Francoys.

CHAP. XI.

Je ne demeureray longuement en ce que s'ensuit, pour ce que nostre Poëte, tel que ie le veux, le pourra assez entendre par son bon iugement, sans aucunes Traditions de reigles. Du tens donques & du Lieu qu'il fault elire pour la cogitation, ie ne luy en bailleray autres preceptes, que ceux que son plaisir & sa disposition luy ordonneront. Les vns ayment les fresches vmbres des Forestz, les clers Ruisselez doucement murmurans parmy les Prez ornez & tapissez de verdure. Les autres se delectent du secret des Chambres & doctes Etudes. Il fault s'accommoder à la saison & au lieu. Bien te veux-ie auertir de chercher la solitude & le Silence amy des Muses, qui aussi (affin que ne laisses passer cete fureur

diuine, qui quelquesfois agite & echaufe les Espris Poétiques, & fans la quele ne fault point que nul espere faire chose qui dure) n'ouurent iamais la porte de leur sacré Cabinet, si non à ceux qui hurtent rudement. Je ne veux oublier l'Emendation, partie certes la plus vtile de notz Etudes. L'office d'elle est aiouter, oter, ou muer à loysir ce que cete premiere impetuosité & ardeur d'ecrire n'auoit permis de faire. Pourtant est il necessaire, afin que nos Ecriz, comme Enfans nouueaux nez, ne nous flattent, les remettre à part, les reuoir souuent, & en la maniere des Ours, à force de lecher, leur donner forme & facon de Membres, non immitant ces importuns versificateurs, nommez des Grecz *μουσοπάταγοι*, qui rompent à toutes heures les Oreilles des miserables Auditeurs par leurs nouueaux Poèmes⁶³. Il ne fault pourtant y estre trop superficieux, ou (comme les Elephans leurs petiz) estre x. Ans à enfanter ses Vers. Sur tout nous conuient auoir quelque sçauant & fidele Compaignon, ou vn Amy bien familier, voire trois ou quatre, qui veillent & puissent congnoitre noz fautes, & ne craignent point blesser nostre papier avecques les vngles. Encores te veux-ie aduertir de hanter quelquesfois, non seulement les Scauans, mais aussi toutes fortes d'Ouriers & gens Mecaniques, comme Mariniers (a), Fondeurs, Peintres, Engraeurs & autres, sçauoir leurs inuentions, les noms des matieres, des outilz, & les termes vsitez en leurs Ars & Mesliers, pour tyrer de la ces belles comparaifons, & viues descriptions de toutes choses. Vous semble point (b), Messieurs, qui etes si ennemis de vostre Langue, que nostre Poëte ainsi armé puisse sortir à la campagne, & se monstrier sur les rancz, avecques les braues Scadrons Grecz & Romains? Et vous autres si mal equipez, dont l'ignorance a donné le ridicule nom de *Rymeurs* à nostre Langue (comme les Latins appellent leurs mauuais poëtes *Verfificateurs*)

(a) *Marinieres* dans la première édition.

(b) *Vous semble il point*, dans l'édition d'Aubert.

oferez vous bien endurer le Soleil, la poudre, & le dangereux Labeur de ce Combat? Le suis d'opinion que vous retirés au Bagaige avecques les Paiges & Laquais, ou bien (car i'ay pitié de vous) soubz les fraiz vmbraiges, aux sumptueux Palaiz des grands Seigneurs, & Cours magnifiques des Princes, entre les Dames & Damoizelles, ou votz beaux & mignons Ecriz, non de plus longue durée que vostre vie, seront receuz, admirés, & adorés : non point aux doctes Etudes, & riches Byblyotheques des Sçauans. Que pleust aux Muses, pour le bien que ie veux à nostre Langue, que votz ineptes œuvres feussent bannys, non seulement de la (comme ilz font) mais de toute la France. Je voudrois bien qu'à l'exemple de ce grand Monarque, qui defendit que nul n'entreprist de le tirer en Tableau, si non Apelle, ou en statue, si non Lyssippe⁶⁴, tous Roys & Princes amateurs de leur Langue deffendissent, par edict expres, à leurs subiectz, de non mettre en lumiere œuvre aucun, & aux Imprimeurs de non l'imprimer, si premierement il n'auoit enduré la Lyme de quelque scauant Homme, aussi peu adulateur qu'etoit ce Quintilie, dont parle Horace en son *Art Poétique*⁶⁵ : ou, & en infiniz autres endroiçts dudiçt Horace, on peut voir les vices des Poètes modernes exprimés si au vif, qu'il semble auoir escrit, non du tens d'Auguste, mais de Francoys & de Henry. Les Mediciens, (diçt-il) promettent ce qui appartient aux Mediciens, les Feuures traictent ce qui appartient aux Feuures : mais nous escriuons ordinairement des Poèmes autant les Indoctes comme les Doctes⁶⁶. Voyla pourquoy ne se fault emerueiller si beaucoup de scauans ne daignent au iourd'huy escrire en nostre Langue, & si les estrangers ne la prisent comme nous faisons les leur, d'autant qu'ilz voyent en icelle tant de nouveaux Auçteurs ignorans, ce qui leur fait penser, qu'elle n'est capable de plus grand ornement & erudition. O combien ie desire voir secher ces *Printems*, chatier ces *Petites ieunesses*, rabbattre ces *Coups d'essay*, tarir ces *Fontaines*, bref, abolir tous ces beaux tiltres

assez suffisans pour degouter tout Lecteur scauant d'en lire d'auantaige! le ne souhaite moins que ces *Depourueuz*, ces *humbles Esperans*, ces *Banniꝝ de Iyesse*, ces *Esclaues*, ces *Trauerseurs* soient renuoyés à la Table ronde⁶⁷: & ces belles petites deuises aux Gentilzhommes & Damoizelles, d'ou on les a empruntées. Que diray plus? le supplie à Phebus Apollon, que la France, apres auoir eté si longuement sterile, grosse de luy, enfante bien tost vn Poëte, dont le Luc bien resonnant fasse taire ces enrouées Cornemuses, non autrement que les Grenouilles, quand on iete vne pierre en leur Maraiz. Et si non obstant cela, cete fiéure chaude d'ecrire les tormentoit encores, ie leur conseilleroy' ou d'aller prendre Medicine en Antycire: ou pour le mieux se remettre à l'Etude: & sans honte, à l'exemple de Caton qui en sa vieillesse apprist les Lettres Greques. Ie pense bien, qu'en parlant ainsi de notz Rymeurs, iesembleray à beaucoup trop mordant & Satyrique, mais veritable à ceux qui ont Scauoir & Iugement, & qui desirent la Santé de nostre Langue, ou cet vlcere & chair corrompue de mauuaises Poësies est si inueterée, qu'elle ne se peut oter qu'avecques le Fer & le Cautere. Pour conclure ce propos, saiches Lecteur, que celuy sera veritablement le Poëte que ie cherche en nostre Langue, qui me fera indigner, apayser, eiouyr, douloir, aymer, hayr, admirer, etonner: bref, qui tiendra la bride de mes Affections, me tournant ça & la, à son plaisir. Voyla la vraye pierre de Touche, ou il fault que tu epreuues tous Poëmes & en toutes Langues. Ie m'attens bien qu'il s'en trouuera beaucoup de ceux qui ne treuent rien bon, si non ce qu'ilz entendent, & pensent pouoir imiter, aux quelz nostre Poëte ne fera pas agreable: qui diront qu'il n'i a aucun plaisir, & moins de profit, à lire telz ecriz, que ce ne font que fictions Poëtiques, que Marot n'a point ainsi escrit. A telz, pour ce qu'ilz n'entendent la Poësie que de Nom, ie ne suis deliberé de repondre, produysant pour deffence tant d'excellens ouraiges Poëtiques Grecz, Latins, & Italiens, auffi

alienes de ce genre d'ecrire, qu'ilz approuent tant, comme ilz font eux mesmes eloingnez de toute bonne Erudition. Seulement veu-ie admonneſter celuy qui aſpire à vne gloire non vulgaire, ſ'eloingner de ces ineptes Admirateurs, fuyr ce peuple ignorant, peuple ennemy de tout rare & antique ſcauoir : ſe contenter de peu de Lecteurs à l'exemple de celuy qui pour tous Auditeurs ne demandoit que Platon : & d'Horace, qui veult ſes œuures eſtre leuz de trois ou quatre ſeulement, entre leſquelz eſt Auguſte⁶⁸. Tu as, Lecteurs, mon iugement de noſtre Poëte francoys, le quel tu ſuyuras, ſi tu le treuues bon, ou te tiendras au tien, ſi tu en as quelque autre. Car ie n'ignore point combien les iugementz des Hommes font diuers, comme en toutes choſes, principalement en la Poëſie, la quelle eſt comme vne Peinture, & non moins qu'elle ſubiecte à l'opinion du vulgaire. Le principal But ou ie viſe, c'eſt la deffence de notre Langue, l'ornement & amplification d'icelle, en quoy ſi ie n'ay grandement ſoulaigé l'induftrie & labeur de ceux qui aſpirent à cete gloire, ou ſi du tout ie ne leur ay point aydé, pour le moins ie penſeray auoir beaucoup fait, ſi ie leur ay donné bonne volonté.

Exhortation aux Francoys d'ecrire en leur Langue, avecques les Louanges de la France.

CHAP. XII.

Donques, ſ'il eſt ainſi que de noſtre tens les Aſtres, comme d'vn accord (a), ont par vne heureuſe influence conſpiré en l'honneur & accroiſſement de notre Langue, qui fera celuy des ſcauans qui n'y voudra mettre la Main, y rependant de tous cotez les fleurs & fruiçts de ces riches Cornes d'abundance Greque & Latine? ou,

(a) Comme d'un commun accord dans l'édition de 1561.

à tout le moins, qui ne louëra & approuuera l'industrie des autres? Mais qui fera celuy qui la voudra blâmer? Nul, s'il n'est vrayment ennemy du Nom francoys. Ce prudent & vertueux Themistocle Athenien montra bien que la mesme Loy naturelle, qui commande à chacun defendre le lieu de sa Naissance, nous oblige aussi de garder la dignité de notre Langue, quand il condamna à Mort vn Heralut du Roy de Perse, seulement pour auoir employé la Langue Attique aux Commendemens du Barbare ⁶⁹. La gloire du peuple Romain n'est moindre (comme a dit quelqu'un) en l'amplification de son Langage, que de ses limites ⁷⁰. Car la plus haulte excellence de leur republique, voire du tens d'Auguste, n'estoit assez forte pour se deffendre contre l'iniure du tens, par le moyen de son Capitole, de ses Thermes & magnifiques Palaiz, sans le benefice de leur Langue, pour la quele seulement nous les louons, nous les admirons, nous les adorons. Sommes nous donques moindres que les Grecz ou Romains, qui faisons si peu de cas de la nostre. Je n'ay entrepris de faire comparaison de nous à ceulx la, pour ne faire tort à la vertu Francoyse, la conferant à la vanité Gregeoyse : & moins à ceux cy, pour la trop ennuyeuse longueur que ce seroit de repeter l'Origine des deux Nations, leurs faictz, leurs Loix, meurs & manieres de viure : les Consulz, Dictateurs, & Empereurs de l'une : les Roys, Ducz & Princes de l'autre. Je confesse que la fortune leur ait quelquesfois été plus favorable qu'à nous : mais aussi diray-je bien (sans renouveler les vieilles playes de Romme, & de quele excellence en quel meprix de tout le Monde, par ses forces mesmes elle a été precipitée) que la France, soit en Repos ou en Guerre, est de long interuale à preferer à l'Italie, serue maintenant & mercenaire de ceux aux quelz elle souloit commander. Je ne parleray icy de la temperie de l'Air, fertilité de la Terre, abundance de tous genres de Fruictz necessaires pour l'ayse & entretien de la vie Humaine, & autres innumerables Commoditez, que le Ciel, plus prodigalement que liberalement, a

elargy à la France. Je ne conteray tant de grosses Rivières, tant de belles Foretz, tant de Villes, non moins opulentes que fortes, & pourueuës de toutes Munitions de Guerre. Finablement ie ne parleray de tant de Metiers, Arz & Sciences, qui florissent entre nous, comme la Musique, Peinture, Statuaire, Architecture, & autres, non gueres moins que iadis entre les Grecz & Romains. Et si pour trouuer l'Or & l'Argent, le Fer n'y viole point les sacrées Entrailles de nostre antique mere : si les Gemmes, les Odeurs, & autres corruptions de la premiere generosité des hommes, n'y font point cherchées du Marchant auare : aussi le Tigre enraigé, la cruelle semence des Lyons, les Herbes empoisonneresses, & tant d'autres Pestes de la vie humaine, en font bien éloignées⁷¹. Je suis content que ces felicitez nous soient communes auecques autres Nations, principalement l'Italie : mais quand à la pieté, religion, integrité de meurs, magnanimité de couraiges, & toutes ces vertuz rares & antiques (qui est la vraye & solide louange) la France a tousiours obtenu, sans controuerse, le premier lieu. Pourquoi donques sommes nous si grands admirateurs d'autruy? Pourquoi sommes nous tant iniques à nous mesmes? Pourquoi mandions nous les Langues estrangeres comme si nous auions honte d'vser de la nostre? Caton l'Aisné (ie dy celuy Caton, dont la graue sentence a été tant de foys approuuée du Senat & peuple Romain) dist à Posthumie Albin, s'excusant de ce que luy, homme Romain, auoit escrit vne Hystoire en Grec : Il est vray qu'il t'eust fallu (a) pardonner, si par le decret des Amphictyoniens tu eusses été contraint d'ecrire en Grec⁷². Se moquant de l'ambicieuse curiosité de celuy, qui aimoit mieulx escrire en vne Langue estrangere qu'en la sienne. Horace dit que Romule en songe l'amonnesta, lors qu'il faisoit des vers Grecz, de ne porter du boys en la forest. Ce que font ordinairement ceux qui ecriuent en Grec & en Latin⁷³.

(a) Faillu, dans les premières éditions.

Et quand la gloire seule, non l'amour de la Vertu, nous deuroit induire aux Actes vertueux, si ne voy-ie pour tant qu'elle soit moindre à celui qui est excellent en son vulgaire, qu'à celui qui n'écrit qu'en Grec ou en Latin. Vray est que le Nom de cetuy cy (pour autant que ces deux Langues sont plus fameuses) s'étent en plus de Lieux : mais bien fouuent, comme la fumée qui fort grosse au commencement, peu à peu s'évanouist parmy le grand espace de l'Air, il se perd, ou pour estre opprimé de l'infinie multitude des autres plus renommez, il demeure quasi en silence & obscurité. Mais la gloire de cetuy la, d'autant qu'elle se contient en ses limites, & n'est diuisée en tant de lieux que l'autre, est de plus longue durée, comme ayant son siege & demeure certaine. Quand Ciceron & Virgile se misrent à écrire en Latin, l'Eloquence & la Poésie estoit encor' en enfance entre les Romains, & au plus haut de leur excellence entre les Grecz. Si donques ceux que j'ay nommez, dedaignans leur Langue, eussent écrit en Grec, est-il croyable qu'ilz eussent égalé Homere & Demosthene? Pour le moins n'eussent ilz été entre les Grecz ce qu'ilz sont entre les Latins. Petrarque semblablement, & Boccace, combien qu'ilz aient beaucoup écrit en Latin, si est-ce que cela n'eust été suffisant pour leur donner ce grand honneur qu'ilz ont acquis, s'ils n'eussent écrit en leur Langue. Ce que bien cognoissans maintz bons Espris de notre Tens, combien qu'ilz eussent ia acquis vn bruyt non vulgaire entre les Latins, se font neantmoins conuertiz à leur Langue maternelle, mesmes Italiens, qui ont beaucoup plus grande raison d'adorer la Langue Latine, que nous n'auons. Je me contenteray de nommer ce Docte Cardinal Pierre Bembe, duquel ie doute si onques Homme immita plus curieusement Ciceron, si ce n'est parauenture vn Christofle Longueil. Toutesfois par ce qu'il a écrit en Italien, tant en Vers comme en prose, il a illustré & sa Langue & son Nom, trop plus qu'ilz n'estoient au paruant. Quelqu'un (peut estre) deia persuadé par les Raifons que j'ay alleguées, se conuer-

tiroit volontiers à son Vulgaire, s'il auoit quelques exemples domestiques. Et ie dy que d'autant s'y doit-il plus tost mettre, pour occuper le premier ce à quoy les autres ont failly. Les larges Campagnes Greques & Latines sont déia si pleines, que bien peu reste d'espace vide. Ia beaucoup d'vne Course legere ont atteint le But tant désiré : long temps y a que le Prix est gagné. Mais, ô bon Dieu, combien de Mer nous reste encores, auant que soyons paruenuz au Port! combien le Terme de nostre Course est encores loing! Toutesfoys ie te veux bien auertir, que tous les scauans hommes de France n'ont point meprisé leur vulgaire. Celuy qui fait renaître Aristophane, & fait si bien le Nez de Lucian, en porte bon temoignage. A ma volonté que beaucoup, en diuers Genres d'ecrire, volussent faire le semblable : non point s'amuser à dérober l'Ecorce de celuy dont ie parle, pour en courir le Boys tout vermoulu de ie ne scay quelles Lourderies si mal plaisantes qu'il ne faudroit autre Recepte pour faire passer l'enuie de ryre à Democrite. Ie ne craindray point d'aleguer encores pour tous les autres ces deux Lumieres Francoyses, Guillaume Budé, & Lazare de Bayf. Dont le premier a escrit, non moins amplement que doctement, l'*Institution du Prince*, Œuure certes assez recommandé par le seul Nom de l'Ouurier. L'autre n'a pas seulement traduit l'*Electre* de Sophocle, quasi Vers pour Vers, chose laborieuse, comme entendent ceux qui ont essayé le semblable : mais dauantaige a donné à nostre Langue le Nom d'*Epi-grammes* & d'*Elegies*, avecques ce beau mot composé, *Aigredoulx*, afin qu'on n'attribue l'honneur de ces choses à quelque autre. Et de ce que ie dy, m'a asseuré vn Gentilhomme mien Amy, Homme certes non moins digne de foy, que de singuliere Erudition, & Iugement non vulgaire. Il me semble (Lecteur Amy des Muses Francoyses) qu'apres ceux que i'ay nommez, tu ne doys auoir honte d'ecrire en ta Langue : mais encore doibstu, si tu es Amy de la France, voyre de toy-mesmes, t'y donner du tout, avecques ceste genereuse Opinion,

qu'il vault mieux estre vn Achille entre les siens, qu'vn Diomede, voyre bien fouuent vn Therfite, entre les autres.

Conclusion de tout l'Œuvre.

Or fomme nous, la grace à Dieu, par beaucoup de perilz & de flotz etrangers, renduz au Port, à feureté. Nous auons echappé du millieu des Grecz, & par les Scadrons Romains penetré iufques au Seing de la tant defirée France. La donq' Francoys, marchez couraigeufement vers cete fuperbe Cité Romaine : & des ferues Depouilles d'elle (comme vous auez fait plus d'vne fois) ornez vos Temples & Autelz. Ne craignez plus ces Oyes criardes, ce fier Manlie, & ce traître Camile, qui foubz vmbre de bonne foy, vous furprenne tous nudz, constans la rançon du Capitole. Donnez en cete Grece Mentereffe, & y femez encor' vn coup la fameufe Nation des Gallogrecz. Pillez moy fans conscience les facrez Thefors de ce Temple Delphique, ainfi que vous auez fait autrefois : & ne craignez plus ce muet Apollon, fes (a) faulx Oracles, ny fes flefches rebouchées. Vous fouuienne de votre ancienne Marfeille, fecondes Athenes, & de votre Hercule Gallique, tirant les Peuples apres luy par leurs oreilles, avecques vne Chefne attachée à fa Langue.

(a) Ces dans toutes les éditions jusqu'en 1561 inclusivement.

*Fin de la Deffense & illustration de la Langue
Francoyfe.*



A L'AMBICIEUX ET AVARE ENNEMY

DES BONNES LETTRES

—
SONNET
—

*Serf de Faueur, Esclave d'Auarice,
Tu n'heus iamais sur toymefmes pouuoir,
Et ie me veux d'vn tel Maitre pouruoir
Que l'Esprit libre en plaisir se nourrisse.
L'Air, la Fortune & l'humaine Police
Ont en leurs Mains ton malheureux Auoir.
Le Iuge auare icy n'a rien à voir,
Ny les troys Seurs, ny du Tens la malice.
Regarde donc qui est plus souhaitable
L'ayse ou l'ennuy, le certain ou l'instable.
Quand à l'honneur, i'espere estre immortel,
Car vn cler Nom soubz Mort iamais ne tumble;
Le tien obscur ne te promet rien tel.
Ainsi tous deux serez soubz mesme Tumble.*

CAELO MVSA BEAT.



AV LECTEUR

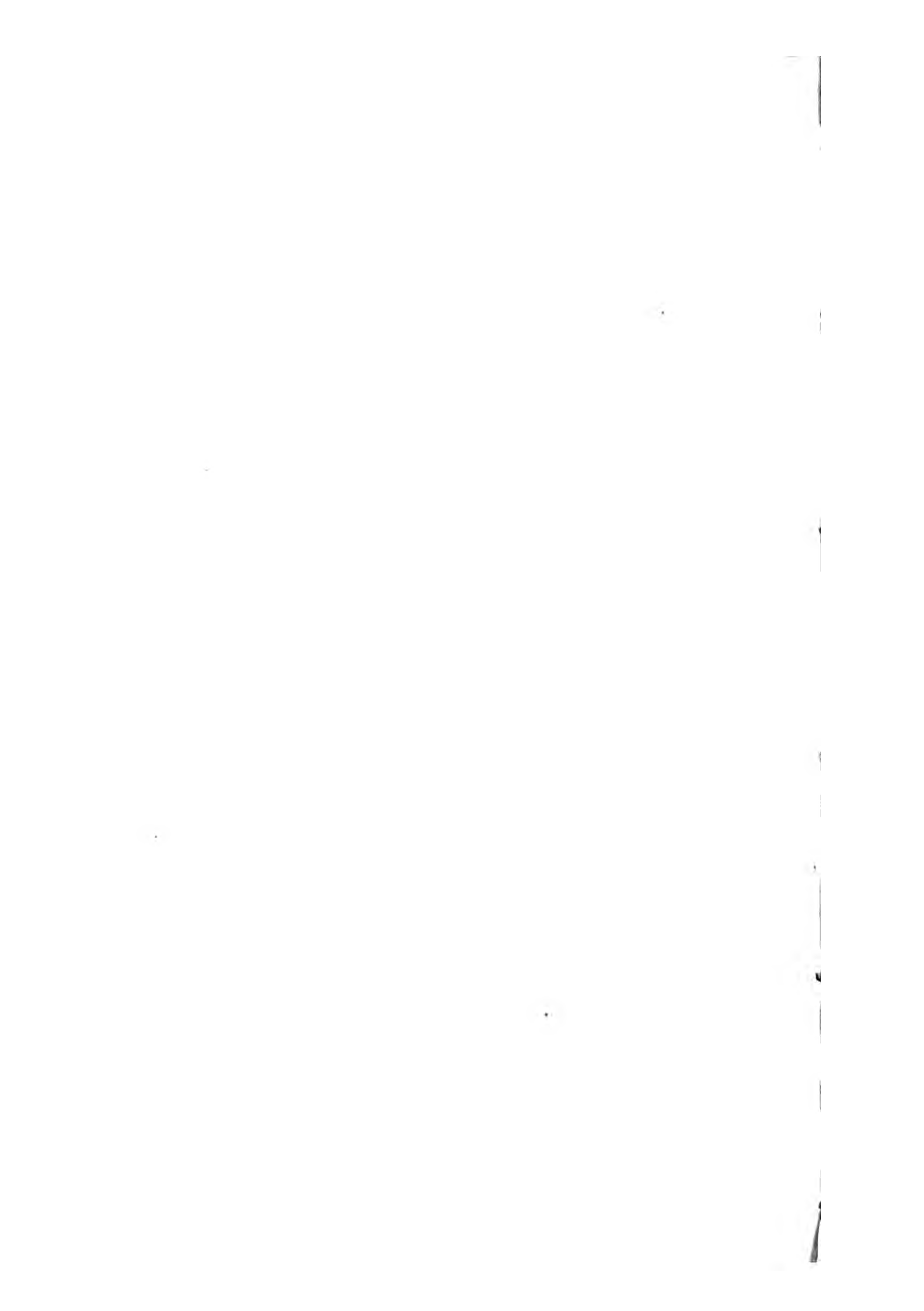
AMY Lecteur, tu trouuerras estrange (peut estre), de ce que i'ay si breuement traité vn si fertile & copieux Argument, comme est l'Illustration de nostre Poésie Francoyse : capable certes de plus grand ornement que beaucoup n'estiment. Toutesfois tu doibz penser, que les Arts & Sciences n'ont receu leur perfection tout à vn coup, & d'vne mesme Main : ainçois par succession de longues Années, chacun y conferant quelque portion de son Industrie, sont paruenues au point de leur excellence. Reçoy donques ce petit Ouuraige, comme vn Dessain & Protraict de quelque grand & laborieux Edifice, que j'entreprendray (possible) de conduyre, croissant mon Loysir & mon Scauoir : & si ie congnoy' que la Nation Francoyse ait agreable ce mien bon vouloir (vouloir dy-ie) qui aux plus grandes choses a tousiours merité quelque louange. Quant à l'Ortographe, i'ay plus suiuy le commun & antiq' vsage que la Raïson ¹⁴ : d'autant que cete nouvelle (mais legitime à mon iugement) facon d'ecrire est si mal receue en beaucoup de lieux, que la nouveauté d'icelle eust peu rendre l'Œuure, non gueres de foy recommandable, mal plaïfant, voyre contemptible

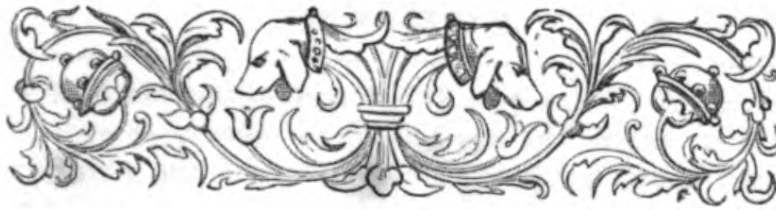
aux Lecteurs (a). Quand aux fautes qui se pouroint trouver en l'Impression, comme de lettres transposées, omises ou superflues, la premiere Edition les excusera & la Discretion du Lecteur Scauant, qui ne s'arretera à si petites choses.

A Dieu, Amy Lecteur.

(a) Ce qui suit a été supprimé dans l'édition de 1561.







L'OLIVE

ET

AVTRES OEUVRES POETIQUES ⁷⁵

IL DEDIE SON LIVRE A SA DAME (a)

*Bien que le vœu⁷⁶ que je sacre & ordonne
A ta grandeur, soit d'assez petit pris,
Puis que de moy le meilleur ie te donne,
De peu donner ie ne seray repris :
Et quand les Vers qu'ores i'ay entrepris
De te chanter, ne feroient immortelz,
Si est-ce bien que ie les ay escriz
Auecq'espoir qu'ilz pourront estre telz.*

CAELO MVSA BEAT.

(a) Cette dédicace et l'avis *Av Lecteur* qui la suit ne se trouvent que dans la première édition de *l'Olive*. A partir de la seconde, Du Bellay y a substitué un sonnet *A tres illvstre Princesse Madame Margverite* (p. 70) et un nouvel avis *Av Lecteur* (p. 71-79).

AV LECTEUR



QVAND i'ecriuoy' ces petiz Ouuraiges poëti-ques (Lecteur) ie ne penfoy' rien moins qu'à les exposer en lumiere, & me suffisoit qu'ilz fussent agreables à celle qui m'a donné la hardiesse de m'essayer en ce genre d'ecrire, à mon auis encore aussi peu usité entre les Francois, comme elle est excellente sur toutes, voyre quasi vne Deesse entre les femmes. Or depuis ayant fait part de ces miens ecriz à quelques Amys curieux de telles choses, qui les ont aussi communiquez à beaucoup d'autres : i'ay esté aduertiy que quelqu'un les auoit baillez à l'Imprimeur. Au moyen dequoy doutant, ou qu'il voulust les publier soubz son nom (en quoy toutesfois il m'eust parauanture vengé de luy mesmes) ou faire tort à ma Renommée, les exposant soubz le mien, incorrectz & pleins d'erreurs : cela craignant (dy ie) ie me suis hasté d'en faire vn petit Recueil, & tumultuairement le iecter en Lumiere, avecques la permission de celle qui est & sera seule mon Laurier, ma Muse & mon Apolon. Ie croy (Lecteur) entendu ceste contrainte que ie te iure par la troupe sacrée des neuf Sœurs estre veritable, que tu excuseras benignement les faultes de cest Ouuraige precipité, semblable à vn fruit abortif ou à ces Tableaux ausquelz le Peintre n'a encores donné la dernière Main⁷⁷. Protestant si ie congnois que ces Fragmentz te plaisent,

te faire bientoſt preſent de l'Œuvre entier. Ce pendant tu iugeras (comme on dit) le Lyon aux vngles. Si ie ne craignois que le Prologue fuſt plus long que la Farce, ie reſpondroy' volontiers à ceulx, qui congnoiſſans Petrarque de nom ſeulement diront incontinent que ie l'ay deſrobé, que je n'apporte rien du mien, non pour autre raiſon ſinon qu'il a eſcript des Sonnetz & moy auſſi. Vrayment ie confeſſe auoir imité Petrarque, & non luy ſeulement, mais auſſi l'Arioſte & d'autres modernes Italiens, pource qu'en l'Argument que ie traicte ie n'en ay point trouué de meilleurs : & ſi les anciens Romains pour l'enrichiſſement de leur langue n'ont fait le ſemblable en l'imitation des Grecz, ie ſuis content n'auoir point d'excuse. Non que ie me vante d'y auoir bien fait mon debuoir, mais i'eſpere que ce mien petit eſſay donnera occaſion de faire d'aduantaige à tant de bons eſprits dont la France eſt auiourd'huy ennoblye. Quand à ceulx qui ne voudroient receuoir ce genre d'eſcripre qu'ilz appellent obſcur, pource qu'il excède leur iugement, ie les laiſſe avecq' ceulx, qui, apres l'inuention du Bléd, vouloient encores viure de Glan. Je ne cherche point les Applaudiſſemens populaires. Il me ſuffit pour tous lecteurs auoir vn S. Gelay, vn Heroët, vn de Ronſart, vn Carles, vn Sceue, vn Bouiu, vn Salel, vn Martin, & ſi quelques autres ſont encor' à mettre en ce ranc (a). A ceulx la ſ'adreſſent mes petiz ouuraiges, car ſ'ilz ne les approuuent, ie ſuis certain pour le moins qu'ilz louront mon entreprinſe. A Dieu.

(a) Voyez ci-deſſus p. 57.



A TRES ILLVSTRE
PRINCESSE MADAME MARGVERITE

Seur Vnique du Roy

LUY PRESENTANT CE LIVRE

—
SONNET
—

*Par vn sentier inconneu à mes yeux
Vostre grandeur sur ses ailes me porte,
Ou de Phebus la main scauante & forte,
Guide le frein du chariot des cieulx.
La eleué au cercle radieux
Par vn Demon heureux, qui me conforte,
Celle fureur tant douce i'en rapporte,
Dont vostre nom i'egalle aux plus haulx dieux.
O Vierge donc, sous qui la vierge Astrée
A faic̃t encor' en nostre siecle entrée!
Prenez en gré ces poëtiques fleurs.
Ce sont mes vers, que les chastes Carites
Ont emaillez de plus de cent couleurs
Pour aler voir la fleur des MARGVERITES.*

CAELO MVSA BEAT.



AV LECTEUR

COMBIEN que i'aye passé l'aage de mon enfance & la meilleure part de mon adolescence assez inutilement, lecteur, si est-ce que par ie ne sçay quelle naturelle inclination, i'ay tousiours aimé les bonnes lettres : singulierement nostre poësie françoise, pour m'estre plus familiere, qui viuoy' entre ignorans des langues estrangeres. Depuis la raison m'a confirmé en cete opinion : considerant que si ie vouloy' gaingner quelque nom entre les Grecz & Latins, il y faudroit employer le reste de ma vie, & (peult estre) en vain, etant ia coulé de mon aage le temps le plus apte à l'estude : & me trouuant chargé d'affaires domestiques, dont le soing est assez suffisant pour dégouter un homme beaucoup plus studieux que moy. Au moyen de quoy, n'ayant ou passer le temps, & ne voulant du tout le perdre, ie me suis volontiers appliqué à nostre poësie : excité & de mon propre naturel, & par l'exemple de plusieurs gentiz espritz françois, mesmes de ma profession, qui ne dedaignent point manier & l'epée & la plume, contre la faulse persuasion de ceux qui pensent tel exercice de lettres deroger à l'estat de noblesse. Certainement, lecteur, ie ne pouroy', & ne voudroy' nier, que si i'eusse écrit en grec, ou en latin, ce ne m'eust esté vn moyen

plus expédié (a) pour aquerir quelque degré entre les doctes hommes de ce royaume : mais il fault que ie confesse ce que dict Ciceron en l'oraïson pour Murene : *Qui cùm cytharædi esse non possent*, & ce qui s'ensuit ⁷⁸. Considerant encores nostre langue estre bien loing de sa perfection qui me donnoit espoir de pouuoir avecques mediocre labeur y gaingner quelque ranc, si non entre les premiers, pour le moins entre les seconds, ie voulu bien y faire quelque essay de ce peu d'esprit que la Nature m'a donné. Voulant donques enrichir nostre vulgaire d'une nouvelle, ou plustost ancienne renouelée poésie, ie m'adonnay à l'immitation des anciens Latins, & des poëtes Italiens, dont i'ay entendu ce que m'en a peu apprendre la communication familiere de mes amis. Ce fut pourquoy, à la persuasion de Jaques Peletier, ie choisi le Sonnet, & l'Ode, deux poëmes de ce temps là (c'est depuis quatre ans) encores peu vûtez entre les nostres : étant le Sonnet d'Italien deuenue François, comme ie croy, par Mellin de fainct Gelais, & l'Ode, quant à son vray & naturel stile, représentée en nostre langue par Pierre de Ronsard. Ce que ie vien de dire, ie l'ay dict encores en quelque autre lieu, s'il m'en souuient (b) : & te l'ay bien voulu ramenteuoir, lecteur, afin que tu ne penfes, que ie me vueille attribuer les inuentions d'autruy. Or afin que ie retourne à mon premier propos, voulant fatisfaire à l'instance requeste de mes plus familiers amis, ie m'ofay bien auanturer de mettre en lumiere mes petites poësies : apres toutesfois les auoir communiquées à ceux que ie pensoy' bien estre clervoyans en telles choses, singulierement à Pierre de Ronsard, qui m'y donna plus grande hardiesse que tous les autres : pour la bonne opinion que i'ay tousiours eue de son vif esprit, exacte sçauoir, & solide iugement en nostre poésie françoise. Je n'ay pas icy entrepris de respondre à ceux qui me voudroient blasmer d'auoir

(a) *Plus expedient*, dans l'édition d'Aubert.

(b) Voyez ci-après : *Contre les enuieux poëtes*.

precipité l'edition de mes œuures, & comme on dict, auoir trop tost mis la plume au vent. Car si mes ecriz font bons, ma ieunesse ne leur doibt oster leur louange meritée : s'ilz ne font telz, elle doibt pour le moins leur feruir d'excuse, d'aautant que si i'ay faict en cet endroit quelque acte de ieunesse, ie n'ay faict sinon ce que ie deuoy'. Pour le moins, ce m'est vne faulte commune auecques beaucoup d'autres meilleurs espriz que le mien. Ie ne suis tel, que ie vueille blâmer le conseil d'Horace, quand à l'edition des poëmes⁷⁹ : mais aussi ne suis-je de l'opinion de ceux qui gardent religieusement leurs ecriz, comme sainctes reliques, pour estre publiez apres leur mort : sçachant bien que tout ainsi que les mors ne mordent point, aussi ne sentent-ils les morfures. Cete conscientieuse difficulté, lecteur, n'estoit ce qui me retardoit le plus en la premiere edition de mes ecriz. Ie craignoy' vn autre inconuenient, qui me sembloit auoir beaucoup plus apparente raison de future reprehension. C'est, que telle nouveauté de poésie pour le commencement seroit trouuée fort estrange & rude. Au moyen de quoy, voulant preuenir cete mauuaise opinion, & quasi comme applanir le chemin à ceux qui excitent par mon petit labeur voudroient enrichir nostre vulgaire de figures & locutions estrangeres : ie mis en lumiere ma *Deffence & Illustration de la langue Françoisse* : ne pensant toutefois au commencement faire plus grand œuvre qu'une epistre, & petit aduertissement au lecteur. Or ay ie depuis experimenté ce qu'au parauant i'auoy assez preueu, c'est que d'un tel œuvre ie ne rapporteroy iamais fauorable iugement de noz rethoriques François, tant pour les raisons assez nouvelles & paradoxes introduites par moy en nostre vulgaire, que pour auoir (ce semble) hurté vn peu trop rudement à la porte de noz ineptes rimasseurs. Ce que i'ay faict, lecteur, non pour aultre raison, que pour eueiller le trop long sillage des cignes, & endormir l'importun croassement des corbeaux. Ne t'esbahis donques si ie ne respons à ceulx qui m'ont appellé hardy repreneur⁸⁰ :

car mon intention ne feut onques d'auctorizer mes petiz œuures par la reprehension de telz gallans. Si i'ay particularizé quelques ecriz, fans toutefois toucher aux noms de leurs aucteurs, la iuste douleur m'y a contrainct, voyant nostre langue, quand à sa nayfue propriété si copieuse & belle, estre fouillée de tant de barbares poësies, qui par ie ne sçay quel nostre malheur plaisent communement plus aux oreilles françoises, que les ecriz d'antique & solide erudition. Les gentilz espriz, mesmes ceulx qui suyuent la court, seule escolle ou voluntiers on apprend à bien & proprement parler, deuroient vouloir pour l'enrichissement de nostre langue, & pour l'honneur des espriz françois, que telz poëtes barbares, ou feussent fouettez à la cuyfine, iuste punition de ceulx qui abusent de la pacience des Princes, & grands Seigneurs, par la lecture de leurs ineptes œuures : ou (si on les vouloit plus doucement traicter) qu'on leur donnaist argent pour se taire, suyuant l'exemple du grand Alexandre, qui vfa de semblable liberalité en l'endroiçt de Cherille poëte ignorant (a). Certes i'ay grand'honte quand ie voy' le peu d'estime que font les Italiens de nostre poësie, en comparaison de la leur, & ne le treuve beaucoup estrange, quand ie considere que voluntiers ceulx qui escriuent en la langue Toscane font tous personnaiges de grand' erudition : voire iusques aux Cardinaux mesmes & aultres seigneurs de renom, qui daignent bien prendre la peine d'enrichir leur vulgaire par infinité (b) de beaux ecriz : vfant en cela de la diligence & discretion familiere à ceulx, qui legerement n'exposent leurs conceptions au publique iugement des hommes. Pense donques, ie te prie, lecteur, quel prix doiuent auoir en l'endroiçt de celle tant docte, & ingenieuse nation Italienne, les ecriz d'vn petit Magister, d'vn Conard, d'vn Badault, & aultres mignons

(a) Voyez les conseils que Du Bellay a donné aux « rymeurs », ci-dessus, p. 54 et 55.

(b) *une infinité* dans l'édition d'Aubert.

de telle farine, dont les oreilles de nostre peuple font si abbreuées, qu'elles ne veulent aujourd'huy recevoir aultre chose. Je suis certain que tous lecteurs de bon iugement prendront ce que ie dy en bonne part, veu que ie ne parle du tout sans raison. Au fort, si noz petiz Rimeurs s'en trouuoint vn peu fachez, ie leur conseil-leroy' de prendre pacience : considerant que ie ne suis vng Aristarque, ou Aristophane, dont la graue censure doiue oster leurs ecriz du rôle de noz poësies, ou retarder leurs aucteurs de mieux faire à l'aduenir. Aussi leur mescontentement ne me doit rompre ma deliberation, qui par veu solennel me suis obligé aux Muses, de ne mentir iamais (que ie le puisse entendre) ni en vin, ni en poësie. Toutefois ie ne veux pas du tout estre iuge si feure, & incorruptible en matiere de poësie, que ie suyue l'heresie de celuy qui disoit, *Mitte me in Lapicidinas*⁸¹. Quelques vns se plaignent de quoy ie blâme les traductions poëtiques en nostre langue, dont ilz ne font (disent-ilz) illustateurs ny gaigez ny renommez⁸². Aussi ne suis-ie. Mais s'ilz n'alleguent aultre raison, ie n'y feray point de responce. Encores moins à ce qu'ilz disent, que i'ay referué la lecture de mes ecriz à vne affectée demy-douzaine des plus renommez poëtes de nostre langue⁸³. Car ie n'auoy' entrepris de faire vn catalogue de tous les aultres, mesmes de ceulx qui ne m'etoient conneuz, ny à leurs noms, ny à leurs œuures. Ceux dont ie ne cherche point les applaudissemens, ont occasion de gronder. Aussi me plaissent leurs aboys, car ie n'en crain' gueres les morsures. Je fonde encor' (disent ilz) l'immortalité de mon nom sur moindre chose que leurs escritz : dont toutefois ilz ne pretendent aucune louange. Ce n'est à eulx, ny à moy à iuger de nostre cause : qui (dieu mercy) n'est de telle importance, que la court y doibue estre longuement embesongnée. Aussi n'ay-ie pas fondé mon aduancement sur telles magnifiques comparaisons. Si en mes poësies ie me louë quelques fois, ce n'est sans l'imitation des anciens : & en cela ie ne pense auoir encor' esté si excessif, que i'aye

pour illustrer le mien, offensé l'honneur de personne. Et puis ie me vante d'auoir inuenté ce que i'ay mot à mot traduit des aultres. A peu que ie ne leur fay la responce, que fist Virgile à vn quiddam Zoile, qui le reprochoit d'emprunter les vers d'Homere⁸⁴. I'ay (ce me semble) ailleurs assez deffendu l'immitation (a). C'est pourquoy ie ne feray longue responce à cet article. Qui voudroit à ceste ballance examiner les escrits des anciens Romains & des modernes Italiens, leurs arrachant toutes ces belles plumes empruntées, dont ilz volent si haultement : ils seroient en hazard d'estre accoustrez en corneille Horacienne⁸⁵. Si par la lecture des bons liures, ie me suis imprimé quelques traictz en la fantaisie, qui apres venant à exposer mes petites conceptions selon les occasions qui m'en sont données, me coulent beaucoup plus facilement en la plume, qu'ilz ne me reuiennent en la memoire, doibt-on pour ceste raison les appeller pieces rapportées? Encor' diray-ie bien, que ceulx qui ont leu les œuvres de Virgile, d'Ouide, d'Horace, de Petrarque, & beaucoup d'aultres, que i'ay leuz quelquefois assez negligemment, trouuerront qu'en mes escrits y a beaucoup plus de naturelle inuention, que d'artificielle, ou superstitieuse immitation. Quelques vngs voyans que ie finissoy', ou m'efforçoy' de finir mes Sonnetz par ceste grace, qu'entre les aultres langues s'est fait propre l'Epigramme françois, diligence qu'on peult facilement recongnoistre aux œuvres de Cassola Italien, disent pour ceste raison, que ie l'ay immité, bien que de ce temps la il ne me feust congneu seulement de nom, ou Apollon iamais ne me soit en ayde. Je ne me suis beaucoup traouillé en mes escrits de ressembler aultre que moy-mesmes : & si en quelque endroiçt i'ay vsurpé quelques figures, & façons de parler à l'imitation des estrangers : aussi n'auoit aucun loy ou priuilege de le me deffendre. Je dy encores cecy, lecteur, affin que tu ne penfes que j'aye rien emprunté des nostres, si d'auanture tu venois

(a) Voyez ci-dessus p. 17 et 18.

à rencontrer quelques epithetes , quelques phrafes & figures prises des anciens , & appropriées à l'vfaige de nostre vulgaire. Si deux peintres s'efforcent de représenter au naturel quelque vyf protraict (a), il est impossible qu'ilz ne se rencontrent en mesmes traictz & lineamens , ayans mesme exemplaire deuant eulx. Combien voit on entre les Latins immitateurs des Grecz, entre les modernes Italiens immitateurs des Latins , de commencemens & de fins de vers, de couleurs & figures poétiques, quasi semblables? Je ne parle point des orateurs. Ceulx qui voudront considérer le stile des Ciceroniens, ou aultres, ne trouerront estrange la ressemblance qu'ont, ou pourront auoir les poèmes françois, si chacun s'efforce d'escrire par imitation des estrangers. Tous ars, & sciences ont leurs termes naturelz. Tous mestiers ont leurs propres outiliz. Toutes langues ont leurs motz & loquutions vsitées : & qui n'en voudroit vsfer, il se faudroit forger à part nouueaux artz, nouueaulx mestiers, & nouuelles langues. Ce que j'ay dict, cetuy-ci l'a dict encor', & cetuy-la : aussi les Muses n'ont restrainct & enfermé en l'esprit de deux ou trois tout ce qui se peut dire de bonne grace en nostre poésie. S'il y a quelques faultes en mes escritz, aussi ne sont tous les aultres parfaictz. Ceulx qui avecques raison me voudront faire ce bien de me reprendre, ie mettray peine d'en faire mon profit. Car ie ne suis du nombre de ceulx, qui ayment myeux deffendre leurs faultes, que les corriger. Mais si quelques vngs directement ou indirectement (comme on dict) me vouloient taxer, non point avecques la raison & modestie accoutumée en toutes honnestes controuersies de lettres : mais seulement avecques vne petite maniere d'irrision & contournement de nez, ie les aduertiray, qu'ilz n'attendent aucune responce de moy : car ie ne veux pas faire tant d'honneur à telles bestes masquées, que ie les estime seulement dignes de ma cholere. Si quelques vns vou-

(a) Pourtraict, dans l'édition de 1561.

loient renouveler la farce de Marot & de Sagon, ie ne suis pour les en empescher : mais il fault qu'ilz cherchent aultre badin pour iouer ce rôle auecques eux. Voyla vng petit desseing, lecteur, de ce que ie pouroy' bien respondre à mes calomniateurs si ie vouloy' prendre la peine de leur tenir plus long propos. Quand à ceux qui blasment en moy cet etude poétique, comme totalement inutile, s'ilz veulent combatre contre la poésie, elle a des armes pour se deffendre : s'ilz plaignent l'empeschement de ma promotion, ie les remercie de leur bonne volonté. Ceux qui ayment le ieu, les banquetz & aultres menuz plaisirs, qu'ilz y passent & le iour, & la nuit, si bon leur semble (a). Quand à moy n'ayant aultre passetemps de plus grand plaisir, ie donneray volontiers quelques heures à la poésie. Et combien ce m'est vn labour peu laborieux, & coutumier, si ce n'est ou faisant quelque voiage, ou en lieu qui n'ait aultre plus ioyeuse occupation, bien l'entendent ceux qui me hantent de familiarité. L'ayme la poésie, & me tire bien souuent la Muse (comme dict quelq'vn) furtiue-ment en son œuvre⁸⁶ : mais ie n'y suis tant affecté, que facilement ie ne m'en retire, si la fortune me veult presenter quelque chose, ou auecques plus grand fruit ie puisse occuper mon esprit. Ie te prie donques, amy lecteur, me faire ce bien de penser, que ma petite muse, telle qu'elle est, n'est toutefois esclau, ou mercenaire comme d'vng tas de rymeurs à gaiges : elle est serue tant feulement de mon plaisir. Ie te prie encores ne trouuer mauuais cet aduertissement, ou t'ennuyer de sa longueur, comme outrepasant les bornes d'vne epistre. En recompense de quoy, ie te fay'present de mon *Oliue* augmentée de plus de la moitié, & d'vne *Mufagnæomachie*, c'est à dire la Guerre des Muses & de l'Ignorance. Ceux qui ne treuent rien bon si non ce qui fort de leur main, y trouueront à mordre en beaucoup de lieux : mesme en cet endroict, ou ie fay mention de quelques

(a) Cette idée a déjà été exprimée ci-dessus, p. 43.

scavans hommes de nostre France. Les vns diront que i'en ay laissé que ie ne deuoy' pas oublier : Les aultres, que ie n'ay pas gardé l'ordre : nommant quelques vngs les derniers, qui meritoient bien estre au premier ranc. le n'ay qu'une petite responce à toutes ces obiections friuoles : c'est que mon intention n'estoit alors d'ecrire vne hystoire, mais vne poésie. Et combien ce genre d'ecrire est peu consciencieux en telles choses, ie m'en rapporte seulement à ceux qui l'entendent. Mais pourquoy pren-ie tant de peine, lecteur, à preoccuper l'excuse de ce qui sera trouué (peult estre) la moindre faulte de mes œuvres ? l'ay toujours estimé la poésie comme vng somptueux banquet, ou chacun est le bien venu, & n'y force lon personne de manger d'une viande, ou boire d'un vin s'il n'est à son goust, qui le fera (possible) à celui d'un aultre. C'est encor' la raison pourquoy i'ay si peu curieusement regardé à l'orthographie, la voyant aujourdhuy aussi diuerse, qu'il y a de sortes d'ecriuains. l'appreue & loué grandement les raisons de ceux qui l'ont voulu reformer (a) : mais voyant que telle nouveaulté desplait autant aux doctes comme aux indoctes, i'ayme beaucoup mieulx louer leur inuention que de la fuyure : pource que ie ne fay pas imprimer mes œuvres en intention qu'ilz seruent de cornetz aux apothecaires, ou qu'on les employe à quelque autre plus vil mestier. Si tu treuves quelques faultes en l'impression tu ne t'en dois prendre à moy, qui m'en suis rapporté à la foy d'autrui : puis le labour de la correction est tel, singulierement en vn œuvre nouveau, que tous les yeux d'Argus neourniroient à voir les faultes qui s'i treuvent.

Adieu ami Lecteur.

(a) Voyez ce que du Bellay a déjà dit de l'Orthographe, ci-dessus, p. 47.



L' OLIVE

I.

*Je ne quiers pas la fameuse couronne ,
Sainct ornement du Dieu au chef doré ,
Ou que du Dieu aux Indes adoré
Le gay chapeau la teste m'environne :
Encores moins veulx-ie , que lon me donne
Le mol rameau en Cypre decoré :
Celuy qui est d'Athenes honoré ,
Seul ie le veulx , & le ciel me l'ordonne.
O tige heureux , que la sage Déesse
En sa tutelle & garde a voulu prendre ,
Pour faire honneur à son sacré autel !
Orne mon chef, donne moy hardiesse
De te chanter, qui espere te rendre
Egal vn iour au laurier immortel.*

Du Bellay. — I. .

6

II.

D'amour, de grace, & de haulte valeur
Les feux diuins estoient ceindz, & les cieulx
S'estoient vestuz d'un manteau precieux
A raiç ardens de diuerse couleur :
Tout estoit plein de beauté, de bonheur,
La mer tranquille, & le vent gracieulx,
Quand celle la nasquit en ces bas lieux
Qui a pillé du monde tout l'honneur.
El' prist son teint des beaux lyç blanchiffans,
Son chef de l'or, ses deux leures des rozes,
Et du soleil ses yeux resplandiffans :
Le ciel vsant de liberalité,
Mist en l'esprit ses semences encloses,
Son nom des Dieux prist l'immortalité.

III.

Loyre fameux, qui ta petite source
Enfles de maintz gros fleuves & ruyssaux,
Et qui de loing coules tes cleres eaux
En l'Ocean d'une assez viue course⁸⁷ :
Ton chef royal hardiment bien hault pouffe,
Et apparoy entre tous les plus beaux,
Comme vn thaureau sur les menuz troupeaux,
Quoy que le Pau enuieux s'en courrouffe.
Commande doncq' aux gentiles Naiades
Sortir dehors leurs beaux palais humides
Auecques toy leur fleuve paternel,
Pour saluer de ioyeuses aubades
Celle qui t'a, & tes filles liquides,
Deifié de ce bruyt eternal.

III.

*L'heureuse branche à Pallas consacrée ,
 Branche de paix , porte le nom de celle ,
 Qui le sens m'oste , & soubz grand' beauté cele
 La cruaulté qui à Mars tant agrée.
 Delaisse donq' , ó cruelle obstinée !
 Ce tant doux nom , ou bien te monstre telle ,
 Qu'ainsi qu'en tout sembles estre immortelle ,
 Sembles le nom auoir par destinée.
 Que du hault ciel il t'ait été donné
 Je ne suis point de le croire etonné ,
 Veux qu'en esprit tu es la souueraine :
 Et que tes yeux , à ceulx qui te contemplent ,
 Cœur , corps , esprit , sens , ame , & vouloir emblent
 Par leur douceur angelique & seraine.*

V.

*C'etoit la nuyt que la diuinité
 Du plus hault ciel en terre se rendit ,
 Quand dessus moy Amour son arc tendit ,
 Et me fist serf de sa grand' deité.
 Ny le sainct lieu de telle cruaulté ,
 Ny le tens mesme assez me deffendit :
 Le coup au cœur par les yeux descendit
 Trop ententifz à ceste grand' beauté.
 Je pensoy' bien que l'archer eust visé
 A tous les deux , & qu'vn mesme lien
 Nous deust ensemble egalemeñt conioindre :
 Mais comme aueugle , enfant , mal auisé ,
 Vous a laissée (helas) qui eties bien
 La plus grand' proye , & a choisi la moindre.*

VI.

*Comme on ne peut d'œil constant soustenir
 Du beau Soleil la clarté violente ,
 Aussi qui void vostre face excellente ,
 Ne peut les yeulx assez fermes tenir.
 Et si de pres il cuyde paruenir
 A contempler vostre beauté luyfante ,
 Telle clarté à voir luy est nuyfante ,
 Et si le fait aueugle deuenir.
 Regardez doncq' si suffisant ie suys
 A vous louer, qui seulement ne puy
 Vos grands beautez contempler à mon gré.
 Que si mes yeulx auoient vn tel pouuoir,
 L'estimeroy' plus fermes les auoir,
 Que n'a l'oysseau à Iupiter sacré.*

VII.

*De grand' beauté ma Déesse est si pleine ,
 Que ie ne voy' chose au monde plus belle :
 Soit que le front ie voye, ou les yeulx d'elle ,
 Dont la clarté sainte me guyde & meine
 Soit ceste bouche, ou souspire vne halaine,
 Qui les odeurs des Arabes excelle :
 Soit ce chef d'or, qui rendroit l'estincelle
 Du beau Soleil honteuse, obscure, & vaine :
 Soient ces coustaux d'albastre, & main polie ,
 Qui mon cœur ferre, enferme, estreint & lie.
 Bref, ce que d'elle on peut ou voir, ou croire ,
 Tout est diuin, celeste, incomparable :
 Mais i'ose bien me donner ceste gloire,
 Que ma constance est trop plus admirable.*

VIII

*Auray'-ie bien de louer le pouuoir
 Ceste beauté, qui decore le monde,
 Quand pour orner sa cheuelure blonde
 Le sens ma langue ineptement mouuoir?
 Ny le romain, ny l'atique sçauoir,
 Quoy que la fust l'ecolle de faconde,
 Aux cheueulx mesme, ou le fin or abonde,
 Eussent bien fait à demy leur deuoir.
 Quand ie les voy' si reluyfans & blons,
 Entrenouez, crespes, egaulx & longs,
 Le m'esmerueille & fay' telle complainde :
 Puis que pour vous (cheueulx) j'ay tel martyre,
 Que n'ay-ie beu à la fontaine sainde?
 Le mourroy' cygne, ou ie meurs sans mot dire.*

IX.

*Garde toy bien, ó gracieux Zephyre,
 D'empestrer l'esle en ces beaulx nœuds epars,
 Que ça & là doucement tu depars
 Sur ce beau col de marbre & de porphire.
 Si tu t'y prens, plus ne voudra nous ryre
 Le verd printemps : ainçoys de toutes pars,
 Flore voyant que d'autre amour tu ards,
 Fera ses fleurs dessecher par grand' ire.
 Que dy-ie las! Zephyre n'est ce point :
 C'est toy Amour, qui voles en ce point,
 Tout à l'entour, & par dedans ces retz
 Que tu as faitz d'art plus laborieux
 Que ceulx ausquelz iadis feurent ferrez
 Ta douce mere & le Dieu furieux.*

X.

Ces cheueux d'or font les liens, Madame,
Dont fut premier ma liberté surprise,
Amour, la flamme autour du cœur eprise,
Ces yeux, le traict qui me transperse l'ame.
Fors font les neuds, apre & viue la flamme,
Le coup, de main à tirer bien apprise,
Et toutesfois i'ayme, i'adore, & prise,
Ce qui m'etraint, qui me brusle, & entame.
Pour briser donq', pour eteindre & guerir
Ce dur lien, ceste ardeur, ceste playe,
Je ne quier fer, liqueur, ny medecine :
L'heur & plaisir que ce m'est de perir
De telle main, ne permet que i'essaye
Glayue trenchant, ny froideur, ny racine.

XI.

Des ventz emeuз la raige impetueuse
Vn voyle noir etendoit par les cieux,
Qui l'orizon iusq'aux extremes lieux
Rendoit obscur, & la mer fluctueuse.
De mon soleil la clarté radieuse
Ne daignoit plus aparoitre à mes yeulx,
Ains m'annonçoient les flotz audacieux,
De tous costez vne mort odieuse.
Vne peur froide auoit saisi mon ame,
Voyant ma nef en ce mortel danger,
Quand de la mer la fille ie reclame,
Lors tout soudain ie voy' le ciel changer,
Et sortir hors de leurs nubieux voyles
Ces feux iumeaux, mes fatales etoiles.

XII.

*O de ma vie à peu pres expirée
 Le seul filet! yeux, dont l'aueugle archer
 A bien sceu mil' & mil' fleches lascher,
 Sans qu'il en ait oncq' vne en vain tirée.
 Toute ma force est en vous retirée,
 Vers vous ie vien' ma guerison chercher,
 Qui pouuez seulz la playe desseicher,
 Que i'ay par vous (ó beaux yeux!) endurée.
 Vous estes seulz mon etoile amyable,
 Vous pouuez seulz tout l'ennuy terminer,
 Ennuy mortel de mon ame offensée.
 Vostre clarté me soit doncq' pitoyable.
 Et d'vn beau iour vous plaise illuminer
 L'obscur nuyt de ma triste pensée.*

XIII.

*La belle main, dont la forte foiblesse
 D'vn ioug captif domte les plus puissans,
 La main qui rend les plus sains languissans,
 Debendant l'arc meurtrier qui les cœurs blesse :
 La belle main, qui gouuerne & radresse
 Les freinz dorez des oiseaux blanchissans,
 Quand sur les champs de pourpre rougissans
 Guydent en l'air le char de leur maistresse :
 Si bien en moy a graué le protraict
 De voz beautez au plus beau du ciel nées,
 Que ny la fleur qui le sommeil attraiçt,
 Ny toute l'eau d'oubly, qui en est ceinte,
 Effaceroient^{en} en mil' & mil' années,
 Vostre figure en vn iour en moy peinte.*

XIIII.

*Le fort sommeil, que celeste on doit croire,
 Plus doux que miel couloit aux yeulx laissez
 Lors que d'amour les plaisirs amassez
 Entrent en moy par la porte d'iuoyre.
 Fauoy' lié ce col de marbre, voyre
 Ce sein d'albastre, en mes bras enlassez
 Non moins qu'on void les ormes embrassez
 Du sep lascif, au fecond bord de Loyre.
 Amour auoit en mes lasses mouelles
 Dardé le traict de ses flammes cruelles,
 Et l'ame erroit par ces leures de roses,
 Preste d'aller au fleuee obliuieux,
 Quand le reueil, de mon ayse enuieux,
 Du doux sommeil a les portes decloses.*

XV.

*Pié, que Thetis pour sien eust auoué,
 Pié, qui au bout monstres cinq pierres telles
 Que l'orient seroit enrichi d'elles,
 Cil orient en perles tant loué.
 Pié albastrin, sur qui est appuyé
 Le beau seiour des graces immortelles,
 Qui feut baty sur deux coulottes belles
 De marbre blanc, poly, & essuyé.
 Si l'œil n'a plus de me nourrir esmoy,
 Si ses thesors la bouche ne m'odroye,
 Si les mains sont en mes playes si fortes,
 Au moins (ô pié) n'esloingne point de moy
 Mon triste cœur, dont Amour a faict proye,
 L'emprisonnant en ce corps que tu portes.*

XVI.

*Qui a peu voir celle que Déle adore,
 Se deualer de son cercle congneu,
 Vers le pasteur d'un long sommeil tenu
 Dessus le mont qui la Carie honore :
 Et qui a veu sortir la belle Aurore
 Du iaulne liçt de son espoux chenu,
 Lors que le ciel encor' tout pur & nu,
 De mainte rose indique se colore :
 Celuy a veu encores (ce me semble)
 Non point les lyz, & les roses ensemble,
 Non ce que peult le printemps concevoir :
 Mais il a veu la beauté nompareille
 De ma Déesse, ou reluyre on peult voir
 La clere Lune, & l'Aurore vermeille.*

XVII.

*J'ay veu Amour (& tes beaulx traiçz dorez
 M'en soient tesmoins) suyuant ma souueraine,
 Naistre les fleurs de l'infertile arene
 Apres ses pas dignes d'estre adorez :
 Phebus honteux, ses cheueulx honorez
 Cacher alors, que les vents par la plaine
 Eparpilloient, de leur souëfue halaine,
 Ceulx là qui sont de fin or colorez.
 Puis s'en voler de chascun œil d'icelle
 Jusques au ciel vne viue etincelle,
 Dont furent faiçz deux astres clers & beaux,
 Fauorisans d'influences heureuses
 (O feux diuins! ô bien heureux flambeaulx!)
 Tous cœurs bruslans aux flammes amoureuses.*

XVIII.

*Le chef doré cestuy blasonnera,
 Cestuy le corps, l'autre le blanc iuoire
 De l'estommac, l'autre eternelle gloire
 Aux yeux archers par ses vers donnera.
 Comme vne fleur tout cela perira :
 Mais en esprit, en faconde & memoire,
 Quand l'aage aura sur la beauté victoire,
 Mieux que deuant Madame florira.
 Que si en moy le souuerain donneur
 Pour tel subiect heureusement poursuyure
 Eust mis tant d'art, tant de grace & bonheur,
 Mieux qu'en tableau, en bronze, en marbre, en cuyure
 Le luy feroy', & à moy vn honneur,
 Qui elle & moy feroit viure & reuiure.*

XIX.

*Face le ciel, quand il voudra, reuiure
 Lisippe, Apelle, Homere, qui le pris
 Ont emporté sur tous humains esprits
 En la statue, au tableau, & au liure :
 Pour engrauer, tirer, decrire en cuyure,
 Peinture, & vers, ce qu'en vous est compris :
 Si ne pouroient leur ouuraige entrepris
 Cyzeau, pinceau, ou la plume bien suyure.
 Voila pourquoy ne fault que ie souhete
 De l'engraueur, du peintre, ou du poëte,
 Marteau, couleur, ny encre, ó ma Déesse!
 L'art peult errer, la main fault, l'œil s'ecarte.
 De voz beautez mon cœur soit doncq' sans cesse
 Le marbre seul, & la table, & la charte⁸⁰.*

XX.

*Puis que les cieux m'auoient predestiné
 A vous aymer, digne obieã de celuy
 Par qui Achille est encor' aujourdhuuy
 Contre les Grecz pour s'amyé obstiné,
 Pourquoi aussi n'auoient ilz ordonné
 Renaitre en moy l'ame & l'esprit de luy ?
 Par maintz beaux vers tesmoings de mon ennuy
 Je leur rendroy' ce qu'ilz vous ont donné.
 Helas Nature, au moins puis que les cieux
 M'ont denié leurs liberalitez,
 Tu me deuois cent langues, et cent yeux,
 Pour admirer & louer cete la,
 Dont le renom (pour cent graces qu'elle a)
 Merite bien cent immortalitez.*

XXI.

*Les bois fueilleuz, & les herbeuses riués
 N'admirent tant parmy sa troupe sainãe
 Dyane, alors que le chault l'a contrainte
 De pardonner aux bestes fugitiues,
 Que tes beautez, dont les autres tu priues
 De leurs honneurs, non sans enuie mainte,
 Veu que tu rends toute lumiere etainte
 Par la clarté de deux etoiles viues.
 Les demydieux, & les nymphes des bois
 Par l'epesseur des forestz cheuelues
 Te regardant, s'etonnent maintesfois :
 Et pour à Loyre eternité donner,
 Contre leurs bords ses filles impolues
 Font ton hault bruit sans cesse resonner.*

XXII.

*O douce ardeur, que des yeulx de ma dame
 Amour auecq' sa torche accoustumée
 Dedans mon cœur a si bien allumée,
 Que ie la sen au plus profond de l'ame!
 Combien le ciel fauorable ie clame,
 Combien Amour, combien ma destinée,
 Qui en ce point ma vie ont terminée
 Par le torment d'une si douce flamme!
 Qu'en moy (Amour) ne durent tes doux feux,
 Le ne le puy, & pouuoir ne le veulx,
 Bien que la chair soit caducque & mortelle.
 Car ceste ardeur dont mon ame est rauie,
 Prendra aussi immortalité d'elle,
 Viuant par mort d'une eternelle vie.*

XXIII.

*Si des beaux yeux, où la beaulté se mire,
 Voire le ciel, & la nature, & l'art,
 Depent le frein, qui en plus d'une part
 A son plaisir & m'arreste, & me vire,
 Pourquoi sont ilz armez d'orgueil & d'ire?
 Pourquoi s'esteint ce doux feu qui en part?
 Pourquoi la main, qui le cœur me depart,
 Cache ses retz liens de mon martire?
 O belle main! ô beaux cheueux dorez!
 O clers flambeaux dignes d'estre adorez!
 Par qui ie crain', l'espere, ie lamente,
 Mon fier destin, & vostre force extreme,
 En vous aimant, me commandent que l'ame
 L'heureux objet du bien qui me tormente.*

XXIII.

*Piteuse voix, qui ecoutes mes pleurs,
 Et qui errant entre rochers & bois
 Auecques moy, m'a semblé maintesfoys
 Auoir pitié de mes tristes douleurs :*
*Voix qui tes plainz mesles à mes clameurs,
 Mon dueil au tien, si appeller tu m'oys
 Oliue, Oliue, & Oliue est ta voix,
 Et m'est auis qu'auecques moy tu meurs.*
*Seule ie t'ay pitoyable trouuée,
 O noble Nymphe! en qui (peult estre) encores
 L'antique feu de nouueau s'euertue.*
*Pareille amour nous auons esprouuée,
 Pareille peine aussi nous souffrons ores :
 Mais plus grande est la beaulté qui me tue.*

XXV.

*Ie ne croy point, veu le dueil que ie meine
 Pour l'apre ardeur d'une flamme subtile,
 Que mon œil feust en larmes si fertile,
 Si n'eusse au chef d'eau viue vne fonteine.*
*Larmes ne sont, qu'auecq' si large vene
 Hors de mes yeux maintenant ie distile :*
*Tout pleur seroit à finir inutile
 Mon dueil, qui n'est qu'au meillieu de sa peine.*
*L'humeur vitale en soy toute reduite
 Deuant mon feu craintiue prent la fuyte
 Par le sentier qui meine droict aux yeux.*
*C'est cete ardeur, dont mon ame rauie
 Fuyra bien tost la lumiere des cieux,
 Tirant à soy & ma peine & ma vie.*

XXVI.

*La nuit m'est courte, & le iour trop me dure,
 Je fuy l'amour, & le fuy' à la trace,
 Cruel me suis, & requier' vostre grace,
 Je pren' plaisir au torment que i'endure :*
*Je voy' mon bien, & mon mal ie procure,
 Desir m'enflamme, & crainte me rend glace,
 Je veux courir, & iamais ne deplace,
 L'obscur m'est cler, & la lumiere obscure.*
*Votre ie suis, & ne puis estre mien,
 Mon corps est libre, & d'un etroit lien
 Je sen' mon cœur en prison retenu.*
*Obtenir veux, & ne puis requerir,
 Ainsi me blesse, & ne me veult guerir
 Ce vieil enfant, aueugle archer, & nu.*

XXVII.

*Quand le soleil laue sa teste blonde
 En l'Ocean, l'humide & noire nuit
 Vn coy sommeil, vn doux repos sans bruit
 Epant en l'air, sur la terre & soubz l'onde.*
*Mais ce repos, qui soulaige le monde
 De ses trauaux, est ce qui plus me nuist :*
*Et d'astres lors si grand nombre ne luist,
 Que i'ay d'ennuiz & d'angoisse profonde.*
*Puis quand le ciel de rougeur se colore,
 Ce que ie puis de plaisir concevoir
 Semble renaître avec la belle Aurore.*
*Mais qui me fait tant de bien recevoir?
 Le doux espoir, que i'ay de bien tost voir
 L'autre soleil, qui la terre decore,*

XXVIII.

*Ce que ie fen', la langue ne refuse
 Vous decouurir, quand suis de vous absent,
 Mais tout soudain que pres de moy vous sent,
 Elle deuient & muette, & confuse.
 Ainsi, l'espoir me promeçt, & m'abuse :
 Moins pres ie suis, quand plus ie suis present :
 Ce qui me nuist, c'est ce qui m'est plaisent :
 Le quier' cela, que trouuer ie recuse.
 Ioyeux la nuit, le iour triste ie suis :
 J'ay en dormant ce qu'en veillant poursuis :
 Mon bien est faulx, mon mal est veritable.
 D'vne me plain', & deffault n'est en elle :
 Fay' donc q'Amour, pour m'estre charitable,
 Breue ma vie, ou ma nuit eternelle.*

XXIX.

*Les cieux, l'amour, la mort, & la nature,
 Honneur, credit, faueur, enuie, ou crainte,
 De ceste forme en moy si bien empreinte,
 N'effaceront la viue protraiture,
 Ivoire, gemme, & toute pierre dure
 Se peut briser, si du fer est atteinte,
 Mais bien qu'ell' soit de se rompre contrainte,
 De se changer iamais ell' n'endure.
 Mon cœur est tel, & me le fist prouuer
 Amour, alors que pour vous y grauer,
 A coups de trait me liura la bataille.
 Je sçay combien son arc y trauailla,
 Plus de cent coups, non vn seul me bailla,
 Premier qu'il peust en leuer vne écaille.*

XXX.

*Bien que le mal, que pour vous ie supporte,
 Soit violent, toutesfois ie ne l'ose
 Appeller mal, pource qu'aucune chose
 Ne vient de vous, qui plaisir ne m'apporte :*
*Mais ce m'est bien vne douleur plus forte ,
 Que ie ne puy de ma tristesse enclose
 Tourner la clef, lors que ie me dispose
 A vous ouvrir de mes pensers la porte.*
*Si donc mes pleurs, & mes souspirs cuysans,
 Si mes ennuiꝝ ne vous sont suffisans
 Temoings d'amour, quele plus seure preuue,
 Quelle autre foy, si non mourir, me reste?*
*Mais le remede (helas) trop tard se treuue
 A la douleur que la Mort manifeste.*

XXXI.

*Le grand flambeau gouverneur de l'année,
 Par la vertu de l'enflammée corne
 Du blanc thaureau, prez, montz, riuaiques orne
 De mainte fleur du sang des princes née.*
*Puis de son char la roüe estant tournée
 Vers le cartier prochain du Capricorne,
 Froid est le vent, la saison nue, & morne ,
 Et toute fleur deuient seiche & fenée.*
*Ainsi, alors que sur moy tu etens,
 O mon Soleil! tes clers rayons epars,
 Sentir me fais vn gracieux printens :*
*Mais tout soudain que de moy tu depars,
 Je sens en moy venir de toutes parts
 Plus d'vn hyuer, tout en vn mesme tens.*

XXXII.

*Tout ce qu'icy la Nature enuironne,
 Plus tost il naist, moins longuement il dure :
 Le gay printemps s'enrichist de verdure,
 Mais peu fleurist l'honneur de sa couronne.
 L'ire du ciel facilement etonne
 Les fruiçts d'esté, qui craignent la froidure :
 Contre l'hiuer ont l'ecorce plus dure
 Les fruiçts tardifs, ornement de l'autonne.
 De ton printemps les fleurettes seichées
 Seront vn iour de leur tige arrachées,
 Non la vertu, l'esprit & la raison,
 A ces doulx fruiçts en toy meurs deuant l'aage,
 Ne faiçt l'esté, ny l'autonne dommage,
 Ny la rigueur de la froide saison.*

XXXIII.

*O prison douce, ou captif ie demeure
 Non par dedaing, force ou inimitié,
 Mais par les yeulx de ma douce moitié,
 Qui m'y tiendra iusq'à tant que ie meure.
 O l'an heureux, le mois, le iour, & l'heure,
 Que mon cœur fut auecq' elle allié!
 O l'heureux nœu, par qui i'y fu' lié,
 Bien que souuent ie plain', souspire, & pleure!
 Tous prisonniers, vous etes en soucy,
 Craignant la loy & le iuge severe :
 Moy plus heureux, ie ne suis pas ainsi.
 Mile doulx motz doucement exprimez,
 Mil' doulx baisers, doucement imprimez,
 Sont les tormens ou ma foy perseuere.*

XXXIII.

*Après auoir d'un bras victorieux
 Domté l'effort des superbes courages,
 Aucuns iadis bastirent haulx ourages,
 Pour se venger du temps iniurieux :*
*Autres craignans leurs aâes glorieux
 Assuietir à flammes & orages,
 Firent ecriz qui malgré telz outrages
 Ont faiâ leurs noms voler iusques aux cieulx.*
*Maintz au iourdhuy en signe de victoire
 Pendent au temple armes bien etophées :*
Mais ie ne veulx acquerir telle gloire :
*Auoir esté par vous vaincu & pris,
 C'est mon laurier, mon triomphe, & mon prix,
 Qui ma depouille egale à leurs trophées.*

XXXV.

*Me soit amour ou rude, ou favorable,
 Ou hault, ou bas me pousse la fortune,
 Tout ce qu'au cœur ie sen' pour l'amour d'une,
 Iusq'à la mort, & plus, sera durable.*
*Ie suis le roc de foy non variable,
 Que vent, que mer, que le ciel importune,
 Et toutesfois aduerse ou oportune
 Soit la saison, il demeure imployable.*
*Plus tost voudra le diamant apprendre
 A s'amolir de son bon gré, ou prendre
 Soubz vn burin de plom, diuerse forme,
 Que par nouveau ou bonheur, ou malheur,
 Mon cœur, ou est de vostre grand' valeur
 Le vray protraia, en autre se transforme.*

XXXVI.

L'vnic oiseau (miracle emerueillable)
Par feu se tue, ennuyé de sa vie :
Puis quand son ame est par flammes rauie,
Des cendres naist vn autre à luy semblable.
Et moy qui suis l'vunique miserable,
Faché de vivre, vne flamme ay suyuie,
Dont conuiendra bien tost que ie deuie,
Si par pitié ne m'etes secourable.
O grand' douceur ! ô bonté souueraine !
Si tu ne veulx dure & inhumaine estre
Soubz ceste face angelique & seraine,
Puis qu'ay pour toy du Phenix le semblant,
Fay qu'en tous poinctz ie luy soy' ressemblant,
Tu me feras de moymesme renaiistre.

XXXVII.

Celle qui tient par sa fiere beauté
Les Dieux en feu, en glace, aise, & martire,
L'œil impiteux soudain de moy retire,
Quand ie me plain' à sa grand' cruauté.
Si ie la suy' ell' fuit d'autre couté,
Si ie me deulx, mes larmes la font rire,
Et si ie veulx ou parler ou ecrire,
D'elle iamais ne puis estre ecouté.
Mais (ô moy sot) de quoy me doy-ie plaindre,
Fors du desir, qui par trop hault ataindre,
Me porte au lieu ou il brusle ses aesles?
Puis moy tumbé, Amour qui ne permet
Finir mon dueil, soudain les luy remet,
Renouelant mes cheutes eternelles.

XXXVIII.

*Sacrée, sainte, & celeste figure,
 Pour qui du ciel l'admirable & hault temple
 Semble courbé, afin qu'en toy contemple
 Tout ce que peult son industrie & cure :*
*Si de tes yeulx les beaux raiç d'auanture
 Daignent mon cœur echauffer, il me semble
 Qu'en moy soudain vn feu diuin s'assemble,
 Qui mue, altere, & rauist ma nature :*
*Et si mon œil ose se hazarder
 A contempler vne beauté si grande,
 Vn Ange adonq' me semble regarder.
 Lors te faisant d'ame & de corps offrande,
 Ne puis le cœur idolatre garder,
 Qu'il ne t'adore, & ses yeux ne te rande.*

XXXIX.

*Plus ferme foy ne fut onques iurée
 A nouueau prince, ó ma seule princesse,
 Que mon amour, qui vous sera sans cesse
 Contre le temps & la mort assuree.
 De fosse creuse, ou de tour bien murée
 N'a point besoing de ma foy la fortreffe,
 Dont ie vous fy' dame, roine, & maistresse,
 Pource qu'ell' est d'eternelle durée.
 Thefor ne peult sur elle estre vainqueur,
 Vn si vil prix n'aquier vn gentil cœur :
 Non point faueur ou grandeur de lignage,
 Qui eblouist les yeulx du populaire :
 Non la beauté, qui vn leger courage
 Peult emouuoir, tant que vous, me peult plaire.*

XL.

*Si des saincts yeulx que ie vois adorant,
Vient mon ardeur, si les miens d'heure en heure
Par le degout des larmes que ie pleure,
Donnent vigueur à mon feu deuorant :
Si mon esprit vif dehors, & mourant
Dedans le cloz de sa propre demeure,
Vous contemplant permet bien que ie meure,
Pour estre en vous plus qu'en moy demeurant :
Bien est le mal & violent & fort,
Dont la douceur coupable de ma mort
Me faiçt aueugle à mon prochain dommage.
Cruel tyran de la ferue pensée,
De ce loyer est donq' recompensée
L'ame qui faiçt à son seigneur hommage.*

XLI.

*Ie suis semblable au marinier timide,
Qui voyant l'air ça & la se troubler,
La mer ses flotz ecumeux redoubler,
Sa nef gemir soubz ceste force humide,
D'art, d'industrie, & d'esperance vide
Pense le ciel & la mer s'assembler,
Se met à plaindre, à crier, à trembler,
Et de ses veulx les Dieux enrichir cuyde :
Le nocher suis, mes pensers sont la mer,
Soupirs & pleurs sont les ventz & l'orage,
Vous ma Déesse etes ma clere etoile,
Que seule doy', veulx, & puis reclamer,
Pour affeurer la nef de mon courage,
Et eclersir tout ce tenebreux voile.*

XLII.

*Les chaulx soupirs de ma flamme incongne
 Ne font soupirs, & telz ne les veulx dire,
 Mais bien vn vent : car tant plus ie soupire,
 Moins de mon feu la chaleur diminue.
 Ma vie en est toutesfois soutenue,
 Lors que par eulx de l'ardeur ie respire :
 Ma peine aussi par eulx mesmes empire,
 Veux que ma flamme en est entretenue.
 Tout cela vient de l'Amour qui enflamme
 Mon estommac d'une eternelle flamme,
 Et puis l'eunte au tour de luy volant.
 O petit Dieu, qui terre & ciel allumes !
 Par quel miracle en feu si violant
 Tiens-tu mon cœur, & point ne le consumes ?*

XLIII.

*Penfer volage, & leger comme vent,
 Qui or' au ciel, or' en mer, or' en terre
 En vn moment cours & recours grand erre,
 Voire au seiour des ombres bien souuent.
 Et quelque part, que voisies t'esleuant
 Ou rabaiſſant, celle qui me faiſt guerre,
 Celle beauté tousiours devant toy erre,
 Et tu la vas d'vn leger pié suyuant.
 Pourquoi suis-tu (ô penser trop peu sage !)
 Ce qui te nuist ? pourquoi vas-tu sans guide,
 Par ce chemin plein d'erreur variable ?
 Si de parler au moins eusses l'vsage,
 Tu me rendrois de tant de peines vide,
 Toy en repos, & elle pitoyable.*

XLIII.

*Au goust de l'eau la fieure se rappaise,
 Puis s'euertue au cours, qui sembloit lent :
 Amour aussi m'est humble & violent
 Quand le coral de voz leures ie baise.
 L'eau goute à goute anime la fournaize
 D'un feu couuert le plus etincelant :
 L'ardent desir que mon cœur va celant,
 Par voz baisers se faiçt plus chault que braiçe.
 D'un grand traicç d'eau, qui freschement distile,
 Souuent la fieure est etainte, Madame.
 L'onde à grand flot rent la flamme inutile,
 Mais, ô baisers, delices de mon ame !
 Vous ne pouriez & fussiez vous cent mile,
 Guerir ma fieure, ou eteindre ma flamme.*

XLV.

*Ores qu'en l'air le grand Dieu du tonnerre
 Se rue au seing de son epouse amée,
 Et que de fleurs la nature semée,
 A faiçt le ciel amoureux de la terre :
 Or' que des ventz le gouuerneur desserre
 Le doux Zephire, & la forest armée,
 Voit par l'épaiç de sa neuue ramée
 Maint libre oiseau, qui de tous couteç erre :
 Je vois faisant vn cry non entendu,
 Entre les fleurs du sang amoureux nées,
 Pasle, deffoubz l'arbre pasle etendu :
 Et de son fruiç amer me repaiçsant,
 Aux plus beaux iours de mes verdes années
 Vn triste hyuer sen' en moy renaiçsant.*

XLVI.

*Lequel des Dieux fera que ie ne sente
 L'heureux malheur de l'espoir qui m'attire,
 Si le plaisir, suieât de mon martire,
 Fuyant mes yeulx à mon cœur se presente?
 Quel est le fruit de l'incertaine attente,
 Ou sans profit si longuement i'aspire?
 Quel est le bien, pour qui tant ie soupire?
 Quel est le gaing du mal qui me contente?
 Qui guerira la playe de mon cœur?
 Qui tarira de mes larmes la source?
 Qui abatra le vent de mes soupirs?
 Montre le moy, ô celeste vainqueur,
 Qui as finy le terme de ma course
 Au ciel, ou est le but de mes desirs.*

XLVII.

*Le doux sommeil, paix & plaisir m'ordonne,
 Et le reueil guerre & douleur m'apporte :
 Le faulx me plaist, le vray me deconforte :
 Le iour tout mal, la nuit tout bien me donne.
 S'il est ainsi, soit en toute personne
 La verité enseuelie & morte.
 O animaulx de plus heureuse sorte,
 Dont l'œil fix mois le dormir n'abandonne !
 Que le sommeil à la mort soit semblant,
 Que le veiller de vie ait le semblant,
 Je ne le dy, & le croy' moins encores :
 Ou s'il est vray, puis que le iour me nuist
 Plus que la mort, ô mort, veilles donq' ores
 Clorre mes yeulx d'une eternelle nuit.*

XLVIII.

*Pere Ocean, commencement des choses,
 Des Dieux marins le sceptre vertueux,
 Qui maint ruisseau & fleuve impetueux
 En ton seing large enfermes & composes :
 Tu ne sens point, quand moins tu te reposes,
 Plus s'irriter de flots tempestueux
 Contre tes bords, qu'en mon cœur fluctueux
 Je sen' de vents & tempestes encloses.
 Helas reçois mes chaudes larmes donques
 En ton liquide : eteins leur feu, si onques
 Tu as senty d'amour quelque scintille,
 Et si tes eaux peuvent le feu eteindre,
 Qui rend la foudre & trident inutile,
 Et qui se fait jusques aux enfers creindre.*

XLIX.

*Sacré rameau de celeste presage,
 Rameau par qui la colombe enuoyée
 Au demeurant de la terre noyée
 Porta iadis vn si ioyeux message :
 Heureux rameau, soubz qui gist à l'ombrage
 La douce paix icy tant désirée,
 Alors que Mars & la Discorde irée
 Ont tout remply de feu, de sang, de rage :
 S'il est ainsi que par les sainctz escriptz
 Sois tant loué, hélas, reçois mes criz,
 O mon seul bien ! ô mon espoir en terre !
 Qui seulement ne me temoignes ores
 Paix, & beau temps : mais toymesmes encores
 Me peulx sauuer de naufrage & de guerre.*

L.

Si mes pensers vous estoient tous ouuers,
Si de parler mon cœur auoit l'vsaige,
Si ma constance estoit peinte au visaige,
Si mes ennuiꝝ vous estoient decouuers,
Si les soupirs, si les pleurs, si les vers
Montroient au vif vne amoureuse raige,
Lors ie pourroy' flechir vostre couraige,
Voire à pitié mouuoir tout l'vniuers.
Adoncq' Amour, seul tesmoing de ma peine,
Vous pouroit estre vne preuue certaine
De ma fidele & serue loyaulté,
Qui d'aussi loing deuant les autres passe,
Que le parfaict de vostre belle face
Hausse le chef sur toute autre beaulté.

Ll.

O toy, à qui a été ottroyé
Voir cete flamme ardent', qui s'entretient
En l'estommac du Geant qui soutient
Vn mont de feu sur son doz foudroyé :
Et cetuy la, qui l'oyzeau dedié
Au Dieu vangeur, qui la foudre en main tient,
Paiſt d'vn poumon, qui tousiours luy reuient
Au froid sommet de Caucaſe lié :
Ie te supply' imaginer encore
Ce qui mon cœur brusle, englace, & deuore,
Sans me donner loysir de respirer.
Lors me diras, voyant ma peine telle,
Tu fers d'exemple, à qui ose aspirer
Trop hardiment à chose non mortelle.

LII.

*Mere d'Amour, & fille de la mer,
 Du cercle tiers lumiere souuerene,
 Qui ciel & terre, & champs semez d'arene
 Peuz iusq'au fond des ondes enflammer :
 Toy qui le doux mesles avec l'amer,
 Quand ce beau riz, qui le ciel rasserene,
 De tous les Dieux le plus cruel refrene,
 Et le contrainct ton aide reclamer :
 Dont luy tout plein de ce tant doux venin
 Entre tes bras paist son œil ia benin
 En ta diuine & celeste beauté :
 Te plaise (helas) Déesse, à ma priere,
 Fleschir vn peu ceste mienne guerriere,
 Qui a trop plus que Mars de cruauté.*

LIII.

*Voyant au ciel tant de flambeaux ardents,
 Le dy souuent, ô beauté non pareille,
 Si le dehors est si plain de merueille,
 Combien parfait doit estre le dedens?
 Si tes beaux yeulx traictz & flammes dardans
 Luyfent sur moy, mon ame se reueille
 Au paradis, que ta bouche vermeille
 Ouure aux espriç qui te sont regardans.
 Mais quand ie sen' soubz ta douce beauté
 L'horrible enfer de ta grand' cruauté,
 Ce qui est beau me semble estre cruel :
 Mesme le ciel, qui tant me souloit rire,
 Me faict douter si plaisant ie doy' dire
 Son beau sejour, qui est perpetuel.*

LIII.

*Or' que la nuit son char étoilé guide,
 Qui le silence & le sommeil rameine,
 Me plaist lascher, pour defaigrir ma peine,
 Aux pleurs, aux criz, & aux soupirs la bride.
 O ciel! ô terre! ô element liquide!
 O ventz! ô bois! rochiers, monteigne, & plaine,
 Tout lieu desert, tout riuage, & fonteine,
 Tout lieu remply, & tout espace vide!
 O demy ζ Dieux! ô vous nymphes des bois!
 Nymphes des eaux, tous animaux diuers,
 Si onq' auez senty quelque amitié,
 Veille ζ piteux ouyr ma triste voix,
 Puis que ma foy, mon amour, & mes vers
 N'ont sceu trouuer en Madame pitié.*

LV.

*O foible esprit, chargé de tant de peines
 Que ne veulx-tu foub ζ la terre descendre?
 O cœur ardent, que n'es-tu mis en cendre?
 O tristes yeulx, que n'estes-vous fonteines?
 O bien douteux! ô peines trop certaines!
 O doux sçauoir, trop amer à comprendre!
 O Dieu qui fais que tant i'ose entreprendre,
 Pourquoi rends-tu mes entreprises vaines?
 O ieune archer, archer qui n'as point d'yeulx,
 Pourquoi si droi ζ as-tu pris ta visée?
 O vif flambeau, qui embrases les Dieux,
 Pourquoi as-tu ma froideur attifée?
 O face d'ange! ô cœur de pierre dure!
 Regarde au moins le torment que i'endure.*

LVI.

*Amour voulant hauffer le chef vainqueur
 Deffus la crainte à la noire sequelle,
 Mist l'esperance, & sa bande avec' elle,
 Sa bande blanche au plus fort de mon cœur.
 Amour est fort, mais foible est la vigueur
 De l'esperance, & la tourbe cruelle
 A cein& le lieu d'horreur perpetuelle,
 Le foudroyant du canon de rigueur.
 Mais repoussez l'effort de la gent noire,
 Vous qui tenez le sort de la victoire,
 N'auez-vous point de voz subiects emoy?
 Si vous souffrez que cete prise aduienne,
 Vous y aurez plus grand' perte que moy,
 Veu que la place est plus vostre que mienne.*

LVII.

*Qui a nombré, quand l'astre qui plus luit
 Ia le milieu du bas cercle enuironne,
 Tous ces beaux feux qui font vne couronne
 Aux noirs cheueux de la plus clere nuit :
 Et qui a sceu combien de fleurs produit
 Le verd printemps, combien de frui& l'autonne,
 Et les thesors, que l'Inde riche donne
 Au marinier qu'auarice conduit :
 Qui a conté les etincelles viues
 D'Ætne, ou Vesuue, & les flot& qui en mer
 Hurtent le front des ecumeuses riués :
 Celuy encor' d'une, qui tout excelle,
 Peult les vertuz & beautez estimer,
 Et les tormens que i'ay pour l'amour d'elle.*

LVIII.

*Cet' humeur vient de mon œil qui adore
 Ton saint protraict, seul Dieu de mon soucy :
 De mon cueur part maint soupir adoucy,
 De tes yeulx fort le feu qui me deuore.
 Donques le pris de celuy qui t'honore,
 Est-ce la mort, & le marbre endurcy ?
 O pleurs ingratz ! ingratz soupirs aussi,
 Mon feu, ma mort, & ta rigueur encore.
 De mon esprit les aefles sont guidées
 Jusques au seing des plus haultes Idées
 Idolatrant ta celeste beaulté.
 O doux pleurer ! ô doux soupirs cuisans !
 O douce ardeur de deux Soleilz luisans !
 O douce mort ! ô douce cruaulté !*

LIX.

*Moy, que l'amour a faiçt plus d'un Léandre,
 De cest oyseau prendray le blanc pennaige,
 Qui en chantant plaingt la fin de son aage
 Aux bordz herbuз du recourbé Méandre^{oo}
 Dessoubz mes chantz voudront (possible) apprendre
 Maint bois sacré, & maint antre sauuage,
 Non gueres loing de ce fameux riuage,
 Ou Meine va dedans Loyre se rendre.
 Puis descendant en la sainte forest,
 Ou maint amant à l'ymbrage encor' est,
 Iray chanter au bord obliuieux,
 D'ou arrachant vostre bruit non pareil,
 De reuoler icy hault enuieux,
 Luy feray voir l'vn & l'autre soleil.*

L X.

*Diuin Ronsard, qui de l'arc à sept cordes
Tiras premier au but de la memoire
Les traittez aelez de la Françoisse gloire,
Que sur ton luc haultement tu accordes.
Fameux harpeur, & prince de noz Odes,
Laisse ton Loir haultain de ta victoire,
Et vien sonner au riuage de Loire
De tes chansons les plus nouvelles modes.
Enfonce l'arc du vieil Thebain archer,
Ou nul que toy ne sceut onq' encocher,
Des doctes sœurs les saiettes diuines.
Porte pour moy parmy le ciel des Gaulles
Le saint honneur des nymphes Angeuines,
Trop pesant faix pour mes foibles epaules.*

L X I.

*Allez mes vers, portez dessus voz aeles
Les saintz rameaux de ma plante diuine,
Seul ornement de la terre Angeuine,
Et de mon cœur les viues etincelles.
De vostre vol les bornes seront telles
Que des l'Aurore, ou le Soleil decline,
Je voy defia le monde qui s'incline
A la beauté des beautez immortelles.
Si quelqu'un né sous amoureuse etoile
Daigne eclersir l'obscur de vostre voile,
Priez qu'Amour luy soit moins rigoureux :
Mais s'il ne veult, ou ne peult concevoir
Ce que ie sen', souhaitez luy de voir
L'heureux obiect qui m'a fait malheureux.*

LXII.

*Qui vouldra voir le plus precieux arbre,
 Que l'orient ou le midy auoüe
 Vienne ou mon fleuve en ses ondes se ioüe :
 Il y verra l'or, l'iuoire, & le marbre.
 Il y verra les perles, le cinabre,
 Et le cristal : & dira que ie loüe
 Vn digne obieç de Florence & Mantoüe,
 De Smyrne encor', de Thebes & Calabre :
 Encor'dira que la Touure & la Seine,
 Auec' la Saone arriueroyent à peine
 A la moitié d'un si diuin ouurage :
 Ne cetuy la qui naguere a faiç lire
 En lettres d'or graué sur son rivage
 Le vieil honneur de l'une & l'autre Lire.*

LXIII.

*Ma plus grand' force estoit retraiçte au cœur,
 Et contre Amour faisoit plus de deffence,
 Quand ce cruel pour venger telle offence,
 Fut par mes yeulx de ma vertu vainqueur.
 Lors de ses traiççz ne sentoy' la rigueur,
 Lors ie n'auoy' de son feu congnoissance,
 Lors ne cuidoy' que sa haulte puissance
 Sur ma foiblesse eust aucune vigueur.
 Mais, ô le fruiç de ma belle entreprise !
 Il a choisy pour gaing de ma victoire
 Au plus hault ciel la beauté qui me tue :
 La fault chercher le bien que tant ie prise,
 Faisant à tous par mon malheur notoire,
 Que l'homme en vain contre Dieu s'euertue.*

LXIII.

Comme iadis, l'ame de l'vniuers
Enamourée en sa beaulté profonde,
Pour façonner cete grand' forme ronde,
Et l'enrichir de ses thefors diuers,
Courbant sur nous son temple aux yeulx ouuers,
Separa l'air, le feu, la terre, & l'onde,
Et pour tirer les semences du monde,
Sonda le creux des abismes couuers :
Non autrement, ó l'ame de ma vie !
Tu feus à toy par toymesme rauie ,
Te voyant peinte en mon affection.
Lors ton regard d'un accord plus humain
Lia mes sens, ou Amour de sa main
Forma le rond de ta perfection.

LXV.

Ces cheueux d'or, ce front de marbre, & celle
Bouche d'œillez & de lix toute pleine,
Ces doux soupirs, cet' odorante haleine,
Et de ces yeulx l'une & l'autre etincelle,
Ce chant diuin qui les ames rapelle,
Ce chaste ris, enchanteur de ma peine,
Ce corps, ce tout, bref, cete plus qu'humeine
Doulce beauté si cruellement belle,
Ce port humain, cete grace gentile,
Ce vif esprit, & ce doux grave stile,
Ce hault penser, cet' honneste silence,
Ce sont les haims, les appaz, & l'amorse,
Les traits, les rez, qui ma debile force,
Ont captiué d'une humble violence.

LXVI.

*Pour mettre en vous sa plus grande beauté,
 Le ciel ouurit ses plus riches thefors :
 Amour choisit de ses traits les plus fors,
 Pour me tirer sa plus grand' cruauté.
 Les Astres n'ont de luire liberté,
 Quand le Soleil ses rayons met dehors :
 Ou apparoit vostre celeste corps,
 La beauté mesme y perdrait sa clerté.
 Si le torment de mes affections
 Croist à l'egal de voz perfections,
 Et si en vous plus qu'en moy ie demeure,
 Pourquoi n'as-tu, ô fiere destinée !
 Rompu le fil de ma vie obstinée ?
 Je ne croy point, que de douleur on meure.*

LXVII.

*Sus chaulx soupirs allez à ce froid cœur,
 Rompez ce glaz, qui ma poitrine enflamme,
 Et vous mes yeulx, deux tesmoins de ma flamme,
 Faites pluuoir vne triste liqueur :
 Allez pensers, flechir cete rigueur,
 Engrauez moy au marbre de cete ame :
 Et vous mes vers, criez devant Madame,
 Mort ou mercy soit fin de ma langueur.
 Dites, comment ces tenailles d'yuoire
 Pour animer l'immortel de sa gloire
 Ont arraché mon esprit de sa place,
 Et que mon cœur rien qu'elle ne respire.
 O bien heureux qui void sa belle face !
 O plus heureux qui pour elle soupire !*

LXVIII.

*Que n'es tu las (mon desir) de tant fuyure
 Celle qui est tant gaillarde à la fuite?
 Ne la vois-tu deuant ma lente suite
 Des laqs d'amour voler franche & deliure?
 Ce faulx espoir, dont la douceur m'enyure
 Tout en vn poinct m'arreste, & puis m'incite,
 Me pousse en hault, & puis me precipite,
 Me faiçt mourir, & puis me faiçt reuiure.
 Ainsi courant de sommez en sommez
 Auec' Amour, ie ne pense iamais,
 Fol desir mien, à te haulser la bride.
 Bien m'as-tu donq' mis en proye au danger,
 Si ie ne puis à mon gré te ranger,
 Et si i'ay pris vn aueugle pour guide.*

LXIX.

*L'enfant cruel de sa main la plus forte
 M'ouurit le flanc qui est le plus debile,
 Plantant au roc de mon cœur immobile
 Le sainct rameau qu'en mon ame ie porte.
 Toute vertu, tout honneur, toute sorte
 De bonne grace, & de façon gentile
 Sont pour racine à la plante fertile,
 Dont la haulteur iusq'au ciel me transporte.
 L'eau de mes yeulx, & la viue chaleur
 De mes fouspirs en vigueur la maintiennent :
 Son pasle teinçt ressemble à ma couleur.
 La mes ecriz fueille seiche deuiennent :
 Mon vain espoir y est tousiours en fleur,
 Et mes ennuiç sont les fruiçtz qui en viennent.*

LXX.

Cent mille fois, & en cent mille lieux
Vous rencontrant, ô ma douce guerrière !
Le pié tremblant me retire en arrière
Pour avoir paix avecques voz beaux yeulx.
Mais ie ne puis, & ne pouroient les Dieux
Frener le cours de ma volonté fiere :
Si ie le puis, la superbe riuere
Fera le sien monter iusques aux cieulx.
Que te sert donq' eloingner le vainqueur,
O toy mon œil ! si au milieu du cœur
Le sen' le fer dont il fault que ie meure ?
Ainsi le cerf par la plaine elancé
Euite l'arc meurtrier qui l'a blessé,
Mais non le traict, qui tousiours luy demeure.

LXXI.

Le cresse honneur de cest or blondissant
Sur cest argent vny de tous coutez,
Sur deux soleils deux petitz arcs voutez,
Deux petitz brins de corail rougissant,
Ce cler vermeil, ce vermeil vnissant
Œillez & lysz freschement enfantez,
Ces deux beaux rancs de perles bien plantez
Et tout ce rond en deux pars finissant,
Ce val d'albastre, & ces coufaux d'iuoire,
Qui vont ainsi comme les flots de Loire
Au lent soupir d'un Zephire adoulci,
C'est le moins beau des beautez de Madame,
Mieulx engrauée au marbre de mon ame,
Que sur mon front n'en est peinct le soucy.

LXXII.

*Ce voile blanc, que vous m'avez donné,
 Je le compare à ma foy nette & franche :
 L'antique foy portoit la robe blanche,
 Mon cœur tout blanc est pour vous ordonné
 Son beau caré d'ouillage enuironné,
 Seul ornement & thesor de ma manche,
 Pour vostre nom porte l'heureuse branche
 De l'arbre saint dont ie suis couronné.
 Mile couleurs par l'aiguille y sont iointes,
 Amour a fait en mon cœur mile pointes.
 La sont encor sans fruit bien mile fleurs.
 O voile heureux, combien tu es vtile
 Pour effuyer l'œil, qui en vain distile
 Du fond du cœur mile ruisseaux de pleurs !*

LXXIII.

*Le beau cristal des saintz yeulx de Madame
 Entre les lyz & roses degoutoit,
 Et ce pendant Amour qui le goutoit,
 En arrousa le iardin de mon ame.
 Au soupirer, qui les marbres entame,
 Le ciel pleurant & triste se vouïtoit,
 Et le Soleil, qui pleindre l'ecoutoit
 S'osta du chef les rayons de sa flâme.
 Les ventz brusloient d'une chaste amitié,
 L'air, qui au tour s'enflammoit de pitié,
 En fist pluuoir vne triste rousée :
 Mes yeulx estoient deux fontaines de pleurs,
 La terre adonq' qui en fut arroufée,
 En fit fortir mile amoureuses fleurs.*

LXXIII.

*Si le pinceau pouuoit montrer aux yeulx
 Ce que le ciel, les Dieux, & la Nature
 Ont peint en vous, plus viuante peinture
 Ne virent onq' de Grece les ayeulx.
 Toy donq' amant, dont l'œil trop curieux
 Prent seulement des beautez nourriture,
 Fiche ta veüe en cete protraiture,
 Dont la beauté plairoit aux plus beaux Dieux.
 Mais si la viue & immortelle image
 Ne te deplait, seule qui le dommage
 De maladie, ou du temps ne doit craindre :
 Voy ses escriz, oy son diuin sçauoir,
 Qui mieulx au vif l'esprit te fera voir,
 Que le visage Appelle n'eust sçeu peindre.*

LXXV.

*Nymphes meslez voz plus vermeilles roses
 Parmy les lyz qui sont plus blanchiffans,
 Et les œillez qui sont plus rougiffans,
 Parmy les fleurs plus freschement declofes :
 De tout cela, & des plus belles choses
 Que vous ayez en voz prez verdiffans,
 Faiçtes bouquez & chappeaux floriffans,
 Or' que des champs les beautez sont enclofes.
 Et toy, qui fais du monde le grand tour,
 Bien que tu n'ay's au taureau faiçt retour,
 En mile fleurs, & mil', & mil' encore,
 Peins mes ennuiç, & qu'on y puisse lire
 Le nom qu'Anjou doit sur tout autre elire,
 Pour decorer celle qui le decore.*

LXXVI.

Quand la fureur, qui bat les grandz coupeaux,
 Hors de mon cœur l'Oliue arachera,
 Avec le chien le loup se couchera,
 -Fidele garde aux timides troupeaux :
 Le ciel, qui void avec tant de flambeaux,
 Le violent de son cours cessera :
 Le feu sans chault & sans clerté fera,
 Obscur le ront des deux astres plus beaux :
 Tous animaulx changeront de sejour
 L'vn avec' l'autre, & au plus cler du iour
 Ressemblera la nuit humide & sombre :
 Des prez seront semblables les couleurs,
 La mer sans eau, & les forestz sans ombre,
 Et sans odeur les roses & les fleurs.

LXXVII.

O fleuve heureux, qui as sur ton riuage
 De mon amer la tant douce racine,
 De ma douleur la seule medicine,
 Et de ma soif le desiré bruuage !
 O roc feutré d'vn verd tapy sauuage !
 O de mes vers la source cabaline !
 O belles fleurs ! ó liqueur cristaline !
 Plaisirs de l'œil qui me tient en seruage.
 Je ne suis pas sur vostre aise enuieux,
 Mais si i'avoy' pitoyables les Dieux,
 Puis que le ciel de mon bien vous honnore,
 Vous sentiriez aussi ma flamme viue,
 Ou comme vous, ie seroy' fleuve, & riue,
 Roc, source, fleur, & ruisselet encore.

LXXVIII.

*La Canicule au plus chault de sa rage
 Ne fai& trouver la fresche onde si belle,
 Ny l'arbrisseau si doucement appelle
 Le voyageur au fraiz de son ombrage :*
*La santé n'est de si ioyeux presage
 Au lent retour de sa clerté nouvelle,
 Que le plaisir en moy se renouvelle,
 Quand i'apperçoy l'angelique visage.*
*Soit qu'en riant ses leures coralines
 Montrent deux rancz de perles cristalines,
 Soit qu'elle parle, ou danse, ou bâle, ou chante,
 Soit que sa voix diuinement accorde
 Avec' le son de la parlante corde,
 Tous mes ennui& doucement elle enchante.*

LXXIX.

*Du ciel descend tout celeste pouuoir,
 Pour decorer cet' ame bien heureuse,
 Qui dessus toy ma terre planteureuse,
 Comme vn Phenix fai& ses aefles mouuoir.*
*Le Dieu de Loire, enflammé de la voir,
 Ard iusq'au fond de son onde plus creuse.
 O grand' beauté, ô puissance amoureuse,
 Qui fai& aux eaux nouueau feu conceuoir !*
*S'elle est à rive, il semble que les fleuves
 Tardent leurs cours : s'elle erre par les bois,
 Les chesnes vieulx en prennent robes neufues.*
*Le ciel courbé se mire dans ses yeulx,
 Echo respond à sa diuine voix,
 Qui fai& mourir les hommes & les Dieux.*

LXXX.

*Toy qui courant à voile haulte & pleine,
 Sage, ruzé, & bienheureux nocher,
 Loing du destroiã, du pyrate, & rocher,
 Voles hardy ou le desir te meine :*
*Ne crain pourtant, oyant ma souueréne
 Caler la voile, ou les ancrs lâcher,
 Sa douce voix ne te pourra fâcher,
 Voix angelique, & non d'vne Seréne.*
*Si tu la vois, tu verras le soleil
 Du beau visage, à cetuy-la pareil
 Que l'Océan de ses longs braz enferre.*
*O mile fois le bien aimé des Dieux,
 Qui sans mourir, & sans voler aux cieulx,
 Peult contempler le paradis en terre !*

LXXXI.

*Celle qui tient l'aele de mon desir,
 Par vn seul ris achemine ma trace
 Au paradis de sa diuine grace,
 Divin seiour du Dieu de mon plaisir.*
*La les amours volent tout à loisir,
 La est l'honneur engraué sus sa face,
 La les vertus, ornement de sa race,
 La les beutez qu'au ciel on peult choisir.*
*Mais si d'vn œil foudroyant elle tire
 Dessus mon chef quelque traiã de son ire.
 Pabisme au fond de l'eternelle nuit.*
*La n'est ma soif aux ondes periffante,
 La mon espoir & se fuit & se fuit,
 La meurt sans fin ma peine renaiissante.*

LXXXII.

*Vous qui aux bois, aux fleuves, aux campagnes,
 A cri, à cor, & à course hatue
 Suiuez des cerfs la trace fugitive,
 Auec' Diane, & les Nymphes compaignes :*
*Et toy ô Dieu ! qui mon riuage baignes,
 As-tu point veu vne Nymphé craintive,
 Qui va menant ma liberté captiue
 Par les sommetz des plus haultes montaignes ?
 Helas enfans ! si le sort malheureux
 Vous monstre à nu sa cruelle beauté,
 Que telle ardeur longuement ne vous tienne.
 Trop fut celuy chasseur auantureux,
 Qui de ses chiens sentit la cruauté,
 Pour auoir veu la chaste Cyntienne.*

LXXXIII.

*Deia la nuit en son parc amassoit
 Vn grand troupeau d'etoiles vagabondes,
 Et pour entrer aux cauernes profondes,
 Fuyant le iour, ses noirs chevaulx chassoit :*
*Deia le ciel aux Indes rougissoit,
 Et l'Aulbe encor' de ses tresses tant blondes
 Faisant grefler mille perlettes rondes,
 De ses thefors les prez enrichissoit :*
*Quand d'occident, comme vne etoile viue,
 Je vy sortir dessus ta verde riue,
 O fleue mien ! vne Nymphé en rient.
 Alors voyant cete nouvelle Aurore,
 Le iour honteux d'un double teint colore
 Et l'Angeuin & l'Indique orient.*

LXXXIII.

*Seul & pensif par la deserte plaine
 Refuant au bien qui me faict doloieux,
 Les longs baisers des collombs amoureux
 Par leur plaisir firent croitre ma peine.
 Heureux oiseaux, que vostre vie est pleine
 De grand' douceur ! ó baisers sauoureux !
 O moy deux fois & trois fois malheureux,
 Qui n'ay plaisir que d'esperance vaine !
 Voyant encor' sur les bords de mon fleuve
 Du sep lascif les longs embrassements,
 De mes vieulx maulx ie fy' nouvelle epreuve.
 Suis-je donc veuf de mes sacrez rameaux ?
 O vigne heureuse ! heureux enlacements !
 O bord heureux ! ó bien heureux ormeaux !*

LXXXV.

*Parmy les fleurs ce faulx Amour tendit
 Vne ré d'or legerement coulante,
 Soubs les rameaux d'une diuine Plante,
 Ou de pié coy ce cruel m'attendit.
 Bien me sembla que quelque voix me dit :
 Hastes les paz de ta course trop lente ;
 Quand vne main doucement violente
 Serrant la corde à terre m'etendit.
 Lors ie fu' pris : & ne me prenoy' garde
 Qu'en mille nœuds lié ie me regarde
 En la prison d'une beauté celeste :
 La est ma foy, géolier nuit & iour.
 O douce chartre ! ó bienheureux seiour,
 Qui m'a rendu la liberté moleste.*

LXXXVI.

*Pres d'un bocage, au milieu d'un beau pré,
 Ou d'un ruisseau la frescheur toujours dure,
 Je te feray vn autel de verdure
 De mille fleurs tout au tour diapré.
 La ie pendray en vn tableau sacré
 A ton saint nom, vne riche peinture,
 Ou ie feray de vers vne ceinture,
 De mille vers, s'ilz te viennent à gré.
 Soupire donq' de ta plus douce haleine,
 Me decourant sur ce col de porphire
 Ces laqs dorez coupables de ma peine.
 Ainsi des vents te soit donné l'empire,
 Ainsi ta Flore, ô bienheureux Zephire !
 Te soit toujours, & toujours plus humaine.*

LXXXVII.

*Vent doux soufflant, vent des vens souuerain,
 Qui voletant d'ailes bien empanées⁹¹
 Fais respirer de soueues halénées
 Ta douce Flore au visage serain,
 Pren de mes mains ce vase, qui est plein
 De mille fleurs avec' l'Aurore nées,
 Et mil' encor' à toy seul destinées,
 Pour t'en couvrir & le front & le seing.
 Encependant, au thesor de ces riués
 Je pilleray ces emeraudes viues,
 Ces beaux rubis, ces perles & saphirs,
 Pour mettre en l'or des tresses vagabondes,
 Qui ça & la folastrent en leurs ondes,
 Grosses du vent de tes plus doux soupirs.*

LXXXVIII.

*Si longue foy peult meriter merci,
 J'auray le gaing de ma perte passée,
 Si mon destin toute ardeur n'a chassée
 Du beau soleil, dont ie suis eclerci.
 Amour, qui fut longuement endurci,
 Ores piteux à mon ame offensée,
 A mis les yeulx au creux de ma pensée,
 Cler à luy seul, à tout autre obscurci.
 La forest prent sa verde robe neufue,
 La terre aussi, quina guere etoit veufue,
 Promet de fruidz vne accroissance pleine.
 Or cesse donq' l'hiuer de mes douleurs,
 Et vous plaisirs, naissez avec' les fleurs,
 Au beau soleil, qui mon printemps rameine.*

LXXXIX.

*Zephire soufle, & sa Dame raméne
 Les belles fleurs dont la terre est couuerte :
 La forest neufue oit sur sa teste verte
 Progne gemir, & pleindre Philomene.
 Le ciel trompeur qui le front rasserene,
 De ces thefors nous tient la porte ouuerte,
 Et pour tirer vn gaing de nostre perte,
 De nouveaux fruidz la Nature a fait pleine.
 Tous animaulx qui cheminent, & noüent,
 Qui vont glissant, & qui par l'air se ioüent,
 Sentent le feu, & ie suis le feu mesme.
 Vous seulement osez faire la guerre
 Contre celuy dont la puissance extreme
 Domte le ciel, l'air, la mer, & la terre.*

XC.

*Toy qui fis voir la lumiere incongne,
 Au chaste filz du ialoux inhumain,
 Quand tu pillas d'une trop docte main
 La proye en vain de Pluton retenue :
 L'horrible Dieu qui tonne sur la nue,
 Meu iustement pour son frere germain,
 Darda les traictez vangeurs du sort humain,
 Te foudroyant, de sa flamme congneue.
 Las moy chetif, qui l'obliuieux bord
 Malgré l'Enfer, Acheron, & son port,
 Ay depouillé de sa plus riche proye !
 Celle que j'ay faiã compaigne des Dieux,
 Me bat, me poingt, me brusle, me foudroye,
 Par les doulx traictez qui sortent de ses yeulx.*

XCI.

*Rendez à l'or cete couleur qui dore
 Ces blonds cheueux, rendez mil' autres choses :
 A l'orient tant de perles enclofes,
 Et au Soleil ces beaux yeulx que j'adore.
 Rendez ces mains au blanc yuoire encore,
 Ce seing au marbre, & ces leures aux roses,
 Ces doulx soupirs aux fleurettes declofes,
 Et ce beau teint à la vermeille Aurore.
 Rendez aussi à l'amour tous ses traictez,
 Et à Venus ses graces & attraiãz :
 Rendez aux cieulx leur celeste harmonie.
 Rendez encor' ce doulx nom à son arbre,
 Ou aux rochers rendez ce cœur de marbre,
 Et aux lions cet' humble felonnie.*

XCII.

*Ce bref espoir qui ma tristesse alonge,
 Traître à moy seul & fidele à Madame,
 Bien mille fois a promis à mon ame
 L'heureuse fin du soucy qui la ronge,
 Mais quand ie voy' sa promesse estre vn songe,
 Ie le maudy', ie le hay', ie le blâme,
 Puis tout soudain ie l'inuoque & reclame,
 Me repaiſſant de sa douce mensonge.
 Plus d'une fois de moy ie l'ay chassé :
 Mais ce cruel, qui n'est iamais lassé
 De mon malheur, à vos yeulx se va rendre.
 La faiçt sa plainte : & vous qui iours & nuitz
 Avecques luy riez de mes ennuiç,
 D'un seul regard le me faiçtes reprendre.*

XCIII.

*Ores ie chante, & ores ie lamente,
 Si l'un me plaiſt, l'autre me plaiſt auffi,
 Qui ne m'areſte à l'effeçt du ſouci,
 Mais à l'obiet de ce qui me tormente.
 Soit bien ou mal, deſeſpoir ou attente,
 Soit que ie bruſle, ou que ie ſoy' tranſi,
 Ce m'est plaiſir de demeurer ainſi :
 Egalemeſt de tout ie me contente.
 Madame donc, Amour, ma deſtinée,
 Ne changent point de rigueur obſtinée,
 Ou hault ou bas la Fortune me pouſſe.
 Soit que ie viue, ou bien ſoit que ie meure,
 Le plus heureux des hommes ie demeure,
 Tant mon amer a la racine douce.*

XCIII.

*Quand voz beaux yeulx Amour en terre incline,
 Et voz espriꝝ en vn soupir assemble
 Auec' ses mains, & puis les defassemble
 D'une voix clere, angelique, & diuine,
 Alors de moy vne douce rapine
 Se faiçt en moy : ie me pers, il me semble
 Que le penser, & le vouloir on m'emble
 Auec le cœur, du fond de la poitrine.
 Mais ce doux bruit, dont les diuins accens
 Ont occupé la porte de mes sens,
 Retient le cours de mon ame rauie :
 Voila comment sur le mestier humain
 Non les trois sœurs, mais Amour de sa main
 Tist & retist la toile de ma vie.*

XCV.

*Dieu qui reçois en ton giroia humide
 Les deux ruisseaux de mes yeulx larmoyans,
 Qui en tes eaux sans cesse tournoyans,
 Enflent le cours de ta course liquide,
 Quand fut-ce, ô Dieu ! qu'en la carriere vide
 De ton beau ciel, ces cheueux ondoyans,
 Comme tes flotz au vent s'ebanoyans,
 Deça dela vogueoient à pleine bride?
 Ce fut alors, que cent nymphes captiues
 Entre tes braz, sortirent sur leurs riuies,
 Laisant le creux de ta blonde maison :
 Ce fut alors que les Dieux & l'année
 Firent sur toy ma terre fortunée,
 Renaistre l'or de l'antique saison.*

XCVI.

*Ny par les bois les Driades courantes,
 Ny par les champs les fiers scadrons armez,
 Ny par les flotz les grands vaisseaux ramez,
 Ny sur les fleurs les abeilles errantes,
 Ny des forestz les tresses verdoyantes,
 Ny des oiseaux les corps bien emplumez,
 Ny de la nuit les flambeaux allumez,
 Ny des rochers les traces ondoyantes,
 Ny les piliers des sainctz temples dorez,
 Ny les palais de marbre elabourez,
 Ny l'or encor', ny la perle tant clere,
 Ny tout le beau que possèdent les cieulx,
 Ny le plaisir pouroit plaire à mes yeulx,
 Ne voyant point le Soleil qui m'eclere.*

XCVII.

*Qui a peu voir la matinale rose
 D'une liqueur celeste emmiellée,
 Quand sa rougeur de blanc entremeslée
 Sur le naïf de sa branche repose :*
*Il aura veu incliner toute chose
 A sa faueur : le pié ne l'a foulée,
 La main encor' ne l'a point violée,
 Et le troupeau aprocher d'elle n'ose :*
*Mais si elle est de sa tige arrachée,
 De son beau teint la frescheur desséchée
 Pert la faueur des hommes & des Dieux.
 Helas ! on veult la mienne deuorer,
 Et ie ne puis, que de loing, l'adorer
 Par humbles vers (sans fruit) ingenieux.*

XCVIII.

*S'il a diâ vray, seiche pour moy l'ombrage
 De l'arbre sainç, ornement de mes vers,
 Mon nom sans bruit erre par l'vniuers,
 Pleuue sur moy du ciel toute la rage.
 S'il a diâ vray, de mes soupirs l'orage,
 De cruauté les durs rochers couuers,
 De desespoir les abismes ouuers,
 Et tout peril conspire en mon naufrage.
 S'il a menti, la blanche main d'yuoire
 Ceigne mon front des feuilles que ï'honore :
 Les Astres soient les bornes de ma gloire,
 Le ciel bening me decouvre sa trace :
 Voꝝ deux beaux yeux, deux flambeaux que ï'adore,
 Guident ma nef au port de vostre grace.*

XCIX.

*O faulse vieille ! ô fille de l'Enuie
 Et de l'Amour, fille qui à ton pere
 As enfanté dommage & vitupere,
 En corrompant le miel de nostre vie :
 O gehinne ! ô fleau de nostre fantasia,
 Qui iusqu'en l'ame as ton cruel repere !
 O le seul mal du bien que l'on espere,
 Faulse aueuglée, inique Ialousie !
 Vent pestilent, air infect, qui apportes
 La mort au cœur par plus de mile portes :
 Sale harpie, oiseau de triste augure !
 Tu es le mal, qui ne craint⁰², ô superbe !
 Emplastre, vnguent, iust de racine ou d'herbe,
 Vers enchanté, ou magique figure.*

C.

*Vieille qui prens de crainte nourriture,
 De faulx rapport & de legere foy,
 Pourquoi fais-tu soudain que ie te voy,
 Geler mon feu d'une triste froidure?*
*Si tu es donq' à mes plaisirs si dure,
 Pourquoi viens-tu loger avecques moy?
 Va te noyer en ce fleuve d'emoy,
 Fleuve infernal, ou le froid tousiours dure.*
*Au fond d'enfer va pleurer tes ennuiç,
 Parmy l'obscur des eternelles nuitç :*
Pourquoy te plaißt d'Amour le beau seiour?
*Si la clerté les ombres épouante,
 Ose tu bien, ô charongne puante,
 Empoisonner le serain de mon iour?*

CI.

*O que l'enfer etroitement enferre
 Cet ennemy du doulx repos humain,
 De qui premier la sacrilege main
 Arracha l'or du ventre de la Terre !*
*Cetuy vraiment mena premier la guerre
 Contre le ciel, ce fier, cet inhumain
 Tua son pere & son frere germain,
 Et fut puni iustement du tonnerre.*
*O peste ! ô monstre ! ô Dieu des malefices !
 Par toy premier la cohorte des vices
 Sortit du creux de la nuit plus profonde.*
*Par toy encor' s'en reuola d'icy
 L'antique foy, & la iustice aussi
 Avec' l'Amour, l'autre Soleil du monde.*

CII.

*Des chiens veillants le long cry doloireux,
 Le soing du guet, & la ferrée porte,
 La tour d'airein pouuoient rendre assez forte
 Contre l'assault du nocturne amoureux :*
*Trop en estoit le fort auantureux,
 Mesm' à celuy qui la vengeance porte,
 S'il ne se fust de sa diuine sorte
 Changé en or, ce metal malheureux.*
*C'est ce fier la qui egale aux campagnes
 Les durs sommez des plus haultes montaignes,
 Plus foudroyant que n'est le traict des cieulx.*
*Le fer, le feu, les grand's citez fermées,
 Les haultz ramparts, & les bandes armées,
 Donnent passage à l'or audacieux.*

CIII.

*Mais quel hiuer seiche la verde foughe
 Des sainctz rameaux, ombrage de ma vie?
 Quel marbre encor', marbre pasle d'enuie,
 Blesmist le teint de la vermeille bouche?*
*Mais quele main, quele pillarde mouche
 Rauist ses fleurs? c'est toy fieure hardie,
 Qui fais languir par vne maladie
 Moy en mon ame, & Madame en sa couche.*
*O toy, que mere & maratre on appelle⁹³ !
 As-tu donc faiet vne chose si belle
 Pour la deffaire ! ó Dieu qui n'as point d'yeulx !
 Si contre moy la Nature conspire,
 Voire le ciel, la fortune, & les Dieux,
 Deffen au moins l'honneur de ton empire.*

CIIII.

*O Cytherée, ô gloire paphienne,
 Mere d'Amour, vien' piteuse à la belle,
 Qui le secours de tes Graces appelle,
 Saincte, pudique, & chaste Cyprienne.
 Soustien aussi, vierge Tritonienne,
 De ton vieulx tige vne branche nouvelle :
 Toy, qui fortis de la saincte ceruelle,
 Sage Pallas, Minerue Athenienne.
 Oyez encor' vous les deux yeulx du monde,
 L'honneur iumeau de l'isle vagabonde,
 Le iuste dueil de ce cœur gemissant.
 Ainsi la nuit tes baisers fauorise,
 Chaste Diane : ainsi Parnaze prise,
 Docte Phebus, ton laurier verdissant.*

CV.

*Esprit diuin, que la troupe honorée
 Du double mont admire, en t'ecoutant,
 Cigne nouveau, qui voles en chantant
 Du chault riuage au froid hiperborée :
 Si de ton bruit ma Lire enamorée,
 Ta gloire encor' ne va point racontant,
 P'aime, t'admire, & adore pourtant
 Le hault voler de ta plume dorée.
 L'Arne superbe adore sur sa riue
 Du saint Laurier la branche toujours viue,
 Et ta Delie enfle ta Saone lente.
 Mon Loyre aussi, demy dieu par mes vers,
 Bruslé d'amour etent les braz ouuers
 Au tige heureux, qu'à ses riues ie plante.*

CVI.

*O noble esprit des Graces allié,
 Que ta vertu, la Muse, & la Nature,
 Ont par destin, & non par auanture,
 Auec le mien etroitement lié!*
O de mon cœur la seconde moitié!
*Si de ton feu quelque scintille dure,
 Soulage vn peu le torment que i'endure,
 Me consolant d'excuse ou de pitié.*
*Inspire moy les tant doulces fureurs,
 Dont tu chantas celle fiere beauté,
 Qui t'aveugla à semblables erreurs.*
*Ainsi d'Amour le feu puisse descendre,
 Pour amolir cet' humble cruauté,
 En l'estomac de ta froide Cassendre.*

CVII.

*Sus, sus mon ame, ouure l'œil, & contemple
 L'arc triomphal de l'amour supernel,
 Qui pour lauer ton peché paternel
 Porta le faix de ta perte si ample.
 La de pitié est le parfait exemple :*
*Sus donc mes vers, d'vn vol sempiternel
 Portez mes vœux en son temple eternal :*
Le cœur fidele est de Dieu le saint temple.
*S'il a serui pour rendre l'homme franc,
 S'il a purgé mes pechez de son sang,
 Et s'il est mort pour ma vie asseurer,
 S'il a goûté l'amer de mes douleurs,
 Prodigious yeulx, ne deuez-vous pleurer,
 D'auoir sans fruit dependu tant de pleurs?*

CVIII.

O Seigneur Dieu, qui pour l'humaine race
As esté seul de ton pere enuoyé,
Guide les pas de ce cœur deuoyé !
L'acheminant au sentier de ta grace.
Tu as premier du ciel ouuert la trace,
Par toy la mort a son dard etuyé,
Console donq' cet esprit ennuyé,
Que la douleur de mes pechez embrasse.
Vien, & le braç de ton secours apporte
A ma raison, qui n'est pas assez forte,
Vien eueiller ce mien esprit dormant :
D'un nouveau feu brusle moy iusq'à l'ame,
Tant que l'ardeur de ta celeste flamme
Face oublier de l'autre le torment.

CIX.

Pere du ciel, si mil' & mile fois
Au gré du corps, qui mon desir conuie,
Or' que ie suis au printemps de ma vie,
J'ay afferui & la plume, & la voix :
Toy qui du cœur les abismes congnois,
Ains que l'hiuer ait ma force rauie,
Fay moy brusler d'une celeste enuie,
Pour mieux goûter la douceur de tes loix.
Las ! si tu fais comparoitre ma faulte
Au iugement de ta maiesté haulte,
Ou mes forfaitz me viendront accuser,
Qui me pourra deffendre de ton ire ?
Mon grand peché me veult condamner, Sire,
Mais ta bonté me peult bien excuser.

CX.

*Dieu, qui changeant avec' obscure mort
 Ta bienheureuse & immortelle vie,
 Fus aux pecheurs prodigue de ta uie,
 Pour les tirer de l'eternelle mort :*
*Celle pitié coupable de ta mort
 Guide les paz de ma facheuse vie,
 Tant que par toy, à plus ioyeuse vie
 Le foy^s conduit du trauail de la mort.
 N'auise point, ô Seigneur ! que ma vie
 Se soit noyée aux ondes de la mort,
 Qui me distrait d'une si douce vie :*
*Oste la palme à cet' iniuste mort,
 Qui ia s'en va superbe de ma vie,
 Et morte soit tousiours pour moy la mort.*

CXI.

*Voicy le iour, que l'eternel amant
 Fist par sa mort viure sa bien aimée :*
*Qui telle mort au cœur n'a imprimée,
 O seigneur Dieu ! est plus que dyamant.
 Mais qui pourra sentir ce doux torment,
 Si l'ame n'est par l'amour enflammée ?
 Soufle luy donc, pour la rendre allumée,
 L'esprit diuin de ton feu vehement.
 Pleurez mes yeulx de sa mort la memoire,
 Chantez mes vers l'honneur de sa victoire,
 Et toy mon cœur, fay luy son deu hommage.
 O que mon Roy est inuincible & fort !
 O qu'il a fait grand gaing de son dommage !
 Qui en mourant triomphe de la mort.*

CXII.

*Dedans le clos des occultes Idées,
Au grand troupeau des ames immortelles,
Le Preuoyant a choisi les plus belles,
Pour estre à luy par luymesme guidées
Lors peu à peu deuers le ciel guindées
Dessus l'engin de leurs diuines aeles,
Vollent au seing des beautez eternelles,
Ou elle' sont de tout vice emondées.
Le Iuste seul ses eleuz iustifie,
Les reanime en leur premiere vie,
Et à son filz les fait quasi egaulx.
Si donq' le ciel est leur propre heritage,
Qui les pourra frauder de leur partage
Au poinct qui est l'extreme de tous maulx?*

CXIII.

*Si nostre vie est moins qu'une iournée
En l'eternel, si l'an qui fait le tour
Chasse noz iours sans espoir de retour,
Si perissable est toute chose née,
Que songes-tu mon ame emprisonnée?
Pourquoy te plaist l'obscur de nostre iour,
Si pour voler en vn plus cler seiour,
Tu as au dos l'aele bien empanée?
La est le bien que tout esprit desire,
La, le repos ou tout le monde aspire,
La est l'amour, la, le plaisir encore.
La, ô mon ame, au plus hault ciel guidée,
Tu y pourras reconnoistre l'Idée
De la beauté, qu'en ce monde i'adore.*

CXIII.

*Arriere arriere ô mechant Populaire,
 O que ie hay ce faulx peuple ignorant !
 Doctes esprits, fauorifez les vers
 Que veult chanter l'humble prestre des Muses.
 Te plaise donc ma Roine, ma Déesse,
 De ton sainct nom les immortalizer,
 Auec' celuy qui au temple d'Amour
 Baize les piez de ta diuine image.
 O toy, qui tiens le vol de mon esprit,
 Aueugle oiseau, deffile vn peu tes yeux,
 Pour mieulx tracer l'obscur chemin des nues.
 Et vous mes vers deliures & legers,
 Pour mieulx atteindre aux celestes beautez
 Courez par l'air d'vne aele inusitée.*

CXV.

*De quel Soleil, de quel diuin flambeau
 Vint ton ardeur? lequel des plus haulx Dieux
 Pour te combler du parfaict de son mieulx,
 Du Vandomois te fist l'astre nouveau?
 Quel cigne encor' des cignes le plus beau
 Te prêta l'aele? & quel vent iusq'aux cieulx
 Te balança le vol audacieux,
 Sans que la mer te fust large tombeau?
 De quel rocher vint l'eternelle source,
 De quel torrent vint la superbe course,
 De quele fleur vint le miel de tes vers?
 Montre le moy, qui te prise et honnore,
 Pour mieulx haulser la Plante que i'adore,
 Iusq'à l'egal des lauriers toufiours verds.*



LA

MVSAGNOEOMACHIE^{na}

*Sous l'œil palle de la nuit
J'ay fait ma course premiere,
Frixant la mer, qui reluit
Sous la tremblante lumiere.
Ores l'epesse fumiere
De l'Ocean monte aux cieux,
Je voy l'Astre pluuioux
Et la monstrueuse crouppe
De la grand' marine troupppe :
Sus mateloꝝ, en auant,
A la proüe & à la pouppe,
Armez vous contre le vent.
Scille en son ventre aboyant
Engouffre le couté destre,
Et Caribde tournoyant
Occupe le flanc fenestre.
Vous que Iupiter fist naitre,
Flambeaux amis de la nef,
Decouurez moy vostre chef.
Dessus les plus haultes cimes*

*Je voy sortir des abismes
 Vne Orque, pour m'abismer
 En son ventre plein de crimes,
 Qui couue toute la mer.*
*Homere premier sonna
 Et les raz et les grenouilles,
 Puis horrible il entonna
 Les phrigiennes depouilles.
 Dieu, qui en mon Loire mouilles
 L'or de tes crespes cheueux,
 Recoy doucement les yeux
 De cete auantragedie :
 Afin qu'apres ie dedie
 Et aux Muses & à toy,
 D'une trompette hardie
 Les viâtoires de mon Roy.*
*Au milieu d'un val ombreux,
 Sous vne voûte ancienne
 Gist vn Antre tenebreux,
 Ou la nuit Cymmerienne
 Garde que Phebus ne vienne
 Le percer iusqu'au dedens
 Des traitz de ses yeux ardens.
 Lethe de la prent sa source,
 Qui d'une endormante course
 Sort du cœur d'un rocher vieux
 Feutrant d'une humide mouffe
 Les pauoz obliuieux.*
*Le chant du coq reueillant
 Du chien la foingneuse cure
 N'habite au lieu sommeillant,
 Que le long Silence emmure :
 L'oye à l'esclatant murmure
 N'est en ce clos obscurci :
 La le Sommeil endurcy
 Tient l'Ignorance embrassée,
 Que la Terre courrouffée
 D'un estommac verd de fiel,*

*Auec' Encelade & Cée,
 Vomit encontre le ciel.
 Comme vn lion s'elançant,
 Elle a deux leures tortues,
 Comme vn asne balançant
 Deux grand's oreilles pointues.
 Ses pates de poil vestues,
 Qui trainent ses membres lourds,
 Immitent les pas d'vn ours.
 Vne chair de sang mouillée
 Enfle sa pense touillée.
 Puis veautrant son pesant corps,
 Comme vne taupe aueglée,
 Souleue le museau tors.
 Maint sceptre victorieux,
 Et mainte couronne sainte,
 Maint chapeau laborieux,
 Et mainte vesture ceinde
 Toute diuersement peinte
 Ornoit le Monstre hideux,
 Alors que tout depiteux
 Montroit à la terre plaine
 De son arrogance vaine,
 Auoir la clef en ses mains
 Du loyer & de la peine
 Des miserables humains.
 Vous qui les fables contez,
 Ne decriuez plus Antée,
 Ny les fiers cheuaux dontez,
 Ny l'ame en trois corps entée,
 Ny le porc Erimantée,
 Ny le lion Nemean,
 Ny le serpent Lernean,
 Ny la puante Chimere,
 Ny Meduse, ny Cerbere,
 Qui furent moins contrefaiçz
 Que ce Monstre, qui est pere
 Des plus horribles forfaicçz.*

La Fraude, & le faulx conseil,
Et la Discorde fuyue
D'Ambition, & d'Orgueil,
Boureaux de l'humaine vie,
La calumnieuse Enuie,
La Cruauté, qui consent
Au sang du peuple innocent,
La blandissante Malice,
La miserable Auarice,
Les peu durables plaisirs,
Et l'Oisueté, nourrice
Des impudiques desirs,
Les longs tragiques regrez,
La mort en l'ame imprimée,
Et des maulx iadis secrez
La bande mal enfermée,
C'est la furieuse armée,
Qui saccageant l'yniuers
Par tant d'alarmes diuers,
Par fer, par flamme, par mine
Nostre bonheur exterminé,
Sous le Monstre deregé
Par la vengeance diuine
A son malheur aueuglé.
 FRANÇOIS premier le chassa
Par la campagne de France,
Et l'estommac luy passa
D'vne ineuitable lance :
Voicy HENRY qui s'auance,
Qui d'vn fer etincelant
Le chefluy va martelant.
 CATARINE, & MARGVERITE
Chacune d'elles irrite
La beste au dos & au flanc,
Qui d'vne haleine depite
Vomist vn fleuve de sang.
 Je voy le royal enfant,
Que tant de grace enuironne,

Qui d'un Laurier triomphant
 Desia desia se couronne :
 Voicy comme il eperonne
 Sa iuuenile vertu
 Dessus le Monstre abatu.
 Voicy l'honneur de l'Eglise,
 Voicy Chatillon & Guyse,
 Et qui toucha de sa main
 A la couronne promise
 Du sainct college Romain.
 Voicy l'arbre plantureux,
 La iuste equité congneue
 De l'Oliuier bienheureux,
 Voicy la vertu chenuë
 Du seing de Pallas venue,
 Mascon dont la docte voix
 Sucre l'oreille des Roys.
 Voicy Monluc, qui arriue,
 Laisant l'Ecoissoise riue :
 Pitho qui le composa,
 D'une humeur persuasue
 Sa docte langue arrousa.
 Le sagedocte Chiron
 D'une mammelle fertile
 Alaiete dans son giron
 Le ieune françois Achille :
 C'est Danaïse qui distile
 Vne celeste liqueur,
 Abreuuant le ieune cœur,
 Qui d'une genereuse ire
 Desia (ce semble) desire
 Manier sous vn Phenix
 Les armes, & de la Lire
 Les sons en douceur finiz.
 Je voy le Palais royal,
 Des Parlements l'excellence,
 Ou d'un contrepoix loyal
 Les sainctes loix on balence.

*La superbe violence
 Du Monstre ennemi de Dieu
 N'habite point en ce lieu.
 La le protrait on contemple
 Du vieil Senat, & l'exemple
 Du iugement, qui estoit
 Ou iadis dedens son temple
 La sage vierge habitoit.*

*Comme du present des Grecs
 Sur la sommeillante Troie
 Tomboient les Soudars secrés
 Ardens à la riche proie :
 La faueur des Dieux ottroie,
 Que la royale cité
 Enfante vn peuple incité
 Des neuf pucelles ensemble.
 C'est toy, Paris, ou s'assemble
 La fleur des Grecs, & Latins,
 Sur l'Ignorance qui tremble
 Parmi ses riches butins.*

*Les Scadrons auantureux
 Des abeilles fremiffantes
 Forment leur miel sauoureux
 Des fleurs sans ordre naiffantes
 Par les plaines verdiffantes.
 Tel est le vol de mes vers,
 Qui portent ces noms diuers,
 Discourant parmi le monde
 D'une trace vagabonde :
 Mais rien choisir ie ne puis
 Au grand thesor qui m'abonde,
 Tant riche pauure ie suis.*

*Le grand visage des cieux
 Quand le char de la nuit erre,
 Ne rit auecques tant d'yeux
 A la face de la terre :
 Et l'Inde riche n'enserre
 Tant de perles, & thefors,*

Que la France dans son corps
 Cache d'enfans poétiques :
 Qui en sonnez & cantiques,
 Qui en tragiques sangloz
 Font reuiure les antiqes
 Au seing de la mort enclos.
 Carle', Heroët, Saint Gelais,
 Les trois fauoriç des Graces,
 L'vtilédoux Rabelais,
 Et toy Bouiu, qui embrasses
 Suiuant les royales traces,
 L'heur, la faueur, & le nom
 De Pallas & de Iunon.
 Sceue, dont la gloire noüe
 En la Saone qui te loüe,
 Docte aux doctes eclerci :
 Salel, que la France auoüe
 L'autre gloire de Querci.
 Peletier laborieux
 En tes poétiques œuures,
 Et Martin industrieux,
 Qui fidelement deceuures
 L'art des antiqes manœuures :
 Ne laissez, diuins espris,
 Vostre labeur entrepris.
 Voicy Maclou, qui accorde
 Le fer, le feu, la Discorde
 D'vn pouce non endormi,
 Foudroyant dessus sa corde
 L'Anglois, iadis ennemi.
 Venez l'honneur Loudunois,
 Et ceux que mon Loire prise,
 Lyon, & le Masconnois,
 Et Tholose bien apprise.
 Paris chef de l'entreprise
 Faiç son enseigne ondoyer
 Pour l'ennemi foudroyer.
 Sus donq, diuine cohorte,

Qu'on ouure la double porte
 Du mont qui se fend en deux ,
 Afin que la guerre sorte
 Dessus le Monstre hideux.
 Je voy luire trois flambeaux,
 De Phebus heureux augure,
 Qui tremblent ardens & beaux
 Au front de la nuit obscure.
 A voir leur belle figure,
 Je preuoy le grand Baif
 En ces trois encores vif
 Sous nostre Dorat, qui dore
 Ses vers que Parnase adore,
 Dont l'art bien elabouré
 De l'or de Saturne encore
 A ce Siecle redoré.
 Qui est celuy, qui du chef
 Hurte le front des etoiles?
 Qui les aeles de sa nef
 Empenne de riches toiles?
 Le vent, mary de ses voiles,
 Parmi les floz estrangers
 Iusqu'au ventre des dangers
 Le hausse, le baisse, & brouille.
 A voir sa riche depouille,
 C'est le Pindare François,
 Qui de Thebe & de la Pouille
 Enrichist le Vandomois.
 Il est temps de deplacer,
 Sus ma Muse, la derniere,
 Ores il fault delacer
 Vostre course prisonniere.
 Allez ma douce guerriere,
 Et legerement coulant
 Sur le chariot roulant
 Gaignez quelque peu d'espace.
 Ores n'est temps, que lon face
 Vn trotier, & menu train,

*Ou que des cheuaux l'audace
Demeure serue du frein.
Le docte luc tant vanté,
Qui la mort de l'Ignorance
Parmi Loudun a chanté,
Voire par toute la France,
Me veut donner assurance
De lâcher par l'vniuers
Les traiz de mes petis vers :
Qui de cete Lire mienne
D'une corde horacienne
Encourageant les doux sons,
A bien daigné sur la fienne
Refredonner mes chansons.
Vous, de qui le front sçauant
Des sainctz rameaux se fait digne,
Venez tonner bien auant
Dedans la torte buccine
La voix de l'horrible signe :
Et vous les scadrons vaillans
Pour les Muses bataillans,
Hurtez le depiteux Monstre,
Qui frissonne à la rencontre
De vostre superbe effort,
Et en son visage montre
Le pale teint de la mort.
Du metal il s'arme encor',
Dont on sonne les alarmes.
D'un acier engraué d'or
Vulcan fist voz belles armes.
Mais (ô la fleur des gendarmes!)
Vous ne les changerez pas,
Comme au milieu des combas
Fit au plus ruzé Titide
Le mal cault Antenoride.
Cent fois la valeur d'un beuf
L'armoit, & du Danaïde
Les armes en valoient neuf.*

*Jupiter nous a donné
 La terre pour heritage :
 Et a le ciel ordonné
 Aux immortelz en partage.
 La de tout sexe, & tout age,
 Il compasse tous les faiçz ;
 Ses iugemens sont parfaiçz.
 Sa foudre lente à la peine
 De l'Ignorance inhumaine
 Porte la mort & l'enfer.
 Les Dieux ont les piez de laine,
 Mais ilz ont les braz de fer.
 Je voy tomber d'un hault vol
 La guerriere Athenienne,
 Portant pendue à son col
 La targe Gorgonienne.
 C'est la grand' Tritonienne,
 Qui va sa hache elançant.
 Sur son tymbre menaçant
 Ondoye vne flamme obscure.
 Sus Muses, ma douce cure,
 Venez le Monstre affoler.
 Du couté du bon augure
 J'ay veu deux Cignes voler.
 Qui est celuy qui l'air fend
 Au balancer des aisselles,
 Porté sur le dos du vent,
 Qu'il eperonne des aeles
 De ses deux plantes isnelles ?
 A voir son chapeau doré,
 Et le pourpre coloré
 De sa cappe d'or semée,
 A voir sa verge charmée,
 C'est l'oiseau Cyllenien,
 Auancoureur de l'armée
 Du saint chœur⁹⁵ Aonien.
 Le Dieu qui ses longs trauaux
 Au vieil seing de Thetis baigne,*

*Faiēt gallopper ses cheuaux
 Par la celeste campagne.
 Deffous la bride compaigne
 Ilz sont sortiꝝ de la mer,
 Epoinçonnez d'abismer
 La fiere beste vilaine.
 Leur feuomiffante haleine
 Resoufle vn brazier d'horreur
 Dedans ma poitrine pleine
 D'vne indomtable fureur.*

*Io Pœan, defferrez
 Mile traitz d'vne secouffe,
 Et ce Python enferrez
 Dedans sa poitrine rousse.
 P'en ay cent dedans ma trouffe
 Des moins rebouchez de tous,
 Pour l'enfoncer de leurs coups
 Au chef, au ventre, à l'aisselle.
 Vne tragique pucelle
 Pour eux vn arc me tendit
 De l'homicide fscelle,
 Dont Lycambe se pendit.*

*Allez filles de la nuit,
 De longs serpens cheuelues,
 Suiuez le Monstre qui fuit
 Sur ses grand's pates velues.
 De cent couleuures elues
 Dessus vostre horrible front
 Glacez-luy le col en ront :
 Et pleuant en son courage
 De crainte, d'horreur, de rage,
 Vne bouillante liqueur,
 De vostre plus grand orage
 Tempestez luy dans le cœur.*

*Le sepulchre des Gēans,
 Et vous traiꝝ de la tempeste,
 De l'horrible main chēans,
 Elancez vous sur la teste*

De la facnilege Beste.
Foy les gros soupirs ardens.
Encelade est la dedens,
Qui anime de sa gorge
La Ciclopienne forge.
Je voy cent braz poudroiez ,
Je voy le feu qui regorge
Des estommacz foudroiez ;
Le Monstre aux piez de serpent,
Qui d'une equailleuse trace
Le long des cuisses luy pent,
Et le ventre luy embrasse.
Bien trois cens de cete race
Les montaignes assemblans,
Les Astres de peur tremblans
D'enhault voulurent decoudre :
Et pour le ciel mettre en poudre
D'un epouantable cœur
Faire au prince de la foudre
Sentir les loix du vainqueur.
Par la grand' lice des cieux
La troupe aux aeles humides
Des freres sedicieux
Contrecourt à longues brides ;
Or' par les carrieres vides
Porte l'hiuer & la nuit,
D'un cours, qui en vain se fuit,
Voltigeant à bride ronde ;
Or' sous la voûte du monde
Eloche d'un dos puissant
De son estable profonde
Le fondement gemissant.
Qui court le ciel accrocher,
Qui arrache les montaignes,
Qui la teste d'un rocher
Darde à trauers les campagnes,
Qui fuit, qui fuit les enseignes ;
Voicy le pere des Dieux,

Qui vole victorieux
 Sur son Aigle magnanime :
 Voilecy, comme il anime
 Les bandes du ciel, qui vont
 La ou plus fort s'enuenime
 L'affault, que les Géans font.
 Les poinctes de feu errant's
 Or à longues halenées,
 Or à longs yeux eclerans,
 Dans les nûes etonnées,
 Leurs grand's voix ont entonnées :
 Et la fureur, qui descent
 D'un trait qui le soufre sent,
 Les montaignes emmoncelle.
 La terre beânt sous elle
 Les enfers ne cache pas.
 Dessous la clerté nouvelle
 Les ombres tremblent la bas :
 Ia le tressuant Atlas
 Anhele deffous sa charge.
 Voicy Bellone & Pallas
 Quasi sur l'extreme marge.
 La Medusienne targe
 S'oppose au cruel effort.
 Voicy Mars, voicy la Mort,
 Qui par les grand's bandes erre.
 Voicy la fin de la guerre,
 Voicy les Dieux triomphans,
 Et voicy la triste Terre
 Couuerte de ses enfans.
 Dieu en Cirene adoré,
 Ceint de branche verdissante,
 Marie vn archet doré
 Avec la corde puissante
 De ma Lire menaçante :
 Sur les aeles de ton nom
 Guinde bien hault le renom
 De la guerre commencée

*Par moy l'Angeuin Alcée,
Suiuant les scadrons diuers,
Qui l'Ignorance ont chassée
Par la foudre de leurs vers.*

*A quatre Coursiers volans,
Dont la blancheur derobée
Decouure dessus leurs flancs
La nege de frais tombée,
Vostre charette courbée
Attelez, diuin troupeau,
L'honneur du double coupeau :
Et pour celebrer la feste,
Portant voz armez en teste
De couronnes etophez,
De vostre heureuse conqueste
Heureusement triomphez.*

*Je veux vn arc eleuer
Sur deux colonnes Doriques,
Pour vostre gloire y grauer
En cent moulures antiques.
La diront mille cantiques
Les ieunes, qui ont choisi
Le thesor presque moisi
De la vieille Poësie,
D'vne honneste ialousie
Enflammez par la faueur,
Qui distile en l'Ambrosie
De la royale faueur.*

*En ton nectar adouci
Muse enyure ton eponge,
Pour defaigrir le souci
Qui la poitrine me ronge.
Retien l'ame qui se plonge
Au goufre tempestueux
Du Palais tumultueux.
Encre icy ma nef captiue,
Affin que dessus ta riue,
Dedans ton temple immortel,*

*Des rameaux de mon OLIVE
Pencourtine ton autel.*

A SALMON MACRIN

SVR

LA MORT DE SA GELONIS

*Tout ce qui prent naissance
Est perissable auffi :
L'indomtable puissance
Du fort le veut ainsi.
Les fleurs, & la peinture
De la ieune saison,
Montrent de la Nature
L'inconstante raison.
La roze iournaliere
Mefure son vermeil
A l'ardente carriere
Du renaissant soleil.
La beauté composée
Pour fletrir quelque fois,
Ressemble à la rosée,
Qui tombe au plus doux mois.
La grace, & la faconde,
Et la force du corps,
De Nature feconde
Sont les riches thefors.
Mais il fault que lon meure,
Et l'homme ne peult pas
Tarder de demyheure
Le iour de son trepas.*

*Ou est l'honneur de Grece,
L'epouse au fin Gregeois,
Et la chaste Lucrece,
Banissement des Rois?
L'aveugle archer surmonte
Les hommes & les Dieux,
Et la Chasteté domte
L'Amour audacieux.
La Parque depiteuse
De voir l'honesteté,
De sa dextre hideuse
Domte la Chasteté;
Et puis la Renommée,
Par le diuin effort
D'une plume animée
Triomphe de la Mort.
La Renommée encore
Tombe en l'obscur seiour :
Le Temps, qui tout deuore,
La surmonte à son tour.
L'An, qui en soy retourne,
Court en infinité :
Rien ferme ne seiourne,
Que la Diuinité.
La constance immuable
De ta douce moitié,
Sa chasteté louable,
Son ardente amitié,
O Macrin ! n'ont eu force
Contre la fiere Loy,
Qui a fait le diuorce
De ta femme & de toy.
La Mort blesme d'enuie
En la venant saisir,
A troublé de ta vie
Le plus heureux plaisir.
Si as-tu la vengeance
En ta main bien à point,*

Pour donner allegence
 A l'ennuy qui te poingt.
 Commande à la Memoire
 Espendre en l'vniuers
 De Gelonis la gloire,
 Ornement de tes vers.
 L'ambicieuse pompe
 Du funebre appareil,
 Si bien que toy ne trompe
 L'obliuieux Sommeil.
 Quand la douleur trop forte
 D'vne amoureuse erreur
 Voudroit fermer la porte
 A ta douce fureur,
 Ma Muse, ta voisine,
 Deffendra que l'oubli
 Du bruit ne s'enfaifne
 Que tu as annobli.
 Si ton amour expresse
 N'a sauué Gelonis,
 L'amoureuse Déesse
 Perdit bien Adonis.
 Sus donc, & qu'on effuye
 Les pleurs & le souci :
 Le beau temps & la pluye
 S'entresuyuent ainsi.
 Celuy qui bien accorde
 De la Lire le son,
 Cherche plus d'vne corde,
 Et plus d'vne chanson.
 Cuydes-tu par ta plainte
 Souleuer vn tombeau,
 Et d'vne vie eteinte
 R'allumer le flambeau ?
 Ton dueil peu secourable
 Ne defaigrira pas
 Le Iuge inexorable,
 Qui preside la bas.

*La harpe tracienne,
Qui commandoit aux bois,
Aussi bien que la tienne,
Lamenta quelque fois.
Son pitoyable office
Aux enfers penetra,
Ou sa chere Euridice
En vain elle impetra.
Macrin, ta douce Lire
La mignonne des Dieux,
Ne peult surmonter l'ire
Du fort iniurieux.
Il fault que chacun passe
En l'eternelle nuit :
La Mort qui nous menasse,
Comme l'ombre nous suit.
Le Temps qui tousiours vire,
Riant de noz ennuiꝝ
Bande son arc qui tire
Et noz iours, & noz nuiꝝ.
Ses fleches empennées
De Siecles reuoluꝝ
Emportent noz années,
Qui ne retournent plus.
N'auance donc le terme
De tes iours limiteꝝ.
La vertu qui est ferme
Fuit les extremitez.
Trop & trop tost la Parque
T'enuoira prisonnier
Dedans l'auare Barque
Du vieillard Nautonnier.
Adonc ira ton âme
Sa moitié retrouver,
Pour ta premiere flâme
Encores eprouer.
L'Amour, ta douce peine,
T'ouurira le pourpris,*

*Ou la Mort guide & meine
Les amoureux espris.
La, sous le saint ombrage
Des Myrtes verdoyants
S'appaisera l'orage
De tes yeux larmoyans.*

DESCRIPTION

DE

LA CORNE D'ABONDANCE

Présentée à vne Mommerie.

*ACHELOYS cet amoureux fleuve,
Se faisant Taureau mugissant,
Contre Hercule au combat se treuve,
Mais à son dam il fist epreuve
De l'ennemy le plus puissant.
De cornes sa teste embellie
De l'vne eut le front defarmé :
Les Naiades l'ont recueillie,
Et des plus beaux thefors remplie,
Dont le cours de l'an soit semé.
La sont les vermeillettes roses,
Des lys la royalle blancheur,
La les œillez, la sont enclofes
Mile marguerites declofes
A la matinale frescheur.
La est la pomme colorée,
La est le citron verdissant,
La l'oliue tant honorée,
La l'orange iaune dorée,
La le beau grenad rougissant.*

La riche pomme enluminée
Prix de la plus belle des trois,
De ce Cor soit exterminée,
Trop dure fut sa destinée,
Qui fut la mort de tant de Rois.
Celles par qui la Cyprienne
D'Atalante tarda le cours,
Soient dedans cete corne mienne,
Et face Amour, qu'il m'en auienne
Contre vous semblable secours.
Ces fleurs ie voüe à la plus belle,
Mon œil la void, mon cœur la sent :
Mais ie ne diray le nom d'elle,
Chacune se peult iuger telle,
Puis qu'à toutes i'en fay present.
De mile autres icy cachées
Les champs de Cypre sont furniç,
Pour vous y furent arrachées
Celles qui sont du sang tachées
D'Hyacint', Narcisse, Adonis.
Venus, qui congnoist voz merites,
En son verger les fist cuillir
Par les mains de ses trois Carites :
Ses faueurs ne sont pas petites,
Veillez en gré les recueillir.
La riche corne florissante
Ie la compare à voz valeurs :
La fleur des ans est perissante
Et puis la saison rauissante
Palist les vermeilles couleurs.
Les fruitç, qui les beautez nourrissent,
Ne laissez en l'arbre seicher,
Cuillir les fault quand ilç meurissent,
Aussi sans meurir ilç flétrissent,
S'on les veult trop verds arracher.

AVX DAMES ANGEVINES

PLUME, qui as d'une aele inusitée
 Depuis deux ans la France visitée,
 Chantant des Rois les louanges à gré,
 Et l'arbre saint à Minerue sacré,
 Baisse ton vol, razant la fresche riue,
 Ou pres d'Angers le cours de Meine arriue.
 Va saluer d'un son melodieux
 De mon Anjou les domestiques Dieux,
 Qui m'ont souuent de leurs manoirs sauuages
 Ouy chanter sur les prochains riuages
 Le nom, qu'Amour de ma force vainqueur,
 A erigé pour trophée en mon cœur.
 Ne cherche point la tourbe murmurante
 Des professeurs de sagesse ignorante :
 Mon nom aussi par la France loué
 Ne quiert le bruit du Palais enroué,
 Ne le sourcil trop superbe & seuere
 Qui le pouuoir des Muses ne reuere.
 Le docte Dieu, qui inspire en mon cœur
 Du saint ruisseau la seconde liqueur,
 Mon sort fatal & mon Dieu domestique,
 Qui m'a voué au labeur poétique,
 Sçachant combien i'y prenoy' de faueur,
 M'ont destiné à plus douce faueur.
 Va plume donc voir les troupes diuines
 Des Demydieux, & Nymphes Angeuines,
 Ou ie seray (peult estre) bien receu,
 Par ton moien, quand la France aura sceu,
 Que leur hault bruit ie fay sonner à Loire,
 Qui ay chanté des grands Princes la gloire.
 Des enuieux les plumes de corbeau
 Ont mis l'honneur des Dames au tombeau,
 Sentant combien les graces feminines

*Seroient en prix, si les plumes benignes
 Les oppoient au tiltre ambicieux,
 Dont nostre nom s'eleue iusq'aux cieux.
 De Cigne donc la mienne blanchissante
 Soit à leur los ses aeles flechissante :
 Mienne ie dy, qui au dedans du corps
 Suis aussi blanc, que le Cigne dehors :
 Aussi le Dieu qui ma fureur allume,
 Me fist iadis present de cete plume.
 Les doctes sœurs qui parmi l'univers
 Feront voler vostre nom par mes vers,
 Tant que viuray, Dames bien fortunées,
 Seront par moy pour vous importunées :
 Qui feray bien, si i'en veux prendre emoy,
 Viure deux fois ensemble vous & moy.
 Si vous eussiez de l'onde obliuieuse
 Tiré voz noms, que la Parque enuieuse,
 Et noz escriz y ont fait deualer,
 Quel bruit pouroit au vostre s'egaler?
 Toute vertu des Graces ignorée
 N'est longuement entre nous honorée.
 Mais maintenant ie voy le temps changer,
 Qui vous souloit sous sa force ranger,
 Puis que desia commencent à vous plaire
 Les doctes vers, vous n'aurez plus à faire,
 Pour voz honneurs rendre à iamais viuans,
 De mandier la main des escriuans.*

IMITATION DE L'ODE LATINE DE IAN DORAT

SVR

LA MORT DE LA ROINE DE NAVARRE⁰⁶

*Comme en un char qui bruloit,
 Raiu parmy l'air liquide*

Le grand prophete voloit,
 Et commandant à la bride
 Des cheuaux audacieux,
 D'vne main etincelante
 Guidoit leur trace brulante
 Par la carriere des cieux.
 Quand du vieil seing foudroyant
 Au braz du ieune prophete
 La robe en l'air ondoyant
 Tomba d'vne longue traite,
 Qui sembloit aux regardans
 Etinceler par derriere
 Vne brillante lumiere
 A pointes de traiç ardens :
 Comme au ferein d'vne nuit
 De mile feux couronnée
 De loing quelquefois reluit,
 Vne étoile epoinçonnée,
 Qui coule, ou semble couler,
 Et trainant apres sa fuite
 De fillons vne grand' suite,
 Court par le vague de l'air :
 Ainsi, ayant depouillé
 De sa forme corporelle
 Le manteau iadis fouillé
 D'vne tache naturelle,
 Marguerite delaiſſa
 Ce vieil fardeau tant moleſte,
 Et aux ronds du feu celeſte
 Plus alaigre ſe haulſa.
 L'eſprit du corps deuoilé,
 Et net des terreſtres boües
 Iuſques au ciel étoilé
 Vola deſſus quatre roües :
 La foy, l'eſperance auſſi,
 La charité tant priſée,
 Et celle que n'a briſée
 L'effort du cruel ſouci.

*Sur ces couples bien appris
 Parmi la celeste trace
 Au ranc des heureux esprits
 Elle alla prendre sa place,
 La ou Roine elle se void
 D'un monde plus grand & ferme,
 Que n'estoit le petit terme,
 Que son Nauarrois auoit.*

CONTRE LES ENVIEUX POETES.

A PIERRE DE RONSARD.

*L'or n'est point si precieux,
 Si ferme n'est point encore
 Le metal audacieux,
 Qui tous ses freres deuore,
 Comme vn vers, qui nous honnore.
 Les vers sont plus doux que miel,
 Les vers sont enfans du ciel.
 Heureux qui par vn Homere
 A domté la mort amere :
 Heureux qui pour guide ont eu
 La louange, qui est mere
 Et fille de la vertu.
 Mais cete louange encor'
 Fille des Dieux auoüable
 Passe l'indique thesor,
 Venant d'un loüeur loüable,
 C'est vn bruuage amiable,
 Plus doux que celui des cieux,
 Pour mettre du ranc des Dieux
 L'âme digne de le boire :*

Et pour grauer vne gloire
 Au marbre du firmament,
 Ferrement de la Memoire,
 Plus dur que le diamant.
 Heureux vous estes mes vers,
 Heureuse tu es ma Lire,
 Que deux poètes diuers
 Daignent pour suieſt elire.
 Pour tes louanges ecrire
 Soucelle d'un arc diuin
 Tire par l'air Angeuin
 Vn trait François : & Patriere
 En courant, laisse derriere
 Les mieux empennez esprits,
 Qui volent par la carriere
 Des vieux Romains bien apprſs.
 Par leurs vers laborieux,
 Brulans de voir la lumiere,
 Nostre Loire glorieux
 Enfle sa course premiere.
 Sa trace non coutumiere
 Sous la bride de ma voix
 Se ioint au Loir Vandomois,
 Qui s'egale au Roy des fleuves :
 L'OLIVE & ses branches neuues
 Puisseſt ainsi deſormais
 Marier aux forestz veuues
 Mon renom pour tout iamais.
 La Nature & les Dieux sont
 Les architectes des hômes :
 Ces deux (ô Ronsard) nous ont
 Bâtiſt de meſmes atômes.
 Or cessent donques les Mômes
 De mordre les escriſt miens,
 Puis qu'ilſt sont freres des tiens,
 Que les plus haux dieux admirent.
 Si deux bons archers aspirent
 Ficher leurs traitz au milieu

*Du blanc, bien souuent ilz tirent
 Tous deux en vn mesme lieu.
 Peletier me fist premier
 Voir l'Ode, dont tu es prince,
 Ouurage non coutumier
 Aux mains de nostre prouince.
 Le ciel voulut que i'apprinse
 A le raboter ainsi,
 A toy me ioignant aussi,
 Qui cheminois par la trace
 De nostre commun Horace.
 Dont vn Demon bien appris
 Les traitz, la douceur, la grace
 Graua dedans tes espriç.
 La France n'auoit qui peust,
 Que toy, remonter de chordes
 De la Lire le vieil fust,
 Ou brauement tu accordes
 Les douces Thebaines Odes.
 Et humblement ie chantay
 L'OLIVE, dont ie plantay
 Les immortelles racines.
 Par moy les Graces diuines,
 Ont fait sonner assez bien
 Sur les riues Angeuines
 Le Sonnet Italien :
 Dont le branfle industrieux,
 Et la pesante mesure
 De ses pieç laborieux,
 Qui ne vont à l'auanture
 Par les champs, dont la peinture
 Dyapré ces belles fleurs,
 N'entendent point les valeurs
 Que la Lire babillarde
 Te fredonne plus gaillarde
 Ores hault, & ores bas,
 Sur sa chorde fretillarde,
 A la cadence des pas.*

Le nourisson abreuué
Du lait de la douce Muse
Filz des Dieux est approuvé,
Et Apollon, qui s'amuse
A l'enseigner, ne refuse
Le marier aux neuf Sœurs,
Dont tu goûtois les douceurs
Lors que la ieunesse tendre,
Qui de foy ne peut étendre
Ses foibles membres au cours,
En vain me faisoit attendre
Orphelin de vray secours.

Voila comment le bonheur
De ceulx que la Muse estime,
S'enuole au Palais d'honneur :
Mais l'Enuie qui se lime
De voir la vertu sublime,
Dedans son pasle manoir
Plâtré de sang verd & noir,
Guigne de trauers les œuures
Des ingenieux maneuures,
Et regorge tout expres
Le noir venin des couleures,
Pour le remacher apres.

Qui le matin vilageois,
A veu tombé sous la force
Du genereux dogue Anglois,
Il a veu comme il s'efforce
En vain d'une longue entorce
Sous le mords entrelassé.
Il a le dos herissé,
Parmi sa dent venimeuse
Coule vne baue ecumeuse :
Et horriblement grinsant
Degorge sa voix fumeuse
D'un œil de feu rougissant.

Telz sont les chiens animez
Qui loing de Parnase abondent,

Qui d'abois enuenimez
 Aux saintes pucelles grondent :
 Mais comme la nege ilz fondent
 Aux raiç de ce Dieu sçauant,
 Qui a pouffé bien auant
 Son chef sur nostre hemisphere,
 Malgré la nuit, qui espere
 Sortant de son noir seiour
 Rebander (ô vitupere)
 Les yeux de nostre beau iour.
 Voy le combat ancien
 Du Cornet contre la Lire
 Du Prince musicien,
 Qui a d'un iuste martire
 Puni le vaincu Satyre,
 Las ! qui en vain se repent,
 Voyant sa peau qui luy pend.
 Je voy ses entrailles viues,
 Ses nerfz, ses venes craintiues
 Découertes tressaillir :
 Je voy deux herbeuses riues
 De l'eau de ses yeux saillir.
 Je voy plus de cent ruisseaux
 Colez de fange & de bourbe,
 Enfans des horribles eaux
 Du grand Fleuve neu' foï courbe
 Au tour de la noire tourbe.
 Ilz ne pauent en coulant
 Leur fond de sable roulant.
 Des herbes est leur ceinture,
 Dont forcerent la Nature
 Les deux filles du Soleil :
 Leurs ondes font la teinture
 De l'obliuieux Sommeil.
 Mais les fleuves débordez,
 Qui du sainct Parnase sourdent,
 Courent à floz débridez,
 Qui les campagnes effourdent.

Ores leurs fors bras deffoûdent
 Leurs ponts, ecluses, & pors,
 Qui fertilizent leurs bors,
 De mile palmes gaingnées :
 Ores de fleurs couronnées,
 Et d'un mesme enfantement
 Auecques l'Aurore nées
 Se bornent plus lentement.
 Volez bienheureux oiseaux,
 Messagers de la victoire,
 Sur les eternelles eaux
 Des filles de la Memoire.
 Je voy venir la gent noire,
 Mile corbeaux enuieux,
 Qui du bord obliuieux,
 Et des chaulx riuages mores
 Icy reuolans encores,
 Troublent d'un son eclattant
 Les nouveaux Cignes, qui ores
 Par la France vont chantant.
 Qu'on lasche l'etomisseur,
 Qui lentement par l'air nâge,
 Sur ce milan rauisseur.
 Il a laissé le carnage,
 Il a haussé le plumâge.
 Sus fauconniers, delongez
 Les sacres encouragez,
 Qui volent à tire d'aele.
 Voyez la guerre cruelle.
 Voyez l'importun assault,
 Voyez rouler pestlemeste
 Et sacre & milan d'enhault.
 Toy la babillarde voix
 De la Pie iniurieuse,
 Qui s'est sauuée en ce bois :
 C'est la race furieuse,
 Qui iadis trop curieuse
 D'egaler ses facheux sons,

*O Muses ! à voz chansons,
Prist cete nouvelle forme,
Temoing de sa faulte enorme,
Demeurant tousiours apres
Et depiteuse, & difforme,
Et iniure des forestz.
Voyray-ie point despouiller
La grand' troupe deloyale,
Qui du bec osoit fouiller
La belle fleur liliale?
Je voy la Nymphé royale,
Qui les éparpille tous,
Et d'vn son heureux & doux
Reclame la bande blanche.
C'est la MARGVERITE franche
Promise aux Astres luyfans,
Si la Parque ne me tranche
Le fil de mes ieunes ans.
D'ou vient ce plumage blanc
Qui ma forme premiere emble?
Desia l'vn & l'autre flanc
Dessous vne aele me tremble.
Nouveau Cigne, ce me semble,
Je remply l'air de mes criz.
Mes aeles sont mes escriz,
Et ie porte par le monde
La memoire vagabonde
De mon Prince non pareil,
Des l'Aurore iusq' à l'onde
Ou se baigne le Soleil.*

L'ANTEROTIQUE

DE

LA VIEILLE ET DE LA IEVNE AMIE.

*Vieille, auffi vieille comme celle,
 Qui apres l'Vnde vniuerfelle
 Du iect de la Pierre fecunde
 Engendra la Moitié du Monde :*
*Vieille, plus fale qu'Auarice,
 Vieille qui serois bien Nourrice
 A celle de Nestor le Saige.
 Vieille, qui portes au visaige,
 Et aux moins laids endroitz de toy
 Des Sillons à coucher le Doy.*
*Vieille, qui as, ô vieille Beste !
 Plus d'yeux, que de cheueux en Teste.
 Vieille à trois petitz bouz de Dentz,
 Tous rouillez dehors & dedens,
 Vieille, qui as ioüe & Narine
 Bordées de Crasse & farine,
 De baue la Bouche & Genfue,
 Et les yeux d'Ecarlate viue.*
*Vieille, qui as telle Couleur
 Que celle, qui par grand' douleur
 Du bien d'autruy se lamentant,
 Se va soymesmes tormentant,
 Et couchée à plat sur le ventre
 En lieu ou point le Soleil n'entre,
 Pour nourrissage de ses œuures
 Se paist de Serpens & Couleures.*
*Vieille, horrible plus que Meduse,
 Vieille, au ventre... hola ma Muse,
 Veux-tu toucher les Membres ords,*

Qui point ne se montrent dehors?
 Veux que ce qui au iour se montre
 Est de si hydeuse rencontre,
 Que mesmes le Soleil se cache
 De peur d'y prendre quelque tache :
 Le te pry, ne t'y souille point,
 De peur que venant sur le point
 De la Beauté, pour qui i'endure,
 Tu n'y apportes quelque ordure.
 Vieille doncq' plus que toy vilaine,
 Vieille, qui rends semblable halaine
 A celle du stigieux Gouphre⁹⁷,
 Ou d'une Miniere de Souphre ;
 Et si à ryre tu te boutes,
 Semble à ceux qui sont aux ecoutes,
 Ouyr l'epouventable voix
 Du Chien Portier à trois aboyx.
 Vieille, Peur des chastes familles,
 Vieille, peste des ieunes Filles,
 Que tout Pere auare & antique,
 Et toute Matrone pudique
 Craignent trop plus, que le Berger
 Du Loup ne doute le Danger.
 Bien infortuné deuoit estre
 L'Astre, soubz qui tu vins à naitre,
 Et bien etoint fachez les Dieux,
 Quand tu naquis en ces bas Lieux,
 Qui des maulx y semes encore,
 Plus que la fatale Pandore.
 O que n'ay-ie de vehemence
 Autant que tu as de semence
 D'etranges vices, & diuers !
 Ma Plume vomiroit vn Vers,
 Teint au sang de ce Malheureux,
 Qui de peur du Traict dangereux,
 Que la Muse alloit debendant,
 Sauua sa vie en se pendant⁹⁸.
 Vieille, que tous Oyzeaux funebres,

*Chaz huans, amys des Tenebres,
 Auecq' maint charoingneux Corbeau
 Ont ia condamnée au Tumbeau.
 Que dy-ie? tu ne mouras point,
 Pource que la Mort, qui tout poingt
 Quoy qu'elle soit fiere & terrible,
 Te voyant encor' plus horrible,
 De toy approcher n'osera,
 Mais de peur tremblente sera.
 Comment? ell' cuydera ainçoys,
 Que la Mort de la Mort tu foys.
 Ou bien si le Ciel pitoyable
 De ce Monstre tant incroyable
 Purge la Terre, qui tel fruit
 Voudroit onques n'auoir produit,
 Ton Ame sale & depiteuse,
 Sortant de sa Prifon hydeuse,
 S'en ira blaphemer la bas,
 Prenant (comme icy) ses ebas
 A donner Peines & encombres.
 Malheur à vous (ó pauvres Vmbres!)
 Qui d'endurer ferez contraintes
 Les fouëtz, Torches, & attaintes,
 Et la Cruelle Seigneurie
 De cete quatrieme Furie.
 Quand tu vois, ó Vieille & Immunde,
 Vieille, Deshonneur de ce Monde,
 Celle, qui (si bien m'en fouient)
 Sur l'An quinzieme à peine vient :
 Qui enuoye iufq'aux Talons
 Des Cheueux si crespes & blonds,
 Qu'ilz font honte au beau Soleil mefme :
 Cheueulx dignes d'un Diadesme :
 Cheueux qui d'un fil delié
 M'ont à eux si tresfort lié,
 Que la Mort le seul fer fera,
 Qui ce doulx Lyen brifera :
 Cheueux, dont ce petit Enfant,*

Qui sur les Dieux est triomphant,
 A fait la Chorde, dont il tyre
 Traictz empennez de doux martyre ;
 Ces Traictz, sont les beaux yeux ryans
 Qui ont (tant me semblent frians)
 Ce croy-*ie*, depuis ma Naissance
 Ma Mort, ma vie, en leur puissance.
 L'Arc, sont ces beaux Sourcilz voutilz :
 Ainfi, d'Amour tous les Outilz
 (Quoy qu'il s'en fache, ou qu'il en hongne⁹⁹)
 Sont empruntez de ma Mignonne,
 Qui a bien d'auantaige encores.
 Et quoy ? Ce front, qui or^s & ores
 Semble le Ciel quand il decœuure
 Le plus luyfant de son chef d'Œuure,
 Ou quand quelque petite Nue
 Nous rend sa clarté moins congnue.
 Ce beau Teint, qui notre seiour,
 Embellist encor' d'un beau Iour,
 Et tel qu'on voit, lors que l'Aurore
 L'Orient de Pourpre colore :
 Teint, qui fait le Ciel amoureux
 De la Terre, & moy langoureux.
 Ce Nez, ce menton, cete Ioue,
 Ces Leures ou souuent se ioue
 Amour, quand il montre en rien
 Tous les Thefors de l'Orient :
 D'ou sort vne Halaine fleurante
 Mieux qu'Arabie l'Odorante :
 D'ou sort l'Angelique Parler,
 A qui ne pouroit s'egaler
 La plus rauiffante douceur
 Du Luc des Ennuiz effaceur,
 Encores qu'Albert le manie :
 Mais bien ressemble l'Harmonie,
 Et les Accords melodieux,
 Qu'on oit à la table des Dieux.
 Bref (& de peur que d'auanture

Mon Œil, ma Main, mon Ecriture,
Ne ſ'egarent, ou perdent, voyre
Par cete Valée d'Iuoyre,
Et ces petiz Coutaux d'Albaſtre)
M' Amye eſt vn beau petit Aſtre
Si clair, ſi net, que ie crain' bien
Que le Ciel ne l'auoue ſien.
Bien etoit l'Influence heureuſe
De la belle Etoile amoureuſe
Soubz qui M' amy e priſt naiſſance,
Et les Dieux, qui ont congnoiſſance
De tout, nous feurent bien Amys,
Veue que celle au Monde ilz ont mis,
Qui ſeule y a plus aporté
D'amour, de grace, & de Beauté,
Que d'Odeurs l'Arabie heureuſe,
De Perles l'Inde planteuſe,
Où le verd Printens de fleurettes,
Fideles temoings d'Amourettes ;
Que pluſt aux Muſes & Charites
M'honnorer ſelon les Merites
De la belle que i'ayme tant,
Sans ceſſe ie l'iroy' chantant,
Et par des Vers qui ſeroient telz,
Qu'elle & moy ſerions Immortelz.
Quand tu vois (O Vieille edentée !)
Que la Beauté que i'ay chantée,
D'vn œil folaſtre me ſourit,
Et notz Cœurs enſemble nourit
D'humides Bayſers, qui reſſemblent
Ceux, qui les Columbes aſſemblent,
Remordant, la vindicatiue,
Ma Leure de ſa Dent laſciue,
Et d'vn long Soupir adoucy
M'embraille & ſerre tout ainſi
Que la Vigne aux cent braz epars,
Etreint l'Ormeau de toutes pars ;
Lors de moy aprocher tu oſes

*Pour me faire semblables Choses.
Je suy' ton Dieu plus qu'à demy,
Tu m'apelles ton doulx Amy,
Motz qui aux Oreilles me sonnent
Si doucement, que plus m'etonnent
Que les Grenoilles, ou Cygales,
Ou que l'Enroué des Cymbales
De tous les Ecouillez ensemble,
De la Vieille, qui te ressemble,
Et court par la Montaigne Idée
De Lyons indomtez guydée :
Pour l'Amour, qui par tout le Monde,
Comme toy, la rend furibonde.
Si que mes Moüelles, qui ardent
Aux douces flammes, que leur dardent
Les yeux Archers de ma Maitresse,
Te voyant, vieille Enchanteresse,
Deuiennent, ie ne scay comment,
Toutes froydes en vn moment.
Or fais-tu maintenant bien voir,
Quel est (ó Amour !) ton pouuoir,
Certes vanter tu te peux bien
Qu'en Ciel & Terre n'y a rien,
Qui plus fort que ton feu se treuue,
Tu en as, Vieille, fait l'Epreuue,
Qui en ta plus chaulde Partie
Es plus froyde que la Scythie,
Ou les hautes Alpes cornues
De Nege comme toy chenues.
Toutefois ces Regards meslezz
Aux doulx Bayfers emmiellezz
De deux ensemble periffans,
Echaufent tes Oz languiffans.*

 VERS LYRIQUES.

AV LECTEUR.

Je n'ay (Lecteur) entremellé fort superficieusement les Vers Masculins avecques les Feminins¹⁰⁰, comme on use en ces Vaudeuilles, & Chanfons qui se chantent d'un mesme Chant, par tous les Coupletz, craignant de contreindre & gehinner ma Diction pour l'obseruation de telles choses. Toutesfois affin que tu ne penfes que i'aye dedaigné ceste diligence, tu trouueras quelques Odes, dont les Vers sont disposez avecques telle Religion. Comme, *La louange de deux Damoizelles : Des miseres & Calamitez humaines : Le Chant du Desesperé : & Les Louanges de Bacchus.*

LES LOVANGES D'ANIOV.

 AV FLEVVE DE LOYRE.

ODE I.

*O (de qui la viue Course
Prend sa bienheureuse source,
D'une argentine Fontaine,
Qui d'une fuyte loingtaine,
Te rens au Seing fluideux
De l'Ocean Monstrueux)*

Loyre, hausse ton Chef ores
 Bien haut, & bien haut encores,
 Et iete ton Œil diuin
 Sur ce Païs Angeuin,
 Le plus heureux & fertile,
 Qu'autre ou ton Vnde distile.
 Bien d'autres Dieux que toy, Pere,
 Daignent aymer ce Repaire,
 A qui le Ciel feut donneur
 De toute grace & bonheur.
 Ceres, lors que vagabunde
 Aloit querant par le Monde
 Sa Fille, dont possesseur
 Feut l'Infernal Rauisseur,
 De ses pas sacrez toucha
 Cete Terre, & se coucha
 Lasse sur ton verd Ryuaige,
 Qui luy donna doulx Bruuaige.
 Et cetuy la, qui pour Mere
 Eut la Cuyffe de son Pere,
 Le Dieu des Indes vainqueur
 Arroufa de sa Liqueur
 Les Montz, les Vaulx & Campaignes
 De ce Terroir que tu baignes.
 Regarde mon Fleuve aussi
 Dedans ces forestz ici,
 Qui leurs Chevelures Viues
 Haussent au tour de ces Ryues,
 Les Faunes aux Piez soudains,
 Qui apres Bisches & Dains,
 Et Cerfz aux Testes ramées
 Ont leurs forces animées.
 Regarde tes Nymphes belles
 A ces Demydieux rebelles,
 Qui à grand' Course les suyuent,
 Et si pres d'elles arriuent,
 Qu'elles sentent bien souuent
 De leurs Haleines le vent.

Je voy' deia hors d'Haleine
 Les Pauvrettes, qui à peine
 Pouront atteindre ton Cours,
 Si tu ne leur fais secours.
 Combien (pour les secourir)
 De foy's t'a-lon veu courir
 Tout furieux en la Plene?
 Trompant l'esper & la Peine
 De l'auare Laboureur,
 Helas ! qui n'eut point d'horreur
 Bleffer du Soc sacrilege
 De tes Nymphes le College,
 College qui se recrée
 Dessus ta Riue sacrée.
 Nymphes des Iardins fertiles,
 Hamadryades gentiles,
 Toy Priape, qui tant vaulx
 Auecq' ta lasciuie Faulx,
 Pales, qui sur ces Riuaiges
 Possedes tant beaux Herbaiges,
 Que Flores va tapisant
 De mainte fleur d'eux yssant,
 Toy Pasteur Amphrisien,
 Chacun de vous garde bien
 Ses Richesses de l'Iniure
 Du Chault & de la Froidure.
 Ces Masses laborieuses
 Que les Mains Industrieuses
 Quasi egalent aux Cieux,
 Ne sont elles pas aux Dieux?
 Qui voudra doncq', loue & chante
 Tout ce dont l'Inde se vante,
 Sicile la fabuleuse,
 Ou bien l'Arabie heureuse.
 Quand à moy, tant que ma Lyre
 Voudra les Chançons elire
 Que ie luy commenderay,
 Mon Anjou ie chanteray.

*O mon Fleuve Paternel,
 Quand le Dormir eternel
 Fera tumber à l'enuers,
 Celuy qui chante ces Vers,
 Et que par les Braz amys
 Mon Cors bien pres sera mis
 De quelque Fontaine viue,
 Non gueres loing de ta Riue,
 Au moins sur ma froyde Cendre
 Fay quelques Larmes descendre,
 Et sonne mon Bruyt fameux
 A ton Riuaige ecumeux.
 N'oublie le Nom de celle,
 Qui toutes Beautez excelle,
 Et ce qu'ay pour elle aussi
 Chanté sur ce Bord icy.*

DES

MISERES ET FORTVNES HVMAINES.

AV SEIGNEVR IAN PROVST.

ODE II.

*Bellone seme sang & raige
 Parmy les Peuples ça & la,
 Et chasse à la Mort maint Couraige,
 De ce fouët tortu qu'ell' a.
 Son Ame cetuy cy ottroye
 A vn venin froid & amer :
 Cetuy la est donné en Proye
 Aux flotz auares de la Mer.*

Aucuns d'une Main vengereffe
Veulent par la Mort eprouuer,
Si du mal, qui tant les oppresse,
Pouront la guerison trouuer.
Quelques autres venans de naitre,
Auant qu'ilz aillent rencontrant
Ce qui malheureux nous fait estre,
Sortent du Monde en y entrant.
Mercur des mains de la Parque
Prent notz Vmbres, & les conduyt
Au Bord, ou la fatale Barque
Nous passe en l'eternelle Nuyt :
Ou Minos Iuge inexorable,
Toutes Excuses deboutant,
La Langue autresfois secourable
De l'Orateur n'est ecoutant.
Le Chemin est large & facile
Pour descendre en l'obscur Seiour.
Pluton tient de son Domicile
La porte ouuerte Nuyt & Iour.
La gift l'Œuvre, la gift la Peine,
Ses pas de l'Orque retirer,
A l'etroit Sentier qui nous meine
Ou tout mortel doit aspirer.
Le nombre est petit de ceux ores,
Qui sont les bien aymez des Dieux,
Et ceux que la Vertu encores
Ardente a eleuez aux Cieux :
Iupiter tient deuant sa Porte
Deux Tonneaux, dont il fait pluuoir
Tout ce qui aux Humains aporte
De quoy ayse ou tristesse auoir.
Qui a veu en ce vieil Poëte,
(Et le voyant, ne pleure lors)
La trop tost ouuerte Boëte,
Et les Vertuz volants dehors ?
L'Esperance au Bord arrestée
Outre son gré demeure icy :

*Puis que seule nous est prestée,
Gardon' qu'elle ne s'en vole aussi.*

LES LOVANGES D'AMOVR.

AV SEIGNEUR RENÉ VRVOY.

ODE III.

*Le cler Ruyffelet courant,
Murmurant
Aupres de l'hospitale Vmbre,
Plaiſt à ceux qui ſont laſſez
Et preſſez
De chault, de ſoiſ & d'encombre.
Et ceux qu'Amour vient ſaiſir,
Leur plaiſir,
C'eſt parler de luy ſouuent.
D'Amour ſoyez doncq' mes Chantz,
Par ces Champs,
Deſſoubz la freſcheur du Vent.
Ces Eaux cleres & bruyantes,
Eaux fuyantes
D'un Cours aſſez doux & lent,
Donneront quelque froideur
A l'ardeur
De mon feu trop violent.
Erato à ma chanſon
Donne Son,
Et me permetz approcher
Pres de toy, pour m'eſiouyr,
Et t'ouyr*

Du hault de ce creux Rocher.
 Le Roy, le Pere des Dieux,
 Tient les Cieux
 D'essoubz son obeïssance :
 Neptune la Mer tempere,
 Et son frere
 Sur les Enfers a puissance.
 Mais ce petit Dieu d'aymer
 Ciel & Mer,
 Et le plus bas de la Terre,
 D'un Sceptre victorieux,
 Glorieux,
 Soubz son pouuoir tient & serre.
 Sans luy, du Ciel le haut Temple
 Large & ample,
 En Ruynes tumberoit,
 Auecq' chacun Element,
 Tellement
 Discorde par tout seroit.
 Amour gouuerneur des Villes,
 Loix Ciuiles,
 Et iuste Police ordonne,
 Et l'heur de Paix, qu'on va tant
 Souhaitant,
 C'est luy seul qui le nous donne.
 Les Richesses de Ceres,
 Les forestz,
 Les Sepz, les Plantes, & Fleurs
 Prennent d'Amour origine,
 Goust, Racine,
 Vertu, Formes, & Couleurs.
 Par luy tout genre d'Ouzeaux
 Sur les Eaux
 Et par les Boys s'entretient :
 Tout Animal de seruaige,
 Et sauuaige
 De luy son Essence tient.
 Par ce petit Dieu puissant

Delaiſſant
Le doux Gyron de la Mere,
La Vierge femme ſe treuve,
Et fait preuve
De la flamme douceamere.
Que me chaut ſi on le blaſme,
Et ſa flamme ?
Amour ne ſçait abuſer :
Et ceux qui mal en reçoquent,
Ne le doquent,
Mais eux meſmes, accuſer.
Amour eſt tout bon & beau,
Son flambeau
N'enflamme les Vicieux :
Iuſte eſt, & de ſimple foy,
C'eſt pourquoy
Il eſt tout nu, & ſans yeux.
Leurs victorieux Charroys
Ducz & Roys
Doquent à ſes ſainctz Autelz,
Le Poëtique ouurier
Son Laurier,
Et les Dames leurs Beutez.
Puis doncq' qu'il eſt notre Autheur,
Sa Haulteur
Bien adorer nous deuons,
Deſſus ſon Autel ſacré,
Saichant gré
A luy, de quoy nous viuons.
La Ieuneſſe (helas) nous fuyt,
Et la fuyt
Le froid Aage languiffant :
Adonques ſont inutiles
Les Scintiles
Du feu d'Amour periffant.

DE L'INCONSTANCE DES CHOSES.

AV SEIGNEVR PIERRE DE RONSARD.

—
ODE IIII.

NVL, tant qu'il ne meure,
Heureux ne demeure :
Le Sort inconstant
Or' se hausse, & ores
S'abaisse, & encores
Au Ciel va montant.
La Nuyt froyde & sombre
Courant d'obscure ombre
La Terre & les Cieux,
Aussi doux que Miel,
Fait couler du Ciel
Le Someil aux yeux.
Puis le Jour luyfant
Au Labeur duysant
Sa Lueur expose,
Et d'vn Teint diuers
Ce grand Vniuers
Tapisse & compose.
Quand l'Hyuer tremblant
Les Eaux assemblant
De Glace polie,
Des Austres puissans,
De dueil gemissans,
La Rage delie,
La Terre couuerte
De sa Robe verte,
Deuient triste & nue.

Le vent furieux
Vulturne en tous Lieux
Les forestz denue.
Puis la Saison gaye
A la Terre essaye
Rendre sa verdure,
Qui ne doit durer,
Las ! mais endurer
Vne autre froidure.
Ainsi font retour
D'un successif tour
Le Iour & la Nuyt :
Par mesme Raison
Chacune saison
L'une l'autre suyt.
Le pueril' Aage
Lubric & volage
Au Printens ressemble :
L'Eté vient apres,
Puis l'Autonne est pres,
Puis l'Hyuer qui tremble.
O que peu durable
(Chose miserable)
Est l'humaine vie !
Qui sans voyr le Iour
De ce cler Sejour
Est souuent rauie.
Soubz le grand Espace
Du Ciel le Tens passe
Par course subite :
Théatres, Coloffes
En Ruines grosses
Le Tens precipite.
Que sont deuenuz
Les Murs tant congnuz
De Troye superbe ?
Ilion est comme
Maint Palais de Romme

*Caché deffoubz l'Herbe.
Torrentz, & Ryuieres
Bruyantes, & fieres,
Courent en maintz Lieux,
Ou Rochers & Bois
Sembloient autresfois
Menasser les Cieux.
Les fieres Montaignes
Aux humbles Campaignes
On voit egalées :
Maintz Lieux foudroyez,
Les autres noyez
Des Vndes salées.
Regnes & Empires,
En meilleurs & pires,
On a veu changer :
Maint Peuple puissant
Ses Loix delaisant
Suyure l'Etranger.
Superbe Couraige
Qui ne crains Oraige,
Foudre ny Tempeste,
A ton fier Marcher
Tu sembles toucher
Les Cieux de la Teste :
Mais ta Voyle enflée
De faueur souflée
Metz hardiment bas :
Le Ciel variable
Toufiours amyable
Ne te fera pas.
Quoy doncq' ? ne sçais-tu,
Qu'un Buysson batu
Moins est du Tonnerre,
Qu'un haut Chefne, ou Tremble,
Ou qu'un Mont qui semble
Depriser la Terre?
Amy, qui pour viure*

Des ennuiꝝ deliure,
Que la Court procure,
T'es venu ranger,
Comme vn Etranger,
En la Tourbe obscure,
Ne regrete point
L'ambicieux poinct
De cete faueur :
Le Ciel fauorable
D'vn plus honorable
T'a fait receueur.
De Ronfard le Nom
Ne soit en Renom
Par le Populaire :
Amy, tu es tel,
Que rien, qu'Immortel,
Ne te pouroit plaire.
Laisse aux Courtizants
Les souciꝝ cuyꝝans :
Ne soys Curieux
Des biens aquerir,
Ou de t'enquerir
Du Secret des Dieux.

A DEUX DAMOYZELLES.

ODE V.

IL faut maintenant, ó ma Lyre !
Sur ta meilleure Corde clire,
Vn Chant qui penetre les Cieux,
Par vne aussi etrange voye

Que celles à qui ie t'envoye
 Sont dignes du plus grand des Dieux.
 Dy leur, que ie n'ay l'Artifice
 D'un Peintre ou Engraveur, qui puisse
 Au vray le semblable egaler :
 Mais bien ie les puy' faire viure
 Mieux qu'en Tableau, en Marbre, ou Cuyure,
 Qui n'ont l'vsaige de parler.
 Mes Vers, qui portent sur leurs Esles
 Les Louanges des Damoyzelles,
 Se vantent de voler vn Iour
 Parmy la Region des Nues,
 Et les Beutez du Ciel venues
 Sacrer au celeste Seiour.
 Les Beutez iusques aux Dieux montent,
 Celles que les Muses racontent :
 Les autres qui n'ont ce bon heur,
 Les Vmbres solitaires suyuent.
 Mais les votres (si mes Vers vivent)
 N'iront soubz Terre sans Honneur.
 Je chanteray que votz Merites
 Vous egalent aux trois Charites,
 Qui font des Chapeaux florissans
 A la ioyeuse Cyprienne,
 Dansant avecq' la Trope sienne
 Par les Prez de loing rougissans.
 Telles sont les chastes Compaignes,
 Qui parmy forestz & Campaignes,
 Fleuves & Ruyssaux murmurans
 Suyuent la Vierge Chasseresse,
 Quand d'un pié leger elle presse
 Le Doz des Cerfz, legercourans.
 Qui a veu les Lyz & les Rozes
 Avecq' la belle Aube declofes,
 Celuy a veu votre beau Teint,
 Dont le Blanc & Vermeil ensemble
 Le Pourpre coloré ressemble,
 Et du laid la Blancher esteint,

Qui a conté les fleurs sacrées
 Des Riues, Campagnes, & Prées,
 Dont l'Air, quand il est plus riant,
 Orne les Cheueux de la Terre,
 Et les Pierres que lon va querre
 Par tant de flots en Orient :
 Celuy a nombré (ce me semble)
 Voꝝ Graces & Vertuꝝ ensemble,
 Auecques les Traictꝝ de votꝝ yeux,
 Dont mil' & mile fleches darde
 Contre celuy qui vous regarde,
 L'Enfant qui surmonte les Dieux.

Qui de la Harpe Thracienne
 A ouy la voix ancienne,
 Des forestꝝ l'Ebahissement,
 Les votres luy fera pareilles,
 Qui font des plus rudes Oreilles,
 Voyre des Cœurs, rauissement.

Voulez-vous que ma Plume ecriue
 Comment deffus la verde Ryue
 De Cadme la peu fine Seur,
 Eloignant sa fidele Trope,
 Osa presser la blanche Crope
 Du diuin Thaureau Rauisseur?

Iadis foubꝝ Plume blanchissante
 Du Ciel la Maiesté puissante
 Remplit celle qui enfanta
 Les fors Iumeaux, auecques celle
 Qu'en Ide des troys la plus belle
 Au Iuge Bergier tant vanta.

De la Pluye Iaune coulante
 Au sein d'vne Vierge excellente
 Naquit le cheualier volant :
 Telles sont les flammes subtiles
 Du feu, dont les viues Scintiles
 Vont Dieux & Hommes affolant.

Qui est celuy qui voudroit taire
 Le filꝝ du Mari adultere?

*Le Monde de Monstres purgé
 De ses faictz la gloire conserue,
 Des Enfers la Depouille serue,
 Et le Ciel sur son Doz chargé.
 Qui ne congnoist bien les deux Ourfes
 Fuyantes de Thetis les Sourfes ?
 Ou qui est celuy que n'attaint
 La Plainte de la belle Vache,
 Qui aux tristes Riues d'Inache
 De l'Amy cruel se complaint ?
 Fuyez doncq' les façons Cruelles
 Que Beauté couue soubz ses Esles :
 Faites à l'Amour humbles vœutz
 Qu'à Iupiter ne vous otroye,
 Pour croistre (ô bienheureuse Proye !)
 Le Nombre des celestes Feux.
 Par les mains du chaste Hymenée
 Chacune de vous soit menée
 Au lieu ou l'Ennemy humain
 Soubz vne agréable Lumiere,
 De votz Iardins la fleur premiere
 Pille d'audacieuse Main.
 Ces petites Vndes enflées
 Des plus doux Zephires soufflées
 Sans fin vont disant à leur Bord,
 Heureuse la Nef arrestée
 Par le mors de l'Anchre ietée
 Dedans le Seing d'un si beau Port.*

DV PREMIER JOVR DE L'AN.

AV SEIGNEVR BERTRAN BERGIER.

—
ODE VI.

*Voicy le Pere au double front,
 Le bon Ianus, qui renouvelle
 Le cours de l'An, qui en vn Rond
 Ameine la Saison nouvelle.
 Renouvelons aussi
 Toute vieille Pensée,
 Et tuons le Soucy
 De Fortune insensée.
 Sus doncq', que tardons-nous encore?
 Auant que Vieillars deuenir,
 Chassons le Soing qui nous deuore,
 Trop curieux de l'Aduenir.
 Ce qui viendra demain
 Ia pensif ne te tienne :
 Les Dieux ont en leur Main
 Ta fortune & la mienne.
 Tu voy de Nege tous couuers
 Les sommetz de la forest nue,
 Qui quasi enuoye à l'enuers
 Le faiz de sa Teste chenue.
 La froide Biçe ferme
 Le gosier des Oyzeaux,
 Et les Poissons enferme
 Soubz le Cristal des Eaux.
 Veux-tu attendre les frimaz
 De l'Hyuer, qui deia s'appreste
 Pour faire de Nege vn amaz
 Sur ton Menton & sur ta Teste?*

Que tes Membres tranſiſ
 Priuez de leur verdeur,
 Et les Nerfz endurciſ
 Tremblent tous de froideur?
 Quand la Saison amolira
 Tes braz autresfois durs & roydes,
 Adoncq' malgré toy perira
 Le feu de tes Mouelles froydes,
 Que toute Herbe, ou Etuue,
 Tout genial Repas,
 Mais tout l'Æthne & Vefuue
 Ne rechaufferoient pas.
 Mon filz, c'est aſſez combatu,
 (Difoit la Mere au fort Gregeois)
 Pourquoi ne te reiouys-tu
 Auecq' ces filles quelquesfois?
 Les Vins; l'Amour, conſolent
 Le triſte cœur de l'Homme :
 Les Ans legiers ſ'en volent,
 Et la Mort nous aſſomme.
 Je te ſouhaite pour t'ebatre
 Durant ceſte morte Saison,
 Vn plaifir, voyre trois ou quatre,
 Que donne l'Amye Maifon :
 Bon vin en ton Celier,
 Beau feu, Nuyt ſans Soucy,
 Un Amy familier,
 Et belle Amye auſſi,
 Qui de ſon Luc, qui de ſa Voix
 Endorme ſouvent tes ennuiſ,
 Qui de ſon Babil quelquesfois
 Te face moins durer les Nuiſ,
 Au Liſt follafre autant
 Que ces Cheures laſciues,
 Lors qu'elles vont broutant
 Sur les herbeuſes Riues.

DV IOVR DES BACCHANALES.

AV SEIGNEVR RABESTAN.

—
ODE VII.

Quel bruyt Inusité
A mes oreilles tonne ?
Je suy' tout excité
De l'Horreur qui m'etonne :
Mon Cœur fremist & tremble,
Euoé, Euoé.
Poy' la voix (ce me semble)
D'vn Cornet enroué.
Je voy' le deux fois né,
L'Indique Dieu, qui erre,
Le Chef enuironné
De verdoyant Lyerre :
Les fiers Tygres soupirent
Soubz le Ioug odieux,
Et tous paisibles tirent
Son Char victorieux.
Maint Satyre lascif
Ryant soutient à peine
Sur ung Asne tardif
Le chancelant Sylene.
Triumphe à la bonne heure,
Dieu, dont feut le Butin
Ce Peuple qui demeure
Le plus pres du Matin.
Mon Ame eprise au feu
De ta Liqueur tant bonne,
Ce Poétique Vœu
Te consacre & ordonne.

Je te salue Pere,
Qui tout Soucy deffens,
Soubz ton Regne prospere
Fay viure tes Enfans.
Celuy, qui sceut les Boys
Et les Rochers attraire,
Qui fist les trois Aboys
Tous ebahiz se taire,
Sceut au prix de sa Teste,
Combien est perilleux,
Blamer la Saincte feste
De ton Nom merueilleux.
Sans Iarretz se trouua
Le brave Roy de Trace,
Et ta force eprouua
L'Echionnée Race :
Bien que tu sembles estre
Au Ryꝝ, Banquetz, & Jeux,
Plus idoyne, qu'adextre
Aux Combatz outrageux :
Rhete, cest inhumain
D'yne horrible Machoire
Renuersé par ta Main,
Feut temoing de ta gloire,
Quand les filz de la Terre
Ozerent s'auancer
Pour au Ciel faire Guerre,
Et ton Pere offenser.
Sans toy n'ard qu'à demy
La furieuse flamme
De Venus, ó l'Amy
Et du Cors & de l'Ame !
Donq' à force de boyre,
Noye, ou brusle au dedans,
La facheuse Memoire
De noꝝ souciꝝ mordans.
Amy, ceste Rigueur
Au vieil Caton delaisse :

*Mais ou est la vigueur
De ta verde Vieilleſſe ?
Le ſoing de tout affaire
Que n'eſt-il endormy ?
Quelquesfois il faut faire
Le fol pour ſon Amy.*

DV RETOVR DV PRINTENS.

A IAN D'ORAT.

—

ODE VIII.

*De l'Hyuer la triſte froydure
Va ſa Rigueur adouciſſant,
Et des Eaux l'Ecorce tant dure
Au doux Zephyre amolliſſant.
Les Oyſeaux par les Boys
Ouurent à cete ſoys
Leurs Gofiers etreciſ,
Et plus ſoubſ durs glaſſons
Ne ſentent les Poiſſons
Leurs Manoirs racourciſ.
La froide Humeur des Montſ chenuſ
Enfle deia le Cours des Fleuues,
Deia les Cheueux ſont venuſ
Aux foreſtſ ſi longuement veufues.
La Terre au Ciel riant
Va ſon Teint variant
De mainte couleur viue :
Le Ciel (pour luy complaire,*

Orne sa face claire
 De grand' Beauté nayue.
 Venus ose ia sur la Brune
 Mener danses gayes & cointes
 Aux Pasles Rayons de la Lune,
 Ses Graces aux Nymphes bien iointes.
 Maint Satyre outrageux
 Par les Boys vmbraigeux,
 Ou du haut d'un Rocher,
 (Quoy que tout brusle & arde)
 Etonné les regarde,
 Et n'en ose approcher.
 Or' est Tens que lon se couronne
 De l'Arbre à Venus consacré,
 Ou que sa Teste on enuironne
 Des fleurs qui viennent de leur gré.
 Qu'on donne au vent aussi
 Cest importun Soucy,
 Qui tant nous fait la guerre :
 Que lon voyse sautant,
 Que lon voyse hurtant
 D'un Pié libre la Terre.
 Voicy, deia l'Eté qui tonne
 Chasse le peu durable Ver,
 L'Eté le fructueux Autonne,
 L'Autonne le Frilleux Hyuer ;
 Mais les Lunes volaiges
 Ces celestes dommaiges
 Reparent, & nous Hommes
 Quand descendons aux Lieux
 De noz Ancestres vieux,
 Vmbre & Poudre nous sommes.
 Pourquoi doncq' auons-nous enuie
 Du Soing qui les Cœurs ronge & fend ?
 Le terme bref de notre vie
 Long Espoir nous deffent.
 Ce que les Destinées
 Nous donnent de Iournées

*Estimons que c'est gaing.
 Que sçais-tu si les Dieux
 Ottroyront à tes yeux
 De voir vn Lendemain?
 Dy à ta Lyre qu'elle enfante
 Quelque Vers, dont le bruyt soit tel,
 Que ta Vienne à iamais se vante
 Du nom de Dorat Immortel.
 Ce grand Tour violant
 De l'An leger-volant
 Rauist & Iours & Moys,
 Non les doctes Ecriz,
 Qui sont de noz Espris
 Les perdurables Voix.*

CHANT DV DESESPERÉ.

ODE IX

*La Parque si terrible
 A tous les Animaux,
 Plus ne me semble horrible,
 Car le moindre des maux,
 Qui m'ont fait si dolent,
 Est bien plus violent.
 Comme d'une Fontaine
 Mes yeux sont degoutens,
 Ma face est d'Eau si pleine,
 Que bien tost ie m'attens,
 Mon cœur tant soucieux
 Distiler par les yeux.
 De mortelles Tenebres
 Ilz sont deia noirciz,*

*Mes Plaintes sont funebres,
Et mes Membres transiz :
Mais ie ne puy' mourir,
Et si ne puy' guerir.*

La Fortune amyable

*Est-ce pas moins que rien ?
O que tout est muable
En ce Val terrien !
Helas, ie le congnoy',
Qui rien tel ne craignoy'.*

*Langueur me tient en Lesse,
Douleur me suyt de pres,
Regret point ne me laisse,
Et crainte vient apres :
Bref, de Iour, & de Nuyt,
Toute chose me nuit.*

*La verdoyant' Campaigne,
Le flory Arbrisseau,
Tumbant de la Montaigne
Le murmurant Ruyssseau,
De ces plaisirs iouyr
Ne me peut reiouyr.*

*La Musique sauuaige
Du Rossignol au Boys
Contriste mon Couraige,
Et me deplait la voix
De tous ioyeux Oyzeaux,
Qui sont au bord des Eaux.*

*Le Cygne poëtique
Lors qu'il est myeux chantant,
Sur la Ryue aquatique
Va sa mort lamentant.
Las ! tel chant me plait bien,
Comme semblable au mien.*

*La voix Repercussive
En m'oyant lamenter,
De ma Plainte excessiue
Semble se tormenter,*

*Car cela que j'ay dit
 Toufiours elle redit.
 Ainfi la ioye & l'ayfe
 Me vient de dueil faifir,
 Et n'est qui tant me plaise
 Comme le deplaiſir.
 De la mort en effect
 L'eſpoir viure me fait.
 Dieu tonnant, de ta foudre
 Viens ma mort auencer,
 Afin que foye en poudre
 Premier que de penſer
 Au plaiſir que j'auroy'
 Quand ma mort ie ſcauroy'.*

AV SEIGNEVR PIERRE DE RONSARD.

ODE X

*Chante l'emprife furieufe
 Des fiers Géans trop deuoyez,
 Et par la main victorieufe
 Du Pere tonnant foudroyez :
 Ou bien les labeurs enuoyez
 Par Iunon Déeſſe inhuméne
 A l'inuincible enfant d'Alcméne.
 Chante les martiaux alarmes
 D'un ſon heroïc & haut ſtyle :
 Chante les amoureufes larmes,
 Ou bien le champ graz & fertile,
 Ou le cler ruyſſeau qui diſtile
 Du mont pierreux, ruyſſeau qui baigne*

Prez & spacieuse campagne.
 Chante doncq', les biens de Cerés,
 Et de Bacchus les ieuз mystiques :
 Chante les sacrées forés,
 Seiour des Demydieux rustiques :
 Chante tous les Dieux des antiques,
 Pluton, Neptune impetueux,
 Et les Austres tempetueux.
 Bref, chante tout ce qu'ont chanté
 Homere & Maron tant fameux,
 Pyndare, Horace tant vanté,
 Afin d'estre immortel comme eux,
 En depit du dard venimeux
 De celle qui ne peut deffaire
 Ce qu'vn Esprit diuin scait faire.
 Ton œuure sera plus durable
 Qu'vn Théâtre, ou vn Colisée,
 Ou qu'vn Mauséole admirable,
 Dont l'etophe si fort prisée
 Par le tens a été brisée,
 Ou que tout autre œuure excellent
 De la main de l'Ourier volant.
 Quant à moy, puis que ie n'ay beu,
 Comme toy de l'unde sacrée,
 Et puis que songer ie n'ay peu
 Sur le Mont double, comme Ascrée,
 C'est bien force, que me recrée
 Auec Pan, qui soubz les Ormeaux
 Fait resonner les Challumeaux.
 Mais toy, si desires pour viure
 Delaisser quelque Monument,
 Pourquoi aussi ne veux-tu suyure
 Quelque haut & braue Argument ?
 Amy, vole plus hautement,
 Et en lieu si humble n'amuse,
 Qu'à me louer, ta docte Muse.
 Si tu m'eusses, sacund Mercure,
 Volu estre vn peu fauorable,

*Et toy Phebus, i'eusse pris cure
De rendre mon bruyt honorable,
Voyre par Ecrit memorable
Vn Iour avec triumphe & gloire
Marier Loyr avecques Loyre.*

A VNE DAME

CRUELLE ET INEXORABLE.

ODE XI

*Muse, que tant ie voys cherchant,
Inspire moy encor' vn Chant,
Vn chant, qui entre en l'obstinée Oreille
De la Beauté, qui n'a point sa pareille.
Le feu en la Fournaize etreint
Ard plus que cil qui non contreint
Par le Ciel libre, en ca & la epars,
Donne sa flamme au Vent de toutes pars.
Amour iusqu'au profund de l'Ame
A dardé la cruelle flamme,
Que suy' contreint de vomir en mes Vers
D'vn son Tragic tout estrange & diuers.
Cruelle, tu voys de bien loing
Ce feu dont tu n'as point de soing,
Comme celuy qu'on voit voler parmy
La Ville prise, ou le Camp ennemy.
Tu m'as ouuert le manque Flanc
Avecques cet Iuoyre blanc,
Qui montre au bout cinq Perles plus exquises
Que d'Orient les Pierres tant requises.*

Pourquoi arraches-tu le Cœur
 Dont Amour par toy feut vainqueur?
 Pourquoi fais-tu ainsi que deux Tenailles,
 Sentir tes Mains en mes viues Entrailles?
 Les Tygres (ó fiere Beauté !)
 N'ont tant que toy de Cruauté :
 Ny le Serpent, qui se trayne soubz l'herbe,
 Ny des Lyons la Semence superbe.
 Pas n'auoit si grande rudesse,
 La cruelle Vierge Déesse,
 Qui fist aux chiens devorer le Veneur
 Criant en vain : *Je suy' votre seigneur.*
 Qui est celuy, qui ne s'etonne
 Quand le Pere courrouffé tonne,
 Dardant ca bas de foudroyante Main
 Le Traicté vangeur de tout Aëe inhumain?
 Amour pourtant dedans les Cieux
 Enflamme le plus grand des Dieux,
 Hommes en terre, & en l'air les oyzeaux,
 Et les poyffons iusq'au fond de leurs eaux.
 O Repaire moins souhaitable,
 Que le Caucaze inhospitable,
 Ou le RaptEUR du saint feu va paissant
 L'Aigle sacré d'un poumon renaissant !
 Tu me fais par ta grand' froydeur
 Sentir plus violente ardeur
 Que cetuy la, dont le doz grand & large
 Soutient d'un mont la trop pesante charge.
 Qui d'Amour blame les ediçz,
 Semble ces Géans, qui iadis
 Des plus hauts montz vne echelle erigerent,
 Et les manoirs celestes assiegerent.
 Ne crains-tu point qu'il se courrouffe?
 Ne crains-tu point que de sa trouffe
 Te darde un traicté empenné de fureur,
 Pour se vanger d'un si cruel erreur?
 Ou vas-tu Muse? si grand' Ire
 Ne conuient à la douce Lyre .

*Tu es trop humble, & de trop petit son,
Pour accorder si tragique chanson.*

DE PORTER

LES MISERES ET LA CALVMNIE.

AV SEIGNEVR CHRISTOFLE DV BREIL.

ODE XII

*Rien n'est heureux de tous poinctz en ce Monde,
L'air, & le feu, le ciel, la terre, & l'vnde
Nous font la guerre, & les iustes Dieux mesmes
N'ont pardonné à leurs Palais supremes.
Ne voy-tu pas que les Signes des Cieux
Sont mutilez de piez, de braz, ou d'yeux?
N'as-tu iamais d'eclypse coutumiere
Veu obscurfir l'vne & l'autre lumiere?
O que d'ennuy sans repos nous tormente!
Les vns par faim ont peine vehemente,
Autres on voit en la prison mourir,
Plusieurs aussi à la guerre courir,
Ioyeux spectacle à ce furieux Dieu,
Qui maintenant obtient le premier Lieu
Entre les Roys, les Empereurs & Princes,
Au grand dommaige (helas) de leurs Prouinces.
Le flot, le vent, le Pyrate & rocher
Sont les perilz de l'auare Nocher,
Qui de son ayse & repos s'ennuyant,
Aux Indes court, la paureté fuyant.
Cetuy par fer, par cordeau, ou poyson*

*Cherche de mort volontaire achoyson,
 Et pour trouuer de ses maulx allegence,
 A pris de soy luy mesmes la vengeance :
 Et cetuy la, qui est myeux fortuné
 Que les premiers, auant que d'estre né
 Enseuely d'vn Sommeil eternel,
 Fait son Tumbeau du ventre maternel.
 D'vn egal pié la Mort qui tout attrape,
 Et des petitz les humbles manoirs frape,
 Et des plus grands les tours hautes & fortes.
 Vne mort seule en mile & mile fortes,
 De maulx soudains, nouueaux & incurables,
 Va tormentant les Humains miserables.
 Le Cours des Ans, des Siecles & Saisons,
 Les grands Citez & superbes Maisons
 Mises par terre, & les Ruines grosses
 Des vieux Palais, Théatres, & Colloffes,
 Montrent à l'œil, tout ce qui est ca bas
 Etre caduq', & subiect à trepas.
 O malheureux, qui batist Esperance
 Sur fondement d'Incertaine assurance !
 De tous Etaç, de tout Sexe, & tout Aage
 Solicitude est le propre Heritage.
 Elle suyt des Roys les Palais sumptueux,
 Conuentz sacrez, Parquetz tumultueux :
 Le Laboureur la porte en sa charrue,
 Et du Pasteur aux toictz elle se rue :
 L'Homme de Guerre aussi la porte en croupe,
 Et le Marchant auare dans la Poupe :
 Rien, que vertu, ne domte la Fortune.
 Comme le Roc, quand la Mer importune
 En ca & la contre luy se courrouffe,
 Rompt les gros flotz, & de soy les repouffe.
 O bienheureux qui de rien ne s'etonne,
 Et ne palist, quand le Ciel iré tonne !
 O bienheureux, que les Torches ardentes,
 Et des troys Seurs les Couleures pendentes
 N'excitent point ! qui n'entrompt le fruid*

De son Repos, pour quelque petit bruit.
Cet Homme la pour vray iamais ne tremble,
Bien que le Ciel à la Terre s'assemble :
Et ont les Dieux sa fortreffe munie
Contre fortune, & contre Calumnie.
Le Ciel vangeur, Protecteur d'Innocence,
Donne aux peruers souuent longue licence
De nuyre aux bons : puis contre eux Irrité
Commende au Tens, pere de verité,
Decourrir tout ; lors la Cause plus forte
Deuiet soudain la plus foyble, de forte
Que la grandeur de la peine compense
La tardité de la iuste vengeance.
Espere, Amy, espere, dure, attens
Cete faueur & du Ciel & du Tens.
Et quand le Ciel n'auroit aucun soucy
De tout cela que nous faisons ici,
Mais bien seroient toutes humaines choses
Soubz le Pouuoir de la fortune enclofes,
Ne vault-il myeux (veu qu'elle fait son tour)
Auoir espoir de son heureux retour,
Qu'estre tousiours en peur de la ruyne ?
Cet Air couuert d'une obscure Bruyne
S'eclersira, ces vndes courrouffées
Iusques au Ciel par l'Aquilon pouffées
S'apaiseront, & par l'Anchre ietée
Au Port sera la Nauire arrestée.
O combien doulx sera le souuenir
Des maulx passez ! pour doncq' la paruenir,
Endure Amy ces peines doloieuses.
Et te referue aux choses plus heureuses.

DE L'IMMORTALITÉ DES POETES.

AV SEIGNEVR BOVIV.

ODE XIII

*Sus Muse, il faut que lon s'eueille,
 Je veux sonner vn chant diuin :
 Ouure donques ta docte oreille,
 O Bouiu, l'honneur Angeuin !
 Pour ecouter ce que ma Lyre accorde
 Sur sa plus haute & mieux parlante chorde.
 Cetuy quiert par diuers dangers
 L'honneur du fer victorieux :
 Cetuy la par flotz estrangers
 Le soing de l'or laborieux.
 L'vn aux clameurs du Palais s'etudie,
 L'autre le vent de la faueur mandie :
 Mais moy, que les Graces cherissent,
 Je hay' les biens que l'on adore,
 Je hay' les honneurs qui perissent,
 Et le soing qui les cœurs deuore :
 Rien ne me plaiſt, fors ce qui peut deplaire
 Au iugement du rude populaire.
 Les Lauriers, prix des frontz ſçauans,
 M'ont ia fait compaignon des Dieux :
 Les laſcifz Satyres ſuyuans
 Les Nymphes des ruſtiques lieux,
 Me font aymer loing des congnuz Riuaignes,
 La ſainte horreur de leurs Antres ſauuaignes.
 Par le Ciel errer ie m'attens
 D'vne eſle encor' non uſitée,
 Et ne fera gueres long tens
 La terre par moy habitée.*

Plus grand qu'Enuie, à ces superbes Viles
Je laisseray leurs tempestes ciuiles,
Je voleray depuis l'Aurore
Iusq'à la grand' Mere des eaux,
Et de l'Ourse à l'Epaule more,
Le plus blanc de tous les oyzeaux.
Je ne craindray, sortant de ce beau iour,
L'epeffe nuyt du tenebreux seiour.
De mourir ne suys en emoy
Selon la loy du fort humain,
Car la meilleure part de moy
Ne craint point la fatale main :
Craingne la Mort, la Fortune, & l'Enuie,
A qui les Dieux n'ont donné qu'une vie.
Arriere tout funebre chant,
Arriere tout marbre & peinture,
Mes cendres ne vont point cherchant
Les vains honneurs de sepulture :
Pour n'estre errant cent ans à l'enuiron
Des tristes bords de l'auare Acheron.
Mon nom du vil Peuple incongnu
N'ira soubz terre inhonoré,
Les Seurs du mont deux fois cornu
M'ont de sepulchre decoré,
Qui ne craint point les Aquilons puissans,
Ny le long cours des Siecles renaiissans.

 EPITAPHE DV SEIGNEVR BONIVET.

La France & le Piemont, & les Cieux & les Arts,
Les Soldats & le Monde ont fait comme six parts
De ce grand¹⁰¹ Boniuet : car vne si grand' chose
Dedans vn seul tombeau ne pouuoit estre enclose.

La France en a le Corps, qu'elle auoit esleué :
Le Piemont a le Cœur, qu'il auoit esprouué :
Les Cieux en ont l'Esprit, & les Arts la Memoire :
Les Soldats le Regret, & le Monde la Gloire.

EPITAPHE DE CLEMENT MAROT.

Si de celuy le Tumbeau veux scauoir,
Qui de Maro auoit plus que le nom,
Il te conuient tous les Lieux aller voir
Ou France a mis le but de son renom.
Qu'en Terre soit, ie te respons que non,
Au moins de luy c'est la moindre partie.
L'Ame est au lieu d'ou elle estoit sortie,
Et de ses Vers, qui ont domté la Mort,
Les Seurs luy ont sepulture batie
Iusques au ciel. Ainsi, LA MORT N'Y MORD.

LOVANGE DE LA FRANCE

ET DV ROY TRESCHRESTIEN HENRY II¹⁰².

Venez, ô mes douces Carites,
A l'ombre des grands Lis dorez.
Carites qui tant honorez
La perle de noz Marguerites.
Et de ces deux naïues fleurs
Mariant les riches couleurs,
Tiffons des gyrlandes nouvelles
Pour noz images couronner,

Et leurs autelz environner
 De noz parures les plus belles.
 Et toy, mon Prince, que i'adore
 Pour mon seul terrestre Soleil,
 De peur que l'astre, ton pareil,
 Ces belles fleurs ne decolore,
 Peinds dessus elles ton beau nom,
 Et consacre leur sainct renom :
 Afin que deuot ie le sonne
 D'une perpetuelle vois,
 Qui sans toy nose à si grands Roys
 Presenter si digne couronne.
 En vain tout autre s'efforce
 De m'y vouloir inciter,
 Si de toy, pour m'exciter,
 Ne vient le cœur & la force :
 Toy seul ouurir tu me peus
 Parnasse comme tu veus.
 Ta seule faueur me donne
 Plume, langue, entendement,
 Qui fait, que si hautement
 Pescry, ie parle, & raisonne.
 Comme vne grand' coquille creuse,
 Qui s'eleue deuers ses bords,
 D'une double mer fait ses ports
 Vne prouince plantureuse.
 Ses flancs superbement bornez
 Sont doublement environnez
 Des Alpes, & des Pyrenees,
 D'Europe, & de ce Monde encor'
 En autelz, en peuples, en or,
 Surmontant les plus fortunees.
 Ceste terre, mere feconde
 D'armes, d'amours, & de sçauoir,
 Parmy les autres se fait voir
 Comme vne Cybele feconde.
 Aussi la grand' mere des Dieux,
 Qui la void d'œil non enuieux,

*Son char & ses lyons luy donne,
 De ses tours la couronne aussi,
 Et semble qu'avec ceste-cy
 L'Italie elle en enuironne.
 Et à bon droit elle honnore
 Ces deux-cy, puis qu'elles ont
 Leurs prestres, prestres qui sont
 Vraiz hommes, & qui encore
 Remplis de la deité
 Du Dieu triple en vnité
 Reduiront sous sa puissance
 Les empires, & les Roys,
 Qui viuent sous autres lois,
 N'ayant de Dieu cognoissance.
 De ceste mere genereuse
 D'autres Demidieux nos seigneurs,
 De Iuppiter enfans, & sœurs,
 Regne aujourdhuy la troppe heureuse :
 Troppe vrayment meritant mieux
 D'estre mise au nombre des Dieux,
 Et que des temples on luy face,
 Que ceux-la, qui du tige tien,
 O pere Saturne ancien,
 Planterent la celeste race.
 Mais les Dieux de nostre prouince
 Reiettans telles vanitez,
 Soumettent leurs diuinitez
 Au Dieu, qui des Dieux est le Prince.
 Et qu'ainsi soit, voyez la foy
 De ce Henry nostre bon Roy,
 Vainqueur de l'invincible Auguste,
 Ce Treschrestien, ce Prince humain,
 Qui par la force de sa main
 Se monstre pitoyable & iuste.
 Voyez comme sa iustice,
 Qui d'un magnanime effort
 Soustient le droit du moins fort,
 Et punit le malefice,*

*Mieux qu'en marbre, ou qu'en airain
Se consacre de sa main
Plus d'un temple & d'une image :
Voyez sa graue douceur,
Et comme il est possesseur
Paisible de son courage.*

*Voyez comme Iris & Bellonne
Ses traces vont toujours suyuant,
Et comme Themis va deuant,
Et comme point ne l'abandonne
Le beau scadron de l'equité,
Du sens & de la verité :
Oyez le bruit de ses tempestes,
Et voyez ses fouldres cheans,
Qui des Lycaons & Géans
Accablent les superbes testes.*

*Voyez combien de ceste bande
la par sa main sont renuersez,
Et combien en sont menassez,
Et avec quelle force grande,
Brisant l'orgueil audacieux
Qui vouloit escheller les cieux,
Son bras indontable repousse
La fureur de tous ces combats,
Ruant Offe & Olympe à bas
Avec vne horrible secouffe.*

*O combien du grand Typhee
La cheute resiouira
Tout le monde, qui voyra
Telle fureur estouffee!
Et de quelle paix vnis
Après ces combats finiz
Seront peuples & prouinces,
Quand on n'oyra plus tonner
Pour ces Tyrans estonner,
Le grand Iuppiter des Princes ;
Dont la grand' Iunon, sa compaigne,
Et sœur de sa diuinité,*

*Sa matronale grauité
D'une humble douceur accompaigne,
De son cœur reiectant bien loing
Tout le soubson & tout le soing
Dont l'autre Iunon est touchée :
Et qui pour repeupler les cieux,
D'un plus heureux nombre de Dieux
Est heureusement accouchée.*

*O d'ame & de nom toute pure,
Ce fut bien nostre grand bonheur
Quand le souuerain gouverneur
Prit de nous si grand soing & cure,
Que d'une inuiolable foy
T'vnir avec vn si grand Roy
D'un tel royaume que la France :
Pour autant que de ta grandeur
Renaiſt l'esperoir, & la splendeur
Qui doit luire sur ta Florence,
Voyre sur toute Italie.
Que si ta belle clarté
D'un ray sur elle escarté
La rend iamais embellie,
Bien qu'ayant perdu ses droits,
Et serue sous autres lois,
Luy esclairant ta lumiere,
Elle espere encor vn iour
Voir son antique seiour
En sa liberté premiere.*

*O vrayment Minerue nouvelle,
De Iuppiter l'enfantement,
Fille de son entendement,
De son sens, & de sa ceruelle :
Puis que le ciel te fit ainsi
D'un grand Roy fille, & sœur aussi :
Le ciel, ó vierge bien heureuse,
Le ciel te face quelquefois
D'autres Princes, & d'autres Roys
Espouse, & mere plantureuse.*

*Vierge de gloire couronnee,
 Ardant l'obscur de nostre nuit,
 Comme loing du soleil reluit
 Vne estoille bien fortunee :
 Astre des astres le plus beau,
 Des flambeaux le plus cler flambeau
 Perle des perles la plus clere,
 Des thresors le plus beau thresor,
 Quelle chose a Phœbus encor'
 Plus que toy precieuse & chere?
 De toy naist, en toy prend vie,
 Par toy regne sa grandeur
 Et tu luis en son ardeur,
 Par qui toute ame est rauie :
 Ardeur, qui m'ard tellement,
 De son saint embrasement,
 Qu'en leur troppe blanchissante
 Tes cygnes m'ont auoué,
 Bien que mon chant enroué
 Vole d'aile languissante.
 Voicy la ieune Cynthienne,
 Veufue de son Endymion :
 Belle couple, heureuse vnion,
 Si sa fleur hyacinthienne
 N'eust veu couper deuant le temps
 Le verd honneur de son printemps.
 Mais quoy, puis qu'elle estoit mortelle
 Et que l'amour est immortel,
 Qui tousiours luy demeure tel,
 Pour tousiours viure aueques elle?
 O combien de Cyprines belles,
 Qui font reluire dans leurs yeux
 Vn cœur allaiement ioyeux !
 Combien d'autres Deesses telles ?
 Et combien, qui d'un cœur vaillan
 Montent au ciel en battillant ?
 Que s'ilz n'y ont encores place
 Auec tiltre de deité,*

*Quelz autres ont mieux merité
 Le trident, le tyrse, ou la masse?
 Chanfon, si ceux que ie vante,
 Ne font du nombre des Dieux,
 Si font bien dignes des cieux
 Les grand's vertus que ie chante.
 Offre leur pour moy ces fleurs,
 Et dy, si en leurs couleurs
 Je n'ay les perles meslees,
 Ell' ont voz noms sur le front,
 Mais vn iour elles feront
 De voz astres estoillees.*

DISCOVRS AV ROY SVR LA POESIE.

*Encores que chascun, SIRE, volontiers prise
 La science qu'il pense auoir la mieux apprise,
 Si n'ay-ie toutefois iamais beaucoup prisé
 L'art ou mon naturel m'a plus fauorisé,
 Fors seulement d'autant que ie puis voz louanges
 Porter par ce moyen aux nations estranges
 Et monstrier par ce peu qui peult sortir de moy,
 Que ie ne suis du tout inutile à mon Roy.*

*Sire, de voz suieûs qui tous à vous se doiuent,
 Selon que plus ou moins de graces ilz reçoient,
 Les vns sont employez en vne faction,
 Les autres en vne autre, & chascune adion
 Selon qu'elle dessert, se doit tenir certaine
 De receuoir de vous son loyer ou sa peine.*

*Or entre ceux qui ont tant de felicité
 Que de faire seruice à vostre maiesté,
 Ceux qui sont employez aux affaires belliques,
 Sont ceux, comme aussi font tous ministres publiques,*

*Qui meritent le plus d'estre recompensez,
Et qui au pres de vous sont les plus auansez.*

*Mais les bics & honneurs que de vostre seruice
Reçoiuent ceux qui font dignement leur office,
Ne doiuent pas suffire à ceux qui sont bien nez,
Et qui oultre les dons des quelz ils sont ornez,
Oultre vostre faueur & le bruit populaire,
Ont quelque chose en eux par dessus le vulgaire.*

*Ilz attendent encor' pour auoir ce bon heur
De viure apres leur mort, vn immortel honneur :
Honneur, le seul loyer qui la vertu guerdonne,
Loyer, qu'à la vertu la seule Muse donne.*

*Car veu que la nature a d'vn si petit cours
A l'homme limité le terme de ses iours,
Pourquoy de tant d'ennuis, de trauaux, & trauerfes,
De voyages loingtains, & fortunes diuerses,
Fol se priueroit-il de ce peu de plaisir,
S'il n'auoit en son cueur cest honneste desir
D'allonger par vertu le cours de sa memoire,
Et gagner par sa mort vne immortelle gloire ?*

*Ce genereux desir de l'immortalité
Tous l'apportent icy des leur natiuité,
Chascun ou plus ou moins, selon que de nature
Il est fauorisé, ou de sa nourriture :
Ce qui nous monstre bien que tout on ne meurt pas,
Mais qu'il reste de nous, apres nostre trespas,
Le ne sçay quoy plus grand & plus diuin encore,
Que ce que nous voyons, & que la mort deuore.*

*Celuy vrayment seroit semblable à ces Geans,
Qui furent foudroyez par les champs Phlegreans,
Qui penseroit que l'homme, apres sa sepulture,
Du bruit qu'il a laissé n'eust sentiment ny cure.
Car l'esprit reūny à son eternité,
Et voyant au miroir de la diuinité
Tout ce qu'on fait icy, comme au ciel il herite
Auec vn heur parfait du fruit de son merite,
Aussi sent il le bruit qu'en terre il a laissé,
Pour les faiçz, dont il est au ciel recompensé.*

*C'est pourquoy ces grands Roys, & magnanimes Princes,
 Apres auoir donté les barbares prouinces,
 Fait florir la vertu, la iustice, & la paix,
 Dechassé les Tyrans, & par autres bienfaictz
 Aydé le genre humain, pour sacrer leur memoire
 A la posterité, engraauerent la gloire
 De leurs faictz genereux en marbres esleuez,
 En colomnes, en arcz à double front grauez,
 En superbes tombeaux, & semblables ouurages
 Que le temps a dontez. Quelques autres plus sages
 Voulant perpetuer le bruit de leur vertu
 Par œuure qui ne peust du temps estre abbatu,
 Qui ne craignist le feu, ny le fer, ny l'orage,
 Ny mesme Iuppiter, mais passant d'aage en aage
 Se fist tousiours plus beau, emprunterent les mains
 Et l'immortel labour des doctes escriuains :
 Par le moyen desquelz, plus viuans ilz sont ores,
 Que du temps qu'ilz viuoient, & leurs beaux faictz encores
 Plus recents que ceux-la, qu'on voit presentement :
 Tant de force a l'histoire escrite doctement.*

*SIRE, parlant ainsi du pouuoir de l'histoire,
 Il parle du Poëte, estant assez notoire,
 Que tous deux sont esmeuz d'un semblable desir,
 Qui est de profiter, & de donner plaisir.
 Tous deux par leurs escripts mesme chose pretendent,
 Mais par diuers moyens à mesme fin ilz tendent.*

*Cestuy-là, sans vser d'aucune fiction,
 Represente le vray de chascune action,
 Comme vn, qui sans oser s'esgayer dauantage,
 Rapporte apres le vif vn naturel visage :
 Cestuy-cy plus hardy, d'un art non limité
 Sous mille fictions cache la verité,
 Comme vn peinctre qui fait d'une braue entreprise
 La figure d'un camp, ou d'une ville prise,
 Vn orage, vne guerre, ou mesme il fait les Dieux
 En façon de mortelz se monstrer à noz yeux.
 Tel que ce premier là est vostre Ianet, SIRE,
 Et tel que le second. Michelange on peult dire :*

*A l'un vostre Paschal est semblable en son art,
A l'autre est ressemblant vostre docte Ronfard.*

*Je ne veux pas icy par le menu deduire
Plusieurs autres raisons, que ie pourrois induire
Pour monstrier ce qui est de semblable en ces deux,
Et ce qui est aussi de difference entre eux.
Par un autre œuvre à part ie vous feray notoire
Ce qui se trouue escript des vertus de l'histoire,
Qui vers nous de heraut sert à l'antiquité,
Comme à nous quelque iour vers la posterité
Elle doit aussi servir ; mais s'uyuant la matiere
De ce present discours, pour vne gloire entiere
Bastir à vostre nom, dire j'oseray bien,
Que le poëte il fault ioindre à l'historien.
Car bien que cestuy-cy d'un plus seur tesmoignage
Depose à l'aduenir des gestes de son aage,
Et de ce qu'il a veu (car sans ce dernier poinct
Le nom d'historien il ne merite point)
Cestuy-la toutefois est trop plus admirable,
Et son œuvre n'est moins que l'histoire durable,
Pour ce qu'en imitant l'auteur de l'uniuers,
Toute essence & idee il comprend en ses vers.*

A ANDRÉ THEVET,

ANGOULMOISIN.

SONNET

*Si la premiere nef que vid la pleine humide,
De nef fut transformee en astre flamboyant,
Pour auoir voyagé d'un chemin ondoyant,
Qui va du Theffalique au riuage Colchide :*

*Combien doit nostre France à cest autre Æsonide,
 Qui comme l'Ocean la terre costoyant,
 Qui comme le Soleil le monde tournoyant,
 A veu tout ce qu'enceint ce grand espace vuide?
 C'est Theuet qui sans plus des rocs Cyaneans,
 N'a borné son voyage, ou des champs Medceans :
 Mais a veu nostre monde, & l'autre monde encore :
 Dont il a rapporté, non comme fit Iason,
 Des riuages du Phase, vne blonde toison,
 Mais tout ce qui se void sur les champs de l'Aurore.*

AV MESME THEVET

SVR SES

SINGVLARITEZ DV LEVANT¹⁰³.

*Après avoir gagné quelque grande victoire,
 Les Empereurs Romains en triomphe portoient
 La prouince dontée & la representoient
 Par l'habit qui pouuoit la rendre plus notoire.
 Theuet à son retour tout' imitant la gloire
 De ceux-la qui iadis les Barbares dontoient,
 Des peuples qui de nom cognus à peine estoient,
 Nous represente icy la naturelle histoire.
 Comme Vlyffe echappé de cent mille dangers,
 De ce qu'il a conquis sur les bords estrangers
 Vn eternal trophée il plante sur noz riués :
 Rapportant, non l'honneur d'un peuple surmonté,
 Non le riche butin d'un Barbare donté,
 Mais de tout l'Orient les despouilles captiues.*

DV PARLEMENT DE PARIS.

*Rome la grand' & les doctes Athenes
Ne vivent tant par leurs Temples dorez,
Par leurs Palais de marbre elabourez,
Ny par l'orgueil de leurs Pointes hautaines :
Par tant d'honneurs, par tant de Capitaines
Ne sont encor' ces peuples decorez
Si hautement, que les ont honnorez
Leurs Cicerons, & leurs grands Demosthenes.
Et ce Paris, qui fuyt diuinement
L'antique honneur de ce double ornement,
De sa grandeur n'est point si fier encore,
Comme de ceux, dont son Palais Royal
Bruit l'eloquence, & tout ce qui honnore
Vn Orateur difertement loyal.*





RECVEIL DE POESIE

PRESENTÉ A TRESILLVSTRE

PRINCESSE MADAME MARGVERITE

Seur Vnique du Roy

ET MIS EN LVMIERE PAR LE COMMANDEMENT
DE MADICTE DAME ¹⁰².

A TRESILLVSTRE

PRINCESSE MADAME MARGVERITE

SÆVR VNIQVE DV ROY

MA DAME, apres auoir depuis peu de temps mis en lumiere quelques petiz ouuraiges poëtiques, plus pour satisfaire à l'instance priere d'aucuns miens amis, que pour espoir que i'eusse d'acquerir aucune reputation entre les doctes, i'auoy deliberé me retirer entierement de ce labour, aussy peu maintenant fauorizé, comme il estoit anciennement entre les meilleurs espriz singulierement recommandé. Je ne sçay si l'infelicitè de

nostre siecle en est cause, ayant l'ambition, & l'auarice, & l'ocieuse volupté, pestes des bons espriz, chassé d'entre nous ce tant honneste desir de l'immortalité : ou la trop grande & indocte multitude des escriuains, qui de iour en iour s'eleue en France, au grand deshonneur & abattardissement de nostre langue. L'auoy (dy ie) proposé m'addonner à quelque autre estude, si non tant louable, pour le moins plus fauorable que cestui cy : lors que dernièrement estant le Roy à Paris, apres auoir pris la hardiesse de me presenter deuant vostre Excellence, il vous pleut de vostre benigne grace me receuoir avecques tel visage, que ie congneu mes petitz labours vous auoir esté agreables. Cela, Madame, a depuis si viuement incité mon couraige, que mettant en arriere ma premiere deliberation, ie me suis remis aux choses que i'ay pensé vous pouuoir donner quelque plaisir ; sans que maladie ou autre empeschement ait peu retirer mon esprit de ceste non iamais assez louée entreprise, iadis tant fauorizée de ce grand Roy François vostre pere, & maintenant du treschrestien Roy, & de vous, comme seuls & vrais heritiers de sa vertu. Vous ayant doncques ces derniers iours fait present de ce petit liure, non seulement vous l'auiez eu agreable (comme est vostre bonté coustumiere de receuoir toutes choses, qui d'humble vouloir sont presentées à vostre grandeur) mais encor' vous a pleu me commander de le mettre en lumiere, & sous vostre nom. Avecques lequel ie me sen si fort & bien armé contre toutes les difficultez qui de iour en iour se treuent es haultes entreprises, que ie pourray combattre l'enuie & la mort, & celuy temps mesmes qui abat les grands Palais & superbes Pyramides. Je ne me veulx amuser icy à respondre aux calumnieurs (comme est la façon ordinaire des escriuains) puis que mes escrits ont desia esté si heureux de rencontrer la faueur de vostre iugement, & par vostre moyen, celuy du Roy & de la Royne, auxquels ayant satisfait, tant s'en fault que ie me soucie du mescontentement d'autrui, que i'estimeray de là auoir receu toute la gloire & le fruit de mes la-

beurs. Ma dame ie supplie à nostre Seigneur vous con-
 ferver en heureufe & longue vie, & augmenter de plus
 en plus en vous les fouueraines graces & vertuz qu'il
 vous a fi liberalement departies. A Paris, ce *XXIII.*
 d'Octobre. *M D. XLIX.*

De vostre Excellence le treshumble &
 trefobeissant feruiteur *I. D. B. A.*

A SA LYRE.

*Va doncques maintenant ma Lyre,
 Ma Princeffe te veult ouir.
 Il fault sa table docte eslire,
 Là quelque amy voudra bien li
 Tes chansons, pour la refiour.
 Ta voix encores basse & tendre,
 Apren à hauffer des ici,
 Et fay tes chordes fi bien tendre
 Que mon grand Roy te puisse entendre,
 Et sa royale epouze aussi.
 Il ne fault que l'enuieux die
 Que trop hault tu as entrepris :
 Ce qui te fait ainsi hardie,
 C'est que les choses qu'on dedie
 Au temple sont de plus grand pris.*

CAELO MVSA BEAT.



PROSPHONEMATIQUE ¹⁰⁵.

AV ROY TRESCHRESTIEN HENRY II.

*Vous qui tenez les sources de Pegaze,
(Celestes Seurs) bandez vostre arc diuin ¹⁰⁶
Tout au plus hault de vostre saint Parnaze,
Et permettez que ce bras Angeuin ¹⁰⁷
Par l'air François defferre vn trait, qui vole
Mieulx que iamais de l'vn à l'autre Pole.
Ce trait puissant ¹⁰⁸ dessus ses ailes porte
L'horrible nom qui fait mouvoir les cieux,
Le fer, la flamme, & la non iamais morte
Gloire des Roys, enfans aïsnez des Dieux :
Dont le protrait, HENRY, celeste race,
A peint au vif en sa diuine grace.
La maïesté de son front tant illustre
Entre les Roys apparoiſt tout ainsi,
Que l'or aupres de l'argent : & son lustre
Ard tout l'obscur de ce beau siecle ici,
Comme la Lune aux etoilles eclaire
Par le serain de quelque nuit bien claire.
En quelque part que son bel œil se montre,
Comme vn Printemps il serene le iour :
Et semble bien qu'à si haulte rencontre
Renaiſſe au monde vn plus ioyeux seiour.
Le Ciel en rid, & le Soleil encore
De nouueaux raiç ses blonds cheueux decore.
Vien Prince, vien : rends aux tiens la lumiere
Qu'obscurciſſoit ce tien long demeurer,*

Et la vigueur de leur vertu premiere,
 Qui ne se peult qu'en ta force asseurer.
 Ton seul regard inspire en leurs couraiges
 L'ardent desir des martiaux ouuraiges.
 Comme la mere au riuaigne lamente,
 Prie, & fait vœux pour son desiré filz,
 Qu'un vent contraire en haulte mer tormente
 Outre le terme à son retour prefix :
 Paris ainsi languissoit auant l'heure
 Qui a mis fin à ta longue demeure.
 La Grand Ceres, qui ces murs enuironne,
 A ton passer de beaux epiz dorez
 Enceint le tour de sa riche couronne,
 Et par les champs de iaune colorez
 Fait ondoyer sa cheuelure blonde,
 Pour honorer le mesme honneur du Monde.
 Bacchus aussi orne teste & visaige
 De nouueau pampre & d'odorantes fleurs :
 Prez, montz & plains à ton heureux passaige
 Vestent habits de diuerses couleurs :
 Et la forest branlant sa teste armée,
 Donne le fraiz de sa neufue ramée.
 Les Demidieux & Nymphes se retirent
 Aux plus haulx lieux, pour à l'aise te voir :
 Les plus doulx vents tant seulement souspirent,
 Les ruyffelets ne font moins leur deuoir,
 Et les oiŕeaux à l'enuy te saluent
 Sur les sommets qui vn peu se remuent.
 Tout animal domestic ou champestre,
 Fiche sur toy son regard etonné :
 Les baz tropeaux en ont laissé le paistre,
 Et les taureaux en ont abandonné
 Leurs fiers combaz : les plus cruelles bestes
 Deuers le Ciel ont eleué leurs testes.
 Qui a peu veoir les mousches menageres
 Sur le Printemps de leurs manoirs faillir,
 Faire vn grand bruit, & s'en voler legeres,
 Puis ça & là l'honneur des champs cueillir :

*Celuy a veu les miliers, qui se rendent
 Dessus les murs, & portes, qui l'attendent.
 Paris, qui void son Prince à la campagne,
 A mis au vent tout importun fouci :
 Toute maison en tout plaisir se baigne,
 Veuf de procez est le Palais aussi ;
 Et par les feuz, qui aux temples s'allument,
 Pour toy HENRY, mil' autels aux Dieux fument.
 Enfants bien nez, les plus heureuses bandes,
 Vostre beau chant soit l'lo triumphal :
 Vous saints vieillars, chargez les Dieux d'offrandes :
 Vierges aussi au visaige Nymphal,
 Faites couler vne pluye de roses,
 Des propres mains de l'Aurore declofes.
 Ecoute Roy, le plus grand de la Terre,
 L'horrible voix du foudroyant canon,
 Qui par le Ciel fait vn nouveau tonnerre,
 Moindre pourtant, que le bruit de ton nom.
 Seine en fremist, les riuieres craintiues
 Heurtent en vain leurs opposées riuies.
 Iupiter mesme, oyant l'air ainsi fendre,
 Change couleur pour vn tel foudroyer,
 Et craint encor' que la Terre n'engendre
 Nouveaux enfans pour le Ciel guerroyer.
 La nuit qui sort de l'epesse fumiere
 Auant le soir fait faillir la lumiere.
 Seine dormoit au plus creux de ses ondes,
 Mais te sentant de sa rive approcher,
 A mis dehors ses belles tresses blondes,
 Et s'est assize au coupeau d'vn rocher.
 Ses filles lors, qui à my-corps y nouent,
 Diuersement à l'entour d'elle iouent.
 Marne peignoit ses beaux cheveux liquides,
 Qui luy armoit & l'vn & l'autre flanc :
 Oyze au Soleil seichoit les siens humides,
 Les separant sur son col net & blanc :
 Et de ces iongz, Yonne, que tu portes,
 Tu en tissois chapeaux de mille sortes.*

Lors se tirant sur le rocher sauuaige,
 L'une apres l'autre ont fait plus d'une fois,
 Hault rechanter tout le courbé riuaigne,
 Soubz l'argentín de leurs celestes voix.
 Quelqu'une ainsi consacre à la Memoire
 (S'il m'en souuient) de sa mere la gloire :
 Tage, & Pactol à l'arene doree,
 N'ont merité l'honneur qui t'appartient,
 O fleuve heureux ! de qui l'onde azuree
 Dessus son dos plus grans thresors soutient :
 Ton cours tortu, qui lentement distile,
 D'un gras limon rend la terre fertile.
 En mille tours par la Prouince heureuse
 Tes cleres eaux s'en vont ebanoyant :
 Tes bras y font mainte isle plantureuse
 De tous costez : & ainsi tournoyant,
 Entre haults murs ton onde étroite & forte,
 Le riche honneur de l'abondance porte.
 Les grans cyprez poussent bien hault sur l'herbe
 Leurs fiers sommetz à croistre exercitez :
 Le grand Paris d'un tel fleuve superbe
 Leue son chef sur les autres citez,
 Non autrement qu'on void parmy les nues,
 Les haulx sourcils des grands Alpes chenues¹⁰⁹.
 Quelqu'un loura (dit la Nymphé seconde)
 Lyon, Rouen, Bordeaux, Orleans, Tours :
 Et ie diray la richesse feconde
 Du grand Paris, & ses superbes tours :
 Ses Temples sainctz & son Palais, qui semble
 Non vn Palais, mais deux citez ensemble.
 Mere des ars ta haulteur ie salue,
 Ie vous salue aussi vous tous les Dieux
 Qui auez là vostre demeure elue
 Pour y semer les grans thresors des cieux :
 Pallas y est, & les Muses sacrees
 Sur Seine ont fait leurs riuaignes ascreez.
 Comment te peut assez chanter la France,
 O grand FRANCOYS, des neuf Seurs adoré ?

*Tu as defai& ce vil monstre Ignorance,
 Tu as refai& le bel aage doré :
 Par toy premier au monde est reuenue
 La belle Vierge aux vieux siecles congneue.
 Les vertueux (dist la troizieme) viennent
 Des vertueux : les fiers Taureaux ainsi
 La braueté de leur source retiennent :
 Des bons cheuaux les bons naissent aussi :
 L'aigle haultain ne degenere & tombe
 Au naturel de la simple columbe.
 De ton FRANCOYS, qu'vn autre n'eust peu suyure,
 En ton HENRY à mesme vertu né,
 France, tu vois l'excellence reuiure,
 Dont les haulx Dieux rien meilleur n'ont donné,
 Ny donneront, bien qu'ils facent renaitre
 Sept & sept fois le temps du premier estre.
 Vy, Prince, vy : & de cent ans encores
 Pour enrichir le seiour eternal
 De nostre bien, ne vole ou reluit ores
 Au plus beau lieu ton Astre paternel,
 Qui d'œil benin ton franc peuple regarde,
 Te fauorize, & ta place te garde.
 Ainsi chantoit les trois Nymphes Senoizes,
 Comme a l'enuy, quand Seine en se leuant,
 Entrerompit leurs tant doulcettes noizes :
 Et d'vne voix, qui perfoit bien auant,
 Fist resonner aux oreilles royales
 L'heureux decret des trois vierges fatales¹¹⁰.
 Tu es venu finablement, ô Prince !
 Et ie t'auoy' si long temps attendu :
 Tu es au seing de ma belle Prouince
 Entre mes braç heureusement rendu.
 Ecoute doncq' de quoy m'ont assuree
 Les non menteurs oracles de Nerée.
 Est-ce pas toy à qui les Dieux promettent
 Tout le bon heur du monarque Romain ?
 Les Dieux qui ia par leurs arrests soumettent
 Tout l'vniuers à ta puissante main ?*

*En voy desia les depouilles captiues
 Mises par toy pour trophée à mes riues.
 Je voy tomber soubz les fleches Françoises¹¹¹
 Le Leopard¹¹², ton antiq' enemy,
 Qui souloit bruire aux forestz Escossoïzes.
 Le feu vangeur desia vole parmy
 La nef captive : au sang Anglois encore
 L'azur marin de pourpre se colore ;
 Je voy desia la colonne eleuee
 De ta victoire : & ta gloire qui luit,
 Est si auant dans les cieulx engraeue,
 Qu'on la peult lire en l'obscur de la nuit.
 Le beau Croissant¹¹³, qui le ciel François orne,
 Ameine en rond & l'une & l'autre corne.
 Vn lieu se treuve hors le cours de l'annee,
 Loing de la voye au chariot luisant,
 Là où Atlas tient l'epaule inclinee
 Dessous l'esseul aux etoiles duisant,
 Là tu feras ta renommée entendre,
 Et iusqu'aux bords de la terre s'etendre ;
 Bien tost apres Discorde furieuse
 Sous vn frein serf prise tu meneras :
 Lors regnera la paix victorieuse :
 Lors de Ianus le temple fermeras,
 Et de laurier ta teste couronnée,
 Adoncq' sera d'oliue enuironnée.
 Ce nouveau siecle, à l'antique semblable,
 Verra fleurir le sceptre de Valois.
 La Foy chenuë¹¹⁴, alors non violable,
 Tiendra le lieu des punissantes loix.
 Vice mourra : & les nopces pollues
 Ne seront lors par amours dissolues.
 A Dieu doncq' Roy, mon destin me rapelle.
 Ainsi disant, le genoil auança :
 Puis tout à coup, avec sa troupe belle
 D'vn fault leger en l'onde se lança :
 L'eau iette vn son, & en tournoyant toute,
 Fait bouillonner mainte escumeuse goutte.*

CHANT TRIVMPHAL

SVR

LE VOYAGE DE BOVLONGNE.

M.D.XLIX. AV MOYS D'AOVST.

*Voicy le temps si long temps desiré
 Ou noz ayeulx en vain ont aspiré,
 Qui sur l'Angloys finablement rameine
 La iuste (helas) mais trop tardiue peine.*

*Les Dieux vengeurs par toy mis à mepris,
 Superbe Angloys, veulent rendre le pris
 A leurs autels & temples, que tu fouilles,
 Ornez iadis de nos serues depouilles.*

*Du grand Henry, le bras puissant & fort
 Avec les Dieux desia fait son effort,
 De regaigner par ses fouldres belliques,
 Le vieil butin des grand's pertes galliques.*

*Si Mars nous a regardé quelquefois
 D'un œil felon, onques nul toutefois
 S'est peu vanter de voir par luy dontée
 Nostre vertu non iamais surmontée :*

*Qui a tousiours cœur & force repris
 De son malheur : comme le chefne appris
 A reverdir sa perruque nouvelle,
 Apres le fer sa teste renouvelle.*

*Non autrement que des dents que planta
 Le fort Iason, la terre en enfanta
 Hommes armez, France durant la guerre
 Nouveaux enfans de son ventre defferre.
 Hydre iadis en ce point combattoit,
 (Dit l'ennemy) quand Hercule abbatoit
 L'un de ses chefs, avec peine inutile,
 Qui la rendoit par ses playes fertile.*

*Craindras tu donq', ô bon peuple de Mars,
Craindras tu donq' les flesches & les arcs
Du rouge Angloys ton antique auersaire¹¹⁰,
Viuant HENRY, seul né pour le deffaire?*

*Maint Roy Francoys a tenté le danger
Des fiers combats, pour la France vanger :
Mais à HENRY, enfant de la Victoire,
Le Ciel amy reseruoit ceste gloire.
Son nom fatal à l'Angloys familier,
Et le discours des astres regulier
Luy peuuent bien donner ferme assurance
De ioindre en bref l'Angleterre à la France ;
Alors fera des Roys plus orgueilleux
Presqu' adoré son sceptre merueilleux :
Et sera diâ en la Francoise terre
Second du nom, neuvieme en Angleterre.*

*La Francoys, la, aidez vostre bon heur,
Fauorisez d'vn tel Prince l'honneur,
Et auancez par vostre diligence
De vos ayeulx la boyteuse vengeance.
Vne Boulongne ou Calaiæ ne sont pas
Puiſſans assez pour vous clore le pas,
Non l'Ocean, qui de vous aura crainte,
De sang Angloys voyant son onde teinte.*

*Ja d'vn costé des nostres le grand cœur
A triumphe du souldard¹¹⁰ belliqueur,
Qui soubz le coup de la hache Francoise,
En gemissant, mord la terre Ecoſſoise.
De l'autre donq' ne soyeæ endormis,
A souldroyer voz mortelæ ennemis,
Afin que d'eulx la depouille soit mise
Tout à l'entour des bords de la Tamise.*

*C'est chose douce & belle que mourir
Pour son pays & son Roy secourir.
De quoy te sert, ô personne craintiue !
Fuir la mort d'vne course hastiue ?
Elle te suit, qui n'a point pardonné
Au doz craintif a la fuite addonné,*

*Ny au iaret trop peu ferme & debile
 De la ieunesse à la guerre inhabile.
 La vertu seule, à qui a merité
 Auoir le prix de l'immortalité,
 Ouure le ciel, & d'une aile courante
 Laisse la terre à la tourbe ignorante.
 Hercule ainsi par cet art glorieux
 Iadis s'assist à la table des dieux,
 Et des Iumeaux le signe heureux aux voiles,
 Ainsi accreut le nombre des estoilles.
 Ainsi Auguste, ainsi le grand François,
 Et toy HENRY, quelque part ou tu fois,
 La destiné, ta belle estoille ardente
 Sera du ciel au plus hault euidente.*

*Comme l'on void par la fureur des vents
 En l'Ocean les flots s'entrefuyuans,
 Tous argentez d'ecumes blanchiffantes,
 Heurter le front des riués gemiffantes :
 Ou les epiç ia non plus verdoyans,
 D'un ordre egal iusqu'à terre ondoyans,
 Faire vne mer de la blonde Champaigne,
 Ou de la Beauce à la large campagne :
 Ainsi seront noç souldars par les champs
 Contre l'Angloys à la guerre marchans,
 Comme vn torrent debordé, qui emmeine
 Teçs & troupeaux contreual par la pleine.*

*Là des premiers le hardy Vandomoys,
 Guyse, & son fort Aumale, mille fois
 Par les scadrons feront la presse moindre,
 Pour aux plus fors des ennemis se ioindre.
 Auecques eulx on pourra voir aussi
 Nostre Nestor, le grand Mommorancy,
 Vn sainçt André le bien voulu du Prince,
 Et vn Sedan monarque en sa prouince.
 Le grand HENRY sur tous apparoiſſant,
 Comme vn sapin aux montaignes croiſſant
 Passe le fresne aimant la fresche riue,
 Ou l'oliuier à la perruque viue,*

*Souillé du sang des souldars estrangers
Rendra les siens aueugles aux dangers,
Sans que son bras en vain descendre face
L'horrible coup de sa pesante masse.*

*Tu n'as sans plus, ó des tiens le rampart !
Des plus haulx dieux la faueur pour ta part :
Du noir Pluton le triste domicile
Mesmes te rend la victoire facile.
Ia long temps a, les filles d'Acheron,
Que maints serpens arment à l'environ,
Qui pour cheueux en mille neuds leur pendent,
Et noir venin leur distilent, & rendent,
Des cœurs Angloys inspirent au dedens,
Et leurs poisons, & leurs flambeaux ardens,
Qui font bruler par discordes ciuiles
Les fors chasteaux, & les superbes viles.
Du peuple serf l'effort seditieux
S'est opposé au noble ambitieux.
Mars les anime, & Discorde qui gronde,
Espend partout sa semence feconde.*

*Io, Paris, il te fault recevoir
Ton prince heureux, lequel te vient reuoir,
Te promettant d'armes bien etophees
L'esté prochain mille & mille trophees.
Sus, que de ioye on face nouueaux feuz,
Qu'on rende à Dieu graces en lieu de veuz,
Qu'on s'estouisse, & que chacun s'appreste,
Pour dedier de ce retour la feste.
La froide peur, France, a couru souuent
Parmy tes oꝝ : donne la donq' au vent,
Puis que tu vois la magesté sacrée
De ton Seigneur, ou ton œil se recrée.*

*O quantesfois Royne, & royale seur,
Vous auez craint, qu'en quelque lieu mal seur,
Ou trop auant aux assaulx & alarmes,
Il ne tentast la fortune des armes !
Maintenant donq', que ce mordant fouci
Voꝝ tristes cœurs ne ronge plus ainsi,*

*Laissez les veuts aux mariniers timides,
Et d'un beau riz seichez ces yeulx humides.
Aux nouveaux raiç du matinal soleil
Les fleurs ainsi reprennent leur vermeil,
Dont les beautez se montrent effacées
Presqu'à demy par les pluyes passées.*

*N'auous¹¹⁷ encor' vous celestes espriz
De nostre court, quelque ouuraige entrepris
Digne du nom, dont la France vous prise,
Et de ce Roy, qui tant vous fauorise?
Les vers sucrez¹¹⁸ du luc melodieux,
Qui resiouist les hommes & les Dieux,
Auront le pris, si la Muse heroïque
Ne fait sonner sa trompette bellique.
Ronsard premier osa bien attenter
De faire Horace en France rechanter,
Et le Thebain (ô gloire souhaitable!)
Qu'à grand labeur il a fait imitable.*

*Ainsi me fault quelque voye eprouuer
Pour Apollon & les Muses trouuer,
Qui me feront en la terre ou nous sommes
Voler vainqueur par les bouches des hommes.
L'ameneray le premier, si ie puis,
A mon retour au pays d'ou ie suis,
Les saintes sœurs, qui me feront reuiure
Mieulx que la main qui anime le cuyure.*

*De marbre noir au milieu d'un beau pré
L'edifray vn temple dyapré,
Tout au plus pres, ou Loyre plus profonde¹¹⁹
En l'Ocean fait couler sa clere onde.
De marbre aussi les coulottes seront,
Qui en blancheur la neige passeront,
Auec l'autel construiç de mesme pierre
Encourtiné de laurier & de l'hyerre.*

*De ce beau lieu la superbe grandeur
Imitera du Croissant la rondeur,
Ou seront peints de Diane honorée
Les arcs, les traiçs, & la trouffe dorée.*

*On ne verra par le fer demolir,
Ny par l'orage, ou la flamme abolir
Cet œuure faiçt de matiere si dure,
Que la rigueur des fiecles il endure.*

*Là mon grand Roy sera mis au milieu
Sur piliers d'or, qui tout au tour du lieu
Tefmoigneront fa louange notoire,
Et fera diçt le temple de victoire :
Là ie peindray comme il aura donté
Calaiç, Boulongne, & l'Anglois furmonté,
Puis l'Hibernie, & tout ce qui attouche
L'humide liçt, ou le soleil se couche :*

*Tu y feras de Florence l'honneur,
Royne en qui giçt le comble de bon heur,
Que la Vertu digne epouze a fait eçtre
Du plus grand Roy que ce fiecle ait veu naiçtre.
Toy Vierge auffi, miracle de ton temps,
Qui rend le ciel & nature contens,
Alors qu'en toy l'vn & l'autre contemple
De fon ççauoir le plus parfaiçt exemple.
De voç grandeurs le preçtre ie feray,
Et deuant vous maint hymne chanteray,
Duquel pourront les nations eçtranges,
Et noç nepueux apprendre voç louanges.*

*Ce doulx labeur la Muze me donnoit
Lors que HENRY à Boulongne tonnoit,
Luy faiçant ia de fon bras la vaillance
Chemin au ciel par le fer de fa lance.*

VERS LIRIQUES.

—
A LA ROYNE.
—

ODE I.

*La louange nous agréé,
 La louange nous recrée¹²⁰,
 Louange qui va foulant
 L'honneur de l'arene blonde
 Qu'Herme tourne dans son onde
 Tout trouble de l'or coulant.*

*La vertu est meprisée,
 Qui n'est point fauorisée
 Des Graces, contre ces trois,
 Le temps, la mort, & l'enuie,
 Desquels souuent est rauie
 La gloire mesme des Roys.*

*Royne donques ne refuse
 De l'humble & petite Muse
 Les vers, que i'ay mariez
 A ma lyre, qui accorde
 Leurs sons divers sur sa chorde,
 A ta grandeur dediez.*

*Par eulx n'agueres fut di&e
 Ceste belle MARGVERITE,
 Qui enclose en mes ecri&,
 Ainsi que la pierre honnore
 Son anneau, elle decore
 Mes vers d'asse& petit pri&.*

*Pourtant si tu es chantée
 Par la Muse tant vantée*

*Du tien Bouiu bien souuent,
Ne dedaigne point d'entendre
La mienne encor' ieune & tendre,
Qui met ses ailes au vent.
De Phebus la saincte bande,
A chacun qui le demande,
N'a fait liberalité
De pouuoir ainsi aux hommes,
Mesme en la terre ou nous sommes,
Donner immortalité.
Sur la riue obliuieuse
La noire tourbe enuieuse
Des corbeaux¹²¹, fait deualer
Les noms, que de l'eau profonde
Les cygnes tirant sur l'onde,
Font par le monde voler.
Iadis Romme faisoit naistre
Aux disciplines adestre
Maint bon esprit feminin :
Mais ton Italie encores,
Dont la gloire tu es ores,
A eu le ciel plus benin.
Celle ou Ferrare se mire¹²²,
Qu'ores nostre France admire,
Seconde entre les siens luit,
Comme aux mariniers eclaire
Celle Tramontane claire,
Qui tant decore la nuit.
Royne à nulle autre seconde,
Le ciel t'a rendu seconde,
A fin de perpetuer
La race en France eternelle,
Qu'à la vertu paternelle,
On verra s'euertuer.
Morte est donq' la maladie,
Qui fut bien assez hardie
De monstrer quasi la nuit
A ce petit second Prince,*

Qui ia en nostre prouince,
Comme vn nouuel astre, luit.
Sus donq', qu'on chante, qu'on bale,
Puisque la main triste & pasle
A caché ses dards hydeux.
Roy, en qui l'honneur se baigne,
Et toy, sa chere compaigne,
Resiouissez vous tous deux.
O dieux, combien est heureuse
La belle etoille amoureuse,
Qui plus fort que les ormeaux
La vigne n'estrein& & lie,
Vous tient, & que ne s'alie
L'hyerre à ses prochains rameaux.
Romme doncq' chante Lucrece,
Et ta Penelope, ó Grece,
Toy Pont celle de grand cœur,
Qui suiuit par maintes terres
Son mary parmy les guerres,
Comme vn soudard belliqueur.
Et toy Carie honorable
Par ton sepulchre admirable,
Prens de ta gloire le fruit
En la louange qui vole
De celle qui son Mausole
Eterniza d'vn hault bruit.
La France dira sans cesse
Les vertus de sa Princeffe :
Mais moy, ie les vanteray,
Et tant les feray s'estendre,
Qu'Arne pourra bien entendre,
Les vers que i'en chanteray.

A TRESILLVSTRE
 PRINCESSE MADAME MARGVERITE,

Seur vnique du Roy.

—
 ODE II.

*La saincte horreur que sentent
 Tous ceulx' qui se presentent
 Craintifs deuant les dieux,
 Rendoit ma muse lente,
 Bien qu'elle fust bruslente
 De s'offrir à voz yeulx.
 Padmiroy bien la grace
 Qui montre en vostre face
 Des cieux le plus grand soing :
 Mais si grande haultesse
 Mon humble petiteffe
 Regardoit de bien loing.
 Ores, ores le temple
 Des Graces ie contemple
 Desia plus d'vne fois.
 Et la coulonne seure,
 Ou humblement s'asseure
 Mon courage & ma voix.
 Là mon ame incitée,
 Là mon ame agitée
 D'vne diuine ardeur,
 Comme toute ecstatique,
 Pend ce veu poëtique
 Deuant vostre grandeur.
 De Dieu la bonté haulte,
 Bien qu'il n'ait de rien faulte,
 Reçoit pourtant à gré
 Vne volonté grande,*

*Qui fait petite offrande
 A son autel sacré.
 Si vostre bruit, qui touche
 Le ciel, vole en la bouche
 De l'Immortalité,
 Pourtant il ne refuse
 De ma petite muse
 La liberalité.
 Chante ma lyre doncques
 Plus hault, que ne feiz onques,
 Et parmy l'univers
 Fay resonner sans cesse
 Le nom de ma Princesse,
 Seul honneur de mes vers.*

A MELLIN DE SAINT GELAIS.

ODE III.

*Mellin, que chérift & honnore
 La court du Roy, plein de bon heur :
 Mellin, que France auoue encore
 Des Muses le premier honneur :
 Mes vers, qui fouloient resonner
 De Venus les ardentés larmes,
 Audacieux vouloint tonner
 De Mars les fouldroiantés armes.
 Quand le dieu, qui regne en la lyre,
 Ceinçt du laurier victorieux,
 Me reprift, de vouloir elire
 Vn œuure tant laborieux.
 Ne fouille point le luc doré
 Au fang, qui coule en la campagne,*

*Ou le dieu en Thrace adoré
Plein de pouldre & sueur se baigne.
Qui dira d'assez bonne grace
Les trophées de Marignan ¹²³ ?
Ou l'Espagnol fuyant la face
Du ieune Prince à Carignan ?
La Parque sur noz ennemis
Esbranlant son Vrne fatale,
Et l'heur que les dieux ont promis
Au grand HENRY, qui les egale ?
Que ceulx là les batailles chantent
Plus hault que le Grec ou Romain,
Qui la bonne fortune sentent,
Et l'heur de la royale main.
Des Indes le premier vainqueur,
Le soing qui la ieunesse amuse,
Et l'archer qui blesse le cœur,
Seront les labeurs de ma muse.
Labeur est en petite chose,
Mais non petit honneur attent
Celuy qui heureusement ose,
Et Phebus inuoqué l'entend.
Si Homere & Virgile ont pris
L'honneur de la premiere place,
Pourtant n'est demeuré sans pris
Le nom de Pindare & d'Horace.
Celuy, à qui le ciel n'ottroye
Le plus fort des Grecz ressembler,
Qui les superbes murs de Troye
Fist mille & mille fois trembler,
Desdaigner il ne doit pourtant
La vertu Salaminienne ¹²⁴,
Ou celuy qui en combatant
Blessa Mars, & la Cyprienne.
Comme la Saone douce & lente
Dedans son sein non fluctueux,
Coule beaucoup moins violente,
Que le fort Rhosne impetueux :*

*Mellin tes vers emmielez
 Qui aussi doux que ton nom coulent,
 Au nectar des Muses meslez,
 L'honneur de tous les autres foulent.
 Celuy qui n'a eu fauorable
 La Muse lente à son secours,
 D'un artifice miserable
 Enfante les siens durs & lours.
 Pourquoi doncques si longue nuit
 Veulx tu sur tes labeurs estendre,
 Opprimant la voix de ton bruit,
 Qui malgré toy se fait entendre?
 Telle est la vertu qu'on palie,
 Estant à soy mesmes cruel,
 Que la paresse enseuelie
 D'un silence perpetuel.
 Sus mon luc, va toy reposer
 En la royale MARGVERITE,
 Que le ciel voulut composer
 Sur le protraict d'une Charite.*

A MADAME MARGVERITE.

D'ESCRIRE EN SA LANGVE.

ODE IIII.

*Quiconque soit qui s'estudie
 En leur langue imiter les vieulx,
 D'une entreprise trop hardie
 Il tente la voye des cieulx,
 Croyant en des ailes de cire,
 Dont Phebus le peult desplumer :*

Et semble à le voir qu'il desire
 Nouveaux noms donner à la mer.
 Il y met de l'eau, ce me semble,
 Et pareil (peult estre) encor' est
 A celuy qui du bois assemble,
 Pour le porter en la forest.
 Qui suyura la diuine Muse,
 Qui tant sceut Achille extoller¹²⁵ ?
 Ou est celuy qui tant s'abuse
 De cuider encores voler
 Ou par regions incongneues
 Le cygne Thebain¹²⁶ si souuent
 Dessoubs luy regarde les nues,
 Porté sur les ailes du vent ?
 Qui aura l'haleine assez forte,
 Et l'estommac, pour entonner
 Iusqu'au bout la buccine torte,
 Que le Mantuan¹²⁷ fist sonner ?
 Mais ou est celuy qui se vante
 De ce Calabrois¹²⁸ approcher,
 Duquel iadis la main scauante
 Sceut la lyre tant bien toucher ?
 Princeffe, ie ne veulx point suyure
 D'une telle mer les dangers,
 Aimant mieulx entre les miens viure,
 Que mourir chez les estrangiers.
 Mieulx vault que les siens on precede,
 Le nom d'Achille poursuyuant,
 Que d'estre ailleurs vn Diomede
 Voire vn Therfite bien souuent.
 Quel siecle esteindra ta memoire,
 O Boccace ! & quelz durs hyuers
 Pourront iamais seicher la gloire,
 Petrarque, de tes lauriers verds ?
 Qui verra la vostre muëtte
 Dante, & Bembe à l'esprit haultain !
 Qui fera taire la musette
 Du pasteur Neapolitain¹²⁹ ?

*Le Lot, le Loyr¹³⁰, Touure & Garonne,
 A voz bords vous direz le nom
 De ceulx que la docte couronne
 Eternize d'un hault renom.
 Et moy (si la douce folie
 Ne me decoit) ie te promés
 Loyre, que ta lyre abolie,
 Si ie vy, ne fera iamais.
 MARGVERITE peut donner celle
 Qui rendoit les enfers contens,
 Et qui bien souuent apres elle
 Tiroit les chefnes escoutans.*

A TRESILLVSTRE PRINCE MONSEIGNEVR REVERENDISS.

CARDINAL DE GUYSE.

ODE V.

*Le sentier de la vertu
 N'est vn grand chemin batu,
 Ou tous viateurs arriuent :
 C'est vn sommet hault & droict,
 Epineux, & fort estroict ;
 Aussi peu de gens le suyuent.
 Heureux, qui pour y monter,
 Tout labeur peut surmonter,
 Quelque danger qu'il y voye :
 Celuy qui iadis naquit
 D'Alcmene, le ciel aquit,
 Ayant esleu ceste voye.
 O Prince bien fortuné !*

Le ciel prodigue a donné
 Ce bon heur à ta ieunesse,
 Le dy ce mesme bon heur,
 Dont à peine a eu l'honneur
 La plus constante vieillesse.
 Le Printemps dessus les fleurs
 En mille & mille couleurs
 Peint la premiere apparence
 Des fruiçts de l'esté suiuant :
 Mais les tiens sont nez auant,
 Que d'en donner l'esperance.
 De leurs mains les mesmes dieux
 Se sont peints dedans tes yeulx,
 Et en ton esprit encore :
 Ton grand Roy le congnoist¹³¹ bien,
 Et sa France voit combien
 Il te cherist, & honnoré.
 Et qui n'y est inuité
 Par ta douce gravité ?
 A qui n'est desia congneue
 A voir tes gestes duisans,
 Mesme en ces tant ieunes ans,
 Ceste vertu tant chenue ?
 Quel ennemy du François,
 Quelle ville, mais ainçois
 Quelle mer, ou quelle terre
 N'a congneu iusques ici
 Ton pere & freres aussi,
 Ces trois fouldres de la guerre ?
 Qui n'oit encore le nom,
 Qui fait bruire le renom
 Du grand Prelat de Loraine :
 Dont le tige antiq' & beau
 Est planté sur le tombeau
 De la fameuse Sereine¹³² ?
 Le mont¹³³ qui fut enuoyé
 Dessus le doç fouldroyé
 N'esclaire d'un plus grand lustre

*Que ton sang dessus les lieux
Ou tes couronnez ayeux
Ont haussé le chef illustre.*

A MONSEIGNEVR REVERENDISS.

CARDINAL DE CHASTILLON.

ODE VI.

*Quelle grande vertu
Maintenant ose tu
Celebrer, ó ma Muse?
Cet œuure humain n'est pas,
Et ton pouuoir trop bas
Si grand' charge refuse.*
*Le luc melodieux
A bien chanté les dieux,
Et leurs enfans encore :
Chanton' les donq' aussi,
Et entre eux cestui ci,
Qui Chastillon decore.*
*Je sens defia combien
Mes vers luy plaisent bien,
Je sçay qu'il fauorise
Cet honneste labeur,
Que retardoit la peur
De ma ieune entreprise.*
*Que diray-ie premier
De luy, tant coustumier
D'aymer ceulx qui escriuent
Les vers laborieux,*

*Par qui victorieux
 Les noms au ciel ariuent ?
 Heureux qui scait gouster
 Ce qui le peult ouster
 Des mains de la mort blesme :
 Vrayment il ne mourra,
 Mais viuant se pourra
 Tirer du tumbeau mesme.
 Maint Prince, dont le nom
 Se taist, a eu renom
 Deuant Charles en guerre.
 D'vn seul Roland si fort,
 D'vn seul Regnauld l'effort
 N'a fait trembler la terre.
 Maints viuans ont eu bruit,
 Dont or' la longue nuit
 Enseuelist la gloire :
 Pource qu'ils n'ont point eu
 Qui leur morte vertu
 Feist viure en la memoire.
 Mais ie voue & promés
 De n'endurer iamais
 Que l'oubly sacrilege
 Morde sur mon grand Roy,
 Sur ton oncle & sur toy,
 L'honneur du sainct College.
 Iadis le grand Atlas
 Quand son dos estoit las
 Soubs le faiz tant moleste,
 Se tenoit bien plus seur,
 Ayant vn successeur
 A sa charge celeste.
 Hercule sceut combien,
 Le secoururent bien
 Les flammes punissantes,
 O d'Egée le filz,
 Quand steriles tu feiz
 Les testes renaiissantes.*

*Et ta nef bien souuent
Fut maistresse du vent
Ayant Typhis¹³⁴ pour guyde,
Quand tu alois, Iason,
Voir la riche toison
En la terre Colchide.*

*O grand Mommoranci,
Tu feras donq' ainsi
A ce Roy nostre Prince
Le plus grand des Chrestiens,
Qui deffoubs luy soustiens
Le faiç de sa prouince.*

*Angloys, reprenez cœur
Contre HENRY vainqueur,
Boulongne estant reprise :
Osez encor' armer
Et la terre, & la mer ;
Vaine est vostre entreprise.*

*Prelat, les fors Iumeaux
Deffus les grandes eaux
Leurs estoilles font luire :
Tes deux freres vaillans
Pour France bataillans
Leurs noms y feront bruyre.*

L'AVANTRETOVR EN FRANCE

DE MONSEIGNEVR REVERENDISS.

CARDINAL DV BELLAY.

ODE VII.

*Tu viendras donq' finalement
Heureux Prelat, & à ta fuite*

*Retourneront semblablement
L'esprit, la vertu, la conduite,
Qui te suiuent ou que tu voisés,
Veillant aux affaires Françoises.
Les dieux & les astres aussi
Fauoriserent bien la France,
Qui en toy feirent naistre ainsi
La mesme mort de l'ignorance.
Le ciel, qui ton esprit admire,
Dedans son ouuraige se mire.
Ou est le lieu, qui n'a congneu
Ce grand Langé inimitable,
Dont le renom est paruenu
Aux fins de la terre habitable ?
Qui est celuy nostre auersaire,
Qui n'a veu ce qu'il sçauoit faire ?
Cæsar a senty mille fois,
Que pouuoit la sage entreprise,
La vertu, la plume, la voix
Qu'encores tout le monde prise,
De celuy, qui n'a, ce me semble,
Laiissé que toy, qui luy ressemble.
Le ciel cruel, à qui sembla
France par vous deux trop puissante,
Las, par mort vous desassembla,
Dont mon ame en est gemissante :
Saichant bien qu'une telle perte
Iamais ne sera recouuerte.
Ce grand Roy gueres n'admiroit
Celuy dont Troye se lamente,
Qui dix Nestors se desiroit,
Non vne force vehemente.
Le miel qui les oreilles touche
A Nestor couloit de la bouche.
Le saige Grec, dont le parler
Sembloit aux neiges hyuernales,
Que le Printemps fait deualer
Par les montaignes inegales,*

Congneut par cent mile traverses
 Et hommes & citez diuerses.
 Sa chaste epouze ce pendant
 De pourfuiuans sollicitée,
 Fut bien vingt hyuers attendant
 L'heure heureuse tant souhaitée,
 Qui apres la rendit contente
 Par le fruit de sa longue attente.
 La France, qui bien aperçoit
 Combien vault vn esprit si saige,
 Apres longs trauaulx te reçoit
 Auecques vn ioyeux visaige :
 Si fait ton Roy, bien heureux Prince,
 D'auoir tel homme en sa prouince.
 Hasté toy donq', & n'attens pas
 Que la grand' epaule chenuë
 Des Alpes deçoiue tes pas.
 Paris, ioyeux de ta venue,
 Ia de loing venir te regarde :
 Mon dieu, que l'arriver me tarde !
 Io ma lyre, io ie veulx,
 Qu'vn tel iour me soit tousiours feste,
 Pour payer tous les ans mes veutz.
 Sus donq', qu'vn autel on m'appreste
 D'hierre à la racine velue,
 Et de veruene cheuelue.
 Celui Macrin, que tu congnois¹³⁵,
 Aux Latins sacra ta memoire :
 Et moy, apres ce Loudunoys,
 Aux François ie chante ta gloire,
 Tant i'ay desir de voir en France
 Les Muses faire demourance.
 Le Lesbien¹³⁶ ses vers sonnoit
 Parmy les armes non timide,
 Ou quand à sa nef il donnoit
 Repos sur le riuage humide.
 Prelat, te plaise temps elire
 Pour mes vers ecouter, ou lire.

*Des vents encores soutenu,
Sortant du maternel boccaige
L'oyseau par sentier incongneu
Tente le premier nauigaige
Des ailes, que sa mere guyde,
L'asseurant parmy l'air liquide.
Moy ieune & encores peu fier
Laisfant la maison paternelle,
Au ciel ie m'oseray fier,
Deffoubs la faueur de ton aile :
Aile, dont la plume dorée
De tout le monde est adorée.
O la grand' ardeur que i'auois
D'appaiser ma soif en cest' onde,
Qui veid à son bord quelque fois
Les dépouilles de tout le monde !
Et la grand' cité, qui encore
Ainsi qu'un demi-dieu t'adore.
Ie bruloy' tous les iours apres,
Alors que les fieures cruelles
Mes os vont ronger de si pres,
Qu'ilz n'ont quasi plus de mouelles ;
Ia-desia me montrait la Parque
De Charon la fatale barque :
Mais les dieux n'ont voulu chasser
De moy cet heur tant souhaitable,
Que d'estre tien, feust pour passer
Le froid Caucase inhospitable,
Ou parmy les ondes auares
Le destroit des Syrthes barbares*

*Auecques vn labeur extreme,
Et te fuy, si tu peux, toymesme :
Pourtant si ne fuiras tu pas
Le soing qui te suit pas à pas,
Et la crainte qui tourne & vire
Le gouvernail de ta nauire.*

*Moy, que la Muse veult aimer,
Par les vents ie feray semer
Tout le soucy qui me fait guerre
Dessus l'ennemie Angleterre
Ou regne l'horrible fureur
D'Erynnis, avec' la terreur
Des armes & de l'entreprise
De HENRY, que Mars fauorise.*

A BOVIV.

LES CONDITIONS DV VRAY POETE.

ODE IX.

*BOVIV, celui que la Muse
D'un bon œil a veu naissant,
De l'esperoir qui nous abuse,
Son cœur ne va repaissant.
La faueur ambitieuse
Des grands, volontiers ne suit,
Ny la voix contentieuse
Du Palais, qui tousiours bruit.
Sa vertu n'est incitée
Aux biens que nous admirons,*

*Et la mer follicitée
N'est point de ses aurons.
La vieille au visaige blefme¹³⁸
Jamais greuer ne le peult,
Qui se tourmente elle mesme,
Quand tourmenter elle veult.
Son estoille veult qu'il viue
Toujours de l'amour ami,
Mais la volupté oyfiue
Ne l'a onques endormi.
Il fuit volontiers la vile,
Il hait en toute saison
La faulse tourbe ciuile
Ennemie de raison.
Les superbes Collifées,
Les Palais ambitieux,
Et les maisons tant prisées
Ne retiennent point ses yeux :
Mais bien les fontaines viues
Meres des petits ruisseaux
Autour de leurs verdes riues
Encourtinez d'arbrisseaux :
Dont la frescheur qui contente
Les beufz venans du labour,
De la Canicule ardente
Ne sentit onques la peur.
Il tarde le cours des ondes,
Il donne oreilles aux bois,
Et les cauernes profondes
Fait rechanter soubz sa voix :
Voix que ne feront point taire
Les siecles s'entresuiuans :
Voix, qui les hommes peult faire
A eulx mesmes suruiuans.
Ainsi ton bruit qui s'ecarte,
Boviv, tu feras parler,
Ainsi ta petite Sarte¹³⁹
Au mesme Pau s'esgaler.*

O que ma Muse a d'enuie
D'ouyr (te suiuant de pres,
La tienne des bois suyuite
Commander à ces forestz !
En leur apprenant sans cesse,
Et à ces rochers ici,
Le nom de nostre Princeſſe,
Pendant que ma lyre auſſi
Ceſte belle MARGVERITE
Sacre à la poſterité,
Et la vertu, qui merite
Plus d'une immortalité.
O l'ornement delectable
De Phebus ! ó le plaisir,
Que Iupiter à la table
Sur tous a voulu choiſir !
Luc, qui eteins la memoire
De mes ennuitz, ſi ces doigtz
Ont rencontré quelque gloire,
Tienne eſtimer tu la doibs.
Ou me guidez vous Pucelles,
Race du Pere des dieux ?
Ou me guidez vous les belles,
Et vous Nymphes aux beaux yeux ?
Fuyez l'ennemy riuage,
Gaignez le voiſin rocher :
Le voy de ce bois ſauuaige
Les Satyres approcher.

DE L'INNOCENCE,
ET DE N'ATTENTER CONTRE LA MAGESTÉ DIVINE.

—
ODE X.

*Qui vers le ciel les mains renuerfera,
 L'œil & le cœur, & la douce faconde,
 Des bienheureux le plus heureux sera,
 Et la fureur de l'air ne bleffera
 Ses blez ioyeux, ny sa vigne feconde.
 Il ne craindra le bras du fier Angloys,
 Qui sa vertu porte enclofe en sa trouffe :
 Besoing n'aura du fidele carquoys
 Plein de ces traits, que souuent l'arc turquoys
 Enuenimez contre l'ennemy pouffe.
 D'un mur d'airain son cœur enuironné
 La froide peur ne peindra dans sa face,
 Soit que le pere ait en fureur tonné,
 Ou que le vent sous la terre entonné
 Les fondemens du monde trembler face.
 Celui qui a engraué bien auant
 Dedans son cœur la coulpe vengereffe,
 Son peché palle il voit courir deuant
 Les piedz aiflez de la peine suiuant
 Qui ia-defia les deux talons lui presse.
 Il sent encor' les furieux serpens,
 Auec' l'oiseau qui te ronge & moleste,
 Toy, dont le corps couure bien neuf arpens,
 Et toy aussi qui en vain te repens
 Du larecin de la flamme celeste.
 Ce fut au temps que ce languissant corps
 Sentit premier les fieures tant cruelles.
 Mille malheurs, mille sortes de morts,*

*Le ciel vengeur feist descendre, & alors
 La mort boiteuse à ses piedz mist des aifles.
 Que n'ont oꝝé les hommes attenter
 Contre les dieux? cet audacieux feuure⁴⁴⁰
 De l'air iadis le vyde ofa tenter :
 Mais bien l'Enfer ne se peult exempter,
 Que son obscur mesmes on ne descœuure.
 Celui vrayment contre dieu s'esleua,
 Qui feist premier le tonnerre imitable :
 Ce fut celui qui le canon trouua,
 Et Salmonée encores eprouua
 De Iupiter la foudre veritable.
 A son dommaige Orion quelquefois
 Tenta la Vierge aux forests tant congneue,
 Trois cens liens enchainent Pirithoys,
 En mesme erreur, Ixion, tu estois,
 Quand tu aimas la tromperesse nue.
 Et qui ne scait comment le Roy des dieux,
 Dont le sourcil fait trembler ciel & terre,
 Brisa iadis l'escadron furieux,
 Qui pour monter au ciel victorieux
 Osa dresser la sacrilege guerre?*

AV SEIGNEVR DV BOYSDAULPHIN,

Maistre d'hostel du Roy.

ODE XI.

*Les Roys font enfans des dieux,
 Les dieux les Roys fauorizent,
 Et bien sont vouluꝝ des cieux,
 Qui les honnorent & prisent.*

*Ceulx qui des Roys ont la grace,
 N'ont pas vn petit bon heur,
 Et qui honnore leur face,
 Aux Roys mesmes fait honneur.
 Ton Prince qui bien entend
 La grandeur de ton merite,
 Sur toy sa faueur estend,
 Faueur, qui n'est pas petite.
 Mais qui bien te congnoist ores,
 Et n'est aussi congnoissant
 L'esprit, qui est plus encores
 Que son corps, apparoyssant?
 Ma lyre, qui sceut chanter
 Nagueres des Roys la gloire,
 S'ose encores bien vanter
 D'eternizer ta memoire.
 La nature me feist naistre
 De ton sang non gueres loing,
 Et à vertu me fait estre
 De tes honneurs le tesmoing.
 Celuy qu'amour de soy poingt,
 Sa figure ait contrefaicté :
 Le tableau ne parle point,
 Et la statue est muette.
 Les vers iamais ne se taisent :
 De vers pauvre ie ne suis.
 Les vers (Boysdaulphin) te plaisent :
 Des vers donner ie te puis.*

A C A R L E S.

O D E X I I .

*Laisse de celuy les dangers,
 Qui veid maintz peuples estrangiers,*

Du Bellay. — 1.

Apres auoir donné en proye
 Les murs de la fatale Troye.
 Il fault plus grand œuure mouuoir,
 Et tu en as bien le pouuoir
 Carles, dont la Muse prifée
 Est du Roy tant fauorisée.
 La donc' fay ta plume voler,
 Pour France & son Prince extoller :
 Et avec vne voix hardie
 Sonne l'Angloyse tragedie.
 Tu pourras bien tout à loisir
 Le vent & la saison choisir,
 Pour ramener au port d'Itaque
 Le pere au saige Telemaque.
 Le grand vainqueur de l'vniuers
 Dist le Grec gisant à l'enuers
 Bien heureux, dont sa gloire insigne
 Trouua d'Homere la buccine.
 O prince heureux, ou que tu fois,
 Ton siecle & ton peuple François,
 Et heureux tous ceulx dont tu parles,
 O la docte Muse de Carles !
 Qui eust congneu les longs erreurs,
 Et les belliqueuses terreurs,
 Ou la vertu presqu'incroyable
 De ce grand Troyen pitoyable :
 Qui eust sceu de Mars les enfans,
 Leurs lauriers, leurs chars triumphans,
 Si ores l'enuieux filence
 A leurs noms faisoit violence ?
 Les sepulchres laborieux,
 Colloffes, Arcz victorieux,
 Et les batailles engraüées
 Sur les colonnes eleüées :
 La main du peintre, & la faueur
 De l'ingenieux engraueur,
 Le tableau, le marbre & le cuyure,
 Qui font les hommes deux fois viure,

Ne scauroint si bien exprimer,
 Ce qui HENRY fait estimer,
 Comme le sonnent en leur onde
 Les flots de la docte Gyronde ¹⁴¹.
 Foy la buccine à ceste fois,
 Avec l'epouuentable voix
 Du canon qui l'oreille etonne,
 Et le hault phyfre qui resonne.
 Ia le harnoyz resplendissant
 Fait peur au cheual hanissant,
 Et aux yeux du souldard timide,
 Qui fait de sang la terre humide.
 Ie voy les vainqueurs cheualiers
 Ardents au milieu des miliers,
 Souillez des piedz iusqu'à la teste
 D'une pouldre non deshonnestre.
 Quel champ par la main des Valoys
 N'est engressé du sang Angloys ?
 Qui n'oit le bruit que fait la terre
 Soubs la ruine d'Angleterre ?
 Quel destroiçt, quel haure & rocher
 Ne void les nefz s'entreaccrocher ?
 Sur l'onde le flotant bagaige,
 Et le feu qui la mer saccaige ?
 Mais affin, luc trop couraigeux,
 Que tu ne delaiesses tes ieux,
 Cesse ton chant, ou bien accorde
 Vn plus doulx son dessus ta chorde.

 A HEROET.

ODE XIII.

Les Traces chantent leur Orphée,
 La Grece encores se debat

De cil qui du Troyen combat
 Dressa le superbe trophée.
 Thebes encor¹⁴² est glorieuse
 Du luc sur tous le mieulx appris¹⁴²,
 Qui donne en Olympe le pris
 De la palme victorieuse.
 Paris, mais bien la France toute,
 De Seine¹⁴³ oit tous les iours le son
 Qui fait de toy mainte chanson,
 Que nostre siecle heureux ecoute.
 Heroët aux vers heroïques,
 (Subiect vrayment digne du ciel)
 Qui en douceur passent le miel,
 En grauité les fronts Stoïques :
 Ta Muse, des Graces amie,
 La mienne à te louer semond,
 Qui sur le hault du double mont¹⁴⁴
 As erigé l'Academie.
 Si l'on doit croire à Pythagore,
 Qui les corps fait reanimer,
 On peut, Heroët, estimer
 En toy celuy reuiure encore,
 A qui iadis¹⁴⁵ dedans la bouche
 Les abeilles alloint formant
 Le miel, lors qu'il estoit dormant,
 Encor¹⁴⁵ enfant, dedans sa couche.
 Tu as rompu l'arc¹⁴⁶ & la trouffe
 Du ieune archer malitieux,
 Qui bleffoit la terre & les cieulx,
 Luy baillant nature plus douce.
 Venus, qui n'a plus de puissance,
 En vain par tout cherche son filz,
 Que n'a gueres voler tu feis
 D'ici au lieu de sa naissance.
 Sus, Muses, que l'on enuironne
 Le front scauant de cestuici,
 Qui a bien merité aussi
 De voz mains receuoir couronne.

*Voꝝ mains donques la luy composent
 Non du victorieux laurier,
 Mais du pacifique oliuier,
 Dessous qui les loix se reposent ¹⁴⁷.*

A MERCVRE ET A SA LYRE.

POVR ADOVCIR LA CRVAVTÉ DE SA DAME.

ODE XIII.

*Neueu d'Atlas, qui donnas le pouoir
 Au vieil Thebain ¹⁴⁸, des pierres esmouuoir,
 Et toy encor', ó coquille dorée ¹⁴⁹,
 Des plus grands Roys au vieux siecle adorée,
 Monstre moy les accords
 Des accordans discords,
 Dont ma douce ennemie
 Se puisse emerueiller,
 Et face reueiller
 Son oreille endormie.
 Ell' fuit ainsi que la ieune iument,
 Qui va l'ardeur des cheuaulx allumant
 Deça delà, iouant par les campagnes,
 Ou sur le doz des prochaines montaignes.
 Des nopces le doux point
 Encores ne la poingt
 (La sauuaige & farouche);
 Mais d'un pié non oisif,
 Fuit le mari lascif,
 De peur qu'il ne la touche.
 Tu peulx mener les compagnes forestz,
 Tygres, lyons, te vont suiuant de pres:*

*Et foubz ton chant les riuieres bruyantes
Hauffent la bride à leurs ondes fuyantes.*

*Le portier aboyant
Tes chanfons fut oyant,
Bien que sa teste porte
Serpens pleins de laideur,
Et que puante odeur
De ses trois gueulles forte.*

*Le grand Tytie à l'œil fier & hydeux,
Et Ixion rirent en depit d'eulx :
La rouë auffi, qui iamais ne s'arreste,
Auec la pierre à l'escouter fut preste.*

*La douceur de ta voix
Arresta quelquefois
Le Buffard toufiours vyde,
Ce pendant que chantant
Tu alois esbatant
La race Danaïde.*

*Efcoute donq' de ces vierges ici
La cruauté, & les tourments auffi,
Celle qui m'est en plus cruelle peine,
Qu'à leurs maris cete gent inhumaine ;*

*Dont l'vne seulement,
Qui mentit noblement
A son pere infidele,
Valoit bien que le fruit
De nuptiale nuit
Ne fust esloigné d'elle.*

*Sus, leue toy (tout bas dist elle adonc'
Au ieune epoux) que ton sommeil trop long
Tout maintenant par la tourbe cruelle
Ne foit mué en nuit perpetuelle.*

*Desia toutes ont mis
Leurs espoux endormis
A mort (les inhumaines) :
La lyonne courant'
Ainsi va deuorant
Les veaux parmy les plaines.*

*Moy, que pitié & l'amour de toy poingt,
O mon amy ! ie ne t'occiray point :
Haste toy donq', ta vie hélas ie n'ose
Tenir ici plus longuement enclose.*

*Soint de pesans liens
Chargez les membres miens,
Ou face que i'endure
Exil perpetuel
Le mien pere cruel,
Pour n'auoir esté dure.*

*Fuy de rechef ou le vent te conduit,
Fuy ce pendant que Venus & la nuit
Donnent faueur à ta course hastiue :
Ie demouray en ta place captiue.*

*Sur mon sepulchre au moins
Graue ces pleurs tesmoings
De mon amour extreme :
Tesmoings d'or' enauant,
Que ie t'ay fait viuant
Par la mort de moymesme.*

LA LOVANGE

DV FEV ROY FRANCOYS ET DV TRESCHRESTIEN
ROY HENRY.

ODE XV.

*Combien tu doibs France à ceulx de Valoys,
Tesmoings en sont les armes & les loix,
Qui ont fleury sous FRANCOYS, ainsi comme
Iadis en Grece, & sous Auguste à Romme.*

*C'est luy qui a de ce beau Siecle ici,
 Comme vn soleil, tout obscur eclairci,
 Ostant aux yeulx des bons espritz de France
 Le noir bandeau de l'aveugle ignorance.*
*C'est luy premier, qui du double coupeau
 A ramené des Muses le troupeau,
 Pour consacrer à leur mere la gloire
 Du Lot, du Loyr, de la Touure, & de Loyre :*
Si n'a-il point vn plus grand œuvre fait,
Que de laisser vn enfant si parfait
Comme ce Roy, qui rendra éternelle
Par sa vertu la vertu paternelle.
*Comme l'oyzeau de prodige annonceur,
 Du blond Troyen fidele rauisseur,
 A qui des dieux le souuerain otroye
 Les vagabonds volatiles en proye,
 Des plus doulx vents au printemps soutenu,
 Vole hardy parmy l'air incongnu .
 Si tost que l'aage & vigueur paternelle
 Dehors le nid ont esbranl  son aile,
 Suit les oizeaux, puis fait plus couraigeux,
 Ose assaillir les serpents outrageux :
 Tel fut senty, & tel sera encore
 Ce nouueau Roy, que nostre siecle adore.*
*La bische ainsi, ou le ieune cheual,
 Ont veu de loing descendre contreal
 Le lyonceau hardy, qui les deuore
 Auec' ses dents innocentes encore ;
 Qui tost apres ose en fureur saillir,
 Pour les taureaux indomtez assaillir,
 Et appaiser par le sang qu'il en tire,
 Sa longue faim, & l'ardeur de son ire.*
*Iadis, Angloys, iadis preuue tu feis,
 Que c'est d'auoir de François esté filz,
 Et combien vault la bonne discipline
 Au naturel qui à vertu s'incline.*
*Maintenant donq' eprouuer tu peu  bien,
 Par la grandeur de tes pertes, combien*

*D'un si grand Roy peult la saige entreprise,
Et la vertu, que le ciel fauorise.*

A MADAME

LA COMTESSE DE TONNERRE.

ODE XVI.

*Haulte vrayment dire i'ose
Trois & quatre fois la chose,
Ou les feminins espriç
N'ont peu quelquefois atteindre.
Bien doit donq' la cheute craindre,
Qui a tel œuure entrepris.
Dieu leur a donné des aifles,
Qui sont bien assez isnelles,
Pour voler iusques aux cieux.
Quelle grandeur de couraiges!
De leurs belliqueux ouuraiges
Tefmoings furent noç ayeux.
Le bruit iusqu'ici refonne
De celle braue Amazone,
Qui par l'espez des milliers,
A Mars se donnant en proye,
Feist rougir les champs de Troye
Au sang des Grecç cheualiers.
Des ans viuront mil' & mile
L'Assyrienne, & Camille¹⁵⁰.
Quel marbre, quel diamant
Est plus dur que la memoire,
Qui garde encore la gloire
De Marphise & Bradamant?*

*Thebes encores se vante
 De sa Corinne scauante.
 Sur toy Pindare mordoit
 La douce lyre ancienne,
 Que la fille Lesbienne
 Si doctement accordoit.
 Celle qui feist plus feconde
 De ses enfans la faconde¹⁵¹,
 Romme, en memoire tu l'as :
 Mainte autre n'est plus prisée,
 Qui se veit fauorisée
 De l'une & l'autre Pallas.
 O plumes trop enuieuses
 Qui es eaux obliuieuses
 Laissez noyer le renom
 De tant de celestes dames,
 Dont ores les tristes lames
 Couurent le corps & le nom !
 Combien sont mieulx fortunées,
 Qui en cest age sont nées
 Ou maint gentil escriuant
 A bien osé entreprendre
 Par ses doctes vers de rendre
 Leur hault honneur suruiuant ?
 La vertu est trop seuerre,
 Qui la Muse ne reuere.
 La Muse aime la Vertu.
 Tu ne verras donq', Contesse,
 Devaler de sa hauteffe
 Ton loz par mort abatu.
 Qui publiera les louanges
 Des nostres, ou des estranges,
 Et de toy ne chantera
 L'esprit, la douceur, la grace,
 Dont la genereuse race
 De Clairmont se vantera ?
 C'est pourquoy mes vers aspirent
 Ou tes louanges les tirent :*

*Bien que ton sçauoir soit tel,
 (Si tu le veulx entreprendre)
 Que ton renom se peut rendre
 Par toymesmes immortel.*

E L E G I E.

*Non que d'excuse, ou feinte ou veritable,
 Me¹⁵² soit besoing en ma cause equitable :
 Non que ie soye en doute de la foy
 Qui vous vnist estroictement à moy :
 Non que ie pense vn traict de ialousie
 Estre fiché dans vostre fantasie :
 Pour tout cela, ou pour tel autre poinct,
 O le cœur mien, ie ne vous escry point :
 • Mais bien pourtant que la ferme pensée,
 Qui tient mon ame à la vostre enlacée,
 Ne me permet vn seul ennuy sentir,
 Ou vn seul bien, sans vous en aduertir.
 Or saichez donq'Amour qui fauorize
 D'vn chaste cœur la louable entreprise,
 Au poinct heureux m'a n'aguere aduancé,
 Dont vous m'auiez maintefois dispensé,
 Me remonstrant or' l'estat de mon aage,
 Ores les ieux de fortune volage :
 Et combien nuist d'attendre au lendemain
 Ce qu'aujourd'huy se presente à la main.
 Vous me distez (il m'en souuient encore) :
 Bien que l'ennuy tout mon plaisir deuore,
 Pour voir assez combien à l'aduenir
 J'auray pour toy de triste souuenir ;
 Si veulx ie bien te donner congnoissance ,
 Que mon plaisir n'a point tant de puissance*

*Sur ma raison, que ton aduancement
 Je ne prefere à mon contentement.
 Or poursuy donq' (amy) ton auantage,
 Dont le moyen est le seul mariage.
 Ce bon conseil vous me donniez alors,
 Et moy apres cent contraires effors
 Persuadé de vostre aduis honneste,
 Finablement à ce poinct ie m'arreste,
 Qui n'a iamais contenté mon desir,
 Sinon d'autant que c'est vostre plaisir.*

*Aussi les cieulx & les enfers ie iure,
 Que pour ne faire à nostre ¹³³ amour iniure,
 Iamais tel ioug mon desir n'eust dompté,
 S'il eust despleu à vostre volonté.
 Ce n'est vn ioug qui captiue mon ame
 Soubz le lien d'une impudique flamme :
 Ce n'est vn ioug qui dompte mon desir
 Soubz l'aiguillon d'un follastre plaisir :
 Mais c'est vn ioug d'amitié coniugale,
 Qui d'une foy honnestement egale
 Separe en deux celle chaste amitié,
 Dont vous auez la premiere moitié.*

*Ceste moitié que vous auez pour gaige,
 Long temps y a que l'eustes en partage,
 Et ce fut lors qu'Amour & fermeté
 Me firent serf de vostre honnesteté.
 L'autre moitié, celle qui l'ha saisie,
 Croyez qu'elle ha si bien esté choisie,
 Qu'autre ne peult mieulx qu'elle meriter
 L'honneste amour que ie vous veulx porter.*

*L'une a esté, comme la plus aagée,
 Premierement sur mon cœur partagée,
 Et sur luy mesme en mesme chasteté
 Secondement vne aultre l'ha esté.
 Ne craignez donq, que soyez dessaisie
 De vostre droit, ou qu'autre fantaisie
 Puisse raur ce cœur, qui n'est point mien,
 Sinon d'autant que de vous ie le tien :*

*Cœur, qui l'honneur si saintement regarde,
 Que l'honneur mesme en est la seule garde :
 Cœur qui ne peult gouster plaisir plus doux,
 Que tout hair pour estre aymé de vous :
 Cœur qui ne peult sentir plus grand dommage
 Qu'estre affranchi du droit de vostre hommage.*

*Plus tost les Cerfz viuront parmy les eaux,
 Et les poissons, ou viuent les oizeaux :
 Plus tost fera la grande mer sans voiles,
 Les bois sans vmbre, & le ciel sans estoiles,
 Et voyra lon plus tost le monde enclos
 Dedans le seing de son premier cahos,
 Que pour vertu en mon cœur imprimée
 Vostre vertu de moy soit moins aymée,
 Ou que d'un cœur honnestement lié
 L'honneste amour soit iamais oublié.
 Ains tout ainsi qu'un impetueux fleuve,
 Plus furieux par un autre se treuve,
 Quand les deux cours en un cours assemblez
 Vont rauissant les arbres & les bledz,
 Pierres, maisons, boys & toute autre chose
 Qui au deuant de leur fureur s'oppose :
 Ainsi l'Amour qui en mon chaste cœur
 D'un autre Amour prent nouvelle vigueur,
 Courra tousiours, d'une si viue source,
 Qu'aultre Amitié n'arrestera sa course.*

*O doncq' heureux, heureux double lyen,
 Qui deux esprits vnis avecq' le mien,
 Double lyen, qui d'une double force
 Plus fermement que la corde retorse
 N'estreint le faiz, enchaines dedans moy
 Troys cœurs vnis d'une eternelle foy :
 Soit à iamais ta puissance immortelle,
 Et puisse encor' dessus l'une & l'autre aelle
 De ces deux cœurs, le mien si hault voler,
 Qu'aultre amitié ne le puisse aualer.*

*Combien qu'un clou par l'autre se repousse,
 Ne pensez voir par aucune secousse*

L'accord premier entre nous commencé,
Par le second estre desaduanc  :
Car la vertu dont cestuy prist naissance,
A cestuy la donne encor' accroissance.
Le feu ne peult habiter nullement
Auecques l'eau, son contraire element :
Les animaulx de diuerse nature
Ne prennent point ensemble nourriture :
Mais vn amour saigement entrepris,
Qui sur vertu son fondement ha pris,
Ne craint iamais l'amour, qui luy ressemble,
Car la vertu à la vertu s'assemble.

CHANSON.

On peult feindre par le cizeau,
Ou par l'ouuraige du pinceau
Toute visible chose :
Mais d'Amour le seul poingnant traict
Vous peult figurer le protraict
De ma tristesse enclose.
On peult diffinir au compas
De tout ce qu'on void ici bas
La forme en rond vnie :
Mais on ne scauroit mesurer
Le mal, que me fait endurer
Mon amour infinie.
Au centre, au tour duquel se fait
Du monde le cercle parfait,
Toutes les lignes tendent :
Et le diuin de voz beautez
Est le poinct ou mes voluntez
Egalement se rendent.

*L'esprit infus en ce grand corps
Vnist par differents accords
Et les cieux & la terre ;
Et voz sainctes perfections
Assemblent mes affection
Par vne douce guerre.
Du chault, & de l'humidité
Procede la fecondité
Des semences du monde ;
Et de ma violente ardeur
Iointe à vostre lente froideur,
Naist ma peine seconde.
Le mal d'un corps intemperé
Peult estre esteint ou moderé
Par iust d'herbe, ou racine :
Mais du trop de mon amitié
Ou la mort, ou vostre pitié,
Sera la medecine.
La gloire incite l'empereur,
La richesse le laboureur,
Le butin l'homme d'armes :
Mais tout le gaing que ie reçoÿ
De mon inuiolable foy,
Ce sont sospirs & larmes.
Tout cela qu'on void de mondain,
Suyuant du ciel le cours soudain,
Se change d'heure en heure :
Mais le desir ambitieux
Qui me tire apres voz beaux yeux,
Toufiours ferme demeure.
La pierre dont le seul toucher
Guide l'aiguille du nocher,
Toufiours se tourne au pole .
Et mon cœur de voz yeux touché
Ne peult si bien estre attaché,
Qu'apres eulx il ne vole.
Le roq des flots marins batu
N'est iamais par eulx abbatu,*

Mais demeure imployable :
 Et mon cœur plein de fermeté
 De mille peines tourmenté
 N'est iamais variable.
 La cire transformer se peult
 En telle imaigne que lon veult,
 Non pas la gemme dure,
 Qui plus tost se laisse briser,
 Qu'en autre protraict deguifer
 Sa premiere figure.
 Amour graua vostre beauté
 Au plus fort de ma loyauté
 De vous tant esprouuée,
 Et mon cœur si bien la reçoit,
 Qu'autre beauté, tant belle soit,
 N'y peult estre engrauée.
 Tout cœur leger est incité
 Par les dons, ou l'auctorité
 Que le vulgaire adore :
 Mais le mien qui vous est aquis,
 Par or ne peult estre cōquis,
 Ny par grandeur encore.
 Par force, par mine, ou trayson¹⁵⁴,
 On peult gagner vne maison,
 Tant soit elle tenable :
 Mais la fortreffe de mon cœur,
 Dont vostre œil fut le seul vainqueur,
 S'est rendue imprenable.
 Il ne fault muraille ou rampart
 Pour garder qu'un autre y ait part,
 Car soyez assuree,
 Que plus ferme & entiere foy
 De loyal subiect a son Roy
 Ne fut oncques iurée.
 Quant à celle que ie vous doy,
 Croyez que vous estes de moy
 Encores mieulx seruie,
 Et que pour vostre honneur garder,

*Je voudrois le mien hazarder,
 Qui m'est plus que la vie.
 Si vous traictez si mal celuy
 Qui vous a plus chere que luy,
 Que pourriez vous pis faire
 A vostre cruel ennemy,
 Ou celuy qui sous nom d'amy
 Vous seroit aduersaire?
 Toutefois si mon desplaisir
 Peult contenter vostre desir,
 Soyez moy pitoyable,
 Ou comme bon vous semblera,
 Jamais rien ne me desplaira,
 Qui vous soit agreable.*

DIALOGVE

D'VN AMOVREUX ET D'ECHO.

| | |
|--|--|
| <i>Piteuse Echo, qui erres en ces bois, Respons au son de ma dolente voix. D'ou ay-ie peu ce grand mal concevoir, Qui m'oste ainsi de raison le deuoir? Qui est l'auteur de ces maulx auenuz? Comment en sont tous mes sens deuenuz? Qu'estois-ie auant qu'entrer en ce passaige? Et maintenant que sens-ie en mon couraige? Qu'est-ce qu'aimer, & s'en plaindre souuent? Que suis-ie donq' lors que mon cœur en fend? Qui est la fin de prison si obscure? Dy moy, quelle est celle pour qui i'endure? Sent-elle bien la douleur qui me poingt? O que cela me vient bien mal à point!</i> | <i>De voir. Venus. Nuds. Saige. Raige. Vent. Enfant. Cure. Dure. Point.</i> |
|--|--|

*Me fault-il donq' (ô debile entreprise)
Lafcher ma proye auant que l'auoir prise?
Si vault-il mieulx auoir cœur moins hautain,
Qu'ainfi languir soubz espoir incertain.*

AV SEIGNEVR DE LANSAC,

Ambassadeur pour le Roy à Rome.

*Celuy qui touché du miel,
Dont le ciel
Oingt vne diferte langue,
Ne sent couler dans son cœur
La liqueur
D'une si douce harangue :
Croyez que d'un triple fer
De l'enfer
Trois fois retrempé en l'onde,
Son cœur durement charmé
S'est armé,
Pour combatre la faconde.
Bien malade est l'estomac,
O Lansac!
Lansac, l'honneur de Sainctonge,
Lequel ne peult aualler
Ton parler,
Qui iusq'en l'ame se plonge.
Pour n'ouïr l'humaine vois
Quelquefois
L'aspic son oreille boufche :
Il est plus sourd qu'un serpent,
Qui ne pend
A la chaisne de ta bouche.*

Plus douce estoit la ranqueur,
Qu'en son cœur
Iunon tenoit recelee :
Plus encores estoit doux
Le courroux
Du braue filz de Pelee.
Les presens d'Agamemnon,
Ny le nom
Des plus nobles de l'armee,
Ny leur haranguer si long
Ne sceut onq'
Donter son ire enflammee :
Et toutefois l'ancien
Thracien,
Par sa douceur incroyable,
Adoucit bien, ce dict on,
De Pluton
Le courage impitoyable.
Aussi, est-il entre nous
Rien plus doux,
Qu'une oraison douce & belle ?
C'est l'enchanteresse vois,
Qui les bois
Faisoit courir apres elle.
L'ire porte à son talon
L'aiguillon,
Dont plus tormentez nous sommes :
Mais rien, tant que l'orateur,
N'est donteur
De ce qui donte les hommes.
Il peult faire au dos fuytif
Du craintif
Tourner visage aux alarmes :
Il peult au milieu des dards
Aux soldards
Du poing arracher les armes.
Qu'est plus sainct entre les Roys
Que les droi&ts

De ceste charge honorable?
Mesme aux plus barbares lieux
Ou des Dieux
Le nom est moins venerable.
Celuy sagement esleut,
Qui voulut
Pour son orateur t'eslire :
Il auoit cogneu en toy
Et la foy,
Et la force de bien dire.
A quoy pourray-ie egaler
Ton parler,
Fors à l'œuure d'une abeille?
Si doux ne glissoit encor'
De Nestor
La grand' douceur n'ompareille.
Tel que la nege roulant'
S'escoulant,
Sur le dos de la montaigne,
Enfle l'orgueil des ruisseaux,
Dont les eaux
Tempestent sur la campagne,
S'ouit tonner quelque fois
Le Gregeois,
De qui le parler agile
Emporta, malgré l'effort
Du plus fort,
L'honneur des armes d'Achile.
Les cœurs les plus obstinez,
Estonnez
Du bruit de telle merueille,
Se rangeoient deffous les lois
De sa vois,
Qui les tiroit par l'oreille.
Les Dieux ne respandent pas
(Icy bas)
Sur tous vne mesme grace :
Ils t'ont donné le pouuoir

*D'emouuoir,
Propre ornement de ta race.
Le grand Iules est tesmoing,
De quel soing,
Pour le bien de ta prouince,
D'vn œil sans cesse veillant
Trauillant
Tu fais seruice à ton prince.
Iamais le nepueu d'Atlas
Ne fut las
D'ailer sa plante legere,
Pour annoncer ça, & là,
Ce qu'il a
En mandement de son Pere.
Ores sa verge charmant
Va fermant
Les yeux de l'homme, qui veille :
Ores d'vn sommeil de mort
Les endort :
Ore' ouure l'œil, qui sommeille.
Par elle descendre il peult
Quand il veult,
Iusqu'aux ombres incogneues :
Par elle il chasse le vent,
Et se fend
Vn beau chemin par les nues.
Aussi celuy qui des Dieux,
D'vn clin d'yeux,
Rend la puissance estonnee,
Sans l'oysseau Cylenien
Ne fait rien,
Qui soit de haulte menee.
Ce Dieu t'a donné encor'
Le Thresor
De sa langue bien apprise.
Te puisse-il tousiours aider,
Et guider
Chacune tienne entreprise :*

*Et face le Philien
 Qu'un lien
 Eternellement enferre,
 D'une inuiolable foy,
 Nostre Roy
 Au grand successeur de Pierre.*

AV REVERENDISS. CARD. DV BELLAY

ET

AV SEIGNEVR DE LANSAC,

Ambassadeur pour le Roy à Rome.

ESTRENES.

*Du chef le plus digne,
 Du chef plus insigne
 De pourpre vestu,
 La toute vertu
 Puisse ceste annec
 Se voir estrenee
 Du Pere à deux chefs,
 Qui porte les clefs,
 Pour donner entree
 A la vierge Astree,
 Et refaire encor'
 Ce beau fiecle d'or,
 Qui doroit la terre,
 Auant que la guerre
 Eust par art d'enfer
 Emoulu le fer,*

*Ourant de main forte
La grand' double porte
Du clavier de l'An.
Mais Dieu doit que IAN
En IANUS enferre
Ceste horrible guerre
Fille du Caos,
Luy ferrant au dos
Les mains enchainees,
Les mains condamnees
Aux fers, iusqu'à tant,
Que de là fortant
On chasse d'Europe
L'infidele troppe.
Ce grand bonheur tien,
O peuple Chrestien,
Pend de l'entreprise
Du chef de l'Eglise.
Descende des cieux
Le Courrier des Dieux,
R'amenant la belle,
Que Paix on appelle,
Paix, fille de Dieu,
Paix, qui au milieu
Des cruels alarmes
Arrache les armes
Du poing des soldars
En despit de Mars,
Qui ores se baigne
Au sang de l'Espaigne
Et du fier Germain,
Tremblant sous la main
Du Roy le plus iuste,
Qui depuis Auguste
Fut onq' couronné,
Roy du ciel donné.
Le ciel donc nous face,
LANSAC, tant de grace,*

Que le PERE SAINCT,
 Jusqu'aux Enfers craint,
 Chasse la Furie
 Dont la seigneurie
 D'un cours effrené
 A ia trop regné
 Dessus les prouinces
 Aux cœurs des grands Princes.
 Si ce grand bien-fait
 Par toy nous est fait,
 BELLAY fera dire
 Aux nerfs de sa lyre
 Vn chant immortel,
 Offrant sur l'autel
 Sainct à la Memoire,
 Ce vœu, pour ta gloire.
 C'est, que le bonheur,
 Le gaing, & l'honneur
 Toufours fauorise
 A ton entreprise,
 Et qu'à ton retour,
 Le plus digne Tour,
 Que ton Prince donne,
 Ton col enuironne.

 SONNET AV ROY.

Puis qu'Alexandre, & ce grand Empereur,
 Dont vos vertus ont merité la gloire,
 Daignerent bien des filles de Memoire
 Fauoriser la tant douce fureur :
 Puis que de Mars l'audace & la terreur
 Ne suffiroient à vous rendre notoire,
 Si les beaux vers n'arrachoient la victoire

*Du plus profond de l'eternelle horreur :
 Puis que le ciel d'un pere vous fit naistre
 Qui, par les arts, de la mort s'est fait maistre,
 Je ne crains point qu'apres Cesar donté,
 Vostre faueur dedaigne de s'estendre
 Sur ce qui peult à iamais faire entendre,
 Que vous l'aurez quelquefois surmonté.*

A MADAME MARGVERITE.

*Bien que de Mars le dedaigneux orgueil,
 Bien que le feu que Cupidon attise,
 Bien que de l'or l'infame conuoitise
 Ait mis l'honneur des lettres au cercueil :
 Si ne croiray-ie, vn eternal sommeil
 Devoir presser si louable entreprise,
 Tant que la fleur, que le ciel fauorise,
 Nous daignera contempler d'un bon œil.
 Voyla pourquoy, quelque vent qui s'appreste,
 Je ne crains point l'horreur de la tempeste,
 Ny des rochers le dangereux abbord,
 Puis que vostre œil, seul Phare de nostre age,
 Au plus obscur du perilleux orage
 Guigne ma nef pour la tirer au port.*

A MES DAMES

DE VANDOSME ET DE GUYSE.

*Du plus grand heur, dont le ciel soit auare,
 Du plus grand bien que nature ait donné,*

*Le ciel, nature, & les Dieux ont orné
 Celle qui est l'ornement de Nauarre.
 Des plus beaux dons, du sçauoir le plus rare,
 Qui soit encor' en nostre siecle né,
 Ce siecle voit richement couronné
 Celle, qui est le thresor de Ferrare.
 Je te saluë, ô fleur du Nauarrois,
 Je te saluë, ô fleur du Ferrarois,
 Puis que voz fruits, qui ia nous apparoiſſent
 Fauorisez des hommes & des Dieux,
 Croissant pour nous, demonstrent à noz yeux,
 Qu'à nostre bien, & vostre honneur, ils croissent.*

A MES SEIGN.

DE VANDOSME ET DE GUYSE.

*A la vertu iusqu'aux Astres notoire
 Du Vandosmois, & du prince Lorrain,
 Plus dur qu'en fer, qu'en cuyure, ou qu'en airain,
 L'appen ce vœu sur l'autel de Memoire :
 Pour auoir l'un, d'une prompte victoire
 Remis Hedin sous la Françoisse main,
 Pour s'estre l'autre, en despit du Germain,
 Acquis à Mets vne eternelle gloire.
 Le cœur sacré du Parnasse François
 Pour honorer le prince Vandosmois,
 Luy met au chef la fameuse couronne :
 Et au Lorrain, pour monstrier combien vault
 Le cœur d'un Prince au danger d'un assault,
 Du mesme honneur le chef il enuironne.*

A MONSEIGN. LE CONNESTABLE.

*Sans vn Thefee on n'a point veu Alcide
 Donter tousiours des vieux monstres l'effort,
 Ny sans Typhis, vn Iason faire abord
 Sur les dangers de la terre Colchide.
 On n'a point veu du Courrier Atlantide
 Le grand Ayeul, sur son dos large & fort
 Porter le ciel, sans le commun support
 Du bon Thebain, des monstres homicide.
 Et ce grand Roy, nostre Hercule Gaulois,
 L'hydre Espagnol n'a donté tant de fois,
 Il n'a donté le gardien encore
 De la Toyson, & son graue soucy
 Ne porte point, sans vn Mommorency,
 Le pesant fais du sceptre qui l'honnore.*

AV PAPE,

LE PREMIER IOVR DE L'AN¹⁵⁵.

*Soit deormais sous tes clefs enferree,
 Pere Ianus, la Thracienne horreur,
 Le fer, le sang, la flamme, & la fureur
 De trois cents fers pieds & mains enferree.
 Viue la vierge au vieux siecle adoree,
 De Iupiter Saturne soit vainqueur,
 Regne Pallas sur le Dieu belliqueur,
 Cede le fer à la saison doree.
 Le gouverneur du grand tropeau Romain
 De sang François, Espagnol, & Germain,*

*Ne voye plus la campagne arrousee.
 En lieu de sang son aage plus heureux
 Voye couler par les champs planteureux
 Le laiç, le miel, la manne, & la rosee.*

DU IOVR DE NOEL.

*La Terre au Ciel, l'homme à la Deïté,
 Sont assemblez d'un nouueau mariage :
 Dieu prenant corps, sans faire au corps outrage,
 Naist aujourd'huy de la virginité.
 La Vierge rend à la Diuinité
 Son sainç depost, dont le Monde est l'ouurage,
 Mais aujourd'huy il a fait d'auantage,
 S'estant vestu de nostre humanité.
 Il a plus fait : car si du corps humain
 Tenant la vie & la mort en sa main,
 Il s'est rendu mortel par sa naissance,
 Ne s'est-il pas luy-mesme surmonté?
 Cest œuure là demonstre sa puissance,
 Et cestuy-cy demonstre sa bonté.*

O D E

SVR

LA NAISSANCE DV PETIT DVC DE BEAVMONT,

Fils de Monseigneur de Vandosme, Roy de Navarre ¹⁵⁶

*Enfant, qui deffus ta face
 Portes escript tout l'honneur,*

*Dont les Dieux, & le bon heur,
Des Roys serent la grace,
Autant puiffes-tu auoir
De vertueufe accroiffance,
Que le ciel nous a fait voir
De bon heur à ta naiffance.
Le ciel, garde des prouinces,
Le ciel, protecteur des Roys,
Qui au fceptre Nauarroys
Lia la fleur de noz Princes,
Celuy mefme fut encor'
Le feul auteur de ton efre,
Pour faire le fiecle d'or
En ta naiffance renaifre.
Le Tygre au Tygre se mefle,
Le Lyon n'engendre pas
Le Cerf qui a le cœur bas,
Ni l'Aigle la Colombelle :
Du bon grain vient le bon fruid
En terre bien labourable :
Bon terroy bon vin produict,
S'il a le ciel fauorable.
Pour nous donner tesmoignage
Combien le confeil des Dieux,
De tes couronnez ayeux
Fauorife le lignage,
Le pere fa bouche enfla
Et d'une longue halenee
Sur ton visage souffla
Cefte maiefté bien nee.
Des Dieux la grande Princeffe,
De Iuppiter femme & fœur,
T'a destiné poffeffeur
D'une feconde richeffe.
Par elle vn iour puiffes-tu
Dedans ta maison royale
Fauorifer la vertu
Sous ta grand' main liberale.*

La vierge, que la ceruelle
De Iuppiter enfanta,
Dedans ta mere planta
Vne autre Pallas nouvelle,
Et le guerrier Thracien
Du rouge fer de sa lance
Graua sur le pere tien
Le protrait de sa vaillance.
D'vne prodigue largeffe
Ces deux leurs presens t'ont faicts,
Pour nous monstrier les effects
D'vne vaillante sageffe,
Qui de vangereffe main
Dé-ia dé-ia te redonne
Tout ce que l'Aigle Romain
Vsurpe sur ta couronne.
Sur ta genereuse enfance
Les freres cheualeureux
Respendent le plus heureux
De leur iumelle influence :
De l'un le bras bien appris
Gaigna la palme guerriere,
L'autre s'est donné le pris
De la poudreuse carriere.
Pour fredonner sur la lyre
Phebus ses doigts te donna,
Et sa sœur les façonna
Pour l'arc Turquois faire bruire.
De l'un la blonde beauté
Au chef de ton pere habite,
De l'autre la chasteté
Dedans ta mere est escrite.
La diuine Pasitee
Orna ta natiuité
D'vne douce grauité,
Qui n'est qu'aux Roys vfitée.
Le Cyllenien mesla
Sa langue avecques la tienne,

*Et Pithon l'emmiella
D'une fleur hymetienne.
Ce petit Dieu qui enflamme
Des Dieux le plus furieux,
Enferma dedans tes yeux
Les semences de sa flamme.
Ces dons tu receus alors
Que la chaste Cyprienne
T'inspira par tout le corps
Vne odeur Ambrosienne.
Voyant ton enfance blonde
Peinte de blanc & vermeil,
Je voy le nouveau Soleil
Tirant son chef hors de l'onde :
Et ta celeste beauté
Plaisir des Dieux & des Hommes ,
Me repeint la nouveauté
Du beau printemps ou nous sommes.
Crois donq', ô race diuine,
Crois, ô royal enfançon ,
Pour escouter la chanson
De l'humble Lyre Angevine.
A ta petite grandeur
Je donne ces fleurs sacrees,
Dont l'immortelle verneur
Peint les riuages Ascrees.
Dessus la riue de Loyre
Je nourris vn verd laurier
Pour faire vn chapeau guerrier
A l'honneur de ta victoire,
Quand tu rauras le pris
Dessus l'estrangere terre,
Ayant sous ton pere appris
Le dur mestier de la guerre.
Dedans les forests de Thrace
Se voit l'horrible manoir,
Dont le sommet triste & noir
Les rais du Soleil efface.*

*De fer les colonnes font,
 De fer les murs & les portes :
 Là leur demeure font
 De Mars les grandes cohortes :
 Là les Ires rougissantes,
 Là font à visage blanc
 Les Peurs qui n'ont point de sang :
 Là les Fureurs pallissantes :
 Là les Traysons vont celant
 Leurs pointes de sang trempées :
 Là est Discorde branlant
 Deux meurtrieres espees.
 Là se voit la Mort armee,
 Là font les gemissemens,
 Les cris, les hennissemens,
 La poussiere, & la fumee.
 Le fer, le sang & le feu
 Sont en ceste horrible bande :
 La vertu est au milieu,
 A qui fortune commande.
 Mille crestes esleues
 Pendent là de tous costez,
 Mille nauires voutez,
 Et mille armes engrauecs.
 Là pend maint harnois voué,
 Le cuir, l'acier, & la maille,
 Et le metal enroué,
 Qui anime à la bataille.
 Là se voit toute la troppe,
 Le tonnerre, & la fureur,
 Dont l'espouantable horreur
 Menasse toute l'Europe.
 En ce terrible seiour
 Tes parents demeurent ores :
 Tu y seras quelque iour,
 Attens vn petit encores.
 Dé-ia l'autre de Secile
 Gemit sous les coups doublez*

*Des Cyclopes assemblez
 A l'ouillage difficile,
 Dont leur maistre industrieux,
 Pour te guider aux alarmes,
 D'un burin laborieux
 Graue tes fatales armes.
 Dé-ia mon regard se trouble
 Par le foudroyant esclair
 De ton treluisant boucler
 Plus fort que le sept-fois-double,
 Et seul encor' assez fort
 Pour vn iour à la campagne
 S'opposer au braue effort
 De tous les bras de l'Espaigne.
 Le rond de l'ouillage embrasse
 D'un long ordre tous les Roys
 De France, & les Nauarroys,
 Double tige de ta race,
 Qui de son bruit non pareil
 Touche la double barriere
 Ou se borne du soleil
 Et l'une & l'autre carriere.
 Ores Alençon, & ore'
 Bourbon, & le Vandomoys,
 Ores l'honneur d'Angomoys
 Ces riches protraits honnore.
 Entre tant de Roys ie voy
 Ce grand Seigneur de la France,
 Qu'on nomme le premier Roy
 Ennemy de l'Ignorance.
 C'est luy qui a fait reuiure
 Le plus heureux des Cefars,
 Et tout ce qu'ont peu les arts
 En table, en marbre, & au liure ;
 Mais parauant ie luy voy
 Donter le mutin Suyffe,
 Qui auoit trahy sa foy
 Par execrable auarice.*

*Icy sous ce mesme Prince
 Ton ieune oncle s'est acquis
 Victoire du vieil Marquis
 Dessus l'estrange prouince :
 Et là ton pere puissant
 D'une entreprise hardie
 Va le Bourguignon chassant
 Loing, loing de la Picardie.
 De l'autre costé de l'œuure
 Vn grand Prince belliqueur,
 D'esprit, de force, & de cœur
 Indontable se descœuure,
 Ayant d'un secours humain
 Sauué la gent Escocoyse,
 Et remis deffous sa main
 Boulongne n'aguere Angloyse.
 Soudain son pouuoir qui vole
 Outre les monts enneigez
 Garde les murs assiegez
 De Parme, & la Mirandole :
 Puis on luy voit trauerfer
 Les campagnes de Lorraine,
 Et sa victoire pouffer
 Iusqu'à la riue Germaine.
 Je voy les bandes Françoyfes
 Sur le champ Italien,
 Et au bord Sicilien
 L'horreur des armes Gregeoyfes.
 Je voy le dos d'une Mer
 Couppé de rames legeres,
 Et les ondes escumer
 Sous les Françoyfes galleres.
 Je voy la Hongre Amazone
 Qui à la fureur de Mars
 Mille villages Picards
 Cruellement abandonne.
 Je voy l'orage abattu,
 Qui menaçoit la Champaigne,*

Par la prudente vertu
 De la royale compaigne.
 Icy Charles & sa fuyte
 Tremblant de se voir enclos,
 Par deux fois monstre le dos
 D'une vergongneuse fuyte :
 Là son ennemy vainqueur,
 Quand plus on le fauorise,
 Par fainte, ou faulte de cœur,
 Perd l'heur de son entreprise.
 On voit encor' en arriere
 Le Flaman se destourner,
 Puis tout soudain retourner
 Suyuant sa braue guerriere :
 Or' on luy voit enuahir
 Ceux que moins forts il espere,
 Ores on le voit fuir
 Deuant les yeux de ton pere.
 Là sont mile autres figures,
 Ouurage d'acier, & d'or :
 Là se voit l'image encor'
 De tes viâoires futures,
 Par le feuure Lemnien
 N'ignorant les destinees
 Dans l'antrè Cyclopien
 Diuinement burinees.
 Mais toy ne sçachant (peult-estre)
 L'ouurage, que tu liras,
 D'y voir t'emerueilleras
 Maint grand Prince, ton ancestre :
 Puis l'approchant de ton flanc,
 Tu pendras à ton espaule
 L'honneur de ton double sang,
 Et la gloire de la Gaule.
 I'enten pour toy, ce me semble,
 Vn fier cheual hennissant,
 De qui le poil blanchissant
 A ceux d'Achile ressemble.

Quoy? tu rides ton beau front
 D'un œil dé-ia redoutable :
 Atten les ans, qui feront
 Meurir ta force indontable.
 Aſſez toſt l'horrible creſte
 De ton Tymbre menaſſant,
 A l'ennemy palliſſant
 Annoncera la tempeſte :
 Pendant, d'une douce voix
 Ouure ta leure iumelle,
 Et prend de tes petis doigts
 Ta nourrice à la mammelle.
 Le bras fueillu du l'hierre,
 Neuf fois d'un double cerceau
 Deſſus ton royal berceau
 Ton chef ombrage, & enſerre.
 Viennent d'un doux fredonner
 Les abeilles ſur ta couche,
 Viennent leur miel façonner
 Deſſus les fleurs de ta bouche.
 D'un ris ſemblable à l'Aurore
 Voy l'arbre, qui t'a produit,
 Gros encor' d'un autre fruit,
 Que ia noſtre ſiecle adore.
 Je voy dedans quelque moys
 Luire en l'une & l'autre enfance
 Les deux aſtres Vandomoys,
 Double ornement de la France.
 Ta grand' mere, deuenue
 Un aſtre brillant & beau,
 Fera luire ſon flambeau
 Sur ta ieuneſſe chenuë :
 Puis te guidant pas à pas
 Loing de la tourbe eſtonnee,
 T'eſleuera par compas
 D'une aile bien empennee.
 Les vulgaires exercices,
 Les Sirenes des plaiſirs,

*N'abyfmeront tes defirs
Dedans le goufre des vices :
Le cauteleux & menteur,
Auec fes vaines merueilles,
D'vn enchantement flateur
N'endormira tes oreilles.
Tu fuyras la vaine troppe,
Et les baings accouftumez
De ces muguets parfumez
Poursuyuans de Penelope :
Et ton royal entretien
Ne courrira fous fon ombre
Ces nais à manger le bien,
Qui ne feruent que de nombre.
L'entreprise, & la conduyte,
L'honneur, & l'vtilité,
Auec la facilité,
Seront tousiours à ta fuyte :
Et ta vertu qui fera
De fortune bien voulüe,
En tous fes faits trouuera
L'occafion cheuelüe.
Puisse encor' ton bras robuste
L'honneur d'Hercule fouler,
Et ton bon heur s'egaler
A la fortune d'Auguste :
Et puiffes-tu quelquefois
Vanger l'ancien outrage,
Qui foule deffous fes loix
Le droit de ton heritage.
Cependant les destinees
Deffus leur fatal mestier,
D'vn cours paisible & entier
Feront couler tes annees,
Et les neuf Sœurs qui seront
Les ailes de ta memoire,
Iufqu'au ciel te poufferont
Sur le refonnant iuoyre.*

*Pourquoy non? la dextre agile,
 Auecques les mesmes doigts,
 Qui branlerent mille fois
 La hache du grand Achille,
 Pour enchanter ses ennuis,
 Ou pour desaignir son ire,
 Trompoit la longueur des nuits
 Par les fredons de sa lyre.
 Et quelle ame tant fachee
 Ne se sent rauir au ciel,
 Lors qu'elle gouste le miel
 D'une corde bien touchee?
 Les vers ne sont les appas
 D'un cœur chagrin, ou auare,
 Mais ils ne desplaisent pas
 Aux oreilles de Nauarre.
 Tousiours l'ignorant mesprise
 L'honneur qui luy est donné,
 Mais l'esprit qui est bien né,
 Les bons esprits fauorise :
 Le tien qui sera soingneux
 De suiure l'heur de sa race,
 Ne sera point dedaigneux
 Du bien que le ciel embrasse.
 Dessous vn antre sauuage
 Ma lyre ces vers sonnoit,
 Lors que mon grand Roy tonnoit
 Dessus le Germain riuage :
 Ouurant le chemin des cieux
 Auecques la mesme dextre,
 Qui mit au nombre des Dieux
 Le Grec à la masse addextre.*

SONNETS A LA ROYNE DE NAVARRE

AVSQVELS LADICTE DAME FAIT ELLE MESME
RESPONSE.

A LA ROYNE.

*Que vous portiez le sceptre Nauarroys
Et de Iunon la maiesté cogneuë,
A vous sans plus ceste gloire n'est deuë,
Elle est commune à la race des Roys.
Que la beauté la plus belle des trois
Qui au Troyen se monstra toute nue,
Iointe à l'honneur, en vous soit reuenue,
Nature aussi y demande ses droits.
Qu'à vous encor nostre France referue
Le saint honneur de la docte Minerue,
Le ciel se dit auteur de ce bonheur :
Mais que parmy vne telle hauteffe
Vostre grandeur iusq'aux moindres s'abbaisse,
A vous, Madame, appartient cest honneur.*

*Si la vertu, des beautez la plus belle,
Pour son loyer ne cherche que l'honneur,
Et si le los dont Phebus est sonneur,
Seul a pouuoir de la rendre immortelle :
Ne doutez point que vous ne soyez telle,
Puis que le ciel de ce premier bonheur
Est enuers vous si liberal donneur,
Et qu'au second Apollon vous appelle.
Les Dieux ont fait vn erreur seulement,
De n'auoir mis, ou vostre entendement,
Ou vos vertus, en quelque autre personne.
Car telle estant, vous n'auex que chanter
Digne de vous, & pouuez vous vanter
N'auoir aussi qui dignement vous sonne.*

RESPONSE DE LA ROYNE.

Que meriter on ne puisse l'honneur
 Qu'auex escript, ie n'en suis ignorante :
 Et si ne suis pour cela moins contente,
 Que ce n'est moy à qui appartient l'heur.
 Je cognois bien le pris & la valeur
 De ma louange, & cela ne me tente
 D'en croire plus que ce qui se presente,
 Et n'en fera de gloire enflé mon cœur :
 Mais qu'un Bellay ait daigné de l'escrire,
 Honte ie n'ay à vous & chacun dire,
 Que ie me tiens plus contente du tiers,
 Plus satisfaite, & encor' glorieuse,
 Sans meriter me trouuer si heureuse,
 Qu'on puisse voir mon nom en voz papiers.

De leurs grands faiçs les rares anciens
 Sont maintenant contens & glorieux,
 Ayans trouué Poètes curieux
 Les faire viure, & pour tels ie les tiens.
 Mais i'ose dire (& cela ie maintiens)
 Qu'encor' ils ont vn regret ennuieux,
 Dont ils seront sur moymesme enuieux,
 En gemissant aux champs Elysiens :
 C'est, qu'ils voudroient (pour certain ie le sçay)
 Reuiure icy, & auoir vn Bellay,
 Ou qu'un Bellay de leur temps eust esté.
 Car ce qui n'est sçauex si dextrement
 Feindre & parer, que trop plus aisément
 Le bien du bien seroit par vous chanté.

LE POETE.

Que vostre nom se lise en mes papiers,
 Cela ne peut augmenter vostre gloire,

Qui de la main des filles de Memoire
 Auez receu les plus doctes lauriers.
 Le mien sans plus, qui entre les derniers
 Jusques icy a esté peu notoire,
 En vous louant, tasche auoir la victoire
 Sur nos nepueus, & sur nos deuanciers. *
 Mais que ce los (Madame) ne vous tente
 De penser plus que ce qui se presente,
 C'est ce qui fait vostre gloire augmenter.
 Toute louange est pour vous trop petite.
 Mais si mes vers sont de quelque merite,
 C'est pour l'honneur qu'ils ont de vous chanter.

Le bien du bien seroit par moy chanté,
 Si dignement ie vous pouuois chanter,
 Et si pourrois encores me vanter
 Qu'oncques ne fut plus bel œuure enfanté.
 Car vous louant vers la posterité,
 Nom de menteur ie pourrois euitier,
 Et si n'aurois la peine d'imiter,
 Pour feindre rien, la docte antiquité.
 Besoing n'aurois ny d'artifice vsfer,
 Ny, comme Homere, aux fables m'amuser,
 Pour vous louer : ains me contenterois
 De mon esprit, sans imiter les vieux :
 Car si moins qu'eux i'estois ingenieux,
 Plus veritable aussi qu'eux ie serois.

C'est à moy seul à me glorifier
 En vous louant, si ce los vous aggree :
 Car sans mes vers vostre gloire sacree
 Peult & le temps & la mort deffier.
 Mais i'ay ozé vostre los publier,
 Pource qu'estant d'eternelle duree,
 D'autant sera ma memoire asseuree,
 Sans que iamais on la puisse oublier.
 Combien que Dieu n'ait besoing qu'on le loué,
 De le louer pourtant il nous aduoué,

*Et ne reiette en cela nostre foy :
 Mes vers aussi, bien que n'ayez que faire
 D'eux, ny de moy, ne vous doiuent desplaire,
 Car vous louant ie fais ce que ie doy.*

LA ROYNE.

*Le papier gros, & l'encre trop espesse,
 La plume lourde, & la main bien pesante,
 Stile qui point l'oreille ne contente,
 Foible argument, & mots pleins de rudesse,
 Monstrent assez mon ignorance expresse,
 Et si n'en suis moins hardie & ardente
 Mes vers semer, si subiet se presente :
 Et, qui pis est, en cela ie m'adresse
 A vous, qui pour plus aigres les gouster,
 En les meslant avecques des meilleurs,
 Faites les miens & vostres escouter.
 Telle se voit difference aux couleurs :
 Le blanc au gris sçait bien son lustre oster.
 C'est l'heur de vous, & ce sont mes malheurs.*

LE POETE.

*Le seul penser me sembloit vn vray songe,
 Et en l'oyant le trouuois incroyable :
 Ores voyant chose tant admirable,
 L'effect certain m'est presque vne mensonge :
 Car tout esprit se trauaille & se ronge
 Pour mettre en œuure vn escript receuable,
 Et s'il le veult faire à iamais durable,
 Fault qu'un long temps en penssee il se plonge.
 Mais vous (Madame) à peine auez reçu
 L'opinion d'un ouurage entreprendre,
 Qu'il est parfait aussi tost que conceu.
 Et ne deuez des ans secours attendre*

*Pour voz escripts (si iuger ie l'ay sçeu).
 Bien se parfait, meilleur ne se peult rendre.*

*Si de l'esprit, plus que du corps, l'ouurage
 Louer se fait, & plus recommander,
 Puis que l'vn doit par raison commander,
 L'autre obeir, comme estant en seruage :
 Et si d'vne art excellente l'usage
 Veult vn temps propre à l'œuure demander
 Pour la polir, & tousiours l'amender
 Tant qu'aye atteint au dernier aduantage,
 Dont vient cela (Madame) que le cours
 Est de neuf moys aux enfans necessaire,
 Qui contre mort ne trouuent nul secours :
 Et vous soudain, de l'esprit sçauex faire
 Naistre tel fruit, qu'il ne craint le discours
 Des ans plus longs, ny ruine contraire?*

*C'estoit beaucoup, & presque hors de creance,
 En vn instant & penser & escrire
 Escripts qu'on peult avecques plaisir lire,
 De grace pleins, & de rare elegance :
 Mais c'est bien plus, i'en ay veu l'euidence,
 En mesme temps ouïr parler & bruire,
 Mettre en l'esprit ce que l'oreille oit dire,
 Et composer vers de prime excellence.
 Vous tels effets (Madame) nous donnez
 Par les hauts biens qu'en vous le ciel assemble,
 Qu'heureusement en vertu maintenez,
 Dont vous vainquez, vous & l'art, ce me semble :
 Vous, faisant plus que vous n'entreprenex ;
 L'art, par faisant plusieurs choses ensemble.*

*L'honneur premier des Dames d'Aufonie
 Qui par le monde a le los espandu
 De son diual, & immortel rendu
 Par son clair chant de douceur infinie,
 Le plus grand pris (Madame) ne vous nie,*

*Car terre & mer ont dé-ia entendu
 De vostre esprit iusqu'au ciel estendu,
 Les sons hautains de parfaite harmonie ;
 Et qui plus est, vous passez l'excellence
 Du diuin stile & promptitude extreme
 De celle dont vous portez la semblance :
 Qui vous fera gloire vnique & supreme,
 Ne vous restant plus oultre la puissance
 De vaincre rien, si ne vainquez vous mesme.*

LA ROYNE.

*Le temps, les ans, d'armes me seruiront
 Pour pouuoir vaincre vne ieune ignorance,
 Et dessus moy à moy mesme puissance
 A l'aduenir, peult estre, donneront.
 Mais quand cent ans sur mon chef doubleront,
 Si le hault ciel vn tel aage m'aduance,
 Gloire i'auray d'heureuse recompense,
 Si puis attaindre à celles qui seront
 Par leur chef d'œuvre en los tousiours viuentes.
 Mais tel cuider seroit trop plein d'audace,
 Bien suffira si pres leurs excellentes
 Vertus ie puis trouuer petite place :
 Encor' ie sens mes forces languissantes
 Pour esperer du ciel tel heur & grace.*

LE POETE.

*Docte prelat, honneur de la Garonne,
 Carles, à qui le vifentendement,
 Les hauts discours, le diuin iugement,
 Ont mis au chef la plus belle couronne :
 Soit que ta main diuinement façonne
 Vn vers Latin, qui tombe rondement,
 Soit vn Toscan qui va plus lentement,
 Soit vn François qui doucement refonne :*

*Inspire moy ceste diuine ardeur,
Pour dignement celebrer la grandeur,
De ceste docte & gentile Princeſſe :
Ou pren plus toſt ceste charge ſur toy,
Puis que le ciel t'a donné, plus qu'à moy,
De iugement, d'eſprit, & de ſageſſe.*

*Je ne veux plus de ces poëtes vieux
Plaindre le ſort, & la fortune amere :
Je ne veux plus pauvre appeller Homere,
Ny accuſer les aſtres enuieux.
Je veux plus toſt faire venir des cieux
Les doctes Sœurs, & dire que leur mere
Fut vne Royne, & Iuppiter leur pere,
Iuppiter Roy des hommes & des Dieux.
Tant qu'on voudra lon blaſmera les Muſes,
Et ceux qui ont leurs ſciences infuſes :
Les Muſes ſont de la race des Roys :
Roynes plus toſt elles ſont, ce me ſemble,
Puis qu'une Royne avec elles ſ'assemble,
Et qu'Apollon ſ'eſt rendu Nauarroys.*

*Si ie la flatte, & ſi l'autorité
Du nom royal que tout le monde admire,
De ceste Royne (ô Carles) me fait dire
Chofe qui ſoit contre la vérité :
Soit contre moy tout Parnafe irrité,
De moy Phebus pour iamais ſe retire,
Et tout cela que chantera ma Lyre
Soit ignoré de la poſterité.
Je iure donc, & ſi ie me periure,
Soit Iuppiter vangeur de ceste iniure,
Que France n'a vn plus diuin eſprit
Que ceste Royne, & que ſa mere encore,
Qui de ſes vers noſtre ſiecle redore,
N'a iamais rien plus doctement eſcrit.*

Quand ceste Royne (ô Carles) que j'admire

*Au parangon des plus diuins esprits,
 Auroit deigné œillader mes escripts,
 Egal aux Roys, ie m'ozerois bien dire.
 Mais aduenant qu'elle deignast les lire,
 Sans autrement leur donner los & pris
 Si ne croirois-ie auoir trop entrepris,
 Quand demy dieu ie me voudrois inscrire.
 Et si de bouche, encor que sobrement,
 Elle daignoit les louer seulement,
 Pareil aux Dieux ie m'oserois bien croire.
 Si donc elle a daigné tant s'abbaisser,
 Que mon honneur par ses escripts hauffer,
 Quel autre honneur peult egaler ma gloire?*

*C'est maintenant (ô Carles) que mes vers
 Egaleront l'une & l'autre buccine :
 C'est maintenant que transformé en cygne
 Je voleray par ce grand vniuers.
 C'est maintenant que par les champs ouuers
 Des bienheureux, comm' vn Orphee infigne,
 I'apparoistray, & que ie seray digne
 Du dieu Phebus, & de ses lauriers vers,
 Puis qu'il a pleu à celle que Nauarre
 Nomme à bon droit son ornement plus rare,
 De m'honorer d'une plus digne voix
 Que ce qu'Auguste a chanté de Vergile,
 Et ce que dist sur le tombeau d'Achile
 Ce grand vainqueur des Perses & Gregeois.*

DISCOVRS AV ROY

SVR LA TREFVE DE L'AN M.D.LV⁵⁷.

*Le Ciel voulant tirer d'une rigueur cruelle
 Vne humaine douceur, d'un oraige vn beau temps,
 D'un hyuer froidureux vn gracieux printemps,*

*Et d'une longue guerre vne paix eternelle,
 Permet que le discord, d'une fureur nouvelle
 Vint arracher des mains des deux Roys plus puissans
 La Trefue qui entre eulx deuoit durer cinq ans,
 Pour apres affopir toute vieille querelle.
 Puis donq que le Ciel veult se monstrier plus benin,
 Et qu'il a contre nous vomy tout son venin,
 Receuons desormais le bien qui se presente :
 Renoüons cest accord d'une plus forte main,
 Prenons l'heure aux cheueux: l'homme r'appelle en vain
 La fourde Occasion, alors qu'elle est absente.*

*Comme on void de chasseurs vne bande peureuse,
 Trouuant du fier Lyon la femme genereuse,
 Auecques ses petiz, de la frayeur qu'elle a,
 Sans passer plus auant, se retirer de là,
 Et puis se r'asseurant d'une tremblante audace,
 S'approcher peu à peu pour luy donner la chasse,
 Faire vne longue enceinte, & de cris & d'aboyz
 Resonner tout autour les antres & les boys :*

*Et comme à ce grand bruit la magnanime beste,
 Craintiue pour les siens, vient à leuer la teste,
 D'un horrible regard roüant ses yeux ardents,
 Et d'un horrible son faisant cracquer ses dents,
 S'élançe tout à coup, & du premier encontre
 Renuerse en fouldroyant tout ce qu'elle rencontre,
 Démembre les veneurs, rompt les espieux ferrez,
 Et déchire en passant les toiles & les retz,
 Puis tourne en sa tesniere, & sent en son courage
 Combattre en mesme temps & l'amour, & la rage.*

*La rage, qui la poingt d'une iuste fureur,
 Veult qu'elle emplisse tout & de sang & d'horreur,
 Mais l'amour la retient : & bien que sa nature
 Genereuse de soy, maluoluntiers endure
 Qu'on ose de si pres sa cauerne approcher,
 Se contient toutefois au creux de son rocher,
 Remasche sa fureur, & quoy qu'elle desire,*

Regarde ses petits au milieu de son ire.

*Ainsi quand l'Empereur, SIRE, fait ses efforts
Pour prendre des François les villes & les forts,
Et quand dardant par tout les fouldres de la guerre,
Il arma contre vous l'Espagne, & l'Angleterre,
Les forces d'Italie, & tout ce que sa main
Domine sur les bords du grand fleuve Germain,
Vous luy feistes sentir des la premiere attainte,
Combien vostre grandeur commande sur la crainte,
Et combien la vertu peult au cueur d'un grand Roy,
Quand il a, comme vous, la Fortune pour soy.*

*Vous reprinstes Bollogne, & gardastes l'Escoffe,
Et guidant vers le Rhin vne armee plus grosse
Monstrastes vostre force, & vostre pieté,
Gardant de voz aieux l'antique liberté.
Vous conquistes la Corse, & par le nauigage
De France en Italie assurant le passage,
Feistes voir à Cesar que vous pouuiez armer,
Aussi bien comme luy, & la terre & la mer.*

*Depuis sur le Sienois, d'une force rufée,
Tenant de l'ennemy la puissance amufée,
Bourgogne & le Piedmont vous bornastes plus loing,
Mettant, comme prudent, vostre principal soing,
A prendre ce qui est à garder plus facile,
Et ne faire bien loing vne guerre inutile.
Voila de voz neuf ans le sommaire discours,
Qui sans voir leur bon heur entrerompre son cours,
Se peuuent egaler au long aage des Princes,
Qui ont comme vous, SIRE, augmenté leurs prouinces.*

*L'Empereur est tesmoing, & le sont comme luy
Ceulx qui ont trauaillé pour vous donner ennuy,
De quel meur iugement, & prompte diligence
Vostre vertu s'anime à la iuste vengeance,
Combien de voz desseings les secrets sont couuers,
Mesmes faisant la guerre en tant de lieux diuers,
Combien de bons soldats voz bandes sont fournies,
Et comment vous tenez voz frontieres garnies
De villes & chasteaux, tousiours sur l'estranger*

Repoulsant loing de vous la perte & le danger.

*Ce que voyant Cesar, & perdant l'esperance
D'eniamber plus auant sur les bornes de France,
A choisy pour le mieulx d'oublier la rancueur
Qui auoit si long temps regné dedans son cueur,
Et pour n'entretenir vne guerre si chere,
A reçu de la Paix l'heureuse messagere,
La Trefue bienheureuse, & profitable à tous,
Mais plus vtile à luy, & plus louable à vous :
Plus vtile, d'autant qu'en seureté plus grande
Il iouist du repos, que son aage demande :
Et plus louable à vous, d'autant que le bon heur,
SIRE, vous asseuroit de r'emporter l'honneur,
Et vous auez trop plus, tenant ia la victoire,
Prisé le bien public, que vostre propre gloire.*

*Celuy vrayement, celuy est doublement vainqueur,
Vainqueur de son hayneux, & de son propre cueur,
Qui peult durant le cours de sa bonne fortune
Suyure de la vertu la trace non commune.
Fascheuse de nature est toute aduerfité,
Mais trop plus dangereuse est la felicité.
Le cheual furieux, aiant le mors pour guide,
Toufiours en sa fureur ne desdaigne la bride :
Le nauire agité des vents impetueux
Ne succumbe toufiours aux flots tempestueux :
Et le cours du torrent tombant de la montaigne
S'allente quelquefois au plain de la campagne.
Mais veoir vn ieune Roy heureusement vaillant,
Contre vn autre grand Roy pour l'honneur bataillant,
Refrener sa fureur, SIRE, c'est vne chose,
Qui d'vn moindre que vous au pouuoir n'est enclose.*

*Nul, ie ne diray point de noz esprits François,
Mais bien fust-ce vn Virgile, ou celuy des Gregeois
Qui a le mieulx chanté, d'vne assez digne gloire
Pourroit de voz hauls faiçts celebrer la memoire,
Mais cest acte dernier (SIRE pardonnez moi)
Ie ne sçay quoy plus grand, & plus digne d'vn Roy,
Nous fait louer en vous. Car la gloire bellique*

*Iusqu'aux moindres soldats se rend quasi publique,
 Et n'est propre à vn seul : & , à la verité,
 La vertu des soldats, & l'opportunité
 Ou du temps, ou du lieu, les viures, & les armes,
 Et l'argent, qui souuent fait plus que les gensdarmes,
 Y seruent de beaucoup : & sur tout, le hazard
 Au faict de la victoire a la plus grande part.*

*Mais icy de l'honneur qu'à bon droit on vous donne,
 Qui est certes beaucoup, rien n'en touche à personne :
 Il n'appartient qu'à vous, & n'y demande rien
 Ceste-la mesme encor', qui dit tout estre sien,
 Ceste dame Fortune, à qui pour sa puissance,
 Dont les diuers effets nous donnent cognoissance,
 Sans en sçauoir la cause, on a d'antiquité
 Donné iusqu'aujourdhuy tiltre de deité.
 Car avec la bonté d'un Prince magnanime,
 Qui, quand plus la fureur à la guerre l'anime,
 Pour le commun salut se rend plus adoulcy,
 Le hazard n'a que voir, ny la Fortune aussi.*

*Donques autant de fois qu'en noz vers ou histories
 Noz nepueux reliront voz heureuses victoires,
 Ilz s'esmerueilleront, & de quelle vertu,
 Et de quel heur encor' vous auez combattu
 Contre vn tel ennemy. Mais autant de fois, SIRE,
 Que voz suiets viendront, ie ne dis pas à lire,
 Mais sentir la pitié dont vous auez vsé,
 Sans auoir, inhumain, de leur sang abusé,
 Ilz vous adoreront, & en chasque prouince
 Serez tenu pour Dieu, & non pas pour vn prince.
 On vous tiendra pour Dieu, car qu'elle chose aux Dieux
 Approche de plus pres, qu'un Roy victorieux,
 Vn Roy sage, constant, fort, magnanime, & iuste,
 Plus humain que Traian, & plus heureux qu'Auguste?*

*Vous pouuiez regagner, voire en bien peu de temps,
 Ce que vostre ennemy depuis vingt ou trente ans
 Vsurpe dessus vous : mais vostre bonté, SIRE,
 Qui plus au bien public, qu'à sa grandeur aspire,
 Pour laisser reposer de leurs trauaux passez*

*Voꝝ peuples & voisins de la guerre lassez,
Est venue arracher au milieu des alarmes,
Des mains de voꝝ soldats, la fureur & les armes.*

*Car vous n'aeꝝ plustost apperceu l'Empereur
Incliner à la Paix, que soudain la fureur
S'est esteinte dans vous au plus fort de l'affaire :
Et content d'auoir peu domter vostre aduersaire,
Aueꝝ domté vous mesme : & pour le commun bien
Vous estes souuenu d'estre Roy Treschrestien :
Non vn Iules Cesar, vn Pyrrhe, vn Alexandre,
Qui ne prenoient plaisir qu'à sang humain espandre.*

*Aussi ne seront pas voꝝ gestes engraueꝝ
En cuyure seulement, ou marbres esleueꝝ
En colonnes, en arcꝝ, en superbes trophees,
Orneꝝ pompeusement d'armes bien estoffees :
Ilꝝ seront engraueꝝ aux cueurs de noꝝ nepueux,
Qui parleront de vous, & d'offrandes & vœux
Feront à vostre honneur vne feste Chrestienne,
Non point vne hecatombe à la mode Payenne.
Ilꝝ parleront de vous, & n'oublieront aussi
Le prelat de Lorraine, & ce Mommorancy,
Ce grand Mommorancy le Nestor de la France,
Qui sçait au bon conseil marier la vaillance.*

*Ilꝝ diront que ces deux soubꝝ vostre maiesté
Les principaulx auteurs de la trefue ont esté,
L'vn armant pardeça le successeur de Pierre,
Pour estonner les cueurs trop amis de la guerre,
Et l'autre pardela contraignant le moins fort
De chercher à la fin les moiens de l'accord.*

*Parle donc qui voudra de la chauue Déesse,
Qui deux fois aux cheueux empoigner ne se laisse ;
Discoure sur Milan, qui voudra discourir,
Sur Naples, & sur ceulx qu'on deuoit secourir,
Sur le danger de voir paisible l'Angleterre,
L'Empire hereditaire, & tout ce que la guerre
Empeschoit à Cesar : discours passionneꝝ
De gens qui seulement à leur profit sont neꝝ,
Et non pas de Chrestiens. Vostre maiesté, SIRE,*

*Qui, comme la Lyonne, en sa fureur desire
 De conseruer les siens, non les laisser perir,
 Et ne veult par leur sang la victoire acquerir,
 A remis son laurier, son triumphe, & sa gloire,
 En la main de celuy qui donne la victoire,
 En la main de celuy qui voyant la bonté,
 Dont vainqueur vous auez vostre appetit domté,
 Vous donnera sa grace, & le Ciel en partage,
 Et iuste vous rendra vostre propre heritage.*

*SIRE, si vostre loz d'une Iliade entiere
 Ne donnoit à chascun assez ample matiere,
 Sans d'autres argumens son poëme allonger,
 I'irois avec Ascree en Parnase songer
 Cent mille inuentions pour blasmer la Discorde,
 Et louer ceste-la qui les Princes accorde,
 La Paix fille de Dieu, nourrice des humains,
 Qui forma ce grand Tout, & de ses propres mains
 Débrouilla le Chaos, ou d'une horrible guerre
 Ensemble combattoient le feu, l'onde, la terre,
 Et cest autre element qui nous fait respirer :
 Puis contre Iupiter ie ferois conspirer
 Ceulx qui iusques au Ciel les montaignes haufferent,
 Et les premiers ça bas la guerre commencerent.*

*Et puis de siecle en siecle, aux Perfes & Gregeois,
 Aux Romains & aux Gotz, aux Germains & François
 Deduisant mon propos, ie chanterois les guerres,
 Que tant sur leurs voisins, qu'aux plus loingtaines terres,
 Voz ancestres ont mis heureusement à fin :
 Puis ie viendrois à vous, & d'un chant plus diuin,
 Descrirois voz vertus belliques & ciuiles :
 Combien vous auez prins de chasteaux & de villes,
 Repouffé d'ennemis, tousiours victorieux,
 Faisant en mesme temps la guerre en diuers lieux.*

*Après ie vous mettrois sur vn siege d'iuoyre
 En habit triomphal dans vn char de victoire
 Trainé pompeusement. Mais après voz charroys
 Ie ne ferois marcher les Princes & les Roys,
 Les braz liez au dos à la mode Romaine,*

Triomphe des Gentils. La Discorde inhumaine
 Aux tresses de serpens, les filles de la Nuit,
 Et l'horreur que Belonne à la guerre conduit,
 Marcheroit apres vous honteusement captiue.
 La Paix iroit deuant, & d'un rameau d'oliue
 Vmbrageant ses cheueux ferois au premier ranc
 Chacune en son habit, cheminer flanc à flanc,
 Vostre France & l'Espaigne, avec toute leur troppe,
 Et la plus grande part des prouinces d'Europe,
 Qui d'un commun accord vostre enseigne suiuant
 Chrestiennes conduiroient leurs forces en Leuant;
 Et de là recourant noz pertes anciennes,
 Rapporteroient icy les enseignes payennes,
 Que vostre Maiesté planteroit de sa main
 Dessus le grand portail du saint temple Romain.

Voyla les premiers traits de ma riche peinture,
 Si i'auois tant amis les cieulx & la nature,
 Qu'en mes tableaux ie peusse au vif représenter
 Quelque chose qui peust vostre esprit contenter.
 Mais l'ennuy qui me ronge, avec la tyrannie
 De celle que les Grecs ont appellé Penie,
 Et mil autres malheurs qui me suyuent de loing,
 Pour n'auoir iamais eu des richesses grand soing,
 Allentent ma fureur, SIRE, & font que mon Ame
 Ne resent plus l'ardeur de sa premiere flamme.

Je ne veulx point icy, pour mon hymne borner
 D'art plus elaboré voz louanges orner :
 Je laisse aux plus sçauans, qui la charge en ont prise,
 Le travail & l'honneur d'une telle entreprise,
 Pour ne vous faire tort, & tumber soubz le faiz
 Dont chargeroit mon doz la grandeur de voz faizts :
 Bien iray-ie apres eulx de voz vertus belliques,
 Et des autres vertus recueillant les reliques,
 De loing suiuant leurs pas, comme on voit le gleneur
 Recueillir les espics apres le moissonneur.

HYMNE AV ROY

S V R

LA PRINSE DE CALLAIS¹⁵⁸.

SIRE, ce grand Monarque & magnanime Prince,
 Qui feit de tout le Monde vne seule Prouince,
 Qui de liens de fer la Guerre emprisonna,
 Qui le furnom d'Auguste aux Empereurs donna,
 Qui refeit l'aage d'or, & duquel on peult dire
 Que le grand Roy des Roys nasquit sous son Empire,
 Auec tout ce grand heur si heureux ne fut point,
 (Et qui, sinon les Dieux, est heureux de tout poinct ?)
 Qu'à la felicité d'une si grande gloire
 Le malheur d'un Varus n'ostat vne victoire.
 Mais par un tel malheur il ne perdit le cœur,
 Ains arrachant la Palme à l'ennemy vainqueur,
 Auec vne victoire & plus grande & plus prompte
 Luy remeit sur le front la vergongne & la honte.
 SIRE, vous auez faict comme cét Empereur,
 Qui ne vous estonnant d'une courte fureur,
 Mais reprenant au poil la Fortune tournee,
 Qui vous ayant frustré de l'heur d'une iournee
 Pensoit par un malheur tout vostre heur vous oster,
 Auez imité l'arc qui se laisse vouter,
 Puis d'un effort plus grand, tout soudain se déuoulte,
 Vendant le mal reçu plus cher qu'il ne luy couste.
 Le Malheur enuieux & dessus le grand heur
 De voz heureux succes, & sur vostre grandeur,
 Qui sembloit s'estre faict la Fortune seruile,
 Vous auoit faict sentir la perte d'une Ville,
 Pour rompre vostre cours, & pour nous faire voir
 Combien sur les humains le Sort a de pouuoir.
 Mais la Vertu, qui est vostre fidelle escorte,
 Voulant sur le Destin se monstrier la plus forte,

*A combatu pour vous, triumpbant du malheur
 Qui vouloit triumpber de vostre grand' valeur.
 Car ce qu'au paravant, durant que la Fortune
 Sembloit à voz desseings estre plus opportune,
 On n'osoit esperer, SIRE, vous l'avez fait,
 Et avez nostre espoir deuançé par l'effect.*

*Vous avez prins CALLAIS, deux cens ans imprenable,
 Montrant qu'à la Vertu rien n'est inexpugnable,
 Lors qu'elle est irritée, & que la passion
 Luy fait imiter l'ire & le cœur du Lyon :
 Qui au commencement de sa queue se flatte,
 Et couché de son long sur l'une & l'autre patte
 S'irrite lentement : mais si du Chien mordant,
 Ou d'un autre Animal il a senti la dent,
 Il se leue en fureur, & à course élançee
 Déplie tout d'un coup sa cholere amassée,
 Déchire l'ennemy aux ongles & aux dents,
 Allume de ses yeulx les deux flambeaux ardents,
 Remache sa fureur, & d'un regard horrible
 Fait cracquer hautement sa machoire terrible.*

*SIRE, vous ne pouvez, estant si courageux,
 Ne vous sentir du tort du Destin outrageux,
 Qui parmy tant d'honneurs, de triumphes & gloires,
 Et parmy les Lauriers de si hautes victoires,
 A bien osé mesler le regret & soulcy,
 Qui nous a pour un temps fait baisser le fourcy.
 Mais vous ne sentiriez si parfaite allegresse,
 Si deuant vous n'eussiez esprouvé la tristesse :
 Et peult estre qu'encor' vous n'eussiez attenté
 Cela que de long temps vous aviez proietté,
 Espiant le moyen & le temps plus propice,
 Si la necessité n'eust trouué l'artifice.*

*L'ire qui vous émeut, voyant le cruel Mars
 Se baigner furieux au sang de voz soldarts,
 Vous fait attacher l'aile au doz de la Vengeance,
 Et remettre en leur lieu les bornes de la France,
 Qui deux cens ans, & plus, honteuse lamentoit,
 Comme un corps mutilé, le dueil qu'elle sentoit*

*D'estre sans vn CALLAIS, & voir l'audace Angloise
Brauer si longuement la puissance Françoise.*

*Mais à qui faut-il, SIRE, attribuer l'honneur
D'une si grand' victoire, & d'un si grand bon-heur
Fors à DIEU, & à Vous, qui d'une telle prise
Auez premierement desseigné l'entreprise,
Contre l'aduis de ceux qui n'auoient bien pensé
Ce que sans y penser vous n'auex commencé?*

*Ilz ne cognoissoyent bien vostre fortune heureuse,
Et si ne cognoissoyent la vertu valeureuse
De ce Prince Lorrain, qui d'un grand Empereur
Auoit soustins à Metz la force & la fureur .
Qui auoit à Ranty dessous vostre conduyte
Rompu vostre ennemy, & mis Cesar en fuyte :
Qui pour sauuer l'estat du grand Prestre Romain
Auoit passé les Monts, & planté de sa main
Sur le champ ennemy les enseignes de France,
Qu'en France il rapporta contre tout' esperance,
Et contre le proverbe vsurpé longuement,
Qui diët que l'Italie est nostre monument.*

*On vante de Cesar la prompte vigilance,
Mais si lon iuge bien de quelle diligence
Ce PRINCE a ramené, quand moins on l'esperoit,
Ce qu'un si long chemin nagueres separoit ,
Mis vne armee aux champs, & en si peu d'espace
Prins en telle saison vne imprenable Place,
Dont son Fort le plus fort vostre ennemy faisoit :
Ce que, parlant de soy, Cesar mesme disoit,
Cestuy-cy le peult dire à bon droict (ce me semble) :
Je suis venu, J'ay veu, J'ay vaincu tout-ensemble.*

*Si vostre MAIESTÉ ne discouroit assez
De voz pources subiectz les dommages passez
Au moyen d'un CALLAIS, le passage ordinaire
Du furieux Angloys, vostre antique aduersaire,
Le deduirois icy les guerres & combatz
Depuis deux cens dix ans, & ne me tairois pas
De la commodité qu'Espaigne & l'Angleterre
Auoyent par ce moyen de vous faire la guerre :*

*Combien la Flandre y perd, & de quel large tour
Il luy fault desormais nauiguer à l'entour
De ceulx qui le Soleil voient cacher en l'onde,
Qui or' plus que iamais sont separez du Monde.*

*Mais ce discours la, SIRE, est vn discours commun,
Et qui, sans que i'en parle, est notoire à chacun.*

*Je diray seulement que de ceste victoire
Il semble que le Ciel vous reseruoit la gloire
Pour estre celuy seul, qui deuoit quelque fois
Sur PHILIPPE vanger PHILIPPE DE VALLOYS.*

*Aussi ne failloit il qu'un moindre que vous, SIRE,
Nous rendist vn CALLAIS duquel vous pouuez dire,
Que l'ayant regaigné, vous n'aez pas moins fait,
Que si vous eussiez mesme en bataille deffait
Les forces de l'Anglois, qui du sceptre de France,
En perdant son CALLAIS, a perdu l'esperance.*

*Icy ie vous supply mettre deuant voz yeulx
Tous ces vieux Roys François, voz antiques ayeulx,
Ce grand FRANÇOYS sur tous, dont l'Vmbre venerable
Entre les Vmbres tient lieu plus honorable :
Quel ayse pensez vous qu'ont senty ces esprits,
Oyant bruire la-bas, que CALLAIS estoit pris?*

*Il me semble de voir ceste troppe legere
En vn rond assemblée au tour de vostre Pere,
Et luy s'éiouissant que son filz ayt l'honneur
D'auoir rendu CALLAIS à son premier Seigneur.*

*Poy d'un autre costé la lamentable noise,
Et les gemissemens d'une grand' troppe Angloise,
Laquelle en maugreant d'une execrable horreur,
Inuoque des Fureurs la plus grande Fureur,
Contre ceste Furie & cruelle Megére,
Du sexe feminin l'eternel vitupere.*

*Je voy sortir d'Enfer les filles d'Acheron,
Qui leurs serpens tortuz lacent à l'enuiron
Du col de l'inhumaine, au fond de son couraige
Répandant le venin de leur plus grande raige.
Je voy dessus son chef tomber l'ire des Cieux,
Le Peuple mutiné, & Vous victorieux.*

SIRE, *parmy le bruit & publique allegresse*
Du Peuple vous louant, i'ay prins la hardiesse
De vous offrir ces Vers auquelz l'affection
Ne m'a laissé donner ceste perfection
Qu'on void en ces Escrits, que lon a de coustume
De repolir souuent, & mettre sus l'enclume :
Suppliant humblement vostre grand' MAIESTÉ
D'estimer le present selon la volonté
De qui le vous presente, en imitant l'exemple
De DIEU, duquel en vous l'image lon contemple.

EVOCATION

DES DIEUX TUTELAIRES DE GVYNES.

Quiconques soyent les Dieux qui defendent la terre,
Les temples, les maisons, le peuple d'Angleterre,
Et celuy par sur tous qui s'est faict de ce lieu
Le principal patron, & tutelaire Dieu,
Je vous prie, & supplie en deuotion grande,
Et vous requiers pardon de ce que ie demande :
C'est qu'en proye & butin vous laissiez aux François
Les temples, les maisons, la terre des Anglois :
Que vous sortiez sans eulx, & qu'en leurs cœurs empraincte
Ne demeure sinon vne effroyable craincte,
Vne peur, vn oubly, & que partant d'icy,
En France avecques moy vous en veniez aussi :
Qu'agreables vous soyent plus que ceulx d'Angleterre
Les temples des François, leurs maisons, & leur terre :
Que gardes vous soyez de France à ceste fois,
De mon PRINCE, & de moy, & du peuple François.
Si vous faictes ainsi, ie vous prometz & voüe,
Et du vœu que ie fais, la France m'en auoüe,
De vous bastir vn temple, & par ieux solennelz
Rendre au peuple François voz honneurs eternalz.

EXECRATION SVR L'ANGLETERRE.

*Mânes, Vmbres, Espritz, & si l'antiquité
 A donné d'autres noms à vostre deité,
 Erebe, Phlegeton, Styx, Acheron, Cocyte,
 Le Caos, & la Nuiç, & tout ce qui habite
 A la gueule d'Enfer, la Raige, la Fureur,
 Et tout ce qui est plein d'une eternelle horreur,
 A fin que vous mettiez vne peur, vne fuyte,
 Et tout ce que la peur trayne encor' à sa fuyte,
 Aux Anglois, en leur Royne, en tous les ennemis
 Qui contre les François en armes se sont mis :
 Et à fin que les fortz, les villes, les villages,
 Les temples, les maisons, les sexes, & les aages,
 De ceulx-la que i'entens, vous soyent à ceste fois
 Par toutes mauldifions & execrables loix,
 Voüez & consacrez, ie les consacre & voüe,
 Et du veu que ie fais, la France m'en auoüe.*

*Ie les consacre donc pour le bien de mon Roy,
 Pour tous ses alliez, pour la France, & pour moy :
 A fin que tout le mal, l'oraige, la tempeste,
 Qui nous peult menacer, tumbé dessus leur teste :
 Que nous demeurions saufz, noz femmes, noz enfans :
 Que nous en retournions vainqueurs, & triumpans,
 Et chargez de butin, & que nostre victoire
 Soit pour iamais sacree au temple de Memoire :
 Qu'Angleterre, & sa Royne, & tous ses alliez
 Ayans les bras au dos honteusement liez
 Marchent la teste bas prisonniers de mon PRINCE :
 Que tributaire soit à iamais leur prouince,
 Et regnent à iamais noz enfans & neueuz
 Sur les filz de leurs filz & ceulx qui naistront d'eulx.*

*Si vous faictes ainsi Styx, Acheron, Cocyte,
 L'Erebe, le Caos, & tout ce qui habite
 A la gueule d'Enfer, la Raige, la Fureur,
 Et tout ce qui est plein d'une eternelle horreur,*

*Je vous prometx & voüe, à la mode Romaine,
Immoler trois aigneaulx frizez de noire laine.*

SONNET

A LA ROYNE D'ESCOSSE.

*Ce n'est pas sans propoz qu'en vous le Ciel a mis
Tant de beaultez d'esprit & de beaulté de face,
Tant de royal honneur & de royale grace,
Et que plus que cela vous est encor' promis.
Ce n'est pas sans propoz que les Destins amys
Pour rabaisser l'orgueil de l'Espagnole audace,
Soit par droict d'alliance, ou soit par droict de race,
Vous ont par leurs arrestz trois grands peuples fouis.
Ilz veulent que par vous la France & l'Angleterre
Changent en longue paix l'hereditaire guerre
Qui a de pere en fils si longuement duré.
Ilz veulent que par vous la belle Vierge ASTREE
En ce Siecle de fer reface encor' entree,
Et qu'on revoye encor' le beau Siecle doré.*

LES FVRIES

CONTRE LES INFRACTEVRS DE FOY¹⁵⁰.

*Lors que du pere occis l'ombre si mal vengée,
Au plus profond de Styx pour ses forfaitz plongée,
Sceut l'infame traicté, & la periure foy
Qui pour suyure Cesar a fait laisser le Roy,*

*Elle arracha sa barbe, & de fureur contrainte
 Tirant son chef de l'eau fait ainsi sa complainte :*
*Enfans, que pour enfans ie n'auouroy ¹⁰⁰, sinon
 Que vos faiçts malheureux sont dignes de mon nom :*
*Estoit-ce donques là ¹⁰¹ ceste belle vengeance,
 Dont vous deuiés donner à ma mort allegence ?
 Est-ce là la pitié, que le deuoir commun
 Et nature ont grauee en l'ame d'un chacun,
 De conseruer la vie à qui nous l'a donnee ?
 Loy des Dieux immortels aux hommes ordonnee.
 Si, lasches, vous craigniés de tomber au danger
 De vostre propre mort pour la mienne venger,
 Deuiés vous, malheureux, pour croistre vostre terre
 Changer en paix honteuse vne honorable guerre ?
 Trahir ce noble Roy, dont ingrats vous tenez
 Plus de bien, que de moy, de qui vous estes nez ?
 Et cruels vous ietter, eternal vitupere,
 Entre les bras souillez du sang de vostre pere,
 Que vous auez occis, vous estans faiçts amis
 De ceux, qui l'homicide ont iustement commis.
 Iustement auoient ils commis cest homicide,
 Mais vous, y consentans, l'auetz fait parricide
 Dignes (si iamais nul digne se peult nommer)
 Que dans vn sac de cuir on vous iette en la mer.
 Ha que vous donnez bien par vos faiçts tesmoignage
 De vostre naturel, & de vostre lignage !
 Vostre meschante vie, & voz mœurs deprauuez,
 L'une & l'autre Venus, dont vser vous sçauuez,
 Vostre traistre soubbris, vostre double faintise,
 Vostre orgueil, vostre enuie ¹⁰², & vostre conuoitise,
 Monstrent, qu'autre que moy, iadis si monstrueux,
 Ne pouuoit engendrer monstres si tortueux ¹⁰³.*
*Le ciel pour faire voir qu'il a bien la puissance
 De changer es enfans la loy de la naissance,
 Aussi bien que le lis peult naistre d'un fumier,
 La rose d'un buisson, comme vn bon iardinier,
 Qui sur vn tronc sauuage, ou sterile de soy,
 Ante quelque bon fruit, auoit produit de moy*

*Vn enfant vertueux : mais la Parque fatale
Ne fut d'un si grand bien longuement liberale,
Retirant, comme vn don auarement offert,
Ce qu'à peine elle auoit au monde descouuert.*

*Afin qu'apres ma mort ce seul confort ie n'eusse,
Et que d'un seul bien faiçt vanter ie ne me peusse,
El' fit deuant ses iours mourir cruellement
Celuy, qui meritoit viure eternellement :
Et vous laissa meschans, fils¹⁶⁴ dignes d'un tel pere,
Pour estre de mon sang eternal vitupere,
Et pour monstrer que i'ay en tous faiçts vicieux
Surmonté nostre temps, & tous les siecles vieux.
Tout ce que par nature on peult sçauoir de vice,
Et tout ce qu'on en peult forger par artifice,
Tout ce que Caligule en delices auoit,
Tout cela que Neron de volupté sçauoit,
Ou¹⁶⁵ si la fable Grecque, ou la Romaine histoire,
De quelque plus meschant deteste la memoire,
En moy seul se trouua : mais oncques ie ne feis
Si grand' meschanceté, que d'engendrer tels fils.
Dont l'un qui corrompu des pieds iusqu'à la teste¹⁶⁶
Ne laisse sur son corps vn seul endroit honneste,
Tout cela que la Grece eut oncq' de vanité,
Et ce qu'onques l'Afrique eut d'infidelité
Cache dedans son cœur : l'autre a ioinçt à ce vice
Les mines d'un buffon¹⁶⁷, digne d'un tel office,
Non du tiltre, qu'il a : l'autre voluptueux
Comme Heleogabale en ventre monstrueux,
Comme vn Sardanapale, ou comme vn Epicure,
Et si pour se nourrir d'une semblable cure,
Quelqu'autre a meritè cest honorable lieu,
Monstre bien qu'il a fait de son ventre son Dieu.*

*Que Rome hardiment ne me vante plus ores
Ses braues Scipions, ne ses Gracches encores,
Ses Metelles vaillants, ses sages Fabiens,
Ses Brutes, ses Catons, ny ses Fabriciens :
Car en ses trois elle a plus de vices fait naistre,
Qu'es autres de vertu. Le siege du grand prestre,*

*Ce fameux Vattican¹⁶⁸, & tout ce beau seiour,
 Ou ie soulois iouyr de la clarté du iour,
 Est encores souillé de leurs pechez enormes.
 Et qui iamais a veu trois monstres tant difformes?
 Si cent langues i'auois, cent bouches & cent voix
 Aussi dures que fer, raconter ne sçauois
 En combien de façons d'horrible forfaiture
 Ils ont¹⁶⁹ offensé Dieu, le monde, & la nature :
 Mais cest acte dernier fait que les deshontez¹⁷⁰
 Se sont (comme lon dit) eux-mesmes surmontez :
 Traistres, cruels, ingrats : car en vous (ce me semble)
 Ces trois belles vertus se rencontrent ensemble.*

*Ne vous souuient il plus de la benignité,
 Et de l'honneſte accueil, de vous non merité,
 Dont le Roy magnanime, & pitoyable Prince,
 Vous receut fugitifs en sa belle prouince?
 Pour vous en camp marchant, ne craignant hazarder
 Ses estats & subiets, pour les vostres garder.
 Ou sont les Dieux iurez, ou est la foy promise?
 Si telle lascheté est aux hommes permise,
 De quoy te sert la foudre, ó grand pere des Dieux?
 Peux-tu souffrir cecy, & le voir de tes yeux?
 Ta main, pere, ta main ne fut pas ocieuse,
 Quand pour damner icy ceste ame vicieuse,
 D'une honteuse mort en pieces dehaché¹⁷¹,
 Ie receu¹⁷² le loyer digne de mon peché.
 Pourquoi donc maintenant, pourquoi cesse ta foudre¹⁷³
 A punir ces meschans, & les briser en poudre?
 Ces auares meschans, qui ont fait sur ma mort
 Le vergongneux marché de leur pariure accord?
 Mais tu ne pouuois mieux de ton ardent orage¹⁷⁴
 Venger de ces felons le sacrilege outrage,
 Qu'en leur ostant le sens, & leur fillant les yeux,
 Pour, aueuglez, ne voir leur mal pernicieux.
 Les poures aueuglez bien ont ils prins la voye
 De leur perdition, de s'estre faits la proye
 Contre Dieu, contre droit, contre toute raison,
 Des plus grands ennemis qu'eust oncques leur maison,*

Qui comme il fit de moy, punira leur meschance¹⁷⁵,
 Et fera de ma mort luy mesmes la vengeance.
 Le leur predis cecy, & leur mauuaise fin
 Fera voir que ie suis veritable deuin.
 Car celuy qui tout voit, & d'egale balance
 Sçait pezer iustement le bien-fait, & l'offense,
 Attent pour quelque temps, & puis la tardité
 De la peine compense avec la grauité.
 Adonques vous croirez ce que ie ne creu oncques
 Iusques à maintenant, vous le croirez adonques,
 Qu'il y a quelque Dieu, & que toute action
 Doit auoir à la fin sa retribution.

Pour moy ce grand Pasteur, que le sens & l'usage
 Auoient fait de son temps estimer le plus sage,
 S'engraua sur le front d'un reproche¹⁷⁶ eternal,
 Quand se laissant mener d'un amour trop charnel,
 De deux fortes¹⁷⁷ citez il despouilla l'Eglise
 Pour fonder vn estat venu¹⁷⁸ de bastardise :
 Et pour vous malheureux fut troublé sans¹⁷⁹ propos
 De la Chrestienté le publique repos,
 Quand pour vostre querelle on veit toute l'Europe
 Se diuiser en deux, & l'une & l'autre troppe
 Au sang de l'Italie ensanglanter sa main,
 Et tout pour le peché du grand Prestre Romain,
 Qui deuant que mourir pour loyer de sa faulte
 Se trouuant abusé de sa finesse caute,
 Veit tomber sur mon chef la vengeance des cieux,
 Et sortir de mon corps le feu pernicieux,
 Qui depuis embrasa & la France & l'Espagne,
 Faisant d'un rouge lac ondoyer la campagne
 Ou sont les murs de Parme, & tout ce bort cognu
 Que baigne¹⁸⁰ de ses flots Eridan le cornu.
 Aussi ne falloit-il qu'un corps si plein de vice
 Eust apres son trespas autre funebre office,
 Que le sang, & le feu, & tout ce que d'enfer
 Apporte avecques soy la licence du fer,
 Que ie sens maintenant forcener dans mon ame,
 Comme estant le tison de la fatale flamme

*Que vous auez soufflé, & qui ne cessera,
 Tant que de telle race vn seul viuant fera.*
*Que cela, que ie dy véritable se treuve,
 Vostre dernier traicté en fait certaine preuue,
 Traicté fait sur le poinct, que l'Espagnol mutin,
 Ardant, comme autrefois, de raur le butin,
 Et de fouler aux pieds l'honneur du sainct college,
 Imita des Geans la guerre sacrilege.*
*Ha que vous sceustes bien espier la saison,
 D'enfanter à propos la feinte trahison,
 De longue main conceuë, à fin que le passage,
 Qui seul peult garentir de l'Espagnol outrage
 Le vicaire de Dieu, ne fust ferme aux François
 Protecteurs de l'Eglise & de ses sainctes loix.*
Mais vous n'aeuz rien fait, que vous charger de crime.
*Car d'vn prince Lorrain la vertu magnanime
 S'ouurira, maugré vous, avec le fer en main,
 Le chemin pour conduire au riuage Romain
 Le secours attendu : lors vostre iuste peine
 Vous fera voir combien vostre entreprise est vaine :*
*Et combien vostre cœur enuieux du grand heur
 De ceux, qui vous sembloient fouler vostre grandeur,
 S'est lourdement deceu d'abandonner le Prinçe,
 Qui seul pouuoit garder vous, & vostre prouince :*
*Et qui seul vous fera, non moins iuste que fort,
 Reuomir¹⁸¹ tout cela, que vous tenez à tort.*
*Or allez maintenant, & faiçes entreprise
 De remettre chez vous le siege de l'Eglise,
 Dont fut si longuement indigne possesseur
 Celuy, qui s'acheta pour l'honneur de sa sœur
 L'honneur du sainct chappeau, & la triple couronne
 Qui du plus grand Pasteur les temples enuironne.
 O grandeur bien fondée, & qui de main en main
 Merite d'estre assise au sainct throsne Romain :*
Mais vous ne verrez plus cest heur en vostre race :
*Ains priuez de support, de faueur, & de grace,
 De chappeaux & d'estats, vous verrez douloureux
 Payer le chastiment de vos faiçts malheureux.*

O grand portier du ciel, ô successeur de Pierre,
 Qui seul deffous tes clefs peux renfermer la guerre
 Ou la faire sortir, pere que songes tu ?
 Si tu es (comme on dit) tant amy de vertu,
 Pourquoi vit si long temps ceste hydre tant feconde,
 Que, comme vn autre Hercul¹⁸², tu n'en purges le monde ?
 Si de l'honneur mondain tu as quelque soucy,
 Quel triomphe attends-tu plus grand que cestuy-cy ?
 Si tu veulx faire à Dieu agreable seruice¹⁸³,
 Dequoy luy peux-tu faire vn plus beau sacrifice ?
 Et si de ta maison tu quiers la seureté,
 Que peux-tu faire mieux pour ta prosperité ?

O toy, qui dois monstrer, pour estre fort & iuste,
 Qu'on ne te nomme à tort & Cesar & Auguste,
 Si du pere meschant tu punis le forfait,
 Pour la terre purger d'vn monstre tant infect,
 Que n'estains-tu encor d'vne vengeance egale
 D'vn si malheureux sang la semence fatale ?
 Si tu permets, Cesar, repulluler de moy
 Vn si meschant reiect, chacun dira de toy,
 Que tu as abusé du tiltre de iustice
 Pour rauir mon estat, non pour punir¹⁸⁴ mon vice.

Et toy Prince, qui as le nom de Treschrestien,
 Si tu veux qu'à bon droit ce beau tiltre soit tien,
 Seras-tu proteâteur, non des Mahometistes,
 Mais de ces faux Chrestiens de race d'Atheistes ?
 Esperes-tu trouuer quelque fidelité
 En ceux qui dans leur cœur n'ont point de Deité ?
 Tu as fait (ô grand Roy) par ta sage vaillance,
 Cela que deuant toy ne fait onq' Roy de France ;
 Mais tu ne feras rien ny¹⁸⁵ si digne d'vn Roy,
 Si digne d'vn Chrestien, ny si digne de toy,
 Que si ta Maiesté, pour le commun seruice,
 Extirpe¹⁸⁶ ces meschans, qui par leur artifice
 (Tant ils sont impudents) voudront pour s'excuser,
 De leurs faulses raisons ta iustice abuser,
 Si tu prestes l'oreille au deceuant langage,
 Dont ils scauent farder leur langue & leur visage.

O Prince Catholique, ó bon Roy des Romains,
 O Roy de Dannemarc, & vous peuples Germains¹⁸⁷,
 O Princes Electeurs, ó superbes prouinces,
 Qui auez pris le nom de Correcteurs des Princes,
 O sage republicque, ó la Religion¹⁸⁸,
 Receurez vous¹⁸⁹, Seigneurs, telle contagion ?

Je parle encor à toy, ó grand Prince d'Asie,
 Bien que la loy de Christ n'ait ton ame saisie,
 Et que de Mahomet la douce vanité

Ait planté dans ton cœur vn¹⁹⁰ autre Deité;
 Si ne croy-ie pourtant ta nature estre telle,
 Que tu n'ayes sentiment de la loy naturelle.
 Donq' si quelque iustice est ioincte à ton erreur
 (Comme on dit que tu as les vices en horreur)
 Permettras-tu, Seigneur, que deffous ton Empire
 Le meurtrier de son pere à garand se retire,
 Et que la mesme loy, qui fait deuant tes yeux
 Honteusement mourir ton fils sedicieux,
 Se monstre pitoyable enuers la forfaiture
 De ceux, qui ont rompu tous les droits de nature ?

Je sçay, meschans, ie sçay (car ie cognoy en moy
 Ce qu'encores en vous recognoistre ie doy¹⁹¹),
 Je sçay que vous n'aurez (suyuant vos vieilles ruzes)
 Faute de beaux discours, & de belles excuses,
 Pour abuser ceux-là, qui leur iuste courroux
 Voudront à la vengeance animer contre vous :
 Mais Dieu ne permettra (race ingrate & meschante)
 Que vostre beau parler les oreilles enchante,
 Il ne permettra point que telle verité
 Demeure enseuelie en longue¹⁹² obscurité.
 Il descourrira tout, & son œil qui prend garde
 Aux œuures d'vn chacun, vous fera (quoy qu'il tarde)
 Voir qu'vn nouueau torment punit¹⁹³ vn vieux peché,
 Et que rien deuant luy n'est couuert ne caché.

Ce pendant, si l'Enfer, & Pluton m'en aduouë,
 Enfans desnaturez ie vous consacre & vouë
 Auecques tous les vœus pleins d'exécrable horreur,
 Dont peult maudire vn pere en sa iuste fureur :

*Iamais ne puissiez vous iouir de vostre terre
Sans crainte & sans enuie, & celle mesme guerre,
Qui arma la fureur des deux freres Thebains,
Vous puisse encor vn iour mettre le fer es mains.*

*Iamais ne soyez vous recueillis d'aucun Prince,
Mais tousiours fugitifs de prouince en prouince :
Et mendians secours, soyez enuers chacun,
D'iniure & de rifee vn argument commun.*

*Tousiours la poureté vous suyue par le monde,
Et vostre vie soit errante & vagabonde :
A fin que d'vn chacun par vous¹⁰⁴ soit entendu,
Que le bien mal acquis est plus mal¹⁰⁵ despendu.*

*Par tout où vous irez avecques vous chemine
Et la peste, & la guerre, & la palle famine :
Et où vous ne ferez¹⁰⁶, l'abondance, & bonheur,
De leurs cornes plus riches espendent tout l'honneur.*

*Pour vous l'air se corrompe, & le feu s'amortisse :
La terre se desseiche, la mer se tarisse :
Et pour vous le soleil couuert d'obscurité
Ne departe aux humains sa chaleur & clarté.*

*Autant soit vostre vie à vous-mesme¹⁰⁷ ennuyeuse,
Comme elle est à chacun à bon droit odieuse.
Mais iamais n'ayez vous¹⁰⁸ les astres tant humains
De receuoir la mort, que par vos propres mains.*

*Les rages de Panthee, & les fureurs d'Oreste,
D'Œdipe, d'Agaué, d'Athree¹⁰⁹, & de Thieste,
Vous soient tousiours au dos¹⁰⁰, & iamais dans voz yeux
Ne permettent couler le doux present des cieux :
Mais dessus vostre cœur & dans vostre courage
Pressurant de leurs mains le venim, & la rage,
De leurs gros lezards verts vous facent iour & nuict
Porter deuant voz yeux la peine qui vous suit.*

*Nulle foy, nulle amour, nulle ferme alliance,
Demeure en vos maisons, mais toute deffiance,
Toute crainte, & soupçon, toute meschanceté,
Tout inceste y habite, & toute impiété,
Du pere enuers le fils, du fils enuers le pere,
Du frere vers la sœur, de la sœur vers le frere.*

*Iusqu'à tant que les vns ayent les autres deffaits,
Et tousiours y pullule vne hydre de forfaitz.*

*Ce malheur entre vous passe de race en race,
A fin que de ma mort la vengeance se face,
Sur vous, sus voz enfans, & dessus vos nepueus,
Sur les fils de leurs fils, & ceux qui naistront d'eux.
Je verray tout cela, & au fond de ce gouffre,
Ou pour mes vieux pechez ie brusle en feu de souffre,
Au milieu des tormens (oubliant ma douleur)
Ie me resjouiray de voir vostre malheur.*

*Icy l'ombre se teut, & à teste panchee
Au fond du lac ombreux soudain s'est recachee,
Laisant à ses enfans vn presage assure
Du malheur, qui les suit pour auoir pariure,
Et pour auoir souillé d'une tache eternelle
Leur sang & leur maison, par la mort paternelle.*

HYMNE CHRESTIEN¹⁰⁰.

*O grand Dieu souuerain, dont la diuinité,
Chrestiens, nous adorons deffous triple vnité,
Qui as pour ton palais ceste voute etheree,
Ou des Anges te sert la troppe bienheuree,
Qui formas, tout-puissant, le grand tour spacieux
De ce diuin chef-d'œuure admirable à nos yeux,
Quiournes d'un clin d'œil ceste grand' masse ronde,
Qui lances de ta main la fouldre par le monde,
Pardonne nous, Seigneur, & nos pechez lauant,
En ta iuste fureur ne nous vas poursuyuant.
Que si tu mets nos faitz en egale balence,
Et veux à la rigueur condamner nostre offense,
Qui pourra supporter le terrible courroux
De ce grand Dieu viuant animé contre nous?*

*Rien ne se sauvera de ta fureur diuine,
 Non pas mesmes du ciel l'eternelle machine.
 Car ou est cestuy-là qui ne soit criminel
 Par son propre peché, ou par l'originel?
 Mais bien tu es celuy, Dieu facile & ployable,
 Qui es également & iuste & pitoyable,
 Qui donnes le loyer plus grand que le bienfaict,
 Et la punition moindre que le forfait :*
*Aussi ta pieté nos offenses surpasse,
 Et donner au non digne, est digne de ta grace.
 Bien que dignes assez nous nous pouuons nommer,
 Si dignes tu nous fais, & nous deignes aymer.
 Donques regarde nous de tes yeux pitoyables,
 Soit comme seruiteurs, ou soit comme coupables.
 Coupables sommes nous, si ta seuerité
 Regarde seulement à nostre iniquité :*
*Mais si tu as egard à la noble nature,
 Dont tu nous as ornez sur toute creature,
 Sire nous sommes ceux qui de creation
 Te sommes seruiteurs, & fils d'adoption.
 Dont helas d'autant plus coupable est notre race,
 Nous ayant le peché priuez de ceste grace :
 Mais par la grace soit le peché surmonté,
 Et croisse en nos forfaits l'honneur de ta bonté.*
*Car soit que ta sagesse, ou soit que ta puissance
 Vueille autrement de soy nous donner cognoissance,
 L'honneur de ta bonté est trop plus grand en nous :
 Et cest amour là, Sire, est aymable sur tous,
 Qui a peu le Seigneur du ciel faire descendre,
 Et les membres de Dieu dessus la croix estendre,
 Pour lauer nos pechez par l'onde & par le sang
 Que le fer inhumain fit sortir de ton flanc.
 Ainsi ta pieté, & ton amour, ô Sire,
 Fait que vainqueur du mal nostre bien se peult dire.*
*O Amour ! ô pitié songneuse de noz biens,
 Qui serue de tes serfs t'es faicte pour les tiens !
 O Amour ! ô pitié de nous mal recogneué,
 Que nous auons quasi par nos pechez vaincué !*

*Fay que de ton amour la violente ardeur
 Vers toy puisse echauffer nostre lente froideur :
 Affranchis nous, Seigneur, de l'odieux service,
 Qui nous a si long temps fait esclaves du vice :
 Esteins en nous l'ardeur de nostre vain plaisir,
 Et fais de ton amour croistre en nous le desir,
 A fin qu'ayans parfait le cours de nostre vie,
 Lors que deuant son Roy l'ame sera rauie,
 De son partage heureux iouissant avec toy,
 Tu luy sois comme Pere, & non pas comme Roy.*

DV REGRET DE L'AVTHEVR

AV PARTIR DE FRANCE.

*Vous qui m'oyez soupirer les ennuis,
 Dont ie repais l'erreur de ma ieunesse,
 Or qu'esloigné des yeux de ma maistresse,
 Ce que i'estois plus estre ie ne puis :
 De tant de pleurs esendus iours & nuicts,
 Pour le regret des beaux yeux que ie laisse,
 Prenez pitié vous seulement que blesse
 Ce petit Dieu, dont esclave ie suis.
 Or voy-ie bien, veu l'estat de ma peine,
 Que d'en sortir toute esperance est vaine,
 Puis que d'un Dieu prisonnier ie me sens,
 Et que par luy ma raison est deceüe,
 Qui m'a liuré au pouuoir de mes sens,
 Dont ie voudrois, & ne puis, faire issüe.*

D'VN SONGE

QV'IL FEIT PASSANT A S. SAPHORIN.

*Triste & rongé du soing qui plus me nuict,
 Pour le regret qui m'englace, & m'allume,
 Je retournois sur l'hosteliere plume,
 Mes membres las sous l'horreur de la nuict :*
*Quand le courrier, qui les vmbres conduict,
 Deuant mes yeux, qu'en pleurant ie consume,
 Feit apparoir plus grand que de coustume,
 Ce grand Langé qui par les astres luict.*
*Lors effroyé de voir telle merueille,
 Tout tressuant en sursaut ie m'esueille.
 Ha (dy-ie lors) voicy le mesme lieu,
 Où de l'Angé l'esprit inimitable,
 Esprit sur tous à Charles redoutable,
 Laissa le Roy, pour s'en aller à Dieu.*

SVR CE MESME PROPOS.

*Si dix Nestors Agamemnom eust eu,
 Malgré d'Heçtor l'ineuitable lance
 Il n'eust douté que leur sage vaillance
 N'eust promptement Ilion abbatu.*
*Le grand Cefar en vain eust debatu
 Depuis douze ans à l'encontre de France,
 Si de Langé l'heureuse preuoyance
 En eust eu dix de pareille vertu.*

*Langé viuant fut à ceux de sa part,
Fosse, tranchee, & muraille & rempart :
Mais à la fin sa vertu fut contrainte
De nous laisser pour aux astres courir :
Et en mourant feit encores mourir
L'esperoir François, & l'Espagnole crainte.*

DE SON FEV.

*Tout ce qu'on voit vniuersellement
Resent du feu la nature diuine,
Du feu qui tout purge, esprouue, & affine,
Comme plus noble & parfait element.
Hercule mesme auant qu'au firmament
Fust esleué pour faire vn nouveau signe,
De Iuppiter n'en fut estimé digne,
Que par le feu purgé premierement.
Et moy, pour m'estre approché de ce feu,
Je me sens ia esloigner peu à peu
De tout penser terrestre & vicieux.
Mais si l'ardeur penetre iusqu'à l'ame,
L'espere bien sur l'aile de ma flamme,
Laisser la terre, & m'en voler aux Cieux.*

EN LA FVREVR DE SA FIEVRE.

*Ce Montgibel, qu'horrible ie degorge,
Et ce Caucaze englacé de froideur;
Ont engendré la forcenante ardeur,
Qui boult, qui fume en l'ancre de ma gorge.*

*Là ie retrempe, & retourne, & reforge
 Mille sanglots, dont l'effroyable horreur
 Emmaffe, entourne, endouble la fureur
 De ces gros vers batus à triple forge.
 Ores le feu m'est aux vaines enclos,
 Ores le froid me faccage les os.
 Horreur, horreur, ie sens dans mes entrailles
 Ramper l'ardeur du maugreant Thebain :
 Horreur, ie sens tournasser en mon sein
 De cent fureurs les mordantes tenailles.*

VŒV A LA FIEVRE.

*Si par deux fois fraudé de ce desir,
 Qui vainement sur le Tybre me meine,
 Finablement apres si longue peine,
 De ces liens ie me puis deffaisir :
 Si quelquefois m'est donné le loysir
 De contempler ceste fatale plaine,
 Où la vertu, & fortune Romaine
 Vindrent iadis leur demeure choisir :
 Ie te feray le mesme honneur encore,
 Que tu receus au lieu que tant i'adore ;
 Les mesmes vœus, fiéure, ie te rendray :
 Et à ton los, ó nourrice des hommes,
 Alme Santé, par qui viuants nous sommes,
 De mille vers vn Tableau i'appendray.*

A SON LVTH.

*Luth qui foulois adoucir les ennuis
 Qu'ores le fort qui me tournoit sans cesse,
 Ores l'amour d'une belle maïstresse
 M'a fait souuent soupirer iours & nuicts :
 Puis que sans toy, Luth, viure ie ne puis,
 Comme tu as consolé ma ieunesse,
 Console aussi, ie te pry, ma vieilleffe,
 M'ostant l'ardeur de la fiéure où ie suis.
 Si tu me fais ce bien, pour recompense,
 Quand cest esprit (qui doit, comme ie pense,
 Pour viure au ciel, bien tost partir d'icy)
 Pres d'Apollon ira prendre sa place,
 Je te promets de te planter aussi
 Au pres du Luth du grand prestre de Thrace.*

DE LA SAIGNEE

QVI LVY OSTA LA FIEVRE.

*Si ceste paste & vieille rechignée,
 Cruelle fiéure, horreur des siecles vieux,
 Par les Romains mise au nombre des Dieux
 Sus leurs autels eust sa place assignee,
 Pourquoi de nous seras-tu dedaignee,
 Toy seule clef du thresor precieux,
 Que la santé nous apporte des cieux,
 O bonne, ô saincte, ô diuine Saignee?*

*Tu as chassé de mes os la froideur,
Tu as esteint de mes veines l'ardeur,
Tu as repeint l'honneur de mon visage,
Tu as refait la force de mes bras,
Tu as r'assis la marche de mes pas,
Tu m'as rendu la force & le courage.*





DEVX LIVRES

DE

L'ENEIDE DE VIRGILE

A SCAVOIR LE QVATRIEME ET SIXIEME
AVEC AVTRES TRADVCTIONS²⁰¹

AV SEIGNEVR I. DE MOREL

AMBRVNOYS

NE n'auoy iamais experimenté la douceur des bonnes lettres (cher amy MOREL) si non depuis que la fortune m'a voulu preparer tant de calamitez, que ie ne seray iamais las de remercier celuy qui m'a donné la grace de les pouoir supporter iusques icy. Je ne diray, par quelle diuersité de malheurs s'est iouée de moy ceste cruelle arbitre des choses humaines : comme celuy qui n'ignore telles complainctes estre aussi vstées, comme les occasions en font ordinaires. Je diray seulement que parmy

tant de malheurs (contre leſquelz ie ne ſens ma raizon ſi forte qu'elle m'eult peu armer de ſuffiſante patience) le non moins honneſte, que plaifant exercice poétique m'a donné tant de conſolation, que ie ne puis encores me repentir d'y auoir perdu vne partie de mes ieunes ans. Ce qui faiët que ie porte moins d'enuie à la felicité de ceux, qui pour deſtourner le cours de leurs faſcheries, ou n'ayans (peult eſtre) autre occupation, paſſent le tems en ie ne ſçay quelz exercices²⁰², dont pour le mieux ilz ne peuuent recueillir qu'un bref plaifir ſuyuy d'une longue repentance. Voyla toute la gloire que pour ceſte heure ie pretens donner à la poëzie : afin que ie ne ſoy' veu trop hault louer l'artifice ou i'ay employé vne portion de mon induſtrie. Vray eſt que n'ignorant combien le champ de poëzie eſt infertile, & peu fidele à ſon laboureur, auquel le plus ſouuent il ne rapporte que ronſes & eſpines, i'auoy occaſion de n'y deſpendre mon labour, ſi apres la gloire de celuy qui depart ſes graces ou bon luy ſemble, & ne les veult eſtre inutiles, ie me feulle propoſé autre fin que l'honneſte contentement de mon eſprit, accompagné d'vng ie ne ſçay quel deſir (ie n'auray honte de confeſſer mon ambition en ceſt endroiët) de teſmoingner à la poſterité que i'ay quelquefois, & non du tout ocieufement, veſcu. Je me laiſſeray encor' abuſer d'une ſi douce folie, que de penſer, mes petitz ouuraiges auoir trouué quelque faueur en l'endroiët de ceux dont le iugement a bien ceſte auëtorité de donner (ſ'il fault ainſi parler) droiët d'immortalité à mes labours. Je diray d'auantage, que ce n'eſt vne des moindres felicitez dont les hommes ſe peuſſent vanter, que d'auoir peu en quelque liberal exercice faire choſe agréable aux Princes. Et quand la conſcience de mon peu de merite m'auroit du tout retranché l'eſperance d'vng ſi grand bien, ſi eſt ce (cher amy) que pour le droiët de noſtre amitié ie prendray ceſte hardieſſe de me glorifier (en ton endroiët ſeulement) d'auoir quelquefois par la lecture de mes eſcriz donné plaifir aux yeux cler-voyans de celle tant rare

perle, & royale fleur des Princeſſes, l'vnique MARGVERITE de noſtre âge : au diuin eſprit de laquelle eſt par moy des long tems conſacré tout ce qui pourra iamais fortir de mon induſtrie. Ce ſont les principales raizons, qui m'ont donné courage de continuer iuſques icy en l'eſtude des choſes que j'ay ſuyuies, non tant de ma propre election, que pour ne laiſſer mon eſprit languir en oyſiveté : lequel ie ſentoſy (à mon grand regret) aſſez mal préparé à l'eſtude des lettres plus ſeueres. C'eſt pourquoy les moindres occupations que me puiſſent preſenter mes affaires domeſtiques, me retirent facilement de ce doux labour, iadis ſeul enchantement de mes ennuys : & qui maintenant de iour en iour ſe refroydiſt en moy par l'iniure de ceſte importune, qui m'ayant deſia par vne infinité de malheurs priué de toute autre conſolation, taſche encor' de m'arracher des mains ce ſeul plaifir, demeuré le dernier en moy, comme l'eſperance en la boîte de Pandore. A l'occafion de quoy ne ſentant plus la premiere ardeur de cet Enthufiasme, qui me faiſoit librement courir par la carriere de mes inuentions, ie me ſuis conuertſy à retracer les pas des anciens, exercice de plus ennuyeux labour, que d'alegreſſe d'eſprit : comme celuy qui pour me donner du tout en proye au ſoing de mes affaires, taſche peu à peu à me retirer du doux eſtude poétique. Toutefois pour n'abandonner ſi toſt le plaizir qui durant mes infortunes m'a touſiours pourueu de ſi ſouuerain remede, ie veux bien encor' donner à noſtre langue quelques miens ourages, qui feront (comme ie penſe) les derniers fruiçts de noſtre iardin, non du tout ſi ſauoureux que les premiers, mais (peult eſtre) de meilleure garde. Et afin que le tout puiſſe rencontrer quelque plus grande faueur, ie commenceray, non par œuures de mon inuention, mais par la tranſlation du quatriefme liure de l'Eneïde, qu'il n'eſt beſoing recommander d'auantage, puis que ſur le front elle porte le nom de Vergile. Ie diray ſeulement qu'œuure ne ſe trouue en quelque langue que ce ſoit ou les paſſions amoureuſes ſoyent plus

viuement deprecinctes, qu'en la perfonne de Didon. Parquoy fi vng poëme, pour estre plaifant & profitable, doit contenter les lecteurs de bon esprit, ie croy que cestuy cy ne leur deura pas desplaire. Quand à la translation, il ne fault point que ie me prepare d'excuses en l'endroiçt de ceulx qui entendent & la peine & les loix de traduire: & combien il feroit mal aysé d'exprimer tant seulement l'ombre de son aucteur, principalement en vng œuure poëtique, qui vouldroit par tout rendre periode pour periode, epithete pour epithete, nom propre pour nom propre: & finalement dire ny plus ny moins, & non autrement que celuy qui a escrit de son propre style, non forcé de demeurer entre les bornes de l'inuention d'autruy. Il me semble, veu la contraincte de la ryme, & la difference de la propriété & structure d'une langue à l'autre, que le translateur n'a point mal faicçt son deuoir, qui sans corrompre le sens de son aucteur, ce qu'il n'a peu rendre d'assez bonne grace en vng endroiçt s'efforce de le recompenser en l'autre. Si i'ay essayé de faire le semblable, ie m'en rapporte aux benignes lecteurs, non que ie me vante (ie ne suys tant impudent) d'auoir en cest endroiçt contrefaict au naturel les vrais linéamens de Vergile: mais quand ie diray, que ie ne m'en suys du tout si eslongné, qu'au port & à l'accoustrement de cest estranger naturalisé, il ne soit facile de reconnoistre le lieu de sa natiuité, ie croy que les equitables oreilles n'en deuront estre offensées. Et si ie congnoy que ce mien labeur soit agréable aux lecteurs, ie mettray peine (si mes affaires m'en donnent le loysir) de leur faire bien tost voir le sixiesme de ce mesme aucteur: car ie n'en ay pour ceste heure entrepris l'entiere version, que tous studieux de nostre langue doiuent souhaiçter d'une si docte main, que celle de LOUIS DES MAZURES, dont la fidele, & diligente traduction du premier & second liure, m'ont donné & desir & esperance du reste. Je n'ay pas oublié ce qu'autrefois i'ay dict des translations poëtiques²⁰³: mais ie ne suis si ialouzeusement amoureux de mes premieres apprehensions,

que i'aye honte de les changer quelquefois, à l'exemple de tant d'excellens aucteurs, dont l'auctorité nous doit offer ceste opiniastre opinion de vouloir tousiours persifiter en ses aduis, principalement en matiere de lettres. Quand à moy, ie ne suis pas Stoïque iusques là. C'est encor' la raison, qui m'a faict si peu curieusement regarder à l'orthographie, que ie n'eusse laissée à la discretion de l'imprimeur, si ie n'eusse preferé l'vsage public à ma particuliere opinion, qui n'a telle auctorité en mon endroiçt que pour si peu de chose ie me veuille declarer partial, & conuoiteux de choses nouvelles. Si quelqu'vng se fasche que i'aye le plus souuent retranché l's, aux premieres personnes, & en quelques motz, qui pour la continuelle & longue fuyte des *ss* concurrentes, semblent vng peu durs à l'oreille, quand i'entendray telle obseruation desplaire aux lecteurs, ie prendray raison en payement, & ne seray point heretique en mes opinions. l'en dy autant de quelques mots composez comme *pié-sonnant*, *porte-lois*, *porte-ciel*²⁰⁴ : & autres, que i'ay forgez sur les vocables latins, comme *cerue* pour *bische* : combien que *cerue* ne soit vsité en termes de vennerie, mais assez congnu de noz vieux romans. C'est pourquoy ne voulant tousiours contraindre l'écriture au commun vsage de parler, ie ne crains d'vsurper quelque fois en mes vers certains motz & loquutions dont ailleurs ie ne voudroi' vser, & ne pourroi' sans affectation & mauuaise grace. Pour ceste mesme raison, i'ay vsé de *gallées*, pour *galleries* : *endementiers*, pour *en ce pendant* : *isnel*, pour *leger* : *carrolant*, pour *dansant* : & autres, dont l'antiquité (suyuant l'exemple de mon aucteur Vergile) me semble donner quelque maieité au vers, principalement en vng long poëme, pourueu toutesfois que l'vsage n'en soit immodéré. le retourne à la translation du quatriesme de l'Eneide, que i'ay accompagnée d'vne complaincte de Didon à Enée, immitée sur Ouide : ce que i'ay faict, tant pour la continuation du propos, que pour opposer la diuine magesté de l'vng de ces aucteurs à l'ingenieuse facilité de

l'autre. l'ay encore' adiousté vng epigramme d'Aufone, declarant la verité de l'hystoire de Didon, pour ce qu'il me sembloit inique, de renouveler l'iniure qu'elle a receu par Vergile, sans luy reparer son honneur par ce qu'autres ont escrit à sa louange. Quand aux œuvres de mon inuention, ie ne les estimoi' dignes de se montrer au iour, pour comparoistre deuant ces diuins esprits Tholozains, Masconnois, & autres : sentant mon style tellement refroidy, & alteré de sa premiere forme, que ie commence moy mesme à le descongnoistre : mais voyant quelques miens escriz, par vne infinité de copies tellement deprauez, que ie ne les pouuoy ny deuoy laisser plus longuement en tel estat, i'ay bien voulu en recueillir vne partie des moins malfaiçtz, attendant l'entiere edition de tous les autres, que i'ay deliberé (afin de ne mesler les choses sacrées avecques les prophanes) disposer en meilleur ordre que deuant : les comprenant chacun selon son argument sou' les titres de **LYRE CHREST.** & **LYRE PROPHA.** Ce pendant ceux cy marcheront les premiers : pour la protection desquelz, ie ne les veulx dedier à plus ambicieuse faueur, qu'à l'heureuse memoire de nostre immortelle amytié, instituée premierement par quelque bonne opinion que tu as voulu prendre de moy : & depuis entretenue par l'admiration de ta vertu, prudence, & doctrine, qui me contraignent (toutes les fois que ie contemple la philosophique, & vray'ment Chrestienne œconomie de ta maison) estimer ta fortune heureuse, qui t'a pourueu d'vne femme si entierement conforme à la perfection de ton esprit : & d'vng tel amy, que cete incomparable lumiere des loix & des lettres plus douces, **MICHEL DE L'HOSPITAL**, dont les singulieres vertuz, louées de toute la France & particulièrement admirées de toy & de tous ceux qui sont si heureux que de luy estre familiers, feroient par moy plus laborieusement descrites, si ie leur pouuoy donner quelque grace apres l'inimitable main de ce Pyndare François **PIERRE DE RONSART**, nostre commun amy : des labours duquel (si l'Apollon de

France est prospere à ses enfantemens) nostre poëzie
doit esperer ie ne sçay quoy plus grand que l'Iliade.

EPIGRAMME DV TRANSLATEVR.

ON VOID PLUS D'VNG MOQVEVR ENÉE
ET PLUS D'VNE FOLE DIDON,
COVVER LE FEV DE CVPIDON
DESOVBS LES CENDRES D'HYMENÉE.





LE QVATRIESME LIVRE

DE

L'ENEIDE DE VERGILE

LA FIN DV TROIZIEME LIVRE.

*Ainsi Enée, vng chacun l'escoutant,
Alloit des Dieux les destins racontant :
Finablement, silence il s'imposa,
Et faisant fin, icy se reposa.*

*Mais ce pendant, la Roine ia blessée
D'un grief souci, nourrist en sa pensée
Ce qui la blesse, & sent dedans ses veines
L'aeugle feu des amoureuses peines.
Mainte valeur, mainte Troienne gloire
Court, & recourt en sa prompte memoire.
La face aimée, & le parler aussi,
Sont engrauez en son triste souci :
Et ne permet son penser ennuieux
Le doux sommeil couler dedans ses yeux.
Ia de Phebus la lampe retournée
Nous esclairoit la seconde iournée,*

Et ia partoit du celeste seiour
 L'humide nuit, fuyant l'aulbe du iour,
 Lors qu'à sa sœur tefmoing de ses secretz
 Ceste insensée ainsi fait ses regretz :
 Anne ma sœur, hélas dont me suruiennent
 Tant de songers, qui douteuse me tiennent ?
 Qui est cet hoste, & nouuel estranger,
 Qui s'est venu en noz palais loger ?
 Quel port il a ! ó que son hardi cœur
 Montre qu'il est vng braue belliqueur !
 Certes ie croy (& ma foy n'est point vaine)
 Que telle race est des dieux la prochaine.
 La peur descouure vng cœur abatardi.
 O que cetui d'un couraige hardi
 A trauersé d'estranges destinées !
 O qu'il chantoit de guerres terminées !
 Si ie n'auois fiché dans mon courage
 De ne me ioindre à nul par mariage,
 Depuis le temps que la mort m'a deceue
 De l'amitié en moy premier conceue :
 Si ie n'auoi' oublié tout desir
 De retenter des noces le plaisir,
 Ma volonté (possible ores peu caute)
 M'eust fait tumber sou' cete seule faute.
 Ia ne te soit mon couraige caché,
 Anne, depuis que mon pauure Siché
 Souilla noz Dieux par l'homicide main
 De ce cruel nostre frere germain,
 Ce seul ici a flechi ma pensée,
 Ce seul ici mon ame ballencée
 A esbranlé : ie reconnoi' les pas
 Du premier feu de mes ieunes appas.
 Mais deffou' moi plus tost la terre fonde
 Pour m'engloutir dedans la nuit profonde
 Au plus obscur de l'enfer odieux.
 Plus tost le roy des hommes & des Dieux
 Darde le feu de ses fleches puissantes
 Pour m'abismer aux vmbres palissantes,

*Que ie te bleffe, ou que par amour fole,
O mon honneur, tes faincts droicts ie viole.*

*Celui premier, qui de moy s'acointa,
Auec' sa mort mes amours emporta :
Luy seul les ait, & lui seul ait la cure
De les garder sou' mesme sepulture.
Ainsi parla, & ses pleurs, qui coulerent
Soudainement, sa poitrine mouillerent.*

*Anne respont : O seur, qui m'es plus chere,
Que du beau iour la plaisante lumiere,
Voudrois-tu bien d'vng eternal veuuaige
Vfer ainsi la fleur de ton ieune eage ?
Et ne gouster d'Amour les appetiz,
Ni la douceur de tes enfans petiz ?
Croï-tu vng tas d'ombres enseuelies
Avoir fouci de ces douces folies ?*

*Et soit ainsi, que ta fresche douleur
D'aucuns maris n'ait prisé la valeur,
Ou soit d'larbe, à qui tu fis sentir
Ton fier desdain en Libye, & en Tyr,
Ou soit de ceux que l'Aphricain bonheur
Tient esleuez en triumphe & honneur :
Veux-tu encor' demeurer obstinée
Contre l'amour en ton cœur si bien née ?
Songe'-tu point en quelle nation
Tu as esleu ton habitation ?
De ce costé, Getulie indomtable,
Le fier Numide, & Syrte inhospitable :
De cestui la la grand' plaine alterée
Des Barcèans, te rend mal assuree.
Et que dirai des menaces cruelles
De nostre frere, & des guerres nouvelles,
Qui dedans Tyr s'esleuent contre toy !
Certes la main des Dieux, comme ie croy,
Auec' Iunon, ont sur les riues tiennes
Guidé le cours des nauires Troiennes.*

*Quelle cité tu verras se dresser,
O chere sœur ! quel regne se hausser*

*Sou' tel mary ! combien sou' telles armes
 Ta nation fera braue aux alarmes !
 Tant seulement offre aux Dieux sacrifice,
 Et à ceux cy par hospital office
 De s'arrester brasse l'ocasion,
 En ce pendant que l'humide Orion
 Trouble la mer, & le ciel mal traictable,
 Choquant les nefz d'vng bruit espouentable.*

*Par ces propos, du couraige enflammé
 Elle a plus fort le desir allumé :
 Elle assure la pensée douteuse,
 Et deslia la chasteté honteuse.*

*Premierement, des temples consacrez
 Vont visiter les destours plus secrez,
 Et requerir à l'entour des autelz
 La sainte paix des benins Immortelz.
 Puis ensuyuant les façons vfitées,
 Brebis d'eslite ell' ont esgorgetées :
 Sacrifiant à l'honneur de ces trois,
 Bache, Apollon, & Cere porte-lois :
 Junon sur tous, qui les noces maintient.
 Didon la belle en sa dextre soutient
 Vne grand' coupe, & la liqueur espanche
 Droict sur le front d'vne genisse blanche.
 Ores des Dieux les autelz elle adore,
 Et de presens chacun iour les honore :
 Ores béant aux poiétrines sanglantes,
 Regarde au font des entrailles saillantes.*

*Mais, ó l'abus des ignorans Deuins !
 Las, qu'ont serui tant de temples diuins,
 Et tant de vœux à ceste furieuse ?
 En ce pendant la flamme douceuseuse
 Ronge ses os, & la plaie insensée
 Secretement est viue en sa pensée.*

*La malheureuse, ardente & furibonde
 Court par la vile, errante & vagabonde,
 Telle qu'on voit dans les forestz de Crete,
 Par le long coup d'vne fleche secrete,*

*La pauvre Cerue euter le berger,
 Qui l'a blessée : alors d'vng pié leger
 Lancée au cours, d'vne fuite diuerse
 Les Dictéans buiffons elle trauerse,
 Et les forestz : mais la mortelle pointe
 Luy est au flanc eternellement iointe.*

*Ores, on voit, ainsi que forcenée,
 Par la cité avec' son cher Enée
 Se pourmener l'amoureuse Didon,
 Qui de sa vile, & de l'or de Sidon
 Fait grande monstre, & de parler s'appreste,
 Puis au milieu de son parler s'arreste.*

*Ores au soir ell' tente les moiens
 D'ouir encor' les longs erreurs Troiens,
 Fole, qu'elle est : & sur la mesme couche
 Du racontant pend encor' à la bouche.*

*Puis quand chacun depart, & qu'à son tour
 L'obscurité vient embrunir le iour,
 Et que les feuз, qui d'enhault precipitent,
 De tous cotez au sommeil nous incitent,
 En son palais, solitaire, & fachée,
 Dessus son liç desert elle est couchée :
 Elle oit, & voit, & tousiours se presente
 L'amy absent, du quel elle est absente :
 Ou elle tient Ascaigne, qu'elle embrasse,
 Et baize en lui de son pere la grace,
 Se parforçant de tromper en ce point
 Le fol desir de l'amour qui la poingt.*

*Plus vers le ciel les tours encommencées
 Ne vont montant : les armes sont laissées
 De la ieunesse : & les pors & rampars
 Abandonnez montrent de toutes pars
 Le peu de soing des futures batailles :
 L'œuure imparfait des superbes murailles,
 Et des palais le front audacieux
 Ne taschent plus de s'egaler aux cieux.*

*Mais tout soudain que la compaigne chere
 De cetui-la, qui des Dieux est le pere,*

Voit forcener telle peste enflammée
 En cete cy, & que la renommée
 Ne peut garder que la fureur ne doute
 L'effort premier de sa pudique honte,
 De lui aider vng desir la pressa,
 Et par telz moꝝ à Venus s'adressa :

Vraiment & toy & ton gentil enfant
 Auez aquis vng butin triumfant,
 D'auoir tous deux, ó diuinité haute!
 Ainſi trompé vne femme peu caute.

P'enten' aſſez, que, pour ton filz ſongneuse,
 Tu as eſté contre nous ſouſſonneuse,
 Et que tu crains qu'il ne reçoie outrage
 Entre les murs de ma fiere Carthaige.
 Mais quelle fin prendra ceſte querelle?
 Pourquoi plus toſt d'vne paix eternelle
 N'exerçon' nous vng noçaige aſſeuré?
 Tu as cela, que tant as deſiré :
 Didon ſe bruſle, & de ſon mal enclos
 Ia la fureur luy ſaccaige les oꝝ.
 Gouuernon' donc' cetuy peuple en commun,
 Et faiſon' tant, que des deux ne ſoit qu'vng :
 Soit aſſeruié à vng Phrygien prince,
 Auec' Didon ſa dotale prouince.

Venus reſpond (ſentant bien de Iunon
 Le ſeinã parler, qui ne tendoit ſinon
 A detourner le ſceptre d'Italie,
 Futur vainqueur d'Aphrique & de Libye)
 Qui eſt le fol ſi ardent de combatre
 Qui aimast mieux par querelle debatre
 Auecques toy, que t'accorder ces choſes?
 Pourueu auſſi, que ce que tu propoſes,
 Soit gouuerné par la fortune humaine :
 Mais les deſtins me rendent incertaine,
 Si Iupiter veult qu'vne ville aſſemble
 Les Tyriens & les Troiens enſemble :
 Et qu'vng accord de commune alliance
 Meſle ces deux en longue patience.

Toy son espouse, essaye par priere
 A le flechir : va, marche la premiere ;
 Je te suiuray. Iunon replique ainsi :
 Je pren' sur moy tout ce labeur icy.
 Or maintenant quel moyen fault tenir,
 Pour à ce poinct de noces paruenir,
 Si tu le veux entendre promptement,
 Escoute moy, ie te diray comment.
 Ton filz Enée, & ceste pauure lasse
 Naguere' ont fait entreprise de chasse,
 Deliberez avec' tout l'appareil,
 Partir demain des le premier soleil.
 Lors sur le point des plus secrez apprez,
 Et qu'on fera l'enceinte des forez,
 Je verferay dessus eux vne nue
 Grosse de pluye, & de gresle menue,
 Et par la voix d'vng eclattant tonnerre,
 Feray trembler tout le ciel & la terre.
 De toutes pars, oyant vng si grand bruit,
 Chacun fuyra, couuert d'obscure nuit.
 Moy qui presente à la fuyte seray,
 Sous vng mesme antre alors i'adresseray
 Aucc' Didon le Troien capitaine :
 Et si tu es de volonté certaine
 En mon endroit, d'amour bien ordonnée
 Je les ioindray sous les loix d'Hymenée.
 Venus alors, d'vng signe sans mot dire
 La ruzé approuue, & s'en prent à sourire.
 Endementiers l'Aurore se leuoit
 De l'Océan, & avec elle on voit
 Sortir aux champs les plus deliberez.
 Grandes espieux, toiles, pantes de rez,
 Meutes de chiens, piqueurs Massiliens
 Marchent espais. Les seigneurs Libyens
 Deuant sa porte attendent la Princesse,
 Qui se leuoit d'vne lente paresse.
 Couuert de pourpre, & d'or à l'auenant,
 Se tient debout le hardi pié-sonnant,

*Qui fait le braue, & de sa bouche humide
Masche le frein de l'escumeuse bride.*

*Finablement elle marche dehors
A grande fuyte, aiant autour du cors
Le riche honneur d'vng manteau Tyrien
Ouuré en rond à poinct Sydonien,
La trouffe au col, & ses cheueux deliez
Au tour du chef mignardement liez
D'vng neu doré : sa robe purpurée
Se retrouffoit d'vne agrafe dorée.*

*Les Phrygiens, & le gaillard Ascaigne
Fort brauement marchent par la campagne :
Enée aussi, qui tous autres efface,
Se ioint à eux compaignon de la chasse.*

*Tel, qu'Apollon au regart se presente,
Lors qu'il depart de Licye, & de Xante,
Pour visiter sa Dele maternelle.*

*A son retour le bal se renouuelle,
Et à l'entour des autelz, qui sont ceinçs
Du Chœur sacré, les Agathyrfes peinçs
Vont carrolant par fremiffantes troppes
Entremeslez de Cretes & Dryopes.*

*Luy, sur le haut du coupeau Cynthien
Marche à long pas, & d'un doré lien
Pressant son chef de rameaux nouuelez,
Noüe à l'entour ses cheueux crespelz,
Qui molement contreal s'abandonnent.
Ses traicçz aussi sur ses espales sonnent :
Non moins que luy gaillard marchoit Enée,
Tel est le port de sa grace bien née.*

*Puis quand on feut hors des larges campagnes,
Sur le plus hault des vmbreuses montaignes,
Et au plus creux des forez mal voyées,
Voicy tumber les bisches desuoyées
Par les rochers, courant deça, dela :
D'autre costé par les champs se mesla
Des cerfz legers la grand' bande paureuse,
Laiissant les mons d'vne fuyte poudreuse.*

*Le gay Ascaigne au plain de la valée
 Son fier cheual pique à bride aualée,
 Et peu rusé au mestier de la chasse
 Ores ceux cy, & ores ceux la passe :
 Desirant fort vng escumeux Ranger
 Par les troppeaux timides se ranger ;
 Ou contre luy descendre en rugissant
 L'aspre fureur d'vng lyon blondissant.*

*Pendant, le ciel en murmurant se mesle
 De tourbillons, & de pluye, & de gresle :
 Les Tyriens & Troiens egarez,
 Ascaigne aussi, par la peur separez
 Vont au couuert : & des croppes hautaines
 Les fiers torrens s'eslancent par les plaines :
 Et sur ce poinct, mesme cauerne assemble
 Didon la belle, & le Troien ensemble.*

*Premierement, la terre nourriciere
 Donna le figne, & Iunon la Nociere :
 Des feuz aussi l'infortuné presaigne
 Se monstre en l'air coupable du noçaige :
 Et des sommez mainte nymphe etonnée
 Par hullemens a chanté l'Hymenée.*

*Ce iour premier feut la cause, & le chef,
 Et de la mort, & de tout le mechef :
 Car ia Didon de son honneur tumbée,
 Ne songe plus vne amour desrobée :
 Plus ne luy chault de ce que lon diç d'elle :
 Ce qu'elle a fait, mariage elle appelle,
 Et pense bien que ce nouueau peché
 Dessous tel nom soit finement caché.*

*Soudainement la viste Renommée
 Par les citez de Libye est semée :
 La Renommée à l'aile vagabonde,
 Le plus prompt mal qui soit en tout le monde,
 Et dont le cours au partir foible & lent,
 Au cheminer se faiç plus violent.*

*A sa naissance elle est craintiue & basse,
 Puis tout soudain repret cœur & audace,*

*Marche sur terre, & fiere deuenue,
Cache son front en l'obscur de la nue.*

*La Terre mere asprement courrouffee
Contre les Dieux, apres la mort de Cee
L'vng de ses filz, & d'Encelade aussi
(Comme l'on di&) enfanta ceste cy,
Qui court leger, & vole encores mieux :
Monstre superbe, horrible, & tout plein d'yeux,
Yeux, qui iamais de veiller ne se faschent
Dessous autant de plumes, qui les cachent :
Auec' autant de bouches, & de langues,
Cet importun babille ses harangues,
Et dresse encor' (ó estranges merueilles)
De tous costez pareil nombre d'oreilles.*

*Toute la nuit diuersement il erre
Parmy le ciel, & l'ymbre de la terre,
Sifflant de l'aile, & son voler dispos
Ne sent iamais la douceur du repos ;
Durant le iour, sur les toits il se plante,
Ou sur les tours : adonc il espoüante
Les grand's citez, & d'affermir essaye
Autant le faulx, que la parole vraye.*

*Ce monstre alors par les peuples chantoit
Ce qu'estoit fait, & ce que fait n'estoit :
Estre venu de Troienne lignee
Nouvellement ie ne sçay quel Enee,
Que pour mary a bien daigné choisir
Didon la belle : & que d'vn long plaisir
Passent l'hyuer aux presens qu'amour donne,
Sans auoir soing de sceptre, ni couronne.*

*Ceste vilaine en tous ceux qu'elle attouche,
Espand ainsi le venin de sa bouche :
Puis vers le prince Iarbe se retire,
En allumant son cœur d'vne grand' ire,
Emmoncela dedans sa fantaisie
Mile fureurs d'ardente ialouzie.*

*Cetuy cy né de la race Ammonide,
Qui efforça vne Garamantide,*

*Auoit basti en cent prouinces amples
 A Iupiter cent autelz, & cent temples :
 Luy consacrant le feu, qui iour & nuit
 Deuant les Dieux eternellement luit :
 Du sang aussi, qui des bestes issoit,
 Le gras paué du temple rougissoit :
 Et feut encor' en plus de cent couleurs
 Le soir couuert de chappelez de fleurs.*

*Luy donc esmeu d'une fureur mortelle
 Pour le rapport de si triste nouvelle,
 Par les autelz des Dieux, qu'on va priant,
 A Iupiter s'alloit humiliant,
 Les yeux au ciel, & à mains renuerfées
 Auoit ainsi ses plaintes adressées :*

*O tout-puissant ! ô Dieu que la gent More
 Sur les liés peints deuotement adore,
 En repaissant, & te sacrant l'honneur
 Des sainctz presens, dont Bacche est le donneur !
 Voy-tu cecy, ô Père ? ou si tes mains
 Sont pour néant la crainte des humains ?
 Donques en vain noz couraiges s'estonnent
 Des feuz secretz, qui par les nues tonnent ?*

*Vne estrangere entre nous abordée,
 Qui de nouveau vne vile a fondée
 A petit prix : à laquelle en seruage
 Auons donné le sablonneux riuage
 A labourer : & qui prent accroissance
 Dessou' les loix de nostre obeissance,
 Nous a laissez, pour se donner en proie,
 Entre les bras d'vng fugitif de Troie,
 Et maintenant iouist de nostre bien
 Ce beau Paris, ce mitré Phrigien,
 Tout parfumé entre ces demis-hommes :
 Nous ce pendant, qui aux prieres sommes,
 Te presenton' les mains d'offrande' pleines,
 Et nous paisson' de ces louange' vaines.*

*Priant ainsi, Iupiter l'entendit,
 Et tout faché son regard estendit*

*Sur la cité, ou ces amants viuoient,
 Qui leur bon bruit en oubly mis auoient.
 Adonc' Mercure à foy venir il mande,
 Et par telz motz son plaisir luy commande :*
*Va mon filz, va, esbranle tes effelles,
 Huche les vens, coule dessus tes ailes,
 Et parle ainsi au Duc Dardanien,
 Qui enfermé du mur Sydonien,
 Ne songe plus, ni à ses destinees,
 Ni aux citez pour luy determinees.*

*Ce ne sont pas les propos que Venus
 De son cher filz m'a n'agueres tenus,
 Et pour cecy ne l'a sauué des armes,
 Ia par deux fois, entre les Grecz gendarmes :*
*Ains m'asseuroit qu'en l'Italique terre,
 Grosse d'empire, & superbe à la guerre,
 Du sang Troien le nom replanteroit,
 Qui sou' ses lois le monde rangeroit.*

*S'il a du tout chassé de sa memoire
 Si riche espoir, & si pour telle gloire
 Ne daigné plus faire entreprise nulle,
 Pourquoi est-il enuieux sur Iulle,
 Qui doit ieter aux Italiques plaines
 Le fondement des fortresses Romaines?
 Qu'entreprend-il, ou espere parmy
 Ce peuple icy, qui luy est ennemy?
 N'a-il plus soing des champs Lauiniens,
 Ny de l'honneur de ses Aufoniens?
 Or sus, qu'il voise à son premier desir
 Et naige tost, car c'est nostre plaisir.*

*Il auoit dict : & le Dieu messager
 Soudainement feut prompt à desloger.
 Il nouë aux pieds ses riches talonnières,
 Qui par le vent de leurs plumes legeres
 Le vont portant à course vagabonde
 Plus tost sur terre, & plus tost dessus l'onde.
 Il prent sa verge : & cete verge est celle
 Dont icy hault les ombres il appelle*

*Des tristes lieux, ou bien les y conuoye :
Auecques elle en noz yeux il enuoye
Ores le fomme, & ores le reueil,
Ores les clost d'vng eternal sommeil :
Par elle encor' chasse vents & orages,
Et à son gré trauerse les nuages.*

*Ainsi en poinct, ce messager ailé,
En peu de tems a tellement volé,
Qu'il voit d'Atlas les hauts flancz, & le feste
A qui le ciel repose sur la teste :
Le dur Atlas de pins enuironné,
Et dont le chef sans cesse couronné
D'obscurs brouillars, est agité souuent
De tourbillons, & de pluye, & de vent.
De nege aussi ses espaules se cachent :
De son menton les fiers torrens se laschent
Sur sa poitrine : & d'vne humeur glacée
Sa rude barbe est tousiours heriffée.*

*Droict au sommet du Mauritanien
Se va percher l'ailé Cyllenien,
Et puis de là par grande violence
La teste en bas sur les ondes s'eslance :
Tel que l'oiſeau, qui d'ailes marinières
Nage à l'entour des roches poissonnières,
Raze la mer & d'vng tour & retour
Va ba'-volant des riues tout au tour.*

*Non autrement ce messager isnel
Abandonnant son ayeul maternel,
Entre deux airs à basses ailes fent
Des Libyens les sablons, & le vent.*

*Incontinent que d'vne ailée plante
Sur le sommet des loges il se plante,
Il voit Enée ententif à l'ourage,
Et des maisons, & des tours de Carthage.
Son Cymeterre en arc se flechissant
Feut esmaillé de iaspe iaunissant,
Et son manteau qui du col deualoit
De pourpre esleu par tout etinceloit,*

*Pourpre de Tyr, que d'une main non chiche
Auoit ouuré cete Princeſſe riche,
Pour ſon Enée, & ſi auoit encoꝝ
Entre-tyſſu les toiles de fin or.*

*Lors diſt Mercure : Ainſi donc deſormais
Les fondemens de Carthage tu metz :
Ainſi te plaiſt par la main du maçon
Elabourer d'une exquiſe façon
Ta belle ville, ô nouueau marié !
Qui as l'honneur de ton regne oublié.
Mais cetuy la, qui des Dieux eſt le pere,
Dont le pouuoir ciel & terre tempere,
M'a commandé deſcendre promtement,
Et t'apporter par l'air ce mandement.
Que ſonge'-tu? ou ſur quelle eſperance
Fai'-tu icy tant longue demeurence?*

*Si pour l'honneur de tant de belles choſes,
Si pour ton nom entreprendre tu n'oſes
Aucun labeur, au moins que ta memoire
Regarde Iulle, & ſa naiſſante gloire,
Dont les neueuz ſeront de main en main
Chefz d'Italie, & du peuple Romain.
Ainſi diſant, à my-parler ſ'enfuit,
Et comme vent en l'air ſ'eſuanoüit.*

*Mais le Troien tremblant à cete fois
D'vng tel regard, perdit couraige & vois,
De grand' horreur ſon poil ſe heriſſa,
Et ſon goziér ſa parole preſſa.
Il eſt ardant de ſ'en fûir grand erre,
Et de laiſſer cete tant douce terre :
Car ſon eſprit ſ'eſtonne grandement,
D'auoir ouy ſi haut commandement.*

*Helas comment, ou par quelle fineſſe
Oſera-il aborder la Princeſſe
En ſa fureur? comment pourra ſa langue
Se deſplier à ſi triſte harangue?
Deça dela ſon penſer agité
Eſt d'une part, & de l'autre incité*

*Diuerfement, & va d'vng leger cours
Par mile auis, & par mile discours.
Finablement ses ballancez espris
A ce conseil, pour le mieux, se font pris.*

*Soudainement il appelle Meneste,
Le fort Cloante, & encore' Sergeste :
Leur commanda les vaisseaux apprestez,
Les compaignons sur le port arrester,
Couuertement trouffer tout le bagage,
Et de tenir secret le nauigage.*

*Luy, ce pendant que la Princeffe humaine
De ses amours se tiendra plus certaine,
Tentera l'heure, & le tems plus dispos,
Pour entamer vng si triste propos.
Ainsi commande, & eux, qui feurent prestz,
Ioyeusement dressest tous leurs apprestz.*

*Mais la Princeffe (& qui peut deceuoir
Vng cœur amant?) alla soudain preuoir
Toute la ruzze, & premiere s'auise
Subtilement du fait de l'entreprise.
Du plus certain elle est tousiours douteuse,
Rien ne l'asseure : & la fame impiteuse
Luy va conter que la fuite se dresse.*

*La Roine adonq' que la fureur oppresse,
Pauvre d'esprit, s'en va courant les rues,
Telle qu'on voit les Thyades esmues,
Lors que le iour de Bache on renouuelle,
Et que de nuit Cytheron les appelle.
Finablement Enée ell' deuança,
Et par telz motz ses plaintes commença :*

*O desloyal! as-tu bien proiecé
En ton esprit si grand' meschanceté,
Que de vouloir d'vne pariure foy
Subtilement te desrober de moy?
Donq' ni l'amour, ni la dextre donnée,
Ni ta Didon à la mort condamnée
Ne t'ont esmeu? mesmes tu veux parmy
Les Aquilons, & sou' l'astre ennemy*

*Hauffer la voile. Et quoy? homme leger,
 Si vne terre, & vng peuple estranger
 Tu ne cherchois, & si l'antique Troie
 Des Grecs souldars n'eust point esté la proie,
 Troie pourtant seroit-elle cherchée
 Parmi les floz d'une mer si fachée?
 Me fuy'-tu donq'? par ces pleurs, & ta dextre,
 (Puis qu'autre chose en moy plus ne peut estre)
 Par nostre Hymen, & si quelque plaisir
 Contenta onq' ton amoureux desir,
 Regarde, hélas, cete pauvre maison :
 Et si vers toy encor' est de saison
 Quelque prier, ie te prie & supplie,
 Que ton esprit ceste pensée oublie.*

*Pour toy ie suis aux Libyques prouinces
 Faite haineuse, & aux Nomades princes :
 Pour toy aussi le Tyrien m'honore
 Moins que deuant : & pour toy mesme' encore'
 Est aboly cet honneur, & ce nom,
 Qui egaloit aux astres mon renom.
 Hélas, à qui, pour me donner confort,
 Me laisse'-tu si proche de la mort?
 O l'hoste mien ! puis que ta vaine foy
 Ne m'a laissé quelque autre nom de toy.
 Qu'atten'-ie plus? que mon cruel Germain
 Ceste cité saccaige de sa main?
 Ou que ie soï' en triomfe rauie,
 Au prince Iarbe esclaué, & asseruie?
 Si i'eusse au moins de toy quelque lignée
 Auant ta fuyte, & qu'vng petit Enée
 Ioüast à moy, dont seulement la grace
 Me raportaſt quelques traiçz de ta face,
 Vray'ment encor' du tout en ma pensée
 Ie ne seroï' captiue, ni laissée.*

*Elle auoit diç : mais luy epoinçonné
 Du mandement par Iupiter donné,
 Regardoit ferme, & domter s'efforçoit
 Secretement le mal, qui le pressoit.*

*Finablement, sa responce feut telle
 En peu de motz : O Royne, tu es celle,
 Dont tant de biens que tu m'as ramentus,
 Jamais de moy ne pourront estre teus :
 De moy, par qui la memoire d'Elize
 En nonchaloir ne se verra point mise,
 Tant que mon cœur de moy se souviendra,
 Et que mon ame en mon cors se tiendra.
 Tant seulement vng peu ie parleray
 De ce qui s'offre. Onques ie n'esperay
 Par vne fuite eschaper hors d'icy :
 Et ne fault point que tu la nomme' ainsi.
 De mariage onq' propos n'ay tenu,
 Et pour cela ne suis-ie icy venu.*

*Si les destins vouloient qu'à mon plaisir
 Je peusse viure, & suiure mon desir,
 L'habiteroi' la vile ou font enclos
 De mes ayeulx les cendres & les os :
 Du roy Priam la demeure superbe
 N'eust demouré si longuement sou' l'herbe,
 Et eusse encor' aux vaincuз Phrygiens
 R'edifié les Pergames Troiens.*

*Mais Apollon Grinēan me commande
 De faire voile en l'Italie grande :
 C'est son oracle, & le sort Lycien
 Veut que j'aborde au port Ausonien :
 Voyla mon bien, voyla mon heritage.*

*Si tant te plaiſt la cité de Carthaige,
 Bien qu'elle soit en terre Libyenne,
 Et que tu ſoi's de gent Phenicienne,
 Dea que te chault, ſi par nous eſt vnne
 Au ſang Troien la race d'Auſonie ?
 On ne doit pas donques nous reprocher,
 Si nous voulon' terre eſtrange chercher.
 Toutes les fois, que la nuit froide & ſombre,
 Ce bas ſeiour couure d'vne obſcure ombre,
 Toutes les fois, que les aſtres brulans
 Lettent ſur nous leurs yeux etincelans :*

*L'esprit troublé de mon cher pere Anchise
En mon dormant haste mon entreprise.
Ascaigne aussi, que ie priue d'Itale,
Son vray domaine, & prouince fatale,
Me touche au cœur, & tousiours m'ammoneste
L'affection d'une si chere teste.*

*N'aguere' encor' le truchement des cieux
Transmis vers moy par le pere des Dieux,
(Et l'vng & l'autre à tesmoing i'en appelle)
M'en a par l'air apporté la nouvelle
Iusques icy : sa mesme deité,
Lors qu'il entra dedans cete cité,
Visiblement à mes yeux se monstra,
Et sa parole en mon oreille entra.
Or cesse donq' par si fort lamenter
De toy & moy ensemble tormenter.
Pour mon plaisir certes ie ne desplie
La voile au vent, à suiure l'Italie.*

*Parlant ainsi, elle qui de trauers
Le sou' — guignoit, d'vng pensement diuers
Tourne sur luy ses yeux deça dela,
Puis en fureur finablement parla :*

*Tu n'es point né d'une Déesse mere,
Quiconques fois, & Dardan le grand-pere
Onques ne feut de ton lignaige autheur,
O desloyal & pariure menteur !
Mais bien Caucaze en quelque roche dure,
A qui tu es semblable de nature,
T'a engendré : & croy que ta ieunesse
Succa le laicā d'une Hyrcane Tygresse.*

*Que fein'-ie plus ! ou quelle plus grand' chose
Demeure encor' en ma pensée enclose ?
Voyez s'il a gemy de nostre dueil,
Voyez s'il a seulement flechi l'œil,
S'il a pleuré, ou s'il a pris pitié
De la fureur d'une telle amitié.
Que doy-ie doncq' eslire pour le mieulx ?
Desia, desia de pitoyables yeux*

*Ne daignent plus considerer cecy
Iunon la grand' ny Iupiter auffi.*

*La foy n'est plus en ce monde assuree.
Dedans mon port, ô pauvre malheuree!
Ie l'ay receu errant, & miserable,
Luy faisant part de mon sceptre honorable :
Ie l'ay loge, & du peril des eaux
I'ay garanti ses hommes, & vaisseaux.
O la fureur d'une brulante rage,
Qui maintenant transporte mon courage!
Voicy les forts, voicy Phebus l'augure,
Voicy apres l'ambassadeur Mercure,
Qui parmy l'air aporte à cete fois
De Iupiter l'espoüantable vois.*

*Donques les Dieux voluntiers ont besoing
De ce labeur : c'est voluntiers le soing,
Qui de leur aize empesche le repos.
Va, ie ne veux destourner ton propos :
Suy l'Italie, & par floz & dangers
Cherche l'honneur des regnes estrangers.*

*I'espere bien, si la bonté diuine
Au iuste dueil de mes plaintes s'incline,
Que les rochers, & ondes irritées,
Seront vng iour tes peines meritées,
Et que souuent tu nommeras Didon.
Ie te suiuray par le fumeux brandon
De tes fureurs : & puis quand la mort froide
Aura ce corps estendu palle, & roide,
Mon ombre encor' te suyura pas à pas.
Poiray ta plainte, & sou' les enfers bas
Viendra le bruit de ta peine endurée
Pour le forfait de ta foy pariurée.*

*Après ces mots, d'vng despit & grand' ire
Elle s'arreste au milieu de son dire,
Fuit la presence, & la clarté du iour,
Et se retire en son priué seiour,
Laiissant celuy que la peur faisoit taire,
Et qui vouloit mainte excuse luy faire.*

*Elle se pafme, & fes membres faillis
Sont par les mains des femmes recueillis,
Puis tout foudain molement on l'incline
Sur les tapiç de fa chambre marbrine.*

*Mais ce pendant, le bon Prince Troien,
Bien qu'il cherchaft volontiers le moyen
De l'adoucir, & par quelque parler
Humainement fa plainte confoler,
Pour la grandeur de l'amour qui l'estreint,
Le veueil des Dieux toutesfois le contrainct
De la laiffer, & se tirer au port
Ou les Troiens arrangent bort à bort
Les grands vaiſſeaux. La nef regouildronnée
Aux ondes ia ſe ſent abandonnée.
Vous les voyriez apporter des foreç
Tronçs & rameaux : vous les voyriez apres
Hors la cité courir à grande fuite,
Si fort les poingt le deſir de la fuite.*

*On voit ainſi les formiç voyager,
Pour vng grand tas de frument ſaccager,
Lors que le ſoing de l'hyuer qui ſ'appreſte,
Les a contrainct de ſe ieter en queſte.
Le noir troppeau par les champs ſe preſente :
Les vngs par l'herbe, & par eſtroidte ſente
Portent leur proye, & les autres moins fors
A la pouffer mettent tous leurs efforts,
Haſtent ceux cy, & aſſemblent ceux la,
Tout le chemin en fume ça & la.*

*Quel eſprit lors, Didon, te demeura,
Ou quelç ſangloç ton cœur en ſouſpira,
Quand ton œil vid du ſommet d'une tour
L'eſpeç ſablon poudroyer à l'entour
De ton riuage, & la mer ſe meſler
Par le grand bruit, qui ſ'eſleuoit en l'air?
Meſchant Amour, ô que ta force eſt grande
Sur les eſpris, ou ton pouuoir commande!*

*Elle eſt encor de deſcendre contrainte
En nouveaux pleurs, & nouvelle complainte,*

Pour amolir cet Amour endurecy,
 Et veut encor' se mettre à sa mercy :
 A celle fin, que rien ne luy demeure
 A essaier, puis qu'il faut qu'elle meure.
 Anne, tu vois la fuite s'auancer,
 Tu vois au mast la voile se hauffer,
 Chacun s'appreste, & ia les gayer troupes
 Des mariniers ont couronné les pouppes.
 Si i'ay bien peu ce grand dueil esperer,
 Je pourroy bien, chere sœur, l'endurer :
 Et toutesfois ie te supply' de grace,
 Que ta pitié ce scul plaisir me face.
 Car toy sans plus le traistre carressoit,
 Et ses pensers plus secrez t'adressoit :
 Toy seule encor' sçauois l'heure opportune
 De l'aborder, sans luy estre importune.
 Va donq', ma sœur, cete requeste faire
 A ce hautain & superbe aduersaire :
 Au port d'Aulide, auec' les Grecz gendarmes,
 Je n'ay iuré de ruiner par armes
 Les murs Troïens, & n'y ay pas transmis
 A cete fin mes vaisseaux ennemis :
 D'Anchise aussi par fureur aueuglée
 Je n'ay la cendre en l'air esparpillée.
 Pourquoi est donq' cet homme impitoyable
 A mes priers si dur, & mal ployable ?
 Qu'il donne au moins, pour vng ample guerdon,
 A cete amante vng extreme, & seul don :
 Attende vng peu, que la mer appaizée
 Luy ait rendu sa fuyte plus aizée.
 Je ne luy veux du noçaige parler,
 Qu'il a osé laschement violer,
 Et ne quiers pas qu'auec' nous il s'allie,
 Pour se priuer de la belle Italie :
 De requerir sans plus ie suis contente
 Le vain plaisir de quelque brefue²⁰⁵ attente.
 Attende donc' que mon triste malheur
 Ait conuerty ma furie en douleur,

*Et que le temps m'ait appris la science
De me douloir avecques patience.
Voila, ma sœur, l'extreme & le seul bien,
Que ie requiers : & dont si ie l'obtien',
Le ne faudray à bien te satisfaire,
Et deust ma vie en estre le salaire.*

*Ainsi Didon ses prieres faisoit :
Et tous ces pleurs disoit & redisoit
La triste sœur : mais l'oreille d'Enée
Se fait tousiours plus sourde & obstinée :
Car son destin & Iupiter vainqueur
Ont endurcy la pitié de son cœur.
Et tout ainsi que les freres du Nord,
Alors qu'ilz font d'arracher leur effort,
Comme à l'enuy, par souflers excessifz,
Vng chesne vieil sur les Alpes assis,
Croulent son tronq d'une horrible menace,
Et de fueillars pauent toute la place,
Luy ce pendant, qui la fureur soustient,
Dessus vng roc immobile se tient,
Et vers le ciel autant sa teste dresse,
Comme aux enfers sa racine il abaisse :*

*Non autrement par importunes larmes
Ce grand Seigneur soustient diuers alarmes,
Deça dela, & son graue souci
Presse au dedans vng regret adouci.
Le cœur est ferme, & les pleurs espanduz
Coulent en vain, sans profit despenduz.*

*Ores Didon la pauure malheureuse,
Par les destins horriblement paureuse,
Requiert la mort, & luy est ennuieux
De regarder la grand' voute des cieux.
Et ce qui fait qu'elle a plus grand' enuie
D'abandonner cete commune vie,
C'est qu'en offrant les dons accoutumez
Sur les autelz sainctement parfumez,
Elle apperçoit, ô chose horrible à croire !
L'eau consacrée estre de couleur noire :*

*Et voit encor', que les vins espanchez
De sang meurtri sont noirciz & tachez.
Elle sans plus s'apperceut de cela,
Qu'à sa sœur mesme onques ne reuela.*

*Vng autre signe encor l'espoüantoit :
C'est qu'au dedans de son palais estoit
A son mary antique dedié
Vng temple sainct, de marbre edifié,
Qu'elle honnoroit de toizons blanchiffantes,
Et l'ymbrageoit de feuilles verdiffantes.
De la sortoient ie ne sçay quelles vois,
Et luy sembloit entendre quelque fois
De son mary la voix, qui l'appeloit,
Lorsque la nuit du ciel se deualoit.
Elle oit encor' sur le haut du repaire
Se lamenter le Hybou solitaire .
Et au milieu des nocturnes tenebres
Trayner en long ses complaints funebres.
Puis des Deuins les resposes terribles
De plus en plus par menaces horribles
L'espoüantoient : & quand il anuytoit
Le fier Enée en songe l'agitoit.
Toufiours luy semble estre seule egarée
En son dormant : & des siens separée
Par longs sentiers chercher à grande peine
Ses Tyriens en la deferte plaine.*

*Comme Panthée, alors que son erreur
Voit des Fureurs l'espoüantable horreur
En vng troupeau, & qu'à ses yeux il semble
Voir deux soleilz, & deux Thebes ensemble :
Ou tel, qu'on voit le filz d'Agamemnon,
(Qui maint théâtre a rempli de son nom),
Alors qu'il fuyt de sa mere enflammée
Les noirs serpents, & la torche allumée :
Et qu'à sa porte est assize sans cesse
Des trois Fureurs la bande vangereffe.*

*Donques apres qu'elle a conceu la rage,
Et arresté la mort en son courage,*

Elle discourt & le tems & la forme
 D'exécuter ce conseil tant enorme :
 Couure son cœur sous vng visaige feind
 Et serenant son front d'vng nouveau teind,
 Par vng espoir, qu'au dehors elle porte,
 Sa triste sœur aborde en telle sorte :

P'ay descouuert (refiouis-toy ma sœur
 Auecques moy) vng moyen prompt & seur
 Pour ce cruel à mon amour attraire,
 Ou pour du tout de l'amour me distraire.
 Pres du riuage, ou le tombant soleil
 A chef courbé se retrouue au sommeil,
 Vne gent More aux derniers lieux se ticnt,
 La, ou Atlas le porte-ciel soustient
 L'ardent effeul, sur lequel va roulant
 Des astres clers le chariot brulant.
 De la, j'ay veu vne vieille prestresse
 Massilienne, habile enchanteresse,
 Garde du temple aux Hesperides sœurs,
 Qui du miel espendant les douceurs,
 Et les pauoz, qui vont les yeux charmant,
 Souloit nourrir le dragon non dormant :
 Et si gardoit sur les branches sacrees
 Le riche honneur de leurs pommes dorees.

Elle promet par ses vers enchantez
 Rendre les cœurs de l'amour tormentez,
 Ou deslier les captiues pensées,
 Qui de l'amour se trouuent offensées :
 Arrêter court des fleuves la carriere,
 Et destourner les astres en arriere.
 Tu luy verras par ses vers murmurez
 Tirer de nuict les esprits coniurez,
 Mugler sou' toy les tremblantes campagnes,
 Et deualer les fresnes des montaignes.
 Par tous noz Dieux sainctement ie t'assure,
 Et par ton chef bien aimé ie te iure,
 O chere sœur! qu'oultre ma conscience
 De l'art magiq' ie fai l'experience.

*Toy, sans mot dire, au lieu le moins ouuert
De ce palais, fay moy au descouvert
Dresser en poincte vng grand amas de bois,
Et metz dessus les armes, qu'autrefois
Pres de mon liçt laissa ce desloyal,
Les vestemens, & le liçt nuptial,
Par qui ie meurs : car la prestresse veut,
Que tout cela, qui représenter peut
Le souuenir de cet homme cruel,
Soit effacé d'oubly perpetuel.*

*Elle se teut : & sa coupable audace
En mesme instant luy fait palir la face.*

*Anne pourtant ne croit, que la Princesse
De son trespas le sacrifice dresse,
Ou qu'elle soit maintenant plus fachée
Qu'au parauant par la mort de Sichée,
Elle ne peut en son cœur conceuoir
Si grand' fureur : parquoy fait son deuoir
D'exécuter ce qui luy est enioinçt.*

*Mais quand Didon, qui entendoit le poinçt,
Secretement voit la pyle dressée
De boys gommeux, & d'ieuzẽ entassée,
De chappelez le lieu elle enuironne,
Et de rameaux de cyprez le couronne.
Après elle a sur le liçt agensé*

*Les vestemens, & le glaiue laissé,
Auec' l'image, & le protrait d'Enee :
Toute la place est d'autelz entournee.*

*Alors Didon la prestresse nouvelle,
Bien troy'-cent Dieux à haulte voix appelle,
Escheuëlle, & par horribles mox
Inuoque aussi l'Erebe, & le Chaos.
Puis d'Hecaté troy'-foy'-iumelle encore'
Deuotement les trois fronts elle adore,
En espanchant quelques eaux deguiçées,
Qu'elle seinçt d'Auerne auoir esté puyçées :
Et puis on va, pour la faire bouillir,
L'herbe nouvelle à la lune cuillir,*

*Auec' le suc du noir venin terrible.
On cherche aussi cete apostume horrible
Que des cheuaux les meres vont suçant
Dessus le front de leur poulain naissant.*

*Elle tenant la tourte en sa main pure,
L'vng des piedz nud, la robe sans ceinture,
Va protestant à l'entour des autelz
Les feuz du ciel, & les Dieux immortelz,
Coupables seulz du triste sacrifice :
Et s'il y a au ciel quelque iustice,
Qui des amans mal traictez ayt le soing,
Didon encor' l'en appelle à tesmoing.*

*Il estoit nuict, & les membres lassez
D'vn plaisant somme estoient tous embrassez :
Sans bruit estoient les plaines & les boys,
Et feut la mer paisible à cete fois.
C'estoit au poinct, que ia la nuit voylee
Tient le milieu de sa course estoilee,
Quand sur la terre, en l'air, & sur les eaux,
Bestes des champs, & poissons, & oiŕeaux,
Enseueliz d'vng sommeil adouci
Charment du iour le travail & souci :*

*Mais non Didon la triste infortunée,
Qui de regretz sans cesse importunée
Ne sent iamais glisser dedans ses yeux,
Ny en son cœur le doulx present des cieux.
Son mal redouble, & son feu renaissant
Se fait tousiours plus superbe, & puissant.
De son courroux la chaleur tressaillante
Fait ondoyer sa poitrine bouillante,
Et en son cœur, sans loisir, ni repos,
Va retournant tous ces diuers propos :*

*Las, que feray-ie, ô moy pauure laissée !
Doi'-ie chercher ceux qui m'ont pourchassée ?
Et requerir les Nomades maris,
Qu'au parauant i'ai tant mis à mespris ?
Suiuray-ie donq' le Troien partement
Esclaue, & serue à leur commandement ?*

*Pource qu'ilz ont amplement guerdonné
Le bon secours, que ie leur ay donné,
Et que iamais par vng ingrat vouloir
Noz vieulx biensfaiçz n'ont mis en nonchaloir.*

*Mais qui voudra (feins que ie le desire)
Me receuoir compaigne en sa nauire?
Permettront bien ceulx la, qui m'ont moquée,
Qu'auèques eux ie puisse estre embarquée?
Ne congnoi-tu encor' fole Didon,
Le traïstre sang du fin Laomedon?
Et bien pourtant? seule par tant de floz
Suiuray-ie donq' les ioyeux matheloz?
Ou si i'auray, avec' toute ma fuyte,
Les Tyriens compaignons de ma fuyte?
Ceux que i'ay donq' arrachez à grand' peine
Hors de Sydon, faut-il que ie les meine
Auecques moy, esprouer si souuent
La cruauté des ondes, & du vent?
Meurs plus tost, meurs, digne de ce malheur,
Et par le fer destourne ta douleur.*

*O chere seur, que mes pleurs ont troublée :
Par toy ie feu' premierement comblée
De tant d'ennuiç : c'est toy, par qui ma vie
A ce cruel feut premier afferuie.
Que n'ay-ie peu, comme les animaux,
Viure feulette exempte de ces maux?
Ie n'eusse pas telle faulte commise
Et eusse mieux gardé la foy promise
A mon Sichée. Ainsi en ces secrez
Didon alloit sangloutant ses regreçz.*

*Enée adonq' en vne haute nef
Au doulx repos auoit courbé le chef,
Ayant dressé, pour nager promptement,
Tout l'appareil de son embarquement.
Voicy le Dieu sous vng mesme visaige,
Qui luy redouble encores ce messaige.
Mercure estoit en cestuy cy depeinç,
Il en auoit la parole & le teinç,*

La belle taille, & la frizure blefme
 De fes cheueux : c'estoit Mercure mefme.
 Filz de Deeffe en quelle feureté
 Es-tu icy au dormir arresté
 Si longuement ? ne voî-tu point encores
 Les grands dangers, qui t'environnent ores,
 Fol, que tu es ? n'oi-tu point les Zephyres
 Heureusement appeller tes nauires ?
 Elle, qui ia de la mort est certaine,
 D'horrible & grand ie ne ſçay quoy demaine
 En fon courage : & fon ire enflammée
 Fait refloter ſa poitrine allumée.
 Ne fuy'-tu donq' haſtiuement d'icy,
 Or' que tu as le moyen de cecy ?
 Tu verras toſt par force de ramer
 Au tour de toy blanchir toute la mer :
 Et ſur le port les torches flamboyantes
 Eſtinceler à pointes ondoyantes
 De tous coſtez, ſi iuſq'au poinct du iour
 Tu fais encor' en ces terres ſeiour.
 Courage donq', fuy d'une courſe agile :
 Touſiours la femme est legere & fragile.
 Ainſi parlant, l'image de Mercure
 S'entremefla parmy la nuit obscure.
 Enée alors du ſonge emerueillé
 S'est en ſurfault de grand'peur eueillé,
 Huche ſes gens, les incite, & les preſſe.
 Debout enfans, rompez toute pareſſe,
 Ne dormez plus ſur ce riuage eſtrange,
 Et que chacun parmy les banqs ſe range :
 Guindez au maſt. Voicy encor' le Dieu,
 Qui nous incite à partir de ce lieu,
 A deſtacher le tortueux cordage,
 Et à donner la voile au nauigage.
 Nous te ſuyuons, quiconques fois des Dieux :
 Et de rechef, avec' vng cœur ioyeux
 T'obeiſſon' : ſoi's nous donq' ſecourable,
 Et nous eſclaire vng aſtre fauorable,

*O Dieu benin ! Enee en ce disant
 Va deguayner son glaiue treluyfant :
 Et tout soudain par vng reuers, qu'il tire,
 Tranche le cable, ou tenoit le nauire.
 Pareille ardeur tous les autres incite.
 Vng chacun d'eux la fuyte precipite,
 Qui ça, qui la. Les riuies sont desertes,
 Et de vaisseaux les ondes sont couuertes.
 Les mathelotz à fuyte mezurée
 Raclent le doz de la plaine azurée,
 Et renuersez à force d'auiron .
 Font bouillonner l'escume à l'enuiron.
 C'estoit au point, que l'Aurore laissant
 Du vieil Tithon la couche rougissante,
 Auoit desia sur la terre escarté
 Du nouueau iour la premiere clarté :
 Incontinent que par vne fenestre
 La triste Royne aperceut le iour naistre,
 Et qu'elle a veu les Troiennes gallées
 Singler bien loing à voiles egalées,
 Le haure vuyde, & le prochain riuage
 Sans mariniers, tout desert, & sauuaige :
 Elle arracha l'honneur blond de sa teste,
 Et en frappant son estommac honneste
 Trois, quatre fois, d'une fureur mortelle
 Va s'escrier : Par Iupiter (dist-elle)
 Donques ainsi s'en ira sans danger
 Ce desloyal & moqueur estranger ?
 Ne courront point mes armez citoiens ?
 N'iront-ilz point saccaiger ces Troiens
 En leurs vaisseaux ? Sus, sus, portez les flammes :
 Haussez la voile : alez tirer aux rames.
 Que dy-ie ? ou fuy'-ie ? ô moy fole insensé !
 Quelle fureur a troublé ma pensee ?
 Pauure Didon, voicy ton cruel sort,
 Qui maintenant te prononce la mort.
 La mort alors t'eust bien esté grand heur,
 Quand tu soumis ta royale grandeur*

*A ce meschant. C'est la dextre, & la foy
 De cetui la, qui porte avecques foy
 Ses dieux priuez, & qui se donne los
 D'auoir porté son vieil pere à son dos.
 Que n'ay-ie donq' ses membres destranchez ?
 Que ne les ay-ie en la mer espanchez ?
 Tué ses gens ? & pour mieux me vanger,
 Que ne luy ay-ie Ascaigne fait manger ?
 Mais du combat le fort douteux estoit.
 Et bien pourtant ? de qui s'espoüentoit
 Mon cœur desia de mourir appresté ?
 P'eusse le feu dans les tentes porté,
 Et dans les nefz : i'eusse esteinct filz & pere :
 Toute la race, & famille estrangere
 Dedans le feu i'eusse precipitée,
 Et puis dessus ie me feusse ietée.*

*Soleil, qui vois toutes choses humaines :
 Et toy Iunon, coupable de mes peines :
 Toy Hecaté par les cantons hullée,
 Quand dessus nous la nuit est deualée :
 Raiges d'enfer, que la vengeance attize,
 Et vous les Dieux de la mourante Elize,
 Ie vous supply, que mon dueil vous incite
 A la pitié, que mon malheur merite,
 Oyez cecy, & receuez mes plaintes.*

*S'il est requis les riués estre attaintes
 Par ce meschant, si Iupiter le veut,
 Qu'il soit ainsi, puis qu'autrement ne peut :
 Mais ie vous pri' que ce malicieux
 Soit guerroyé d'vng peuple audacieux :
 Qu'il soit banny, & que finablement
 Soit arraché du doulx accolement
 De son Iulle, & que la mort cruelle
 De ses plus chers luy soit continuelle :
 Voise au secours, & apres s'estre mis
 Dessou' les lois de ses fiers ennemis,
 Iamais ne soit de son sceptre assure,
 Ny du plaisir du iour tant desiré :*

*Mais bien sa mort deuance la nature,
Et soit priué de toute sepulture.
Cecy ie prie, & avecques mon sang
Ces derniers motz ie pouffe hors du flanc.*

*Vous Tyriens, ayez en souuenir
D'exercer hayne & guerre à l'aduenir
Sur les neueux d'vng tel sang demourez,
Et de ce don mes cendres honnorez.
Nulle amitié entre vous puisse naistre.
Sors de noz oz toy, quiquonques dois estre
Nostre vangeur, & t'oblige' par vœu
De guerroyer & par fer & par feu
Les successeurs de la race Troienne.
Or' à iamais, en quelque temps que vienne
Nostre pouuoir l'vng avec' l'autre estriue,
Flot contre flot, & riue contre riue,
Camp contre camp, alarmes contre alarmes,
Et tousiours soient les deux peuples en armes.*

*Après ces motz, son vagabond esprit
A tournoyer de tous costez se prist
Diuersement, & sans cesse taschoit
A se priuer du iour, qui luy fachoit.
Adonq' elle a promptement depesché
Barce, qui fut nourrice de Siché,
(Car elle auoit en sa terre ancienne
Laiissé les oz & cendres de la sienne).*

*Fay venir Anne, ô ma nourrice chere !
Dy' qu'ell' s'arrouze avec' eau de riuiere :
Ameine aussi les offrandes monstrées,
Et les brebis à l'autel consacrées.
Toy mesmes fay que ta teste soit ceinte
Deuotement d'vne templette saincte.
Depesche donq : paracheuer ie veux
Au Dieu d'enfer mes bien commencez vœuz,
Oster mon cœur de ce facheux lien,
Et mettre au feu l'amour Dardanien.
Parlant ainsi, Barce qui s'apprestoit,
D'vn pas vieillart son allure hastoit.*

Mais ce pendant, Didon fiere & terrible
 Pour le remords de son conseil horrible,
 Tournant des yeux la prunelle sanglante
 Deça, delà : & sa ioe tremblante
 Entre-tachée, avec' pasle couleur,
 Signe mortel de son prochain malheur,
 Aux lieux secrez entre par violence,
 Et en fureur sur la pyle s'eslance :
 Ou le Troien glayue elle a desgainé,
 Qui ne feut pas à telle fin donné.
 Puis auoir veu les Troiens vestemens,
 Et de son liç les congnuz ornemens,
 Toute esploree, & lente sur sa couche,
 Ses derniers moꝝ fist sortir de sa bouche :
 Douce despouille, alors qu'il feut permis
 Par les destins, & par les Dieux amys,
 Reçoy ceste ame, & de tant de soucy
 Deslie moy. J'ay vescu iusq'icy,
 Et de mes ans le cours ay reuolu
 Tel que Fortune ordonner l'a voulu.
 Ores de moy la grand' Idole errante
 Sera bien tost sou' la terre courrante.
 Vne cité i'ay fondé de ma main,
 J'ay veu mes murs : i'ay dessus' mon germain
 Vangé le sang, & la mort doloieuse
 De mon mary ; heureuse, ô trop heureuse !
 Si des Troiens les nauires fuytiues
 N'eussent iamais abordé sur noꝝ riues.
 Ainsi parla : & sur la couche aymée
 Ayant les yeux, & la bouche imprimée,
 Mouron'-nous²⁰⁰ donq' d'une mort si cruelle
 Sans nous vanger ? mais mouron' (ce dist elle)
 Ainsi, ainsi il me plaiſt de mourir,
 Et promptement sou' les ombres courir.
 Ce fier Troien bien loing dedans la mer
 Voye le feu, qui me va consommer,
 Et porte encor' avec' toute sa troupe

De nostre mort le plaisir & la coulpe.

*Elle auoit di& : & ses femmes l'ont veue
Parmy ces mo& sur le fer estendue :*

*Les bra& espars, & le glayue escumeux
Rouge du sang bouillonnant, & fumeux.*

*Vne clameur confusement meslée
Iusq'au' plus haulx estaiges est volée
En eclattant : & le bruit excité*

Court en fureur par toute la cité.

*Les hullemens des femmes gemissantes
Hurtent le toi& des maisons fremissantes :*

*Et du hault cry, qui par la ville tonne,
La terre en tremble, & le ciel en rebonne :*

*Non autrement que si les ennemis
Estoient en Tyr, ou en Carthaige mis,*

*Et que le feu tournoyast furieux
Par les maisons des hommes & des Dieux.*

*Voicy la sœur de son sens desuoyée,
Du soudain cours, & du bruit effroyée :*

*Qui son visaige aux ongles violant,
Et sa poi&rine à coups de poing foulant*

*Par le milieu se ru& pesle mesle,
Et de bien loing Didon mourante appelle :*

*Auoy'-tu donq' telle fraude conceue?
O chere sœur ! m'as-tu ainsi deceue?*

*Ce feu, ce boys, ces beaux autel& secre&
Me dresseoient-il& tant de pleurs & regre&?*

*De quoy premier me flaindray-ie de toy?
N'as tu daigné t'accompagner de moy,*

*Qui suis ta sœur? Ta vie exterminée
M'eust appelé à mesme destinée.*

*Mesme douleur, mesme fer & trespas
Et l'une & l'autre eust enuoyé la bas.*

*Auoy'-ie donq' huché à pleine vois
No& Dieux de Tyr? auoy'-ie tant de bois*

*Auec' ces mains en vng monceau reduis,
Pour te laisser? cruelle que ie suis.*

*Ta mort, ô sœur ! en ruyne delaisse
Moy, ta cité, ton peuple, & ta noblesse.
Donnez de l'eau : ie laueray la playe :
Et si encor' le cœur mourant essaye
De halleter, ma bouche mettra peine
D'en recueillir la defaillante haleine.*

*Ainsi parlant, sur le hault se transporte :
Et reschaufant sa sœur ia demy-morte
Entre ses bras, d'un long gemissement
Le sang meurtry dessechoit doucement.
Didon encor' voulut dresser en hault
Les yeulx mourans . mais l'esprit luy deffault,
Et de son cœur la playe trop voisine
En elançant luy pince la poitrine.
Trois fois son bras sous elle se courba :
Et par trois fois sur le liçt retumba.
Elle a cherché d'une errante paupiere
De nostre iour la tant douce lumiere,
La vœue au ciel bassement esleuee,
Puis a gemy apres l'auoir trouuee.*

*Voyant cecy Iunon la tou'-puissante,
Prenant pitié de ceste languissante,
Transmist du ciel Iris, pour ieter hors
L'esprit rebelle attaché dans le corps :
Car pour autant, que de mort naturelle
Ne perissoit, mais par fureur nouvelle
Deuant ses iours, la Royne du bas monde
N'auoit couppé sa cheueleure blonde,
Et à l'Enfer de Styx enuironné
Son chef encor' n'auoit point condamné.*

*Donques Iris aux ailes rougissantes
Traynant au ciel mille couleurs naissantes
Par les rayons de la flamme opposée,
D'vng loingtain vol sur le chef s'est posée.
Ce triste vœu de par Junon la grande
Au Dieu d'enfer ie porte pour offrande :
Te separant d'auq' ce cors humain.*

Elle parle ainsi : puis de sa dextre main

*Tranche le poil : la chaleur s'auala,
Et l'ame au vent parmy l'air s'en alla.*

FIN DV QVATRIESME LIVRE DE L'ENEIDE
DE VERGILE.

COMPLAINTÉ DE DIDON A ENÉE,

PRINSE D'OVIDE.

*Comme l'oizeau blanchissant,
Languissant
Parmy l'herbette nouvelle
Chante l'hymne de sa mort,
Qui au bort
Du doux Méandre l'appelle :
Sans espoir de te pouuoir
Emouuoir,
Mes complaints ie reueille :
Car aux ingrates douleurs
De mes pleurs
Les Dieux font la sourde oreille.
Mais ayant perdu l'honneur
Du bonheur,
Que la chasteté merite,
De perdre encor' mes escriz
Et mes criz,
C'est vne perte petite.
Tu veux tes voiles hauffer,
Et laisser
Didon, que l'Amour afole,
Les vens qui l'emporteront,
Sousteront
Tes voiles, & ta parole.*

*Tu veux delier aux eaux
 Tes vaisseaux,
 Et ce qui vers moy te lie :
 Suyuant par floz estrangers
 Les dangers
 De l'incongnue Italie.
 De Carthage ne te chaut,
 Qui si haut
 Commence à dresser la teste.
 Tu cherches ce qui est loing,
 Et n'as soing
 De ta prochaine conqueste.
 Le bien assure tu fuis,
 Et poursuis
 Vne incertaine entreprise.
 Autre terre est ton soucy :
 Cete-cy
 T'est sans nulle peine aqoise.
 Et quand là tu paruiendrois,
 Par quelz drois
 En auras tu iouissance?
 Comment pourra l'etranger
 Se ranger
 Dessou' ton obéissance?
 Il reste vne autre Didon
 Pour guerdon
 D'vne autre amour commencée.
 Il te reste vne autre foi,
 Qui par toy
 Puisse encor' estre faucée.
 Quand auras tu, ó Troien !
 Le moyen
 De fonder vne Carthage?
 Quand verras tu d'vne tour
 Tout autour
 L'honneur d'vng tel heritage?
 Et quand bien tout seroit fait
 A souhait*

*Selon l'entreprise tienne,
 Quelle femme en amitié
 A moitié
 Aprochera de la mienne?
 Comme le tizon gommeux
 Tout fumeux
 De soufre, & de cire ardente,
 Le me consume : & l'amour
 Nuit & iour
 Mon Enée me presente.
 Vray est, qu'il est entaché
 Du peché
 D'une ingrante conscience :
 Et tel, si fole n'estoy,
 Que deuroy
 En euter l'alience.
 Mon cœur pourtant le reçoit,
 Bien qu'il soit
 Vers moy de mauuais courage :
 Mon amour fait plus d'effort,
 Quand plus fort
 Le me plain' de son outrage.
 Venus, donne moy le don
 De pardon,
 Qui suis de ton filz compaigne :
 Et toy aussi, ieune archer,
 Fai' marcher,
 Ton frere sou' ton enseigne,
 Ou moy, qui ne trouue amer
 L'art d'aymer :
 Celuy qui me faiçt amante,
 Qu'il me donne seulement
 Argument
 D'aymer ce qui me tormente.
 Le me trompe, & cestui-cy
 Vante ainsi
 Faulcement son haut lignage :
 Car son cœur ne porte point*

D'vng seul poinct
 De sa mere tesmoignage.
 Les pierres, les mons, les bois,
 Que tu vois
 Sur haulx rocꝝ prendre accroissance,
 Et les animaux plus fiers
 Voluntiers
 Sont autheurs de ta naissance :
 Ou ceste mer, que souuent
 Par le vent
 Ores tu vois agitée :
 Et dont ton audace encor'
 Ne craint or'
 La violence irritée.
 Ou fuy'-tu? voicy l'hyuer
 Arriuer,
 L'hyuer me soit fauorable.
 Oy le bruit que les vens font
 Jusq'au fond
 De la mer inexorable.
 Redeuable laisse moy,
 Non à toy
 (Ce que pourtant ie demande),
 Mais aux ondes, & au tems,
 Dont j'attens
 Vne humanité plus grande.
 Ie ne suis de si hault pris
 (Ce mespris
 Plus superbe ne te face)
 Que doiues, pour m'euitier,
 Te ieter
 Au danger, qui te menace.
 Tu nourris vne rancœur
 En ton cœur
 Vray'ment precieuse & chere,
 Si pour de moy t'etranger,
 Le danger
 De mort t'est peine legere.

*Les vens, qui tost cesseront,
 Laisseront
 D'une carriere assurée
 Le verd Triton galoper,
 Et couper
 Le dos de l'onde azurée.
 O que ton cœur endurci
 Peust ainsi
 Adoucir vng peu son marbre !
 Je croy qu'il s'adoucira,
 Ou sera
 Plus dur que le cœur d'vng arbre.
 Quoy, si congnu tu n'auois
 Mile fois
 De la mer l'impacience ?
 Veux tu à ce Monstre fier
 Te fier
 Apres telle experience ?
 Et quand Neptune apaizé
 Plus aizé
 Se promettroit à ta fuyte,
 Sur l'eau mile autres malheurs
 De douleurs
 Traynent vne longue fuyte.
 Celuy, qui a pariuré,
 Assuré
 Defus la mer ne doit estre :
 La mer doit estre la peur
 Du trompeur,
 Qui a dementi sa dextre.
 Mesme' ayant ozé facher
 L'enfant cher
 De Venus : car Citherée
 Qui sur les eaux a credit,
 Comme on dit,
 Est fille de la marée.
 Je crain' nuyre à qui me nuyt :
 Et destruyt*

*Ne veux voir, qui m'a destruyte.
J'ay peur que mon ennemy
Soit parmy
Les floz de la mer depite.
Vy, ie te pry', car mes yeux
Ayment mieux
Pour la seule absence tienne,
Que pour ta mort faire deul :
Toy donq' seul
Sera cause de la mienne.
Feins (Dieu t'engard' toutesfois)
Que tu soi's
Surpris d'vng soudain oraige :
Quel esprit te demou'ra,
Que dira
Le secret de ton couraige ?
Tu viendras à resentir
Le mentir
De ton pariure artifice :
Et Didon qu'aura defait
Le forfait
De la Troienne malice.
Mile furieux remors
Viendront lors
Representer à ta vëue
Les cheueux s'esparpillans,
Et sanglans,
De ton epouze decëue.
J'ay par mon iniquité
Merité
Tout cecy, & la tempeste
Dont ce nauire est batu
(Diras tu)
Ne menace que ma teste.
Donne espace à la rigueur
De ton cœur,
Et de la mer violente :
Ton cours, qui seur se fera,*

Ce fera
 L'vzure de ton attente.
 Ne pren point de moy pitié,
 L'amitié
 D'Iûle sans plus t'emeue.
 C'est bien assez que le tort
 De ma mort
 En tes beaux titres se treuve.
 Que t'a Iûle mefait ?
 Qu'ont forfait
 Les Dieux familiers de Troye ?
 Ceux, qu'arracher on a veu
 Hors du feu,
 Seront des ondes la proye.
 Mais ilz ne sont avec' toy,
 Cœur sans foy,
 Quoy que tu en face' myne.
 Ni eux, ni ton pere agé
 Ont chargé
 Ta laborieuse eschine.
 Tout est faux : ta langue aussi
 N'a icy
 Sa belle science aprise.
 A telz mielleux appas
 Je n'ay pas
 Esté la premiere prise.
 Si d'enquerir il te plaist
 La ou est
 La mere du bel Ascaigne :
 Seule, elle est morte d'ennuy
 Par celui,
 Duquel elle estoit compaigne.
 Ces beaux contes i'escoutoy
 Dont i'estoy
 Bien digne d'estre decëue :
 Padoucy par mon erreur
 La fureur
 De la peine, qui t'est deue.

*Les Dieux, dont tu es muni,
T'ont puny,
Tes pechez te font la guerre :
Car c'est le septieme eté,
Qu'as esté
Errant par mer, & par terre.
Je t'ay laissé prendre port
A mon bort,
Que maint rampart enuironne.
A vng fuytif incongneu,
Pauure, & nu,
J'ay fait part de ma couronne.
Plût à Dieu que des bienfaicts,
Que t'ay faicts,
Je me feusse contentée :
Et que le secret plaisir
Du gezir
Ne m'eust d'honneur exemtée.
Ce iour me feut malheureux,
Quand au creux
D'une cauerne sauuaige,
Me trouuay de bonne foy
Auec' toy,
Fuyant le soudain oraige.
Des nymphes les longues vois
Celle fois
Sembloyent huller l'Hymenée :
Les furies l'ont sonné,
Et donné
Le signe à ma destinée.
Puny moy, ô l'ancien
Honneur mien,
Violé vers mon Sichée :
Ou la mort, qui ia me fuyt,
Me conduyt
De grand' vergongne entachée.
J'ay en vng temple sacré
Consacré*

De Siché' la protraiture :
De blanches toyzons est ceinct
Ce lieu sainct,
Et tapissé de verdure.
Vne vois sortant de la
M'apella
Quatre fois en cete eglise :
Et i'ouy, que mon espoux
D'vng son doux
Me dist, vien ma chere Elize.
Je vois la mort esprouuer,
Pour trouuer
Celuy, que seul ie doy suyure.
Las ! mais i'ay trop attendu :
J'ay perdu
L'honneur, qui me faisoit viure.
Pardonne moy, ie te pry',
Cher mary,
Car la celeste noblesse
De celuy qui a surpris
Mes esprits
Doit excuzer ma foiblesse.
Sa mere, qui tient des cieux
L'vn des lieux,
Son doux filz, & son vieil pere,
Ne me promettoient de luy
Tant d'ennuy,
Et d'inconstance legere.
Si Didon errer deuoit,
Elle auoit
Trouué argument capable.
Adiouste encores la foy :
Lors ie croy,
Que ie ne seray coupable.
Toufiours mes soucis cuyzans
De mes ans
Ont la carriere suyue :
Le destin, qui tant me nuyt,

*Me poursuyt
Iusqu'aux bornes de ma vie.
Mon mary, deuant les yeux
De noz Dieux
Fist de sang la terre humide :
Et mon auare germain
De sa main
Fit ce cruel homicide.
Laiissant la terre, ou enclos
Sont les oz
De Siché', ie pris la fuyte,
Fuyant par diuers erreurs
Les fureurs
De la fraternelle fuyte.
Ie vins l'estranger suyuant,
Me sauuant
Et de mon frere, & de l'onde.
Le lieu, que donné ie t'ay,
I'achetay :
Et ceste vile i'y fonde :
La ramparant à l'entour
D'vng long tour
De tours & murailles fortes :
Qui font peur deça dela
A ceulx là,
Qui sont voiçins de nos portes.
Pour vne femme chasser,
Se dresser
Ie voy vne forte guerre.
Voire, & si foible ie suis,
Que ne puy
Quasi deffendre ma terre.
A mil' poursuyuans i'ay pleu,
Qui n'ont peu
A mon alience atteindre :
Et voyant vng incongnu
Mieux venu,
Ore' ont cause de se plaindre.*

Que n'as-tu, ô inhumain,
 En la main
 D'Iarbe liuré ma vie,
 Puis qu'à ta meschanceté
 J'ay esté
 Si longuement afferuie ?
 Mon frere aussi qui se deult,
 Baigner veult
 En mon sang la mesme pointe,
 Qui au flanc de mon epoux
 Par mains coups
 Feut si cruellement iointe.
 Mets ius tes Dieux : tu ne dois
 De tes dois
 Souiller la chose sacrée.
 L'honneur que les vicieux
 Font aux Dieux,
 Aux Dieux voluntiers n'agrée.
 Si la main, qui les sauuoit,
 Leur deuoit
 Faire apres vng si grand blâsme :
 Je pense qu'ilz voudroient or'
 Estre encor'
 Parmy la Troienne flamme.
 O deloyal ! tu me fuys :
 Et ie fuys
 De ton fait (peut estre) enceindte :
 Vne partie de toy
 Dedans moy
 De mes entrailles est ceindte.
 Le pauuret, qui perira,
 Sentira
 Le fier destin de sa mere :
 Et tu feras, ô menteur !
 Seul auteur
 De son infortune amere.
 Ainsi le maternel sort
 Rendra mort

Le petit frere d'Ascaigne :
Mon corps, & le sien, au moins
Seront ioindz
Par vne peine compaigne.
Si ton partir de ce lieu
Vient de Dieu,
Je voudroy', qu'il eust encore'
Daigné tes vaisseaux garder
D'aborder
Dessus le riuaigne More.
C'est ce Dieu, qui iour & nuit
Te conduit
A la mercy de Neptune :
C'est luy, qui t'a fait ainsi
Iusqu'ici
Courir si longue fortune.
Si telz que du temps d'Heclor,
Restoient or'
Les fiers Pergames de Troye,
Si ne deurois tu pourtant
Voguer tant,
Pour en retrouver la voye.
Quand paruenue tu seras,
Tu n'auras
Trouué ton beau Simoente :
Mais le Tybre furieux,
Qui les yeux
Des estrangers espoüante.
Et veu la longueur du tems,
Que tu tens
A la fin de ce voyage,
Tu grizonneras ainçois
Que tu soi's
Au bout de ton nauigage.
Fay-toy donq, pour le plus seur,
Posseffeur
Du peuple, & de la richesse,
Que t'amenay de Sydon.

*C'est le don,
 Duquel ie te fai' largesse.
 Pren l'or de Pigmalion,
 Ilion
 En ta Carthaige transporte :
 Et le sceptre Tyrien
 Comme tien,
 En main plus heureuse porte.
 Si tu defires trouuer,
 Ou prouuer
 Ta force aux armes adextre :
 Si ton Iule de foy
 Quiert de quoy
 Faire trionfer sa dextre :
 Pour vaincre, il n'est ia besoing,
 Que plus loing
 Voize chercher les alarmes :
 En ce lieu trouuer on peut
 Ce qu'on veut,
 Soit ou la paix, ou les armes.
 Mercy, mercy ie te cry ;
 Et te pri'
 Par les fleches de ton frere,
 Par ceux, qui te veulent mieux,
 Par tes Dieux,
 Et par l'ame de ton pere.
 Ainsi aux tiens desormais
 Pour iamais
 La fortune soit humaine :
 Et les combas Phrygiens,
 Dont tu viens,
 Soient les bornes de ta peine.
 Ainsi tous les iours prefix
 A ton filz,
 Leur terme heureux accomplissent :
 Et d'vng paisible repos
 Les vieux oꝝ
 D'Anchise reposer puissent.*

Helas, montre toy plus dous
Enuers nous,
Qui sommes la maison tienne.
Qu'ay-ie fait, que trop aimer,
Si blâmer
Tu veux quelque offence mienne?
Pour mien ie ne reconnoy
Le terroy
De Mycenes, ou de Phthie :
Mon pere & mari ne sont
Ceulx qui ont
Suiuy la Greque partie.
Si espouze me nommer
T'est amer,
Le tiltre d'hostesse i'aye,
D'amyé, ou d'espouze, non :
Fy du nom,
Pourueu que tienne ie soye.
Je sçay le vent Lybien,
Je sçay bien
Quelz flots ceste coste baizent :
Ces flots (si tu ne l'entens)
Certain temps
Se courroussent, & s'apaizent.
Quand le bon vent soufflera,
On pourra
Faire voyle à la bonne heure :
La nef au port attendant'
Cependant
Parmy la glage demeure.
Commande moy t'auertir
Du partir,
Ores que tu le desires :
Ton cours ie n'arresteray,
Mais feray
Lascher la bride aux nauires.
Tes gens des trauaux passez
Sont lassez :

*Tes nefz demy-r'acoutrées,
 Auant ton departement
 Promptement
 Pourront estre calfatées²⁰⁷.
 Pour tout le passé plaiçir,
 Et deçir
 De mieux meriter ta grace :
 Pour l'espoir qui m'estoit né,
 D'Hymené',
 Je requiers vng peu d'espace.
 En ce pendant, que la mer,
 Au ramer
 Fera ses eaux mieux traitables,
 La douleur de iour & iour,
 Et l'amour,
 Me seront plus equitables.
 Si non, tuër ie me veux,
 Tu ne peux
 M'estre longuement rebelle.
 O qu'eusse' tu le pouuoir
 De me voir
 Faisant ma plainte mortelle !
 Mes yeux, comme deux ruisseaux,
 De leurs eaux
 Mouillent la Troienne espee,
 Qui bien tost fera du sang
 De mon flanc,
 En lieu de larmes, trempée.
 Mon Dieu, que tes beaux presens
 Sont duifans
 Au fait de mon entreprise !
 Tu as dressé tout expres
 Les apprez
 De ma mort, à peu de mise.
 Le coup, qui me bleffera,
 Ne fera
 Le seul, qui mon cœur entame :
 Car des amoureux attraiç*

*J'ay les traix
 Bien auant dedans mon ame.
 Ma sœur Anne, Anne ma sœur
 Tesmoing seur
 De ma piteuse auanture,
 Tes yeux bien tost pleureront,
 Et feront
 L'honneur de ma sepulture.
 Celuy qui la bastira,
 N'inscrira,
 ELIZE DE SICHÉ' FEMME :
 On y lira seulement
 Breuement
 Les vers de cet Epigramme :*

ENÉE A DE CESTE MORT,
 A GRAND TORT,
 DONNÉ LA CAUSE ET L'ESPÉE:
 LA MISERABLE DIDON,
 DE CE DON
 A SA POITRINE FRAPÉE.

SVR LA STATVE DE DIDON,

PRINS D'AVSONE.

*Passant, ie suis de Didon la semblable,
 Tirée au vif d'vng art emerueillable.
 Tel corps i'auoy, non l'impudique esprit,
 Qui feintement par Vergile est descrit :
 Car onq' Enée, onques les nefz Troyennes
 Ne prindrent port aux riués Libyennes :*

*Mais pour fûir d'Iarbe la fureur,
 Mon estomac pudique n'eut horreur
 Du chaste fer, dont ie fu' transpersee,
 Non d'une rage, ou amour offensée.
 De telle mort me plaist bien le renom,
 Puis qu'en viuant ie n'ay blessé mon nom.
 P'ay veu mes murs, i'ay vangé mon Sichée :
 Puis de ce fer ma poitrine ay fichée.
 Qui t'auoit donq', ó Vergile, incité
 D'estre enuieux sur ma pudicité?
 Croyez, lecteurs, cela que les histoires
 Ont dict de moy : non les fables notoires
 De ces menteurs, qui d'art laborieux
 Chantent l'amour des impudiques Dieux,
 Apropriant à la diuine essence
 Des corps humains l'imparfaicte naissance.*

LA MORT DE PALINVRE.

DV CINQVIESME DE VIRGILE.

*Mais ce pendant Venus de dueil attainte
 Degorge ainsi à Neptune sa plainte :
 Le fier desdaing, l'insatiable raige,
 Qui de Iunon tourmente le couraige,
 Que la pitié ny la longue saison,
 Ny Iupiter n'ont sceu mettre à raison
 Et que les sorts mesmes n'ont peu plier,
 Me font (Neptune) vn chascun supplier.
 Auoir parmi les peuples Phrygiens
 Rongé, mangé les murs Dardaniens,
 Auoir trainé par tout genre de peines
 Cruellement les reliques Troyennes,*

*Ne luy suffist, mais son courroux enclos
Poursuit encor' leurs cendres & leurs os.*

*De sa fureur la cause ie n'entens,
Tu m'es tesmoing combien puis peu de temps
Elle agita d'oraige furieux
L'onde Libyque : elle mesla aux cieus
Toutes les mers, & osa ceste fole
Mettre (ô forfait) les tempestes d'Eole
Ou tu es Roy. Les Troyennes Gallées
Par son moyen vilainement bruslées,
N'aguere' aussi furent mises en proye
A la fureur des matrosnes de Troye,
Forçans les miens de laisser en arriere
Leurs compaignons, en prouince estrangere.
Au demeurant, ie te pry que tes eaux
Donnent passaige au reste des vaisseaux,
Et que mon filz (au moins s'il est permis,
Et les destins ces murs luy ont promis)
Puisse aborder au Tybre Ausonien.*

*Alors respond le filz Saturnien
Roy de la mer : Tu peus, ô Cytherée,
Estre par tout en mon regne assuree,
Dont tu nasquis, & ie merite aussi
Que de ma foy tu estimes ainsi,
Moy, qu'on a veu tant de fois reprimer
Telles fureurs du ciel & de la mer :
Et si n'ay eu (Xante m'en soit tesmoing,
Et Simois) sur terre moindre soing
De ton Enée, alors qu'on veid Achille
Chasser les tiens, & que sa course agile
Contre les murs demy-mors les pressoit,
Lors qu'à milliers son braz les meurtrissoit,
Et que les corps, les canaulx remplissans,
Bouchoient la voye aux fleuves gemissans,
Et que les eaux de Xante ne couloient
Dedans la mer, ainsi qu'elles fouloient.*

*Alors i'ostay sous vne nue vuide
Ton filz Enée au superbe Pelide*

Plus favori des armes & de nous,
 Bien que voulusse alors dessus-dessous
 Verfer les murs de Troye pariurée,
 Dont ie l'auois moymesmes emmurée.
 Ce bon vouloir est encor' arresté
 Dedans mon cœur, ton filz en feureté
 (Chasse ta peur) conduira ses nauires
 Au port d'Auerne, ainsi que tu desires.
 Vn seul sans plus dans la mer perira,
 Vn seul sans plus pour le reste mourra.
 Incontinent que le Pere eut ainsi
 Le cœur ioyeux de Venus adoulci,
 Ses fiers cheuaux il attéle, & embouche
 D'escumeux freins leur braueté farouche,
 Lasche la resne, & à bride aualée,
 Raze le hault de la plaine salée
 Sur son char bleu : les slotz incontinent
 Se sont planez, deffous l'esseul tonnant
 La mer s'vnist, les vents audacieux
 Fuyent parmy le grand vague des cieux.
 Voici apres vn horrible exercite
 De grands poissons : Glauque, & sa blanche suyte,
 Et Palemon, & Phorce avec sa troupe,
 Et les Tritons à la legere croupe.
 Sur l'aisle gauche estoit l'onde couppée
 Deffous Thetis, Melite & Panopée :
 Nifée aussi à leur bande salie,
 Avec' Spion, Cymodoce, & Talie.
 La gayeté à son ranc retournée
 Chatouille icy le cœur douteux d'Enée,
 Il fait soudain ses vaisseaux enuoiler,
 Guinder au mast, les verges estaler.
 Chacun se prent à tendre le cordaige,
 Et à donner la voile au nauigaige,
 Ores à dextre, or' à fenestre, & ores
 Croisent bien hault les antennes encores.
 Lors vn bon vent vint empouper la flote,
 Au front estoit Palinur' le Pilote,

Qui d'auirons vn grand nombre menoit :
Tous vont fuiuant la route qu'il tenoit.

La de la nuit la moyteuse carriere
Touchoit du ciel la moyenne barriere,
Et les nochers d'vn doux somme allechez
Estoient de ranc soubz les rames coucheꝝ,
Quand le sommeil des estoilles coulant
L'air tenebreux esclaircit en volant,
Pour t'abuser, & d'vn somme trop dur
Charmer tes yeux, ó pauure Palinur',
Ne meritant vn si triste mechef.

Lui donq' assis au plus hault de la nef
De Phorbe prist la parole & la grace.

O Palinur', la Iasienne race,
Noꝝ vaisseaux ont le vent & la marée,
La saison est au repos preparée,
Repose toy, & tous ennuiꝝ chasseꝝ
Au long trauail emble tes yeux lasseꝝ,
En cependant ie feray ton deuoir.

Lors Palinur' à peine ayant pouuoir
D'entr'ouuir l'œil : veulx tu donq' que i'ignore
La mer paisible, & ses doux flots encore?
Que ie me fie à ce fier monstre ici?
Comment veulx tu que i'abandonne ainsi
Mon prince Enée à la fraude du vent,
Du temps serain abusé si souuent?

Ainsi parloit au gouuernail fiché,
Et par les yeux aux astres attaché.
Le Dieu alors vn rameau stygieux
Trempe en l'eau du fleuue obliuieux,
Sur vne temple & l'autre secouant,
Luy ferme l'œil vagabond & nouant.
Ce faulx dormir alors non attendu
L'auoit à peine au repos estendu,
Quand dessus luy tumbant le cruel somme
Renuerse en l'eau & gouuernail & homme,
Et avec' luy grande part de la poupe.
Cestuy en vain huche souuent sa troupe,

*Et cestuy la, qui en volant s'enfuit,
D'une aisle prompte en l'air s'esuanouit.*

*La flote alors usant de la fortune
Qu'auoit promis le bon pere Neptune,
Single à plaisir par les humides plenes.
Et ia les nefz costoyoient des Syrenes
Les haulx rochers iadis pleins de dangers,
Et blanchiffans d'offemens estrangers.
L'enroué bruit de l'onde retournée
Tempestoit là, quand le bon Prince Enée
Se sent errer à brides vagabondes.
Lui mesme adonq' par les nocturnes ondes
Seruit de guide à son vaisseau flotant
Sans gouuerneur, & d'un cœur sanglotant
De son amy plaint beaucoup l'aventure.*

*Las il te fault, ô paure Palinure,
Trompé du ciel, & de la mer seréne,
Coucher tout nu sur la deserte aréne.*





LE SIXIEME LIVRE

DE

L'ENEIDE DE VIRGILE

*Ainsi Enee, ayant la larme à l'œil,
De son amy faisoit complainte & dueil :
Puis donne voile, & à course hastiue
Finablement vint surgir à la riue
De ceste coste, ou les murs Cumeans
Furent fondez par les Euboëans.*

*Deuers la mer la proüe on contreuire,
L'anchre mordant' arreste le nauire,
Et les vaisseaux courbent leurs larges pouppes
Dessus le port ; l'ardeur des ieunes troupes
Sur l'Italie allaiement prent terre :
Qui quiert le feu aux veines d'une pierre,
Qui court aux bois, forts des bestes sauvages,
Et qui encor' enseigne les riuages
Qu'il a trouuez. Mais le deuot Enee
Va visiter le temple Apollinee,
Et l'antre obscur, secret inhabitable
De la Sibylle, au peuple espouantable.
En qui Phœbus, le Delien deuin,
Soufle l'ardeur de son esprit diuin,*

*Luy descourant les choses aduenir.
 Ia les Troiens commencent à venir
 Dedans le bois à Diane sacré,
 Et de Phœbus au saint temple doré.
 Dedale (ainsi que bruit la renommee)
 Fuyant Minos d'aile bien emplumee,
 Dont il osa s'auanturer aux nûes,
 Voga si loing par traces incognues
 Deuers le pol, que d'une agile plante
 Dessus la tour de Cumes il se plante.
 icy rendu, il te sacra les ailes,
 Dont il auoit fait ramer ses aisselles,
 Puis te bastit, ô Phœbus, ce grand temple,
 Ou sur le front du portail on contemple
 La mort d'Androge, & le tribut d'Athenes :
 Sept corps d'ensans, ô miserables peines,
 Et sept encor chascun an se bailloient.
 Là fut le vase, où les sorts se brouilloient :
 Candie aussi à l'opposite on void,
 Qui à l'escart sur la mer s'esleuoit.
 Là fut Pasiphe au taureau supposée,
 Et de deux corps la forme composée,
 Le Minotaure, ardeur pleine de rage,
 Et de Venus abominable ouurage.
 Là fut encor la dangereuse entree
 De mille erreurs au sortir empestree,
 Mais toutefois Dedale ayant pitié
 D'une princesse & de son amitié,
 Desfit l'erreur de ce manoir subtil,
 Les pas douteux guidant avec vn fil.
 Et tu aurois, ô poure Icare aussi,
 Vne grand' part en ce grand œuure cy,
 Si la douleur ne l'eust point empesché.
 Là par deux fois le pere auoit tafché
 De feindre en or ce malheur inhumain,
 Deux fois tumba la paternelle main.
 Bref les Troiens se fussent mis adonq'
 A contempler ces protraicts tout au long,*

Sans l'arriuer de Sibylle, & d'Acate.
 Sibylle estoit la prestresse d'Hecate,
 Et d'Apollon. Glauque fut pere d'elle,
 Et par son nom Deïophebe s'appelle.
 Ceste saison (dist-elle au prince Enee)
 A ces protraicts ne veult estre donnee,
 Il vaudroit mieux des indontez troppeaux
 Sacrifier maintenant sept taureaux,
 Avec autant de brebis impolües
 Selon la loy du sacrifice esleües.
 Apres ces mots, promptement on se dresse
 Au sacrifice enioint par la prestresse,
 Qui les Troiens appelle en ce grand temple
 Caué au flanc d'un rocher large & ample
 En forme d'antré, à cent huis & obstacles,
 Qui par cent vois respondent ses oracles.

On estoit ia sur le sueil, quand tout-hault
 La vierge dist : C'est maintenant qu'il fault
 Du sort futur la responce obtenir :
 Voicy le Dieu, voicy le Dieu venir.
 Criant ainsi au deuant de la porte,
 Sa face n'eut les traiçts de mesme sorte,
 Ny mesme teinçt : ses cheueux herissez
 Dessus le chef ne se tindrent presseç,
 Ains sa poitrine haletante de rage
 Horriblement luy grossit le courage.
 Ceste fureur plus grand' forme luy donne,
 Rien de mortel sa langue plus ne sonne,
 Lors que le Dieu, en sa poitrine enflee
 Sa Deité de plus pres eut souflee.

Prince Troien (elle s'écrite adonc)
 Fais-tu icy, fais-tu icy le long
 A presenter prieres & offrandes?
 Tu ne verras beer les portes grandes
 De la maison espoüantable à voir,
 Si parauant tu n'as fait ton deuoir.
 Elle se teut, ayant ainsi parlé :
 Soudain aux os des Troiens est allé

Vn froid tremblant. Adonc le Roy s'incline,
 Priant ainsi, du fond de sa poitrine :
 Phœbus tousiours aux Troiens pitoyable,
 Phœbus, qui fus à Paris faorable,
 Lors que sa main (la tienne ayant pour guide)
 Darda ses traits dans le corps d'Eacide,
 Par tant de Mers, qui grandes isles font,
 Tu m'as guidé d'Afrique au plus profond,
 Au plus profond des sablonneux dangers,
 Par tant de flots & peuples estrangers :
 Finablement nous touchons l'Italie
 Fuyant de nous. Icy ie te supplie,
 Soit arresté nostre sort odieux.
 Vous tous aussi, ó Deesses, ó Dieux,
 Auxquels fascha d'Ilion l'excellence,
 Et des Troiens la superbe vaillance,
 C'est bien raison desormais qu'on ottroye
 Quelque pardon à la race de Troie.
 Et toy qui as par diuine puissance
 Du sort futur certaine cognoissance,
 (Puis que mon sort ces lieux me predestine)
 Dy, si ie doy en la terre Latine
 Prendre repos, avec les Deitez
 Des Dieux Troiens si long temps agitez.
 De marbre dur maint temple edifié
 Sera par moy à Phœbus dédié,
 Et à sa sœur : ie rendray eternelle
 Entre les miens la feste solennelle
 De ce grand Dieu : maints grands secretz aussi
 T'attendent ia en ces terres icy :
 Car à ma gent tes sorts i'establiray
 O bonne Vierge, & si ie t'esliray
 Les prestres saints de tes grandes merueilles.
 Ne commets donc tes oracles aux feuilles,
 Que ça & là ne s'en volent brouillez,
 Comme iouêts du vent eparpillez,
 Chante les moy toymesme, ie te prie.
 Icy se teut. Mais pleine de furie

*La grand' prestresse impatiente enrage
Par la cauerne : & d'autant que la rage
Qui l'aiguillonne, elle veult surmonter,
D'autant plus fort elle se sent donter
Le cœur despit, & le parler felon,
Rangez par force au plaisir d'Apollon.
De leur bon gré les cent portes s'ouurent,
Et parmy l'air les oracles s'enfuirent.*

*O toy saulué (dist la fatale voix)
Des grands dangers de la mer (mais qui dois
D'autres plus grands estre agité encores
Dessus la terre) oste le soing qui ores
Lyme ton cœur, car tes Dardaniens
Seront conduicts aux champs Lauiniens :
Mais ilz voudroient quelquefois en ces terres
N'estre venuz. Guerres, horribles guerres
Ie voy desia, & le Tybre ecumeux
De sang humain tout bouillant & fumeux.
Là Simois, Xanthe, & le camp Gregeois
Ne defaudront, quelque part ou tu sois.
Vn autre Achille y est ia destiné,
Qui est aussi d'une Deesse né.
Et puis Iunon des Troiens aduersaire
N'y faudra pas. Lors en si grand affaire
Et au plus fort de tes necessitez,
A quelles gens, ou Latines citez
Ne prendras-tu humblement ton adresse?
Vne autre espouse encores ton hostesse,
Vn autre liçt encores estranger
Te causeront cest extreme danger.*

*Ne donne lieu au mal, qui te menasse,
Mais t'y oppose avec plus grand' audace
Que ne permet ta contraire aenture.
De ton salut la premiere ouverture
(Chose qui t'est à croire difficile)
Te doit venir d'une Gregeoise ville.*

*Après ces mots sortans du sacré lieu,
La grand' Cumee & prestresse du Dieu*

Par l'ancre noir chante doutes horribles,
 Et retentit de muglemens terribles ;
 Enuelopant l'obscur au veritable.
 Auec telz freins la vierge espoüantable
 Est par la main d'Apollon façonnee,
 Et coup sur coup au cœur epoinçonnee.
 Incontinent que la rage passa,
 Et que l'horreur de sa bouche cessa,
 Le grand Enee ainsi luy fait responce :
 Ton saint parler, ô vierge, ne m'annonce
 Rien de nouueau : car ains qu'icy venir,
 J'ay discouru tous ces maux à venir.
 Je te requiers seulement vne chose :
 Puis que d'Enfer la grand' porte descloise
 Se trouue icy, ou le triste Acheron
 Son noir palud regorge à l'enuiron,
 Me soit permis deffous ces obscurs lieux
 De mon cher pere aller deuant les yeux.
 Monstre la voye, & descouure l'entree
 De cest enfer à la porte sacree.
 Je l'ay sauué sur ces espaules cy
 De mille feuz & traictz suyuanes aussi,
 Hors de danger moymesmes ie l'ay mis
 Par le milieu des scadrons ennemis.
 Ce bon vieillart, compaignon de ma fuyte,
 Contre le ciel, contre la mer despote,
 Auecques moy tousiours se defendoit
 Oultre ses ans, voyre & me commandoit,
 En me priant de venir quelque iour
 Deuotement visiter ton seiour.
 Te plaise donc, ô Vierge, à ma priere
 Auoir pitié & du filz & du pere.
 Car tu peux tout : & la Royne infernale
 N'a mis en vain la forest Auernale
 Entre tes mains. Si le prestre ancien
 Par les accords du luth Thrècien
 Peut de sa femme impetrer le retour :
 Si Pollux meurt pour son frere à son tour,

Et tant de fois repasse vn mesme port :
 Quant à Thesee, & Alcide le fort,
 Qu'est-il besoing de te les reciter ?
 Je suis, comme eux, du sang de Iuppiter.
 Ainsi prioit, embrassant les autelz.
 O filz d'Anchise, & sang des immortelz
 (Dist elle adonc) la descente d'Auerne
 Est bien facile, & si est la cauerne
 Du noir Pluton beante nuit & iour :
 Mais ressortir de cest obscur seiour,
 Et voir encor' la clarté souueraine
 De nostre ciel, là gist l'œuure, & la peine.
 Ceux qui iadis vn tel pouuoir ont eu,
 Ce sont ceux-la, que l'ardente vertu
 Ou le bon Dieu a eleuez aux cieux.
 Mais ilz sont peu, & de race des Dieux.
 Car le milieu du sentier Auernal
 Est plein de bois, & le trouble canal
 Du noir Cocyt à l'entour va coulant.
 Mais si tu as desir si violent,
 Que de passer deux fois l'eau Stygienne,
 Et voir deux fois la nuit Plutonienne,
 Si tu te plais en si penible affaire,
 Enten premier ce qu'il te fault parfaire.
 Vn rameau souple au fueillage doré,
 Qu'à Proserpine on dit estre sacré,
 D'vne forest au plus profond se cache
 Dans vn grand chefne : or fault il qu'on l'arrache,
 Quiconques veult en la cauerne entrer
 Et au secret des enfers penetrer.
 Ce riche don Proserpine la belle
 Se fait porter : & sa nature est telle,
 Que l'vn cueilly, vn autre naist encore,
 Qui de metal semblable se redore.
 Cherche le donc maintenant bas & hault,
 L'ayant trouué pren-le ainsi comme il fault,
 Auec la main : car ce rameau sacré,
 Sans autre effort, te suyura de son gré,

*Si le destin t'y appelle : autrement
 Tu ne l'auras par force, ou ferrement.
 Oultre cecy, le corps d'un amy tien
 Souille tes nefz (helas tu n'en sçais rien)
 Pendant qu'icy tu demandes conseil,
 Et que tu vas musant à nostre sueil.
 Premièrement donne luy donc la terre,
 Et mets son corps sous la funebre pierre,
 Fay sacrifice aussi de brebis noires :
 Ces choses soient tes premiers purgatoires.
 Ainsi pourras voir les bois, & les lieux
 Qui des viuans sont incognus aux yeux.
 Ces mots finis, sa bouche elle pressa.*

*Enee adonc, qui l'œil triste abbaissa
 Laisse la grotte, & discourt au dedans
 De son esprit maints douteux accidents.
 Acate y est, qui accompagne aussi
 Fidelement ses pas & son soucy :
 De maint propos ce couple deuisoit,
 Quel amy mort la prophete disoit,
 Quel corps estoit à mettre en sepulture,
 Et sur ce poinct ilz vont voir d'auenture
 Dessus le sec de la riue prochaine
 Misene occis d'une mort inhumaine :
 L'Eolien Misene, souuerain
 A emouuoir les hommes par l'airain,
 Et allumer aux cœurs des fiers soldars
 Par ses chansons la fureur du dieu Mars.*

*Cestuy iadis fut compaignon d'Heñor,
 D'Heñor le grand, & si portoit encor,
 Lors qu'on donnoit des batailles le signe,
 Fort brauement la hache & la buccine.
 Apres qu'Achille eut desfait cestuy-la,
 Ce vaillant homme adonques s'en alla
 Deuers Enee, & à quelque autre moindre
 Pour compaignon ne se voulut point ioindre.*

*Mais de malheur, pendant que sur la mer,
 Voulant les Dieux à la guerre animer,*

*Il fendoit l'air de sa coquille creuse,
Triton le prit dedans l'onde ecumeuse
Entre des rocꝝ, & luy fit par enuie
(S'il est croyable) ainsi perdre la vie.*

*Les Troiens donc ce corps mort gémissoient,
Et d'un grand bruit tout autour fremissoient,
Mais par sur tous le pitoyable Enee.
Lors en pleurant, ceste tourbe estonnée
Haste l'office enioint par la Sibylle.
D'arbres coupez pour la funebre pyle,
A qui mieux mieux, on dresse vn grand apprest :
On va dedans vne antique forest,
Profond seiour des dangereuses bestes.
Des pins gommeux les plus superbes testes
Tumbent par terre, & l'ieuse gemissant
A haulte voix se plaint du fer blessant.
On rue à bas les gros cheurons de fresne,
On fend de coings le bien eclattant chesne,
Et le grand orne amy de la montagne
Tumbe en roulant au bas de la campagne.*

*Enee aussi des premiers à l'ouirage
Aux compaignons donne force & courage,
Tenant en main les mesmes ferremens :
Puis regardant en tristes pensemens
La grand' forest, ô (dit il) si noꝝ yeux
Decouuroient or ce rameau precieux
Parmy l'obscur d'une ombre si espesse !
Puis qu'ainsi est (helas) que la prestresse
De toy, Misene, a trop bien deuiné.
Ce mot estoit à peine terminé
Quand deuant luy voicy deux colombelles
Venir du ciel, qui à pareilles ailes
Se vont planter sur la belle verdure.
Lors ce grand Roy voyant telle auenture,
Cogneut soudain les oyseaux de sa mere,
Et tout ioyeux, fit ainsi sa priere :
Conduisez moy, s'il y a quelques sentes,
O sainctꝝ oyseaux, & adressez mes plantes,*

*Par vostre vol, dedans le bois sacré,
 Me decourant le beau fueillard doré
 De ce rameau qui la fertile terre
 De son ombrage heureusement enferme :
 Et toy aussi, ó ma mere Deesse,
 En ces chemins ou fortune m'adresse,
 Je te supply, ne m'abandonne pas.
 Disant ces mots, il arreste ses pas,
 Considerant quelz signes annonçoient
 Par leur voler ces oyseaux qui païssoient,
 Et quelle part ilz s'en voudroient aller.
 Eux aussi loing se prindrent à voler,
 Comme les yeux de ceux, qui les suyuoient,
 Du plus aigu remarquer les pouuoient.*

*Or estoient ilz arriuez à grand' peine
 Aux bords d'Auerne à la puante aleine,
 Que vers le ciel, d'un plein vol se hausserent,
 Et puis en l'air plus serein s'abbaisserent,
 Ioyeusement pliant l'une & l'autre aile
 Dessus le tronc de nature iumelle,
 Ou treluiroit d'une couleur diuerse
 Un rayon d'or, qui les feuilles trauesse :
 Tel, comme on void au temps de la froidure
 Le guy prenant aux forestz nourriture,
 Se reuerdir d'une branche nouvelle
 Qui n'est pourtant à l'arbre naturelle,
 Et s'enlacer d'un fueillard iaunissant
 Au tour du tronc en rondeur finissant.
 Dans l'arbre espez cest or ainsi brilloit,
 Sa feuille ainsi d'un doux vent petilloit.
 Enee alors, d'un conuoiteux desir,
 De ce rameau se va soudain saisir,
 Non sans un peu s'efforcer, & sur l'heure
 Le porte au lieu, ou Sibylle demeure.*

*En ce pendant la grand' tourbe Troiene
 Pleuroit tousiours le trespas de Misene
 Sur le riuage, & s'efforçoit de rendre
 L'honneur dernier à son ingrante cendre.*

Premier, ilz ont vn grand amas dressé
 D'arbres gommeux, & de chefne entassé
 De noirs fueillardz l'entournant pres à pres,
 Puis eleuant des funebres cypres,
 Ornent le hault de maints harnois qui font
 Grande lueur. Pendant les autres vont
 Puiser de l'eau dedans l'airain bouillante,
 Et sur le feu par ondes tressaillante :
 Puis vont lauer, & oindre doucement
 Les membres froids : vn grand gemissement
 Se fait par tout, & apres tout ce dueil,
 Le corps pleuré fut mis dans le cercueil :
 Et au dessus maints riches vestemens,
 Du trespasé les cogneuz ornemens.

Les autres vont portant la grande chasse,
 Triste seruice, & destournant la face,
 Comme aux prochains est chose accoustumee,
 Tiennent deffous vne torche allumee.
 On rüe au feu viandes amassees,
 Huiles, encens, & couppez renuersees
 Sur le corps mort : puis la flamme cessant,
 Et la matière en cendre s'abbaisant,
 On abbreuua les cendreuses flammesches
 De vin coulant sur les reliques seiches.
 Lors Corynee a choisy quelques oz
 Qui d'vn vaisseau d'airein furent enclos,
 Luy mesme encor d'vne sainte rousée²⁰⁸
 Trois fois en rond a la troupe arrousee,
 En secouant vne branchette viue
 De la fertile & bienheureuse Oliue,
 Puis en purgeant le peuple ça & la,
 Les derniers mots finablement parla.

Mais le bon Roy sur les cendres asseit
 Vn grand sepulchre, & avec elles meit
 Armes, trompette, & airon de l'homme,
 Sous vn hault mont, qui Misene se nomme,
 Tenant encor de là ce beau furnom
 Qui de Misene eternise le nom.

*Cecy parfait, il depeſche l'affaire,
Que la Sibylle auoit enioint de faire.*

*Là ſe trouua vne grand' fosse creuſe,
Dont l'ouuerture horriblement pierreuſe
D'vn noir palud eſtoit enuironnee,
Et ça & là d'ombrages entournee,
Ou nul oyſeau impuny ne paſſoit
Par le deſſus, telle odeur ſ'élançoit
Du noir gozier, dont la mortelle peſte
Corrompoit l'air de la voulte celeſte.
Ce fut pourquoy ceſte ombreuſe cauerne
Reçeut des Grecz le triſte nom d'Auerne.*

*Premierement, au bord de ce manoir
Quatre taureaux, dont le doz eſtoit noir,
Furent conduits. Le miniſtre diuin
Deſſus le front leur eſpanche du vin,
Puis arrachant le dur poil de leur teſte,
Du feu ſacré les premiers dons appreſte,
Huchant Hecate, & ſa deité grande,
Qui deſſus terre, & ſous terre commande.*

*Les autres vont ſuppoſer les couſteaux,
Et receuoir dedans larges vaiſſeaux
Le tiede ſang de la gorge couppee.
Enee meſme occit de ſon eſpee
Vne brebis à la noire toyſon,
Pour honorer la nocturne ſaiſon,
Et ſa grand' ſœur. D'vne vache brehaigne
Il t'honora, de Pluton la compaigne :
Puis commença, d'vn nocturne ſeruice,
Au Roy d'enfer le dernier ſacrifice,
Luy conſacrant ſur les flammes huilees
Des gras taureaux les entrailles grillees.*

*Voicy adonc, vn peu deuant le iour,
Mugler la terre, & trembler tout au tour
Les grand's foreſtz. On oit à ceſte fois
Les chiens huller en nocturnes abbois.
Ia ſ'approchant l'infernale Deeſſe,
Arriere, arriere (eſcria la preſtreſſe)*

Vous qui encor n'estes prestres des Dieux,
 Et n'approchez du bois deuotieux.
 Toy, pren la voye aux Enfers conduisant,
 Et tire hors ton glaiue treluisant.
 Ores, Enee, il fault auoir bon cœur :
 Ores ne fault que lon tremble de peur.
 Disant ces mots, la vierge s'auança,
 Et furieuse en l'antre se lança.
 Luy, qui la suit par ceste obscure voye,
 A pas egaux brauement la costoye.
 Dieux des Enfers, & vous paisibles ombres,
 Toy vieil Chaos, & vous riuages sombres
 De Phlegeton, ne me soit defendu
 De raconter ce que i'ay entendu :
 Permettez moy descourir le bas monde,
 Et les secrets de la terre profonde.
 Parmi l'horreur des images ombreuses,
 Par le desert des maisons tenebreuses,
 Et par le vague, ou iamais il ne luit,
 Ilz cheminoient sous l'eternelle nuit :
 Comme lon va sous vne lueur brune
 Par les forestz, au decours de la Lune,
 Quand Iuppiter couure d'ombre les cieux,
 Et la nuit rend tout obscur à noz yeux.
 Deuant le porche, & la gueule premiere
 Du noir seiour, auoient fait leur littere
 Les tristes pleurs, les souciꝝ puniffans,
 Et ce qui rend les membres palliffans.
 Là fut Vieilleſſe à la soingneuse chere,
 La Peur, la Faim, mauuaise conseillere,
 La Poureté de crasse toute pleine,
 (Horreur à voir) puis la Mort & la Peine :
 Les vains Plaisirs là dedans tiennent fort,
 Et le Sommeil, le germain de la Mort.
 De l'autre part est la Guerre homicide,
 Les lièꝝ de fer de la troppe Eumenide,
 Discorde fole en tresses recueillant
 Ses longs serpens, sous vn fronteau sanglant.

*D'un grand vieil Orme au milieu se respandent
Les longs rameaux, & les vieux bras, ou pendent
Sous chafque fueille vn milion de fonges,
Pleins (comme on dit) de fables & menfonges.*

*Là font encor monftres de toutes fortes :
Les Mi-cheuaux s'establent dans les portes,
Accompaignez des Scylles à deux formes :
Icy encor font les cent bras difformes
De Briaree : & la beste de Lerne
Sifflant horrible, est en cefte cauerne.
Ceinte de feuꝝ la Chimere est icy :
Là peult on voir les Gorgonnes auffi :
Encor y est maint' harpye affamee,
Et de trois corps vne image formee.*

*Enee alors, qu'une telle fureur
Fit heriffer d'une soudaine horreur,
Sacque à l'espee, & contre la venue
De ces esprits, offre la poincte nue :
Et n'eust esté, que sa prudente guide
L'admonestoit, deffous l'image vide
D'un air fans corps. ces ames voleter,
Il s'en alloit encontre elles ietter :
Et ça & là eust avecques le fer
Batu en vain les fantosmes d'enfer.*

*Passant plus oultre, ilz vont trouuer la fente,
Qui est au port d'Acheron conduifante.
Là fut vng gord plein de fange & de bourbe,
Qui son eau trouble horriblement recourbe,
En bouillonnant d'un goufre espoüantable,
Qui en Cocyt regorge tout le sable.*

*Sur ce riuage vn Passager estoit
Crasseux, hydeux, qui la face portoit
De barbe blanche espessément couuerte :
Ses yeux flamboient, d'une paulpiere ouuerte :
Son vil habit des espaules pendoit
Avec vn nœu : luy les ombres guidoit
Et d'une verge, & d'une voile auffi,
Dans son bateau de rouille tout noircy,*

*Defia chenu, mais bien qu'il soit vieillard,
 Sa deité le rend verd & gaillard.
 Toute la foule, & grand' tourbe des Ames
 Se rendoit là : les seigneurs, & les dames,
 Et les esprits des vaillans Demidieux,
 Vierges, enfans, & ceux-la que les yeux
 De pere & mere ont veu blanchir en cendre,
 Autant qu'on void en Autonne descendre
 Au premier froid, les fueilles auallees :
 Ou que lon void sur les plaines salees
 S'emmonceller de tourbillons d'oifeaux,
 Lors que l'hyuer oultre les grandes eaux
 Les va chassant aux campagnes ouuertes,
 Qui au soleil font les plus descouertes.*

*Chascun prioit estre du premier port,
 Et d'vne ardeur d'atteindre à l'autre bord
 Tendoit les mains : mais celuy qui passoit
 Ores ceux cy, ores ceux-la reçoit,
 Tout renfrongné. Les autres repoussez
 Sont loing du bord sur le sable chassez,
 Enee adonc, qui estonné se treuve,
 Vierge (dit-il) d'ou viennent à ce fleuve,
 Et que fault il à ces esprits, qui font
 Vn si grand bruit? d'ou vient que les vns vont
 Loing de la riue, & les autres trauerfent,
 Qui d'auirons les flots plumbez renuerfent?
 Lors breuement la prestresse chenuë :
 Filz d'Anchises, race des Dieux venue,
 Du grand Cocyt tu vois les eaux profondes,
 Et les maraiç des Stygiennes ondes,
 De qui les Dieux craignent tant de iurer
 La Deité, & de se pariurer.
 Tous ces esprits, c'est vne poure bande
 Qui le repos du sepulchre demande :
 Ce passeur-la est appellé Caron :
 Les enterrez trauerfent Acheron :
 Et n'est permis que sur l'horrible riue
 Parmy ces flots enroueç on arriue,*

*Que parauant les offemens enclos
Sous le tumbeau ne gifent en repos :
Et ce pendant les ames vagabondes
Volent cent ans à l'entour de ces ondes,
Finablement, en la barque tirees,
S'en vont reuoir les eaux tant desirees.*

*Le filz d'Anchise alors s'arreste là,
Songeant, resuant, de grand' pitié qu'il a :
Et en pensant à si triste auenture,
Il en void deux priuez de sepulture,
Qui compaignons à la fuyte de Troye
Hommes & nefz furent donnez en proye
Aux flots venteux de l'eau qui les surmonte :
L'vn fut Leucaspe, & l'autre fut Oronte,
Qui conduisoit la Lycienne flotte.*

*Voicy venir Palinur' le pilote,
Qui peu deuant au retour de Libye,
Lors que soingneux les astres il espie,
Fut de sa nef renuersé dedans l'onde.
Enee à peine en ceste nuit profonde
L'entreuoyant : Quelle celeste iniure
Te fit noyer (dist-il) ô Palinure,
Et qui t'osta nagueres à noz yeux ?
Dy hardiment, lequel est-ce des Dieux :
Car Apollon, du quel au parauant
N'auois trouué l'oracle deceuant,
M'a seulement abusé ceste fois :
Luy, qui auoit chanté que tu deuois
Et des dangers de la mer te sauuer,
Et sur le bord d'Aufonie arriuer.
Est-ce la foy que lon m'auoit promise ?*

*Lors Palinur' : ô prince filz d'Anchise,
Ny de Phebus la fatale courtine
Ne t'a deceu, ny par la main diuine
Dedans la mer noyé ie ne fus pas :
Mais en tombant la teste contrebas,
Le gouuernail, que ferme ie tenois,
Et dont le cours des nefz ie gouvernois,*

*D'une grand' force adonques s'arracha,
Et avec moy dans la mer trebuchâ.*

*La fiere Mer l'atteste, & iure icy,
Que ie n'eu point alors tant de soucy
Pour mon salut, comme pour tes vaisseaux,
Craignant de voir sous la fureur des eaux
Ta nef, de guide & d'armes demontee,
Estre à la fin des ondes surmontee.*

*Trois nuits d'hyuer vn vent impetueux
Me transporta par les champs fluctueux
De la grand' Mer, & à peine au quart iour
Je descouury l'Italian sejour,
Dressant le chef sur le plus hault de l'onde.
Lors peu à peu laissant la mer profonde,
Deuers le bord commençois à nager :
P'estois desia eschappé du danger,
Si vne gent cruelle, me voyant
Tout degouteux, & encor' essayant
D'une main croche atteindre le rocher,
Avec le fer ne m'eust fait trebucher,
Ayant sur moy (dont elle fut deceüe)
De buttiner esperance conceüe.*

*Ores mon corps sur les ondes sejourne,
Ores le vent au riuage me tourne.*

*Mais ie te pry par la douce lumiere
De vostre ciel, par l'ame de ton pere,
Et par l'esperoir de ton croissant Iule,
Toy, qui iamais par aduersité nulle
Ne fus donté, que tu me iettes hors
De tant de maux, ou enterre mon corps,
Car tu le peus. Quiers le port de Velie,
Ou s'il y a d'icy quelque saillie,
Que t'ait monstré ta mere la Deesse,
(Car sans auoir quelque diuine adresse
Tu n'entreprens si grands fleuues passer,
Et le palud Stygien trauerfer)
Tire sur l'eau, d'une main secourable,
Auecques toy ce poure miserable,*

*A fin au moins qu'en plus doux element
 Le puisse mort reposer mollement.
 Ces derniers mots Palinur' auoit diã,
 Quand la prophete ainsi luy respondit :*
*Quelle fureur, Palinure, te poingt,
 Toy qui l'honneur du sepulcre n'as point?
 Iras tu voir les Stygiens riuages,
 Et l'onde triste aux infernales rages?
 Entreprens-tu sans congé de passer
 A l'autre bord? or cesse de penser
 Que les destins des Dieux, à ta priere,
 Puissent iamais retourner en arriere.
 Mais enten bien ces mots, & t'en souuienne
 Soulagement de la fortune tienne.
 Car tes voifins, qui par mille citez
 Fatalement doiuent estre agitez,
 De ton trespas les obseques feront,
 Et sur tes os vn tumbeau poseront,
 Donnant au lieu par seruice annuel,
 De Palinur' le nom perpetuel.*

*Par ces propos fut osté le soucy,
 Et quelque peu le regret addoucy
 Du triste cœur : la terre maintenant
 De Palinur' va le nom retenant.*

*Eux vont suyuant leur commencé voyage,
 Et peu à peu s'approchent du riuage.
 Mais d'aussi loing, que le vieillard Nocher
 A pas secrets les a veuz approcher
 Parmy vn bois, le premier il s'auance,
 Et par telz mots à haulte voix les tanse :*

*Quiconques fois, qui armé viens icy,
 Parle, dy moy, ce qui t'ameine ainsi
 A nostre port, & ne t'auance pas
 D'en approcher tant seulement d'vn pas :
 Voicy le lieu des ombres, & du somme,
 Et de la nuit charmant les yeux de l'homme :
 Homme ne doit passer dedans ma barque,
 S'il n'a passé par les mains de la Parque.*

Je voudrois bien n'y avoir autrefois
 Reçu Theſee, Hercule, & Pirithois,
 Bien que des Dieux ilz fuſſent descenduz,
 Et d'un pouoir ſuperbe defenduz.
 L'un arracha du throſne de mon Roy
 Le chien portier tremblant d'horrible effroy,
 Le mit aux ſepz : les autres tant oſerent,
 Que de la Royne au liç ilz ſ'adreſſerent.
 Lors breuement la preſtreſſe d'Amphriſe²⁰⁰ :
 Ne crains icy vne telle entrepriſe,
 Paiſibles ſont les armes que tu vois :
 Le grand portier aux eternalz abbois
 Peut à ſon gré de ſes voix menaſſantes
 Eſpoüanter les ombres paliffantes.
 Pres de ſon oncle, & ſans peur de rapine,
 Peult demeurer la chaſte Proſerpine.
 Le pitoyable, & magnanime Enee,
 Qui eſt forty de Troienne lignee,
 Au fond d'Enfer descendre delibere
 Pour viſiter l'ame de ſon cher pere.
 S'il ne te chault d'une pitié ſi forte,
 Cognois au moins ce rameau, que ie porte :
 (Elle a monſtré le rameau promptement,
 Qui ſe cachoit deſſous ſon veſtement)
 Lors de Caron le cœur gros de courroux
 Soudainement deuient paiſible & doux.
 Ce fut aſſez : luy trouuant admirable
 Du ſainçt rameau l'offrande venerable,
 Que de long temps ce vieillard n'auoit veü,
 Deuers le port tourne ſa barque bleuë,
 Puis les eſprits d'un long ordre arrengez,
 Il a des bancs rudement deſlogez,
 Enſemble il met le grand Enee au large :
 La barque en a gemy deſſous la charge,
 Et beaucoup d'eau a pris à ceſte fois
 Par les pertuis & ioinçtures du bois.
 Finablement oultre l'onde arreſté,
 Homme & prophete il met en ſeureté,

*Sur le bourbier du limonneux herbage,
 Qui iaunissant croist au bord du riuage.
 Le grand Cerbere, & portier à trois testes
 Abboye icy trois horribles tempestes,
 Tout renuersé dans la cauerne obscure,
 Auquel voyant ia heriffer la hure
 De gros serpens, tout soudain la prophete
 Pour l'endormir vne souppe luy iette
 De miel, de grains, & d'herbes destrempee.
 Cest enragé l'a glouttement happée,
 Tenant de faim ses trois goziers ouuers,
 Puis se veautrant de long, & de trauers,
 Or' sur le doz, & ores sur le ventre,
 Se couche à plat tout au trauers de l'antré.*

*Estant ainsi endormy le portier,
 Le brusq' Enee occupe le sentier
 De la cauerne, & a l'onde laissée,
 Qui au retour ne peut estre passée.
 Soudainement dessus le premier sueil,
 Ilz vont ouir la complainte & le dueil,
 Les piteux criz, & regretz gemissans
 Des enfans morts aussitost que naissans,
 Qui arrachez des la douce mammelle
 Furent esteinçs par vne mort cruelle.
 Pres de ceux cy estoient ceux, qui à tort
 Sont condemnez par sentence de mort.*

*Or ne sont pas les sieges des damnez
 Sans quelque sort & iugement donnez :
 Minos, qui a la charge principale
 De la torture, hoche l'vrne fatale,
 Puis au conseil les ombres il assemble,
 En s'informant, ainsi que bon luy semble,
 Dessus la vie, & crimes des humains.
 Apres on void ceux-la, qui de leurs mains
 Par desespoir, & morts non meritees,
 Ont ietté là leurs ames despitees.
 O combien doux ceux-cy trouueroient ores
 Noz durs trauaux, & pouretez encores !*

*Mais les destins, & l'onde lamentable
Du grand palud, qui n'est renaugable,
Et Styx, qui fait neuf courses à l'entour,
De ces esprits empesche le retour.*

*De toutes parts se descouurent icy
Les champs de pleur, on les appelle ainsi :
Là peut on voir ceux que l'Amour cruel
D'un long venim, lent & perpetuel,
Souloit ronger, marchant à pas secrez
Par les sentiers, que les Myrtes sacrez
De tous costez couurent d'obscur nuict :
L'Amour encor apres la mort les suit.
Icy Procris, icy Phedre il rencontre,
Icy la triste Eryphile, qui monstre
Les coups receus par la dextre cruelle
De son filz mesme : Euadne est avec elle.
Pasiphe aussi en la mesme campagne
Laodomie auoit pour sa compaigne.
Le iadis homme, ores femme, Cenee,
Et par sa mort derechef retournee
Au premier poinct de sa forme ancienne,
Se monstroit là. Didon Phenicienne,
Sanglante encor', avecques ceste bande
Alloit errant par vne forest grande.*

*Incontinent que le prince de Troie
La recogneut par ceste ombreuse voye,
Comme quelqu'un void la Lune cornüe,
Ou pense voir, au trauers de la nüe,
Il fut touché d'un amour addoucy,
Et en pleurant se prist à dire ainsi :*

*Celuy, qui fut de ta mort messager,
Poure Didon, n'estoit donq' mensonger :
Celuy, qui dist que tu auois la vie
Avec le fer à toy mesmes rauie.
Las ie te fis ceste mortelle iniure.
Mais par les Dieux, par les astres ie iure,
Et si la foy iusq'aux enfers arriue,
Qu'oultre mon gré ie party de ta riue.*

*Le vueil des Dieux, qui or' parmy ces ombres,
 Parmy ces lieux, qui sont reclus & sombres,
 Et par la nuit tenebreuse me font
 Chercher d'enfer le sejour plus profond,
 Me força lors, & ne pouuois penser,
 Que mon depart te deust tant offenser.
 Je te supply arreste vn peu tes pas,
 Et de noz yeux ne te desrobbe pas.
 De qui fuy tu ? escoute vn peu ma voix,
 Je parle à toy pour la derniere fois.*

*Pendant qu'Enee avec propos si doux
 La consoloit, elle ardent de courroux
 Se destournant, de trauers l'aguignoit,
 Et l'œil fiché contre terre tenoit.
 Moins qu'vn caillou son cœur est addoucy,
 Ou de Marpese vn rocher endurcy.
 Finablement, de grand despit qu'elle a,
 Se tourne court, & en fuyant de là
 Sous vn vieux bois s'en va toute faschee
 Trouuer encor son ancien Sichee,
 Qui respondoit à ses affections
 En sort egal de mesmes passions.
 Enee aussi, qui moins triste n'estoit
 De tant d'ennuis, qu'à tort elle portoit,
 Faisant de loing ses larmes deualer,
 D'vn œil piteux la regardoit aller.*

*De là, fuyuant leur chemin entrepris,
 Ilz tenoient ia les champs, qui des esprits
 Des bons guerriers aux armes tant vantez
 Sont les derniers secretement hantez.
 Icy Tydé se void parmy la troppe,
 Et là se void le vaillant Parthenope,
 Icy l'esprit d'Adraste pallissant :
 Icy encor' il void en gemissant
 Des bons Troiens tant regrettez sur terre,
 Et accablez sous le faiz de la guerre
 Vn long scadron : Glauque, & Medonte encor',
 Et Therfiloq', les trois filz d'Antenor :*

*Là fut auffi le prestre de Cerés
 Diç Polybete : Idé venoit apres,
 Tenant encor' & son char & ses armes.
 Au tour d'Enee estoient tous ces gendarmes,
 Et ne suffit l'auoir veu seulement,
 Chascun y veult rester plus longuement,
 De l'aborder chascun se met en peine,
 Chascun desire entendre qui le meine.*

*Mais des Gregeois les chefz de plus hault nom,
 Et les scadrons du prince Agamemnon
 Parmy l'obscur des ombres auifant
 Ce grand guerrier au harnois reluisant,
 Les vns tremblans d'une peur estonnee
 Soudainement ont l'espaule tournee,
 Comme iadis, quand ilz prindrent la fuyte
 A leurs vaisseaux : autres à voix petite
 Veulent cryer ; la clameur commencee
 Fraude en beant leur craintiue pensee.*

*Là Deïphobe il apperçoit alors
 Tout decouppé le visage & le corps :
 Les bras sans mains, sans oreilles la teste,
 Sans nez la face, outrage deshonnesté.
 A peine donc recognoissant celui,
 Qui vergongneux s'alloit cachant de luy,
 Vint au deuant, & d'un parler cognu
 Auec telz mots aborder l'est venu :*

*O Deïphobe aux armes valeureux,
 Le sang de Teucre illustre & genereux,
 Qui t'a ainsi cruellement traicé ?
 Qui a sur toy pris si grand' liberté ?
 La nuit qui fut nostre derniere nuit,
 De toy me vint aux oreilles vn bruit,
 Qu'ayant des Grecz fait horrible carnage,
 Et defaillant la force à ton courage,
 Tu tumbas mort sur le monceau des corps.
 Vn vain tumbeau ie t'erigeay alors
 Au bord Rhetee, & d'une haulte voix
 Ton ame errante appellay par trois fois.*

Encores font pour eternal renom,
 Sur ce bord là tes armes & ton nom.
 Je ne te peu (Amy) appercevoir,
 Et au partir n'eu iamais le pouuoir
 De te donner l'honneur de sepulture
 Dessus le lieu de nostre nourriture.
 Lors Deiphobe : Amy, tu fis alors
 Ton plein deuoir, & ce qu'on doit aux morts
 Me fut par toy payé fidelement :
 Mais tout ce mal me vient fatalement
 Par le forfait de la meschante Helene,
 Qui ce beau don m'a laissé pour estrene.

Bien te souuient (fâcheuse souuenance)
 Quand le cheual par fatale ordonnance
 Gros de soldars sur noz murs fut conduit,
 Des faulx plaisirs de la derniere nuit.
 Elle faignant les danses Orgyennes,
 Menoit en rond les dames Phrygiennes,
 Et au milieu vn grand flambeau tenoit,
 Dont le signal aux Grecz elle donnoit
 D'vne tour haulte : adoncques trauillé
 Et de soucy & d'auoir trop veillé,
 Je me iettay pesant & langoureux
 Tout estendu sur mon liç malheureux,
 Ou tout soudain le sommeil doux & fort
 Silla mes yeux, comme vne douce mort.

Ma bonne espouse en ce pendant ostoit
 Ce qui chez moy pour ma deffense estoit,
 Et me fut lors ma tant fidele espee
 Dessous le chef par elle defrobbee.
 Puis Menelas en la chambre elle appelle,
 Luy ouure l'huys, volontiers pensoit elle
 A son amy presenter vn beau don,
 Et qu'au moyen d'vn si ample guerdon
 Facilement tous ses forfaitz passez
 Du souuenir pourroient estre effacez.
 Qu'attens-ie plus? ilz entrent oultrageux
 Dedans ma chambre, & Vlyffe avec eux,

*Toujours autheur de telz forfaitz secretz.
Rendez (o Dieux) ceste pareille aux Grecz,
Si iustement vengeance ie vous crie.*

*Mais à ton ranc conte moy, ie te prie,
Toy, qui iouis de la clarté humaine,
Est-ce l'erreur de la mer qui t'ameine?
Sont-ce les Dieux, ou quelque autre hazard,
Qui t'ait forcé de venir ceste part
Voir noz maisons tristes & separees,
Qui du Soleil ne sont point esclairees?*

*Entreparlant ainsi de telles choses,
La belle Aurore au chariot de roses
Auoit desja, d'une celeste trace,
Passé l'esseul par le moyen espace,
Et tout le temps qui leur estoit donné,
Paraventure eussent ilz demené
En telz propos, n'eust esté la prestresse,
Qui de partir soudainement les presse.
Voicy la nuit, & pendant que tu pleures,
Enee, icy nous consumons les heures.
Cestuy sentier en deux chemins se fend :
Par l'un aux murs de Pluton on descend,
C'est à la dextre, & par ceste brisee
Nous fault aller au beau champ Elysee.
Mais cestuy-la, qui à gauche traaverse
Conduit au lieu, qui de torments exerce
Ces forfaitteurs, & les abyfme au fond
Du lieu cruel. Deiphobe respond :*

*Ne t'esmeu point (dist-il) prestresse grande,
Ie m'en iray, i'amoindriray la bande,
Et me rendray au seiour tenebreux.
Va, nostre honneur, va, & sois plus heureux
Que ie ne suis (dist-il au prince Enee)
Et sur ce mot a l'espaule tournée.
Soudain Enee à gauche regardant
Au pied d'un roc void Phlegeton ardent,
Qui de ses flots horriblement courans
Ceint un grand tour de muraille à trois rancs,*

*Et fait rouler mainte pierre qui sonne.
Vn grand portail, vne grosse colonne
De diamant, vne grand' tour de fer
Arment le front de cest horrible enfer,
Qui ne craindroit aucun pouuoir humain,
Non pas des Dieux la foudroyante main.*

*Tisiphoné ceinte dessus le flanc
D'vn long habit tout rougeastre de sang,
Garde l'entree, & de iour & de nuict
Toufiours veillant ; de là s'entend le bruit
Des gemiffans sous le foët esclattant,
Et des gros fers tirez en cracquetant.
Enee alors tout court s'est arresté,
Et en effroy a ce bruit escouté.*

*Quelz grands forfaitz se puniffent icy ?
De quelz torments font ilz punis auffi ?
Et de qui sont tant de plaintes que i'oy ?
Vierge (dist-il) ie te pry, dy le moy.
Lors la Prophete : ô preux Dardanien,
Il n'est licite à nul homme de bien
De s'arrester sur l'exécrable entree.
Mais quand ie fus par Hecate sacree
Garde d'Auerne, elle mesmes adonc
Tous les enfers me monstra bien au long.*

*Ces lieux cruelz sont deffous Radamante
Le Gnosien, qui les esprits tormente,
Oyt leurs forfaitz, & d'auoüer les presse
Ce que chascun, d'vne vaine finesse,
Ioyeux d'auoir desrobbé son peché,
Iusqu'à la mort auoit tenu caché.
Lors Tisiphone ayant toufiours es mains
Le foët vengeur des crimes des humains,
Les criminelz foëte de la main dextre,
Sautant de ioye, & branlant à fenestre
Ses gros serpens au regard de trauers,
Huche ses sœurs, les bourreaux des enfers :
Et sur ce poinct la grand' porte execrable
Fait en s'ouurant vn bruit espoüantable.*

*Voy-tu icy quelle horrible portiere
 Garde le fueil? Des Hydres la plus fiere
 Close au dedans des infernaux manoirs
 Ouure en beant cinquante goziers noirs;
 Et puis d'enfer le goufre plus profond
 Deux fois autant s'abbaisse vers le fond
 Comme du ciel la hauteur azuree
 Auecques l'œil peult estre mesuree.
 Là les Titans, le vieux sang de la terre,
 Roulent au fond accablez du tonnerre :
 J'ay veu icy de Neptune la race,
 Ces deux grands corps, qui voulurent d'audace
 Rompre le ciel, & des souuerains lieux
 Pouffer à bas le souuerain des Dieux.*

*J'ay veu aussi cruellement damnee
 Au mesme lieu, l'ombre de Salmonee,
 Qui contrefit pour la foudre imiter,
 Par vn flambeau le feu de Iuppiter,
 Quatre coursiers son chariot trainoient,
 Qui par la Grece en pompe le menoient :
 Voire au milieu d'Elide la cité,
 Et se donnoit tiltre de deité.
 Outrecuidé, qui du Dieu souuerain,
 En galopant dessus vn pont d'airain,
 Contr' imitoit l'inimitable orage :
 Mais Iuppiter par vn espez nuage
 Darda son traict (non la vapeur fumeuse
 Sortant du feu d'une torche gommeuse)
 Et accabla ce chef tant orgueilleux,
 D'un tourbillon terrible, & merueilleux.*

*Là Tition, nourriſſon de la Terre
 Mere de tout, deſſous son corps enferre
 Neuf pleins arpents. Vn grand Aigle demeure
 Sur ſa poitrine, & pinçant d'heure en heure
 De ſon gros bec le non mourant gezier,
 Remplit, goulu, ſon deuorant gozier
 Des petiz bouts des entrailles croiſſantes,
 A leur torment coup ſur coup renaiffantes.*

*Qu'est-il befoing que ie te rememore
 De Pirithois, des Lapythes encores,
 Et d'Ixion la peine si notoire?
 Dessus les quelz pend vne pierre noire
 Preste à tumber. Icy void on encor
 Hault esleuez luire sur tretteaux d'or
 Les mols tapis des couches geniales,
 Et vn apprest de viandes royales
 Deuant leurs yeux. La plus grande Furie
 Séant au pres horriblement s'escrie,
 Retient leurs mains, & sa torche eleuant
 Contre eux s'elance, & se iette au deuant.*

*On void icy ceux qui durant leur vie
 Ont exercé sur leurs freres enuie,
 Pouffé leur pere, ou trompé leurs parties,
 Ou ceux des quelz n'ont esté departies
 A leurs amis les richesses trouuees,
 Ainçois les ont soingneusement couuees,
 Et ceste tourbe est la plus grande icy.
 Puis les occis pour adultere aussi,
 Et ceux qui ont iniustes armes prises,
 Fauorifant meschantes entreprises :
 Et ceux encor, qui ont abandonnee
 La foy iadis à leurs maistres donnee.
 Tous la-dedans attendent leur torment.
 Ne t'enquiers point quelz torments, ou comment,
 Ny quel malheur en ce lieu les enferre.
 Les vns icy roulent vne grand' pierre,
 Ou aux rayons d'vne roüe attachez
 Pendent en l'air : icy pour ses pechez
 Thesee habite, & eternellement
 Habitera : là miserablement
 Le par sur tous infortuné Phlegie
 A haulte voix par les ombres s'escrie :
 Vous auertis, la iustice apprenez,
 Et comme moy, les Dieux ne contemnez.
 Cestuy pour or sa patrie a vendüe
 Et d'un Tyran subiecte l'a rendüe :*

*Il a les Loix pour le gaing establies,
Et puis les a pour le gaing abolies.
Cest autre ardent d'incestueux desir,
N'a crainc au liç de sa fille gesir.
Bref, tous ceux-cy quelque horrible forfait
Ont entrepris, & l'ont mis en effect.*

*Je ne pourrois, quand par cent langues ores
Je parlerois, & cent bouches encores,
Et quand i'aurois la parole de fer,
Te discourir de cest horrible enfer
Tous les tormens, ny comprendre les formes
Des criminelz, ny leurs pechez enormes.*

*Quand de Phœbus la prestresse au long âge
Sur telz propos eut finy son langage,
Marche (dit-elle) & suy ton entreprise:
Auançon' nous, les murailles i'auisse
Qui sont des mains des Cyclopes sorties.
Je voy l'arceau des grand's portes basties
Par le deuant; c'est ou lon nous commande
Expressement de laisser nostre offrande.*

*Elle auoit diç, & à pas egalez
Au plus couuert du chemin deuallez
Par le milieu se hastent de marcher,
Et puis s'en vont des portes approcher.
Enee adonq' vient occuper l'entree
Et en entrant s'arrouse d'eau sacree.
Puis au deuant a le rameau fiché.
Finablement tout cecy depefché
Et acquittez ainsi vers la Deesse,
Ilz sont entrez au seiour de lieffe,
Sous la verdeur des forests amoureuses,
Heureux repos des ames bienheureuses.*

*Parmy ces champs de pourpre colorez
Vn autre iour à rayons mieux dorez
Et son soleil & ses astres cognoist.
Les vns aux lieux ou la verdure croist
Font quelque ieu, & leur corps exerçant,
Luittent dessus le sable iaunissant:*

*Les autres font quelques ioyeuses danfes,
Et aux chansons mesurent leurs cadenses.*

*Là se monstroit le grand prestre de Thrace
A long habit, qui d'une bonne grace
Contr' accorderoit sept differentes vois,
En fredonnant de la main quelquefois,
Et quelquefois avec l'archet d'iuoyre.*

*Là se monstroit l'excellence & la gloire
Du sang Troien, ces antiques Ayeux
Du bon vieux temps, ces vaillans Demidieux,
Ile, Affarac, & Dardan fondateur,
Qui des Troiens fut le premier auteur.*

*Enee alors esloignant son regard,
Esmerueillé apperçoit à l'escart
Et les harnois, & les chariots vides,
Haches debout, & les cheuaux sans brides
Parmy les champs paissant à leur desir.
Ceux qui ont mis aux armes leur plaisir,
Aux chariots & aux cheuaux polits,
Ont mesme soing estant enseuelis.*

*Puis regardant à dextre & à fenestre,
Les autres void ioyeusement repaistre,
Et renuersez parmy les prez herbus
Chanter en rond les hymnes de Phœbus,
Dessous vn bois de Laurier odorant,
Source du Pau vers l'Aurore courant.*

*Icy void-on ceux qui n'ont craint d'espendre
L'ame & le sang, pour leur pais defendre,
Les prestres saincts de chasteté louëz,
Les bons esprits de Phœbus auouëz,
Et ceux qui ont iadis mis en lumiere
De quelques arts l'inuention premiere,
Et ceux encor, qui par bienfaictz louables,
Se font renduз les autres redeuables.
Tous ces esprits portent la teste ceintee
Du blanc attour d'une coyfure saintee.
Aux quelz adonc, les voyant ça & là
Meslez en rond, Sibylle ainsi parla,*

*Et par sur tous s'adresse au bon Musee,
Car elle void vne tourbe amusee
A contempler cestuy, qui au milieu
Apparoissoit comme vn grand Demidieu.*

*Heureux esprits, & toy sur tous encores,
Prophete sainct, dictes moy, ou est ores
L'ame d'Anchise, & sa demeure aussi :
Car pour le voir sommes venuz icy,
Pour luy auons les enfers trauersez,
Et des enfers les grans fleuves passez.*

*Le Demidieu luy respondit à l'heure :
Nous n'auons point de certaine demeure :
Chascun habite & se couche à son gré
Sous l'espeffeur de quelque bois sacré,
Sur les tapis des humides rivages,
Et sur le frais des verdoyans herbages.
Mais s'il vous plaist que ie vous y conuoye,
Montez ce mont, c'est vostre droicte voye.
Ces mots finiz, deuant il s'achemine,
Puis leur monstra du hault de la coline
Vne luisante & fort belle campagne,
Et sur ce poinct ilz laissent la montaigne.
Mais le bon pere Anchise d'auenture
Au plain d'un val tapissé de verdure
Soingneusement les ames regardoit
Que pour icy renuoyer on gardoit,
Et denombroit ses chers nepueuz alors,
Leurs faietz, leurs meurs, leurs fortunes, & sorts,
Mais aussi tost qu'Enée il apperçoit
Qui deuers luy par l'herbe s'auançoit,
Tout resiouy les deux braz estendit,
Et en pleurant doucement luy a diç :*

*Tu es venu donques, tu es venu,
Et ton amour de ton pere cognu
A surmonté d'un desir pitoyable
Du long chemin le labeur incroyable.
C'est maintenant (mon filz) que ie te voy,
Que ie t'esoute & que ie parle à toy :*

*Certainement ie pensois bien tousiours
Qu'ainfi seroit, & en contant les iours
P'auois naguere' en mon esprit conceu
Vn bon espoir, qui ne m'a point deceu.*

*Par quantes mers & peuples estrangers
Et par combien de trauaux & dangers
Te voy-ie icy maintenant, mon cher filz ?
Et le seiour qu'en Carthage tu fis,
O que i'ay craint qu'il t'apportast dommage !
Enee adonc : Pere, ta triste image
Souuentefois apparüe à mes yeux
M'a commandé visiter ces beaux lieux,
Ores mes nefz demeurent sans ramer
Dessus le bord de la Tyrrhene mer.
Donne la main, pere, & si promptement
Ne te desrobbe à nostre embrassement.*

*Ainsi parlant, il arrousoit sa face
D'vn large pleur : par trois fois il enlace
Les bras au col de son pere, & en vain
Trois fois l'embrasse, & trois fois prend sa main.
Pareille au vent, l'ombre s'esuanouit,
Volant par l'air, comme vn songe qui fuit.*

*Pendant Enee apperçoit à l'escart
Au plain d'vn val, vne forest à part,
Dont les fions & branches reiettees
Siffloient menu : là les ondes Lethees
Vont arroufant ce bienheureux seiour,
Ou voletoient maints esprits à l'entour,
Comme l'esté r'asserenant le ciel,
On void assoir force mouches à miel
Parmy les prez de diuerses couleurs,
S'esparpillant ores dessus les fleurs,
Or' à l'entour du beau lis blanchissant :
Le champ est plein de ce bruit fremissant.*

*Enee alors, qui le faiçt n'entendoit,
Tout effroyé la cause en demandoit,
Quel fleuue c'est, & quelle gent arriue
A si grand' foule autour de ceste riue.*

Tous les esprits, respond Anchise alors,
 Qui retourner doiuent en nouueaux corps,
 Pour s'asseurer, boiuent dedans ceste onde
 Le long oubly des miseres du monde.
 Long temps y a certes que ie desire
 Te recorder, denommer & descrire
 Nostre lignee, à fin que quelque iour
 Plus doux te soit le desiré seiour
 De l'Italie. O pere est-il croyable,
 Que ces esprits (quel desir miserable
 De la lumiere !) ayent encore enuie
 De retourner à leur premiere vie ?
 Mon filz (dist-il) ie t'osteray ce doute.
 Anchise adonc à raconter se boute
 De poinct en poinct les grands secrets du monde.

Premierement le Ciel, la Terre, & l'Onde,
 La Lune claire, & les Astres ardens
 Sont d'un esprit nourriz par le dedans,
 Esprit infus parmy toute la masse
 De l'vniuers, qu'il agite & embrasse,
 Faisant mouuoir par differents accords
 Egalement le rond de ce grand corps.

Par cest accord hommes, bestes, oyseaux,
 Monstres de mer viuans deffous les eaux,
 Tiennent du feu la nature diuine,
 Et leur semence a celeste origine,
 Sinon d'autant qu'à l'esprit est nuisant
 Le corps mal-sain, lourd, terrestre, & pesant.

De là prouient que nostre ame est atteinte
 D'aise, d'ennuy, de desir, & de crainte,
 Et que iamais ne peult voir le beau iour,
 Close en son noir & tenebreux seiour :
 Mesmes estant de son corps separee,
 Encores n'est la poure malheuree
 Nette du tout, mais retient quelques restes
 De ses pechez, & corporelles pestes,
 Et fault long temps à la matiere imbue
 De longue main d'une humeur corrompue

Pour la reduire à sa pure substance.
Les ames donc tirent la penitence
De leurs vieux maux. Les vnes hault pendues
Sont parmy l'air à l'effor estendues :
Aucunes sont dedans la mer plongees :
Les autres sont par la flamme purgees.
Chascun de nous endure ses enfers.
Puis, à la fin les champs nous sont ouuers
Par l'Elysee, & sommes peu d'esprits,
Qui possedions ce bienheureux pourpris,
Iusques à tant qu'ayant par mainte annee
Parfait le tour de nostre destinee,
Soyons purgez, & que le feu celeste
De nostre esprit, pur & simple nous reste.

Tous ceux-cy donc, apres auoir tourné
Le rond du temps, que mille ans ont borné,
Huchez du Dieu, l'eau d'oubly viennent boire
A grands troppeaux, à fin que sans memoire
Retournent voir la grand' voulte des cieux,
Et d'autres corps deuiennent enuieux.

Anchise ayant raconté tout cecy,
Tire son filz & la Sibylle aussi,
Par l'assemblée, & fremissante troppe.
Puis a choisy vne petite croppe
Pour voir de loing ceux qui venoient en place,
Les remarquer & cognoistre à la face.

Or sus (dist-il) ie te vois discourir
Ceux qui feront nostre race florir :
Ie te diray la gent Dardanienne,
Et noz nepueuz de race Italienne ,
Nobles esprits à nostre nom promis,
Et les Destins, ou les Dieux t'ont soumis.

Ce ieune là, le premier de la tourbe,
Qui sur le fust d'une hache se courbe,
Est destiné à la place premiere :
Il doit premier sortir à la lumiere,
Entremeslé au sang Italien.
Il portera le nom de Syluien,

Qui familier aux Roys d'Albe sera :
 Ta Lauinie aux bois l'enfantera,
 Apres ta mort, l'ayant conceu de toy
 Sur tes vieux ans : cestuy-cy sera Roy
 D'Albe la longue, & ceux qui en viendront
 Le sceptre aussi d'Albe longue tiendront.
 Cest autre là, qui tient le prochain ranc,
 Sera Procas, honneur de nostre sang,
 Voicy Capys, & voila Numitor,
 Et Syluien, qui fera viure encor
 Le nom, la force, & la bonté d'Enee,
 Si iamais Albe est par luy gouvernee.

Quelz iouuenceaux ! voy quelle hardiesse,
 Et quel monstre ilz font de leur proësse !
 Mais ceux qui ont les couronnes ciuiles,
 Dessus les monts imposeront les villes
 Des Fidenats, Gabiens, Nomentins.
 Ceux-cy feront les chasteaux Colatins,
 Et Pomerie, & la fortreffe encore
 Du Dieu Rustic, avecques Bole, & Core.
 De ces beaux noms se verront honorez
 Les lieux, qui sont maintenant ignorez.

Ilie aussi qui Troienne sera,
 Du sang de Mars Romule enfantera,
 Ce grand Romule, à qui lon verra prendre
 L'arme en la main, pour son ayeul defendre.
 Voy-tu comment au plus hault de sa teste
 Son morrion s'esleue à double creste,
 Et comme ia le pere luy fait signe
 Que des honneurs celestes il est digne ?

Sous cestuy-cy (mon filz) prendra naissance
 Romme la grand', Romme, qui sa puissance
 De la rondeur du monde bornera,
 Et son courage aux cieus egalera.
 Elle emmurant sept montaignes ensemble,
 Grosse d'enfans à Cybele ressemble,
 Mere des Dieux, qui de tours couronnee,
 Et sur vn char de triomphe menee,

*Des Phrygiens trauerse les citez,
S'esjouissant de tant de deitez,
Et de se voir cent nepueuz autour d'elle,
Tous iouissans de nature immortelle,
Tous possedans le hault seiour des cieux.*

*Destourne icy maintenant tes deux yeux,
Voy ceste gent, Cæsar, & tes Romains,
Et tous ceux-la, qui au ranc des humains
Doiuent vn iour par Iüle estre mis.
Voicy celuy, qui t'est souuent promis,
C'est cestuy-cy, le grand Cæsar Auguste,
Race des Dieux, sous qui le siecle iuste
Retournera, & l'or qui dominoit
Lors que Saturne aux Itales regnoit.*

*Il estendra l'Empire Ausonien
Au Garamante, & au peuple Indien,
Et iusqu'aux lieux des astres destournez,
Lieux, qui ne sont du cours de l'an bornez,
C'est ou Atlas sur son espaule forte
L'esseul voisin des estoilles supporte.
A l'arriuer de ce grand Empereur
Qu'annoncera vne fatale horreur,
Le voy trembler le marraiꝝ Scythien,
Et les derniers du peuple Assyrien :
Le voy le fleuue Egyptien, qui trouble
Tout effroyé, son canal sept fois double.*

*Hercule aussi n'a point tant voyagé,
Ores qu'il ait de son arc saccagé
Le cerf leger, le porc Erymantee,
Et la fureur de Lerne espoüantee :
Tant voyagé n'a le vainqueur insigne
Ce bon Bacchus, qui de branches de vigne
Guide le cours de tigres attelez,
Du hault sommet de Nise deuallez.
Et doutons-nous par faiãz dignes de gloire
De noꝝ vertus estendre la memoire?
Ou s'il y a quelque peur, qui nous tienne
De posseder la terre Ausonienne?*

Qui est celuy à l'escart, qu'une branche
 D'oliue entourne? à voir sa barbe blanche,
 Son poil chenu, & les Dieux en sa main,
 Je recognois le sage Roy Romain.
 Cestuy-cy né de Curienne race,
 Deuiendra grand, d'une maison fort basse,
 Et le premier les Romains fera viure
 Deffous les Lois. Tulle, qui le doit fuyure,
 Du long seiour de son peuple ennemy
 Eueillera le silence endormy
 De la cité, animant aux alarmes
 Les vieux scadrons desapprenans les armes.

Voicy apres Ance l'audacieux,
 Qui trop desia me semble ambicieux.
 Veux-tu icy voir les Tarquiniens
 Marcher au ranc des Roys Ausoniens?
 Veux-tu encor voir les haines concéues
 Du vangeur Brute, & les verges recéues?
 Cestuy sera le premier iouissant
 Du Consulat au glaiue punissant.
 Et ses enfans, faisans nouvelle emprise,
 Fera mourir, pour la belle franchise,
 Infortuné, quoy que nostre lignee
 Doiue iuger de telle destinée.
 Mais tout sera vaincu par la memoire
 De la patrie, & l'ardeur de la gloire.
 A ce propos, regarde loing d'icy
 Les Deciens, & les Druses aussi.
 Voy ce Torquat' aux feueres coingnees,
 Et ce Camil' aux aigles regaignees.
 Quand à ces deux luisans d'armes pareilles
 Comme tu vois, or' amys à merueilles,
 Pendant qu'ilz sont pressez d'obscur seiour,
 Si vne fois ilz paruienneut au iour,
 O quelle guerre, & carnage ilz feront,
 Quand Port-hercule, & les Alpes voyront
 De leurs sommets le beau pere descendre
 Pour s'opposer à l'effort de son gendre,

*Et cestuy-cy faire marcher encore
Contre occident les peuples de l'Aurore !*

*N'accoustumez ces guerres ie vous prie,
O mes enfans, & de vostre patrie,
Par la fureur de si grandes batailles,
Ne vueillez point saccager les entrailles.
Et toy premier, dont la race diuine
De Iuppiter tire son origine,
Ie te supply, espargne ces debats :
Iette (mon sang) iette les armes bas.*

*Ce guerrier là, pour auoir quelquefois
Donté Corinthe, & desfait les Gregeois,
Au Capitole ira porter sa gloire,
Hault esleué sur vn char de victoire.
Cest autre là d'Arges triomphera,
D'Agamemnon la cité dontera,
Et dontera vn Eacide encores,
Race d'Achille. Ores se voiront, ores
Par luy vangez les bons Troiens ayeux,
Vangé fera l'oultrage iniurieux
Fait à Minerue. Et qui te laisseroit
O grand Caton? Cofse, qui passeroit
Sans te nommer? Qui des Gracques la gloire,
Tairoit aussi? Qui tairoit la memoire
Des Scipions, deux fouldres de la guerre,
Grefle & degast de l'Africaine terre?
Fabrice poure, & riche de courage?
Et toy, Seran, faisant ton labourage?*

*O Fabiens, ou me rauissez vous
Desia lassé? c'est toy l'honneur de tous,
Qui remetz sus nostre force destruiete,
Temporisant par prudente conduiete.*

*Les vns par art animeront le cuyure,
Autres (ie croy) le marbre feront viure :
Ces biendifans les causes defendront :
Ceux-là du bout d'vne verge peindront
Le cours du ciel. Te souuienne, Romain,
De gouverner les peuples sous ta main.*

*Voicy tes arts : Imposer lois nouvelles,
Garder les tiens, & donter les rebelles.*

*Anchise ainsi rauissoit les oreilles,
Et puis encor adiouste à ces merueilles :
Voy ce Marcel, quelz butins il r'apporte,
Victorieux ! Mais voy de quelle sorte
Il apparoit parmy tous ses gendarmes !
Cestuy premier, avec ses hommes d'armes
Appaisera la publique terreur,
Et appendra, renuersant la fureur
Des Africains, & des Gaulois mutins,
Au Dieu Quirin les troisiemes butins.*

*Enee icy (pour ce qu'il auisoit
Vn iouuenceau, qui sur tous reluisoit
Tant en harnois, qu'en beauté merueilleuse,
Mais il auoit la chere peu ioyeuse,
Et tenoit l'œil fiché sur la campagne) :*

*Pere, celui qui Marcel accompagne,
Est il son filz ? ou quelqu'un de la bande
Qui doit sortir de nostre race grande ?
Quel bruit de gens est autour de cestuy !
O qu'il y a de maiesté en luy !
Mais vne nuit, qui dessus luy s'arreste,
D'un noir brouillas luy ombrage la teste.*

*O mon cher filz (dist Anchise en pleurant)
Ne te vas point du grand dueil enquerant
De tes neueuz. Les destins monstrent
Cestuy sans plus, & puis le cacheront.
Le sang Romain, le sang Romain, ó Dieux,
Sur sa grandeur vous eust fait enuieux,
S'il eust vescu. Combien de toutes pars
Au champ voisin de la cité de Mars
S'assembleront de complaints & pleurs ?
Quel appareil de funebres douleurs
Voyras tu Tybre, à l'heure que ton fleuve,
Arroufera la sepulture neuue ?*

*Nul autre aussi de la gent d'Ilion
Excitera si grand' opinion*

*A ses ayeux : & celle terre encore,
 Qui par le nom de Romule s'honore,
 Ne pense pas que iamais elle enfante
 Vn nourriffon, dont plus elle se vante.
 O pieté ! ô foy antique ! ô dextre,
 Dextre indontable, aux armes tant addextre !
 Estant armé, nul ne se fust vanté
 De s'estre à luy impuny présenté,
 Ou fust à pié, ou fust que tout fumant
 Il eust piqué le cheual escumant.
 Ah poure enfant, si quelque fort cruel
 Tu peus donter, tu feras vn Marcel.*

*Donnez des Lis, à pleines mains ie veux
 Espandre icy sur l'vn de mes neueuz
 Les fleurs, qui ont du pourpre la teinture,
 Et l'honorer de vaine sepulture.*

*Ainsi s'en vont errants de toutes pars
 Parmy les champs de ce grand vague espars,
 Ou le bon pere Anchise conduisoit
 Son filz Enee, & son cœur attisoit
 Par vn desir de sa gloire à venir :
 Par quelle guerre il luy fault paruenir
 Aux champs Latins ; il luy recorde apres
 Par quelz labeurs, par quelz moyens expres
 Il peult fûir, ou donter sa fortune.*

*Le Dieu du somme a deux portes, dont l'vne
 Qui (comme on diâ) est de corne bastie,
 Aux songes vrais donne prompte sortie :
 L'autre reluit d'Iuoyre blanchissant,
 Mais par là vont les faulx songes issant.*

*Anchise donc ayant iusques icy
 Instruiâ son filz, & la Sibylle aussi,
 Du long discours de la Romaine histoire,
 Les met dehors par la porte d'Iuoyre.
 Enee adonc estant party de là,
 Deuers ses nez & compaignons alla,
 Puis costoyant tousiours la droiâe riue
 Bien tost apres à Gaiette il arriue :*

*L'ancre soudain de la proüe est ietee,
Dessus le port la poupe est arrestee.*

FIN DV SIXIEME DE L'ENEIDE.

SONNET.

*Par mon destin, ou par le vueil des Dieux,
Je suis tumbé au gouffre espouantable,
Ou du Palais la foudre ineuitable
M'abyfme au fond d'un Enfer odieux.
Là cent Minos, Iuges industrieux
A tormenter vn esprit miserable,
Me font souffrir, d'un cœil inexorable,
De cent fureurs les fouets iniurieus.
Mais vostre main à secourir habile
Me peut tirer, trop mieux que la Sibylle,
Hors de l'Enfer de tant d'aduerfitez,
Et me guider en la droite brifce,
Qui au sommet des haultes dignitez
Monstre d'honneur le beau champ Elysee.*

L'ADIEU AVX MVSES,

PRIS DV LATIN DE BVCCANAN ²¹⁰.

*Adieu ma Lyre; adieu les fons
De tes inutiles chanfons :
Adieu la source, qui recrée
De Phebus la tourbe sacrée.*

*J'ay trop perdu mes ieunes ans
 En voz exercices plaisans :
 J'ay trop à voz ieuz asseruie
 La meilleure part de ma vie.
 Cherchez mes vers, & vous aussi,
 O Muses, iadis mon souci !
 Qui à voz douceurs noppareilles
 Se laisse flatter les oreilles :
 Cherchez qui sou' l'œil de la nuyt
 Enchanté par vostre doulx bruit,
 Auec' les Nymphes honorées
 Danse au bal des Graces dorées.
 Vous trompez, ó mignardes sœurs !
 La ieunesse par voz douceurs,
 Qui fuit le palais, pour elire
 Les vaines chansons de la Lyre :
 Vous corrompez les ans de ceux,
 Qui sou' l'ombrage paresseux
 Laisent languir efeminée
 La force aux armes destinée.
 L'hyuer, qui naist sur leur printens,
 Voulte leur corps deuant le tens :
 Deuant le tems l'auare Parque
 Les pouffe en la fatale barque.
 Leur teinã est tousiours palissant,
 Leur corps est tousiours languissant,
 De la mort l'efroyable image
 Est tousiours peinte en leur visage.
 Leur plaisir traine auecques luy
 Tousiours quelque nouuel ennuy :
 Et au repos ou ilz se baignent,
 Mile trauaux les accompaignent.
 Le miserable pionnier
 Ne dort d'vn sommeil prisonnier :
 Le nocher au milieu de l'onde
 Sent le commun repos du monde :
 Le dormir coule dans les yeux
 Du laboureur laborieux :*

La mer ne sent tousiours l'orage :
Les vens appaizent leur courage :
Mais toy sans repos trauaillant,
Après Caliope baillant,
Quel bien, quel plaisir as tu d'elle,
Fors le parfun d'une chandelle?
Tu me sembles garder encor'
Les chesnes se courbans sou' l'or,
Et les pommes mal attachées,
Par les mains d'Hercule arrachées.
Iamais le iour ne s'est leué
Si matin, qu'il ne t'ayt trouué
Resuant dessus tes Poëzies
Toutes poudreuses, & moiçies.
Souuent, pour vng vers allonger,
Il te fault les ongles ronger :
Souuent d'une main courrouffée
L'innocente table est poussée.
Ou soit de iour, ou soit de nuyt,
Cete rongne tousiours te cuyt.
Iamais cete humeur ne se change :
Tousiours le style te demange.
Tu te distiles le cerueau
Pour faire vng poëme nouveau :
Et puis ta muse est deprizée
Par l'ignorance authorizée :
Pendant, la mort qui ne dort pas,
Haste le iour de ton trespas :
Adonques en vain tu t'amuses
A ton Phebus, & à tes Muses.
Le Serpent, qui sa queue mord,
Nous tire tous apres la mort.
O fol, qui haste les années,
Qui ne sont que trop empennées!
Aiouste à ces malheurs ici,
De pauureté le dur fouci :
Pesant fardeau, que tousiours porte
Des Muses la vaine cohorte :

*Ou soit, que tu ailles fonnant
 Les batailles d'un vers tonnante :
 Ou soit, que ton archet accorde
 Un plus doux son dessus ta corde,
 Soit, qu'au théâtre ambicieux
 Tu monstres au peuple ocieux
 Les malheurs de la tragedie,
 Ou les ieux de la comedie.*

*Sept villes de Grece ont debat
 Pour l'auteur du Troyen combat :
 Mais le chetif, viuant, n'eut onques
 Ny maison ny pais quelquonques.
 Tytire pauvre & malheureux,
 Regrete ses champs planteureux :
 Le pauvre Stace à peine euite
 De la faim l'importune suyte.
 Ouide au Getique sejour,
 Faché de la clarté du iour,
 De son bannissement accuse
 Ses yeux, ses liures, & sa muse.
 Mesmes le Dieu musicien
 Sur le riuage Amphrisien
 D'Admete les bœufz mena paistre,
 Et conta le troppeau champestre.
 Mais fault il pour les vers blâmer
 Nombrer tous les floz de la mer,
 Et toute l'arene roulante
 Sur le paué d'une eau coulante ?
 Malheureux, qui par l'univers
 Ieta la semence des vers :
 Semence digne qu'on euite
 Plus que celle de l'aconite.
 Malheureux, que Melpomené
 Veid d'un bon œil, quand il fut né :
 Luy inspirant des sa naissance
 De son sçavoir la congnoissance.
 Si le bon heur est plus amy
 De celuy qui n'a qu'à demy*

*Des doctes Sœurs l'experience,
 O vaine, & ingrate science !
 Heureux & trois & quatre fois
 Le sort des armes, & des lois :
 Heureux les gros sourcils encore',
 Que le peuple ignorant adore.
 Toy que les muses ont eleu,
 Dequoy te sert il d'estre leu,
 Si pour tout le gaing de ta peine
 Tu n'as qu'une louange vaine ?
 Tes vers, sans fruit, laborieux,
 Te font voler victorieux
 Par l'esperance, qui te lie
 L'esprit, d'une douce folie.
 Tes ans, qui coulent ce pendant,
 Te laissent toujours attendant :
 Et puis ta vieillesse lamente
 Sa pauvreté, qui la tormente :
 Pleurant d'avoir ainsi perdu
 Le tems aux liures despandu :
 Et d'avoir semé sur l'arene
 De ses ans la meilleure grene.*

*Donne congé, toy qui es fin,
 Au cheual qui vieillist, afin
 Que pis encor' ne luy aduienne,
 Et que poussif il ne devienne.
 Que songe'-tu ? le lendemain
 Du corbeau, n'est pas en ta main.
 Sus donq', la chose commencée,
 Est plus qu'à demy auancée.*

*Malheureux, qui est arresté
 De vieillesse, & de pauvreté.
 Vieillesse, ou pauvreté abonde,
 C'est la plus grand' peste du monde.
 C'est le plaisir que vous sentez,
 O pauvres cerueaux euantez !
 C'est le profit, qui vient de celles
 Que vous nommez les neuf pucelles.*

*Heureuses Nymphes, qui viuez
 Par les forestz ou vous fuyuez
 La sainte vierge chasseresse,
 Fuyant des muses la paresse.
 Soit donq' ma Lyre vng arc turquois,
 Mon archet deuienne vng carquois :
 Et les vers que plus ie n'adore,
 Puissent traictz deuenir encore.
 S'il est ainsi, ie vous suiuray,
 O nymphes ! tant que ie viuray :
 Laisant dessus leur double crotte
 Des muses l'ocieuse troppe.*

TRADUCTION D'UNE ODE LATINE

DU MESME BVCCANAN¹¹¹.

*La merueille des siecles vieux
 Estonnez par la main d'Alcide
 De tant de monstres homicide,
 Le fait affoir au rang des Dieux :
 Et le donteur de Meduse empierrante
 Fut estoilé d'une flamme esclairante.
 Si soubz vn iuge d'equité
 La vertu qui est simple & nuë
 Requeroit estre maintenuë
 En l'honneur quell' a merité,
 Le brusq' Hercul', Henry, te cedroit ores,
 Et te cedroit l'ailé Persee encores :
 Qui d'un monstre plus plantureux
 Que l'Hydre de diuerse forme,
 D'un monstre dy-ie tant enorme,
 Plus que Meduse dangereux,
 As rebouché l'horreur prodigieuse
 Et la fureur vainement furieuse.*

*Charles à sa fuyte attirant
Toute la force occidentale,
L'Ourse & l'Autruche orientale,
Ainsi qu'un hyuernal Torrent,
Ce furieux, & sacageur de villes
Brusloit de voir toutes citez seruilles.*

*La vertu Germaine trembloit
Desous Cesar le demi-maure,
O vergoingne ! Et l'Itale encore
Qui le ioug dedaigner souloit,
En grommelant d'une plainte craintiue
Souffroit de voir sa liberté captiue.*

*L'espoir flateur qui nourrissoit
Ceste importune conuoitise,
Le terme de son entreprise
Du rond du monde finissoit :
Et cest orgueil, deuin plein de mensonge,
Tout l'univers se promettoit en songe.*

*Tu, as ô Prince vertueux,
Prince de la guerriere France,
Arresté la prompte esperance
De ce cueur tant presumptueux :
Tu as surpris d'un las ineuitable,
Ceste fureur autrefois indontable.*

*Quell' estoit alors sa couleur,
Et de quelle fureur cruelle
Ardoit ²¹² le fond de ses moëles,
Quand l'impatient douleur,
De la Moselle il voyoit la fortreffe,
Et l'esquadron de la braue ieunesse ²¹³.*

*Ainsi l'onde va bouillonnant
Contre les roches opposees :
Ainsi les flammes embrazees
Dans leurs fourneaux vont forcenant :
Ainsi la dent de l'Hyrcaue Tigresse
Sanglante mord le lien qui la presse.*

*Mais quand le bras congneu de Mars
Guise, dont la vertu compaigne*

*Impatiente se dedaigne
 De se voir close de ramparts,
 Vint esclairer, & deffoubs le Tonnerre
 Des Cornepieds fit retrembler la terre :
 Comme les animalx couards,
 De nuict courageux & adextres
 A forcer les loges champestres,
 Hardis sur les troupeaux fuyarts,
 Au seul regard du Lion qu'ils redoutent
 Tous effroyez en leurs creux se reboutent,
 Ainsi celuy qui d'un espoir
 Où insatiable il se fonde,
 N'aguere' embrassoit tout le monde,
 A peine ayant le cueur de voir
 Du grand Henry les forces dontereſſes,
 Refuit mal-caut à ſes vieilles fineſſes.*

PLVSIEVRS PASSAGES

DES

MEILLEVRS POETES GRECSET LATINS

*Citez aux Commentaires du SYMPOSE de Platon*²¹⁴

(recueillis par Loys le Roy, dit Regius),

MIS EN VERS FRANÇOIS PAR I. DV BELLAY, ANGEVIN.

LES VERS CITEZ AV LIVRE PREMIER.

VIRGIL. 6. EGLOG.

Namque canebat vti magnum, &c.

*Car il chantoit comment par le vague du monde
 Les ſemences du feu, de la terre, & de l'onde*

*S'assemblerent en vn, & comment toutes choses
De ce commencement furent premier ecloses :
Comme la terre fut de la mer separee,
Se formant peu à peu toute chose créée.*

LVCAIN AV 2. DE LA GVERRE DE PHARSAL.

Siue parens rerum, &c.

*Soit que nature, lors que le monde difforme,
Se retirant le feu, print sa premiere forme,
Establist pour iamais les causes eternelles
De tout cela qui est, mesmes subiecte à elles,
Bornant d'vn cours fatal ceste grand' masse ronde
Par Siecles ordonnez qui gouvernent le monde.*

VIRGIL. 6. DE L'ENEID.

Cui talia fanti, &c.

*Parlant ainsi au deuant de la porte,
Sa face n'eut les traits de mesme sorte,
Ni mesme teinã : ses cheucux herissez
Dessus le chef ne se tindrent pressez,
Ains sa poitrine halletante de raige
Horriblement luy grossist le couraige,
Ceste fureur plus grand' forme luy donne,
Rien de mortel sa langue plus ne sonne,
Lors que le Dieu en sa poiãtrine enflée
Sa deité de plus pres eut soufflée.*

ET APRES.

At Phœbi nondum patiens, &c.

*Mais de Phœbus la grand' prestresse enraige
Par la cauerne, & d'autant que la raige
Qui l'aiguillonne, elle veut surmonter,
D'autant plus fort elle se sent dompter,*

*Le cœur despit & le parler felon
Rangez par force au plaisir d'Apollon.*

IUVVENAL. 6. SATYR.

Spectant fubeuntem, &c.

*Elles contemplent Alceste,
Qui d'un magnanime geste
S'ose à la mort presenter,
Pour son mary racheter :
Mais si telle recompense
Leur fust permise, ie pense
Que perdre elles voudroient bien
Les leurs²¹⁵ pour vn petit chien.*

PROPERCE.

Fœlix Eois lex funeris, &c.

*Heureuse loy funebre aux mariz que l'Aurore
De ses cheuaux colore !
Car estant mis le feu pour les obseques faire,
Dans le liç mortuaire,
Des espouses adonc la tourbe echeuelée,
Pour viue estre bruslée,
Piëteuse combat. C'est honte de suruiure,
Et son mary ne suyure.
Celles qui ont vaincu, se ieçent violentes
Dans les flammes ardentes,
Et avec leurs mariz bruslent de grand courage
Visaige sur visaige.*

LVCRE. LIVRE I.

Æneadum genitrix, &c.

*O la mere d'Enée, ancestre des Romains,
La seule volupté des Dieux, & des humains,*

*Qui peuples l'air, la terre, & la mer nauigable,
Et tout cela qui est soubz le ciel habitable,
Saincte & grande Venus, d'autant que ton amour
Faiã que tous animaux viennent en ce beau iour,
Les nues & les vens, ó Deesse, te fuyent,
La campagne en florist, & les ondes en rient,
Et la mer qui par toy douce & calme se rend,
Luyst deffoubz ta clarté, qui sur elle s'estend.*

ET PEV APRES.

Quæ quoniam rerum naturam, &c.

*Et pource que toy seule entretiens la nature,
Et que sans toy ne sort aucune creature,
Aux rayons du beau iour, & que rien entre nous
Ne peut estre sans toy, qui soit aymable & doux :
Pource ta deité maintenant ie desire
Estre compaigne aux vers, que ie pretends d'escrire.*

PONTAN. I. DE L'VRANIE.

His Cytherea suum pofuit, &c.

*Là Cytherée fist son Astre étinceler,
Astre, duquel conçoit la mer, la terre, & l'air :
Et dont tous animaux à procréer s'incitent,
Et d'un doux mouuement secretement s'agitent.*

A V MESME LIVRE.

*Ordine certo
Fert natura vices, &c.*

*Par vn ordre certain toutes choses se muent,
Et par ordre certain les Astres se remuent,
Causant diuers effectz, & parfaisans leurs cours,
Comme il est ordonné, font leurs tours & retours.
Les elemens leur font debuoir d'obeissance,
Et craignent violer la loy de leur puissance.*

*Voyla comment du ciel la nature despend,
Et aux loix qu'il escrit humble & serue se rend.*

LE MESME AVTHEVR AVX METEORES.

Principio genus omne animantum, &c.

*Pour le commencement, tout cela que nous sommes
De poissons, & d'oyseaux, & de bestes, & d'hommes,
Toute herbe florissant, tout hault arbre croissant,
Est des quatre elemens en ce monde naissant.
Aussi tous animaux de là prennent leurs vies,
Et là quand par la mort leurs ames sont rauies
Se reduysent encor' : mais leurs commencemens
Demeurent eternalz és premiers elemens :
Ou soit que leurs vertus es choses ilz respandent,
Soit qu'ilz cedent leurs droictz, ou qu'ilz les redemandent :
Ou soit que rechangez d'un desir mutuel,
Ilz varient entre eulx leur cours perpetuel :
De là toute semence est au monde eternelle,
Eternelle, d'autant que la cause en est telle.
L'homme des elemens tient ses complexions,
Comme donnans la loy à noz affections :
Eux sont subiectz au ciel, & cela qu'ilz nous donnent,
Comme leurs souuerains, les Astres leur ordonnent.*

AVX MESMES METEORES.

Præcipuè tamen in gremio, &c.

*Le Soleil toutesfois exerce sur la terre
Son principal pouuoir, de laquelle il defferre
Les semences de tout, l'herbe conuertissant
En feuilles, & tirant le bouton florissant
Du rameau, du bouton l'odorant fruit nous donne,
Qui avecques le temps sa verdeur assaisonne :
En espicz heriffer il fait les bledz heureux,
De pampre il reuestist les raisins planteureux.
Tout naist, tout croist par luy, & toute creature*

*De cela qu'il produist emprunte sa pasture :
 Mesme il attire à soy les terrestres vapeurs,
 Lesquelles il resoult en diuerses humeurs :
 En rosée abbreuant la campagne alterée,
 En espede bruyne, ou en pluye azurée.*

AVX MESMES METEORES.

Namque per obliquum, &c.

*Car les Astres errans font cinq cours tout diuers,
 Par l'oblique rondeur de ce grand Vniuers,
 Et roulent opposez par les Astres insignes,
 Qui sont vulgairement nommez les douze Signes.
 Ilz ont pour gouverneur le Soleil radieux,
 Le Soleil souuerain des hommes & des Dieux,
 Des longs siecles autheur, de toutes choses Pere,
 Qui ciel, & terre, & mer de ses rayons eclere.
 La Lune l'accompagne, ornement de la nuit,
 Qui d'une autre clarté douteusement reluit :
 Dont le pere Ocean & Thetis la chenuë,
 Reuerent estonnez la puissance cogneuë
 Sur toute la grand' mer, qui ses tours & retours
 Reigle selon la Lune au variable cours.
 De là prennent leur suc les semences des choses,
 Et de là les humeurs dans noz veines encloses,
 Coulent par tout le corps : de là le sang espars
 Par les membres moletz discourt de toutes pars,
 Attendriffant les corps d'une influence humide,
 Pour autant que la Lune aux corps humains preside.
 Le Soleil donne vie, agite, & sa chaleur
 Distile dans les os sa celeste vigueur :
 Bref le Soleil sur nous fait office de pere,
 Comme la Lune aussi fait office de mere :
 Qui d'un char vagabond errant' de çà de là,
 Or s'attache à ceux-cy, ores laisse ceux là :
 Et des Dieux implorant la puissance eternelle,
 La reuerse sur nous, d'une amour maternelle.*

FRACAST. IN SIPHIL.

In primis tum fol rutilus , &c.

*Premier, le clair Soleil, & les Astres auffi
 Changent la terre, l'air, & la mer, tout ainfi
 Comme ilz changent de place. Ainfi les elementz
 Transforment leurs grands corps en diuers changementz.
 Confidere comment, lors que le Soleil tourne
 Ses cheuaux au Midy, & de nous se destourne,
 La terre s'endurcist par l'hyuer froidureux,
 Et couuers de frimatz sont les champs plantureux.
 Et les fleuues encor' bridez de froide glace
 Arrestent de leur cours la vagabonde trace.
 Auffi quand de plus pres il nous va regardant
 Sur les champs, sur les bois va ses flammes dardant,
 Sur les prez alterez : & la plaine pouldreuse
 Esprouue de l'esté la force chaleureuse :
 Et ne fault point doubter que l'honneur de la nuit
 La Lune, qui au ciel d'un front doré reluit,
 A laquelle obéist la mer, & toute chose
 Laquelle dedans soy a quelque humeur enclose :
 L'Astre Saturnien de tous le plus nuysant,
 Et l'Astre Iouial plus doucement luyfant,
 Le beau feu de Venus, Mars & toute la bande
 Des autres feuz du ciel, icy bas ne commande :
 D'un tour perpetuel changeant les elemens,
 Et causant ça & là plusieurs grands mouuementz,
 Sur tout quand en vn lieu plusieurs d'eux se conioignent,
 Ou quand d'un diuers cours l'un de l'autre ilz s'esloignent.*

PONT. I. DE L'VRANIE.

Stellæ

Sensibus afficiunt variis variosque agitatus, &c.

*Le ciel donne aux espritz diuerses passions,
 Diuerses voluntez, & inclinations*

*A mestiers tous diuers, & chaque creature
 Son estude & plaisir apporte de nature.
 Le vouloir toutesfois, ou la necessité
 Changent souuent le cours de la fatalité :
 Et souuent nous voyons demeurer sans rien faire
 Vn bon esprit qui a la pauureté contraire.
 Le destin neantmoins ne s'esmeut pour cela,
 Ains planté fermement s'arreste tousiours là,
 Et la nature encor pour quelques actions
 Ne renonce iamais à ses affections,
 Soit en bien, soit en mal, ains retourne facile
 Aux choses ou elle est voluntiers plus habile,
 S'elle trouue passage, & le contraire effort
 Des Astres opposez, ne se trouue plus fort.*

**Ομηρος. Ὀδυσσειὰς .λ.*

Τὴν δὲ μετ' Ἰφιμέδειον ἀλωῆος παράκοιτιν.

*Euphymie apres ceste cy i'apperceue,
 La femme d'Aloé, disant auoir conceu
 De Neptune deux filz, ausquelz iadis la vie
 En la fleur de leurs ans auoit esté rauie :
 Le fameux Ephialte, & Ote de grand cœur,
 Que la terre fist croistre en extreme longueur,
 Et apres Orion leur donna l'aduantage
 Sur tous autres humains en beauté de visage.
 Ilz n'auoient que neuf ans, & si auoient adonc
 Neuf couldes de largeur, & neuf brasses de long.
 Ilz menassoient les Dieux d'une soudaine guerre,
 Et vouloient, pour le ciel afferuir à la terre,
 Mettre Osse suz Olymp', voyre plus courageux
 Dessus Osse planter Pelion l'vmbreux.
 Et l'entreprinse à chef (peut estre) eussent menée,
 S'ilz eussent peu toucher la quatorziesme année :
 Mais celuy qu'enfanta Latone aux beaux cheueux,
 Le filz de Iupiter les fist mourir tous deux,
 Ains que du premier poil la toyson colorée
 Eust frizé leur menton d'une barbe dorée.*

Ὅμηρος. Ἰλιάδ. τ.

Πρέσβα Διὸς θυγάτηρ Ἄτη, ἣ πάντας ἄᾶται. &c.

*La fille à Iupiter, Ate la redoubtable,
Ate pernicieuse, à chacun dommageable,
Ses piedz font tendreletz, & ne va point touchant
La terre, ains elle va sur noz testes marchant :
Nous trouble, nous seduit, nous fait dommaige extrême.
La cruele ofa bien contre Iupiter mesme
Exercer autresfois son couraige odieux,
Bien qu'il soit le meilleur des hommes & des Dieux.*

LES VERS CITEZ AV SECOND LIVRE.

OVID. 4. DE LA METAMORPHOSE.

Perque abdita longè,
Deuiaque & siluis horrentia saxa fragosis, &c.

*Il racomptoit comment par les roches desertes
D'ombrageufes forestz horriblement couuertes
Il auoit de Gorgone approché le seiour,
Et comme il auoit veu par les champs d'alentour,
Et parmy les chemins, d'hommes maintes figures,
Et mains corps d'animaulx changez en pierres dures
Au regard de Meduse : & qu'il auoit pourtant
Au boucler qu'il auoit en sa gauche portant
Veu (comme en vn miroir) l'espouentable forme
De l'horrible Gorgonne, à qui le chef difforme
Il trancha ce pendant qu'vn sommeil endurcy
La tenoit endormie & ses serpens auffi.*

LVCAIN. LIVRE 9.

Hoc monstrum timuit genitor, &c.

*Phorce le Dieu marin de Gorgonne le pere,
De Gorgonne les feurs, de Gorgonne la mere,
Ce monstre craignoient bien, qui pouuoit de son œil
Ciel, mer, terre assopir d'un estrange sommeil.
Les oyseaux accablez d'une charge soudaine
Touchez de son regard, tumboyent dessus la plaine
En pierres transformez : & les bestes aussi
Transformées comme eux en rocher endurcy,
S'arrestoient là tout court : la gent d'Ethiopie
Voyfine d'alentour, fut en marbre assopie :
Tout ce monstre fuyoit, mesmes de l'autre part
Ses serpens destournez euitoient son regard.*

PROPERC.

Quicumque ille fuit puerum, &c.

*Quiconques fist le Dieu d'amour enfant,
Ne fut il pas un peintre bien sçauant ?
Cestuy là veid sans cognoissance viure
Ceux qui l'amour ont entrepris de suyure :
Et que lon pert, suyuant ce fol desir,
Beaucoup de bien, pour bien peu de plaisir.
Cestuy encor' de deux venteuses œlles,
Non sans raison, luy garnit les aisselles,
Et fist voler inconstant & leger
Dedans noz cœurs cest Amour passager.
Aussi semblable est nostre vie à l'onde
Qui à tout vent est tousiours vagabonde.
De traictez crochuz cest enfant inhumain
Arme à bon droict aussi sa dextre main :
Et à bon droict la trouffe Gnosienne
Bat en sonnans dessus l'espaule sienne :
Pource qu'il sçait en trahyson frapper,
Et que nul peut de ses traictez eschapper.*

VIRGILE 4. DE L'ENEIDE.

Hæc fe carminibus, &c.

*Elle promet deflier les penſées
 Qui de l'amour ſe trouuent offeñſées,
 Et ſi promet par ſes vers enchantez
 Rendre les cœurs de l'amour tourmentez,
 Arreſter court des fleuves la carriere,
 Et deſtourner les Aſtres en arriere.
 Tu luy verras par ſes vers murmurez
 Tirer de nuit les eſpritz coniurez :
 Mugler ſoubz toy les tremblantes campagnes,
 Et deualer les arbres des montaignes.
 O chere ſeur, par les Dieux ie t'aſſeure,
 Et par ton chef bien aymé ie te iure,
 Que malgré moy ie fais experience
 De la forcieri & magique ſcience.*

ET PEV APRES.

Stant aræ circum.

*Les autelz ſont dreſſez de toutes pars.
 Lors la preſtreſſe aux longs cheueux eſpars
 Trois cens Dieux tonne avec horribles motz,
 Inuoque auſſi l'Erebe, & le Chaos.
 Et d'Hecaté trois fois iumelle encore
 Deuotement les trois frontz elle adore :
 Epanche auſſi quelques eaux deguiſees
 Qu'ell' feint d'Auerne auoir eſté puyſées :
 L'herbe nouvelle on fauche au cler ſerain,
 Pour la bouillir dedans vaiſſeaux d'erain,
 Avec le ſuc du noir venin terrible.
 On cherche encor ceſte apoſtume horrible
 Que la iument arrache en la ſucceant
 Deſſus le front de ſon poullain naiſſant.*

LE MESME AVTHEVR EN L'EGLOGVE 8.

Effer aquam, & molli cinge hæc altaria, &c.

*Apporte icy de l'eau, & que sur l'autel saint
De l'hostie le front d'un mol bandeau soit ceint :
Fay parfun d'encens masle, & de grasse veruene,
A fin de faire icy vne espreeue certaine,
Si ie pourray si bien Daphnis ensorceler,
Que ie le puisse à moy par force r'appeller.*

ET PEV APRES.

*Par vers la Lune mesme aux forciers fait seruire,
Par vers Circe changea les compagnons d'Vlisse,
Et le serpent qui est si froid à le taster,
Se rompt dedans les prez à force de chanter.*

LE MESME AVTHEVR.

Nascuntur plurima Ponto, &c.

*Ces herbes là qui telz changemens font
Naissent espais dedans l'isle de Pont.
I'ay veu Mœris souuent changer sa forme,
En corps de loup effroyable & difforme,
Dedans les boys se cacher, & les corps
De leur cercueil i'ay veu sortir dehors :
Et les moissons le suiuant à la trace,
Souuent aussi i'ay veu changer de place.*

OVIDE.

Dum spectant læsos, &c.

*Les yeux donnent aux yeux leur mesme passion,
Et passent bien auant dedans l'affection.*

VIRGIL. 4. ÆNEID.

Carpit enim vires, &c.

*Car peu à peu l'amour croît, & la femme
De son regard le cœur de l'homme enflamme.*

PROPERCE.

Cynthia prima fuis, &c.

*Cynthia la premiere avec ses yeux m'a pris,
Moy chetif qui n'auois d'amour esté surpris.*

LE MESME.

Crescit enim assiduè, &c.

*Car l'amour prent des yeux sans cesse accroissement,
Et se donne luy mesme vn grand nourrissement.*

LE MESME.

Quantum oculis, animo tam procul ibit amor.

*De nostre cœur l'amour est séparée,
Autant qu'elle est de nostre œil égarée.*

CORNEL. GALL.

Pande puella, pande capillulos.

*Esparpillez de toutes pars
Belle ces beaux cheueux espars,
Ces belles tresses vndoiantes,
Et d'vn beau fin or blondoiantes.
Montrez ce beau col blanchissant
Sur blanches espaulles croissant :*

*Monstreꝝ ces deux flammes nuyſantes
 Soubꝝ deux noirs ſourciꝝ reluysantes :
 Monstreꝝ ces ioës, dont le teinç
 De couleur de roſes eſt peinç :
 Et ceſte coraline bouche,
 D'vn long baiſer la mienne touche.*

LE MESME AVTHEVR AV MESME LIEV.

Horrebam tenues, &c.

*Pauoys horreur des trop maigres, ainſi
 Comme i'auois des trop graſſes auſſi :
 Point ne me pleut la taille racourſie,
 Et auſſi peu la longue mal baſtie :
 Je prins plaiſir d'embraſſer ſeulement
 Celles qui ſont grandes moyennement :
 Car le moyen, quelque choſe qu'on face,
 En toute choſe eſt de meilleure grace.
 La greſle auſſi, pourueu que l'embonpoinç
 Ne luy failliſt, ne me deſplaiſoit poinç.
 L'embonpoinç eſt à telꝝ ieuꝝ conuenable,
 Car à la chair la chair eſt agreable.
 Je ne fiꝝ cas auſſi de la blancheur,
 S'il n'y auoit quelque peu de rougeur
 Qui exprimait vne couleur pareille
 A la couleur d'vne roſe vermeille.
 Les cheueulx blondꝝ ſur vn col tendrelet
 Reſpresentant vne couleur de laiç,
 Me rapportoient en vne face belle
 Je ne ſçay quoy de grace naturelle.
 La leüre auſſi qui ſ'enfloit vn petit
 Par ſa rougeur me donnoit appetit :
 Car ie baiſois volontiers vne bouche
 Qu'à plein baiſer des deux leures on touche.
 Les ſourciꝝ noirs, les yeux noirs, & le front,
 Dont la beauté ſe deſcouure en plein rond,
 Iy prenois garde, & volontiers mon ame
 S'embraſſoit de l'amour d'vne dame.*

OVIDE.

Prima fit in vobis morum tutela.

*Le premier foing, vous le debuez donner
A la beaulté de l'esprit façonner :
Par la beauté de l'esprit on s'enflamme
Facilement de l'amour d'une femme :
L'amour basty dessus tel fondement
Comme certain dure eternellement.
L'autre beauté avec le temps s'efface,
Et est subiecte aux rides de la face :
Le temps viendra que regret vous aurez
Quand vous mirant, si laydes vous voyrez,
Et ce regret fera que le visage
S'enlaydira encores d'auantage.
Mais la vertu se conserue tousiours :
Tel amour fait heureusement son cours.*

VIRG. 3. GEORGIC.

Omne adeo genus in terris, &c.

*Tout genre d'animaulx, hommes, bestes fauluaiges,
Poissons, troppeaux, oyseaux peinctz de diuers plumaiges,
Se ruent au printemps en amour & chaleur,
Tous sont époinçonnez d'une mesme fureur.*

LVCRECE. I. DE LA NATVRE.

Nam simul ac species, &c.

*Car si tost que le ciel le printemps nous rameine,
Et que le doux Zephir d'une amoureuse haleine
Regaillardist le corps, les oyseaux tout premier
Annoncent, ó Venus, ton retour coustumier,
Et sentent ta vertu qui leur poingt les courages :*

*Les animaux aussi parmy les gras herbages
Bondissent à grands saulx, & d'amour furieux
Passent les fiers torrens, pour te suyure en tous lieux.
Bref par fleuves, par mers, & par haultes montaignes,
Par les boys umbrageux, par les verdes campagnes,
Poussant dedans les cœurs vn amoureux desir,
Tu maintiens toute espece en eternal plaisir.*

COLVMEL. IO. LIVRE DE L'AGRICVLTVRE.

Nunc sunt genitalia femina mundi.

*C'est ores la saison qu'on voit de toutes choses
Multiplier par tout les semences encloses :
C'est ores que l'Amour se haste d'engendrer,
Et que de l'vniuers l'esprit on void entrer
En l'ardeur de Venus, & que par tout le monde
Il respand ça & là sa semence feconde.
Or le Pere Ocean, & le Dieu de la mer
Par doulx allechementz s'efforcent enflammer
De leurs femmes les cœurs, que chacun d'eux incite,
Cestuy là sa Thetis, cestuy son Amphitrite.
Desia de son mary l'une & l'autre a conceu,
Chacune rend au sien le fruit qu'elle a receu,
Et du peuple azuré que l'une & l'autre enfante,
S'emplit toute la mer d'une troppe nageante.
Mettant sa fouldre à part Iupiter mesme encor
Coulant comme iadis en vne pluye d'or
Au seing de Danaë, en pluye espeffe & drue
Au gyron maternel de la terre se rue :
Elle son filz reçoit, & ne desdaigne point
Ce doulx embrassement, par amour qui la poingt.
De là soit sur la terre, ou soubz la mer profonde,
Vn gracieux printemps florist par tout le monde,
Amour regne par tout, & iusqu'au fond du cœur
Hommes, bestes, oyseaux, esprouent son ardeur,
Iusqu'à tant que Venus de semence remplie
Par ce doulx feu nouveau soit du tout assouie :*

*Repeuplant l'vniuers d'un eternal plaisir,
Pour ne laisser le monde en paresse moyfir.*

VIRGIL. 2. GEORG.

Ver adeò frondi nemorum, &c.

*Aux rameaux des forestz le printemps est vtile,
Le champ par le printemps se faiçt gras & fertile :
Adoncques l'air, qui est Iupiter tout puissant,
D'une pluye feconde en terre s'eslançant,
Se ieçte au large sein de son espouse aymée,
Et se meflant parmy toute chose animée
Nourrist tout ce grand corps : adonq' les arbrisseaux
Resonnent à l'escart du doulx chant des oyseaux,
Et les troppeaux esmeuz de ces chaleurs nouvelles,
En certaines saisons retournent aux femelles.
La terre deuient grosse, & le champ qui est plein,
A ce doulx renouueau se descharge le seing :
Vne humeur tendre & molle abonde en toute chose,
La semence qui fut si longuement enclose,
Se fiant maintenant en la douceur du temps,
S'ose bien descouvrir aux chaleurs du printemps.
Le tendre sep ne crainçt ny le vent, ny la gresle
Que le fort Aquilon faiçt tumber pesle mesle,
Ains pousse ses bourgeons, & faiçt sortir au iour
Le pampre verdissant, qui s'epend tout au tour.
Je ne croy que les iours eussent autre lumiere
Lors que ce monde prist sa naissance premiere.
Cela fut vn printemps, & ce grand monde adonq'
Demenoit vn printemps, le plus doulx qui fut onq'.
Les troppeaux nouueaux nez, & la dure semence
Des hommes qui le fer immitent de naissance,
Les bestes des forestz, & les flammes des cieux
Tendres ne porteroient ce fais laborieux,
Si la bonté du ciel entre chauld & froidure
N'entremefloit ainsi ceste temperature.*

PONTAN. PREM. DE L'VRANIE.

Quum premit auratos, &c.

*C'est lors que le Soleil entre dans la maison
 Du Mouton Phryxéan à la blonde toyson :
 Lors qu'on voit retourner la douce Primeuere,
 Qui apporte la pluye : & que la terre mere
 Enfante toute chose, & que grosse de fruit
 Son bouton & sa fleur toute plante produiſt :
 Quand tout boys reuerdist : & parmy les boccaiges
 Les oyseaux bien-chantans degoyſent leurs ramaiges :
 Les fères, & tropeaux qu'amour vient enflammer,
 Se ruënt sur Venus : les monstres de la mer
 Sentent aussi leur feu, tant que mesmes Protée
 Crainct de ses bœufz marins la fureur indomptée.*

OVIDE.

Candidior folio niuei Galathea, &c.

*Galathée au teinct blanchissant
 Plus que n'est le lix pallissant,
 Plus qu'une prée florissante,
 Plus que l'aulne en haulteur croissante,
 Plus clere que verre eclercy,
 Et plus folle qu'un dain aussi,
 A toucher plus polie & fine
 Que n'est vne coque marine,
 Plus douce qu'un chault hyuernal
 Et plus qu'un vmbage estiual,
 Plus qu'une pomme desirable,
 Et plus qu'un hault plein venerable²¹⁶,
 Plus que la glace reluyſant',
 Et plus qu'un doux raisin plaisant',
 Plus mole que le mol plumage
 D'un Cigne, ou qu'un tendre fourmage,
 Et si tu ne fuyois ainsi,
 Plus belle qu'un Iardin aussi.*

LE MESME AVTHEVR.

Ipsa quoque assiduo, &c.

*Comme vn fleuve, le temps coule eternellement,
Le fleuve ne se peult arrester nullement,
Ny l'heure, mais ainsi que l'onde pousse l'onde,
Et que premiere à l'une, à l'autre elle est seconde,
Ainsi le temps leger se fuyt en se suyuant
Et tousiours est nouveau : car ce qui fut deuant
Vient apres, & se fait ce qu'il n'estoit à l'heure :
Ainsi iamais le temps sur vn point ne demeure.*

IVVENAL. SATY. 7.

Dij maiorum vmbris, &c.

*Dieux permettez qu'une legere terre
A tout iamais noz grandz peres enferre,
Flairent saffran leurs urnes en tout temps,
Et y florisse vn eternal printemps :
D'auoir voulu, que non moins que le pere,
Le precepteur sainctement on reuere.*

VIRGIL. IO. DE L'ENEID.

Fœlices ambo, &c.

*O tous deux bienheureux ! vostre nom deormais,
Si mes vers ont pouuoir, viura pour tout iamais.*

HORACE. 4. OD.

Gaudes carminibus, &c.

*Les vers te plaissent, & ie suis
Riche de vers, & si ie puis
Les mettre à prix. Car ny la gloire
Sacree en marbre à la memoire,*

*Par qui les guerriers estimez
 De nouveau sont réanimez,
 D'Anibal les fuytes hastées,
 Ny ses menasses reiectées,
 Ny le sac par le feu Romain
 Du Cartaginois inhumain,
 Qui donna le surnom publique
 D'Africain au dompteur d'Afrique,
 Montrent vn loz mieux que la voix,
 Et le son des vers Calabrois.
 Aussi, quoy que tu puisses faire,
 N'auras tu iamais le salaire
 De tes bienfaictz, si par les vers
 Au monde ilz ne sont descouuers.
 Que seroit ce du filz d'Ilie
 Et de Mars, si ores l'enuie
 Cachoit à la posterité
 Ce que Romule a merité?
 La faueur & la voix encores
 Des poëtes, qui tirent ores
 Eaque des flotz stygiens,
 L'ont mis aux champs Elysiens.
 La Muse aux bons saulue la vie,
 La Muse l'homme deifie.*

AV MESME LIVRE.

*Vixere fortes ante Agamemnona
 Multi.*

*Plusieurs deuant Agamemnon
 De vertueux ont eu le nom,
 Mais tous sans renom & sans gloire
 Sont pressez d'ignorance noire,
 Pour-ce que leur loz n'a esté
 D'vn sacré poëte chanté.
 Car la difference est petite
 D'vne vertu qui n'est escripte,*

*A vn qui est enseuely
Au fond du paresseux oubly.*

LE MESME. 2. DES ODES.

Non vfitata nec tenui, &c.

*D'vne esle acoustumée & basse
Je n'iray par ce grand espace
Demy oyseau, & ne suis pas
Pour plus long temps viure icy bas :
Vainqueur des enuies ciuiles,
Je laisseray les grandes villes.*

ET A LA FIN DE LA MESME ODE.

Abfint inani funere næniæ, &c.

*Les pleurs soient loing de mon cercueil,
Les vaines larmes, & le dueil :
Cesse toute complaincte folle
Aux mortz inutile & friuolle.*

LE MESME. 3. DES ODES.

Exegi monumentum, &c.

*J'ay paracheué de ma main
Vn ouurage plus dur qu'airain,
Vn ouurage duquel l'audace
L'orgueil des Pyramides passe :
Que l'eau rongearde, ny l'horreur
De la Scytienne fureur,
Que des ans l'innombrable fuyte,
Ny du temps la legere fuyte
Ne pourront renuerfer à bas.
Tout entier ie ne mourray pas,
De moy la meilleure partie
De la mort sera garentie :*

*Et d'un loz toujours se suyuant,
A moy ie seray suruiuant.*

OVID. 15. DE LA METAMORPH.

Iamque opus exegi quod nec Iouis, &c.

*Vn œuvre i'ay parfaict, que le feu ny la fouldre,
Ny le fer, ny le temps ne pourront mettre en pouldre.
Cestuy là qui sera le dernier de mes iours
De mon aage incertain vienne borner le cours
Quand bon luy semblera, sans plus il ha puissance
Dessus ce corps, qui est mortel de sa naissance.
Ce qui est le meilleur de moy, me portera
Sur les Astres bien hault, & mon nom ne pourra
Iamais estre effacé : quelque part ou se nomme
Le nom victorieux de l'empire de Romme,
Ie seray leu du peuple. Et s'il fault donner foy
Aux poètes deuins, qui predisent de foy,
A iamais ie viuray, & la durable gloire
De mes œuvres, sera d'eternelle memoire.*

HORACE. EPISTR. 2. A AVGVSTE.

Romulus, & Liber pater, & cum Castore, &c.

*Le bon Bacchus, & Romulus encor',
Pollux aussi, & son frere Castor,
Après leurs faictz grandz & victorieux,
Estans receuz dans les temples des Dieux :
Pendant qu'ilz ont faict cultiuer les terres,
Ordonné loys, & appaisé les guerres,
Borné les champs, & basti les citez,
De n'auoir eu leurs honneurs meritez
Se sont complainctz. Cil qui rompit la teste
A l'Hydre horrible & venimeuse beste,
Et qui fatal les monstres surmonta
Si renommez, il experimenta*

*Que la vertu, finon apres la vie,
 Ne peut dompter la force de l'enuie.
 Car cestuy là qui la gloire d'autruy
 Par sa vertu abaisse deffoubz luy,
 Nous esblouist la veuë, & cestuy mesme
 Pour ses vertus apres sa mort on l'ayme.
 Nous te donnons, voyre deuant tes yeulx,
 Et non trop tost, les haulx honneurs des Dieux :
 Nous ordonnons que ton sainct nom se iure :
 En confessant que iamais la nature
 Rien de si grand ne fera naistre icy
 Que toy, Cesar, & n'a fait naistre aussi.*

VIRGIL. 6. DE L'ENEID.

Quique sacerdotes casti, &c.

*Les prestres sainctz de chasteté louez,
 Les bons espritz de Phœbus adouuez,
 Et ceux qui ont iadis mis en lumiere
 De quelques artz l'inuention premiere,
 Et ceux encor' qui par bienfaictz louables
 Se sont renduз les autres redeuables :
 Tous ces espritz portent la teste ceinte
 Du blanc atour d'une cœseure sainte.*

PONTAN. I. DE L'VRANIE.

Mos erat antiquo in Latio, &c.

*Des vieux peres Latins la coustume fut telle,
 De meêtre au ranc des dieux par louange immortelle
 Ceulx là qui par quelque art dextrement inuenté,
 Auoyent de leur país le profit augmenté,
 Comme Ianus, & Faune, & celuy que la saige
 Circe auoit bigaré d'un estrange plumaige :
 Comme furent aussi les deux Pillumniens,
 Et le Dieu qui seruy fut des Pinnariens,*

*Et la dame qui fist qu'une porte de Romme
 Carmentale du nom de Carmente lon nomme.
 Le pourpre estant aussi deuenue precieuse,
 Lors que l'ambition leua le chef aux cieus,
 Les Adrians adonc' & les Nerues encore,
 Et tant de dieux Cefars qu'à Romme lon adore
 Furent deifiez, ô ignorance humaine !
 Dequoy seruent les dieux, & leur puissance vaine ?
 Dequoy sert le parfum que dessus tant d'autelz
 Pour impetrer la paix, leur donnent les mortelz ?
 Il n'y a qu'un seul Dieu auteur de toute chose,
 Qui toute chose aussi à son plaisir dispose,
 Qu'à l'homme il n'est permis de toucher, ou de veoir,
 Mais qu'on peult seulement en esprit concevoir :
 Car il voit de là hault soubz ses piedz les nuages,
 Et comme seul ouurier des plus parfaictz ouurages,
 Et cause de tout bien, gouuerne tout aussi.
 Ce Dieu demeure au ciel, & n'a point de soucy
 Des temples esleuez sur colonnes marbrines,
 Ny de l'or precieux, ny de ces pierres fines
 Qui viennent du leuant, ny de ce vif airain
 Que Phydie souloit animer de sa main,
 Ny du sang des taureaux dont on faict sacrifice.
 La deuote oraison, l'ame nette de vice,
 Le peuuent appaiser, avec vn peu d'encens,
 Car la grandeur de Dieu ne cherche autres presens.*

VIRGIL. 6. DE L'ENEIDE.

Et dubitamus adhuc, &c.

*Et doubtons nous encor' par faictz dignes de gloire
 De nostre renommée estendre la memoire ?*

VIRGIL.

Stat sua cuique dies, &c.

Noz iours sont limitez, & nostre courte vie

Du Bellay. — 1.

*Ne retourne iamais depuis qu'elle est rauie :
Mais par louables faiçã son nom perpetuer,
C'est l'œuure ou la vertu se doit euertuer.*

MANILIVS ASTRONOM. 4.

Iam nusquam natura latet, &c.

*Nature deormais ne nous est plus cachée,
Toute, en tout, & par tout nous l'auons recherchée :
Nous iouyffons du monde, ainsi que l'ayant pris,
Nous auons en esprit nostre pere compris,
Comme estans vne part de l'essence diuine,
Et retournons au ciel qui est nostre origine.
Qui doute ce grand dieu en noz cœurs seiourner ?
L'ame venir du ciel, & au ciel retourner ?
Et comme en ce grand corps, dont est basty le monde,
Parmy le feu & l'air, parmy la terre & l'onde,
Est vn esprit mouuant, qui par commandement
Du souuerain autheur regist le firmament,
Ainsi estre noz corps d'une terrestre masse
Et nostre esprit de feu, qui gouuerne & compasse
Toutes noz actions ? S'il est donques ainsi
Que le monde est en nous, quel miracle est ce aussi
Que nous le congnoissons ? veu mesme que l'imaige
De Dieu se void en nous, qui sommes son ouuraige.
Fault-il croire d'ailleurs, que du ciel, l'homme né ?
Tout aultre animal est, ou vers terre tourné,
Ou caché deffoubz l'onde, ou d'aelle ballensée
Est pendu parmy l'air : vne mesme pensée
Qui est de se nourrir, est en eulx, & leur soing
Repose dans le ventre, & ne s'estend plus loing,
Pource que de raison ilz n'ont aulcun vsaige
Comme priuez du tout de sens & de langaige :
Le seul homme discourt, seul s'explique, & entend,
Et à diuers mestiers son industrie estend.
Ce gentil animal qui regist toute chose
En la terre habitable ha sa demeure enclose,*

*L'a domptée au labour, les animaulx a pris,
S'est faiçt chemin sur mer, & pour n'estre surpris
S'est retiré au chef, comme en la forteresse,
Ou dessus tous les sens la raison est maistresse,
Leue les yeulx au ciel, ces deux celestes yeulx,
Et de plus pres encor' regarde dans les cieulx :
Il cherche Iupiter & si ne se contente,
Sans plus du front des dieux, que le ciel represente,
Il fouille iusqu'au fond, & tousiours s'approchant
Comme venu du ciel, au ciel se va cherchant.*

VIRGIL. 6. DE L'ENEIDE.

Principio cœlum, &c.

*Premierement le feu, l'onde, & la terre,
Et tout cela que chacun d'eulx enferre,
La lune claire, & les astres ardens,
Sont d'un esprit nourriç par le dedans,
Esprit infuz parmy toute la masse
De ce grand corps qu'il agite, & embrasse.
De cest esprit hommes, bestes, oyseaux,
Monstres de mer viuans deffoubz les eaux,
Tiennent du feu la nature diuine,
Et leur semence ha celeste origine :
Sinon d'autant qu'à l'esprit est nuyfant
Le corps mal sain, lourd, terrestre, & pesant.
De là prouient que nostre ame est atteindē
D'ayse, d'ennuy, de desir, & de craincte,
Et que iamais ne peut veoir le beau iour
Close en son noir & tenebreux seiour.*

ET PEV APRES.

Donec longa dies perfecto temporis orbe, &c.

*Iusques à tant qu'ayant par mainte année,
Parfaiçt le tour de nostre destinée,
Soyons purgez : & que le feu celeste
De nostre esprit, pur & simple nous reste.*

VIRGIL. 4. GEORG.

His quidem signis , atque hæc exempla , &c.

*Pour ces signes on dict que les mouches à miel
Ont humé quelque part de cest esprit du ciel,
Qui se mesle par tout : ciel, terre, & mer profonde,
Et que tous animaux, qui naissent en ce monde,
Hommes, bestes, oyseaux, de cest esprit diuin
Prennent chacun leur vie, ou ilz sont à la fin
Pareillement reduictz, & que point ilz ne meurent,
Ains eternellement immortelz ilz demeurent,
Tournoyant ça & là comme les Astres font,
Et qu'en vn autre ciel habiter ilz s'en vont.*

TRADUCTION D'VNE EPISTRE LATINE
DE MONSIEVR TORNEBVS²¹⁷

SVR VN

NOUVEAV MOYEN DE FAIRE SON PROVFIT
DE L'ESTVDE DES LETTRES.

MOY A TOY SALVT.

*Quant à ce que tes vers frissonnent de froidure,
Que tes labeurs sont vains, & que pour ta pasture
A grand' peine tu as vn morceau de gros pain,
Voire de pain moisi, pour appaiser ta fain :
Que ton vuide estomac abboye, & ta genciue
Demeure sans mascher le plus souuent oyfiue :
Comme si le ieufner expres te feust enioinct
Par les Iuifs retailleç : que tu es mal en poinç,*

*Mal vestu, mal couché : Amy, ne pren la peine
De faire desormais ceste complainte vaine.*

*Tu sçais faire des vers, mais tu n'as le sçauoir
De pouuoir par ton chant les hommes deceuoir :
Car le Dieu Apollon avec le Dieu Mercure
S'assemble, ou autrement de ses vers on n'a cure.
Mercure par finesse & par enchantement
Dedans les cueurs humains glisse secretement :
Il glisse dans les cueurs, il trompe la personne,
Et d'un parler flatteur les ames empoisonne :
Avec tel truchement peut le dieu Délien
Possible quelque chose, autrement ne peut rien.*

*Celuy qui de Mercure a la science apprise,
En Cygne d'Apollon bien souuent se deguise :
Encore que le brait d'un asne, ou la chanson
D'une importune rane ait beaucoup plus doulx son.*

*Veulx tu que ie te montre vn gentil artifice
Pour te faire valoir? pousse toy par seruice .
Par art Mercurien trompe les plus rusez,
Et pren à telz appas les hommes abusez.
Tu feras ton profit, & brauement en point,
De froid, comme tu fais, tu ne trembleras point.*

*Premier, comme vn marchand, qui par le nauigage
S'en va chercher bien loing quelque estrange riuage
Afin de trafiquer, & argent amasser :
Tu dois veoir l'Italie, & les Alpes passer :
Car c'est de là que vient la fine marchandise,
Qu'en béant on admire, & que si hault on prise,
Si le rusé marchand est menteur assurez,
Et s'il sçait pallier d'un fard bien coloré
Mille bourdes, qu'il a en France rapportées,
Assez pour en charger quatre grandes chartées :
S'il sçait, parlant de Rome, vn chacun estonner,
Si du nom de Pauie il fait tout resonner,
Si des Venitiens, que la mer enuironne,
Si des champs de la Pouille il discourt, & raisonne :
Si vanteur il sçait bien son art authoriser,
Louer les estrangers, les François mespriser,*

*Si des lettres l'honneur à luy seul il reſerue,
Et deſdaigne en crachant la Françoisiſe Minerue ²¹⁸.*

*Il te fault dextrement ces ruſes imiter,
Le ſçauoir ſans cela ne te peut profiter.
Si le ſçauoir te fault, & tu entens ces ruſes,
Tu iouyras vainqueur de la palme des Muſes.
Ne penſe toutefois pour vn peu t'eſtranger
De ces bauardes Sœurs, que tu ſois en danger
De perdre tant ſoit peu : tu n'y auras dommage,
Car aux Muſes ſouuent profite vn long voyage.
Tu en rapporterás d'vn grand clerc le renom,
Et de ſaige-ſçauant meriteras le nom :
Mais ſi tu veux icy te morfondre à l'eſtude,
Chacun t'eſtimera fol, ignorant, & rude.*

*Doncques en Italie il te conuient chercher
La ſource Cabaline, & le double Rocher,
Et l'arbre qui le front des Poètes honore.
Mais retien ce precepte en ta memoire encore :
C'eſt que tu pourras bien François partir d'icy,
Mais tu retourneras Italien auſſi
De geſtes, & d'habits, de port, & de langage :
Bref d'vn Italien tu auras le pelaige,
Afin qu'entre les tiens admirable tu ſois.
Ce ſont les vrais appas pour prendre noz François.
Lors ta Muſe ſera de ceſtuy la priſée,
Auquel au parauant tu ſeruois de riſée.*

*Il ſera bon auſſi de te faire aduoüer
De quelque Cardinal, ou te faire loüer
Par quelque homme ſçauant, à fin que tes louenges
Volent par ce moyen par les bouches eſtranges :
Mais il fault que le liure ou ton nom ſera mis,
Tu donnes çà & là à tes doctes amys.
Ainſi t'exempteras du rude populaire,
Ainſi ton nom par tout illuſtre pourras faire :
Car c'eſt vn ieu certain, & quiconques l'a ſçeu,
Iamais à ce ieu là ne ſ'eſt trouué deçeu.
Sur tout courtiſe ceulx, auſquelz la court venteuſe
Donne d'hommes ſçauants la louenge menteuſe :*

Qui au bout d'une table au dîner des Seigneurs
 Deplient tout cela, dont furent enseignants
 Les Grecs, & les Latins : qui de faulſes merueilles
 Empliffent, ignorans, les plus grandes oreilles :
 Et abuſent celuy qui par nom de ſçauant
 Deſire, ambicieux, ſe pouſſer en auant.

Ces gentils reciteurs te louïront à la table,
 Non comme au temps paſſé, aux horloges de ſable¹¹⁰ :
 Ilz ne dedaigneront avec toy praçtiquer,
 Et avecques tes vers les leurs communiquer,
 Puis que tu as le gouſt, & l'air de l'Italie :
 Mais rendz leur la pareille, & fay que tu n'oublie'
 De les contre-louër : auſſi, quant à ce point,
 Le teſmoing mutuel ne ſe reproche point :
 D'en uſer autrement ce ſeroit conſcience.

Sur tout ie te conſeille apprendre la ſcience
 De te faire congnoiſtre aux dames de la court,
 Qui ont bruit de ſçauoir : c'eſt le chemin plus court,
 Car ſi tu es vn coup aux dames agreable,
 Tu ſeras tout ſoubdain aux plus grands admirable.
 Par art il te conuient à ce point paruenir,
 Par art ſemblablement t'y fault entretenir :
 Il te fault quelques fois, ſoit en vers, ſoit en proſe,
 Eſcrire finement quelque petite choſe
 Qui ſente ſon Virgile, & Ciceron auſſi.
 Car ſi tu as des mots tant ſeulement ſoucy,
 Tu ſeras bien groſſier & lourdault, ce me ſemble,
 Si par art tu ne peus en accoupler enſemble
 Quelque peu : car icy par vn petit chef d'œuure
 Aſſez d'un Courtiſan le ſçauoir ſe deſcœuure.

Ie ne veulx toutefois qu'on le face imprimer :
 Car ce qui eſt commun ſe fait deſeſtimer,
 Et la perfection de l'art eſt de ne faire,
 Ains monſtrer dedaigner ce que faiçt le vulgaire.
 Meſmes ce qui ſera des autres imprimé,
 Afin que tu en ſois plus ſçauant eſtimé,
 Il te le fault blaſmer : mais il te fault eſlire
 Des loueurs à propoç pour tes ouuraiges lire,

*Et n'en fault pas beaucoup. Auec telles faueurs
 Recite hardiment aux dames & Seigneurs,
 Tu seras sçauant homme, & les grands personnages
 Te feront des presens, & seras à leurs gages.
 Mais si tu veulx au iour quelque chose éuentcr,
 Il fault premierement la fortune tenter,
 Sans y mettre ton nom, de peur de vitupere ²²⁰
 Qu'vn enfant abortif porte au nom de son pere :
 Car en celant ton nom, d'vn chacun tu peus bien
 Sonder le iugement, sans qu'il te couste rien :
 D'autant que tels escripts vaguent sans congnoissance
 Ainsi qu'enfans trouuez, publiques de naissance.
 Mais ne faulx pas aussi, si tu les voids louer,
 Maistre, pere, & autheur, pour tiens les adouër.*

*Le plus seur toutefois seroit en tout se taire :
 Et c'est vn beau mestier, & fort facile à faire,
 Le faisant dextrement. Fay courir qu'entrepris
 Tu as quelque poëme, & œuvre de hault pris,
 Tout soudain tu seras montré parmy la ville,
 Et seras estimé de la tourbe ciuile.*

*Vn vieulx ruzé de court naguieres se vantoit,
 Que de la republique vn discours il traitoit :
 Soudain il eut le bruit d'auoir épuisé Romme,
 Et le sçauoir de Grece, & qu'vn si sçauant homme
 Que luy ne se trouuoit. Par là il se poussa,
 Et aux plus hauls honneurs du Palais s'auança,
 Ayant mouché les Roys, auec telle praëtique,
 Et si n'auoit rien fait touchant la republique.
 Toutefois ce pendant qu'il a esté viuant,
 Il a nourry ce bruit qui le meit en auant,
 Iusqu'à tant que la mort sa ruse eut descouuerte :
 Car on ne trouua rien en son estude ouuerte,
 Ains par la seule mort au iour fut reuelé
 Le fard, dont il s'estoit si longuement celé.*

*Quelque autre dit auoir entrepris vn ouurage
 Des plus illustres noms qu'on lise de nostre age,
 Et ia douze ou quinze ans nous deçoit par cet art :
 Mais il accomplira sa promesse plus tard*

*Que l'an du iugement. Toutefois par sa ruse
 Des plus ambitieux l'esperance il abuse.
 Car ceulx là qui sont plus de la gloire enuieux,
 Le flattent à l'enuy, & tachent curieux
 De gagner quelque place en ce tant docte liure,
 Qui peut à tout iamais leur beau nom faire viure.
 Ce trompeur par son art tresriche s'est rendu,
 Et son silence aux Roys chèrement a vendu,
 Noyant en l'eau d'oubly les beaux noms, dont la gloire
 Seroit, sans ses escripts, d'eternelle memoire.
 Car les Parthes menteurs, faulx, il surmontera,
 Et nul (comme il promet) n'immortalisera :
 Mais il peindra le néz à tous : &, pour sa peine
 De les auoir trompez d'vne esperance vaine,
 Dessus vn cheual blanc ses monstres il fera
 Par la ville, & du Roy aux gages il fera.*

*C'est vn gentil apas pour les oyseaux attraire,
 Ce que d'vn autre dit le commun populaire,
 Qui par les cabaretz tout expres delaiissoit
 Quatre lignes d'vn liure, & outre ne passoit,
 Auec vn titre au front, qui se donnoit la gloire
 D'estre le liure quart de la Francoyse histoire.
 Qui doncques, ie te pry, nyra que cestuy ci
 Ne soit des plus heureux sans se donner soucy,
 Qui quatre liures peult de quatre lignes faire,
 Qui du doy pour cela est montré du vulgaire,
 Qui pour cela de France est dit l'Historien,
 Et auquel pour cela on fait beaucoup de bien²²¹ ?*

*Pay filz d'vn laboureur, discouru bresuement
 Tout ce facheux propoz, moy qui ay brauement
 Delaiissé les rasteaux, pour m'attacher aux Muses :
 Tu pourras par vsage apprendre d'autres ruses.
 Or à Dieu, pense en moy : &, pour attraper l'heur,
 Suy Mercure, qui est le plus fin oyseleur.*



NOTES

I. LA DEFFENCE ET ILLUSTRATION DE LA LANGVE FRANCOYSE, p. 1.
Voici la description bibliographique de la première édition de cet ouvrage :

 LA DEF-
FENCE, ET IL-
LUVSTRATION DE LA
Langue Francoyse.

Par I. D. B. A.

Imprimé à Paris pour Arnoul l'Angelier,
tenant sa Bouticque au second pillier
de la grand' sale du Palais.

1549.

AVEC PRIVILEGE.

On ne trouve au verso du titre de la *Deffence* qu'un extrait du privilège, commun à ce traité et aux *Cinquante Sonnets a la louange de l'Oliue*, mais il est imprimé tout au long à la fin du second ouvrage. Le nom de l'auteur n'y est point mentionné. Il est accordé à « Arnoul l'Angelier, marchand Libraire & bourgeois de Paris », et « Donné à Paris le vingtiesme iour de Mars, lan de grace mil cinq cens quarante & huit. » Le volume, de format in-8°, comprend 48 feuillets non chiffrés et 1 feuillet blanc.

Quoique l'ouvrage ait été plusieurs fois réimprimé du vivant de l'auteur, cette édition paraît être la seule dont il ait surveillé l'impression; c'est la plus correcte, et les suivantes ne portent la trace d'aucun travail de révision accompli par Du Bellay. C'est ce texte que nous avons scrupuleusement suivi, en ayant soin de noter les formes de mots différentes et les rajeunissements qu'on rencontre dans l'édition posthume in-4° de 1561, et dans les *Œuvres francoises* recueillies par Aubert.

Une critique très-vive de ce traité et des poésies qui ont paru en même temps a été publiée par Charles Fontaine sous le titre de

Le Quintil Horatian, sur la deffence & illustration de la langue françoise. Elle a paru à Lyon en 1551 et a été souvent réimprimée à la suite de l'*Art poétique* de Thomas Sibilet. Charles Fontaine, parlant à l'auteur de la *Deffence* de la critique qu'il a faite de son livre, s'exprime en ces termes : « En quoy i'ay certes estimé que non seulement ne feras offensé, mais aussi m'en sçauras gré, pour auoir accompli l'office que tu loues, & a bonne raison, au chap. 11 du 2. liure de ton œuure (voyez ci-dessus p. 55 et ci-après note 65), en Quintil Horatian. » Ainsi se trouve expliqué le titre assez bizarre de cette critique. Elle renferme beaucoup de personnalités, de longueurs, d'obscurités, mais aussi des passages très-précieux pour l'histoire de notre langue; nous avons soigneusement reproduit, dans les notes qui vont suivre, tous ceux qui nous ont paru présenter ce genre d'intérêt.

« *Sur le tiltre...*

« Tu écris *Deffence* par double FF. & vn C. à la maniere des Practiciens que tu appelles deprauateurs d'orthographe, au chapitre 7 du 2 (voyez ci-dessus p. 47 et ci-après note 55), & non *Defense* par simple F. & S. selon sa vraye origine. Car la paradoxe Orthographie (qu'ilz appellent Orthographe)

*De quatre, cinq, six, sept, huit, neuf,
Qui font vn langage tout neuf.*

est tant vaine & incertaine que le proces en est encore pendant : les vns suyans la raison, les autres l'usage, les autres l'abus : autres leur opinion & volonté; & toutesfois non constans & de même teneur, mais dissemblables entre eux, voire à eux mêmes, comme toy en ton œuure : qui vîant de ryme comme de Metheline regle de plomb, ores écris *Fontaine* pour rymmer contre *peine*, & ores *Fontaine* contre *certaine*, *rient* contre *orient*, puis *riant* contre *priant*, *plaisent* contre *present*, & puis *plaisant* contre *faisant*, *Violent* & *Violant*, *degoutens* pour rymmer contre *m'attens*.

« Item omettant les lettres ou il les faut necessairement, comme *etincelles* pour *estincelles*, & les mettant ou elles font superflues, comme *este* pour *aile* ou *ale*, *paste* pour *palle*, *fisl* pour *feit*. Quelquefois les changeant au contraire, en escriuant *Quand* de *Quantum* par *.d.* *Quant* de *quando* par *.t.* & *dont* pour *d'ond* de *vnde*, les redoublans ou les syllabes font breues comme *immiter* pour *imiter*, *estommac* pour *estomac*, *congneuꝝ* pour *cogneuꝝ*, & les mettans simples ou elles font longues, comme *Rome*, *nourice*, *difficile*, *clorre*, pour *Romme*, *nourrice*, *difficile*, *clorre* : & infiniz autres. » (*Quintil Horatian.*)

2. *Comme dit le Pindare Latin*, p. 1.

« Superflue transnominacion ou plus clairement tu pouuois dire *Horace*. » (*Quintil Horatian.*)

3. *Au profit de la Patrie*, p. 1.

« Qui a *Pays* n'a que faire de *Patrie*. Duquel nom *Pays*, venu de fontaine Grecque, tous les anciens Poëtes & orateurs François en ceste signification ont usé : & toy même aussi au 4. chapitre du premier (voyez ci-dessus p. 11). Mais le nom de *Patrie* est obliquement entré & venu en France nouvellement les autres corruptions Italiennes, duquel mot n'ont voulu user les anciens, craignans l'escorcherie du Latin, & se contentans de leur propre & bon. » (*Quintil Horatian.*)

4. *La ruse de ce noble peintre Tymante*, p. 2.

On sait que, désespérant d'exprimer dignement dans son *Sacrifice d'Iphigénie* la douleur d'Agamemnon, il avait peint ce malheureux père le visage caché d'un pan de sa robe.

5. *Comme de Carthage disoit T. Liue*, p. 2.

Du Bellay se trompe, ce n'est pas Tite-Live, mais Salluste, qui a parlé ainsi de Carthage : « De Carthagine silere melius puto quam parùm dicere. » (*Guerre de Jugurtha*, 22.)

6. *Si on la devoit appeller Mere, ou Maratre*, p. 5.

Allusion à ce passage de Pline : « Principium jure tribuetur homini, cujus causa videtur cuncta alia genuisse Natura, magna sæva mercede contra tanta sua munera; non ut sit satis æstimare, parens melior homini, an tristior noverca fuerit. » (*Hist. Natur.*, VII, 1.)

7. *Mais les Atheniens aussi entre les Scythes*, p. 7.

On trouve la même pensée dans les *Apophthegmes* recueillis par Conrad Lycosthène. Il renvoie à Diogène Laërce, où l'on ne rencontre que la réponse suivante qui ait quelque rapport avec celle qui nous occupe : Ὀνειδιζόμενος ὑπὸ Ἀττικῶν ὅτι Σκύθης ἐστίν, ἔφη, ἀλλ' ἐμοῦ μὲν ὄνειδος ἢ πατρὶς, σὺ δὲ τῆς πατρίδος.

8. *Comme dit quelqu'un, parlant des anciens Romains*, p. 9.

Du Bellay se rappelle ici un morceau de la *conjuración de Catilina* de Salluste (chap. VIII), auquel il a déjà fait un assez long emprunt dans le chapitre précédent.

9. *Motz propres, usitez, & non aliènes du commun usage de parler*, p. 13.

« En cest endroit même, contrevenant à ton enseignement, tu dis *alienes* pour *estranges*, escorchant là & par tout ce pauvre Latin, sans aucune pitié. » (*Quintil Horatian.*)

10. *Horace baille les preceptes de bien traduyre*, p. 14.

Voyez l'*Art poétique*, vers 133 et suivants.

11. *Mieux dignes d'estre appellés Traditeurs que Traducteurs*, p. 14.
Souvenir du proverbe italien : *Traduttore, traditore*.

12. *Les plus fameux Poëtes*, p. 15.
« Cest epithete est deshonnorable : car il se prend en mauuaise partie comme *libelle fameux, lieu fameux*. » (Quintil Horatian.)

13. *Molon Rhodien l'oyant quelquefois declamer, s'ecria qu'il emportoit l'eloquence Grecque à Rome*, p. 16.
« A Rhodes il ouït Apollonius Molon... & dit on que Apollonius n'entendant pas la langue romaine, le pria qu'il voulust par maniere d'exercice declamer en Grec devant luy... Apollonius à la fin luy dit... bien ay je compassion de la pauvre Grece, voyant que le sçavoir & l'eloquence, les deux seulz biens & honneurs qui nous estoient demourez, sont par toy conquis sur nous & attribuez aux Romains. » (Plutarque, *Vies des hommes illustres*, Cicero, chap. V.)

14. *La Palme feroit bien douteuse*, p. 16.
Ce passage est une paraphrase de ces vers d'un auteur incertain :

*Vate Syracosio qui dulcior, Hesiodoque
Major, Homeræoque non minor ore fluit.*

Voyez l'édition des *Œuvres* de Virgile, Lemaire, t. VII, p. 399.

15. *Se compose donq' celuy qui voudra enrichir sa Langue, à l'imitation des meilleurs Auteurs Grecz & Latins*, p. 17.
« *Se compose pour se mette ou se renge à l'imitation*. C'est parlé Latin en François. » (Quintil Horatian.)

16. *Aux quelz la Muse auoit donné la Bouche ronde (comme diſt quelqu'un)*, p. 19.
Ce quelqu'un est Horace, qui s'exprime ainsi dans son *Art poétique* (vers 323) :

*Gratis ingenium, Gratis dedit ore rotundo
Musa loqui...*

17. *Veu qu'elle se decline, ſi non par les Noms, Pronoms & Participes...*, p. 19.
« . . . Il dy que la langue Françoisſe se decline en ses trois parties à la maniere des Hebreux c'est à scauoir par articles & outre ce à la forme Grecque & Latine par quelques changemens de terminaison... principalement es pronoms, comme *ie, moy, me, nous, Tu, Toy, Te, Vous, Nostre, nostres & nos*. Qui sont (outre la variation des articles) autant de diuerſes voix & terminations qu'en ont

les Grecz au nombre duerne & les Grecz & Latins au genre neutre... » (*Quintil Horatian.*)

18. *Aussi n'ha elle point tant d'Hetheroclites & Anomaux*, p. 19.

« Au contraire plus en y a en la langue Françoyse, que en nulle autre : meismement es verbes. » (*Quintil Horatian.*)

19. *Nous fauorifons toufours les Etrangers*, p. 19.

Le grand auteur de rhétorique que du Bellay cite ici est Quintilien, qui a dit en parlant des mots composés : « Sed res tota magis Græcos decet, nobis minus succedit : nec id fieri natura puto, sed alienis favemus. » (*Instit. orat.* I, v, 70.)

20. *Comme Homere se plaignoit que de son tens les cors estoient trop petiz*, p. 19.

Voyez l'*Illiade*, I, 260 ; XII, 381 et 447, et XX, 285.

21. *Qu'on ne creue (comme dict Ciceron) les yeulx des Corneilles*, p. 25.

« Erant in magna potentia qui consulebantur : a quibus etiam dies, tamquam a Chaldæis, petebatur. Inventus est scriba quidam Cn. Flavius qui cornicum oculos confixerit, et singulis diebus ediscendos fastos populo proposuerit. » (*Oratio pro Murena*, XI, 25.)

L'origine de cette locution proverbiale est fort controversée, mais sa signification est certaine. Elle s'applique aux gens qui détruisent le prestige de ceux qui avant eux passaient pour des oracles.

22. *Pour ce qu'il auoit diuulgé les Sciences Acroamatiques*, p. 25.

Voyez la lettre écrite à ce sujet à Aristote par Alexandre le Grand. (*Plutarque, Vie des hommes illustres*, Alexandre, chap. XI.)

23. *Celui qui rauy au Tribunal du grand Iuge, repondit qu'il estoit Ciceronien*, p. 28.

Souvenir, assez peu exact du reste, d'un passage de la vingt-deuxième épître de S. Jérôme : « Ad tribunal judicis pertrahor... Interrogatus de conditione, christianum me esse respondi ; et ille qui præsidebat, mentiris, ait ; ciceronianus es, non christianus. »

24. *Etienne Dolet, Homme de bon Iugement en notre vulgaire, a formé l'Orateur francoys*, p. 31.

Ce traité de l'*Orateur francoys* n'a point paru en entier. Voici de quelle manière Etienne Dolet lui-même en a parlé dans une épître au peuple francoys datée de « Lyon ce dernier iour de May, l'an de grace Mil cinq cents quarante », et placée en tête de *La Maniere de bien traduire d'une langue en aultre* :

« Depuis six ans (ô peuple François) defrobbant quelques heures de mon estude principalle (qui est en la lecture de la langue Latine & Grecque) te voulant aussi illustrer par tous moyens i'ay composé en nostre langage vng Oeuure intitulé *l'Orateur François*: duquel Oeuure les traictés font telz : *La grammaire. L'orthographe. Les accents. La punctuation. La prononciation. L'origine d'aucunes dictions. La maniere de bien traduire d'une langue en aultre. L'art oratoire. L'art poétique.* Mais pour ce que ledict Oeuure est de grande importance, & qu'il y eschet vng grand labeur, sçavoir, & extreme iugement, i'en differeray la publication (pour ne le precipiter) iusques à deux ou troys ans. Ce pendant tu t'ayderas des instructions qui font en ce present Liure.»

25. *Aux quelles ainsi qu'à vne certaine Espece imaginatiue, se refere tout ce qu'on peut voir*, p. 32.

Les pensées exprimées ici sont empruntées du 1^{er} chapitre de *l'Orateur* de Cicéron.

26. *N'estimant rien, comme dict Horace, finon ce que la mort a sacré*, p. 34.

*Qui redit ad fastos, et virtutem æstimat annis,
Miraturque nihil, nisi quod Libitina sacravit.*

(Liv. II, épître 1, vers 48.)

27. *Ceux qui ont esté nommez par Clement Marot en vn certain Epygramme à Salel*, p. 34.

Cette épigramme est la quatrième du livre V. Les poètes dont il y est parlé sont, outre Salel et Marot lui-même : Jean de Meun, Alain Chartier, Octavien de Saint-Gelais, Molinet, Jean le Maire, Chastelain, Villon, Guillaume Cretin, Arnoul et Simon Greban, Meschinot et Coquillart.

28. *Ny les Hommes, ny les Coulonnes n'ont point concedé estre mediocres, suyuant l'opinion d'Horace...*, p. 36.

*... Certis medium et tolerabile rebus
Recte concedi...
Sed tamen in pretio est. Mediocribus esse poëtis
Non homines, non Dii, non concessere columnæ.*

(*Art poétique*, vers 368-373.)

29. *De telles chofes ne dependre les fortunes de Grece*, p. 36.

« Reprehendit Æschines quædam (*verba*) et exagitat; illudensque dira, odiosa, intolerabilia esse dicit... Itaque se purgans jocatur Demosthenes : negat in eo positas esse fortunas Græciæ : hoc an illo verbo usus sit, huc an illuc manum porrexerit. (Cicero, *Orator*, VIII, 26, 27.)

30. *Qui ont (comme disoit Ciceron des anciens Auteurs Romains) bon Esprit, mais bien peu d'Artifice*, p. 37.

Allusion assez peu exacte à ce passage, dont le texte du reste n'est pas très-bien fixé :

« Lucretii poemata, ut scribis, ita sunt : multis luminibus ingenii, multæ tamen artis. » (Cic., *Epist. ad Quint. fratrem*, lib. II, ep. 11.)

31. *Tenter combien ses Epauls peuuent porter*, p. 38.

*Sumite materiam vestris, qui scribitis, æquam
Viribus, et versate diu quid ferre recusent,
Quid valeant humeri...*

(Horace, *Art poétique*, v. 38-40.)

32. *Fueillette de Main nocturne & iournelle, les Exemplaires Grecz & Latins*, p. 38.

*Vos exemplaria græca
Nocturna versate manu, versate diurna.*

(Horace, *Art poétique*, v. 268 et 269.)

33. *Me laisse toutes ces vieilles Poësies Francoyses aux leuz Floraux de Toulouze, & au puy de Rouan*, p. 38.

Voyez, sur les Jeux floraux de Toulouse, fondés en 1323, Lalouère, *Traité de l'origine des Jeux floraux*, Toulouse, 1715, et Poitevin Peitavi, *Mémoires pour servir à l'histoire des Jeux floraux*, Toulouse, 1815; et sur les concours établis à Rouen depuis le onzième siècle, sous le nom de *Puy* ou de *Palinod*, le *Rapport sur les livres et autres objets relatifs à l'Académie des Palinods... et Notice sur cette association...*, par A.-G. Ballin (*Précis des travaux de l'Académie de Rouen*, t. XXXVI, p. 197; XL, p. 296, et XLV, p. 227), et *Des Puy de Palinods en général*, par Bottée de Toulmon (*Revue française*, juin 1838, p. 102).

34. *Chante moy ces Odes, incongnues encor' de la Muse Francoyse*, p. 39.

« Vray est que le nom Ode a esté incogneu comme peregrin & Grec escorché & nouvellement inuenté entre ceux qui en changeant les noms cuydent deguyzer les choses : mais le nom de chant & chanson est bien cogneu & receu comme François. » (*Quintil Horatian.*)

35. *Les vins libres, & toute bonne chere*, p. 39.

Musa dedit fidibus Divos puerosque Deorum,

Et juvenum curas, et libera vina referre.

(Horace, *Art poétique*, vers 83-85.)

36. *Laissez la verde couleur*, p. 39.

La *Deploration du bel Adonis*, par Saint-Gelais, commence ainsi :

*Laissez la verde couleur,
O Princeſſe Cythérée,
Et de nouvelle douleur
Voſtre beauté ſoit parée.*

37. *Autres telz Ouuraiges, mieux dignes d'eſtre nommez Chanſons vulgaires, qu'Odes*, p. 39.

« Quelle reiection des choſes ſi bien faiçtes & par telz auteurs. Que d'eſpris de les nommer chanſons vulgaires? Chanſons, bien; vulgaires, non; comme ſeroit la *Tirelitanteine* ou *Lamy Baudichon*. Car ce ne ſont chanſons deſquelles on voiſe à la moutarde... » (*Quintil Horatian.*)

38. *Autant te dy-ie des Satyres, que les Francois, ie ne ſçay comment ont appellées Coqs à l'Asne*, p. 39.

« *Coqz à l'Asne* ſont bien nommez par leur bon parrain Marot, qui nomma le premier, non *Coq à l'Asne*, mais *Epiftre du Coq à l'Asne*, le nom prins ſur le commun prouerbe François, *ſaulte du coq à l'asne* & le prouerbe ſur les Apologues. Leſquelles vulgaritez à nous propres tu ignores, pour les auoir deſpriſées cherchant autre part l'ombre, dont tu auois la chair. Et puis temerairement tu reprens ce que tu ne ſçais. Parquoy pour leurs propos ne ſ'entrefuyans ſont bien nommez du Coq à l'Asne telz Enigmes Satyriques, & non Satyres, car Satyre eſt autre choſe; mais ilz ſont Satyrez non pour la forme de leur facture, mais pour la ſentence redarguante à la manière des Satyres Latines; combien que telz propos du Coq à l'Asne peuvent bien eſtre adreſſez à autres argumens que Satyriques, comme les *Abſurda* de Eraſme, la *Farce du ſourd & de l'aueugle*, & *l'Ambaſſade des Cornardz de Rouan*. » (*Quintil Horatian.*)

39. *Pardonner aux noms des perſonnes vicieuſes*, p. 40.

« Horace point n'a pardonné aux noms (comme tu latinifeſ en François) ou pluſtoſt n'a point eſpargné les noms des perſonnes. » (*Quintil Horatian.*)

40. *Horace, qui ſelon Quintilian, tient le premier lieu entre les Satyriques*, p. 40.

« Multo eſt terſior ac purus magis Horatius, et ad notandos hominum mores præcipuus. » (*Inſtit. orat.*, X.)

41. *Horace, qui a chanté en XIX. ſortes de Vers, comme diſent les Grammariens*, p. 40.

« N'ayes honte de nommer Perot, car il le vault bien. » (*Quintil Horatian.*)

Le travail de Nicolas Perot avait alors été publié plusieurs fois à la suite des poésies d'Horace, notamment dans l'édition des Aldes de 1519, et dans celle de Simon de Colines de 1533.

42. *Chante moy d'une Mufette bien refonnante*, p. 40.

« Quel langage est ce chanter d'une mufette & d'une fluste? Tu nous as proposé le langage François : puis tu faitz des Menestriers, Tabourineurs & Violeurs. Comme ton Ronfard trop & tres arrogamment se glorifie auoir amené la lyre Grecque & Latine en France, pource qu'il nous fait bien esbahyr de ces gros & estranges motz Strophe & Antistrophe. Car iamais (par aduventure) nous n'en oyfmes parler. » (*Quintil Horatian.*)

43. *Cete Ecclouge sur la naissance du filz de Monseigneur le Dauphin*, p. 40.

Ce fils du dauphin est François, fils de Henri II et de Catherine de Médicis, né à Fontainebleau le 19 ou le 20 janvier 1544, qui succéda à Henri II en 1559, sous le nom de François II. La pièce de Marot est une imitation de la quatrième éclogue de Virgile, dans laquelle le poëte latin célèbre la naissance d'un fils de Pollion.

44. *Adopte moy aussi en la famille Françoisse ces coulans & mignars Hendecasyllabes*, p. 40.

« Je te demande, Legislatteur, les Vers François des Chantz Royaux, Balades, Chapeletz, Rondeaux, Epistres, Elegies, Epigrammes, Dixains & translations, sont-ilz pas tous Hendecasyllabes & Decasyllabes selon la dernière masculine ou feminine? Comment veux tu donc que nous adoptions en nostre famille (pour avec toy parler iurisperitement en François) ceux qui nous sont naturelz & legitimes & que les autres langues par aduventure ont prins de nous? C'est mal entendu le droict. » (*Quintil Horatian.*)

45. *Quand aux Comedies & Tragedies*, p. 40.

« De Comedies Françoises en Vers, certes ie n'en sçay point; mais des Tragedies assez, & de bonnes, si tu les sceusses congnostre, sur lesquelles n'vsurpe rien la farce, ne la Moralité (comme tu estimes) ains sont autres Poëmes à part. » (*Quintil Horatian.*)

46. *Que pour admirer les choses haultes, on ne laissoit pourtant de louer les inferieures*, p. 42.

Tout ce morceau est encore tiré du 1^{er} chapitre de l'*Orateur* de Ciceron.

47. *Que n'eussions encores des Virgiles*, p. 43.

Allusion au vers si connu de Martial (liv. VIII, epigr. LVI, 5) :

Sint Mæcenates, non deerunt, Flacce, Marones.

48. *Qui vouloit plus tost la venerable puissance des Loix estre rompue, que les Œuvres de Virgile... feussent brulées, p. 43.*

Frangatur potius legum veneranda potestas,

a dit Auguste dans un vers que le biographe de Virgile nous a conservé.

49. *Cet autre grand Monarque qui defiroit plus le renaitre d'Homere que le gaing d'une grosse bataille, p. 43.*

« Alexandre voyant vn messager qui accouroit à luy avec vne face riante, & luy tendoit la main de tout loing, luy dit : « Quelle bonne « nouvelle me fçaurois tu plus apporter, mon bel amy, si tu ne me « venois dire, qu'Homere fust reffuscité. » (Plutarque, *Sur les Progrès dans la vertu*, XLV.)

50. *De peur que le vent d'Affectiõn ne pousse mon Nauire, p. 44.*

« ... Tu commetz vn lourd Solæcisisme disant *mon nauire* pour *ma nauire*. » (Quintil Horatian.)

51. *Si Horace permet qu'on puyffe en vn long Poëme dormir quelquesfois, p. 44.*

Allusion à ce passage de l'Art Poétique :

... *Quandoque bonus dormitat Homerus.*

Verum opere in longo fas est obrepere somnum.

(Vers 359 et 360.)

52. *Accommode donques telz Noms propres de quelque Langue que ce soit, à l'ysaige de ton vulgaire, p. 45.*

« Pourquoi escrits tu donc *Pytho, Erato*? veu que nous n'auons analogie de semblable terminaïson Francoyse ou tu eusses bien peu dire *Python, Eraton*, comme *Platon, Ciceron, Iunon*. » (Quintil Horatian.)

53. *Vse de motz purement Francoys, p. 45.*

« Ce commandement est tresbon, mais tresmal obserué par toy Precepteur, qui dis : *Vigiles* pour *veilles*, *songer* pour *penfer*, *dirige* pour *adresse*, *epithetes non oyfifz* pour *superfluz*, *pardonner* pour *espargner*, *adopter* pour *receuoir*, *liquide* pour *clair*, *Hiulque* pour *mal ioinct*, *religion* pour *obseruance*, *thermès* pour *estuues*, *fertiles en larmes* pour *abondant*, *recuse* pour *refuse*, *Le manque flanc* pour *le costé gauche*, *guerriere* pour *combatante*, *rasserener* pour *rendre serain*, *Buccinateur* pour *publieur*, *fatigue* pour *trauail*, *intellect* pour *entendement*, *aliene* pour *estrange*.

tirer pour peindre ou pourtraire, molestie pour ennuy, venuste pour venusteté. Comme de honneste honnesteté, moy pour ie, pillé pour prins, ennobly pour anobly, obliuieux pour oblieux, finueux pour courbe & contourne, & infiniz semblables que trop long ferois à les nombrer.

« Item improprieté, comme vins libres pour ioyeux ; hurter la terre du pied libre, pour aller seurement ; esclaircir voile, pour esclairer ; donner la dernière main pour mettre fin & paracheuer.

« Item les vices de la langue du pays comme o pour avec, Qui de l'un qui de l'autre, Qui Grec, Qui Latin, pour : Tant de l'un que de l'autre, tant Grec que Latin... » (Quintil Horatian.)

54. *Le Seigneur Loys Aleman, en sa non moins docte que plai-fante Agriculture*, p. 47.

Du Bellay a ici en vue : *La Coltivazione del. sig.* LUIGI ALAMANNI. Stampato in Parigi, da Roberto Stephano, 1546, petit in-4°. La dédicace, datée de Fontainebleau, le 24 juin, est adressée à Catherine de Médicis, alors dauphine.

55. *Si l'orthographe Francoyse n'eust point été deprauee par les Praticiens*, p. 47.

« Ains au contraire, par les praticiens a esté & est & fera efforcément retenue en son entier contre la nouvelle Paradoxologie. » (Quintil Horatian.)

56. *Je te renuoye à son Liure*, p. 47.

Ce livre est intitulé : *Traité touchant le commun vsage de l'écriture françoise, fait par LOYS MEIGRET, Lyonnais : auquel est debattu des faultes, & abus en la vraye & ancienne puissance des lettres...* 1545. A Paris. On les vend au Palais... es boutiqueques de Iean Longis, & Vincent Sertenas, libraires. — In-8°.

57. *Non point seulement au Vers, mais à l'Oraison*, p. 48.

Voyez l'Orateur, XX, 67.

58. *En ces diuines experiences de Virgile, comme du fleuve Glacé, des douze Signes du Zodiaque, d'Iris, des XII Labeurs d'Hercule & autres*, p. 51.

Voyez Géorg., III, 360; I, 231; *Enéide*, V, 606; VIII, 287.

59. *Que les Perodes soient bien ioinctz*, p. 52.

« Si tu fais Ode féminin (comme il est), pourquoy fais tu Periode masculin? ce qu'il n'est pas. » (Quintil Horatian.)

60. *Icelle prononciation & Geste approprié à la matiere que lon traite, voyre par le iugement de Demosthene, est le principal de l'Orateur*, p. 53.

« Siquidem et Demosthenes quid esset in toto genere dicendi sum-

mum interrogatus, pronunciationi palmam dedit.» (Quintilien, *Institut orat.*, XI, 2.)

61. *Veux que la Poésie (comme dit Cicéron) a été inventée par observation de Prudence, & mesure des Oreilles*, p. 53.

« Ut igitur poetica et versus inventus est terminatione aurium et observatione prudentium. » (*Orator*, 178.)

62. *Les vers de luy, par luy prononcez, étoient sonores & graves : par autres, flacques & effeminez*, p. 53.

On lit dans la *Vie de Virgile*, par Donat :

« Pronunciabat... maxima cum suavitate et lenociniis miris. Seneca tradidit Julium Montanum poëtam solitum dicere involaturum se quædam Virgilio, si et vocem posset, et os, et hypocrisim : eosdem enim versus, eo pronunciante, bene sonare ; sine illo, inarescere, quasi mutos. »

Le passage de Sénèque auquel Donat fait allusion ne nous est point parvenu.

63. *Ces importuns versificateurs, nommez des Grecs μουσοπάταγοι, qui rompent à toutes heures les Oreilles des misérables Auditeurs par leurs nouveaux Poèmes*, p. 54.

Du Bellay se rappelle ici ce passage d'une lettre de Cicéron : « Non mehercule quisquam μουσοπάταγος libentius sua recentia poemata legit quam ego te audio quacunque de re, publica, privata, rustica, urbana. » (*Epist. ad Quint fratrem*, lib. II, epist. 9.) Estienne, qui dans son *Thesaurus linguæ Græcæ* ne cite au mot μουσοπάταγος que cette seule autorité, remarque cependant qu'on lit dans certains manuscrits μουσοπάτακτος, possédé du démon des vers. C'est cette dernière leçon qui est aujourd'hui généralement adoptée.

64. *Qui défendit que nul n'entreprît de le tirer en Tableau, si non Apelle, ou en statue, si non Lysippe*, p. 55.

*Edicto vetuit ne quis se, præter Apellem,
Pingeret, aut alius Lysippo duceret æra
Fortis Alexandri vultum simulantia.*

(Horace, liv. II, épître 1, vers 239-241.)

65. *Ce Quintilie, dont parle Horace en son Art Poétique*, p. 55.
Voyez les vers 438-444. Voyez aussi ci-dessus, p. 476.

66. *Nous escriuons ordinairement des Poèmes autant les Indoctes, comme les Doctes*, p. 55.

. . . . *Quòd medicorum est
Promittunt medici ; tractant fabrilia fabri :
Scribimus indocti doctique poemata passim.*

(Horace, liv. II, épître 1, vers 115-117.)

67. *Ces Trauerfeurs soient renuoyés à la Table ronde*, p. 56.

Dans le passage qui précède, Du Bellay a en vue le *Printemps de l'humble esperant*, publié en 1536 par Jean le Blond; le *Coup d'essay*, poème de Sagon dirigé contre Marot, et les *Ruisseaux de Fontaine*, de Charles de Fontaine. Quant au nom de *banni de Iyeffe*, il avait été choisi par François Habert; celui d'*esclave fortuné* appartenait à Michel d'Amboise, et Jean Bouchet s'était qualifié : *Trauerfeur des voies perilleuses*.

68. *Horace, qui veult ses œuvres estre leuz de trois ou quatre seulement, entre lesquelz est Auguste*, p. 57.

Voici le passage d'Horace que Du Bellay se rappelle ici :

. . . . *Neque te ut miretur turba labores,
Contentus paucis lectoribus...
Plotius et Varius, Mæcenas, Virgiliusque,
Valgius, et probet hæc Octavius optimus...*

(Liv. I, sat. x, vers 73 et suiv.)

Octavius n'est pas ici Auguste, comme l'a pensé Du Bellay, mais, suivant la remarque de Dacier, un contemporain, aujourd'hui presque oublié, qui s'était fait connaître comme poète et comme historien.

69. *Pour auoir employé la Langue Attique aux Commendemens du Barbare*, p. 58.

« On loue aussi grandement ce qu'il fait, touchant le truchement qui vint avec les ambassadeurs du roy pour demander l'eau & la terre, c'est à dire, entiere recognoissance & obeïssance aux Grecs; car il le fait faïr au corps & punir de mort, par decret public, pour auoir ozé employer la langue grecque aux commandemens des Barbares. » (Plutarque, *Vie des hommes illustres*, Themistocles, chap. XII.)

70. *La gloire du peuple Romain n'est moindre (comme a dit quelqu'un) en l'amplification de son Langaige, que de ses limites*, p. 58.

Du Bellay paraît se rappeler ici ce passage de l'éloge que Pline l'Ancien fait de Cicéron : « Quanto plus est ingenii romani terminos in tantum promovisse quam imperii. » (*Hist. nat.*, VIII, 31.)

71. *Tant d'autres Pestes de la vie humaine, en sont bien éloignées*, p. 59.

Tout le passage qui précède est une traduction assez fidèle des *Géorgiques* (liv. II, vers 149-152) :

*Hic ver assiduum, atque alienis mensibus ætas;
Bis gravidæ pecudes, bis pomis utilis arbor.
At rabidæ tigres absunt, et sæva leonum
Semina; nec miseros fallunt aconita legentes.*

72. *Si par le decret des Amphictyoniens tu eusses été contraint d'écrire en Grec, p. 59.*

Voyez Plutarque, *Apophthegmes des Romains*, IX.

73. *Ce que font ordinairement ceux qui escriuent en Grec & en Latin, p. 59.*

*Atqui ego, quum græcos facerem, natus mare citra,
Versiculos, vetuit me tali voce Quirinus,
Post mediam noctem visus, cum somnia vera :
In silyam non ligna feras insanius ac si
Magnas Græcorum malis implere catervas.*

(Horace, *Satires*, liv. I, x, 31-35.)

74. *Quant à l'Ortographe, j'ay plus suiuy le commun & antiq' vsaige que la Raïson, p. 64.*


« Tu as faiçt ce que tu dis ne faire. » (*Quintil Horatian.*)


75. *L'OLIVE ET AVTRES ŒVVRES POETIQUES, p. 67.*

La première édition est de format in-8° et a pour titre :

 L'OLIVE
 ET QVELQVES
 AVTRES ŒVVRES POE-
 TICQVES.

Le contenu de ce liure.

 Cinquante Sonnetz à la louange de l'Oliue.

 L'Anterotique de la vieille, & de la
ieune Amye.

 Vers Lyriques.

Par I. D. B. A.

CAELO MVSA BEAT.

Imprimé à Paris pour Arnoul l'Angelier...

1549.

Auec priuilege.

Elle se compose de 38 feuillets non chiffrés, et de 2 feuillets contenant le privilège commun à la *Deffence...* et à l'*Oliue* : « Donné à Paris le vingtiesme iour de Mars, l'an de grace mil cinq cens quarante huit. » Les signatures typographiques sont en lettres capitales, tandis que celles de la première édition de la *Deffence*, dont nous avons donné la description ci-dessus, p. 475, sont en minuscules ; la plupart du temps les deux ouvrages sont reliés ensemble. Cette édition de l'*Oliue* comprend un compliment latin de Dorat (Io. Auratus), que nous n'avons pas à reproduire ; la dédicace et l'avis Au

lecteur, que nous avons donnés ci-dessus, p. 67-69 ; les *sonnets* I-XXII, XXIV-XXXI, XXXIII-XXXIX, XLI-XLIII, XLV, XLVII-XLIX, LI, LII, LIV, LV, LVII et LIX, *l'Anterotique* et les *Vers lyriques*, p. 169-206 de notre édition, et *l'Épithaphe de Clément Marot*, p. 207.

La seconde édition, également de format in-8°, porte le titre suivant :

L'OLIVE AVGMEN-
TEE DEPVIS LA PREMI-
ere edition.

LA
MVSAGNOEOMACHIE
& aultres œuures poëtiques.
Auec priuilege pour III ans.

1550.

A Paris.

*On les vend au Palais es boutiques de Gilles
Corrozet & Arnoul L'angelier.*

On lit à la fin de ce volume : *Imprimé pour Gilles Corrozet, & Arnoul l'Angelier, libraires, par Maurice Menier imprimeur.* Il renferme 56 feuillets non chiffrés. On y trouve d'abord un placet au prévôt de Paris, suivi d'une permission d'imprimer et vendre *l'Oliue* pendant quatre ans, qui porte : « *Faiçt le tiers iour d'octobre, L'an mil cinq cens cinquante* » ; puis le *Sonnet* et l'avis *Au lecteur*, qui figurent aux pages 70-79 de notre édition ; une liste des *Faultes en l'impression, qui n'ont esté corrigées en tous les liures*, qui prouve qu'on se souciait alors de l'exactitude des textes beaucoup plus qu'on n'est porté à le croire de nos jours ; des compliments latins à Du Bellay ; les CXV sonnets de *l'Oliue*, la *Musagnœomachie* et diverses pièces, formant les pages 81-168 de notre édition. Nous avons suivi le texte de l'édition de 1550 pour tout ce qu'elle contient, celui de l'édition de 1549 pour *l'Anterotique* et les *Vers lyriques*. Nous noterons seulement pour mémoire celle de 1554, qui est la première où l'on trouve, à la suite de *l'Oliue*, outre la *Musagnœomachie* et les autres pièces qui terminent la seconde édition, *l'Anterotique* et les *Vers lyriques*, qui avaient paru dans la première. L'édition posthume in-4°, de 1561, ajoute à ces diverses pièces *l'Épithaphe du seigneur Boniuet*, qui figure aux pages 206 et 207 de notre réimpression, puis la *Louange de la France*, et autres opuscules imprimés dans le présent volume aux pages 207-218, et dont quelques-uns avaient déjà paru à part. Voyez ci-après la note 102.

Olive est l'anagramme de *Viole*, nom de la maîtresse de Du Bellay. Voyez la *Table des Noms*.

76. *Bien que le vœu...*, p. 67.

« Tu uses par tout, sans exemple d'auctorité, de ce mot *Bien*, concessif ou exceptif, pour *dr*, *soit*, ou *combien*. Aussi en ceste translation de *Vœu* pour dedication d'œuvre, tu abuses de la propre signification de ce mot *Vœu*, qui n'est pas en acte chose extérieure, comme douaire ou offrande (pour lesquels par tout tu l'usurpes) mais en pensée & vouloir intérieur, & non au present mais à l'avenir, & ainsi en as tu abusé en l'épître à monsieur le Cardinal du Bellay (voyez ci-dessus, p. 2, ligne 5). » (*Quintil Horatian.*)

77. *Ausquelz le Peintre n'a encores donné la dernière Main*, p. 68.

« Il faut dire *mettre en lumière* (au lieu de *ieeter en Lumière*, qu'on trouve un peu plus haut), & *mis la dernière main.* » (*Quintil Horatian.*)

78. *Qui cum cytharædi esse non possent, & ce qui s'ensuit*, p. 72.

Voici la transcription complète du passage de Cicéron :

« Ut aiunt in Græcis artificibus, eos aulædos esse qui citharædi fieri non potuerint : sic nonnullos videmus qui oratores evadere non potuerunt, eos ad juris studium devenire. » (XIII, 29.)

79. *Le Conseil d'Horace, quand à l'édition des poèmes*, p. 73.

Ce conseil se trouve dans l'*Art poétique* (vers 386-388) :

... *Si quid tamen olim*
Scripseris, in Metii descendat iudicis aures,
Et patris, et nostras : nonnumquam prematur in annum.

80. *Si je ne respons à ceulx qui m'ont appellé hardy repreneur*, p. 73.

Nous ne savons de quels critiques Du Bellay veut parler ici. Charles Fontaine lui dit bien, dans son *Quintil Horatian* : « Teme-rairement tu reprens ce que tu ne fais, » mais on ne connaît pas d'édition de cet ouvrage antérieure à 1551.

81. *Celuy qui disoit* : *Mitte me in Lapidinas*, p. 75.

Tout le monde connaît le mot du poète Philoxène, qui, après avoir été envoyé aux carrières pour avoir trouvé mauvais des vers de Denys l'ancien, répondit, lorsque le tyran lui eut rendu la liberté et le consulta de nouveau sur ses poésies : « Qu'on me reconduise aux carrières. » Cette anecdote est racontée en détail par Diodore de Sicile dans sa *Bibliothèque historique*, liv. XV, 6.

82. *Quelques vns se plaignent de quoy ie blâme les traductions poétiques en nostre langue, dont ilz ne font (disent-ilz) illustrateurs ny gaigez ny renommez*, p. 75.

Le chapitre v du livre I^{er} de la *Deffence & Illustration de la langue françoise* (p. 12 et suivantes) est intitulé : *Que les Traduc-*

tions ne sont suffisantes pour donner perfection à la Langue Francoyse. Plus tard, les opinions de Du Bellay à l'égard des traductions en vers se modifièrent beaucoup, ainsi qu'on peut le voir dans l'épître qui précède sa traduction du *Quatrième liure de l'Éneïde* (p. 336 et 337).

83. *Vne affectée demy-douzaine des plus renommez poëtes de nostre langue*, p. 75.

Allusion à ce passage de la *Déffence de la langue francoyse* : « La Tourbe de ceux (hors mis cinq ou six) qui suyent les principaux, comme Port'enseignes, est si mal instruite de toutes choses, que par leur moyen nostre vulgaire n'a garde d'étendre gueres loing les Bornes de son Empire. » (Voyez ci-dessus, p. 35.) Sur quoi on lit dans le *Quintil Horatian* : « Voyla bien defendre & illustrer la langue Francoyse, n'y recevoir que cinq ou six bons Poëtes, si cinq douzaines d'autres ne l'y oppofoient, & pour le moins la grande douzaine. Encore que autre part tu en nommes d'auantage, nom par nom. »

84. *La responce, que fist Virgile à vn quiddam Zoile, qui le repro-
noit d'emprunter les vers d'Homere*, p. 76.

« Asconius Pedianus, libro quem contra obtrectatores Virgilii scripsit, pauca admodum ei objecta ponit, et potissimum quod non recte historiam contexuit, et quod pleraque ab Homero sumpsit. Sed hoc crimen sic defendere assuetum ait : *Cur non illi quoque eadem furta tentarent? Verum intellectueros facilius esse Herculi clavam quam Homero versum surripere.* (Tib. Cl. Donati *De P. Virgilii vita.*)

85. *Ils seroient en hazard d'estre accoustrez en corneille Hora-
cienne*, p. 76.

Allusion à ce passage d'Horace :

*Ne, si forte suas repetitum venerit olim
Grex avium plumas, moveat cornicula risum
Furtivis nudata coloribus...*

(Liv. I, épître III, vers 18-20.)

86. *Me tire bien jouuent la Muse (comme dict quelq'vn) furti-
vement en son œuure*, p. 78.

C'est Ovide qui s'exprime ainsi dans les *Tristes* : (IV, x, vers 19 et 20.)

*At mihi jam puero caelestia sacra placebant
Inque suum furtim musa trahebat opus.*

87. *D'vne assez viue course*, p. 82.

Dans l'édition de 1549, on lit : *D'vne assez lente course.*

88. *Ny toute l'eau d'oubly, qui en est ceinte,
Effaceroient...*, p. 87.

« Tu as écrit *effaceroient* pour *n'effaceroient*, fuyant la phrase Latine, ou tu ne deuois craindre a redoubler la negation a l'exemple des Grecz & selon le bon usage François. » (*Quintil Horatian.*)

89. *Charte*, p. 90.

Ainsi à partir de l'édition de 1554; dans les précédentes, *carte*.

90. *Aux bordz herbuꝝ du recourbé Méandre*, p. 110.

Du finueux Méandre, dans la première édition.

91. *D'aeles bien empanées*, p. 124.

Empennées, dans l'édition d'Aubert.

92. *Tu es le mal, qui ne craint...*, p. 130.

Qui ne crains, dans l'édition de 1561.

93. *O toy, que mere & maratre on appelle*, p. 132.

Voyez ci-dessus, p. 477, note 6.

94. LA MVSAGNÆOMACHIE, p. 139.

Du Bellay a expliqué lui-même ce titre dans l'*Auis au lecteur* de la seconde édition de *l'Oliue* : « Le te fay' present... d'une *Musagnæomachie*, c'est à dire la Guerre des Muses & de l'Ignorance. » Cette pièce et les suivantes, jusqu'à la page 168, ont paru, pour la première fois, dans l'édition de 1550, comme nous l'avons expliqué ci-dessus, note 75.

95. *Du sainct cœur*, p. 148.

L'édition de 1550 porte *cœur*.

96. IMITATION DE L'ODE LATINE DE IAN DORAT SVR LA MORT DE LA ROINE DE NAVARRE, p. 160.

La pièce latine de Dorat se trouve au recto du dix-huitième feuillet d'un petit recueil in-8° intitulé : *Annæ, Margaritæ, Ianæ, sororum virginum, heroidum anglarum, in mortem diuæ Margaritæ Valesiæ, Nauarrorum reginæ, hecatodistichon. Accessit Petri Mirarii ad easdem virgines Epistola : una cum doctorum aliquot virorum Carminibus*. Parisiis, Ex officina Reginaldi Calderii & Claudii eius filii. Anno salutis 1550. Cum Priuilegio. Le titre de la pièce est : *Io. Aurati in D. Margaritam Reginam Nauarræ*.

97. *Vieille, qui rends semblable halaine*

A celle du fligieux Gouphre, p. 170.

« *Goulphre* pour *Goulphe*, qui vient de *κόλπος*, mais c'est pour venir à la ryme. » (Quintil Horatian.)

98. *Sauua sa vie en se pendant*, p. 170.

Il s'agit ici de Lycambe, qui se tua pour échapper aux invectives d'Archiloque, à qui il avait refusé sa fille en mariage.

99. *Quoy qu'il s'en fache, ou qu'il en hongne*, p. 172.

« Ce vers... ne fert que de cheuille au sens, & si ne tombe pas en bonne cadence de ryme *hongne* contre *mignonne*. » (Quintil Horatian.)

100. *Je n'ay (Leçteur) entremellé fort superficieusement les Vers Masculins avecques les Feminins*, p. 175.

A ce sujet voyez ci-dessus, p. 52, le morceau qui commence par : « Il y en a qui fort superficieusement entremellent les vers Masculins avecques les Feminins... »

101. *De ce grand*, p. 206.

Ainsi dans l'édition d'Aubert. Les deux mots *ce grand* ne se trouvent pas dans l'édition de 1561.

102. LOVANGE DE LA FRANCE ET DV ROY TRESCHRESTIEN HENRY II, p. 207.

Il y a une édition séparée de cet ouvrage dont le frontispice porte, outre le titre que nous venons de transcrire fidèlement : ENSEMBLE VN DISCOVRS SVR LA POESIE, AV ROY. PAR IOACH. DVBELLAY ANG. A Paris, *De l'Imprimerie de Federic Morel, rue S. Ian de Beauuais, au Franc Meurier*. M. D. LX. AVEC PRIVILEGE. Cette édition, de format in-4°, se compose de 8 feuillets chiffrés. C'est celle que nous avons suivie quant à l'orthographe pour la *Louange* et pour le *Discours*; elle ne diffère d'ailleurs en rien, quant au texte, des autres éditions.

103. AV MESME THEVET SVR SES SINGVLARITEZ DV LEVANT, p. 217.

Le titre donné à l'ouvrage de Thevet n'est pas exact; il a été formé de ceux de ses deux principales publications : *Cosmographie du Leuant*. Lyon, 1558, in-4°. *Les singularitez de la France Anctarctique, autrement nommée Amérique...* Paris, 1558, in-4°. Cette pièce de vers ne se trouve pas, comme on serait tenté de le croire, en tête de l'un de ces ouvrages.

104. RECVEIL DE POESIE, PRESENTÉ A TRESILLVSTRE PRINCESSE MADAME MARGVERITE..., p. 219.

La première édition de ce recueil porte l'intitulé que nous avons reproduit p. 219, et de plus : PAR I. D. B. A. Le titre est entièrement imprimé en lettres capitales. On lit à l'adresse : A PARIS. Chez

Guillaume Cauellat, à l'enseigne de la Poule grasse, deuant le college de Cambray. M.D.XLIX. AVEC PRIVILEGE. Le volume, de format in-8°, renferme 96 pages et un feuillet non chiffré, contenant au recto LE PRIVILEGE DV ROY, daté « du cinquiesme Nouembre cincens quarente neuf (sic), » et accordé à « *laquette Turpin* », et au verso les « *Faultes en l'impression* ».

Ce volume renferme dans ses 67 premières pages tout ce qui est contenu aux pages 219-267 de notre édition, puis, aux pages 68-95, une :

BRIEVE EXPOSITION DE QUELQUES
*passages poétiques les plus difficiles contenuz
en cet œuvre.*

Enfin à la page 96, le *Dialogue d'un amoureux & d'Echo*, qui se trouve aux pages 273 et 274 de notre édition. « *Ian Proust Angeuin*, » auteur de la *Brieue exposition*, nous apprend qu'il l'a entreprise, « voulant fatissaire au plaisir & contentement de plusieurs bons iugemens, non toutefois exercitez en la lecture des poètes, & singulierement pour soulaiger l'honneste labour des dames & damoizelles, qui volontiers aiment à lire chofes exquisies & non vulgaires... »

Jean Proust, à l'exemple de bien des commentateurs, accumule dans son travail une foule de notes inutiles, même aux *damoizelles*, pour peu qu'elles aient reçu l'instruction la plus élémentaire; il nous apprend que Cérés est « celle qui premierement enseigna l'vfaige du blé aux hommes »; que Bacchus « monstra premier la maniere de planter la vigne ». Nous lui emprunterons fort rarement des renseignements de ce genre, mais nous extrairons avec soin de ses notes ce qui concerne les contemporains de notre poète et les allusions qu'il fait à leur vie ou à leurs œuvres.

Le *Recueil de poésie* reparut sous la date de 1553, toujours chez Cavellat, avec cette mention sur le titre : *Reueu & augmenté depuis la premiere edition*. On lit au verso du frontispice, au bas du privilège : « Acheué d'imprimer le huictiesme iour de Mars 1552 »; et à la fin du volume, qui contient 93 pages : *Imprimé à Paris par Benoiſt Preuoſt, demeurant en la rue Frementel, à l'enseigne de l'Estoille d'Or*. On trouve dans cette édition, après les pièces contenues dans la première et reproduites aux pages 219-267 de la nôtre : 1° une pièce intitulée *A vne Dame*, reproduite en 1558, sous le titre de *Contre les Petrarquistes*, dans les *leux rustiques*, où nous l'avons maintenue dans notre second volume; 2° *La Mort de Palinure, du cinquiesme de Virgile*, placée en 1560 avec les *Deux liures de l'Eneide de Virgile*, et réimprimée aux pages 390-394 du présent volume; enfin l'*Elegie* et la *Chanſon* qui se trouvent ci-dessus aux pages 267 - 273, et le *Dialogue d'un amoureux & d'Echo*.

Goujet parle d'une édition intitulée : *Recueil de poésie...*, aug-

menté, *oultre les précédentes impressions, par l'auteur, Joachim du Bellay*, 1558, in-8°. Nous n'avons pu la trouver; peut-être y a-t-il eu là du reste quelque confusion avec l'édition de 1553. Enfin l'édition in-4° de 1561, *De l'Imprimerie de Federic Morel*, qui porte au titre la mention: « Reueu & augmenté par l'auteur I. D. B. A. », contient, outre ce que renferment les éditions précédentes, les pièces que nous avons publiées ci-dessus aux pages 274-284. Celles qui, dans notre édition, terminent le recueil, y ont été ajoutées par Aubert; nous en indiquons, dans nos notes, les éditions antérieures. Nous avons suivi l'édition de 1553, en y joignant successivement ce que nous fournissaient les suivantes.

105. PROSPHONEMATIQUE, p. 222.

« Ce titre est pris du grec, & signifie autant que *salutation*. Dionys. Halicarnass. a fait vn traité des Prosphonematiques, parlant des salutations qu'on fait aux Roys & grands seigneurs aux entrées de leurs villes & prouinces. Il ne fault trouuer estrange la nouveauté du terme, veu que les Latins ont pris des Grecs les noms de leurs proëfimes, & que nostre langue depuis peu de temps a desia receu *ode, epithalame, panegyrique* & autres. » (Jan Prouft, *Brieue exposition.*)

Il y a une édition séparée de cet ouvrage, qui très-probablement est la première, et dont voici le titre complet :

PROSPHONEMATIQUE
AV ROY TRESCRETIEN
HENRY II.

Le iour de son entree a Paris 14. de Iuin 1549.

A PARIS,

De l'imprimerie de Michel Vascofan.

M. D. XLIX.

Cette pièce, de format in-8°, se compose de 8 feuillets; les deux derniers sont blancs. On lit à la fin la devise CAELO MVSA BEAT et les initiales I. D. B. A.

106. *Vostre arc diuin*, p. 222.

« Le poëte Pindare attribue vn arc aux Muses, appellant *flesches* les beaux vers qu'elles chantent. » (Jan Prouft, *Brieue exposition.*)

107. *Bras Angeuin*, p. 222.

« L'Autheur designe le lieu de sa natiuité. » (*Ibid.*)

108. *Ce trait puiffant*, p. 222.

« C'est le vers heroique, le plus graue de tous, comme celui qui chante volontiers les louanges des dieux & des roys. » (*Ibid.*)

109. *Alpes chenues*, p. 225.

« Pource qu'elles blanchiffent de perpetuelle neige. » (*Ibid.*)

110. *Vierges fatales*, p. 226.

« Qui tiennent la vie & les destinées des hommes. Elles font trois : Clotho, Lachesis & Atropos, & font filles de Demogorgon l'ancien père des dieux. » (*Ibid.*)

111. *Les fleches Françoises*, p. 227.

« Il (*Le Roy treschrestien*) porte... les fleches, l'arc & la trouife de Diane. » (*Ibid.*)

112. *Le Leopard*, p. 227.

« Ce font les armes du Roy d'Angleterre. » (*Ibid.*)

113. *Le beau Croissant*, p. 227.

« C'est la deuife du Roy treschrestien qu'il porte avec' ces mots : *Donec totum impleat orbem.* » (*Ibid.*)

114. *La Foy chenue*, p. 227.

« Pource que plus voluntiers elle se treuve és hommes chenuz plus constans que les ieunes. » (*Ibid.*)

115. *Ton antique auerfaire*, p. 229.

Auerfaire, dans l'édition de 1561.

116. *Souldard*, p. 229.

L'édition de 1561 porte ici et plus loin *soldat* au lieu de *souldard*.

117. *N'auous*, p. 232.

Pour *n'avez-vous*, contraction qui subsiste encore dans la prononciation rustique ou populaire.

118. *Les vers sucrez*, p. 232.

« Les vers lyriques plus doux que les autres, pour estre de mefeure plus gaillarde & legiere. On les chantoit anciennement sur la lyre, maintenant sur le luc, sur tous instrumentz estimé aux cours des Princes & grands feigneurs. » (Jan Proust, *Brieue exposition.*)

119. *Loyre plus profonde*, p. 232.

« Pource qu'entre Angers & Nantes (qui est le paiz de l'auteur), Loyre approchant de la mer, se fait toujours plus profonde. » (*Ibid.*)

120. *La louange nous agrée,*
La louange nous recrée. P. 234.

On lit dans la première édition :

La louange bien sucrée
Les oreilles nous recrée.

121. *La noire tourbe enuieuse*
Des corbeaux... P. 235.

« Par les corbeaux il entent les mauuais poètes : par les cygnes les bons, pour ce que le cygne est dedié à Phebus, le Dieu des Poètes. Si tu veulx entendre ceste allegorie, voy l'Arioste en ce chant ou Astolphe va querir le sens de Roland en la Sphere de la lune. » (Ian Prouft, *Brieue exposition.*)

122. *Celle ou Ferrare se mire,* p. 235.

« Madame la Duchesse d'Aumale, bien digne pour son scauoir d'estre mise au ranc des IX. Muses. » (*Ibid.*)

123. *Les trophées de Marignan,* p. 239.

« C'est le lieu ou le feu Roy gaigna la bataille contre les Suyffes. Carignan est renommé par la victoire de feu Monfeigneur d'Anguien. » (*Ibid.*)

124. *La vertu Salaminienne,* p. 239.

On lit dans la première édition :
La vertu d'Aiex ancienne.

125. *Qui tant sceut Achille extoller,* p. 241.

« C'est Homere, qui en son Iliade, avec vn merueilleux style, exalte la vertu d'Achille. » (Ian Prouft, *Brieue exposition.*)

126. *Le cygne Thebain,* p. 241.

« Pindare, prince des lyriques Grecz. » (*Ibid.*)

127. *Le Mantuan,* p. 241.

« Virgile, Homere des Latins, qui a chanté les batailles d'Enée. » (*Ibid.*)

128. *Ce Calabrois,* p. 241.

« Horace, le premier des lyriques Latins. » (*Ibid.*)

129. *Pafteur Neapolitain,* p. 241.

« Iacq. Sennazar natif de Naples modernes... » (*Ibid.*)

130. *Le Lot, le Loyr,* p. 242.

« Ce sont les fleuues des plus renommez poètes Francois de nostre temps. Ilz sont assez congnoz par leurs œuures, fans que ie les nomme. » (*Ibid.*)

131. *Cognoist*, p. 243.

Il y a *cognoist* dans la première édition, mais cela est relevé dans la liste des *Faultes en l'impression*.

132. *De la fameuse Sereine*, p. 243.

« Les Chalcidiens cherchant nouvelles habitations, trouuerent la sepulture de l'une des trois Sereines, nommée Parthenopé, en celle region d'Italie, ou est maintenant la cité de Naples, qu'ils edifierent lors. Elle est par les poëtes souuent nommée Parthenope du nom de la Sereine, sur le sepulchre de laquelle en furent ietez les premiers fondementz. » (Ian Proust, *Brieue exposition*.)

133. *Le mont...*, p. 243.

« C'est la montaigne d'Ætna... » (*Ibid.*)

134. *Typhis*, p. 246.

« C'estoit le patron du nauire de Iafon au voyaige des Argonautes. » (*Ibid.*)

135. *Celui Macrin, que tu congnois*, p. 248.

« Salmon Macrin poëte lyrique moderne natif de Loudun a dedié son liure à feu monseigneur de Langé, & à monseigneur le Cardinal du Bellay. » (*Ibid.*)

136. *Le Lesbien*, p. 248.

« C'estoit Alcée poëte lyrique, natif de Lesbos... » (*Ibid.*)

137. *Sceurent*, p. 251.

Il y a bien ici *sceurent* dans toutes les éditions, quoique le sujet du verbe soit au singulier.

138. *La vieille au visaige blefme*, p. 253.

« C'est l'enuie, qui se tourmentant du bien d'aultruy, se donne torment à soy-mesmes. » (Ian Proust, *Brieue exposition*.)

139. *Ta petite Sarte*, p. 253.

« Pour ce que Bouiu est né pres de Sarte... » (*Ibid.*)

140. *Cet audacieux feuvre*, p. 256.

« L'Ingenieux architecte Dedalus... » (*Ibid.*)

141. *La docte Gyronde*, p. 259.

« ... Il l'appelle docte à cause d'Aufonne excellent poëte, qui feut né à Bordeaux, & de Carles, qui en est aussi natif. » (*Ibid.*)

142. *Thebes encor' est glorieuse*

Du luc sur tous le mieulx appris, p. 260.

« Pindare, prince des poëtes lyriques, estoit natif de Thebes... » (*Ibid.*)

143. *De Seine*, p. 260.

« Pource qu'Heroet est natif de Paris. » (*Ibid.*)

144. *Du double mont*, p. 260.

« De Parnaze, seiour des muses, pource qu'Heroet, qui a fuyui Platon, a traicte en vers son liure de la perfection d'amour. » (*Ibid.*)

145. *A qui iadis*, p. 260.

« Les moufches à miel feurent trouuées en la bouche de Platon encor' enfant, lorsqu'il dormoit... » (*Ibid.*)

146. *Tu as rompu l'arc*, p. 260.

« Les poètes attribuent vn arc & des flefches a Cupido dieu d'amour, qu'Heroet a traicte selon la verité de philosophie, & non selon les fictions poëtiques... » (*Ibid.*)

147. *Deffous qui les loix se reposent*, p. 261.

« C'est vne allusion à Monfeigneur le Chancelier à qui Heroët touche de confanguinité. » (*Ibid.*)

148. *Au vieil Thebain*, p. 261.

« Amphion excellent harpeur... » (*Ibid.*)

149. *Coquille dorée*, p. 261.

« Mercure, encor' enfant trouuant la coquille d'vne tortue, y adapta des chordes, & en fist la lyre. » (*Ibid.*)

150. *L'Affyrienne, & Camille*, p. 265.

« La premiere estoit celle tant fameuse Royne des Affyriens Semiramis, qui fonda la grand cité de Memphis, & apres la mort de son mari Ninus, gouuerna long temps le royaume fous la semblance de son filz. La seconde estoit celle vierge chasseresse chantée par le poëte Virgile. » (*Ibid.*)

151. *Celle qui feist plus feconde*

De ses enfans la faconde. P. 266.

« Hortensie, mere des deux Gracches, excellents orateurs Romains. » (*Ibid.*)

152. *Me*, p. 267.

Ainsi dans l'édition d'Aubert, *ne* dans les précédentes.

153. *Nostre*, p. 268.

Ainsi dans la première édition, *voftre* dans les suivantes.

154. *Trayfon*, p. 272.

L'édition de 1553 porte *trahifon*, qui ne fait point le vers.

155. *AV PAPE, LE PREMIER IOVR DE L'AN*, p. 283.

Cette pièce, qui, comme nous l'avons indiqué (voyez ci-dessus, fin de la note 104), se trouve dans le recueil in-4° de 1561, a été placée par Aubert dans les *Diuers Poëmes*, peu après une pièce *Sur*

le *papat de Paule IV*, à qui la présente pièce était sans doute aussi adressée.

156. ODE SVR LA NAISSANCE DV PETIT DVC DE BEAUMONT, p. 284.

Cet ouvrage parut en 1561 avec le titre que nous avons reproduit à la page indiquée. On lit à la suite de ce titre dans cette édition, qui est de format in-4° : PAR I. D. B. A. *Ensemble certains Sonnets du mesme auteur à la Royne de Nauarre, ausquels ladicte Dame fait elle mesme responce*. A Paris, de l'Imprimerie de Federic Morel, rue S. Ian de Beauuais, au Franc Meurier. M. D. LXI. AVEC PRIVILEGE DV ROY. Au recto du neuvième feuillet commencent les *sonnets* que nous avons reproduits aux pages 295 et suivantes ; ils n'ont ici d'autre titre que : A LA ROYNE DE NAVARRE ; ensuite vient au verso du 13^e feuillet l'HYMNE CHRESTIEN, qu'on trouve aux pages 325 et suivantes de notre édition. Voyez ci-après la note 200.

157. DISCOVRS AV ROY SVR LA TREFVE DE L'AN M. D. LV, p. 302.

Nous suivons le texte de l'édition en 6 feuillets, in-4°, qui a pour adresse : A Paris, De l'Imprimerie de Federic Morel. M. D. LIX. C'est au verso du titre que figure le sonnet. Il a paru en 1561 une autre édition in-4° de cette même pièce. Voyez ci-après la note 159.

158. HYMNE AV ROY SVR LA PRINSE DE CALLAIS, p. 310.

Le titre est ainsi complété dans l'édition originale : PAR IOACH. DV BELLAY. *Auec quelques autres œuures du mesme autheur sur le mesme subiect*. A PARIS, De l'imprimerie de Federic Morel..., M. D. LVIII. AVEC PRIVILEGE DV ROY. La pièce a 6 feuillets non chiffrés. Il y a sous le même titre une réimpression de 1559. Les autres œuures sont : *Euocation des dieux tutelaires de Guynes, Execration sur l'Angleterre et Sonnet à la royne d'Escoffe* (p. 314-316 de notre édition). La dernière de ces pièces ne figure pas dans le recueil d'Aubert. Le privilège qui se trouve au verso du titre porte : « Donné a Paris le xvii iour de Ianuier, Mil cinq cens cinquante sept. » Il y a une édition du *Discours au Roy* décrit dans la note 157, suivie de l'hymne. Voyez la note 159.

159. LES FVRIES CONTRE LES INFRACTEVRS DE FOY, p. 316.

Cette pièce, dirigée contre les Farnèse, que Philippe II avait rattachés à ses intérêts en leur rendant Plaisance, a paru en 1561, à la suite d'une édition du *Discours au Roy sur la trefue* (voyez la note 157). Nous avons suivi ce texte quant à l'orthographe, mais nous avons cherché à corriger les fautes nombreuses qu'il renferme, en nous aidant de celui d'Aubert ; toutes les fois, du reste, qu'il pouvait y avoir un doute ou que la variante était de quelque importance, nous avons, comme on va le voir, mis le lecteur à même de juger lui-même en dernier ressort.

160. *le n'auouroy*, p. 317. Ainsi dans l'édition d'Aubert; *le n'auouërây*, dans celle de 1561.
161. *Estoit-ce donques là*, p. 317 (1561). *Estoit-ce donques, Enfans* (Aubert).
162. *Vostre orgueil, vostre enuie*, p. 317 (Aubert). *Vostre orgueil, vostre ennuy* (1561).
163. *Monstres fi tortueux*, p. 317 (Aubert). *Que monstres tortueux* (1561).
164. *Fils dignes*, p. 318 (1561). *Dignes fils* (Aubert).
165. *Ou fi la fable Grecque*, p. 318 (1561). *Et fi...* (Aubert).
166. *Dont l'vn qui corrompu des pieds iusqu'à la teste*, p. 318 (Aubert). L'édition de 1561 donne cette leçon inintelligible: *De l'vn qui a rompu des pieds...*
167. *Buffon*, p. 318 (1561). L'édition d'Aubert donne la forme moderne *bouffon*.
168. *Ce fameux Vattican*, p. 319 (Aubert). *Du fumeux Vatticain* (1561).
169. *Ils ont*, p. 319 (Aubert). *Ont-ils* (1561).
170. *Les deshonteç*, p. 319 (1561). *Ces eshonteç* (Aubert).
171. *Dehaché*, p. 319 (1561). *Detranché* (Aubert).
172. *Je receu*, p. 319 (Aubert). *J'ai receu* (1561).
173. *Ta foudre*, p. 319 (Aubert). *La foudre* (1561).
174. *Orage*, p. 319 (Aubert). *Courage* (1561).
175. *Leur meschance*, p. 320 (Aubert). *La meschance* (1561).
176. *S'engraua sur le front d'vn reproche*, p. 320. *Un et non D'vn* (Aubert). *S'engraue sur le front d'vn reproche* (1561).
177. *Fortes*, p. 320 (1561). *Grandes* (Aubert). Les cités dont il s'agit ici sont Parme et Plaisance, qu'Alexandre Farnèse, pape sous le nom de Paul III, détacha du domaine de l'Église pour son fils Pierre-Louis.
178. *Venu*, p. 320 (Aubert). *Venant* (1561).
179. *Sans*, p. 320 (Aubert). *Le* dans l'édition de 1561, avec une virgule après *chrestienté* dans le vers suivant.
180. *Que baigne*, p. 320 (Aubert). *Qui vague* (1561).
181. *Reuomir*, p. 321 (Aubert). *Renuoyer* (1561).
182. *Hercul*, p. 322 (Aubert). *Herault* (1561).

183. *Si tu veulx faire à Dieu agreable service*, p. 322 (Aubert).
Si de l'honneur mondain tu as quelque service (1561).
184. *Punir*, p. 322 (Aubert). *Purger* (1561).
185. *Ny*, p. 322 (Aubert). *Ne*, dans l'édition de 1561, ici et au vers suivant.
186. *Extirpe*, p. 322 (Aubert). *Entrappe* (1561).
187. *Germain*, p. 323 (Aubert). *Humain* 1561.
188. *O la Religion*, p. 323. Cette leçon est celle d'Aubert : elle ne paraît pas fort bonne, mais *A la religion*, qu'on lit dans l'édition de 1561, est tout à fait inintelligible.
189. *Receuez vous*, p. 323 (1561). *Receuez vous* (Aubert).
190. *Vn autre Deité*, p. 323. Il y a bien *vn* tant dans l'édition de 1561 que dans celle d'Aubert. Voir le *Glossaire*.
191. *Ce qu'encores en vous recognoistre ie doy*, p. 323 (Aubert).
Ce qu'en vous & vers vous recognoistre ie doy (1561).
192. *En longue*, p. 323 (Aubert). *En telle* (1561).
193. *Voir qu'vn nouveau torment punit...*, p. 323 (Aubert). *Voir vn nouveau torment punir...* (1561).
194. *Afin que d'vn chacun par vous...*, p. 324 (Aubert). *Afin que par chacun de vous...* (1561).
195. *Plus mal*, p. 324 (Aubert). *Plus tost* (1561).
196. *Et où vous ne ferez*, p. 324 (Aubert). *Et là où vous ferez* (1561).
197. *N'ayez vous*, p. 324 (Aubert). *N'aurez vous* (1561).
198. *D'Agaué, d'Athree*, p. 324. Ces deux noms ont été fort mal traités : dans l'édition de 1561 on lit *d'Aganee, d'Artes*; dans celle d'Aubert la seconde faute a disparu, mais le premier nom est écrit *Agané*.
199. *Vous soient toufours au dos*, p. 324 (1561). *A dos* (Aubert).
200. HYMNE CHRESTIEN, p. 325.
Cet hymne a été publié en 1561 à la suite de l'*Ode sur la naissance du petit duc de Beaumont* (voyez ci-dessus, note 156). Les pièces qui le suivent dans notre édition, p. 327-331, ont paru pour la première fois, à notre connaissance, dans celle d'Aubert, qui termine ainsi le *Recueil de poésie présenté à... madame Marguerite*.
201. DEUX LIVRES DE L'ÉNEIDE... AVEC AUTRES TRADUCTIONS, p. 333.
Nous allons énumérer les divers autres ouvrages renfermés sous ce titre et dire où l'on rencontre chacun d'eux pour la première

fois. Du Bellay avait publié lui-même un recueil dont voici la description :

☞ LE QVATRIESME
LIVRE DE L'ENEIDE
DE VERGILE, TRA-
duit en vers Francoys.

☞ LA COMPLAINCTE DE
Didon à Enée, prinse d'Ouide.

☞ AVTRES OEUVRES DE
l'inuention du translateur.

Par
I. D. B. A.
Auec Priuilege.

A PARIS,

*Pour Vincent Certenas libraire, tenant sa
boutique au Palais, en la gallerie par ou
lon va à la Chancellerie, & au mont
S. Hilaire en l'hostel d'Albret.*

1552.

Le privilège est « Donné à Paris le premier iour de Feburier, L'an de grace mil cinq cents cinquante vn ». Ce volume, de format in-8, renferme 199 pages. Il contient : p. 2, un *sonnet de I. de Morel* à Du Bellay ; p. 3-12, l'Épître reproduite aux pages 333-339 de notre édition ; p. 13-15, divers compliments poétiques adressés à Du Bellay ; p. 16-91, tout ce qui est contenu dans notre édition aux p. 339-390 ; p. 92, un sonnet à Du Bellay par Baif, que l'on trouvera dans les œuvres de ce dernier. Les p. 93-188 sont occupées par les *Œuvres de l'inuention de l'Autheur*, que nous donnerons au commencement du 2^e volume des *Œuvres françoises de Du Bellay*. Elles ont un faux titre particulier. Aux p. 189-195 se trouve l'*Adieu aux muses*, reproduit ci-dessus aux p. 435-440. La page 196 présente les *Faultes en l'impression*. Le privilège est aux p. 197-199. Nous avons dit ci-dessus (p. 494), que *la mort de Palinure* a paru pour la première fois en 1553, dans le *Recueil de Poésie*. Ce sont ces premières éditions que nous avons suivies. Le recueil intitulé : *Deux liures de l'Enéide...*, publié à Paris par Federic Morel en 1560, et réimprimé en 1561, contient tout ce que nous venons d'énumérer, et y ajoute le sixième livre de *l'Enéide*. C'est seulement à partir de l'édition de 1561 qu'on trouve le *Sonnet* que nous avons imprimé p. 435. L'édition d'Aubert reproduit toutes ces traductions et y ajoute, probablement d'après un manuscrit posthume de Du Bellay, la *Traduction d'une ode latine* (voyez

p. 440-442), fort inexactement publiée, comme nous aurons bientôt occasion de le voir.

202. *Passent le temps en ie ne sçay quelz exercices*, p. 334.

Du Bellay a blâmé en plus d'un endroit les divertissements frivoles que beaucoup de gens préfèrent aux plaisirs de l'esprit. Voyez ci-dessus p. 43, et, dans le tome II, l'avis *Au lecteur des lieux rustiques*.

203. *Je n'ay pas oublié ce qu'autrefois i'ay dict des transfations poétiques*, p. 336. Voyez ci-dessus, p. 14 et 15.

204. *Fen dy autant de quelques motz composez comme pié-lonnant, porte-lois, porte-ciel*, p. 337.

« Joachim du Bellay en quelque epistre, servant de preface, montre auoir quelque crainte que ces deux composez, *portelois* et *porteciel*, par lui forgez (ainsi qu'il dit), ne desplaisent aux lecteurs; mais depuis la poësie françoise s'est monstree encore plus courageusement hardie : tefmoin celuy qui a dict, *du ciel porteflambeaux* (a). » (Henri Estienne, *Precellence du langage françois*. Édit. de M. Feugère, p. 164.)

205. *Brefue*, p. 360. Ainsi dans l'édition de 1561 et dans celle d'Aubert, *briefue* dans celles de 1552 et de 1560.

206. *Mouron'-nous*, p. 371.

Ainsi dans les éditions de 1552, de 1560 et de 1561, et plus loin, p. 379, *demou'ra*, dans l'édition de 1552. Aubert met *mourron'-nous* et *demourra*.

207. *Calfatées*, p. 388.

Il y a dans le texte de l'édition de 1552 *calfeutrées*; mais cette erreur est soigneusement corrigée dans la liste des *Faultes en l'impreffion* dont nous avons parlé ci-dessus (p. 503). Cela n'a pas empêché toutefois qu'elle fût reproduite, en 1560, dans l'édition in-4° et dans les diverses réimpressions du recueil d'Aubert. Le mot *calfaté* est tout à fait technique et appartient au vocabulaire des « Mariniers » que Du Bellay a pris soin de recommander aux poètes. Voyez ci-dessus, p. 54.

208. *D'vne saincte roussee*, p. 405.

Toutes les éditions portent : *d'vne saincte rochee*, ce qui rime mal et a peu de sens. En jetant les yeux sur le texte latin,

*Idem ter socios pura circumtulit unda,
Spargens rore levi et ramo felicis olivæ,*

(a) C'est Du Bartas qui commence *Le Premier iour de la premiere semaine* par ce vers :

Toy qui guides le cours du ciel porte-flambeaux.

on voit sur-le-champ quelle correction l'on doit faire. Il y a lieu, du reste, en plus d'un endroit de ce sixième livre, qui n'a été publié qu'après la mort de Du Bellay, de pratiquer des restitutions de ce genre. Voyez la note suivante.

209. *La prestresse d'Amphrise*, p. 413.

Toutes les éditions portent *la prestresse d'Anchise*, mais c'est ici la traduction d'*Amphrysia vates*.

210. L'ADIEV AVX MVSES, PRIS DV LATIN DE BVCCANAN, p. 435.

Cette pièce est une imitation fort libre de la première élégie de Georges Buchanam, dont voici le titre ou plutôt le sommaire : *Quam misera fit conditio doctentium litteras humaniores Lutetiæ*.

211. TRADVCTION D'VNE ODE LATINE DV MESME BVCCANAN, p. 440.

Cette ode, qui fait partie des *Miscellanées* de Buchanam, a pour titre : *Ad Henricum II, Franciæ regem, de soluta vrbis Mediomatricum obfidione*. C'est dans le recueil d'Aubert qu'elle paraît pour la première fois, comme nous l'avons dit ci-dessus, p. 504, et le texte en est très-incorrect.

212. *Ardoit*, p. 441.

Il y a *perdoit* dans toutes les éditions, mais le latin, qui porte *ardebat*, ne laisse aucun doute sur la vraie leçon. Voyez la note suivante.

213. *Et l'esquadron de la braue ieunesse*, p. 441.

Tout le passage qui précède est évidemment altéré, et il est assez difficile de le rétablir sûrement. Le texte latin, que voici, en donnera du moins le sens général :

*Quis vultus illi? qui dolor intimis
Arsit medullis? Spiritus impotens
Cum claustra spectaret Mosellæ,
Et juvenum intrepidam coronam.*

214. PLUSIEURS PASSAGES DES MEILLEURS POETES GRECS ET LATINS
Citez aux Commentaires du SYMPOSE de Platon, p. 442.

Voici le titre complet de l'ouvrage d'où Aubert a tiré ces fragments de traduction de Du Bellay : *Le Sympose de Platon, ou de l'amour & de beauté, traduit de Grec en François, avec trois liures de Commentaires, extraictz de toute Philosophie & recueillis des meilleurs autheurs tant Grecz que Latins, & autres, par Loys le Roy, dit Regius. Au Roy Dauphin & à la Royne Dauphine. Plusieurs passages des meilleurs Poëtes Grecs & Latins, citez aux Commentaires, mis en vers François par I. Du Bellay, Angeuin. A Paris. Pour Jehan Longis & Robert le Mangnyer... 1558. In-4°.*

Au verso du titre se trouve un sonnet de Du Bellay qu'Aubert n'a pas recueilli et qu'on trouvera dans notre tome II.

Les passages des poètes forment un recueil spécial qui commence au feuillet 154 par un faux titre particulier. Au verso de ce faux titre on lit la note suivante :

« Ayant recueilly en diuers passages de mes Commentaires (ainfi que l'occcasion se presentoit) plusieurs Vers des meilleurs poëtes Grecz & Latins, d'autant que ne me sentoies assez expert en la Poësie Françoisse pour les traduire dignement, i'ay prié le Seigneur du Bellay tres excellent poëte en Latin & en François de les translater, lequel pour l'amytié qui est de long temps entre nous a entrepris ceste charge, dont il l'est tant bien acquitté, qu'il ne les a pas seulement traduits fidelement, gardant la maiesté de leurs sentences, qui est fort difficile en vers, mais aussi a representé les traictz, figures, couleurs & ornemens poetiques des deux plus belles langues, avec telle dexterité qu'il semble en auoir egallé les vns & surmonté les autres. Si sa modestie le permettoit, ou si ses œuvres, qui sont entre les mains de tous, ne le recomandoient assez, i'en dirois d'auantage. Mais qu'on n'imprime le liure, je les feray inferer dedans & mettray en François les autres lieux latins, afin d'euter la diuersité des langages, & pour tousiours essayer d'enrichir le nostre. »

Nous avons reproduit le texte original en supprimant seulement l'indication des pages du livre de Le Roy auxquelles se rapportent les passages traduits, indication qui ne pouvait être pour nos lecteurs d'aucune utilité. Nous avons supprimé pareillement un assez long fragment de la traduction de l'*Art poétique* d'Horace par Pelletier, qui venait entre un passage d'Ovide et un passage de Juvénal (p. 460 de notre édition) et qu'Aubert avait conservé sans qu'on puisse deviner pourquoi. Nous avons cru devoir laisser au contraire les fragments, très-peu nombreux d'ailleurs, de la traduction des livres IV et VI de l'*Énéide*, qui forment d'ordinaire double emploi avec la traduction complète de ces livres, mais qui parfois aussi présentent des variantes. Nous leur avons conservé l'orthographe qu'ils ont dans le volume de Le Roy.

215. *Les leurs*, p. 444.

Ainsi dans l'édition d'Aubert, *les leur* dans le volume publié par Loys Le Roy en 1558, comme nous l'avons déjà vu aussi dans la première édition de la *Deffence de la langue francoyse* (ci-dessus, p. 55). Ce n'est pas là une faute d'impression, mais un souvenir de notre plus ancienne langue, où *leur* ou plutôt *lor*, venant d'*illorum*, ne prenait tout naturellement point le signe du pluriel ; aujourd'hui, que cette origine est oubliée et que le génie de la langue a changé, on a quelque peine à maintenir *leur* sans s, même devant les verbes, et la tendance populaire est de prononcer et d'écrire *je leurs ai donné, je leurs ai dit*.


216. *Plus qu'un hault plein venerable*, p. 459.

Plein, plane, platane. Platano conspectior alta, dit Ovide dans le passage des *Métamorphoses* (XIII, 794) que Du Bellay traduit ici.

217. TRADUCTION D'UNE EPISTRE LATINE DE MONSIEUR TORNEBUS, p. 468.

Le titre que nous avons adopté pour cette pièce est celui qu'Aubert lui a donné à la table des matières de son recueil; le titre qui se trouve dans le corps du volume ne contient pas ces mots: *de monfieur Tornebus*. La pièce d'Adrien Turnèbe dont celle-ci est traduite est intitulée: *De noua captandæ utilitatis e litteris ratione epistola, ad Leoquernum*.

Ces vers ont paru d'abord à part sous le titre suivant :

 LA NOUVELLE MANIÈRE DE FAIRE SON PROFIT DES LETTRES :
traduite de Latin en François
par I. Quintil du Tronffay
en Poictou.
Ensemble le Poëte courtifan.
A POICTIERS.
1559

Cette édition fort rare, dont un exemplaire existe à la Bibliothèque impériale sous le n° Y 4580, se compose de 8 feuillets in-8°. Elle a été reproduite au tome X des *Variétés historiques et littéraires* de la *Bibliothèque elzévirienne* (p. 131-150), par M. Édouard Fournier.

Le savant éditeur voit dans le nom de *Quintil du Tronffay* un pseudonyme de Du Bellay; il pense que le poëte a voulu reprendre à son tour ce nom de *Quintil* en tête d'une pièce dont plusieurs traits s'appliquaient fort bien à Charles Fontaine, le satirique auteur de *Quintil Horatian*. Il est certain d'ailleurs que cet opuscule n'aurait pas été admis dans le recueil de 1560, qui commence par la *Monomachie*, et dont nous donnerons la description dans notre tome II, et que surtout il n'aurait pas figuré dans l'édition d'Aubert, qui était de Poitiers et devait fort bien connaître l'édition de 1559, si on avait pu douter un instant qu'il fût l'œuvre de Du Bellay.

218. *Et desdaigne en crachant la Françoisse Minerue*, p. 470.

Ce passage, ainsi que l'a remarqué M. Édouard Fournier, fait songer à Charles Fontaine, fils d'un marchand, qui entreprit le voyage d'Italie pour faire sa cour à Renée de Ferrare, et qui en rapporta un grand mépris pour notre littérature nationale. On a pu voir dans nos notes précédentes comment il a parlé dans son

Quintil Horatian de Du Bellay, qui, du reste, il faut le reconnaître, avait été le premier à l'attaquer.

219. *Aux horloges de sable*, p. 471.

Allusion à l'usage, adopté d'abord par les Grecs et ensuite par les Romains, de mesurer à l'aide d'une clepsydre le temps accordé à chaque orateur dans une cour de justice.

220. *De vitupere*, p. 472.

Ainsi dans les premières éditions, *du vitupere* dans celle d'Aubert.

221. *Et auquel pour cela on fait beaucoup de bien*, p. 473.

M. Édouard Fournier pense que l'historien dont Du Bellay parle ici est Denys Sauvage, qui, nommé historiographe par Henri II, n'écrivit rien sur le règne de ce roi. Il est difficile de rien affirmer à cet égard, mais ce qui est assez curieux, c'est que Du Bellay, attachant à ce portrait une grande importance par un motif aujourd'hui fort difficile à connaître, a quitté ici le rôle de simple traducteur pour ajouter tout un passage au texte satirique de son auteur. Afin que cette addition ne parût pas lui appartenir, il a eu soin d'en rédiger le texte latin, qu'il a placé sous cette forme à la suite de sa traduction française.

In editione latina hæc omiffa fuerant.

— *alet rex.*

*Area fed fœlix potiusque hæc aucupis illex
Quod feciffe alium narrat plebecula tota,
Vrbis qui quandoque in diuerforia nota
Venerat, ingressus conclaue relinquere fuerat
Vt multi legerent non ferme plura quaternis
Versiculis, titulo charta minioque notata.
En liber historiæ jam quartus in ordine Gallæ,
Quis neget hunc nullo fœlicem quæso labore.
Bis duo cui totidem peperere volumina versus?
Monstrari hinc digito, scriptorque hinc dicier esse
Gallorum historiæ, atque hinc maxima premia ferre.*

Cet artifice ne doit point toutefois nous faire prendre le change, et je crois qu'on ne saurait douter que ces vers, qui n'ont point été ajoutés à la pièce de Turnèbe dans le recueil de ses poésies, sont non pas de lui, mais de Du Bellay.





TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

| | Pages. |
|--|--------|
| Avertissement. | I |
| Notice biographique sur Ioachim Du Bellay. | IX |
| LA DEFFENCE ET ILLUSTRATION DE LA LANGVE FRANCOYSE. | |
| A Monseigneur le Reverendissime cardinal Du Bellay S. | I |
| <i>Liure Premier.</i> | |
| L'Origine des Langues. Chap. I. | 5 |
| Que la langue Francoyse ne doit estre nommée Barbare. Chap. II. | 7 |
| Pourquoy la Langue Francoyse n'est si riche que la Greque & Latine. Chap. III | 9 |
| Que la langue Francoyse n'est si pauvre que beau- coup l'estiment. Chap. IIII. | 11 |
| Que les Traductions ne font suffisantes pour donner perfection à la Langue Francoyse. Chap. V | 12 |
| Des mauvais Traducteurs & de ne traduyre les Poètes. Chap. VI. | 14 |

| | |
|--|----|
| Comment les Romains ont enrichy leur Langue. Chap. VII. | 16 |
| ✓ D'amplifier la Langue Francoyse par l'immitation des anciens Auçteurs Grecz & Romains. Chap. VIII. | 17 |
| Responſe à quelques objections. Chap. IX. | 18 |
| Que la Langue Francoyse n'est incapable de la Philoſophie, & pourquoy les Anciens eſtoint plus Scauans que les Hommes de notre Aage. Chap. X. | 21 |
| Qu'il eſt impoſſible d'egaler les Anciens en leurs Langues. Chap. XI. | 27 |
| Deffence de l'Auçteur. Chap. XII. | 30 |

Le Second Liure.

| | |
|---|----|
| L'intention de l'Auçteur. Chap. I. | 32 |
| Des Poètes Francoys. Chap. II | 33 |
| ✓ Que le Naturel n'est ſuffiſant à celuy qui en Poëſie veult faire œuvre digne de l'Immortalité. Chap. III. | 37 |
| Quelz genres de Poèmes doit elire le Poète Francoys. Chap. IIII. | 38 |
| Du long Poème Francoys. Chap. V. | 41 |
| <i>Langue</i> ✓ D'inuenter des <u>Motz</u> , & quelques autres choſes, que doit obſeruer le Poète Francoys. Chap. VI. | 44 |
| De la Rythme, & des Vers ſans Rythme. Chap. VII. | 46 |
| De ce mot Rythme, de l'inuention des Vers rymez, & de quelques autres Antiquitez vſitées en notre Langue. Chap. VIII. | 48 |
| Obſeruation de quelques manieres de parler Francoyses. Chap. IX. | 50 |
| De bien prononcer les Vers. Chap. X. | 52 |
| De quelques obſeruations outre l'Artifice, avecques vne Inueçtiue contre les mauuais Poètes Francoys. Chap. XI. | 53 |

| | |
|---|----|
| Exhortation aux Francoys d'ecrire en leur Langue, auecques les Louanges de la France. Chap. XII. | 57 |
| Conclufion de tout l'Œuure. | 62 |
| A l'ambicieux & auare ennemy des bonnes lettres. Sonnet | 63 |
| Au lecteur | 64 |

L'OLIVE ET AVTRES ŒVVRES POETIQUES.

| | |
|--|-----|
| Il dedie fon Liure à fa Dame. | 67 |
| Au lecteur (de l'édition de 1549). | 68 |
| A tres illustre Princeffe madame Marguerite... Luy presentant ce Liure. Sonnet. | 70 |
| Au lecteur (de l'édition de 1550). | 71 |
| L'Oliue. | 81 |
| La Mufagnœomachie. | 139 |
| A Salmon Macrin fur la mort de fa Gelonis. . . | 153 |
| Description de la corne d'abondance présentée à vne Mommerie. | 157 |
| Aux Dames Angeuines | 159 |
| Immitation de l'ode latine de Ian Dorat fur la mort de la Roine de Nauarre. | 160 |
| Contre les enuieux poëtes. A Pierre de Ronfard. | 162 |
| L'anterotique de la vieille & de la ieune amie. . . | 169 |
| Vers lyriques. | 175 |
| Au lecteur | 175 |
| Les louanges d'Aniou. Au fleuue de Loyre. Ode I. | 175 |
| Des miferes & fortunes humaines. Au feigneur Ian Prouft. Ode II. | 178 |
| Les louanges d'Amour. Au feigneur René Vruoy. Ode III. | 180 |
| De l'inconstance des choses. Au feigneur Pierre de Ronfard. Ode IIII. | 183 |
| A deux damoyzelles. Ode V. | 186 |
| Du premier iour de l'an. Au feigneur Bertran Bergier. Ode VI. | 190 |

| | |
|--|-----|
| Du iour des bacchanales. Au feigneur Rabestan. Ode VII. | 192 |
| Du retour du printens. A Ian D'Orat. Ode VIII. . | 194 |
| Chant du defesperé. Ode IX. | 196 |
| Au feigneur Pierre de Ronfard. Ode X. | 198 |
| A vne dame cruelle & inexorable. Ode XI. . . . | 200 |
| De porter les miferes & la calumnie. Au feigneur Cristofle Du Breil. Ode XII. | 202 |
| De l'immortalité des poëtes. Au feigneur Bouiu. Ode XIII. | 205 |
| Epitaphe du feigneur Boniuet | 206 |
| Epitaphe de Clement Marot. | 207 |
| Louange de la France & du roy treschrestien Henry II. | 207 |
| Discours au Roy fur la poësie. | 213 |
| A André Theuet angoulmoifin. Sonnet | 216 |
| Au mefme Theuet fur fes <i>Singularitez du Leuant</i> . . | 217 |
| Du parlement de Paris. | 218 |

RECVEIL DE POESIE PRESENTÉ A TRESILLVSTRE
PRINCESSE MADAME MARGVERITE.

| | |
|--|-----|
| A tresilluftre princeffe madame Marguerite. . . . | 219 |
| A fa lyre. | 222 |
| Profphonematique au roy treschrestien Henry II. | 223 |
| Chant triumphal fur le voyage de Boulongne. M. D. XLIX. au moys d'aouft | 228 |
| Vers liriques | 234 |
| A la royne. Ode I. | 234 |
| A tresilluftre princeffe madame Marguerite. Ode II. | 237 |
| A Mellin de Sainct Gelais. Ode III. | 238 |
| A madame Marguerite. D'efcrire en fa langue. Ode III. | 240 |
| A tresilluftre prince monfeigneur reuerendiff. cardinal de Guyse. Ode V | 242 |

| | |
|---|-----|
| A monseigneur reuerendiss. cardinal de Chastillon. Ode VI. | 244 |
| L'auantretour en France de monseigneur reuerendiss. cardinal du Bellay. Ode VII. | 246 |
| Contre les auaritieux. Ode VIII. | 250 |
| A Bouiu. Les conditions du vray poëte. Ode IX | 252 |
| De l'innocence, & de n'attenter contre la magesté diuine. Ode X. | 255 |
| Au seigneur du Boyfdaulphin, Maistre d'hostel du Roy. Ode XI. | 256 |
| A Carles. Ode XII. | 257 |
| A Heroct. Ode XIII. | 259 |
| A Mercure & à sa lyre. Pour adoucir la cruauté de sa dame. Ode XIII. | 261 |
| La louange du feu roy Francoys & du treschrestien roy Henry. Ode XV. | 263 |
| A madame la comtesse de Tonnerre. Ode XVI | 265 |
| Elegie. | 267 |
| Chanfon. | 270 |
| Dialogue d'vn amoureux & d'Echo. | 273 |
| Au seigneur de Lanfac, Ambassadeur pour le Roy à Rome. | 274 |
| Au reuerendiss. card. du Bellay & au seigneur de Lanfac, Ambassadeur pour le Roy à Rome. Estrenes | 278 |
| Sonnet au Roy. | 280 |
| A madame Marguerite | 281 |
| A mes dames de Vandosme & de Guyfe. | 281 |
| A mes feign. de Vandosme & de Guyfe. | 282 |
| A monseign. le conestable. | 283 |
| Au Pape, le premier iour de l'an | 283 |
| Du iour de Noel. | 284 |
| Ode sur la naissance du petit duc de Beaumont, Fils de Monseigneur de Vandosme, Roy de Nauarre. | 284 |

| | |
|--|-----|
| Sonnets à la Royne de Nauarre aufquels ladiète dame fait elle meſme reſponſe. | 295 |
| Discours au Roy fur la trefue de l'an M.D.LV. . . | 302 |
| Hymne au Roy fur la prinſe de Callais. | 310 |
| Euocation des dieux tutelaires de Guynes. | 314 |
| Execration fur l'Angleterre. | 315 |
| Sonnet à la Royne d'Eſcoſſe | 316 |
| Les Furies contre les infraçteurs de foy | 316 |
| Hymne chreſtien | 325 |
| Du regret de l'autheur au partir de France. . . . | 327 |
| D'vn fonge qu'il feit paſſant à S. Saphorin | 328 |
| Sur ce meſme propos. | 328 |
| De ſon feu | 329 |
| En la fureur de ſa fieure | 329 |
| Vœu à la fieure | 330 |
| A ſon luth. | 331 |
| De la ſaignée qui luy oſta la fieure | 331 |

DEUX LIVRES DE L'ENEIDE DE VIRGILE....

AVEC AVTRES TRADVCTIONS.

| | |
|--|-----|
| Au ſeigneur I. de Morel Ambrunois | 333 |
| Epigramme du tranſlateur | 339 |
| Le quatriefme liure de l'Eneide de Vergile | 340 |
| Complainte de Didon à Enée, prinſe d'Ouide. . . | 374 |
| Sur la ſtatue de Didon, prins d'Aufone. | 389 |
| La mort de Palinure. Du cinquiefme de Virgile. . | 390 |
| Le ſixieme liure de l'Eneide de Virgile. | 395 |
| Sonnet | 435 |
| L'Adieu aux Muſes, pris du latin de Buccanan. . . | 435 |
| Traduction d'vne ode latine du meſme Bucca- nan. | 440 |
| Pluſieurs paſſages des meilleurs poètes grecs & la- tins citez aux Commentaires du <i>Sympoſe</i> de Platon. | 442 |

| | |
|---|-----|
| Traduction d'une epistre latine de Monsieur Torne- bus sur vn nouveau moyen de faire son proufit de l'estude des lettres. | 468 |
| Notes. | 475 |

FIN DE LA TABLE.



Achévé d'imprimer

LE DIX OCTOBRE MIL HUIT CENT SOIXANTE-SIX

PAR D. JOUAUST

POUR A. LEMERRE, LIBRAIRE

A PARIS





